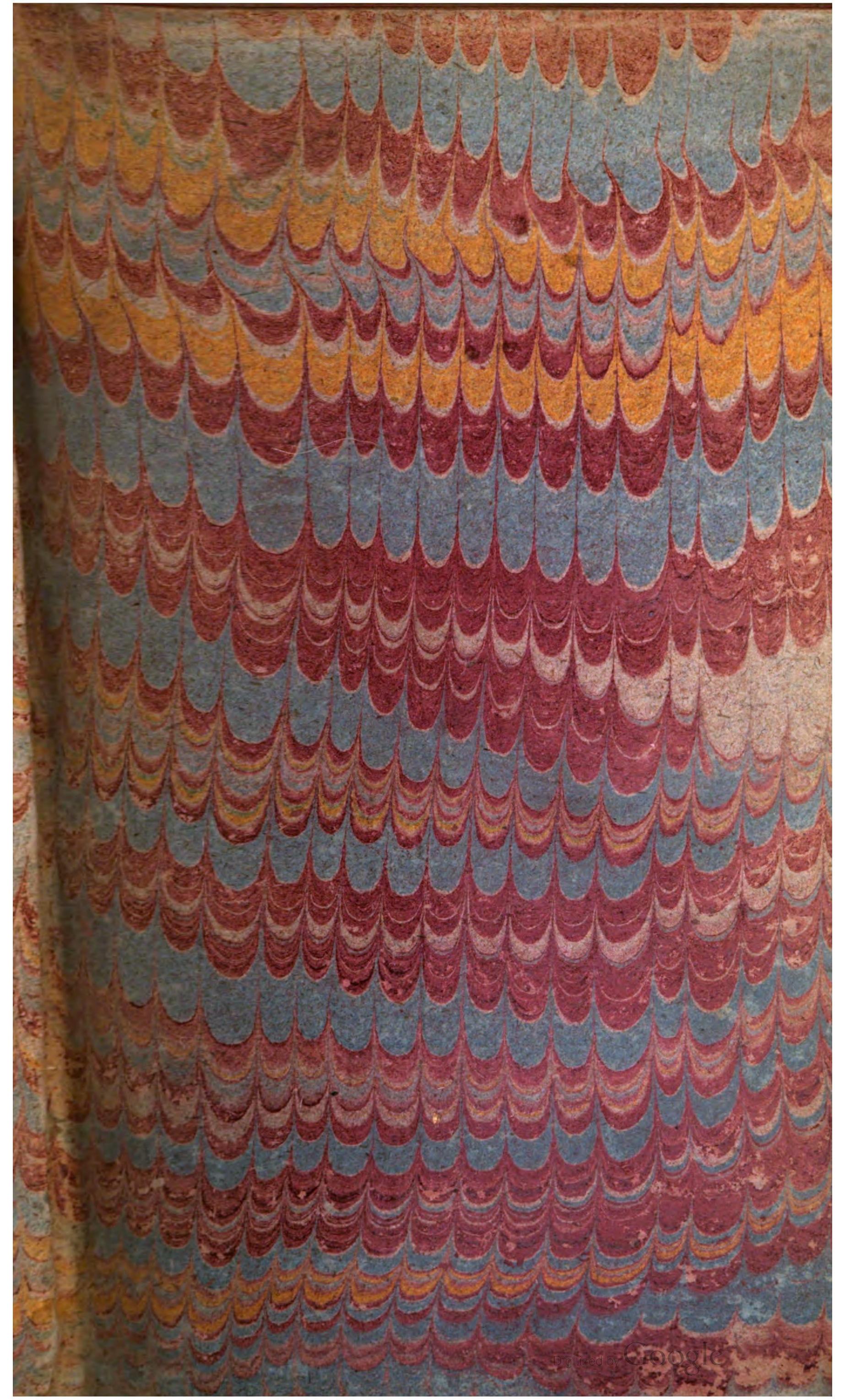




Nr 430 Wehlen

COLLECTION
COMPLETTE
DES
ŒUVRES
PHILOSOPHIQUES,
LITTÉRAIRES ET DRAMATIQUES
DE
M. DIDEROT.

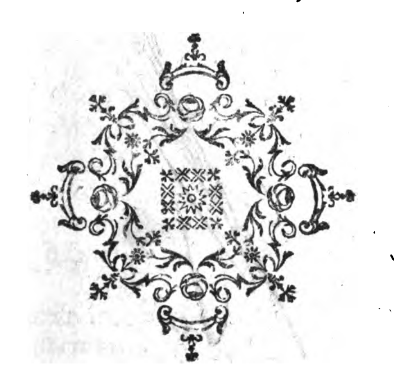
TOME I.

COLLECTION COMPLETTE DES ŒUVRES PHILOSOPHIQUES, LITTÉRAIRES ET DRAMATIQUES

DE

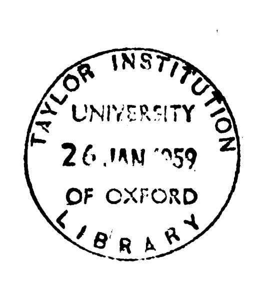
M. DIDEROT.

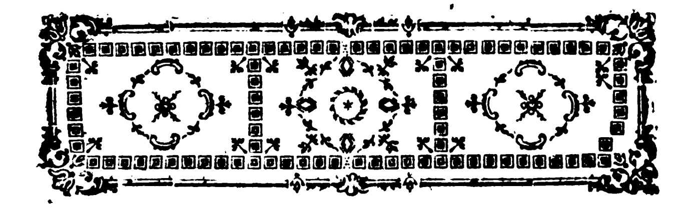
TOME I.



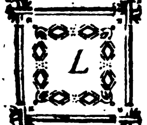
LONDRES.

M. DCC. LXXIII.





PROSPECTUS
DE
L'ENCYCLOPÉDIE, (*)
OU
DU DICTIONNAIRE
RAISONNÉ
DES SCIENCES, DES ARTS
ET DES MÉTIERS.



'OUVRAGE que nous annonçons, n'est plus un Ouvrage à faire. Le Manuscrit & les Desseins en sont complets. Nous pouvons assurer qu'il n'aura pas moins de huit Volumes, & de six cens Planches, & que les Volumes se succéderont sans interruption.

Après avoir informé le Public de l'état présent de l'ENCYCLOPÉDIE, & de la diligence que nous

(*) Le mot *Encyclopédie* signifie enchaînement des Sciences. Il est composé de ἐν *en*, κύκλος *cercle*, & de παιδεία *institution* ou *science*. Ceux qui ont prétendu que cet Ou-

apporterons à la publier ; il eſt de notre devoir de le ſatisfaire ſur la nature de cet Ouvrage, & ſur les moyens que nous avons pris pour l'exécution. C'eſt ce que nous allons expoſer, avec le moins d'oſtentation qu'il nous ſera poſſible.

On ne peut diſconvenir que depuis le renouvellement des Lettres parmi nous, on ne doive, en partie, aux Dictionnaires les lumieres générales qui ſe ſont répandues dans la ſociété, & ce germe de ſcience, qui diſpoſe inſenſiblement les eſprits à des connoiſſances plus profondes. Combien donc n'importoit-il pas d'avoir, en ce genre, un Livre qu'on pût conſulter ſur toutes les matieres, & qui ſervît autant à guider ceux qui ſe ſentiroient le courage de travailler à l'inſtruction des autres, qu'à éclairer ceux qui ne s'inſtruiſent que pour eux-mêmes.

C'eſt un avantage que nous nous ſommes propoſé ; mais ce n'eſt pas le ſeul. En réduiſant, ſous la forme de Dictionnaire, tout ce qui concerne les Sciences & les Arts, il s'agiſſoit encore de faire ſentir les ſecours mutuels qu'ils ſe prêtent ; d'uſer de ces ſecours pour en rendre les principes plus ſûrs, & leurs conſéquences plus claires ; d'indiquer les liaiſons éloignées ou prochaines des êtres qui compoſent la Nature, & qui ont occupé les hommes ; de montrer, par l'entrelacement des racines & par celui des branches, l'impoſſibilité de bien connoître quelques parties de ce tout, ſans

vrage étoit impoſſible, ne connoiſſoient pas, ſelon toute apparence, le paſſage qui ſuit : il eſt du Chancelier Bacon. *De impoſſibilitate ita ſtatuo : ea omnia poſſibilia, & præſtabilia cenſenda, quæ ab aliquibus perfici poſſunt, licet non à quibuſvis ; & quæ à multis conjunctim, licet non ab uno ; & quæ in ſucceſſione ſæculorum, licet non eodem ævo ; & denique quæ* MULTORUM *cura & ſumptu, licet non opibus & induſtria ſingulorum*, BAC. lib. 2, de Aug. Scient. cap. 1, p. 103.

remonter ou deſcendre à beaucoup d'autres ; de former un tableau général des efforts de l'eſprit humain, dans tous les genres & dans tous les ſiecles ; de préſenter ces objets avec clarté ; de donner à chacun d'eux l'étendue convenable ; & de vérifier, s'il étoit poſſible, notre Epigraphe par notre ſuccès.

Tantum ſeries juncturaque pollet,
Tantum de medio ſumptis accedit honoris!
HORAT. Art. Poet.

JUSQU'ICI perſonne n'avoit conçu un ouvrage auſſi grand ; ou du moins perſonne ne l'avoit exécuté. Leibnitz, de tous les Savans le plus capable d'en ſentir les difficultés, deſiroit qu'on les ſurmontât. Cependant on avoit des Encyclopédies ; & Leibnitz ne l'ignoroit pas, lorſqu'il en demandoit une.

La plupart de ces Ouvrages parurent avant le ſiecle dernier, & ne furent pas tout-à-fait mépriſés. On trouva que s'ils n'annonçoient pas beaucoup de génie, ils marquoient au moins du travail & des connoiſſances. Mais que ſeroit ce pour nous que ces Encyclopédies ? quel progrès n'a-t-on pas fait depuis dans les Sciences & dans les Arts ? Combien de vérités, découvertes aujourd'hui, qu'on n'entrevoyoit pas alors ? La vraie Philoſophie étoit au berceau ; la Géométrie de l'Infini n'étoit pas encore ; la Phyſique expérimentale ſe montroit à peine ; il n'y avoit point de Dialectique ; les loix de la ſaine critique étoient entiérement ignorées. Deſcartes, Boyle, Huygens, Newton, Leibnitz, Bernoulli, Lock, Bayle, Paſcal, Corneille, Racine, Bourdaloue, Boſſuet, &c. ou n'exiſtoient pas, ou n'avoient pas écrit. L'eſprit de recherche & d'émulation n'animoit pas les

Savans : un autre esprit, moins fécond peut-être, mais plus rare, celui de justesse & de méthode, ne s'étoit point soumis les différentes parties de la Littérature ; & les Académies, dont les travaux ont porté si loin les Sciences & les Arts, n'étoient pas instituées.

Si les découvertes des grands Hommes & des Compagnies savantes, dont nous venons de parler, offrirent dans la suite de puissans secours pour former un Dictionnaire Encyclopédique, il faut avouer aussi que l'augmentation prodigieuse des matieres rendit, à d'autres égards, un tel Ouvrage beaucoup plus difficile. Mais ce n'est point à nous à juger si les successeurs des premiers Encyclopédistes ont été hardis ou présomptueux ; & nous les laisserions tous jouir de leur réputation, sans en excepter *Ephraïm Chambers*, le plus connu d'entr'eux, si nous n'avions des raisons particulieres de peser le mérite de celui-ci.

L'Encyclopédie de Chambers, dont on a publié à Londres un si grand nombre d'Editions rapides ; cette Encyclopédie, qu'on vient de traduire tout récemment en Italien, & qui, de notre aveu, mérite en Angleterre & chez l'Etranger, les honneurs qu'on lui rend, n'eût peut-être jamais été faite, si avant qu'elle parût en Anglois, nous n'avions eu dans notre langue des ouvrages où Chambers a puisé, sans mesure & sans choix, la plus grande partie des choses dont il a composé son Dictionnaire. Qu'en auroient donc pensé nos François, sur une traduction pure & simple ? Il eût excité l'indignation des Savans & le cri du Public, à qui ont n'eût présenté, sous un titre fastueux & nouveau, que des richesses qu'il possédoit depuis long-tems.

Nous ne refusons point à cet Auteur la justice qui lui est dûe. Il a bien senti le mérite de l'ordre encyclopédique, ou de la chaîne par laquelle on peut descendre, sans interruption, des premiers principes d'une Science ou d'un Art, jusqu'à ses conséquences les plus éloignées, & remonter de ses conséquences les plus éloignées jusqu'à ses premiers principes; passer imperceptiblement de cette Science ou de cet Art à un autre; &, s'il est permis de s'exprimer ainsi, faire, sans s'égarer, le tour du monde littéraire. Nous convenons avec lui que *le plan & le dessein de son Dictionnaire sont excellens*; *& que si l'exécution en étoit portée à un certain degré de perfection, il contribueroit plus lui seul aux progrès de la vraie Science que la moitié des livres connus.* Mais nous ne pouvons nous empêcher de voir combien il est demeuré loin de ce degré de perfection. En effet, conçoit-on que tout ce qui concerne les Sciences & les Arts puisse être renfermé en deux volumes *in-folio*. La nomenclature d'une matiere aussi étendue en fourniroit un elle seule, si elle étoit complette. Combien donc ne doit-il pas y avoir dans son Ouvrage d'articles omis ou tronqués?

Ce ne sont point ici des conjectures. La traduction entiere du Chambers nous a passé sous les yeux, & nous avons trouvé une multitude prodigieuse de choses à desirer dans les SCIENCES; dans les ARTS LIBÉRAUX, un mot où il falloit des pages; & tout à suppléer dans les *Arts méchaniques*. Chambers a lu des Livres; mais il n'a guere vu d'Artistes; cependant il y a beaucoup de choses qu'on n'apprend que dans les Atteliers. D'ailleurs, il n'en est pas ici des omissions comme dans un autre ouvrage. L'Encyclopédie, à la rigueur, n'en permet aucune. Un article omis dans un Dic-

tionnaire commun, le rend ſeulement imparfait. Dans une Encyclopédie, il rompt l'enchaînement, & nuit à la forme & au fonds; & il a fallu tout l'art d'Ephraïm Chambers, pour pallier ce défaut. Il n'eſt donc pas à préſumer qu'un ouvrage auſſi imparfait pour tout Lecteur, & ſi peu neuf pour tout Lecteur François, eût trouvé beaucoup d'admirateurs parmi nous.

Mais, ſans nous étendredavantage ſur les imperfections de l'Encyclopédie Angloiſe, nous annonçons que l'Ouvrage de Chambers n'eſt point la baſe ſur laquelle nous avons élevé : que nous avons refait un grand nombre de ſes articles, & que nous n'avons employé preſqu'aucun des autres ſans addition, correction, ou retranchement; qu'il rentre ſimplement dans la claſſe des Auteurs que nous avons particuliérement conſultés, & que la diſpoſition générale eſt la ſeule choſe qui ſoit commune entre notre Ouvrage & le ſien.

NOUS avons ſenti avec l'Auteur Anglois, que le premier pas que nous avions à faire vers l'exécution raiſonnée & bien entendue d'une Encyclopédie, c'étoit de former un Arbre généalogique de toutes les Sciences & de tous les Arts, qui marquât l'origine de chaque branche de nos connoiſſances, les liaiſons qu'elles ont entr'elles & avec la tige commune, & qui nous ſervît à rappeller les différens articles à leurs chefs. Ce n'étoit pas une choſe facile. Il s'agiſſoit de renfermer en une page le canevas d'un Ouvrage qui ne ſe peut exécuter qu'en pluſieurs volumes *in folio*, & qui doit contenir un jour toutes les *connoiſſances des hommes*.

Cet Arbre de la connoiſſance humaine pouvoit être formé de pluſieurs manieres, ſoit en rapportant aux diverſes facultés de notre ame nos diffé-

rentes connoiſſances, ſoit en les rapportant aux êtres qu'elles ont pour objet. Mais l'embarras étoit d'autant plus grand, qu'il y avoit plus d'arbitraire. Et combien ne devoit-il pas y en avoir ? La Nature ne nous offre que des choſes particulieres, infinies en nombre, & ſans aucune diviſion fixe & déterminée. Tout s'y ſuccede par des nuances inſenſibles. Et ſur cette mer d'objets qui nous environne, s'il en paroît quelques-uns, comme des pointes de rochers, qui ſemblent percer la ſurface & dominer les autres, ils ne doivent cet avantage qu'à des ſyſtêmes particuliers, qu'à des conventions vagues, & qu'à certains événemens étrangers à l'arrangement phyſique des êtres, & aux vraies inſtitutions de la Philoſophie. Si l'on ne pouvoit ſe flatter d'aſſujettir l'Hiſtoire ſeule de la nature à une diſtribution qui embraſsât tout, & qui convînt à tout le monde, ce que MM. de Buffon & d'Aubenton n'ont pas avancé ſans fondement ; combien n'étions-nous pas autoriſés dans un ſujet beaucoup plus étendu, à nous en tenir, comme eux, à quelque méthode ſatisfaiſante pour les bons eſprits, qui ſentent ce que la nature des choſes comporte ou ne comporte pas. On trouvera, à la fin de ce Projet, cet Arbre de la connoiſſance humaine, avec l'enchaînement des idées qui nous ont dirigés dans cette vaſte opération. Si nous en ſommes ſortis avec ſuccès, nous en aurons principalement obligation au Chancelier Bacon, qui jettoit le plan d'un Dictionnaire univerſel des Sciences & des Arts, en un tems où il n'y avoit, pour ainſi dire, ni Sciences ni Arts. Ce génie extraordinaire, dans l'impoſſibilité de faire l'hiſtoire de ce qu'on ſavoit, faiſoit celle de ce qu'il falloit apprendre.

C'eſt de nos facultés que nous avons déduit

nos connoiſſances ; l'Hiſtoire nous eſt venue de la mémoire ; la Philoſophie, de la raiſon ; & la Poéſie, de l'imagination ; diſtribution féconde, à laquelle la Théologie même ſe prête ; car dans cette Science, les faits ſont de l'Hiſtoire, & ſe rapportent à la mémoire, ſans même en excepter les Prophéties, qui ne ſont qu'une eſpece d'hiſtoire, où le récit a précédé l'événement : les myſteres, les dogmes & les préceptes ſont de Philoſophie *éternelle* & de Raiſon *divine* ; & les paraboles, ſorte de Poéſie allégorique, ſont d'imagination *inſpirée*. Auſſi-tôt nous avons vu nos connoiſſances découler les unes des autres ; l'Hiſtoire s'eſt diſtribuée en eccléſiaſtique, civile, naturelle, littéraire, &c. La Philoſophie, en ſcience de Dieu, de l'Homme, de la Nature, &c. La Poéſie, en narrative, dramatique, allégorique, &c. De-là, *Théologie*, *Hiſtoire naturelle*, *Phyſique*, *Métaphyſique*, *Mathématiques*, &c. *Météorologie*, *Hydrologie*, &c. *Méchanique*, *Aſtronomie*, *Optique*, &c. en un mot, une multitude innombrable de rameaux & de branches, dont la ſcience des *axiomes*, ou *des propoſitions évidentes par elles-mêmes*, doit être regardée, dans l'ordre ſynthétique, comme le tronc commun.

A L'ASPECT d'une matiere auſſi étendue, il n'eſt perſonne qui ne faſſe avec nous la réflexion ſuivante. L'expérience journaliere n'apprend que trop combien il eſt difficile à un Auteur de traiter profondément de la Science ou de l'Art dont il a fait toute ſa vie une étude particuliere ; il ne faut donc pas être ſurpris qu'un homme ait échoué dans le projet de traiter de toutes les Sciences & de tous les Arts. Ce qui doit étonner, c'eſt qu'un homme ait été aſſez hardi & aſſez borné pour le

tenter seul. Celui qui s'annonce pour savoir tout, montre qu'il ignore les limites de l'esprit humain.

Nous avons inféré de-là, que pour soutenir un poids aussi grand que celui que nous avions à porter, il étoit nécessaire de le partager; & sur le champ, nous avons jetté les yeux sur un nombre suffisant de Savans & d'Artistes; d'Artistes habiles, & connus par leurs talens; de Savans exercés dans les genres particuliers qu'on avoit à confier à leur travail. Nous avons distribué à chacun la partie qui lui convenoit; les Mathématiques au Mathématicien; les Fortifications à l'Ingénieur; la Chymie au Chymiste; l'Histoire ancienne & moderne à un homme versé dans ces deux parties; la Grammaire à un Auteur connu par l'esprit philosophique qui regne dans ses Ouvrages; la Musique, la Marine, l'Architecture, la Peinture, la Médecine, l'Histoire naturelle, la Chirurgie, le Jardinage, les Arts libéraux, les principaux d'entre les Arts méchaniques, à des hommes qui ont donné des preuves d'habileté dans ces différens genres: ainsi, chacun n'ayant été occupé que de ce qu'il entendoit, a été en état de juger sainement de ce qu'en ont écrit les Anciens & les Modernes, & d'ajouter aux secours qu'il en a tirés, des connoissances puisées dans son propre fonds: personne ne s'est avancé sur le terrein d'autrui, ni ne s'est mêlé de ce qu'il n'a peut-être jamais appris; & nous avons eu plus de méthode, de certitude, d'étendue, & de détails qu'il ne peut y en avoir dans la plupart des Lexicographes. Il est vrai que ce plan a réduit le mérite d'Editeur à peu de chose; mais il a beaucoup ajouté à la perfection de l'Ouvrage, & nous penserons toujours nous être acquis assez de gloire, si le Public est satisfait.

La seule partie de notre travail, qui suppose

quelqu'intelligence, c'eſt de remplir les vuides qui ſéparent deux Sciences ou deux Arts, & de renouer la chaîne dans les occaſions où nos collegues ſe ſont repoſés les uns ſur les autres de certains articles, qui paroiſſant appartenir également à pluſieurs d'entr'eux, n'ont été faits par aucun. Mais afin que la perſonne chargée d'une partie, ne ſoit point comptable des fautes qui pourroient ſe gliſſer dans des morceaux ſurajoutés, nous aurons l'attention de diſtinguer ces morceaux par une étoile. Nous tiendrons exactement la parole que nous avons donnée; le travail d'autrui ſera ſacré pour nous; & nous ne manquerons pas de conſulter l'Auteur, s'il arrive, dans le cours de l'Edition, que ſon ouvrage nous paroiſſe demander quelque changement conſidérable.

Les différentes mains que nous avons employées, ont appoſé à chaque article, comme le ſceau de leur ſtyle particulier, du ſtyle propre à la matiere & à l'objet d'une partie. Un procédé de Chymie ne ſera point du même ton que la deſcription des bains & des théatres anciens, ni la manœuvre d'un Serrurier, expoſée comme les recherches d'un Théologien, ſur un point de dogme ou de diſcipline. Chaque choſe a ſon coloris, & ce ſeroit confondre les genres que de les réduire à une certaine uniformité. La pureté du ſtyle, la clarté & la préciſion ſont les ſeules qualités qui puiſſent être communes à tous les articles, & nous eſpérons qu'on les y remarquera. S'en permettre davantage, ce ſeroit s'expoſer à la monotonie & au dégoût, qui ſont preſqu'inſéparables des ouvrages étendus, & que l'extrême variété des matieres doit écarter de celui-ci.

Nous en avons dit aſſez pour informer le Pu-

blic de l'état présent d'une entreprise à laquelle il a paru s'intéresser ; des avantages généraux qui en résulteront, si elle est bien exécutée ; du bon ou du mauvais succès de ceux qui l'ont tentée avant nous ; de l'étendue de son objet ; de l'ordre auquel nous nous sommes assujettis ; de la distribution qu'on a faite de chaque partie, & de nos fonctions d'EDITEURS : nous allons maintenant passer aux principaux détails de l'exéution.

Toute la matiere de l'*Encyclopédie* peut se réduire à trois chefs ; les SCIENCES, les ARTS LIBÉRAUX, & les ARTS MÉCHANIQUES. Nous commencerons par ce qui concerne les Sciences & les Arts libéraux, & nous finirons par les Arts méchaniques.

On a beaucoup écrit sur les Sciences. Les traités sur les Arts libéraux se sont multipliés sans nombre ; la République des Lettres en est inondée. Mais combien peu donnent les vrais principes ? Combien d'autres les étouffent dans une affluence de paroles, ou les perdent dans des ténebres affectées ? Combien dont l'autorité en impose, & chez qui une erreur placée à côté d'une vérité, ou décrédite celle-ci, ou s'accrédite elle-même à la faveur de ce voisinage ? On eût mieux fait sans doute d'écrire moins & d'écrire mieux.

Entre tous les Ecrivains, on a donné la préférence à ceux qui sont généralement reconnus pour les meilleurs. C'est de-là que les principes ont été tirés. A leur exposition claire & précise, on a joint des exemples ou des autorités constamment reçues. La coutume vulgaire est de renvoyer aux sources, ou de citer, d'une maniere vague, souvent infidelle, & presque toujours confuse, en sorte que dans les différentes parties dont un article est composé, on ne sait exactement quel

Auteur on doit consulter sur tel ou tel point, ou s'il faut les consulter tous, ce qui rend la vérification longue & pénible. On s'est attaché, autant qu'il a été possible, à éviter cet inconvénient, en citant, dans le corps même des articles, les Auteurs sur le témoignage desquels on s'est appuyé; rapportant leur propre texte, quand il est nécessaire; comparant par-tout les opinions; balançant les raisons; proposant des moyens de douter ou de sortir de doute; décidant même quelquefois; détruisant, autant qu'il est en nous, les erreurs & les préjugés; & tâchant, sur-tout, de ne les pas multiplier, & de ne les point perpétuer, en protégeant, sans examen, des sentimens rejettés, ou en proscrivant, sans raison, des opinions reçues. Nous n'avons pas craint de nous étendre, quand l'intérêt de la vérité & l'importance de la matiere le demandoient, sacrifiant l'agrément toutes les fois qu'il n'a pu s'accorder avec l'instruction.

L'empire des Sciences & des Arts est un monde éloigné du vulgaire, où l'on fait, tous les jours, des découvertes, mais dont on a bien des relations fabuleuses. Il étoit important d'assurer les vraies, de prévenir sur les fausses, de fixer des points d'où l'on partît, & de faciliter ainsi la recherche de ce qui reste à trouver. On ne cite des faits; on ne compare des expériences; on n'imagine des méthodes, que pour exciter le génie à s'ouvrir des routes ignorées, & à s'avancer à des découvertes nouvelles, en regardant comme le premier pas celui où les grands hommes ont terminé leur course. C'est aussi le but que nous nous sommes proposé, en alliant aux principes des Sciences & des Arts libéraux, l'histoire de leur origine & de leurs progrès successifs; & si nous l'avons atteint, de bons esprits ne s'occuperont

plus à chercher ce qu'on ſavoit avant eux ; il ſera facile, dans les productions à venir ſur les Sciences & ſur les Arts libéraux, de démêler ce que les inventeurs ont tiré de leur fonds, d'avec ce qu'ils ont emprunté de leurs prédéceſſeurs : on appréciera les travaux ; & ces hommes, avides de réputation, & dépourvus de génie, qui publient hardiment de vieux ſyſtêmes comme des idées nouvelles, ſeront bientôt démaſqués. Mais, pour parvenir à ces avantages, il a fallu donner à chaque matiere une étendue convenable, inſiſter ſur l'eſſentiel, négliger les minuties, & éviter un défaut aſſez commun, celui de s'appeſantir ſur ce qui ne demande qu'un mot, de prouver ce qu'on ne conteſte point, & de commenter ce qui eſt clair. Nous n'avons ni épargné ni prodigué les éclairciſſemens. On jugera qu'ils étoient néceſſaires partout où nous en avons mis, & qu'ils auroient été ſuperflus où l'on n'en trouvera pas. Nous nous ſommes encore bien gardés d'accumuler les preuves où nous avons cru qu'un ſeul raiſonnement ſolide ſuffiſoit ; ne les multipliant que dans les occaſions où leur force dépendoit de leur nombre & de leur concert.

Ce ſont-là toutes les précautions que nous avions à prendre. Voilà les richeſſes ſur leſquelles nous pouvions compter ; mais il nous en eſt ſurvenu d'autres, que notre entrepriſe doit, pour ainſi dire, à ſa bonne fortune. Ce ſont des Manuſcrits qui nous ont été communiqués par des Amateurs, ou fournis par des Savans, entre leſquels nous nommerons ici M. Formey, Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale des Sciences & des Belles-Lettres de Pruſſe. Cet habile Académicien avoit médité un Dictionnaire, tel à peu près, que

le nôtre, & il nous a généreusement sacrifié la partie considérable qu'il en avoit exécutée, & dont nous ne manquerons pas de lui faire honneur. Ce sont encore des recherches ou observations que chaque Artiste ou Savant, chargé d'une partie de notre Dictionnaire, renfermoit dans son cabinet, & qu'il a bien voulu publier par cette voie. De ce nombre sont presque tous les articles de Grammaire générale & particuliere. Nous croyons pouvoir assurer qu'aucun Ouvrage connu ne sera ni aussi riche ni aussi instructif que le nôtre, sur les regles & les usages de la langue françoise, & même sur la nature, l'origine & le philosophique des langues en général. Nous ferons donc part au Public, tant sur les Sciences que sur les Arts libéraux, de plusieurs fonds littéraires, dont il n'auroit peut-être jamais eu connoissance.

Mais ce qui ne contribuera guere moins à la perfection de ces deux branches importantes, ce sont les secours obligeans que nous avons reçus de tous côtés; protection de la part des *Grands*; accueil & communication de la part de plusieurs Savans; Bibliotheques publiques, Cabinets particuliers, Recueils, Porte-feuilles, &c. tout nous a été ouvert, & par ceux qui cultivent les Lettres, & par ceux qui les aiment. Un peu d'adresse & beaucoup de dépense ont procuré ce qu'on n'a pu obtenir de la pure bienveillance; & les récompenses ont presque toujours calmé ou les inquiétudes réelles ou les alarmes simulées de ceux que nous avions à consulter.

Nous sommes principalement sensibles aux obligations que nous avons à M. *l'Abbé Sallier*, Garde de la Bibliotheque du Roi: aussi n'attendrons-nous pas pour l'en remercier, que nous rendions, soit à nos collegues, soit aux personnes

qui ont pris intérêt à notre ouvrage, le tribut de louanges & de reconnoissance qui leur est dû. M. l'Abbé Sallier nous a permis, avec cette politesse qui lui est naturelle, & qu'animoit encore le plaisir de favoriser une grande entreprise, de choisir dans le riche fonds dont il est dépositaire, tout ce qui pouvoit répandre de la lumiere ou des agrémens sur notre Encyclopédie. On justifie, nous pourrions même dire qu'on honore le choix du Prince, quand on sait se prêter ainsi à ses vues. Les Sciences & les Beaux-Arts ne peuvent trop concourir à illustrer, par leurs productions, le regne d'un Souverain qui les favorise; pour nous, spectateurs de leurs progrès & leurs Historiens, nous nous occuperons seulement à les transmettre à la postérité. Qu'elle dise, à l'ouverture de notre Dictionnaire; tel étoit alors l'état des Sciences & des Beaux-Arts. Qu'elle ajoute ses découvertes à celles que nous aurons enregistrées, & que l'Histoire de l'esprit humain & de ses productions aille d'âge en âge jusqu'aux siecles les plus reculés. Que l'Encyclopédie devienne un sanctuaire, où les connoissances des hommes soient à l'abri des tems & des révolutions. Ne serons-nous pas trop flattés d'en avoir posé les fondemens? Quel avantage n'auroit-ce pas été pour nos peres & pour nous, si les travaux des peuples anciens, des Egyptiens, des Chaldéens, des Grecs, des Romains, &c. avoient été transmis dans un ouvrage encyclopédique, qui eût exposé en même tems les vrais principes de leurs langues! Faisons donc, pour les siecles à venir, ce que nous regrettons que les siecles passés n'aient pas fait pour le nôtre. Nous osons dire que si les anciens eussent exécuté une Encyclopédie, comme ils ont exécuté tant de grandes choses, & que ce Manuscrit se fût échap-

pé seul de la fameuse Bibliotheque d'Alexandrie il eût été capable de nous consoler de la perte des autres.

VOILA ce que nous avions à exposer au Public sur les Sciences & les Beaux-Arts. La partie des Arts méchaniques ne demandoit ni moins de détails ni moins de soins. Jamais, peut-être, il ne s'est trouvé tant de difficultés rassemblées, & si peu de secours pour les vaincre. On a trop écrit sur les Sciences : on n'a pas assez bien écrit sur la plupart des Arts libéraux : on n'a presque rien écrit sur les Arts méchaniques ; car qu'est-ce que le peu qu'on en rencontre dans les Auteurs, en comparaison de l'étendue & de la fécondité du sujet ? Entre ceux qui en ont traité, l'*un* n'étoit pas assez instruit de ce qu'il avoit à dire, & a moins rempli son objet que montré la nécessité d'un meilleur ouvrage : *un autre* n'a qu'effleuré la matiere, en la traitant plutôt en Grammairien & en homme de Lettres, qu'en Artiste : *un troisieme* est, à la vérité, plus riche & plus *ouvrier* ; mais il est en même tems si court, que les opérations des Artistes & la description de leurs machines, cette matiere, capable de fournir seule des ouvrages considérables, n'occupe que la très-petite partie du sien. Chambers n'a presque rien ajouté à ce qu'il a traduit de nos Auteurs. Tout nous déterminoit donc à recourir aux Ouvriers.

On s'est adressé aux plus habiles de Paris & du Royaume. On s'est donné la peine d'aller dans leurs Atteliers, de les interroger, d'écrire sous leur dictée, de développer leurs pensées, d'en tirer les termes propres à leurs professions, d'en dresser des tables, de les définir, de converser avec ceux dont on avoit obtenu des mémoires, &

& (précaution presqu'indispensable) de rectifier dans de longs & fréquens entretiens avec les uns, ce que d'autres avoient imparfaitement, obscurément, & quelquefois infidelement expliqué. Il est des Artistes qui sont en même tems gens de Lettres, & nous en pourrions citer ici; mais le nombre en seroit fort petit: la plupart de ceux qui exercent les Arts méchaniques, ne les ont embrassés que par nécessité, & n'operent que par instinct. A peine entre mille en trouve-t-on une douzaine en état de s'exprimer avec quelque clarté sur les instrumens qu'ils emploient & sur les ouvrages qu'ils fabriquent. Nous avons vu des ouvriers qui travailloient depuis quarante années, sans rien connoître à leurs machines. Il nous a fallu exercer avec eux la fonction dont se glorifioit Socrate, la fonction pénible & délicate de faire accoucher les esprits, *obstetrix animorum*.

Mais il est des métiers si singuliers & des manœuvres si déliées, qu'à moins de travailler soi-même, de mouvoir une machine de ses propres mains, & de voir l'ouvrage se former sous ses propres yeux, il est difficile d'en parler avec précision. Il a donc fallu plusieurs fois se procurer les machines, les construire, mettre la main à l'œuvre, se rendre, pour ainsi dire, apprentif, & faire soi-même de mauvais ouvrages, pour apprendre aux autres comment on en fait de bons.

C'est ainsi que nous nous sommes convaincus de l'ignorance dans laquelle on est sur la plupart des objets de la vie, & de la nécessité de sortir de cette ignorance. C'est ainsi que nous nous sommes mis en état de démontrer que l'homme de Lettres qui sait le plus sa langue, ne connoît pas la vingtieme partie des mots; que, quoique chaque Art ait la sienne, cette langue est encore bien

imparfaite ; que c'eſt par l'extrême habitude de converſer les uns avec les autres, que les ouvriers s'entendent, & beaucoup plus par le retour des conjonctures que par l'uſage des termes. Dans un Attelier, c'eſt le moment qui parle, & non l'Artiſte.

Voici la méthode qu'on a ſuivie pour chaque Art. On a traité, 1°. de la matiere, des lieux où elle ſe trouve ; de la maniere dont on la prépare ; de ſes bonnes & mauvaiſes qualités ; de ſes différentes eſpeces ; des opérations par leſquelles on la fait paſſer, ſoit avant que de l'employer, ſoit en la mettant en œuvre.

2°. Des principaux ouvrages qu'on en fait, & de la maniere de les faire.

3°. On a donné le nom, la deſcription & la figure des outils & des machines, par pieces détachées & par pieces aſſemblées, la coupe des moules & d'autres inſtrumens, dont il eſt à propos de connoître l'intérieur, leurs profils, &c.

4°. On a expliqué & repréſenté la main-d'œuvre & les principales opérations dans une ou pluſieurs planches, où l'on voit tantôt les mains ſeules de l'Artiſte, tantôt l'Artiſte entier en action, & travaillant à l'ouvrage le plus important de ſon Art.

5°. On a recueilli & défini, le plus exactement qu'il a été poſſible, les termes propres de l'Art.

Mais le peu d'habitude qu'on a & d'écrire, & de lire des écrits ſur les Arts, rend les choſes difficiles à expliquer d'une maniere intelligible. De-là naît le beſoin de figures. On pourroit démontrer, par mille exemples, qu'un Dictionnaire pur & ſimple de langue, quelque bien qu'il ſoit fait, ne peut ſe paſſer de figures, ſans tomber dans des définitions obſcures ou vagues ; combien donc, à

plus forte raison, ce secours ne nous étoit-il pas nécessaire? Un coup d'œil sur l'objet ou sur sa représentation en dit plus qu'une page de discours.

On a envoyé des Dessinateurs dans les Atteliers. On a pris l'esquisse des machines & des outils. On n'a rien omis de ce qui pouvoit les montrer distinctement aux yeux. Dans le cas où une machine mérite des détails par l'importance de son usage, & par la multitude de ses parties, on a passé du simple au composé. On a commencé par assembler, dans une premiere figure, autant d'élémens qu'on en pouvoit appercevoir sans confusion. Dans une seconde figure, on voit les mêmes élémens avec quelques autres. C'est ainsi qu'on a formé successivement la machine la plus compliquée, sans aucun embarras, ni pour l'esprit, ni pour les yeux. Il faut quelquefois remonter de la connoissance de l'ouvrage à celle de la machine, & d'autres fois descendre de la connoissance de la machine à celle de l'ouvrage. On trouvera, à l'article Art, des réflexions philosophiques sur les avantages de ces méthodes, & sur les occasions où il est à propos de préférer l'une à l'autre.

Il y a des notions qui sont communes à presque tous les hommes, & qu'ils ont dans l'esprit avec plus de clarté qu'elles n'en peuvent recevoir du discours. Il y a aussi des objets si familiers, qu'il seroit ridicule d'en faire des figures. Les Arts en offrent d'autres si composés, qu'on les représenteroit inutilement: dans les deux premiers cas, nous avons supposé que le Lecteur n'étoit pas entiérement dénué de bon sens & d'expérience; & dans le dernier, nous renvoyons à l'objet même. Il est en tout un juste milieu, & nous avons tâché de ne le pas manquer ici. Un seul Art dont on voudroit tout dire & tout représenter, four-

mais a la Postérité, et a l'Être qui ne meurt point.

Nous aurons cependant la satisfaction intérieure de n'avoir rien épargné pour réussir : une des preuves que nous en apporterons, c'est qu'il y a des parties dans les Sciences & dans les Arts qu'on a refaites jusqu'à trois fois. Nous ne pouvons nous dispenser de dire, à l'honneur des Libraires associés, qu'ils n'ont jamais refusé de se prêter à ce qui pouvoit contribuer à les perfectionner toutes. Il faut espérer que le concours d'un aussi grand nombre de circonstances, telles que les lumieres de ceux qui ont travaillé à l'Ouvrage, les secours des personnes qui s'y sont intéressées, & l'émulation des Editeurs & des Libraires, produira quelque bon effet.

De tout ce qui précede, il s'ensuit que dans l'Ouvrage que nous annonçons, on a traité des Sciences & des Arts, de maniere qu'on n'en suppose aucune connoissance préliminaire ; qu'on y expose ce qu'il importe de savoir sur chaque matiere ; que les articles s'expliquent les uns par les autres ; & que par conséquent la difficulté de la nomenclature n'embarrasse nulle part. D'où nous inférerons que cet Ouvrage pourroit tenir lieu de Bibliotheque dans tous les genres à un homme du monde ; & dans tous les genres, excepté le sien, à un Savant de profession ; qu'il suppléera aux Livres élémentaires ; qu'il développera les vrais principes des choses ; qu'il en marquera les rapports ; qu'il contribuera à la certitude & au progrès des connoissances humaines, & qu'en multipliant le nombre des vrais Savans, des Artistes distingués & des Amateurs éclairés, il répandra dans la société de nouveaux avantages.

I RÉ

ES AINES.

ENT.

IMAGINATION.

ie Judiciaire.
ie Physique.

HISTOIRE

gienne, propre
imétique. (Or
hlétique. (Gym

te.
irurgie.
rmacie.

es Mathématiqu

SYSTÊME DES CONNOISSANCES HUMAINES.

Les Etres physiques agissent sur les sens. Les impressions de ces Etres en excitent les perceptions dans l'Entendement. L'Entendement ne s'occupe de ses perceptions que de trois façons, selon ses trois facultés principales, la Mémoire, la Raison, l'Imagination. Ou l'Entendement fait un dénombrement pur & simple de ses perceptions par la Mémoire ; ou il les examine, les compare, & les digere par la Raison ; ou il se plaît à les imiter, & à les contrefaire par l'Imagination. D'où résulte une distribution générale de la connoissance humaine qui paroît assez bien fondée ; en *Histoire*, qui se rapporte à la *Mémoire* ; en *Philosophie*, qui émane de la *Raison* ; & en *Poésie*, qui naît de l'*Imagination*.

MÉMOIRE, *d'où* HISTOIRE.

L'Histoire est des *faits* ; & les faits sont ou de *Dieu*, ou de l'*Homme*, ou de la *Nature*. Les faits qui sont de Dieu, appartiennent à l'*Histoire Sacrée*. Les faits qui sont de l'homme appartiennent à l'*Histoire Civile* ; & les faits qui sont de la Nature, se rapportent à l'*Histoire Naturelle*.

HISTOIRE I. SACRÉE. II. CIVILE. III. NATURELLE.

I. L'HISTOIRE SACRÉE se distribue en *Histoire Sacrée*, ou *Ecclésiastique proprement dite*, où l'événement a précédé le récit ; & en *Histoire des Prophéties*, où le récit a précédé l'événement.

II. L'HISTOIRE CIVILE, cette branche de l'Histoire Universelle, *cujus fidei exempla majorum, vicissitudines rerum, fundamenta prudentiæ civilis, hominum denique nomen, & fama commissa sunt*, se distribue, suivant ses objets, en *Histoire Civile proprement dite*, & en *Histoire Littéraire*.

Les Sciences sont l'ouvrage de la réflexion & de la lumiere naturelle des hommes. Le Chancelier Bacon a donc raison de dire, dans son admirable Ouvrage *de dignitate & augmento Scientiarum*, que l'Histoire du Monde, sans l'Histoire des Savans, c'est la statue de Polipheme, à qui on a arraché l'œil.

L'Histoire Civile proprement dite, peut se sous-diviser en *Mémoires*, en *Antiquités*, & en *Histoire complette*. S'il est vrai que l'Histoire soit la peinture des tems passés, les *Antiquités* en sont des dessins presque toujours endommagés, & l'*Histoire complette*, un tableau dont les *Mémoires* sont des études.

III. La distribution de L'HISTOIRE NATURELLE est donnée par la différence des *faits* de la Nature, & la différence des faits de la Nature, par la différence des *états* de la Nature. Ou la Nature est uniforme, & suit un cours réglé, tel qu'on le remarque généralement dans les *corps célestes*, les *animaux*, les *végétaux*, &c. ou elle semble forcée, & dérangée de son cours ordinaire, comme dans

les *monstres*; ou elle est contrainte, & pliée à différens usages, comme dans les *Arts*. La Nature fait tout, ou dans son *cours ordinaire & réglé*, ou dans ses *écarts*, ou dans son *emploi*. *Uniformité de la Nature*, premiere Partie d'Histoire Naturelle. *Erreurs* ou *Ecarts de la Nature*, seconde Partie d'Histoire Naturelle. *Usages de la Nature*, troisieme Partie d'Histoire Naturelle.

Il est inutile de s'étendre sur les avantages de l'*Histoire de la Nature uniforme*. Mais si l'on nous demande à quoi peut servir l'*Histoire de la Nature monstrueuse*, nous répondrons, à passer des prodiges de ses *écarts* aux merveilles de l'*Art*; à l'égarer encore, ou à la remettre dans son chemin, & sur-tout à corriger la témérité des Propositions générales, *ut axiomatum corrigatur iniquitas*.

Quant à l'*Histoire de la Nature pliée à différens usages*, on en pourroit faire une branche de l'Histoire Civile; car l'Art, en général, est l'industrie de l'homme, appliquée par ses besoins, ou par son luxe, aux productions de la Nature. Quoi qu'il en soit, cette application ne se fait qu'en deux manieres, ou en rapprochant, ou en éloignant les corps naturels. L'homme peut quelque chose, ou ne peut rien, selon que le rapprochement, ou l'éloignement des corps naturels est, ou n'est pas possible.

L'Histoire de la Nature uniforme se distribue, suivant ses principaux objets, en *Histoire céleste*, ou des *Astres*, de *leurs mouvemens*, *apparences sensibles*, &c. sans en expliquer la cause par des systêmes, des hypotheses, &c. il ne s'agit ici que de phénomenes purs. En *Histoire des Météores*, comme *vents*, *pluies*, *tempêtes*, *tonnerres*, *aurores boréales*, &c. En *Histoire de la Terre & de la Mer*, ou des *montagnes*, des *fleuves*, des *rivieres*, des *courants*,

du *flux & du reflux*, des *sables*, des *terres*, des *forêts*, des *isles*, des *figures des continens*, &c. En *Histoire des Minéraux*, en *Histoire des Végétaux*, & en *Histoire des Animaux*. D'où résulte une *Histoire des Elémens*, de la *Nature apparente*, des *effets sensibles*, des *mouvemens*, &c. du *Feu*, de l'*Air*, de la *Terre*, & de *l'Eau*.

L'Histoire de la Nature monstrueuse doit suivre la même division. La Nature peut opérer des prodiges dans les Cieux, dans les régions de l'Air, sur la surface de la Terre, dans ses Entrailles, au fond des Mers, *&c.* en tout & par-tout.

L'Histoire de la Nature employée est aussi étendue que les différens usages que les hommes font de ses productions dans les Arts, les Métiers, & les Manufactures. Il n'y a aucun effet de l'industrie de l'homme, qu'on ne puisse rappeller à quelque production de la Nature. On rappellera au travail & à l'emploi de l'Or & de l'Argent, les Arts du *Monnoyeur*, du *Batteur-d'Or*, du *Fileur-d'Or*, du *Tireur-d'Or*, du *Planeur*, &c. au travail & à l'emploi des Pierres précieuses, les Arts du *Lapidaire*, du *Diamantaire*, du *Joaillier*, du *Graveur en Pierres fines*, &c. au travail & à l'emploi du Fer, les *Grosses-Forges*, la *Serrurerie*, la *Taillanderie*, l'*Armurerie*, l'*Arquebuserie*, la *Coutellerie*, &c. au travail & à l'emploi du Verre, la *Verrerie*, les *Glaces*, l'Art du *Miroitier*, du *Vitrier*, &c. au travail & à l'emploi des Peaux, les Arts de *Chamoiseur*, *Tanneur*, *Peaussier*, &c. au travail & à l'emploi de la Laine & de la Soie, son *tirage*, son *moulinage*, les Arts de *Drapiers*, *Passementiers*, *Galonniers*, *Boutonniers*, *Ouvriers en Velours*, *Satins*, *Damas*, *Etoffes brochées*, *Lustrines*, &c. au travail & à l'emploi de la Terre, la *Poterie de terre*, la *Faïance*, la *Porcelaine*, &c. au tra-

vail & à l'emploi de la Pierre , la partie méchanique de l'*Architecte*, du *Sculpteur*, du *Stuccateur*, &c. au travail & à l'emploi des Bois , la *Menuiserie* , la *Charpenterie* , la *Marquetierie* , la *Tabletterie*, &c. & ainſi de toutes les autres matieres , & de tous les autres Arts, qui ſont au nombre de plus de deux cens cinquante. On a vu dans le corps de ce projet, comment nous nous ſommes propoſé de traiter de chacun.

Voilà tout l'*Hiſtorique* de la connoiſſance humaine ; ce qu'il en faut rapporter à la *mémoire*, & ce qui doit être la matiere premiere du Philoſophe.

RAISON, *d'où* PHILOSOPHIE.

La Philoſophie, ou la portion de la connoiſſance humaine qu'il faut rapporter à la Raiſon, eſt très-étendue. Il n'eſt preſqu'aucun objet apperçu par les ſens, dont la réflexion n'ait fait une Science. Mais dans la multitude de ces objets, il y en a quelques-uns qui ſe font remarquer par leur importance, *quibus abſcinditur infinitum*, & auxquels on peut rapporter toutes les Sciences. Ces chefs ſont *Dieu*, à la connoiſſance duquel l'homme s'eſt élevé par la réflexion ſur l'Hiſtoire Naturelle & ſur l'Hiſtoire Sacrée : l'*Homme*, qui eſt ſûr de ſon exiſtence par conſcience, ou ſens interne ; la *Nature*, dont l'homme a appris l'hiſtoire par l'uſage de ſes ſens extérieurs. *Dieu*, l'*Homme*, & la *Nature*, nous fourniront donc une diſtribution générale de la *Philoſophie*, ou de la *Science* (car ces mots ſont ſynonimes) ; & la *Philoſophie*, ou *Science*, ſera *Science de Dieu*, *Science de l'Homme*, & *Science de la Nature*.

PHILOSOPHIE. *ou* SCIENCE. { I. Science de Dieu. II. Science de l'Homme. III. Science de la Nature.

I. Science de Dieu. L'Hiſtoire Sacrée & l'Hiſtoire de la Nature, ou plutôt la réflexion ſur ces Hiſtoires, nous a conduit à la connoiſſance de Dieu. Mais le progrès naturel de l'eſprit humain eſt de s'élever des individus aux eſpeces, des eſpeces aux genres, des genres prochains aux genres éloignés, & de former, à chaque pas, une Science, ou du moins d'ajouter une branche nouvelle à quelque Science déja formée : ainſi la notion d'une Intelligence incréée, infinie, *&c.* que nous rencontrons dans la Nature, & que l'Hiſtoire Sacrée nous annonce; & celle d'une Intelligence créée, finie, & unie à un corps que nous appercevons dans l'homme, & que nous ſuppoſons dans la brute, nous ont conduits à la notion d'une Intelligence créée, finie, qui n'auroit point de corps; & de-là, à la notion générale de l'Eſprit. Nous avons donc eu dans un ordre renversé, la *Science de l'Eſprit*, ou la *Pneumatologie*, ou ce qu'on appelle communément *Métaphyſique particuliere* : & cette Science s'eſt diſtribuée en *Science de Dieu*, ou *Théologie naturelle*, qu'il a plu à Dieu de rectifier, & de ſanctifier par la *Révélation*, d'où *Religion & Théologie proprement dite*; d'où par abus, *Superſtition*. En *doctrine des Eſprits bien & malfaiſans*, ou des *Anges & des Démons*; d'où *Divination*, & la chimere de la *Magie noire*. En *Science de l'Ame*, qu'on a ſous-diviſée en *Science de l'Ame raiſonnable*, & en *Science de l'Ame ſenſitive, ou des Bêtes*.

II. SCIENCE DE L'HOMME. La diſtribution de la Science de l'Homme nous eſt donnée par celle de ſes facultés. Les facultés principales de l'Homme, ſont l'*Entendement*, & la *Volonté*; l'*Entendement*, qu'il faut diriger à la *Vérité*; la *Volonté*, qu'il faut plier à la *Vertu*. L'une eſt le but de la *Logique*; l'autre eſt celui de la *Morale*.

LA LOGIQUE peut ſe diſtribuer en *Art de penſer*, en *Art de retenir ſes penſées*, & en *Art de les communiquer*.

L'*Art de penſer* a autant de branches, que l'Entendement a d'opérations principales. Mais on diſtingue dans l'Entendement quatre opérations principales, l'*Appréhenſion*, le *Jugement*, le *Raiſonnement*, & la *Méthode*. On peut rapporter à l'*Appréhenſion* la *Doctrine des idées*, ou *Perceptions*; au *Jugement*, celle des *Propoſitions*; au *Raiſonnement & à la Méthode*, celle de l'*Induction & de la Démonſtration*. Mais dans la *Démonſtration*, où l'on remonte de la choſe à démontrer aux premiers principes; où l'on deſcend des premiers principes à la choſe à démontrer: d'où naiſſent l'*Analyſe* & la *Syntheſe*.

L'*Art de retenir* a deux branches, la *Science de la Mémoire même*, & la *Science des Supplémens de la Mémoire*. La Mémoire, que nous avons conſidérée d'abord comme une faculté purement paſſive, & que nous conſidérons ici comme une puiſſance active que la raiſon peut perfectionner, eſt ou *Naturelle*, ou *Artificielle*. La *Mémoire naturelle* eſt une affection des organes; l'*Artificielle* conſiſte dans la *Prémotion* & dans l'*Emblême*: la *Prémotion*, ſans laquelle rien, en particulier, n'eſt préſent à l'eſprit; l'*Emblême*, par lequel l'Imagination eſt appellée au ſecours de la Mémoire.

Les *Repréſentations artificielles* ſont le *Supplément de la Mémoire*. L'*Ecriture* eſt une de ces repréſentations : mais on ſe ſert, en écrivant, ou de *Caracteres courans*, ou de *Caracteres particuliers*. On appelle la collection des premiers, l'*Alphabet*; les autres ſe nomment *Chiffres* : d'où naiſſent les Arts de *lire*, d'*écrire*, de *déchiffrer*, & la Science de l'*Orthographe*.

L'*Art de tranſmettre* ſe diſtribue en *Science de l'Inſtrument du Diſcours*, & en *Science des qualités du Diſcours*. La Science de l'Inſtrument du Diſcours s'appelle *Grammaire*. La Science des qualités du Diſcours, *Rhétorique*.

La *Grammaire* ſe diſtribue en Science des *Signes*, de la *Prononciation*, de la *Conſtruction*, & de la *Syntaxe*. Les *Signes* ſont les ſons articulés ; la *Prononciation*, ou *Proſodie*, l'Art de les articuler; la *Syntaxe*, l'Art de les appliquer aux différentes vues de l'eſprit, & la *Conſtruction*, la connoiſſance de l'ordre qu'ils doivent avoir dans le diſcours, fondé ſur l'uſage, ou ſur la réflexion. Mais il y a d'autres Signes de la penſée que les ſons articulés : ſavoir, le *Geſte* & les *Caracteres*. Les *Caracteres* ſont ou *idéaux*, ou *hiéroglyphiques*, ou *héraldiques*. *Idéaux*, tels que ceux des Indiens, qui marquent chacun une idée, & qu'il faut, par conſéquent, multiplier autant qu'il y a d'êtres réels. *Hiéroglyphiques*, qui ſont l'écriture du Monde dans ſon enfance. *Héraldiques*, qui forment ce que nous appellons la *Science du Blaſon*.

C'eſt auſſi à l'*Art de tranſmettre* qu'il faut rapporter la *Critique*, la *Pædagogique* & la *Philologie*. La *Critique*, qui reſtitue dans les Auteurs les endroits corrompus, donne des éditions, *&c.* La *Pædagogique*, qui traite du choix des études, & de la maniere d'enſeigner. La *Philologie*, qui s'occupe de la connoiſſance de la Littérature univerſelle.

C'est à l'*Art d'embellir le Discours* qu'il faut rapporter la *Versification*, ou *le méchanique de la Poësie*. Nous omettrons la distribution de la Rhétorique dans ses différentes parties, parce qu'il n'en découle ni Science ni Art; si ce n'est, peut-être, la *Pantomime*, du Geste; & du Geste & de la Voix, la *Déclamation*.

LA MORALE, dont nous avons fait la seconde partie de la *Science de l'Homme*, est ou *générale*, ou *particuliere*. Celle-ci se distribue en *Jurisprudence Naturelle*, *Economique* & *Politique*. La *Jurisprudence Naturelle* est la Science des dévoirs de l'Homme seul, dont un des principaux est de se conserver; d'où naît l'*Architecture civile*, qui n'étoit dans son origine que l'Art de se garantir des injures des élémens (1): l'*Economie*, la Science des devoirs de l'Homme en famille: la *Politique*, celle des devoirs de l'Homme en société. Mais la *Morale* seroit incomplette, si ces Traités n'étoient précédés de celui de la *réalité du bien & du mal moral*; de la *nécessité de remplir ses devoirs*, d'être *bon*, *juste*, *vertueux*, &c. c'est l'objet de la *Morale générale*.

Si l'on considére que les sociétés ne sont pas moins obligées d'être vertueuses que les particuliers, on verra naître les devoirs des sociétés, qu'on pourroit appeller *Jurisprudence naturelle* d'une société: *Economie* d'une société, d'où *Architecture navale* (2), *Commerce intérieur*, *extérieur*, *de terre & de mer*; & *Politique* d'une société. L'Art de se défendre, de s'étendre, &c. est la branche de la *Politique* qui a donné naissance à l'*Art militaire* (3), dont la *Tactique*, ou l'Art de camper, de ranger les Armées en bataille, &c. *l'Architecture militaire*, ou les Fortifications, & la *Pyrotechnie militaire* (4), ou l'*Art d'appliquer le feu aux*

(1) (2) (3) (4) On ne peut nier que les Architecture

usages de la guerre, sont des sous-divisions.

III. SCIENCE DE LA NATURE. Nous distribuerons la Science de la Nature en *Physique*, *Mathématique*, & *Métaphysique générale*. Nous tenons encore cette distribution de la réflexion & de notre penchant à généraliser. Nous avons pris par les sens la connoissance des individus réels; *Soleil*, *Lune*, *Sirius*, &c. Astres; *Air*, *Feu*, *Terre*, *Eau*, &c. Elémens: *Pluies*, *Neiges*, *Grêles*, *Tonnerres*, &c. Météores; & ainsi du reste de l'Histoire Naturelle. Nous avons pris en même tems la connoissance des abstraits, *couleur*, *son*, *saveur*, *odeur*, *densité*, *rareté*, *chaleur*, *froid*, *mollesse*, *dureté*, *fluidité*, *solidité*, *roideur*, *élasticité*, *pesanteur*, *légéreté*, &c. *figure*, *distance*, *mouvement*, *repos*, *durée*, *étendue*, *quantité*, *impénétrabilité*, *existence*, *possibilité*.

Nous avons vu, par la réflexion, que de ces abstraits, les uns convenoient à tous les individus réels, comme *possibilité*, ordre d'*existence*, de *coéxistence*, &c. *impénétrabilité*, *quantité*, &c. & nous en avons fait les Sciences qu'on appelle *Métaphysique générale*, ou *Ontologie*, ou *Science de l'Etre en général*; & *Mathématiques*, assignant pour objet à l'*Ontologie*, l'*impénétrabilité*, l'*existence*, l'*étendue*, la *possibilité*, &c. considérées par rapport à leur nature; & la *quantité* seule, aux *Mathématiques*. Quant aux autres abstraits qui ne conviennent qu'à une certaine collection d'individus, ils ont constitué la Science qu'on appelle *Physique*.

Civile & Navale, l'Art militaire, &c. ne soient ici placés à leur origine; mais rien n'empêche le Lecteur de renvoyer ces parties à la branche des Mathématiques qui traite de leurs principes, s'il le juge à propos.

Mais

Mais ces derniers abstraits, objet de la *Physique*, pouvoient être considérés, ou seuls, & indépendamment des individus réels qui nous en ont donné l'idée, ou dans ces individus réels; & cette nouvelle vue de la réflexion a distribué la *Physique* en *Physique générale*, & en *Physique particuliere*.

Pareillement, la *quantité*, objet des *Mathématiques*, pouvoit être considérée; ou seule, & indépendamment des individus réels, & des individus abstraits dont on en tenoit la connoissance; ou dans ces individus réels & abstraits; ou dans leurs effets recherchés d'après des causes réelles, ou supposées; & cette seconde vue de la réflexion a distribué les *Mathématiques* en *Mathématiques pures*, *Mathématiques mixtes*, *Physico-Mathématiques*.

La *quantité abstraite*, objet des Mathématiques pures, est ou *nombrable*, ou *étendue*. La *quantité abstraite nombrable* est devenue l'objet de l'*Arithmétique*; & la *quantité abstraite étendue*, celui de la *Géométrie*.

L'*Arithmétique* se distribue en *Arithmétique numérique*, ou par *Chiffres*, & en *Algebre*, ou *Arithmétique universelle par Lettres*, qui n'est autre chose que le calcul des grandeurs en général, & dont les opérations ne sont proprement que des opérations arithmétiques indiquées d'une maniere abrégée : car, à parler exactement, il n'y a calcul que de nombres.

L'*Algebre* est *élémentaire*, ou *infinitésimale*, selon la nature des quantités auxquelles on l'applique. L'*infinitésimale* est ou *différentielle*, ou *intégrale* : *différentielle*, quand il s'agit de descendre de l'expression d'une quantité finie, ou considérée comme telle, à l'expression de son accroissement, ou de sa diminution instantanée; *intégrale*, quand il

s'agit de remonter de cette expression à la quantité finie même.

La *Géométrie*, ou a pour objet les propriétés du cercle & de la ligne droite ; ou embrasse dans ses spéculations toutes sortes de courbes ; ce qui la distribue en *élémentaire*, & en *transcendante*.

Les *Mathématiques mixtes* ont autant de divisions & de sous-divisions qu'il y a d'êtres réels dans lesquels la *quantité* peut être considérée. La *quantité* considérée dans les corps en tant que mobiles, & tendans à se mouvoir, est l'objet de la *Méchanique*. La *Méchanique* a deux branches, la *Statique* & la *Dynamique*. La *Statique* a pour objet la *quantité* considérée dans les corps en équilibre, & tendans seulement à se mouvoir. La *Dynamique* a pour objet la *quantité* considérée dans les corps actuellement mûs. La *Statique* se distribue en *Statique proprement dite*, qui a pour objet la *quantité* considérée dans les corps solides en équilibre, & tendans seulement à se mouvoir ; & en *Hydrostatique*, qui a pour objet la *quantité* considérée dans les corps fluides en équilibre, & tendans seulement à se mouvoir. La *Dynamique* se distribue en *Dynamique proprement dite*, qui a pour objet la *quantité* considérée dans les corps solides actuellement mûs ; & en *Hydrodynamique*, qui a pour objet la *quantité* considérée dans les corps fluides actuellement mûs. Mais si l'on considere la *quantité* dans les eaux actuellement mues, l'*Hydrodynamique* prend alors le nom d'*Hydraulique*. On pourroit rapporter la *Navigation* à l'Hydrodynamique, & la *Ballistique* ou le jet des Bombes, à la Méchanique.

La *quantité* considérée dans les mouvemens des Corps célestes, donne l'*Astronomie géométrique* ; d'où la *Cosmographie*, ou *Description de l'Univers*,

qui se divise en *Uranographie*, ou *Description du Ciel*; en *Hydrographie*, ou *Description des Eaux*, & en *Géographie*; d'où encore la *Chronologie*, & la *Gnomonique*, ou l'*Art de construire des Cadrans*.

La *quantité* considérée dans la lumiere, donne l'*Optique*. Et la *quantité* considérée dans le mouvement de la lumiere, les différentes branches d'*Optique*. Lumiere mue en ligne directe, *Optique proprement dite*; lumiere réfléchie dans un seul & même milieu, *Catoptrique*; lumiere rompue en passant d'un milieu dans un autre, *Dioptrique*. C'est à l'*Optique* qu'il faut rapporter la *Perspective*.

La *quantité* considérée dans le son, dans sa véhémence, son mouvement, ses degrés, ses réflexions, sa vîtesse, *&c.* donne l'*Acoustique*.

La *quantité* considérée dans l'Air, sa pesanteur, son mouvement, sa condensation, raréfaction, *&c.* donne la *Pneumatique*.

La *quantité* considérée dans la possibilité des événemens, donne l'*Art de conjecturer*, d'où naît l'*Analyse des Jeux de hasard*.

L'objet des Sciences Mathématiques étant purement intellectuel, il ne faut pas s'étonner de l'exactitude de ses divisions.

La *Physique particuliere* doit suivre la même distribution que l'Histoire Naturelle. De l'Histoire, prise par les sens, des *Astres*, de *leurs mouvemens*, *apparences sensibles*, &c. la réflexion a passé à la recherche de leur origine, des causes de leurs phénomenes, *&c.* & a produit la Science qu'on appelle *Astronomie physique*, à laquelle il faut rapporter la *Science de leurs influences*, qu'on nomme *Astrologie*; d'où l'*Astrologie physique*, & la chimere de l'*Astrologie judiciaire*. De l'Histoire, prise par les sens, des *vents*, des *pluies*, *grêles*, *tonnerres*, &c. la réflexion a passé à la recherche de leurs origi-

nes, causes, effets, *&c.* & a produit la Science qu'on appelle *Météorologie.*

De l'Histoire, prise par les sens, de la *Mer*, de la *Terre*, des *fleuves*, des *rivieres*, des *montagnes*, des *flux* & *reflux*, &c. la réflexion a passé à la recherche de leurs causes, origines, *&c.* & a donné lieu à la *Cosmologie*, ou *Science de l'Univers*, qui se distribue en *Uranologie*, ou *Science du Ciel*, en *Aérologie*, ou *Science de l'Air*, en *Géologie*, ou *Science des Continens*, & en *Hydrologie*, ou *Science des Eaux.* De l'Histoire des *Mines*, prise par les sens, la réflexion a passé à la recherche de leur formation, travail, *&c.* & a donné lieu à la Science qu'on nomme *Minéralogie.* De l'Histoire des *Plantes*, prise par les sens, la réflexion a passé à la recherche de leur économie, propagation, culture, végétation, *&c.* & a engendré la *Botanique*, dont l'*Agriculture* & le *Jardinage* sont deux branches.

De l'Histoire des *Animaux*, prise par les sens, la réflexion a passé à la recherche de leur conservation, propagation, usage, organisation, *&c.* & a produit la Science qu'on nomme *Zoologie*; d'où sont émanés la *Médecine*, la *Vétérinaire*, & le *Manege*; la *Chasse*, la *Pêche*, & la *Fauconnerie*; l'*Anatomie simple & comparée.* La *Médecine* (suivant la division de Boerhaave) ou s'occupe de l'économie du corps humain, & *raisonne* son anatomie, d'où naît la *Physiologie*: ou s'occupe de la maniere de le garantir des maladies, & s'appelle *Hygiene*: ou considere le corps malade, & traite des causes, des différences & des symptomes des maladies, & s'appelle *Pathologie*: ou a pour objet les signes de la vie, de la santé, & des maladies, leur diagnostic & prognostic, & prend le nom de *Séméiotique*: ou enseigne l'Art de guérir,

& se sous-divise en *Diete*, *Pharmacie* & *Chirurgie*, les trois branches de la *Thérapeutique*.

L'*Hygiene* peut se considérer relativement à la *santé* du corps, à sa *beauté*, & à ses *forces*; & se sous-diviser en *Hygiene proprement dite*, en *Cosmétique*, & en *Athlétique*. La *Cosmétique donnera l'Orthopédie*, ou l'*Art de procurer aux membres une belle conformation;* & l'*Athlétique* donnera la *Gymnastique*, ou l'*Art de les exercer*.

De la connoissance expérimentale, ou de l'Histoire, prise par les sens, des *qualités extérieures*, *sensibles*, *apparentes*, &c. *des corps naturels*, la réflexion nous a conduit à la recherche artificielle de leurs propriétés intérieures & occultes; & cet Art s'est appellé *Chymie*. La *Chymie* est imitatrice & rivale de la Nature : son objet est presque aussi étendu que celui de la Nature même : je dirois presque que cette partie de la Physique est, entre les autres, ce que la Poésie est entre les autres genres de Littérature : ou elle *décompose* les Êtres; ou elle les *révivifie*; ou elle les *transforme*, &c. La *Chymie* a donné naissance à l'*Alchymie*, & à la *Magie naturelle*. La *Métallurgie*, ou l'*Art de traiter les Métaux en grand*, est une branche importante de la *Chymie*. On peut encore rapporter à cet Art la *Teinture*.

La Nature a ses écarts, & la Raison ses abus. Nous avons rapporté les *monstres* aux écarts de la Nature; & c'est à l'abus de la Raison qu'il faut rapporter toutes les Sciences & tous les Arts qui ne montrent que l'avidité, la méchanceté, la superstition de l'Homme, & qui le déshonorent.

Voilà tout le *Philosophique* de la connoissance humaine, & ce qu'il en faut rapporter à la Raison.

IMAGINATION, *d'où* POÉSIE.

L'Hiſtoire a pour objet les individus circonſcrits par le tems & par les lieux; & la Poéſie, les individus imaginés à l'imitation des Êtres hiſtoriques. Il ne feroit donc pas étonnant que la Poéſie ſuivît une des diſtributions de l'Hiſtoire. Mais les différens genres de Poéſie, & la différence de ſes ſujets, nous en offrent deux diſtributions très-naturelles. Ou le ſujet d'un Poëme eſt *ſacré*, ou il eſt *profane* : ou le Poëte raconte des choſes paſſées, ou il les rend préſentes, en les mettant en action; ou il donne du corps à des Etres abſtraits & intellectuels. La premiere de ces Poéſies ſera *Narrative* : la ſeconde, *Dramatique* : la troiſieme, *Parabolique*. Le *Poëme Epique*, le *Madrigal*, l'*Epigramme*, &c. ſont ordinairement de Poéſie *narrative*. La *Tragédie*, la *Comédie*, l'*Opéra*, l'*Eglogue*, &c. de Poéſie *dramatique*; & les *Allégories*, &c. de Poéſie *parabolique*.

POÉSIE. I. NARRATIVE. II. DRAMATIQUE. III. PARABOLIQUE.

NOUS n'entendons ici par *Poéſie* que ce qui eſt Fiction. Comme il peut y avoir Verſification ſans Poéſie, & Poéſie ſans Verſification, nous avons cru devoir regarder la *Verſification* comme une quantité du ſtyle, & la renvoyer à l'Art Oratoire. En revanche, nous rapporterons la *Muſique*, la *Peinture*, la *Sculpture*, la *Gravure*, &c. à la Poéſie; car il n'eſt pas moins vrai de dire du Peintre qu'il eſt un Poëte, que du Poëte qu'il eſt un Peintre; & du Sculpteur ou Graveur qu'il eſt un Peintre en relief, ou en creux, que du Muſicien

qu'il eſt un Peintre par les ſons. Le *Poëte*, le *Muſicien*, le *Peintre*, le *Sculpteur*, le *Graveur*, &c. imitent, ou contrefont la Nature : mais l'un emploie le *diſcours*; l'autre, les *couleurs*; le troiſieme, le *marbre*, l'*airain*, &c. & le dernier, l'*inſtrument*, ou la *voix*. La *Muſique* eſt *Théorique* ou *Pratique*, *Inſtrumentale* ou *Vocale*.

La Poéſie a ſes monſtres comme la Nature ; il faut mettre de ce nombre toutes les productions de l'imagination déréglée, & il peut y avoir de ces productions en tous genres.

Voilà toute la *Partie Poétique* de la connoiſſance humaine ; ce qu'on en peut rapporter à l'*Imagination*, & la fin de notre Diſtribution généalogique [ou, ſi l'on veut, Mappemonde] des Sciences & des Arts, que nous craindrions, peut-être, d'avoir trop détaillée, s'il n'étoit de la derniere importance de bien connoître nous-mêmes, & d'expoſer clairement aux autres l'objet d'une ENCYCLOPÉDIE.

MAIS une conſidération que nous ne pouvons trop rappeller, c'eſt que le nombre des ſyſtêmes poſſibles de la connoiſſance humaine eſt auſſi grand que le nombre des eſprits, & qu'il n'y a certainement que le ſyſtême qui exiſte dans l'Entendement divin, d'où l'arbitraire ſoit exclus. Nous avons rapporté les Architectures civile, navale & militaire à leur origine : mais on pouvoit également bien les rapporter à la partie des Mathématiques, qui traite de leurs principes ; peut-être même à la branche de l'Hiſtoire Naturelle, qui embraſſe tous les uſages des productions de la Nature ; ou renvoyer la Pyrotechnie à la Chymie ; ou aſſocier l'Architecture à la Peinture, à la Sculpture, &c. Cette diſtribution eût été plus ordinaire ;

mais le Chancelier Bacon n'a pas cru que ce fût une raison pour la suivre ; & nous l'avons imité dans cette occasion, & dans beaucoup d'autres ; toutes les fois, en un mot, que l'Histoire ne nous instruisant point de la naissance d'une Science ou d'un Art, elle nous laissoit la liberté de nous en rapporter à des conjectures philosophiques. Il y a, sans doute, un systême de la connoissance humaine, qui est le plus clair, le mieux lié, & le plus méthodique : l'avons-nous rencontré ? c'est ce que nous n'avons pas la présomption de croire. Aussi nous demanderons seulement, qu'avant que de rien décider de celui que nous avons préféré, on se donne la peine de l'examiner & de l'entendre. L'objet est ici d'une telle étendue, que nous serions en droit de récuser pour Juges ceux qui se croiroient suffisamment instruits par un coup d'œil jetté rapidement ou sur la *figure* de notre systême, ou sur l'*exposition* que nous venons d'en faire. Au reste, nous avons mieux aimé ajouter à notre Projet ces deux morceaux qui forment un Tableau sur lequel le Lecteur est en état de connoître l'ordonnance de l'Ouvrage entier, que de lui communiquer des articles qui ne lui auroient donné qu'une idée très-imparfaite de quelques-unes de ses parties. Si l'on nous objecte que l'ordre alphabétique détruira la liaison de notre systême de la connoissance humaine, nous répondrons que cette liaison consistant moins dans l'arrangement des matieres que dans les rapports qu'elles ont entr'elles, rien ne peut l'anéantir, & que nous aurons soin de la rendre sensible par la disposition des matieres dans chaque article, & par l'exactitude & la fréquence des renvois.

DE L'ÉDUCATION PUBLIQUE.

Populus sapiens, gens magna. Deut. 4.

PRÉFACE.

§. I.

OBJET DE CET OUVRAGE.

ON a beaucoup écrit sur l'Education domestique. Est-ce pour suppléer, par la multiplicité des avis, à tous les inconvéniens qu'elle entraîne ? Auroit-on méconnu les avantages de l'Education commune, ou désespéré d'en jouir ? A-t-on jugé plus facile de diriger des Parens ignorans, mais zélés pour leurs enfans, que de réformer des Maîtres entêtés de leurs routines ? Quand il y auroit quelque doute sur le choix, il n'y en peut avoir sur la nécessité : il nous faut une éducation publique. L'affaire est de voir si la nôtre est bonne, pour la soutenir, ou si elle est défectueuse, pour la corriger. Or, on se plaint depuis long-tems, & aujourd'hui l'on crie très-haut qu'elle est sûrement mauvaise, puisqu'un Pays si beau produit si peu d'excellens Hommes ; que l'on y enseigne mal la Religion, puisqu'il en sort si peu d'Hommes solidement Chrétiens ; & qu'elle est conduite par de mauvais Maîtres, en cela même qu'ils ont l'orgueil de se croire irréformables. Là-dessus les esprits fermentent, le zele s'échauffe, la passion devient enthousiasme ; on ne parle que de supprimer, de chasser, d'anéantir. Mais sera-t-il dit que sous le premier des Rois qui, pouvant tout, ne veut que le bien & le repos ; sous un Ministere éclairé, auquel il ne manque que des succès pour couronner ses vues ; avec un Corps épiscopal, plus jaloux de la paix de l'Eglise & du salut de l'Etat, que de la domination & des richesses ; avec un ordre de Magistrats accoutumés à protéger les malheureux, à ne résister qu'aux abus, à

ne sévir que contre les vexations & les crimes; sera-t-il dit que l'on attaquera tout sans rien défendre, & que l'on voudra, sans cesse, innover, sans mieux faire, ou détruire sans édifier? La sagesse économique veut que l'on maintienne ce qui est, en empêchant qu'il ne nuise; que l'on n'abatte point sa maison, quand il suffit de la réparer; ou qu'on ne la renverse, que pour en rebâtir une meilleure. Mais aussi elle ne permet pas de penser que ce qui est foncièrement vicieux, puisse jamais devenir bon; ni que ce qui a duré long-tems, doive pour cela rester toujours; parce que la possession ne peut être un droit, quand elle est contraire au titre qui l'établit. Quel est donc ici le titre? Quel est le principe fondamental de l'Education publique? C'est qu'embrassant tous les états, elle forme tous les sujets aux vertus, au patriotisme, & aux talens qui leur conviennent. Il ne s'agit pas ici de discuter les choses & les faits, parce qu'il est souvent mieux d'ignorer le passé, que de le censurer, ni de juger les personnes & leurs motifs, parce qu'on peut faire mal, en voulant bien. Mais si, en présentant simplement un nouveau plan, l'on faisoit sentir tous les défauts de l'ancien, les remedes & les moyens; la question ne seroit-elle pas décidée, & ne rendroit-on pas au Public un assez grand service, pour se flatter d'en être accueilli, & secondé? Je me mets donc au rang des Architectes: je me suppose même consulté; parce qu'en effet, tout Citoyen qui a quelques lumieres, a un ordre naturel de dire son avis dans ce qui intéresse la Patrie; & si vingt ans d'étude & d'expérience; un amour pour les hommes que les traverses n'ont pu altérer, & la liberté d'une retraite profonde, où les préjugés se taisent, ainsi que les espérances & les craintes, peuvent donner quelque droit de parler, j'oserai élever ma voix avec la liberté modeste que me permet le plus juste des Gouvernemens, & la confiance généreuse qu'inspire le vœu de tous les

gens de bien. Quand je paroîtrai me servir des idées d'autrui, on voudra bien penser que j'ai lu, avec assez de mémoire, pour profiter de tout, & trop peu pour citer personne. Quand on me trouvera des vues nouvelles, je prie de supposer d'abord qu'elles sont réfléchies; & ensuite de les rejetter, pourvu qu'on rencontre mieux.

Pour mettre un ordre aisé dans la foule des idées qui souvent se compliquent, je partagerai cet Ouvrage en trois parties.

Après quelques observations sur l'Education en général, j'offrirai :

1°. Un tableau méthodique des connoissances humaines.

De-là viendra de soi-même,

2°. La distribution graduelle des études scholastiques.

Enfin, cherchant les moyens d'étendre & d'assurer l'Education publique, j'établirai,

3°. L'ordre & la discipline des Ecoles.

Je préviens que cette partie est presque toute de projets. Mais, si l'on ne vouloit refaire que ce qui est, ce ne seroit pas la peine de projetter.

§. 2.

Objet de l'Education en général.

Il s'agit d'un enfant. Il faut en faire un homme, & il faut que cet homme soit Chrétien & Citoyen, Magistrat, Evêque, Général d'Armée, Ministre d'Etat, un homme universel, s'il se peut, & parfait en tout. Point de petit plan; point de vues bornées. La jeunesse est l'âge d'apprendre; l'Education est le noviciat de la vie; & dans la vie les états sont divers. Pourquoi ne seroit-on pas préparé à servir la société dans tous les emplois? Osera-t-on décider d'avance

un sujet dont les talens sont inconnus ? & comment les talens se manifesteront-ils, s'ils n'ont été essayés dans tous les genres ? Sait-on les desseins de la Providence, ou peut on risquer de s'y opposer ? Tous ne peuvent pas être Magistrats, ou Evêques. Il y aura encore moins de Généraux & de Ministres : mais il y aura plus de gens capables de l'être. Et ne faut-il pas des Maîtres qui les forment, & des Subalternes qui les aident ? Des hommes de génie, qui conçoivent des projets ; des Grands instruits qui les protégent, & des Riches généreux qui tentent de les réaliser ? Auroit-on peur qu'il n'y eût trop d'excellens Citoyens, ou trop de grands hommes ? Le premier moyen d'élever l'ame, c'est d'étendre les idées.

Il y a un ame & un corps à former, & ces deux objets n'en font qu'un, auquel il faut que tout concoure. Un corps bien constitué se prête aux opérations de l'ame ; & une ame bien réglée facilite les fonctions du corps. D'une part, santé & gaieté, adresse & vigueur, propreté mâle, & graces soutenues ; de l'autre, connoissances étendues & jugement ferme, religion sage & sentimens nobles, bonté vraie & politesse aisée . . . Voilà où il faut diriger ses vues & ses soins ; ouvrage grand, d'un détail long & pénible, où souvent l'on veut plus qu'on ne peut, parce que les sujets s'y refusent, où il est toujours permis d'espérer, & quelquefois très-injuste de prétendre : mais quand on trouve des dispositions favorables, la méthode fait tout : l'on seme à propos, l'on cultive avec patience ; le tems amene les fruits.

On formera le corps par un régime modéré, & des exercices convenables. Les alimens simples font les corps sains ; le mouvement & le grand air les rendent vigoureux ; & l'adresse acquise, en donnant un air d'agilité & d'élégance, augmente la force, ou y supplée. Les hommes sont trop mous, parce qu'on éle-

ve trop délicatement les enfans. L'expérience devroit corriger; & l'on s'obstine contre l'expérience. Pourquoi autrefois la Noblesse étoit-elle plus robuste qu'aujourd'hui ? Elle vivoit à la campagne, dormoit la nuit, chassoit le jour au Soleil & à la pluie, se baignoit souvent, & mangeoit beaucoup ; non à force de ragoûts, qui brûlent le sang, & émoussent les organes, mais de fatigue, & à force d'appétit. Pourquoi les paysans sont-ils moins fluxionaires, moins cacochymes que les habitans des Villes ? Ils vont mal vêtus, souvent nuds pieds, s'enferment peu, travaillent fort, & digerent bien : leur malheur n'est que d'être trop pauvres. Pourquoi dans les Villes mêmes les enfans des petits sont-ils plus forts, plus adroits, plus alertes que ceux des grands ? Ils se donnent plus de mouvement; ils s'exercent. Ce n'est pas de s'échauffer, qui est à craindre; il faut agir & transpirer, pour dissoudre les humeurs, & fortifier les fibres; mais de se refroidir, quand on a chaud; & l'on peut y obvier. Endurcir la peau à tous les tems; assouplir les muscles à tous les exercices; accoutumer l'estomac à tous les mêts simples; voilà ce qui donnera aux enfans une santé ferme; & c'est ce que les peres négligent, & ce que les meres n'entendent point. Les études rendent l'éducation assez sédentaire; il faut les couper par des délassemens actifs. Le corps ne peut être sans se mouvoir, non plus que l'ame sans penser.

On formera l'ame à force de bons exemples & d'instructions ménagées: il est impossible de séparer ces deux choses. La conduite des hommes, & encore plus des enfans, va naturellement par imitation. Il est plus commode de faire comme les autres, que d'examiner s'ils font bien; & plus ils ont d'autorité, plus on est tenté de les suivre. Un caractere heureux se pervertira parmi des méchans, ou fera, au moins, semblant de leur ressembler; ce qui est une lâcheté honteuse.

Et un esprit bas ou méchant, qui ne verroit que de la grossiereté & des vertus, s'il ne pouvoit changer, se contraindroit à les contrefaire; & c'est quelque chose pour la société. L'exemple domestique est donc la premiere leçon, & la plus puissante sur un jeune cœur. Mais cet enfant sera homme; il est destiné à marcher seul, & peut-être à conduire les autres : il lui faut des principes à l'épreuve des circonstances. Or, un discernement éclairé est le meilleur guide de l'ame. Les passions font moins de mal que la nonchalance, la sottise & l'erreur.

L'étude est donc le grand point : & tout doit être étude. Mais que ce mot n'effarouche pas; toute étude peut être une occupation douce, animée par le plaisir, ou par la gloire. La gêne est, sans doute, une des premieres choses qu'on doive apprendre; parce qu'il n'est ni rang ni état dans la vie où il ne faille se gêner : mais c'est une extrêmité terrible que l'on en soit réduit à pousser la gêne jusqu'au tourment. C'est le cas de ces malheureux que l'on écrase par la rigueur des Loix, parce qu'on désespere de les corriger. Les moyens durs & violens ne peuvent être admis que quand tous les autres ont été éprouvés en vain, & qu'il n'y a qu'un seul parti à prendre.

L'étude est le grand point : mais l'étude n'est qu'un travail illusoire & stérile, si elle n'est dirigée par un savoir plus judicieux que profond, adoucie par une patience attentive, soutenue par les appas de l'émulation, &, ce qui est bien important, toujours assortie aux facultés actuelles des sujets; car il y a différentes sortes d'études, comme il y a différentes sortes de connoissances : les confondre, ou se méprendre à la valeur de chacune, ce seroit s'égarer dès le premier pas. Il faut donc voir d'abord ce que l'homme peut savoir, pour examiner ensuite ce que l'éducation doit lui apprendre.

TABLEAU



TABLEAU MÉTHODIQUE DES CONNOISSANCES HUMAINES.

PREMIÈRE PARTIE.

LE tableau que j'entreprends, ne peut être que vaste ; il y faut de l'entente, de la précision & des détails.

Division générale.

Il y a des connoissances simplement instrumentales ; il y en a d'essentielles, & d'autres de convenance. L'on verra bientôt si cette distinction est arbitraire ou superflue.

Connoissances instrumentales.

J'appelle connoissances instrumentales, celles qui ne sont que des moyens d'apprendre, ou de produire ce qu'on sait ; qui sont moins de sciences, que la clef indispensable des sciences, &, pour ainsi dire, les mains de la raison ; dont il seroit

Tome I. D

impossible de se passer, & ridicule de se contenter. Tels sont :

1°. Le langage ; ce qui comprend parler, lire & écrire par usage, & selon les idiomes divers que le besoin prescrit. Ceci demande une explication, qui à présent m'arrêteroit trop.

2°. L'arithmétique, soit la vulgaire, qui compte avec des chiffres ; soit l'algebre, qui généralise encore plus les quantités, en les désignant par des lettres, signes vagues, avec lesquels néanmoins elle ose calculer l'infini. L'arithmétique est d'un besoin journalier & continuel, dans le moral autant que dans les affaires ; car en cette vie, où tout est mêlé de probabilités & de doutes, de projets & d'obstacles, de demi-plaisirs & de grandes peines, tout est affaire de calcul.

3°. La logique, qui apprend à raisonner juste, & à s'exprimer de même, non-seulement sur les idées, mais aussi, & plus souvent, sur les sentimens & les faits, vulgairement négligés ; mais du moins, aussi importans, & beaucoup plus difficiles à discerner. La grammaire en est la partie élémentaire, la critique le fonds, & la rhétorique l'ornement.

4°. La géométrie, qui mesure les grandeurs, combine leurs rapports, & par-là, devient la logique spéciale des mathématiques & des arts. Elle dirige l'Arpenteur & le Machiniste ; l'Architecte & l'Ingénieur sont ses ouvriers : la matiere ne prend des formes régulieres que sous ses mains : aussi le dessein va à sa suite, comme un instrument subsidiaire, également utile & agréable.

5°. Enfin, la poétique, qui, aussi différente de la poésie, que la rhétorique l'est de l'éloquence, enseigne simplement les regles usitées de la versification, & la tournure convenue des différens

poëmes : au lieu que la poésie invente & exécute, ne parle qu'en expressions mesurées, par fictions, par images, sans souffrir de médiocrité ; parce qu'elle n'est point nécessaire, il faut qu'elle enchante & étonne. Digne dans son sublime, que l'emphase l'appelle la langue des Dieux ; dans ses écarts, la raison l'appelle le délire des fous.

Connoissances essentielles.

J'appelle connoissances essentielles, celles qui ont des objets réels & nécessaires à tous les états, dans tous les tems, & auxquelles rien ne peut suppléer, parce qu'elles comprennent tout ce que l'homme doit absolument savoir & faire, sous peine d'être dégradé & malheureux. Elles se réduisent à trois.

1°. La religion, par laquelle nous devons commencer, continuer & finir ; parce que nous sommes de Dieu, par lui & pour lui.

2°. La morale, pour se connoître soi-même & les autres, ce que l'on peut, & ce que l'on doit dans les cas divers où il plaît à la Providence de nous placer.

3°. La physique, pour prendre une idée de la nature & de ses opérations ; de son propre corps, & de ce qui fait la santé, ou la rétablit ; des arts divers qui augmentent l'aisance, en adoucissant les ennuis.

Si l'homme n'étoit qu'un automate isolé, jetté au hasard, & pour un moment sur la terre, on le trouveroit peut-être aussi heureux que les bêtes, avec un instinct & des organes, des mains & des dents ; mais il a une ame à perfectionner, des devoirs à observer, & une autre vie à prétendre ; il est sous la main de Dieu, lié à une société & chargé de lui-même. Or, le premier commande-

dement de Dieu, eſt qu'on lui rende hommage de toutes ſes facultés, en travaillant ſelon l'ordre de ſa Providence. La premiere loi de toute ſociété eſt qu'on lui ſoit utile, pour racheter, par des ſervices, les avantages qu'elle procure. Le premier conſeil de l'amour-propre eſt d'augmenter ſon bien-être par l'aiſance que la raiſon permet, & la conſidération que le mérite attire. Il faut donc que l'on abjure ſa deſtination & ſon exiſtence, ou que l'on connoiſſe les œuvres de Dieu, & le culte qu'il exige; le droit de la nature & les reſſources de l'économie; les loix de ſa Patrie, & les talens qu'elle honore; les moyens de la ſanté & les arts d'agrément. Il faut adorer Dieu, aimer les hommes, & travailler à ſon bonheur pour le tems & pour l'éternité. Religion, morale, phyſique; ces trois objets ſe repréſentent ſans ceſſe, & ne ſe ſéparent point.

Connoiſſances de convenance.

Enfin, ce qu'on nomme études de convenance, ce n'eſt que ces trois mêmes choſes, avec les connoiſſances inſtrumentales qui y préparent; mais pouſſées plus loin, & plus ou moins approfondies, ſelon les perſonnes, ou les états accidentels; ſelon les goûts, ou les vues que l'on ſe propoſe. A tel il en faudra une partie entiere; à tel autre ſeulement une branche, & quelquefois une des moindres. Par exemple, il y a quelque langue à apprendre outre la nationale; car tant qu'il reſtera établi que les Chrétiens prieront Dieu dans une langue qui n'eſt point leur langue, & que les François ſe régiront par des loix qui ne ſont pas leurs loix, le latin ſera une langue néceſſaire comme la priere publique & les loix; &, comme tous les peuples d'Europe ſont, à peu près, dans le

même cas, le latin sera de plus une langue commune à tous ces peuples, & partant une preuve d'éducation & une ressource aux voyageurs ; mais le grec & l'hébreu, comme l'allemand & l'anglois, &c. ne sont que des études de convenance, & relatives à l'état ou à l'espece de science qu'on embrasse ; & le latin même, que l'économie du tems doit borner au langage commun & à l'intelligence des livres d'usage, devient une étude de convenance pour ceux dont le principal emploi est d'en faire leçon : permis à eux de rechercher sans cesse, & de mettre au plus haut prix les finesses d'une langue que nous ne savons pas même prononcer. Ainsi, le développement le plus détaillé de la théologie ou des loix devient l'affaire propre du Docteur ou du Magistrat, & seroit un travers pour celui qui doit suivre le commerce ou les armes. Ainsi, un Ministre de la religion n'a que faire d'être un grand Mathématicien, ni un Magistrat d'être profond Chymiste. Ainsi, la danse, la musique & la peinture, qui seront l'occupation de tous les jours, pour le Maître à danser, le Musicien & le Peintre ne doivent être pour d'autres, qu'un amusement passager ; ainsi du reste. Il n'est pas permis de n'être rien, ni de se promener vaguement sur les sciences & les arts ; ni quand on a choisi un état, de s'y contenter d'une indigne médiocrité. L'on doit toujours viser au parfait, & sans examiner, si en retranchant des sciences ce que la vaine curiosité & la charlatanerie y ont jetté de superflu, l'essentiel de ces sciences, est en effet, sans bornes ; il est toujours certain que chacun dans ce monde doit avoir un poste, & que ce n'est jamais trop de tous ses soins pour le remplir avec succès. Revenons donc aux trois grandes études.

Division des connoissances essentielles.

Il y a ici un mystere très-important, & trop peu connu ; c'est que la meilleure & même la seule bonne maniere de distinguer les parties des sciences, est aussi précisément la seule bonne maniere de les étudier avec fruit, la seule qui s'ajuste bien avec la marche & le progrès naturel de la raison. Il convient que je m'explique.

J'observe d'abord, que de tous les objets sur lesquels l'intelligence humaine peut s'exercer, il n'en est aucun, excepté peut-être, & tout au plus, l'arithmétique & la géométrie, qui soient absolument indépendantes des faits. Nous sentons assez que nous ne devinons rien, & les enfans encore moins. Ce sont les choses de fait qui font naître les idées. Sans la connoissance des faits, c'est une nécessité que l'on raisonne faux, ou en l'air, comme on ne le voit que trop souvent, même avec ce qu'on appelle de l'esprit ; &, au contraire, plus on a de faits, plus il est aisé de juger, puisqu'on a plus de pieces de comparaison ; & plus on combine, mieux on se décide, mieux on agit ; ce qui fait la différence du savoir & de la routine, de l'artiste & du manœuvre ; & il y a des manœuvres dans tous les genres.

J'observe ensuite que la religion, la morale & la physique, c'est-à-dire, toutes les vraies sciences, ont, en effet, chacune trois parties bien distinctes, dont la premiere est le fondement de la seconde, & celle-ci le principe de la troisieme, savoir :

1°. L'histoire, c'est-à-dire, le recueil des faits relatifs à la chose, & qui servent de matériaux à l'esprit.

2°. La théorie, qui combine ces faits, en cherche les raisons, & en déduit la chaîne des axiomes & des regles.

3°. La pratique, qui, munie de ces secours, opere avec lumiere, & doit être le principal & dernier but de toute étude sensée.

C'est donc par les faits qu'il faut commencer; & c'est aussi ce que les enfans demandent. Il est d'observation constante qu'ils sentent avant que d'imaginer; se souviennent beaucoup & raisonnent peu, ou point; qu'ils sont remuans & même actifs, mais uniquement d'imitation, & même encore assez grossiere; qu'ils saisissent assez bien les objets, mais en gros & par masses détachées, sans jamais songer à les détailler, & rarement à les comparer; & qu'ils ne vont guere que par degrés, ou même par sauts, toujours interrompus par la légéreté & la paresse, ou, ce qui est peut-être plus exactement vrai, par les besoins & les difficultés. Le plan le plus convenable des études est donc décidé par l'ordre naturel des connoissances humaines; & tout va se développer sans effort.

Partie historique des Sciences.

Je vais jetter une esquisse légere, mais distincte des grands objets de nos sciences, & des moyens de s'en assurer.

Histoire de la Religion.

L'histoire de la Religion a deux parties; celle du Peuple de Dieu, laquelle remonte à l'origine des siecles, ce que n'a fait aucune autre Histoire; & celle de l'Eglise, qui, remplaçant ce peuple proscrit, ne finira qu'avec le monde. L'une con-

tient les faits, les loix & les oracles, qui ont préparé le Messie; l'autre nous montre la loi nouvelle & immuable, établie par le Messie & ses Apôtres, avec l'oracle toujours subsistant dans l'Eglise, qui explique ses mysteres, & conserve sa doctrine. Les monumens authentiques de cette histoire sont, d'une part, les livres sacrés de l'ancien & du nouveau Testament; & de l'autre, les décisions des saints conciles généraux, & les traditions unanimement reçues des anciens Peres. On y ajoute la suite de la discipline, des rits & des établissemens divers, moins essentiels sans doute, puisqu'ils peuvent changer, mais qui constituent spécialement l'Histoire Ecclésiastique. Voilà les faits de la religion, & l'objet de ce qu'on appelle théologie positive, sans laquelle il n'y eut jamais que de vains & dangereux raisonneurs. Je ne parle donc ici que de la religion révélée. L'histoire des religions fausses & des héréfies en est, à la vérité, un accessoire, mais qui dépend de la morale, puisque c'est l'histoire, non de Dieu, mais des hommes.

Histoire de la Morale.

L'histoire de la morale est ce qu'on nomme simplement l'histoire, c'est-à-dire, celle des hommes, en tant qu'agens libres & sociables; c'est donc l'histoire de l'esprit & du cœur humain, des opinions & des entreprises, des nations libres & des peuples policés, des loix & usages publics, & des faits domestiques.

L'on regarde la géographie politique & la chronologie comme les préliminaires de l'histoire, quoiqu'on ne les connoisse que par l'histoire; mais ce n'en sont des extraits qui guident, sauf à les vérifier en chemin faisant.

Il y a des histoires universelles, compilées ou extraites des autres; les histoires nationales & les personnelles. Il y a les mémoires, qui ne comprennent que certains tems ou certaines choses; & les dissertations historiques, qui discutent des époques ou des faits; enfin, les médailles, les archives & les autres anciens monumens, qui servent à constater des dates, des usages, ou même des événemens qui font titre.

Dans les grandes histoires on observe le caractere général des hommes, & les influences toujours puissantes du droit primitif de la nature, l'origine des Etats, & leurs constitutions diverses; les rapports de la religion & des mœurs, du droit public & des loix, des usages & des arts; les établissemens de ces choses, les causes des variations, & leurs effets.

Dans les histoires personnelles, on cherche des idées instructives & de grands exemples; comment certains hommes & si peu d'hommes sont devenus la gloire de leur Patrie, & les modeles de la postérité.

Dans toutes on distingue, avec grand soin, les Ecrivains originaux & contemporains, de ceux qui écrivent sans garans, ou après coup; les Historiens qui ont dû être instruits & sinceres, des hommes obscurs, passionnés, ou intéressés à être faux.

Mais dans l'histoire, que de récits de pure curiosité! & ne seroit-ce pas un beau travail d'entasser dans sa tête une multitude de détails également inutiles à la société & à nous-mêmes, ou dont tout le résultat est qu'il y a eu des scélérats & des fous. Lire l'histoire, & étudier l'histoire, sont deux choses très-différentes; l'un est l'amusement de l'oisiveté; l'autre est l'occupation de la

raison : l'un fait des conteurs, l'autre des sages. Le vrai but de l'histoire est de nous éclairer, moins sur ce qu'on a fait, que sur ce que nous devons, ou pouvons faire ; comme on étudie la physique, moins pour savoir ce qui est, que l'usage dont il peut être.

Histoire de la Physique.

L'histoire de la physique est ce que l'on nomme l'histoire naturelle, soutenue de la physique expérimentale ; c'est-à-dire, la collection de tout ce que l'on connoît de la nature, soit par la simple observation, soit par des essais hasardés ou réfléchis, avec ou sans instrumens.

1°. L'histoire naturelle, qu'on nomme autrement la cosmographie, est la description de cet univers visible & des êtres qu'il contient ; c'est donc premiérement la notice générale du Ciel & des astres ; de notre athmosphere, & des météores qui s'y forment.

2°. La géographie physique, laquelle, sans égard aux divisions politiques qui sont l'ouvrage des hommes, & aussi inconstantes qu'eux, décrit la terre par les climats & les mers, les montagnes & les fleuves, les sources minérales & les volcans, &c.

3°. Ce qu'il a plu d'appeller spécialement l'histoire naturelle, c'est-à-dire le détail des corps terrestres, divisé en trois *Regnes*, des minéraux, des végétaux & des animaux. Ces trois regnes se subdivisent par classes, genres & especes ; & dans toutes il y a à observer, non pas seulement leurs noms & leurs figures, ce qui demande cependant un tems & une mémoire extraordinaire ; mais encore leurs terres natales, leurs formations & leurs

variétés, leurs propriétés & leurs usages. Les végétaux ont leur histoire particuliere, qui est la botanique : & il y en a une pour l'homme seul, qui est l'anatomie ; mais celle-ci est presque toute de physique expérimentale. Il y a même une sorte de physique de l'ame, en tant qu'unie au corps ; & ce n'est pas une des moindres parties de la médecine & de la morale.

L'observation appartient certainement à l'expérience physique ; mais n'est point du tout ce qu'on nomme physique expérimentale. Dans celle-là il ne faut que des yeux, de l'attention, & un peu de jugement. Dans celle-ci, l'esprit raisonne, & la main travaille : déja riche des découvertes de l'autre, elle y ajoute ses propres inventions ; & alors elle peut se présenter sous deux faces très-différentes ; ou bien, suivant un plan cosmographique quelconque, elle met ses épreuves à côté de chaque objet, pour en éclaircir les propriétés ; & c'est à cette méthode sage que semblent se borner les plus célebres Académies, pour l'astronomie, la chymie, l'agriculture, &c. ou bien, plus hardie, elle annonce une théorie, qu'elle étaie de ses opérations, quoiqu'il y ait des parties entieres de la physique qu'elle n'effleure seulement pas.

D'ailleurs, dans l'histoire naturelle, il est assez permis de se défier des faits ; car combien de rapports hasardés par gens qui n'ont point vu, ou qui ont mal vu ; & combien d'opérations équivoques, dont d'autres essais combattent les résultats ! Il faudroit tout vérifier par soi-même, ou n'en croire que des garans sûrs.

Théorie des Sciences.

En tout genre, l'histoire seule fait les érudits ; il faut encore la théorie pour faire des savans, & les sciences ne peuvent être complettes, qu'autant que l'on a tous les faits nécessaires pour les former. Tant que l'on devine, ou que l'on suppose, l'on n'a que des hypotheses, des assertions provisoires, qui amusent l'esprit, qui suffisent à l'ignorance, que l'orgueil peut soutenir, mais que la prudence ne suit qu'en tremblant ; comme l'on marche dans l'obscurité en attendant le grand jour.

Théorie de la Religion.

Si ces réflexions sont justes, il s'ensuit qu'il ne peut y avoir de Théorie & plus sûre & plus nette, que celle de la Religion, puisque les faits qui lui servent de base sont décidés & authentiques, & qu'il n'est point d'ignorance plus honteuse que celle de la vraie Théologie ; puisqu'il n'est point de science plus importante & plus aisée à apprendre, & que, si néanmoins il y a tant d'obscurité & de disputes dans cette étude, c'est que ce qu'on appelle Théologie, n'est point la Théologie.

La Théorie de la Religion est proprement la Théologie scholastique, tant dogmatique que morale, différente de la positive, qui est l'histoire, non-seulement par l'arrangement méthodique des choses, qui en est le fonds, mais aussi par les inductions de pure raison, qu'elle tire des points décidément révélés, & qui en sont l'accessoire.

La Théologie dogmatique n'est & ne peut être qu'une Logique saine, appliquée aux faits de la Religion, pour traiter avec ordre des Dogmes,

de Dieu & de ses Mysteres, de l'Eglise & de ses Sacremens. Encore même cette multitude épineuse de questions qu'elle agite, se résout naturellement en une seule : y a-t-il sur la terre un tribunal constamment infaillible ? Après quoi, il ne s'agit plus que d'entendre ce que ce tribunal a prononcé, & de se taire sur le surplus.

La Théologie morale, qui se réduit de même à une seule grande regle, la conformité de nos volontés à celles de Dieu, n'est de même qu'un développement suivi de la Loi de l'évangile, & des ordonnances de l'Eglise universelle. Mais cette partie a une appendice très-considérable, & dont on fait une science à part. C'est le Droit-Canon, qui regle dans l'Eglise l'ordre extérieur & la discipline générale ; la différence des personnes, leurs devoirs & leurs droits ; l'usage des choses sacrées, & des biens qui appartiennent à ces choses, ou aux personnes : ce qui, fort simple dans les commencemens, à force de varier selon les tems & les lieux, est devenu très-compliqué, très-étendu, & très-aisé à confondre avec la morale humaine.

Théorie de la Morale.

La Théorie de la Morale a deux parties, la Métaphysique & le Droit.

La premiere considérant l'homme en lui-même, comme un être intelligent & libre, capable de projets & de direction, de mérite & de blâme, remonte aux principes des mœurs, l'amour-propre & la raison ; l'indépendance primitive & la sociabilité ; la souveraineté de Dieu & sa providence ; & en déduit les préceptes de la religion naturelle, & les regles générales de notre conduite.

La seconde, suivant l'homme dans ses relations diverses, se compose de plus en plus : & delà,

1°. Le droit naturel, qui assigne les droits & les devoirs respectifs des hommes, antécédemment à toute convention & établissement de leur fait. Ce droit universel dans son origine, & imprescriptible dans son essence, est la base nécessaire de toutes les Loix.

2°. Le droit des gens, qui ajoute au droit de la nature les conventions libres des particuliers, ou des sociétés, par lesquelles ils cedent ou promettent quelque chose, ou par pure bienfaisance, ou en vue de plus grands avantages.

3°. Le droit public des Etats, qui, les partageant en souverains & en sujets, détermine l'autorité des uns & les privileges des autres, & dirige au plus grand bien le concert général des forces & des volontés.

4°. Le droit civil, qui regle entre les concitoyens les obligations des personnes, & les dispositions des biens; & y ajoute la *sanction* des peines, pour contraindre les réfractaires, & réprimer les offenseurs.

5°. Enfin, l'économie personnelle, qui, toujours subordonnée à la Religion & aux Loix, apprend à réunir l'agréable & l'utile, par l'intelligence des affaires, & l'aimable civilité.

Voilà tout le systême du vrai sage. Toute autre Philosophie avilit l'homme, au lieu de l'illustrer. Mais le moral est inséparable du physique : tout est lié dans les sciences, comme tout se tient dans l'Univers.

Théorie de la Physique.

Une vraie Théorie Physique seroit, ce semble,

celle que l'on déduiroit d'un petit nombre de principes bien existans, mais qui n'auroient de cause immédiate que Dieu même; comme si, par exemple, on faisoit tout dépendre de ces deux ou trois propriétés primitives de tous les corps, la figure, la gravitation, & le ressort; & que, par des calculs fondés sur les faits, on expliquât également & les phénomenes particuliers, & la marche générale de la nature. Mais au défaut de principes suffisans, on se borne aux causes prochaines pour en tirer des regles palpables; & la masse de ces regles peut se diviser en deux sortes.

1°. Les sciences sensibles, qui n'instruisent que d'après l'expérience. Telles sont la Chymie, l'Agriculture, & la Médecine, lesquelles se rapportent aux trois regnes de l'histoire naturelle.

3°. Les Mathématiques, qui de plus s'appuient sur la Géométrie, & sur le calcul. Telles sont la Méchanique, qui donne les principes des forces en mouvement, & des instrumens de toute espece; l'Astronomie, qui, suivant l'ordre & le cours des astres, dirige la Chronologie, l'Horlogerie & le Pilotage; l'Optique, pour la lumiere & la magie des couleurs; l'Acoustique, pour les sons & l'harmonie; la Pyrotechnie pour l'artillerie & les feux d'artifice : ce qui embrasse le reste de la nature connue.

Il ne faut pas s'étonner que l'on trouve tant de choses resserrées dans de si petits volumes; & qu'il faille cependant tant de volumes, pour ne savoir qu'imparfaitement ces choses. C'est qu'en effet, la Théorie Physique est très-bornée; mais elle suppose & rappelle la connoissance des faits, qui est immense.

Pratique des Sciences.

Mais la plus belle théorie seroit la plus misérable vanité, si l'on se bornoit à savoir sans agir, ou que les actions démentissent les connoissances. Or, la pratique, je dis, la bonne & la seule sûre, ce sont ces mêmes théories réduites en exercice, chacune selon son objet. Et c'est par-là que l'homme se conduit vraiment en homme, Chrétien & Philosophe, non en brute ni en automate, par sensation & par routine.

Pratique de la Religion.

La pratique de la Religion, également éloignée de la superstition qui rend imbécille, & du fanatisme qui rend féroce, est pour les Pasteurs le gouvernement de leur Eglise, & l'administration des Sacremens; pour les Docteurs, la prédication & la controverse; pour les Bénéficiers, la priere & la frugalité; pour tous, la foi éclairée, la piété solide, & la charité universelle. Mais celles-ci sont le principe & la fin, le fondement & le faîte de l'édifice éternel: car sans elles, Dieu est oublié ou insulté; le Controversiste aigrit, au lieu de convaincre: le Prédicateur amuse, au lieu de toucher; le Confesseur égare, au lieu de diriger; le Bénéficier scandalise, au lieu d'édifier; le Pasteur s'endort, ou gouverne avec le sceptre qui dans des mains de paix ne fait que des hypocrites ou des rebelles; & les brebis étonnées se divisent, ou ne se rapprochent que pour s'entre-déchirer. La religion ne prêche que l'ordre & l'amour; elle n'ôte point la raison; mais elle l'épure & l'anoblit; elle ne détruit pas les hommes; mais elle en fait des Saints.

Pratique

Pratique de la Morale.

La morale humaine n'est point le Christianisme; mais elle ne peut le contredire; elle vient du ciel, comme lui. La pratique de la morale, c'est la justice, qui comprend également la piété & l'humanité, & dans ces deux, toutes les vertus.

La piété adore Dieu avec le respect profond d'une foible créature pour le Maître éternel de l'Univers; & la tendre confiance d'un fils honnête pour un pere.

L'humanité active & généreuse cherche son bien-être dans l'avantage des autres; & selon ses rapports différens, elle prend plusieurs noms.

1°. La probité, qui est la justice rigoureuse due à tous les hommes, ce qui semble présenter une idée plus étroite, puisqu'elle semble bornée à tenir sa parole, & ne point faire tort.

2°. La politique, moins générale encore, puisqu'elle suppose les hommes divisés d'intérêts. C'est l'art de procurer à sa nation les plus grands biens, sans interrompre l'amitié avec les étrangers. C'est l'art propre des Ambassadeurs.

3°. Le Ministere, qui a pour objet d'unir si étroitement la dignité du Souverain, & l'intérêt des Peuples, qu'en étendant les ressources de l'Etat au profit des particuliers, les talens des particuliers concourent à la gloire de l'Etat, & que les Finances soient un moyen, non de destruction, mais de force & d'embonpoint.

4°. La Législation, qui, étudiant le génie & la position des peuples, leur fait trouver les loix nécessaires & l'obéissance douce. A sa suite sont la Magistrature, qui, exerçant une portion de la

souveraineté, applique l'autorité des loix au maintien de la paix intérieure & de l'ordre public; & la Procédure, qui, instruite des loix & des formalités judiciaires, aide les particuliers à soutenir leurs droits devant les Tribunaux.

On pourroit, ce semble, parler ici de l'éloquence; mais j'ose à peine la compter dans les Arts moraux, parce que je n'y vois en tout qu'une imagination qui en maîtrise d'autres, & un talent équivoque qui sert également le mensonge & la vérité, le vice & la vertu.

5°. L'économie domestique, qui travaille à mettre chez soi l'ordre & l'aisance relative à son rang, au point de pouvoir encore aider l'Etat, & soulager les malheureux.

Cette partie a deux annexes importantes; la pédagogie, ou l'art de disposer les enfans à devenir des hommes sages & vigoureux, utiles & agréables; & la politesse, qui, pêtrie de modestie & de complaisance, rend les autres aussi contens d'eux que de nous.

Voilà les produits de la théorie des mœurs.

Pratique de la Physique.

Le but de la morale est la vertu; celui de la physique l'industrie. Ici le détail est infini; puisque l'activité humaine a formé autant d'arts, que la nature libérale lui a présenté d'objets. Mais pour se mettre à l'aise, on peut les ranger tous sous quatre ou cinq classes.

1°. Les arts physiologiques, qui opérent spécialement sur les qualités des corps & leurs effets.

2°. Les arts mathématiques sur les quantités & leurs rapports.

3°. Les arts manouvriers, sur les formes & leurs usages.

4°. Les arts d'imagination, dont le mérite est de bien copier la nature.

5°. Enfin, les arts d'exercice, qui mettent en méthode nos mouvemens spontanés.

Arts Physiologiques.

Les Arts Physiologiques sont l'Agriculture, la Chymie & la Médecine.

Je mets avant tous l'Agriculture, parce que c'est sa place; parce que c'est le plus respectable & le plus nécessaire des arts; je dirois encore, le plus agréable, si le luxe n'avoit corrompu les vrais goûts de la simple, belle & sage nature. Si vous ne voyez dans l'Agriculture qu'un misérable au bout d'une charrue, & des bœufs qui sillonnent pésamment un champ qui n'est point à lui, vous n'en avez point d'idée. Il s'agit de connoître la nature des terres & de les améliorer; d'y adopter les plantes & de perfectionner leurs fruits; de multiplier les troupeaux, & de nous orner de leurs dépouilles : les forêts, comme les vergers, s'embellissent par ses soins; le vin & le miel sont ses dons; la Botanique lui demande les simples; les Manufactures sa soie, ses laines & ses chanvres; la chasse & la pêche sont de sa dépendance. La campagne produit tout; les Villes ne font que consommer. Qu'on me pardonne cet éloge; j'écris au milieu du plus riant & du plus riche paysage.

La Chymie ne présente de même à l'esprit inattentif, qu'un homme sale auprès d'un fourneau; mais, outre ses découvertes en Physique, & ses remedes en Médecine, la Poterie, depuis la cruche

du Payſan, juſqu'à la plus brillante porcelaine; la verrerie & ſes glaces, la métallurgie & ſes émaux, la teinture & ſes couleurs, la diſtillation & ſes parfums, ne ſont que des parties de cet art important.

La médecine, dont on peut dire trop de bien & trop de mal, ſe partage en diétetique, pharmaceutique, & chirurgicale; & delà trois profeſſions moins néceſſaires par nos infirmités, que par nos excès. Ce ſont eux qui, compliquant ſans ceſſe les principes de nos maux, rendent dangereuſe la pratique d'un art, dont la théorie ne peut ſe fixer.

Arts Mathématiques.

Les Arts Mathématiques ſont la méchanique, l'Architecture, la Marine & la Guerre.

La Méchanique eſt l'art des inſtrumens pour l'aſtronomie, l'hydraulique, la muſique, les métiers, &c. L'horlogerie n'eſt qu'un de ſes emplois, & ſes jeux ſont des prodiges. Rien ne rend plus ſenſible, combien l'homme eſt ſupérieur aux bêtes, & combien l'adreſſe l'emporte ſur la force. Tout lui cede, & la nature ſemble ſe plaire à lui obéir.

L'Architecture, dans l'uſage commun, n'eſt guere qu'un peu de deſſein, de maçonnerie & de charpente. C'eſt dans les ponts & chauſſées, dans les temples, places & ſpectacles publics, qu'elle peut développer ſon génie, quand la magnificence lui permet de travailler en grand. J'ajouterois les fortifications, ſi elles n'en différoient par leurs principes, autant que par leur objet.

La marine comprend la conſtruction, le pilotage & la manœuvre; que ne comprend-elle pas? Un vaiſſeau en mouvement eſt le chef-d'œuvre

de presque tous les arts ; une machine qui étonne, même celui qui l'a faite, & celui qui la dirige.

La guerre est, par excellence, l'art de la gloire dans l'idée de tous les peuples, moins sans doute par les dangers où il expose, que par l'amour généreux de la Patrie, qui les fait braver ; moins par les connoissances qu'il exige, que par le génie qui le guide. On ne l'apprend ni dans les salles d'armes, ni au manege. La fortification & l'artillerie ne sont que ses servantes. C'est la combinaison des marches, le choix des camps, la mobilité des troupes ; c'est une méchanique d'un ordre sublime & transcendant, qui emploie des multitudes d'agens animés contre d'autres agens semblables, où les forces des corps sont en raison des ames, & où l'inertie même se calcule... Mais de quoi vais-je parler ? Il ne convient qu'aux héros de révéler leurs secrets ; j'oserai seulement dire qu'un militaire sans amour de la Patrie & sans talens, n'est qu'un artisan armé, qui expose sa vie dans une campagne, comme le couvreur sur un toit.

Arts Manouvriers.

J'ai compté les autres ; ici le nombre est celui de nos besoins, multiplié par nos caprices ; le pays où il y en a le plus, est donc le pays le plus industrieux ; mais non pas le plus sage, à moins qu'il n'en fasse une ressource pour subsister. Le bois seul occupe plus de dix sortes d'ouvriers, le bucheron & le charbonnier, le sabotier & le scieur de long, le charpentier & le menuisier, le charon & le tonnelier, le sculpteur & le tourneur, l'ébéniste, &c. Je dis donc, en trois mots : il y a des arts de nécessité, comme la ferronnerie ; de commodité, comme l'imprimerie ; de pur luxe, comme

les modes. Après cela, que l'on se donne la peine de parcourir les atteliers divers ; il n'en est pas un qui ne soit digne d'attention, par l'invention des machines, ou par l'adresse des mains.

Le commerce est moins un art que l'agent des arts : il fournit aux manufactures les matieres, & met en valeur les produits. Il doit connoître le prix des choses brutes & façonnées, les facilités des transports, & le cours de l'argent, pour chaque lieu ; c'est sa partie historique ; sa théorie est toute de calcul, & sa pratique d'activité, pour multiplier ses ventes, & hâter ses paiemens, & mettre son crédit au-dessus de ses vices.

Arts d'Imagination.

Les Arts d'Imagination sont la musique, la peinture & la sculpture ; amusemens, souvent trop estimés, du loisir & du goût.

La musique, faite pour exprimer par les sons la nature & les sentimens, emprunte des mathématiques les principes de l'harmonie, & de l'imagination la mélodie des chants ; c'est par leur concours, qu'elle va jusqu'à l'enchantement ; mais le simple exécuteur n'est qu'un agréable manœuvre.

La peinture, travaillant d'après l'histoire & la nature, compose ses sujets de génie, & ajoute au dessein la séduction des couleurs, & les finesses de la perspective ; fruit d'une étude longue & de talens heureux.

La sculpture, plus bornée, parce qu'elle est plus asservie à sa matiere, tire son plus grand mérite du choix des attitudes, & des ornemens dont elle enrichit l'architecture. Elle s'ennobliroit, si, au lieu de nous retracer sans cesse les folies de la

fable, on l'employoit davantage à consacrer la mémoire de nos grands hommes.

Arts d'Exercice.

Les Arts d'Exercice, les seuls que notre éducation admette, sont la danse, les armes & le manege. La course & la nage, dont les anciens faisoient tant de cas, sont abandonnées au vil peuple ; la paume paroît trop fatigante, & la chasse est devenue mesquine, depuis que les Nobles ont dédaigné leurs châteaux, pour s'enterrer dans les villes.

Le manege est en honneur comme il le mérite.

La danse donne des graces ; & la nature l'a inspirée comme le chant à tous les peuples.

Les armes sont nécessaires chez un peuple qui porte des armes au milieu de la paix, & où il est toléré que l'on s'égorge avec un étourdi.

Mais, quand on pense que la jeunesse apprend à danser jusqu'à vingt ans, pour ne plus danser à trente, & savoir à peine marcher à quarante ; & qu'elle apprendroit les fortifications, l'artillerie, & tous les exercices de la guerre dans le tems qu'elle emploie à faire des armes, qui servent si peu à la guerre, on a droit de s'étonner que les hommes mettent tant de perfections & de soins à deux exercices qui ne rendent l'homme ni aimable ni guerrier. Tant il importe de donner à chaque chose son vrai prix, & de n'estimer les arts & les talens qu'à proportion qu'ils sont estimables & utiles à la Patrie.

Je n'ai pu me refuser d'être un peu long dans cet article, parce que j'aime tous les arts, & pour faire sentir combien il y a de choses dont on ne donne pas même les premieres idées. N'est-on

donc fait que pour apprendre un peu de latin & de dialectique ? Faut-il y consumer les plus précieuses années de la vie ? De quoi cette riche provision servira-t-elle à la société ? A quel emploi pourront aspirer ces enfans qui nous sont si chers, pour qui nous faisons tant de projets ? Est-ce-là ce qu'attend la Patrie ? & une Nation si éclairée, si glorieuse, a-t-elle pu s'en contenter ?

Conclusion.

A présent nous avons un grand point de vue, un tableau général, & , si je ne me trompe, assez méthodique, des connoissances humaines. C'est par les faits qu'il faut commencer, je le répete encore ; mais cela n'empêche pas qu'on ne puisse dès-lors, & même qu'on ne doive jetter à propos, & autant de fois que l'occasion le permet, quelques semences de théorie. L'on ne peut trop montrer à l'esprit qu'il y a des regles à suivre ; & encore convient-il qu'elles soient plus en autorité qu'en raisons, parce qu'il est plus simple d'obéir que de raisonner ; & qu'on les rende sensibles par quelques remarques pratiques, soit sur les choses, soit sur les personnes ; ce qui regarde sur-tout la religion & les sentimens, la décence & la santé, qui sont d'usage dès les premiers instans, & dans tous les instans. Ceci est une affaire de prudence & de zele, des plus importantes sans doute, mais qui, dépendant presque toujours de circonstances momentanées, ne peut être soumise à des regles.

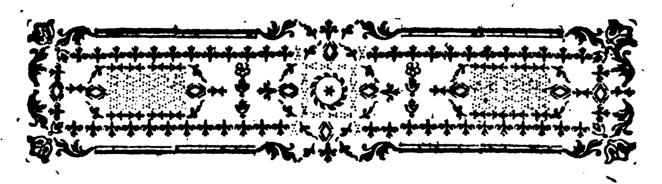
L'on ne peut regler que l'ordre & la distribution des études : & il faut suivre non-seulement l'ordre & l'importance des choses, mais aussi, & encore plus, la force & le progrès des facultés. D'abord voir les choses purement sensibles, d'i-

magination, & les maſſes avant les détails; enſuite celles de ſentiment réfléchi & de ſimple raiſon; & puis celles de combinaiſon & de preuves, comme les plus mal aiſées: les tempérer alors même par les autres; les varier toutes par des exercices de corps qui délaſſent & amuſent, ſoutiennent & fortifient; ne point ſe précipiter pour avancer; aller toujours au but, ſans s'égarer; mais en ſe prêtant de bonne grace à tous les détours qui en facilitent l'approche.

Il s'agit donc à préſent de répartir chaque choſe ſuivant les tems; enſorte qu'un jour prépare à l'autre; que l'étude d'une année ſoit le commencement de la ſuivante, & que les dernieres leçons ne ſoient conſtamment que des développemens des premieres.

Par-là, les études inſtrumentales, ainſi que les eſſentielles, marcheront comme de front, & à peu près ſur une même ligne, s'élargiſſant peu à peu, avec proportion, ſans effort, ſans retour en arriere, jamais au delà de ce que le génie des ſujets pourra ſaiſir & conſerver; mais autant qu'il faudra, pour qu'aſſez pleins de faits sûrs & de bons principes, ils puiſſent de bonne heure commencer à agir, étendre eux-mêmes leurs connoiſſances, fortifier leur raiſon, & perfectionner leurs mœurs. Heureux les éleves qui ſeront parvenus à ſavoir ſe ſentir, lire, réfléchir & conſulter! Heureux les maîtres, qui pendant les premieres années, auront pu les conduire juſques-là; plus heureux ceux qui pourront dire: ce jeune-homme ira plus loin que moi. Il n'eſt encore parfait en rien, mais en état de le devenir. Ce ſeroit une grande erreur d'en vouloir davantage.

Fin de la premiere Partie.



DISTRIBUTION
GRADUELLE
DES
ÉTUDES SCHOLASTIQUES.

SECONDE PARTIE.

QUE l'on ne s'épouvante pas du vaſte plan que nous avons tracé : l'on va voir que la carriere n'eſt point impoſſible. Que l'on ne s'imagine pas qu'il n'en ſortira que des eſprits ſuperficiels, confus & préſomptueux : l'on n'eſt point ſuperficiel, quand on a les grands & vrais principes ; l'on n'eſt point confus, quand on étudie avec ordre ; l'on n'eſt point préſomptueux, quand on ne ſait que ce qu'il faut, & autant qu'il faut, pour entrevoir combien il reſte encore à ſavoir.

Les détails ſont immenſes ; mais les principes ſont bornés ; & c'eſt ſur-tout les principes qu'il faut apprendre dans les premieres études : les détails n'appartiennent qu'aux études de convenance. L'on puiſe dans les écoles de l'enfance les connoiſſances inſtrumentales, & les élémens des ſciences néceſſaires ; & de bons élémens menent loin. Les grands développemens ne ſont pas de cet âge, puiſqu'ils doivent être l'occupation de toute

la vie; & les arts ne vont qu'avec ces développemens, puisque ce sont les résultats des sciences mises en œuvre.

Selon la portée ordinaire des esprits, l'on n'est guere capable de choisir un état avant seize ans, ni de s'appliquer utilement à rien avant huit. C'est donc à huit ans que je commence, & huit ans que je consacre aux premieres études; & c'est aussi à peu près le tems que l'usage commun, fondé sur l'expérience, y emploie par-tout, mais qu'il s'agit d'y employer autrement.

Jusques à huit ans l'enfance est tendre, le corps délicat, l'esprit foible. Beaucoup de mouvement, peu ou point d'application gênante; la plus grande liberté en tout ce qui n'annonce aucun vice de caractere; mais point d'amour aveugle, point d'admiration pour des gentillesses, qui ne sont que des niaiseries ou des impertinences; point d'indulgence pour les volontés de caprice, les petits airs impérieux, & la désobéissance opiniâtre. Que l'on s'accoutume à distinguer la vraie vivacité, qui est toute d'esprit & de sentiment, de l'étourderie des propos, & de la pétulance des manieres. Que l'on accoutume l'enfant à écouter ses maîtres, à obéir à ses parens, à respecter les choses saintes, à aimer le vrai, à s'aider lui-même, à être courageux vis-à-vis des choses, & modeste vis-à-vis des personnes, à sentir qu'il a besoin de chacun, & que tout peut lui être refusé; car c'est en effet, ce qu'il doit faire & éprouver toute sa vie; & sans cela, point d'espérance qu'il ait jamais l'esprit droit & l'ame forte.

Qu'il sache lire & prononcer proprement; écrire & ortographier couramment; former les chiffres & les nombrer; le plus petit catéchisme & les priéres communes; voilà toutes les provi-

ſions qu'il lui faut pour entrer dans les écoles publiques ; & ſi l'on pouvoit dès-lors lui apprendre un peu de latin, par uſage, comme il apprend ſa langue en l'entendant parler, comme les enfans de qualité apprennent le françois en Allemagne avec leurs gouvernantes ; que de peine & de tems épargnés !

Il nous faudra autre choſe qu'un Rudiment, des Dictionnaires, & cinq ou ſix Auteurs latins, qui ne ſont même donnés que par lambeaux ; l'on a dû s'y attendre. Il nous faudra des livres élémentaires dans tous les genres ; & heureuſement nulle nation n'eſt plus riche que nous à cet égard ; mais ſi nous manquons de quelques livres convenables à mon plan, il ſera aiſé d'y ſuppléer ; & ſi je manque moi-même à indiquer les meilleurs, on en ſera quitte pour rectifier mon choix.

Quelle facilité, quelle vivacité n'aurions-nous pas aujourd'hui dans les premieres études, ſi les hommes plus zélés peut-être qu'éclairés, à qui l'on doit tous ces commentaires ſur les livres claſſiques, *ad uſum Delphini*, euſſent étendu leurs vues, & donné à la France d'excellens élémens, proportionnés à tous les degrés de la jeuneſſe, & ſur toutes les parties des ſciences. Ce beau préſent les auroit mieux éterniſés ; mais le ſiecle précédent auroit trop de gloire, s'il n'eût pas laiſſé quelque choſe à faire au nôtre, & un travail ſi eſtimable nous eſt réſervé.

Reprenons donc notre plan général, & ſuivons-le.

PREMIERE CLASSE.

De huit à neuf ans.

Deux heures le matin, & autant le soir.

Cet âge veut encore beaucoup de sommeil & peu d'étude à la fois. Ensuite on diminue l'un, & on augmente l'autre, à proportion que les organes se fortifient, & que le travail devient habitude; mais dès ce moment, il faut que tout soit reglé & que chaque heure ait son emploi, à la maison, comme à l'école, pour l'amusement comme pour l'étude.

SCIENCES NÉCESSAIRES.

Religion.

Ce sera toujours la premiere leçon, & la leçon de tous les jours. Est-il concevable que jusqu'à présent l'on n'ait pas senti que cela devoit être, & que des gens qui se croient ou se disent les boulevards de la religion, soient restés en possession de le négliger. N'est-il pas scandaleux que les jeunes gens parlent si hardiment de religion dans le monde, & qu'ils en soient si peu instruits; ou qu'ils puissent s'imaginer qu'elle n'a pas de meilleurs fondemens que ce qu'on leur en a appris.

L'on commencera par faire apprendre aux enfans le petit Cathéchisme de Fleury; il est vraiment substantiel, au dessus de tout éloge, & fait exprès pour mon plan. C'est à de tels hommes qu'il convient de faire de petits abrégés; mais s'il étoit permis de toucher à un morceau si précieux, l'on ajouteroit à la partie historique trois ou qua-

tre leçons sur les Conciles & les Peres ; & autant à la partie dogmatique sur la grace, les abstinences & les fêtes.

Morale & Physique.

Nous avons *le Livre des Enfans*. C'est une idée excellente, que l'on peut perfectionner. L'objet est de donner des notions nettes & simples de ce qu'il y a de plus important, & de plus commun dans la vie ; de ce qu'on doit voir, ou de ce qu'on voit sans le connoître.

Connoissances instrumentales.

Grammaire.

La grammaire la plus simple est, à coup sûr, la meilleure ; mais on ne peut trop rester sur les détails.

L'on enseignera la grammaire latine ; mais on commencera par la françoise, parce que c'est la plus nécessaire ; parce qu'il est plus aisé de l'entendre ; parce qu'on entendra mieux l'autre, en comparant leurs rapports & leurs différences. Et, puisqu'on n'apprend les langues qu'autant qu'on en sait les mots, la prononciation de ces mots, leurs inflexions & leur arrangement selon le génie de ces langues, il n'y a qu'une bonne maniere de procéder.

D'abord bien connoître les différentes sortes de mots dont est composé le langage, & les modifications dont ils sont susceptibles. Il faudroit toujours l'apprendre par la suite ; & s'en donneroit-on la peine, lorsqu'étant parvenu à parler de routine, l'on pourroit s'imaginer que ces distinctions

ne sont que pédantesques & superflues : interrogez l'expérience. La grammaire décide d'ailleurs le principe, & peut-être l'essentiel de la logique des idées. *La Grammaire générale & raisonnée* donnera sur cela de bonnes ouvertures.

2°. Apprendre autant de mots qu'il est possible, & sur-tout des choses usuelles. Le nouvel *Indiculus universalis* est fait dans cette vue. Ainsi qu'à chaque déclinaison, l'on prescrive plusieurs mots à traduire pour la leçon suivante ; & de même aux conjugaisons : mais il suffira de décliner & de conjuguer, & même de dire ces mots de vive voix. Ensuite que l'on sache exactement les pronoms, les prépositions & conjonctions. Ces mots se répetent sans cesse dans le discours. Rien n'aidra davantage à hâter les progrès.

3°. Voir dès-lors les regles générales de la prosodie latine ; elles sont en très-petit nombre. L'usage & le tems feront le reste. Il faut au moins marquer les syllabes longues & les breves dans une langue, dont la prononciation & l'accent nous sont inconnus ; mais les fautes de *quantité* empêchent de lire les Poëtes & changent le sens des mots. Nous n'en sommes pas là pour notre langue ; cependant la plupart des provinciaux la prononcent plus mal que les étrangers ; & des François manquent également notre prosodie & notre accent ; est-il excusable que l'on y fasse si peu d'attention ?

4°. Réduire la syntaxe latine à ses vrais principes. Si l'on se donne la peine de consulter la *Minerve* de *Sanctius*, & la *Grammaire raisonnée* (*Philosophica*) *de Scioppius*, on se convaincra que douze ou quinze regles fixes & sans exceptions, suffisent pour faire face à tout. Il est bien étonnant que des ouvrages si heureusement travaillés,

n'aient pas encore détruit ou rectifié tous les autres de cette espece.

5°. A chaque regle de syntaxe appliquer des exemples latins, courts, mais multipliés, & que l'on fera tourner en françois, pour inculquer les regles, & accoutumer aux phrases. On a les Sentences du P. Syrus; les *Pensées de Ciceron choisies*, par M. l'Abbé d'Olivet, les Maximes de Salomon, & autres de l'Ecriture Sainte. Il n'est pas encore tems de rien tourner en latin, parce qu'il faut des matériaux avant que de bâtir.

Arithmétique.

Elle doit être bornée aux trois premieres regles, & ne commencer qu'après les premiers mois. Il suffira qu'à la fin, l'on soit ferme sur ce que l'on nomme livret de multiplication, & aussi exercé à en diviser les nombres, qu'à les multiplier. On ajoutera aux opérations en chiffres qui doivent être simples, les signes & les lettres de l'algebre, pour que ce mot ne soit plus un épouvantail.

Avec cela, que l'on fasse écrire chaque jour une des leçons du cathéchisme, ou du livre des enfans, pour former la main à bien peindre & assurer l'ortographe; c'est tout ce que je demande pour cette premiere année, & ce peu suffit.

Il n'y a point à présent d'exercices à leur prescrire. Qu'ils fassent ce que la nature leur suggere; qu'ils sortent, se promenent, sautent, courent & tombent tant qu'il leur plaira, pourvu que ce soit en lieu où ils en soient quittes pour se relever; même l'hiver, s'ils aiment mieux se remuer à l'air froid que d'être tranquilles auprès du feu; ce qui ne manque jamais d'arriver. Ils seront bientôt forts, & point enrhumés.

SECONDE CLASSE.

De neuf à dix ans.

Deux heures & demie le matin ; deux heures le soir.

SCIENCES NÉCESSAIRES.

Religion.

Le Catéchiſme de Fleury, le même que l'année précédente ; mais en latin.

Il faudroit des inſtructions plus longues ſur la confeſſion & la communion ; mais comme les parens croient avoir de bonnes raiſons pour y préparer leurs enfans, les uns plutôt, les autres plus tard, cela ſort de mon plan. D'ailleurs, comme on doit fréquenter ſon Egliſe, & connoître ſon Paſteur, rien n'eſt plus décent que d'aller aux catéchiſmes de Paroiſſe, ſur ces deux importans & redoutables Sacremens.

Phyſique & Morale.

Le livre des enfans, auſſi en latin. Il ſera aiſé d'entendre ces deux ouvrages, puiſqu'on les fait en françois, & que la grammaire eſt appriſe ; mais, pour plus grande ſûreté, il convient que les enfans ſoient préparés à expliquer ce qu'ils récitent.

La géographie moderne, & enſuite une idée de l'ancienne, comparée avec la moderne. On pourra ſuivre la *Géographie des enfans* de Lenglet du Freſnoi. Mais il faut abſolument qu'il y ait des cartes. Point de géographie ſans cartes : on ne l'apprend ſolidement qu'à force de les voir, & le

travail en eſt incomparablement moindre. Point de ſphere que le globe terreſtre. La ſphere armillaire, qui eſt l'ancien ſyſtême du Ciel de Ptolomée, n'eſt plus d'uſage en Phyſique : pourquoi s'obſtineroit-on à la montrer ? Il eſt, au moins, inutile d'apprendre ce qu'il faudroit enſuite oublier ; & l'autre ſphere, qui eſt celle de Copernic, eſt encore trop forte pour cet âge. Les enfans s'y tourmentent beaucoup, & y mordent peu. Il faut aller par degrés ; c'eſt toujours la grande méthode.

Connoiſſances inſtrumentales.

Le Latin.

Dialogues latins ſur les choſes & affaires uſuelles, en phraſes courtes & ſimples. C'eſt le plus utile, & ce qu'on retient le mieux ; il faut les expliquer, les faire traduire, & apprendre par cœur. Nous en avons beaucoup ; mais aucun peut-être qu'il ne faille retoucher pour le fonds ou pour la forme. Ceux qui connoîtront bien les Comédies de Térence, les Epîtres d'Horace, & les Fables de Phédre, les Lettres de Cicéron, de Séneque & de Pline, y travailleront avec ſuccès. Et quand le latin nous refuſera des mots pour les choſes modernes, ou pourra en compoſer. Ce livre élémentaire eſt un des plus importans.

L'Arithmétique.

Suivre la diviſion, la regle de proportion & les fractions, appliquer les exemples aux monnoies, poids & meſures : ce ſont des choſes généralement trop ignorées. Faire les mêmes opérations en méthode algébrique. On commencera à en ſentir la commodité dans le jeu des fractions & des rapports.

Nous avons à préfent quatre leçons de mémoire, deux pour le matin, & autant pour le foir, & nous n'en aurons jamais davantage. Ne craignez pas que ces leçons faffent tort au jugement : au contraire, elles le préparent. De quoi jugera-t-on, fi l'on ne commence par connoître ? La mémoire eft avide, & ne demande qu'à fe remplir. Le jugement eft lent à fe former ; le danger eft de le trop preffer. Quelques obfervations jettées comme par hafard ; quelques queftions faites à propos, donnent plus de jour à l'efprit que ces differtations déplacées, ces maximes verbeufes dont on a la mauvaife coutume de l'étourdir.

La Danfe.

L'on peut, à cet âge, donner un maître de danfe, mais feulement pour marcher. La jufte pofition du corps, le bon air à fe préfenter & faluer, en faut-il davantage ? Les maîtres montrent le menuet ; & éternellement le menuet : rien de plus beau. Un menuet bien danfé eft le chef-d'œuvre de l'élégance & des graces. Mais où voit-on que le menuet foit une danfe d'enfans : cela eft trop grave, trop folitaire pour eux. Les payfans l'entendent mieux ; ils danfent pour fe remuer, pour fauter, pour rire. Que l'on me donne des danfes compofées pour le nombre ; mais fimples pour la figure, avec des airs bien chantans, bien gais, alors ce fera un vrai exercice, auffi amufant qu'utile à la fanté, fur-tout pour l'hiver, où l'on fort peu, & les enfans ne fe plaindront point qu'on leur dérobe le tems de leurs récréations, pour les ennuyer à faire toujours platement & triftement les mêmes pas.

TROISIEME CLASSE.

De dix à onze ans.

Deux heures & demie le matin; autant le soir.

Religion.

Histoire Sainte. Nous en avons beaucoup d'abrégés; mais le meilleur seroit un extrait suivi des livres historiques de l'écriture sainte, formé autant qu'il se pourra du pur texte, que l'on aura l'attention de faire expliquer, en marquant soigneusement le peu que l'on croira nécessaire d'y ajouter pour lier les faits, & en s'arrangeant de façon que l'ancien & le nouveau Testament fournissent des leçons à cette année & à la suivante. Il ne faut pas glisser trop légérement sur les Loix de Moyse. Il y un chef-d'œuvre d'économie politique, dont les plus fameux Législateurs n'ont pas approché. Des enfans de cet âge ne peuvent pas le sentir; mais il leur en restera une idée qui servira dans la suite.

Morale.

Une petite histoire universelle. On peut suivre celle que La Croze a faite pour les Princes de Saxe-Gotha, en y changeant, comme il convient, quelques petits endroits; ou celle qui est dans le recueil intitulé, *Science des Gens de Cour, de Robe & d'Epée*, ou celle de Buffier, avec ses vers techniques. Cette sorte de vers, quoique peu goûtée par bien des gens, est cependant une vraie chronologie en rimes, & par conséquent plus aisée pour la mémoire. Or il n'y a point d'histoire sans chronologie, non plus que de géographie sans cartes.

Il faut abſolument mettre dans ſa tête le double tableau de l'univers, celui des lieux & celui des tems, & voir ſur le fond de ſon imagination la ligne des grandes époques, comme on parvient à y voir le plan des pays & des mers. Ainſi la chronologie eſt l'objet propre de cette année, en avertiſſant des opinions diverſes, mais ſans les diſcuter.

Phyſique.

La Coſmographie. C'eſt ici le lieu de recourir à la ſphere de Copernic, ſans ſe laſſer de l'expliquer, juſqu'à ce qu'il ne reſte plus de nuage. On a une coſmographie très-ſuffiſante dans la petite phyſique intitulée, je ne ſais pourquoi, *Grammaire des ſciences philoſophiques*, traduite de l'Anglois de Benjamin-Martin. Et l'on conſultera encore, ſi l'on veut, *l'Hiſtoire du Ciel* de Pluche; mais toujours en évitant les ſyſtêmes. Il ne faut que les grands traits de l'univers.

Langue Latine.

L'on fera traduire des traits courts, dégagés des embarras, & toujours analogues aux leçons des ſciences que l'on apprend alors, par conſéquent tirés de la ſainte Bible & des Peres, auſſi bien que des bons écrivains profanes. Les Peres ont ſûrement autant d'eſprit que les plus beaux génies d'Athenes & de Rome. On ne peut les connoître trop-tôt; & cela vaut mieux que de s'attacher à un ſeul Auteur Latin, que le plus ſouvent même on n'acheve pas. Cela fait ſuite avec le reſte, & accoutume aux différens ſtyles. On a les *Hiſtoriæ ſelectæ*, & les *Latini Sermonis Exemplaria*, qui ſont des recueils très-eſtimables. On

a des morceaux choisis de l'Ecriture & des Peres dans le bréviaire de Paris. Pourquoi ne montreroit-on pas aux jeunes Fideles, ce que l'Eglise fait réciter à ses Prêtres au nom de tous les Fideles ?

Je n'ai jamais compris que l'on pût travailler sérieusement à enseigner à des enfans les *Délices & Elégances*, ou soi-disant telles, d'une langue morte, qu'ils n'entendent point encore, & qu'ils ne sentiront jamais bien. Ne diroit-on pas que l'ancienne Rome va renaître de ses ruines, & qu'au sortir du College, ils vont haranguer le peuple sur la tribune, ou réciter des Poëmes à Auguste ? Il s'agit d'entendre le latin, non pour le latin même, mais les choses utiles écrites en cette langue, & de le parler, non pour devenir Préteur ou Consul, mais pour se faire entendre à des étrangers qui ne veulent que nous entendre. Aussi est-il à propos d'exercer dès-lors, & même d'obliger les enfans à parler latin entr'eux & avec leurs Maîtres. La grammaire, les petites phrases, & les dialogues des deux années précédentes les y ont assez préparés.

Arithmétique & Géométrie.

L'on achevera l'arithmétique, en poussant l'Algebre jusqu'aux équations simples, & en proposant divers problêmes intéressans sur cet objet. Les *Récréations Mathématiques* d'Ozanam en fourniront des modeles. Quand on va doucement & de suite, le travail est léger. Ces jeunes têtes apprendront à se faire un badinage du calcul.

Ensuite on les initiera aux premiers élémens de la Géométrie, en se bornant aux définitions & aux petits problêmes, pour les façonner à la regle & au compas. Les élémens de le Blond, ou de Dechales, sont plus que suffisans pour lors.

Musique.

C'est aussi le tems d'apprendre la Musique, surtout l'instrumentale, qui demande des doigts souples & du tems; mais il est essentiel de commencer toujours par la vocale : car, quand on connoît la note, la mesure & le mouvement, l'oreille & l'œil sont libres; il n'y a plus que la main qui travaille, & le progrès devient sensible.

QUATRIEME CLASSE.

De onze à douze ans.

Les heures, comme l'année précédente.

Religion.

Suite des extraits de l'Histoire Sacrée, comme ci-dessus.

On y verra comment le peuple Juif, qui auroit dû cent fois être anéanti, mais qui avoit le dépôt des Oracles, & dont le Christ devoit sortir, s'est toujours relevé & soutenu, jusqu'à ce que le mystere du salut a été manifesté au monde, & que l'Eglise s'est établie sur les ruines de la Synagogue.

Morale.

L'histoire ancienne. Souvenons-nous que c'est pour apprendre par cœur, toujours une table chronologique & des cartes devant les yeux; & qu'ainsi elle doit être très-courte, d'environ 200 pages au plus, par conséquent très-substantielle, & plus en observations qu'en récits. L'immortel *Discours sur l'Histoire universelle*, de Bossuet est, sans

doute, un modele en ce genre. On remarquera comment les peuples se sont formés, divisés, réunis; comment les uns ont subjugué les autres, & ont ensuite été subjugués eux-mêmes; quels hommes & quels événemens ont le plus contribué à ces grandes révolutions, & quelles influences ont eu mutuellement les unes sur les autres la politique & la religion, les sciences & les mœurs.

L'on ne fera qu'une mention très-légere des fables des Grecs adoptées par les Romains, & simplement comme d'une partie de leur littérature ou de leur religion. J'en demande pardon aux amateurs de la mythologie; mais un objet si extravagant, & qu'il seroit plus qu'inutile de connoître, sans le goût servile des statuaires & des peintres qui n'imaginent rien de mieux que de nous les répéter, ne doit pas occuper sérieusement un tems court & précieux. Celles qui sont évidemment morales, font corps avec les apologues d'Esope & de Phédre; &, dans ce point de vue, l'on en fera des lectures agréables & instructives, comme nous le dirons dans la suite.

Physique.

L'histoire naturelle des trois Regnes. C'est encore ici un ouvrage à faire.

Les Allemands ont mieux étudié les minéraux, parce que leur pays les invite naturellement à ce travail. L'on suivra donc, si l'on veut, la méthode de Cartheuser, ou de quelqu'autre; mais les leçons sont totalement inutiles en ce genre, si l'on n'a des échantillons des principales especes, &, si l'on en excepte les pierres précieuses, c'est une très-petite dépense. Le plus important peut-être est de bien connoître les terres, puisque c'est l'es-

ſentiel de l'agriculture. Dans les Provinces où il y a des mines, comme la Lorraine & le Dauphiné, &c. on aura ſoin d'appuyer davantage ſur cet article.

Il en ſera de même des plantes. Il faut un herbier, &, en ſe bornant aux plantes les plus uſuelles, le volume ne ſera pas immenſe. On peut donner une idée des méthodes de Tournefort & de Linnæus; mais comme nous viſons toujours moins au curieux, qu'à l'utile du moment, il vaudra mieux, après quelques obſervations ſur la végétation & la greffe, les ranger ſelon leurs qualités comme remedes, & auſſi comme alimens, ce qui eſt peut-être beaucoup trop négligé, & l'on pourra ſuivre Boerhaave, ou Chomel, &c. d'autant plus qu'on ne les diſtingue bien ſûrement qu'à force de les voir. A préſent, les promenades deviennent un exercice autant pour l'eſprit que pour le corps; & toute la campagne devient un jardin de botanique.

L'étude des animaux ſera encore plus reſtreinte. Les grandes ménageries ne ſont que pour les Princes, & les grands cabinets que pour les Capitales. On n'eſt pas à portée d'en jouir; & tout cela même eſt très-incomplet, quoique ſouvent trop chargé; car deux cens papillons, & autant de coquillages, qui ne different que par leurs nuances, n'inſtruiſent pas plus ſur la nature de ces animaux, que deux cens variétés de marbre ſur celle des pierres calcaires. Il eſt permis de s'amuſer des couleurs; mais les moutons, les vers à ſoie, les abeilles, &c. ſont vraiment dignes d'une ſage attention. M. de Réaumur & de Buffon nous prêteront ici de grands ſecours; c'eſt là de ces hommes qui ſavent voir & dire ce qu'ils ont vu.

Le Latin.

Comme l'année précédente.

Les bornes étroites que nous donnons à nos Abrégés d'Hiſtoire, ne nous permettent pas de détailler aucun trait. Nous pouvons trouver ici un ſupplément, en choiſiſſant, pour traduire, les endroits les plus intéreſſans; & il y a une maniere de les rendre infiniment utiles; c'eſt de demander aux Eleves ce qu'ils en penſent, juſqu'à ce que quelqu'un rencontre bien, en les engageant à parler, plutôt qu'en parlant ſoi-même. S'il y a un ſecret pour développer leur raiſon, & hâter leur jugement, je crois que c'eſt cela.

La Géométrie.

L'on continuera les Elémens, en finiſſant par la trigonométrie rectiligne, en joignant par-tout, autant qu'il ſe pourra, la pratique aux regles, en grand & ſur le terrein, pour ôter la tentation ſi naturelle de dire: A quoi tout cela ſert-il? L'on pourra ſuivre, pour cette partie & les ſuivantes, le petit *Cours des Mathématiques* de Wolff, que nous avons en François, ou en chercher un meilleur. Lorſqu'on aura conduit un Enfant juſqu'à la fin des élémens d'Algebre & de Géométrie de Clairaut, il ſaura ſur ces deux objets tout ce qu'il faut ſavoir.

Deſſin.

On commencera, ſi l'on veut, les premieres leçons du Deſſin, par l'ornement & les fleurs, pour prendre une idée du trait & des ombres, enſuite un peu de figure, moins pour prétendre

y réussir à un certain point, ce qui demande un travail long & assidu, que pour apprendre les proportions du corps humain, & saisir les attitudes.

CINQUIEME CLASSE.

De douze à treize ans.

Mêmes heures.

Religion.

L'on a parcouru l'historique des Livres sacrés, il faut passer aux Prophetes ; & puisqu'ils ont composé d'avance l'histoire de Jesus-Christ & de l'Eglise, il paroît convenable de former la suite des extraits, moins selon l'âge de ces Ecrivains inspirés, que selon l'ordre des faits. On y verra, avec admiration, la sublimité des idées & l'exactitude des rapports, fondemens sensibles de la Religion établie par l'esprit suprême, seul capable d'annoncer l'avenir, parce que tout est présent pour lui.

Cela n'occupera que quelques mois ; & ensuite l'on commencera l'Histoire Ecclésiastique, jusqu'à l'époque de la paix de l'Eglise sous Constantin. On pourra consulter ici, comme pour les autres parties, les *Principes de l'Histoire* de Lenglet du Fresnoi. Nous avons de plus l'*Abrégé chronologique* de Maquer, &c. mais je demande cet ouvrage en Latin, parce qu'il s'agit de la Religion, & que cette langue lui est consacrée ; seulement on continuera de faciliter les leçons par une explication légere.

Morale.

L'Hiſtoire moderne, auſſi abrégée que l'ancienne, mais auſſi pleine d'objets réellement importans. Les Nations libres du Nouveau-Monde, préſentant, comme les premiers hommes connus, des images du Droit naturel, méritent, à cet égard, une attention particuliere. Outre Lenglet du Freſnoi, nous avons un Ouvrage bien ſupérieurement écrit; c'eſt l'abrégé de l'*Hiſtoire univerſelle* de M. de Voltaire Tout y eſt réfléchi, & tous les traits peignent. Seulement, comme on travaille pour des Enfans, il faut éviter toute inſinuation, tout point de vue, d'où peuvent leur naître des difficultés que l'on n'a pas alors le loiſir de réſoudre.

Phyſique.

Nous allons commencer un cours de Phyſique expérimentale; & M. l'Abbé Nollet ſera notre principal guide; mais nous nous bornerons pour cette année aux propriétés communes des corps, à ce qui regarde en général, l'eau, l'air, le feu, & la lumiere. Il nous faut ici quelques machines, & une main un peu exercée à s'en ſervir.

Mathématique.

La Méchanique ſe place naturellement à côté des premieres leçons d'expérience phyſique. Ces deux études s'appuient, & n'en font qu'une; mais il faut voir toutes les machines que l'on peut, & les faire jouer ſoi-même.

Dessin.

Le Dessin marchera aussi de concert avec elles ; en s'occupant des machines & de l'Architecture. On trouvera des machines à choisir dans le beau Recueil que l'Académie des Sciences a autorisé de son approbation ; mais le mieux seroit d'avoir des modeles en petit, & l'excellent de les dessiner d'après Nature. Quant à l'Architecture, je dois observer ici, puisque l'on s'y méprend quelquefois, que c'est l'entente des touts & la distribution des parties, relativement à l'emplacement & à la destination des édifices, qui constituent l'Architecture, & non les cinq Ordres, qui n'en sont que l'ornement. Il faut donc s'exercer sur les plans réels, plus que sur les élévations de parure.

Le Latin.

Le Latin va toujours parallelement aux autres études. Nous en sommes à l'Histoire moderne ; nous en donnerons quelques traits, quelques descriptions, quelques éloges à tourner en Latin, sans abandonner absolument les versions en François. Je ne commence qu'à présent à faire écrire en Latin, parce qu'à présent les Enfans, ayant traduit, & parlé long-tems, en sont à peu près capables, & que plutôt, ils ne s'y fussent essayés qu'avec dégoût & sans fruit.

SIXIEME CLASSE.

De treize à quatorze ans.

Les heures comme auparavant.

Religion.

Suite de l'Histoire Ecclésiastique, jusqu'à notre siecle.

La Doctrine souvent attaquée ou par les violences des persécuteurs, ou par les illusions des Hérétiques, & toujours défendue par l'autorité des Conciles généraux, & par les écrits des saints Docteurs : la discipline asservie par l'orgueil, ou corrompue par le luxe, & toujours rappellée par le zele des Chrétiens éclairés ; ce sont les deux grands objets de cette Histoire, où les écarts & les troubles n'empêchent jamais de voir la perpétuité de la foi, & la pureté des mœurs de l'Evangile.

Morale.

L'Histoire de France. On a la petite Histoire de Châlons, qui n'est peut-être pas assez lue, & l'*Abrégé* de M. le Président Hénaut, qu'on ne lira jamais trop. Mais le point le plus important dans un espace si serré, est, si je ne me trompe, d'y marquer la trace de notre droit public, si peu apperçu dans nos grandes Histoires, & généralement si négligé parmi nous. On aura toujours assez le tems de voir le sang ruisseler dans les batailles, & d'y compter le nombre des morts. Il faudroit même réserver quelques leçons pour le Blazon. Ce sera une occasion d'indiquer les prin-

cipales Familles & les terres titrées du Royaume.

Physique.

L'on continuera la Physique expérimentale ; & cette année sera toute occupée par la chymie, la végétation & l'anatomie. La distillation & l'extraction des sels ; le développement des germes, & l'organisation des plantes ; le méchanisme général & la nutrition du corps humain peuvent être partagés avec un tel soin, que l'on en prenne des notions assez lumineuses.

Mathématique.

L'on verra les principes de l'Optique, qui donnent ceux de la Perspective ; & l'Acoustique, qui donne la théorie des sons & les fondemens de la composition musicale. Les jeunes gens pourront déja faire entr'eux de petits concerts, & voir les atteliers & les manufactures. On peut assurer, je crois, qu'ils s'y intéresseront, & que cela vaudra bien pour eux les Marionnettes, &c.

Dessin.

On dessinera des Plans ichnographiques, & des Paysages : tout cela va de suite.

Le Latin.

Comme l'année précédente. On pourroit, de plus, s'exercer à écrire quelques Lettres en Latin sur des sujets donnés.

La Danse.

C'eſt le tems d'apprendre, ſi l'on veut, le Menüet & les Contredanſes de mode, puiſque nous touchons bientôt à celui où l'on ſe hâte, & trop mal à propos peut-être, de montrer ſes enfans au monde; mais ſi on les aime auſſi réellement qu'on en fait parade, & pour eux plus que pour ſoi, que ne ſe ſouvient-on que nos bals furent ſouvent l'écueil, jamais l'école des mœurs, ni de la fortune.

SEPTIEME CLASSE.

De quatorze à quinze ans.

Trois heures le matin, deux heures & demie le ſoir.

Les fondemens de l'Hiſtoire ſont jettés: nous entrons dans la théorie. La mémoire eſt enrichie, autant qu'il ſe peut, & qu'il convient à cet âge; l'eſprit s'eſt eſſayé ſur quelques parties des mathématiques; il va s'étendre & développer ſes forces.

Logique.

Aidons-nous des ſecours de la Logique. Je l'ai dit ailleurs; la bonne Grammaire eſt ſa vraie baſe. Parcourons donc encore la *Grammaire générale & raiſonnée*, & ajoutons-y les *Tropes* de du Marſais. Quand on entend bien la propriété des mots, & la force des expreſſions figurées, c'eſt un grand point pour parler juſte, & s'entendre.

Les regles du ſyllogiſme ſont courtes & ſimples,

ples, & toutes les ſortes de raiſonnement ſe rappellent au ſyllogiſme, comme toutes les méthodes de raiſonner ſe réduiſent à l'analyſe & à la ſynthese. La Logique, ou l'*Art de penser* de Port-Royal, ſuffit pour ces deux articles.

Après cela, le Clerc nous apprendra les regles de la Critique, ou l'art d'apprécier l'autorité des Écrivains, & la vérité des faits.

Enfin, ce qui eſt le plus délicat, & peut-être le plus uſuel, quoique le plus négligé, ce ſont les degrés de probabilité, pour décider dans l'obſcurité des raiſons, & l'incertitude des faits, le jugement & la conduite. On les trouvera calculés dans l'*Introduction à la Logique* de S'graveſande.

Morale.

Le premier uſage de la Logique eſt de s'élever à la métaphyſique de la morale, & le premier objet de la métaphyſique eſt Dieu, non pour que l'on oſe mettre en queſtion ſon Exiſtence, ce qui eſt, au moins, ſuperflu à tous égards; mais pour ſe convaincre de ſa majeſté ſuprême & de ſon aimable Providence. Le ſecond eſt l'Ame, c'eſt-à-dire, ſa ſpiritualité & ſa liberté, d'où s'enſuit la néceſſité de quelques regles que l'homme doit ſuivre, le mérite naturel de la vertu, & par conſéquent, une autre vie deſtinée au châtiment & à la récompenſe. On pourra former un extrait du commencement du *Traité de la Religion*, par Abbadie, de l'*Introduction à la Métaphyſique* de S'graveſande, & des *Principes du Droit naturel* de Burlamaqui.

Religion.

L'on donnera les preuves fondamentales du

Christianisme, d'après Grotius, le François, Ditton, &c. Mais comme c'est rester à mi-chemin que de montrer l'authenticité des Livres sacrés & la Divinité de Jesus-Christ, si l'on n'établit encore l'unité & l'infaillibilité de l'Eglise, sans laquelle on peut abuser, à son gré, des Livres sacrés, & s'égarer sur la Doctrine de Jesus-Christ, il faut que cette question importante soit entamée avec précision, & traitée avec une vérité qui satisfasse.

Physique.

Exposition & discussion courte des Systêmes généraux. La Physique latine de le Monnier fournira, à peu près, toutes les lumieres nécessaires ; mais je suis d'avis qu'on donne cette partie en François.

Mathématique.

L'Astronomie, avec quelques observations, le Télescope en main, &c. & son application à la Gnomonique & au Pilotage, avec les principes de la construction des vaisseaux.

Dessin.

En conséquence, on dessinera des marines & des vaisseaux avec leurs coupes.

Le Latin.

Il paroît qu'avec l'habitude que l'on a contractée de parler cette langue, & de la traduire sur toutes sortes de sujets, on est présentement en état de s'exprimer avec quelque aisance. Pour l'augmenter, on donnera la métaphysique, & les

preuves de la Religion en Latin, & selon la méthode scholastique, par syllogismes, objections & réponses.

Quelque prévention que certaines gens montrent contre cette méthode, l'expérience prouve qu'elle sert merveilleusement à exercer l'esprit, & à le rompre aux matieres de discussion ; c'est l'abus des termes vuides de sens, les questions frivoles ou absurdes, la déraison & l'opiniâtreté à ne se pas rendre, qu'il faut absolument proscrire, & non la dispute sage & honnête, mais suivie & exacte, qu'il faut, au contraire, encourager, & à laquelle les gens sensés ne peuvent qu'applaudir.

Les Armes.

Voici un tout autre genre de disputes ; mais où il faut de même réunir la précision & la sagesse. Cet âge est le tems de faire des armes ; mais, comme malheureusement ce n'est pas toujours un jeu, & qu'il vaut mieux n'en point savoir du tout, que de n'en savoir qu'à demi, parce que l'on est moins exposé à la tentation & au danger, l'on continuera encore l'année suivante, quoique seulement par intervalles, & alors on y ajoutera le Manege, si l'on est à portée de se procurer cet exercice.

HUITIEME ET DERNIERE CLASSE.

De quinze à seize ans.

Les heures, comme l'année précédente.

Cette année & la précédente sont les plus chargées d'études, au rebours de l'usage ordinaire ;

mais la raiſon en eſt ſimple, l'on eſt plus fort; & l'on va finir.

Religion.

Expoſition de la Doctrine chrétienne, dogmatique & morale. On ſuivra le plan commun des Ecoles de Théologie. Chaque theſe ſera prouvée par des textes formels de l'Ecriture, des Conciles, & des Peres, mais ſans diſcuſſion & ſans écarts; c'eſt-à-dire, que l'on aura un bon & ſolide Catéchiſme latin, d'où ſera exclus, avec ſcrupule, tout ce qui n'eſt qu'opinion, & encore plus toute nouveauté ſuſpecte, ou combattue. La Religion eſt ſimple, fixe, ſublime; c'eſt un attentat & un ſcandale d'oſer l'embarraſſer de ſes vains & périlleux ſyſtêmes.

Je quitte déja la méthode ſyllogiſtique. Il n'y a rien à faire ici que pour la mémoire; & l'on n'inſtruit la mémoire que pour diriger les ſentimens.

Morale.

Le Droit naturel. On a les *Loix naturelles* de Cumberland, & le *Droit naturel* de Wolff, abrégé par Formey. On conſultera auſſi, avec fruit, l'excellent *Traité préliminaire des Loix civiles* de Domat; mais il me paroît important, au lieu d'appuyer ſur les détails, de marquer les principales exceptions du Droit poſitif, toujours fondées ſur des raiſons de convenance, & autoriſées ou par la Religion révélée, ou par le renoncement des Peuples aux privileges primitifs.

Enſuite une idée du Droit des Gens, ou, pour mieux dire, du Droit public de l'Europe. Nous en avons un bon Eſſai par M. Mably, avec des notes de Rouſſet. En général, nous ignorons trop

ces objets ; & de-là vient que tant d'esprits hardis & présomptueux parlent si témérairement des droits des Souverains & des Peuples, de la politique & des mœurs.

Ici, comme pour la Religion, il faut expliquer & répondre aux questions, mais sans dispute entre les Eleves, parce qu'à cet âge où l'on est vif, suffisant, & encore peu ferme sur les principes, on ne dispute guere sans indécence & sans danger, ni sur les dogmes avérés de la Religion, ni sur les préceptes innés du sentiment, ni sur les Loix fondamentales des Etats.

Physique.

C'est un troisieme Catéchisme à apprendre comme les deux précédens. On y indiquera les principes généraux de la Médecine, d'après Boerhaave & Cheyne ; de l'Agriculture, d'après M. du Hamel & Patullo ; & du Commerce, d'après Belloni & M. Forboney. Le tout en aphorismes, ou préceptes simples, mais dont les raisons seront mises par l'explication, dans une évidence sensible.

Mathématique.

Je ne dis rien ici de la Guerre, parce que je finis les Mathématiques par les Fortifications & l'Artillerie, ce qui mene à la guerre de siege ; & le dessein par les plans de batailles, ce qui donne quelque idée de celle de campagne. Au surplus, je ne crois pas qu'il soit permis de ne faire qu'effleurer les principes d'une théorie si compliquée, & pour cela même il faudroit d'autres Maîtres que des Professeurs de College, & d'autres théatres que leurs jardins.

Rhétorique & Poésie.

Il me reste à égayer la sécheresse de tant d'études graves par les fleurs de la Rhétorique & les charmes de la Poésie. Il a fallu apprendre un peu à raisonner, avant de songer à embellir la raison, & empêcher le brillant hardi de l'imagination d'offusquer les lumieres encore foibles du bon sens. C'est à ces deux beaux arts que je consacre tout le tems de cette année que laisseront les quatre leçons précédentes.

On donnera, si l'on veut, les regles les plus simples & les moins contestées de l'un & de l'autre, d'après le *Cours de Belles Lettres de* M. le Batteux, en les appuyant de quelques beaux morceaux des deux langues, pour le sacré & pour le profane; mais point de moyen plus efficace & plus court que d'analyser quelques ouvrages entiers de chaque genre, d'en saisir le plan, le remplissage & les détails. Les regles dirigent le goût; mais les grands modeles l'épurent. On parvient à aimer le beau, & à juger par sentiment; ce qui est toujours le plus agréable, & aussi le plus sûr, quand le sentiment a été éclairé par la raison.

Moyens de faciliter les Etudes.

J'ai différé jusqu'à présent de parler de deux moyens généraux, &, ce me semble, indispensables, pour assurer nos études, & y répandre de l'agrément.

PREMIER MOYEN.

Répétitions.

La mémoire des Enfans est un crible, dont les choses échappent aussi aisément qu'elles y entrent. On n'en remplit les vuides qu'à force de répéter. Je voudrois donc que toutes les semaines, on répétât, le Dimanche matin, les leçons de Religion; le lundi matin, celles de Morale, & le Jeudi matin, celles de Physique. Je suppose que le Mercredi soir, est congé, & rien de plus. De plus, que le premier jour après les fêtes de Noël, Pâque, & Pentecôte, fût employé à répéter les leçons des intervalles précédens, les derniers jours de l'année à répéter le tout, même en public, & les premiers de l'année suivante, à le répéter encore. Ainsi l'on tiendra la paresse en haleine, pendant les Vacances; l'on mettra en évidence les progrès réels, & les esprits dissipés se remettront, sur les voies, sans effort.

SECOND MOYEN.

Lectures.

J'entends que les répétitions de semaine n'occuperont que la moitié du tems de l'école; car, en interrogeant sans suite, tantôt l'un, tantôt l'autre, il est aisé de voir s'ils savent, d'autant plus que l'on connoît bientôt les paresseux. Il y a une façon encore plus commode d'en être sûr, c'est de charger les premiers Ecoliers de chaque classe, de faire répéter leurs voisins, sous peine de payer pour eux, s'ils sont surpris à rendre, en leur fa-

veur, un témoignage trop indulgent. Or, je demande qu'à chaque répétition, l'on fasse succéder réguliérement quelques petites lectures choisies, relatives aux leçons courantes; ç'en sera un heureux supplément, & les Enfans s'habitueront à lire promptement, avec grace & intelligence, ce qui est un talent très-peu commun. On réservera même une petite demi-heure pour faire rendre compte à quelques-uns de ce qu'ils ont entendu, & répondre aux difficultés que l'on permettroit à d'autres de leur faire. Ceci regarde, sur-tout, les classes un peu avancées; & il suffit, je pense, de proposer cette idée pour que l'on en pressente tout l'avantage.

Je vais donc indiquer quelques livres courts, mais bien écrits, & analogues à mon objet, en les plaçant de suite à côté de chacun des petits traités qui nous servent de leçons.

PREMIERE ANNÉE.

Leçons.

Catéchisme de Fleury.

Livres des Enfans.

Lectures pieuses, pour les Dimanches & Fêtes.
Explication courte de l'Epître & Evangile du jour.
Instruction sur la fête, ou vie du Saint.

Lectures des autres jours.

Dialogues Socratiques, de Vernet.
Et des Morts, de Fénelon.
Quelques Fables de la Fontaine, & Métamorphoses d'Ovide.

Quelques beaux endroits du Spectacle de la Nature.

SECONDE ANNÉE.

Leçons.

Les mêmes traités que ci-dessus, en Latin, & la Géographie.

Lectures.

Mœurs des Israélites & des Chrétiens, de Fleury.

Pensées choisies des Peres de l'Eglise, par Bouhours.

Abrégé des Mœurs & Coutumes des Peuples, par Massuet.

Pensées choisies des Anciens & des Modernes, par Bouhours.

Le Télémaque de Fénelon.

TROISIEME ANNÉE.

Leçons.

Abrégé de l'Histoire Sainte.
Abrégé de l'Histoire Universelle.
Abrégé de la Cosmographie.

Lectures.

Extrait de la Bible, avec des réflexions, de Royaumont (Sacy.)

Les Conseils de la Sagesse.

Histoire du Ciel poétique, de Pluche.

La Pluralité des Mondes, de Fontenelle.

Le Newtonianisme, d'Algarotti.

QUATRIEME ANNÉE.

Leçons.

Suite de l'Hiſtoire Sainte.
Hiſtoire Ancienne.
Hiſtoire naturelle des trois Regnes.

Lectures.

Vie de J. C., par Dom Calmet.
Apologétique, de Tertullien.
La Grandeur de Dieu dans les ouvrages de la Nature, Poëme de Dullard.
Quelques Vies de Plutarque.
Réflexions de l'Empereur Marc-Antonin.

CINQUIEME ANNÉE.

Leçons.

Précis des Prophetes & Hiſtoire Eccléſiaſtique.
Hiſtoire Moderne.
Phyſique expérimentale.

Lectures.

Regles pour l'intelligence de l'Ecriture Sainte, par Duguet.
Diſcours de Fleury ſur l'Hiſtoire Eccléſiaſtique.
De l'exiſtence de Dieu, de Nieuwentit.
Hiſtoire des Belles-Lettres, de Juvenel de Carlencas.
Caracteres de la Bruyere.

SIXIEME ANNÉE.

Leçons.

Suite de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique.
Hiſtoire Nationale.
Phyſique expérimentale.
Chymie, &c.

Lectures.

Saint Cyprien, de l'unité de l'Egliſe.
Hiſtoire abrégée des Héréſies.
Eloges de Fontenelle.
Hommes illuſtres de Perrault.
La Henriade de Voltaire.

SEPTIEME ANNÉE.

Leçons.

Traité de la Religion.
Morale. Métaphyſique.
Syſtêmes Phyſiques.

Lectures.

Connoiſſance de Dieu & de ſoi-même. Boſſuet.
La Religion, Poëme de Racine.
Penſées de Paſcal.
Eſſai ſur l'Homme, de Pope, par Dureſnel.
Origine ancienne de la Phyſique nouvelle, de Regnault.
Abrégé de l'Eſſai ſur l'Entendement humain, de Lock.
Traité des Syſtêmes, de Condillac.

HUITIEME ET DERNIERE ANNÉE.

Leçons.

Expoſition de la Doctrine Chrétienne.
Aphoriſmes de Médecine.
Agriculture & Commerce.
Droit Naturel, & Droit Public d'Europe.
Rhétorique & Poétique.

Lectures.

Endroits choiſis de la Cité de Dieu, de Saint Auguſtin.
Sermons de Bourdaloue, &c.
Oraiſons Funebres de Fléchier, &c.
Eſſai ſur le Beau, d'André.
Art Poétique, de Boileau.
Quelques Pieces de Théatre, &c.

Si, avec ces lectures, l'on a ſoin de citer dans chaque Traité les Auteurs qui ont le mieux écrit ſur chaque partie, l'on aura une Bibliotheque toute dreſſée pour la plupart des études de convenance, où ſouvent, ſur-tout dans les Provinces, on manque de guides aſſez éclairés pour aller auſſi loin que le génie naturel ſemble le promettre, ou du moins aſſez ſages pour ſouffrir que l'on ne ſuive pas ſervilement leur marche.

Concluſion.

Les premieres études ſont achevées, & je crois mes promeſſes accomplies. A préſent que l'eſprit s'eſt tâté dans tous les genres, on peut faire un choix, avec eſpérance de ſuccès. Que l'on s'éleve

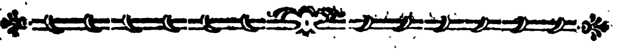
aux ſublimités de la Théologie; que l'on s'enferme dans le labyrinthe du Droit, ou que l'on ſe promene dans les obſcurités de la Médecine; que l'on marche aux périls brillans de la Guerre; ou que l'on ſe jette dans le tourment épineux des affaires publiques; ou que l'on ſe cache dans les ſentiers lucratifs du Commerce & des Arts; on ne s'y trouvera point abſolument neuf. Quelque état que l'on embraſſe, on pourra s'y livrer tout entier, avec une confiance aſſez bien fondée, que l'on en ſait ſur le reſte à peu près autant que la plupart de ceux mêmes qui paſſent pour cultivés & inſtruits; puiſque la plupart ayant étudié ſans méthode, ſavent ſans méthode & ſans but, par particules détachées, & toujours nageant vaguement ſur les ſurfaces.

Je ne ſais ſi je me trompe, ſi je donne trop à mes idées, ſi une fauſſe lueur me ſéduit; mais il me ſemble que mon Plan eſt bon & pratiquable; qu'il fera des Chrétiens éclairés, & des Citoyens utiles; il me ſemble que s'il rencontre des contradicteurs, la routine de penſer ne preſcrira point contre les avantages démontrés d'une innovation néceſſaire; que tôt ou tard, je ſérai écouté & ſuivi, ou qu'un meilleur génie montrera une meilleure route, ce qui ſeroit le comble de mes vœux.

Fin de la ſeconde Partie.



ORDRE ET DISCIPLINE DES ÉCOLES.



TROISIEME PARTIE.

MA tâche n'eſt point finie : je n'ai parlé que des études. L'Education Publique comprend d'autres objets : il y a des obſervations à faire ſur les Écoles, ſur les Maîtres & ſur les Eleves.

Des Écoles.

J'ai ſuppoſé des Ecoles complettes, où l'on auroit à ſouhait tous les Maîtres; je n'ai donc parlé que pour les grandes villes; mais les petites villes, mais les bourgs & les villages ſont auſſi des parties de l'Etat. Les enfans les plus pauvres n'en ſont pas moins les enfans de la Patrie; c'eſt de-là que viennent les artiſans, les laboureurs & les ſoldats, ſans leſquels il n'y a ni Etat ni Patrie. D'ailleurs, Dieu voit avec la même complaiſance la chaumiere du pauvre, & les lambris du riche;

& sa Providence suprême n'a point d'égard à nos petites distinctions de rang & de naissance dans la distribution des talens.

L'expérience a démontré, depuis long-tems, que c'est l'éducation & les premieres habitudes de voir & d'entendre, qui distinguent les hommes, beaucoup plus que le sang & le nom de leurs Peres. Sortons donc de l'enceinte étroite de nos murs, & étendons nos regards sur cette multitude de sujets dispersés dans les bourgs & les campagnes. Ceux qui en ont approché, & qui ont une ame, gémissent de voir tant d'enfans, toujours & en dépit de notre orgueil, nos compatriotes & nos freres, si négligés, si dénués des secours auxquels ils ont droit comme les autres, en raison de leurs besoins, & plus que les autres, parce qu'ils ont moins de moyens. Il ne s'agit pas de les dégoûter des travaux auxquels ils se trouvent comme naturellement destinés ; mais de les en rendre plus capables. Il convient d'augmenter les cultivateurs, plutôt que d'en diminuer le nombre ; mais il faut aussi les former à ce qu'ils doivent être, & s'il en est qui annoncent quelque talent supérieur, il faut des ressources pour les seconder.

Je demande ici la permission de faire un petit calcul.

L'on compte en France au moins dix-huit millions d'habitans ; c'est environ deux millions de garçons à instruire depuis sept ans jusqu'à seize.

Que l'on compte trois cens colleges fondés & en regle, grands ou petits ; que l'on y suppose l'un dans l'autre jusqu'à cinq cens étudians ; ce sera cent-cinquante mille ; que l'on y ajoute, si l'on veut, trente mille enfans enseignés dans les petites écoles par les Freres, ou autres également fon-

dés : ce sera sûrement trop ; & l'on aura au plus cent quatre-vingt mille, c'est-à-dire, plus des trois quarts & demi, qui sont absolument sans maîtres, ou qui n'ont que des instructions achetées, arbitraires, défectueuses & incertaines.

L'on ne sera point étonné de ce résultat, si l'on considere qu'il y a en France au moins trente-six mille Paroisses, & qu'il n'y en a guere plus de mille dans les villes ; qu'il y a environ trois cens villes, grandes ou petites, & qu'elles ne comprennent peut-être pas trois millions d'ames ; tout le reste est bourgs ou villages ; mais l'on s'étonnera, sans doute, que l'éducation publique ayant toujours passé aux yeux des Sages comme une affaire d'Etat du premier ordre & de la plus haute considération, nous ayons en France si peu d'enfans qui y aient part.

D'ailleurs, nos villes sont très-différentes entr'elles pour le nombre des habitans. Sans parler de la capitale, qui, contenant plus de huit cens mille ames, ne peut entrer en comparaison avec les autres, elles vont toujours en décroissant depuis environ quatre-vingt mille, jusqu'à quatre mille, & même au dessous ; & toujours dans un plus grand rapport, à mesure qu'elles sont petites. Cette différence graduelle en exige donc une proportionnée dans les écoles. J'aurai donc manqué mon but, si je ne distingue plusieurs sortes d'écoles, selon les lieux, & selon les choses qu'il convenoit d'y montrer.

DISTINCTION DES ÉTUDES.

Écoles du premier degré.

C'est pour les villages. Un maître dans le chef-lieu

lieu de chaque Paroiſſe ſuffira ; d'autant mieux que la pauvreté trop commune dans les campagnes, obligeant le payſan à faire travailler ſes enfans, dès qu'ils ont la force de marcher, ils ne peuvent guere prendre de leçons ſuivies, que durant la mauvaiſe ſaiſon ; &, ce tems répété trois ou quatre ans, on pourra leur montrer tout ce qu'il leur convient de ſavoir ; ce que je borne à ce qui ſuit.

1°. Qu'ils ſachent lire & écrire. On ne peut trop les exercer à lire toutes ſortes d'écritures ; c'eſt l'eſſentiel pour eux. Quel ordre, quel arrangement peut mettre dans ſes affaires un laboureur, un fermier, qui ſouvent ne ſait pas même ſigner ſon nom.

2°. Qu'ils connoiſſent l'arithmétique vulgaire, les poids & meſures des environs, & leurs rapports. Il leur importe à tous d'avoir un livre de comptes. Ils feront la plupart dans le cas de faire quelque petit commerce ; & cela leur deviendra néceſſaire.

3°. Outre les catéchiſmes que l'on doit faire réguliérement pour eux dans leur Egliſe, qu'ils apprennent celui de Fleury ; mais un peu amplifié à l'égard de la partie hiſtorique, qu'aucun Chrétien ne doit ignorer.

4°. J'ai ſouhaité, depuis long-tems, que l'on composât un petit Code-ruſtique, en forme de Catéchiſme, & diviſé en deux parties.

La premiere feroit de droit. On y parleroit ſuccinctement de ce qu'ils doivent au Souverain, à leurs Seigneurs & à leurs Curés ; & de ce qu'ils peuvent ſelon les petits privileges de leurs communautés. Enſuite on leur donneroit une idée des contrats & des baux, avec quelques avis ſur la miſere des procès, par où l'ignorance &

la prévention les menent souvent à leur ruine.

La seconde partie seroit de pratique. On y donneroit d'abord les principes généraux de l'agriculture ; & ensuite des instructions bien expliquées sur les moyens de mettre au plus haut produit les terres & les animaux de chaque endroit. Le zele de MM. les Intendans, & l'émulation des amateurs de l'agriculture, qui se multiplient partout, fourniront sûrement les secours & les lumieres propres au local des cantons. Outre l'avantage inexprimable qui en résulteroit pour l'Etat, ce seroit une ressource de subsistance pour les pauvres campagnes, où les paiemens accumulés absorbant souvent le revenu commun des terres, il ne leur reste plus pour vivre que les fruits de l'industrie.

Ecoles du second degré.

C'est pour les bourgs, où il y a au moins mille personnes, & un Vicaire. Je demande deux maîtres ; & je n'ajoute pour le second que deux choses à ce qui précede.

1°. Le latin, dont l'important est que l'on entende les offices de l'Eglise.

2°. L'arpentage, avec quelques principes de méchanique, sur-tout pour les moulins de toute espece, & les instrumens d'agriculture. L'expérience seule fait sentir combien il est utile de pouvoir entendre, & même diriger les ouvriers de campagne, qui d'ordinaire ne suivent qu'une routine très-imparfaite.

3°. Il seroit à propos de donner quelques leçons de plain-chant à ceux qui ont un peu de voix : la priere publique s'en feroit avec plus de décence. En Bohême, il n'y a pas un bourg tant soit peu considérable, où l'on ne trouve une école, non-

ſeulement de plain-chant, mais de muſique inſtrumentale & vocale, ainſi que de latin. Il eſt commun d'y rencontrer des payſans qui parlent cette langue, & exécutent des *Trio*.

Ecoles du troiſieme degré.

Pour les petites villes, depuis deux à trois mille jusqu'à cinq ou ſix mille ames. Il y a ſouvent dans ces villes des manufactures & du commerce. Il y a des Bourgeois aiſés, & en état d'avancer leurs enfans. Il faut donc que les études y ſoient arrangées de façon que ceux qui doivent reſter là, ſachent ce qui leur eſt néceſſaire, & que les autres ſoient prêts à aller plus loin ; il faut donc trois ou quatre maîtres.

Outre le latin, que l'on enſeignera, à peu près, comme dans les grandes écoles, ſur-tout en le faiſant parler, on donnera les premiers élémens de la Géographie, & de l'Hiſtoire-Sainte & Profane, de la Géométrie, de la Méchanique & du Commerce, mais toujours expreſſément dirigés aux circonſtances & aux beſoins de chaque endroit.

Ecoles du quatrieme degré.

Pour les villes médiocres, depuis ſix à ſept mille, juſqu'à douze ou quinze mille habitans.

Ces villes ne different guere des autres, que par le nombre, à moins que ce ne ſoit des Cathédrales, où il y a des Ecoles de Théologie.

Il faut cinq à ſix Maîtres, indépendamment de ceux qui montrent à lire & à écrire, dans les endroits où d'ailleurs les autres ſont aſſez occupés. On ne peut donc fixer préciſément ce qu'ils doivent enſeigner, puiſque cela dépend de leur nom-

bre : seulement ils se rapprocheront le plus qu'il sera possible du plan général que j'ai tracé, en observant que, s'il y a École de Théologie, la Logique & la Métaphysique morale deviennent indispensables.

Ecoles du cinquieme degré.

Me voilà revenu au plan général, & aux écoles complettes, lesquelles ne conviennent guere qu'aux Capitales des Provinces & aux autres grandes Villes, à cause de la dépense qu'elles exigent, & parce que c'est spécialement delà que doivent sortir les hommes publics, qui feront la gloire & le soutien de l'Etat.

Des Universités.

L'on sera peut-être surpris que je ne réserve pas aux Universités le nom d'école complette, comme le mot semble le marquer; mais les dénominations les plus autorisées par l'usage, ne sont pas toujours les plus justes : d'ailleurs, les Universités sont pour les études de convenance, & par-là sortent de mon plan, ainsi que les écoles militaires, & celles d'artillerie & de génie. Cependant cet objet fait naître tant de réflexions, que je ne peux me défendre de m'y arrêter un instant.

L'on compte en France dix-huit Universités, où l'on reçoit le bonnet de Docteur en Théologie, Droit & Médecine.

Je ne vois point quelle nécessité il y a de vouloir absolument réunir ces trois sciences, tandis qu'elles n'ont aucun rapport nécessaire ensemble; & je vois encore moins pourquoi l'on borne les Universités à ces trois sciences.

Pourquoi ne peut-on être admis aux grades de

nos Universités, sans avoir fait ses premieres études dans ces Universités mêmes, & y avoir obtenu des Lettres de Maîtres-ès-Arts ? Est-il juste d'exclure ceux qui se seroient bien réellement distingués ailleurs, sur-tout dans la partie relative à la science qu'ils embrassent ? Et les Universités ne donnent-elles jamais lieu de les regarder comme des boutiques ouvertes, où l'on vend des titres à qui en veut ?

Pourquoi des Cours souveraines, n'ayant qu'une Ecole de Droit dans leur ressort, souffrent-elles qu'elle soit hors de leur siege, & loin de leurs yeux ? Plusieurs n'y vont que de loin à loin, & pour la forme ; & dès-lors les Professeurs deviennent inutiles. Ceux qui y résident ne peuvent s'instruire de la pratique de la Cour ; & en ce cas-là la théorie est insuffisante. Mais pourquoi, en général, les Professeurs en Droit sont-ils si indulgens pour les absences, si faciles pour les examens, & si exacts pour leurs droits ? comme s'il ne s'agissoit que d'une vaine cérémonie pour leurs légistes, & d'honoraires lucratifs pour eux ! comme si le public n'y étoit point intéressé ! comme si leurs disciples n'avoient pas ensuite la hardiesse d'exercer des Magistratures dont ils sont indignes, ou de se charger d'affaires dont ils sont incapables ; tandis que d'autres, à l'abri d'un titre noble, qu'ils avilissent, croient devoir rester sans emploi.

Pourquoi n'y a-t-il pas dans toutes les grandes villes, non-seulement des écoles de médecine ; mais aussi de chirurgie, avec jardin de botanique, amphithéatre d'anatomie, & cours reglé d'opérations & de chymie ? Est-il moins important au public d'avoir des Chirurgiens habiles, des Apothicaires sûrs, que de savans Médecins. D'ailleurs, ces trois professions, que l'utilité ou la vanité di-

vise avec tant de soin dans les villes, sont réunies de fait dans les campagnes. La santé des paysans, qui sont, comme on l'a vu, le plus grand nombre dans l'Etat, est-elle moins précieuse à l'Etat, que celle des autres habitans ? Ou ne sait-on pas à quelle sorte de gens ils se trouvent abandonnés? Les premiers venus s'y établissent, & il faut que l'on s'en contente. Exigeroit-on qu'ils allassent étudier à Montpellier ou à Paris, tandis qu'en multipliant les écoles, on peut rapprocher les secours ?

Pourquoi chaque Diocese, ayant une Ecole de Théologie, ne fait-il pas aussi ses Docteurs en Théologie, avec les mêmes avantages que ceux de Sorbonne ou d'ailleurs ? C'est par sa célébrité même, que la Sorbonne me semble nuire au vrai bien public ; puisque c'est par-là que les meilleurs sujets, ou du moins les plus aisés, y courent de toutes parts chercher un titre plus utile peut-être qu'honorable ; & quand une fois ils ont goûté le séjour de la capitale, viennent les grandes espérances, & les petites intrigues, le dédain de leurs Provinces, & la fuite des saints emplois ; c'est-à-dire, ce qui par-tout ailleurs seroit absurde & contradictoire, l'ambition & la fainéantise. Or, à quoi servent dans l'Etat des sujets qui auront des bénéfices sans fonctions, des Ecclésiastiques qui ne serviront pas l'Eglise ? Et sans examiner s'ils ont toujours la doctrine que leur titre suppose, comment est-on Docteur, quand on n'enseigne point ? Ce n'est pas la doctrine seule qui mérite des revenus & des privileges, mais le bon usage que l'on en fait. Je vais donc plus loin. Pourquoi en Sorbonne, non plus qu'ailleurs, accorder à la doctrine seule ce qui ne doit être que la récompense de l'édification & des services ? Le savoir est un

titre pour demander de l'emploi : le travail utile peut seul prétendre aux récompenses. Qui empêcheroit donc que les bénéfices des Diocèses, je ne dis pas, les grandes Abbayes, dont les bons Ecclésiastiques n'ont que faire, & qu'ils ne desirent point, mais les canonicats, & autres semblables, ne fissent le partage propre de ceux qui se distingueroient dans l'enseignement public & le saint ministere ? A la bonne heure même qu'ils soient avancés ensuite en proportion de leur mérite : car s'il ne leur convient pas de servir l'Eglise par intérêt, il est permis d'y songer pour eux : &, puisque l'Eglise possede des biens qu'on lui envie, il n'y a qu'à les distribuer de façon que l'envie même soit forcée d'y applaudir.

Pourquoi n'avons-nous aucune Ecole de droit naturel, ni de droit public. En Allemagne, où les Princes ne sont rien moins que despotes, & où cependant les sujets sont aussi soumis que dans les plus séveres Monarchies, on enseigne par-tout ce double droit, & l'on s'en trouve bien. L'on n'oseroit pas élever dans l'obscurité, tant de questions indécentes & dangereuses, si l'instruction publique répandoit mieux les vrais principes.

Pourquoi dans les villes commerçantes n'y a-t-il point d'école de commerce ? Est-il de l'intérêt public que l'on fasse des entreprises au hasard ; que l'on ne devine les ressources, qu'à force de tems, ou quand il n'est plus tems, & que l'on ne connoisse les dangers que par ses pertes ? Un négociant habile & patriote, supérieur aux mauvaises manœuvres par sa probité, & aux jalousies de gain par ses richesses, en enseigneroit plus dans sa patrie en vingt leçons, que l'on en fait en dix ans de comptoir, où la défiance des maîtres les oblige à se cacher de leurs facteurs.

Pourquoi dans les villes de guerre, où la jeunesse a tant de loisir, & étudie si peu l'art dont elle est si fiere de porter les marques.... Mais je me suis interdit de parler de la guerre; peut-être même ai-je poussé trop loin cette excursion, qui paroîtra déplacée à plusieurs, offensante à quelques-uns. Je supplie qu'on la pardonne à mon zele: je n'ai pas la force de l'effacer.

Des bâtimens des Ecoles.

Je ne dirai que deux mots sur cet article.

Je voudrois que l'on eût par-tout des jours favorables, un air pur, & la plus soigneuse propreté; & si ce sont des maisons de pension, il me paroît indispensable qu'il y ait des couverts d'arbres, pour les recréations des beaux jours, assez spacieux pour s'y exercer à l'aise, assez bornés pour y être vus de par-tout, sans bosquets, sans eaux, sans réduits; & pour les mauvais tems, des salles suffisamment vastes, élevées, bien percées, & accompagnées de quelques cabinets pour les exercices qui ne se font pas en commun. Combien d'écoles ressemblent à de miserables prisons? On est étonné, sur-tout à Paris, de voir presque tous les colleges entassés parmi des hôpitaux énormes, dans le quartier le plus serré de cette vaste capitale, & l'élite de notre jeune Noblesse enfermée pour tout plaisir entre quatre murs hauts & étroits, & obligée, au premier rayon de Soleil, ainsi qu'à la premiere goutte de pluie, de se réfugier dans des chambres, souvent obscures & infectes.

Je pourrois étendre ces observations; je le devrois peut-être, & je ne craindrois pas qu'elles fussent indignes de l'attention publique.

De la direction des Ecoles.

La direction des Ecoles appartient à la grande police de l'Etat. Il me paroît inexplicable qu'on l'entende autrement. Il s'agit des enfans, qui sont l'espérance publique, & le bien propre de la Patrie. Il s'agit des maîtres, qui sont des hommes publics, & les dépositaires du premier trésor de l'Etat; il s'agit de l'enseignement public, qui doit être tout dirigé au bien général, & à la constitution propre de l'Etat; il s'agit de la structure de bâtimens publics, où tout doit annoncer la magnificence simple, & la sagesse attentive du Gouvernement. Les Ecoles sont donc l'affaire de tout l'Etat, du moins autant que les hôpitaux; certainement plus que les marchés & les spectacles. Il convient donc que les hommes choisis des principales parties de l'Etat en aient l'inspection & l'intendance. Toute Ecole devroit donc être soumise à trois Directeurs, un Ecclésiastique, un Magistrat, ou autre Officier de Justice, & un Officier municipal, ou un des principaux habitans, tous trois délégués authentiquement à cet effet par leurs Corps ou Supérieurs respectifs.

Ce seroient eux qui régleroient les études, & mettroient à la discipline le sceau de l'autorité publique, pour ôter l'arbitraire aux Maîtres, imprimer du respect aux éleves, & assurer la confiance des parens.

Ce seroient eux qui choisiroient les Maîtres ou les congédiroient, selon les cas, qui se chargeroient de leur payer les gages, & de veiller à l'entretien des bâtimens, pour ôter tout soupçon de vénalité, de faveur, d'intrigue & de mauvaise économie. Car, s'il faut dans les grandes écoles un chef, qui

ait l'inſpection immédiate, un Procureur n'eſt jamais qu'un gagiſte de plus.

Mais les directeurs auroient attention de ne rien ſtatuer, ſans avoir conſulté les maîtres; parce que perſonne ne peut mieux juger de ce qu'il faut pour une école, que ceux qui y enſeignent, & dont l'honneur y eſt intéreſſé; parce que c'eſt une marque de confiance & d'égard, qui ſemble être dûe; parce que rien n'eſt plus propre à établir l'harmonie entre tous, ſans quoi il n'y a que trouble, & point de ſuccès.

Des Maîtres.

Il faut qu'ils aient le ſavoir ſuffiſant, les mœurs eſtimables, & l'indépendance relative à leur état.

Qu'ils ſachent ce qu'ils doivent enſeigner. Ce ſera peut-être le moins difficile, ſi une fois on a de bons livres élémentaires; encore moins difficile, quand on aura des Maîtres formés eux-mêmes ſelon mon plan. La doctrine ſera ſûre, commune & fixe; il ne reſtera de travail que pour bien faire entendre ce que tous auront devant les yeux; & de liberté que pour y ajouter de vive voix les développemens, ou les découvertes que le tems & leurs obſervations propres leur apprendront. On cherchera donc en eux plus de ſageſſe que de ſcience; plus de bon eſprit que de génie; plus d'application & d'exactitude que de brillant & de graces. La ſcience ſans ſageſſe n'inſpire que l'orgueil; le génie ſans jugement expoſe à trop de travers; & le goût du brillant ſans application diſtrait du devoir.

Qu'ils jouiſſent d'une réputation intacte du côté de la religion, des ſentimens & des mœurs, ſans bigotterie, ſans humeur, & ſans rudeſſe. On n'inſ-

pire point des ſentimens nobles, quand on a l'ame baſſe : on prêche mal la religion, quand on en manque : la mauvaiſe réputation détruit l'autorité; la fauſſe dévotion rend ridicule; l'humeur ôte la confiance, & la rudeſſe rebute. Il faut une politeſſe qui ait de la dignité; une bonté qui attache les cœurs; mais avec une fermeté qui ne ſouffre aucun écart. Or, l'on eſt honnête, quand on ſonge que l'on parle à des hommes; on eſt bon, quand on ſe regarde comme le ſubſtitut des peres & des meres; & l'on eſt en même tems ferme, quand on ſent que la regle eſt le principe de tout bien.

Qu'ils ſoient indépendans de tout ce qui gêne la perfection de l'enſeignement public, & les progrès de l'étude perſonnelle. Des hommes deſtinés à former des citoyens, doivent jouir eux-mêmes de la liberté civile, & n'être ſoumis qu'aux loix. Toute domination particuliere entrave l'eſprit & iſole l'ame. Si ces hommes avoient renoncé à leurs familles pour former eux-mêmes une famille idéale ſans parens & ſans deſcendans, quelle idée donneroient-ils des liens reſpectables du ſang & de la parenté? Si leur profeſſion retirée les éloignoit des affaires & des hommes, quel goût répandroient-ils pour les affaires & les arts utiles? S'ils étoient ſujets à un Supérieur étranger, quel attachement pourroient-ils conſerver & inſpirer pour la patrie? & ſi ce Supérieur les portoit à ſuivre des opinions, qu'il ſeroit inutile ou même dangereux d'adopter, comment garantir leurs éleves de cet eſprit de parti toujours préjudiciable à la tranquillité de l'Etat?

Des hommes tout conſacrés à l'étude doivent avoir l'aiſance qui exclut les embarras du jour, & la ſécurité qui épargne les inquiétudes de l'avenir. Que les maîtres ſoient donc célibataires, logés

décemment, & payés avec cette honnête médiocrité, qui suffit toujours à des gens de lettres. Il est trop difficile d'avoir pour des enfans étrangers la bonté attentive que l'éducation exige, quand on a le cœur, ou trop plein, ou mécontent des siens propres. Il est trop difficile de porter dans une école la sérénité imposante & l'égalité d'humeur que l'instruction demande, quand on a l'ame affaissée, ou du moins partagée par les soins domestiques. A Paris les maîtres ont quinze-cens livres de gages; on peut partir de là, en diminuant dans les Provinces, selon la proportion des dépenses. De plus, on se flatteroit en vain que des hommes qui se sentiroient quelque mérite, renonçassent à toute espérance de fortune pour se livrer au plus gênant & au plus ennuyeux des emplois, si leur sort n'étoit du moins assuré. L'on n'est pas toujours jeune & vigoureux. Après avoir servi le public avec succès, l'on peut songer à vivre un peu pour soi; &, au bout de quinze ou vingt ans de travaux utiles, précédés de quinze ou vingt autres, pour s'y préparer, il faut la perspective d'un honorable repos.

Si ces réflexions sont justes, il est tout naturel de choisir les maîtres dans le Clergé séculier. C'est là où le célibat n'est point suspect, parce qu'il y est de regle, sans obligation de s'engager dans les ordres; c'est-là où la doctrine & les mœurs se rencontrent le plus souvent réunies, parce que leur union y est nécessaire plus que par-tout ailleurs; c'est-là où il est le plus aisé de trouver des gages & des récompenses, sans ajouter de nouvelles charges ni aux Villes, ni à l'Etat, sans rien ôter à personne qui existe: je dis plus, sans diminuer ni le nombre ni le revenu des vrais emplois, encore moins des dignités ecclésiastiques.

Je regarde donc, & je ne peux m'empêcher de regarder les maîtres occupés de l'éducation publique, comme faisant partie nécessaire du Clergé; puisque la perfection des facultés de l'ame, & le développement des talens naturels, l'attachement légitime à sa famille, & l'obéissance au Souverain, le zele pour le travail & l'amour de la Patrie, les vertus sociales & la charité universelle, la connoissance des vérités éternelles, & la soumission due à l'église, font autant de parties essentielles de la religion dans l'état politique, & que mon plan renferme tout cela, & n'est que cela: puisqu'en conséquence l'éducation publique étant tellement dirigée au bien général, que la religion y a par-tout la premiere place, & que tout y rappelle à la religion, elle est en effet le plus grand service que le Clergé puisse rendre à l'Etat; elle fait donc dès-lors partie nécessaire du ministere de la religion, qui appartient proprement au Clergé. C'est donc au Clergé à fournir les maîtres, & à les payer. Et peut-on douter que le Clergé séculier, toujours si attentif à conserver ses vraies prérogatives, ait jamais cédé, ou cede jamais à d'autres, qu'avec le plus grand regret, une fonction aussi noble que celle de l'enseignement public?

Que l'on n'appréhende point de manquer de maîtres pour les campagnes; ils sont trouvés, & voici comment. La plupart des jeunes gens qui se destinent à l'état ecclésiastique sont de la campagne, & n'ont guere d'autre ambition ni d'autre espérance que de parvenir à quelque cure de campagne. Ils ont fini leur théologie, &, si l'on veut, leur séminaire à environ vingt ans, & ne peuvent être Prêtres, ni par conséquent Vicaires, &c. qu'à vingt-cinq. Voilà donc quatre ou cinq ans, où ils sont sans emploi, sans occupation fixe, trop sou-

vent ſans courage pour s'en preſcrire à eux-mêmes, qui ſoit utile ni à eux ni encore moins au public, & livrés à leur propre conduite dans le premier feu de l'âge, où le moindre danger pour eux, le moindre mal eſt de ne rien faire. Ce ſont eux que je deſtine aux petites écoles de campagne, & non ces maîtres ignorans dont on ſe ſert, plus mal payés que des valets, & auſſi groſſiers que leurs éleves. Il faut qu'ils vivent chez eux; le moindre ſecours les fera vivre ailleurs. C'eſt-là que, ſous les yeux du Curé & du public, ils leur ſeront comptables de leurs mœurs & de leur tems, & que ce tems deviendra tout à la fois une épreuve aſſez ſûre de leur caractere, avant qu'ils ſoient admis aux ordres, & une habitude heureuſe de s'occuper honnêtement, & un ſervice précieux pour l'égliſe & pour l'Etat.

Ceux des villes qui auront plus de peine à vivre dans les villages, pourront s'attacher à leurs paroiſſes pour les catéchiſmes, & la décence de l'office public, en attendant qu'ils puiſſent les ſervir dans un rang plus élevé, puiſqu'en effet elles ont par-tout trop peu de Miniſtres. Et pourquoi ne les y obligeroit-on pas? Peut-on commencer trop-tôt les fonctions d'un état dont on porte l'habit? ou peut-on ſonger à prendre un état dont on ne voudroit remplir aucune fonction? Ou dans tout ce qui a trait à la religion, eſt-il aucune fonction que l'on oſe dédaigner? Mais ceci paſſe mon objet.

Que l'on appréhende encore moins de manquer de maîtres pour les villes, ſur-tout ſi mon plan étoit une fois établi. Parmi les éleves qu'il produiroit, il ſeroit aiſé de trouver des maîtres. Quiconque paroît ſi épouvanté de toute idée de changement, ne s'eſt apparemment pas donné la

peine d'examiner comment ces maîtres qu'il protege, auroient acquis des lumieres & des talens si supérieurs; on veut dissimuler que ce ne sont que des écoliers revêtus, & obligés d'apprendre au jour la journée ce qu'ils enseigneront demain. D'ailleurs, il se présentera plus de sujets pour l'état ecclésiastique, quand il offrira plus de places solides à remplir, & moins de faveur pour des professions ou des titres qui lui sont comme étrangers. L'intérêt, l'honneur & le goût sont d'assez grands attraits. On n'auroit bientôt plus que l'heureux embarras du choix. Je touche encore l'article de l'intérêt, parce qu'il n'est guere dans l'humanité que les riches ayent assez de zele pour prendre à leurs frais des emplois si pénibles, ni que les autres les recherchent, si leur fortune n'y trouve son compte.

Il y eut un tems où des hommes se sont présentés, & ont dit : vous manquez d'écoles & de » maîtres : confiez-nous vos enfans, le moindre » coin nous suffira; nous ne vous demandons que » la permission de vous faire du bien. Cet appas de gratuité a prévenu. On a regardé avec admiration des hommes si désintéressés; on s'est cru heureux de les recevoir. Mais comment s'est-on imaginé que des hommes qui n'avoient rien, vivroient de rien, sur-tout lorsqu'ils se seroient multipliés ? Il est arrivé ce qui devoit être. On leur a donné, on les a dotés, & ces hommes qui ne vouloient rien, se sont trouvés au point de ne manquer de rien, d'avoir même du superflu, &c.

Mais comment doter cette multitude d'écoles de toute espece ?

Quand on considere qu'il n'y a peut-être pas une Ville, où quelque suppôt de Finances, Directeur, Receveur, ou Contrôleur, n'ait à lui seul

autant ou plus de revenus réels, qu'il n'en faudroit pour le College de cette Ville; n'est-on pas étonné que l'Etat soit si prodigue pour des fonctions si peu nécessaires, ou du moins si aisées; & qu'il y ait tant d'embarras à trouver des fonds pour l'éducation publique, qui est si pénible & qui importe tant à l'Etat?

Quand on devroit prendre l'entretien des Colleges directement sur les revenus ou impôts des Provinces, oseroit-on dire que cet emploi ne tourneroit pas au vrai bien, ou même au premier bien des Provinces?

Quand les Villes y destineroient une partie de leurs octrois; cette destination ne seroit-elle pas aussi utile, n'auroit-elle pas plus de vraie magnificence, que des feux d'artifices, &c?

Ce n'est cependant pas-là mes ressources. Je viens de dire que l'entretien des écoles regarde le Clergé, & je ne l'ai pas oublié. D'ailleurs, il y a déja grand nombre de Colleges suffisamment fondés. Il ne s'agit donc que de suppléer à ce qui manque pour le présent, & de pourvoir aux récompenses pour l'avenir.

Dans les Pays-Bas, où l'on trouve les Chapitres plus nombreux, & les Abbayes plus riches qu'il n'est nécessaire, il y a des prébendes affectées par indult au paiement des maîtres, & le Souverain assigne sur les Abbayes des pensions révocables à volonté: cela s'appelle pain d'Abbaye, & s'accorde même aux femmes. Voilà, non pas un projet, mais un exemple. J'ai encore d'autres idées: j'ai fait des calculs. Mais dans tout ce qui a besoin de l'autorité du Prince, il m'a toujours paru aussi indécent qu'inutile de rien publier sans l'aveu du Ministere; & de plus, je dois penser que si l'on juge mon plan vraiment avantageux,

assez

assez d'autres, sans moi, trouveront les moyens de le réaliser.

Des Etudians.

Il n'y a que deux choses à demander aux enfans, la docilité & l'émulation; puisque sans elles, ou ils ne font rien, ou ils restent en deçà de ce qu'ils pourroient faire. Il ne s'agit donc que d'aider l'une & d'exciter l'autre, pour se promettre le plus heureux succès.

Mais il faut distinguer deux sortes de docilités, celle d'esprit, & celle de cœur. La premiere est l'aptitude naturelle aux sciences; la seconde est la volonté de les apprendre. Ces deux qualités ne sont pas toujours réunies; l'on seroit trop heureux.

Il y a des enfans qui ont quelqu'esprit, mais sans goût pour l'étude, & sans souplesse pour les leçons. Cela doit être suspect. Ce sont quelquefois des esprits gauches & rétifs, qui n'ont qu'un vain babil & une fausse vivacité, dont les parens ont la foiblesse d'être contents. Il faut les animer par les moyens doux; mais, s'ils sont inefficaces, il faut essayer la contrainte. Une fermeté constante les pliera peu-à-peu au travail, & peut-être qu'enfin les succès caressés feront venir le goût.

Il y a des enfans qui ont la meilleure volonté, sans talens. Que l'on se garde bien de les négliger, encore plus de les maltraiter. Souvent ce sont des talens cachés, qu'une étude opiniâtre développe; des esprits lents, mais dont les progrès seront solides. L'envie d'apprendre est toujours le premier moyen de savoir.

Il y en a qui ne montrent ni volonté ni talens. Il paroit plus qu'inutile de les tourmenter. Il faut

leur chercher des professions où le corps agisse plus que l'ame ; peut-être y réussiront-ils.

Cependant je crois avoir bien remarqué qu'il y a deux pierres de touche pour essayer les jeunes esprits, la géométrie & la logique. Tant qu'ils n'ont pas une incapacité avérée pour ces sciences instrumentales, c'est manquer à eux & au public que d'en désespérer.

Dans tous les cas on leur doit l'instruction la mieux dirigée, & la discipline la plus exacte.

J'ai dit sur l'instruction ce qui m'a semblé le meilleur. Je réduis la discipline à deux regles qui me semblent remédier seules à tous les inconvéniens.

1°. Qu'il n'y ait rien d'arbitraire ni pour les leçons ni pour les châtimens. Les enfans n'aiment point l'ordre, parce qu'il les gêne ; mais ils sentent la justice autant ou plus que les hommes faits, & ils s'y soumettent. Or, point de justice sans ordre public & sans loix fixes. Il faut donc que toutes leurs études & leurs heures soient décidées, & qu'ils sachent aujourd'hui ce qu'ils doivent faire demain. Il faut de plus, que toutes les fautes & manquemens soient prévus, & qu'il y ait un code pénal, où chacun trouve son arrêt prononcé avant que d'avoir failli. Mais que les punitions soient distinguées plus par la honte que par le travail qu'elles imposent ; qu'elles soient gênantes, mais praticables ; qu'elles soient courtes, mais répétées irrémissiblement, de façon qu'il y ait toujours lieu à l'amendement & jamais à l'indulgence. Je voudrois même qu'un maître ne jugeât point seul ni des récompenses d'honneur, ni des peines un peu graves. Il n'auroit qu'à former un petit conseil de ses premiers écoliers, & prendre publiquement leurs avis. Il n'y aura pour lors nul

ſoupçon de partialité ; les enfans s'accoutumeront à apprécier les actions, à être juſtes, & j'oſe répondre qu'ils ſeront auſſi ſéveres que lui. Des maîtres d'école ne doivent point paroître deſpotes ; cela ſeroit trop ridicule ; mais ils doivent être reſpectés, & ils le ſeront infailliblement, quand on croira obéir moins à eux qu'aux loix, & que les loix n'ayant rien que de convenable, il ne pourra y avoir d'eſpérance de grace, parce que toute grace ne pourroit être que déſordre & injuſtice.

J'appuie beaucoup ſur la légiſlation & l'exactitude à l'obſerver ; parce que je regarde les enfans comme de petits hommes, & l'éducation publique comme une image de la vie commune dans un état policé. Or, cette vie eſt un mêlange continuel de regle & de liberté. La regle y a ſes avantages, & la liberté ſes bornes. Or, voilà le double principe ſur lequel doit rouler la police de l'éducation. Que les enfans apprennent de bonne heure à obéir gaiement, quand ils le doivent, & à jouir ſagement d'eux-mêmes, quand ils le peuvent ; & ils ſauront ce qu'ils doivent toujours faire.

2°. Qu'il n'y ait point d'avancement de claſſe ſans progrès de ſavoir. L'indulgence en ce genre eſt offenſante pour le public, & funeſte aux particuliers ; car alors les foibles arrêtent les forts, ce qui eſt injuſte ; ou ils reſtent au même point, ce qui les décourage ſans retour. Et ſi la ſeconde année n'eſt pas plus heureuſe que la premiere, le ſeul parti ſage eſt de les renvoyer abſolument comme ineptes. Si c'eſt imbécillité réelle, il faut les plaindre ; mais les maîtres ne ſont point faits pour être garde-enfans. Si c'eſt mauvaiſe volonté, c'eſt aux parens à y pourvoir : nul autre ne doit ſouffrir de leur coupable négligence. Cependant, comme ces extrêmités ſont toujours douloureuſes,

je voudrois que la ſentence d'excluſion fût de l'avis de tous les maîtres.

Mais ce n'eſt pas aſſez d'établir des châtimens pour les fautes, ſi l'on n'y joint des récompenſes pour les ſuccès : & ſi les châtimens doivent être publics, pour que la honte intimide, les récompenſes doivent être éclatantes, pour que l'émulation s'enflamme. L'émulation n'eſt pas préciſément l'envie de faire le mieux qu'il eſt poſſible; ce ſeroit une vertu pure; mais l'envie de faire mieux que les autres; ce qui tient de la vanité. Malgré ce côté défectueux, elle n'en eſt pas moins la ſource des plus belles choſes dans la ſociété. La ſupériorité eſt un goût général; le plaiſir le plus actif eſt celui de la gloire. L'affaire eſt de lui préſenter des objets eſtimables; & l'amour-propre ſera toujours la plus grande reſſource dans un Etat policé.

Je ſouhaiterois donc, par exemple, que, dans chaque claſſe, il y eût quelques médailles d'argent de différentes grandeurs, qui euſſent d'un côté une croix fleurdeliſée, avec le nom du Souverain en légende, & celui de la ville au bas; & de l'autre côté, un compas ouvert ſur un livre, & pour légende le numéro de la claſſe & du grade, avec une exergue en blanc, que l'on rempliroit, à la fin de l'année, du nom de celui qui la mériteroit alors, & à qui elle reſteroit pour témoignage & pour prix.

Et, comme dans les écoles, ainſi qu'ailleurs, il y a deux ſortes de mérite, celui des mœurs & celui des talens, il ſeroit auſſi à propos qu'on les honorât chacun d'une diſtinction propre, pour que les jeunes gens s'accoutumaſſent auſſi à les bien diſtinguer : ainſi pour la ſageſſe, la médaille pourroit être ſoutenue d'un ruban bleu; pour le

ſavoir, d'un ruban aurore ; & celui qui réuniroit les deux, ce qui arrive aſſez ſouvent, auroit le ruban aurore & bleu : on lui donneroit même quelque ſorte d'autorité ſur ſes condiſciples, parce que ce double mérite eſt en effet la ſource de toute vraie autorité.

Un autre moyen d'émulation auſſi puiſſant, & peut-être plus utile, ſeroit qu'après le cours des premieres études, il y eût pour les ſujets qui ſe ſeroient le plus diſtingués, des dons & des avantages relatifs au genre de vie qu'ils voudroient embraſſer ; par exemple, pour ceux qui ſe deſtineroient à la guerre, quelques belles armes, avec des facilités pour entrer au ſervice, telles qu'il plairoit au miniſtere de les accorder. Pour les autres, à proportion, ſelon leur objet. Pour ceux qui ſeroient moins aiſés, quelque bourſe qui les aideroit à aller plus loin : il y en a de fondées en pluſieurs endroits ; il ſeroit noble d'en fonder davantage, pourvu qu'elles fuſſent données, non aux petites recommendations, mais au ſeul mérite ; car, tant qu'on pourra obtenir par la faveur & l'intrigue le prix des talens & de la vertu, qui ſe mettra en peine de devenir meilleur ? Il n'eſt pas croyable combien l'Etat perd d'excellens hommes, faute de pareils ſecours. Que les eſprits médiocres reſtent en arriere ; c'eſt un bien, même pour eux : mais n'eſt-il pas affligeant que des ames bien faites, des génies heureuſement nés, rampent dans l'obſcurité, ou ſoient réduits, pour ſe ſoutenir, à des reſſources qui les dégradent ?

Voilà pour le commun des écoles : mais dans les maiſons de penſion en regle, où les jeunes gens vivent enſemble, il faut de plus y établir la plus exacte honnêteté. C'eſt-là que les objets d'émulation ſe multiplient ; c'eſt-là que l'on allie commo-

dément les études avec les exercices; c'eſt-là, & non dans les maiſons particulieres, où tout devient écueil, que l'on empêche les domeſtiques d'être ſerviles, flatteurs & corrupteurs, & les éleves d'être fantaſques, ſuborneurs, & hautains; que les parens foibles ou ſcandaleux & les amis faux ou intéreſſés ne traverſent point le bien; & que les enfans ne comptent que ſur eux-mêmes; que l'on commande avec politeſſe, même aux coupables; & que l'on obéit ſans replique, ſur quelque tête que réſide l'autorité; que les grands s'accoutument à avoir de la bonté ſans faſte, & de la dignité ſans inſolence; & les petits des égards ſans baſſeſſe, & de l'amitié ſans groſſiéreté; que l'on fait ſentir aux uns ce qu'ils doivent, & aux autres ce qu'ils peuvent; que l'on donne un extérieur de reſpect au nom & à la naiſſance; & la conſidération réelle aux talens & aux vertus; que l'on eſt loin des mauvais exemples, ou du moins des vices impunis, & que l'on ramene les pratiques de religion à la ſainte uniformité que l'égliſe preſcrit, &c. Ce point ſeul demanderoit un volume. Une maiſon de penſion nombreuſe & bien conduite, ſera le plus excellent noviciat de la jeuneſſe, tant que les Peres & les Meres ne ſeront pas les plus excellens modeles & les meilleurs maîtres.

Ce n'eſt pas encore tout. En vain s'efforcera-t-on de perfectionner l'éducation des garçons, ſi l'on ne ſonge efficacement à réformer celle des filles. Tant qu'il ſera dans nos mœurs que les jeunes gens entrent dans le monde, dès qu'ils quittent leurs maîtres, ou même avant; que les femmes ſe communiqueront ſi librement, & ſe plairont même à les agacer; qu'il ſera du bon air de leur faire la cour, & de commencer ſa réputation par elles; qu'elles auront un crédit dominant, & que tous

les premiers égards feront pour elles ; que cependant, elles ne fauront rien, & ne pourront ni ne voudront entendre parler que d'ajuſtemens & de figures, de ſpectacles & de bals, de parties de promenade, & d'arrangement de ſoupers, de petites intrigues & de miſérables rivalités ; quelques graces qu'elles aient d'ailleurs, quelque décence que l'on ſuppoſe dans leur conduite, il eſt abſurde d'eſpérer que de jeunes gens deviennent jamais avec elles des hommes ſages, appliqués, patriotes, encore moins de grands hommes dans aucun genre, & ſur-tout dans ceux qui demandent de la gravité, & un extérieur reſpectable. Si l'on puiſe dans ce commerce la légéreté & la gentilleſſe que les étrangers nous envient, delà vient auſſi la frivolité qu'ils nous reprochent. Si l'on croit y être à l'abri des mauvaiſes compagnies, l'expérience n'apprend que trop qu'il y a des maſques trompeurs. La parure, la muſique & la danſe occupent à peu près la jeuneſſe des filles. Si l'on y ajoute un petit eſſai de géographie, de mithologie & d'hiſtoire, c'eſt une éducation complette. Néanmoins, elles n'ont nulle bonne idée de la nature, ni des ſciences phyſiques, encore moins de la métaphyſique, & de la ſolide morale ; nuls grands principes, pas même de religion. A peine ſaventelles écrire plus correctement que les femmes qui les ſervent. Il ne s'agit pour elles que de plaire à des hommes déſœuvrés, ou d'inſpirer de la jalouſie à leurs compagnes. On ne ſonge ſeulement pas qu'elles n'auront que deux partis à prendre, ou de vivre enfermées dans un couvent, ce qui eſt l'antipode de leur éducation, ou de donner, non pas ſimplement des enfans, mais des citoyens & des défenſeurs à la patrie ; ce dont elles ſont auſſi

incapables, que leurs épagneuls de produire des lions, ou leurs ſerins des aigles.

Qu'à la place de cette éducation futile, on les inſtruiſe à peu près comme les hommes, & des mêmes choſes que les hommes, ſelon les rangs & les états, en ſubſtituant ſeulement, à ce qui ne convient qu'à notre ſexe, les ouvrages des mains, qui ſont ſi ſéants au leur, & que ſouvent elles dédaignent : alors nous aurons des femmes inſtruites, & non d'agréables perroquets; des femmes honnêtes, & non des jolies marionnettes, des femmes actives & capables d'inſpirer aux hommes la noble émulation de vertus, & non des pagodes parées, qui ne veulent que leur encens. Les jeunes gens ſeroient déſormais plus jaloux de leur eſtime que de leur prétendue faveur; &, perſuadés qu'ils ne ſeront accueillis qu'en ſe rendant louables, au lieu de renoncer à toute étude, dès qu'ils quittent leurs maîtres, comme on ne le voit que trop ſouvent, ils chercheroient à perfectionner leur eſprit, & à s'attirer, par leurs ſentimens, & l'élévation de leur ame, des regards dont on ne ſe cacheroit point, & des attentions qui ſeroient glorieuſes, parce qu'elles ſeroient des preuves de mérite.

Je ne finirois pas ſur cet article; tant il me ſemble intéreſſant. Mais peut-être que j'en dis même trop, & que pluſieurs regarderont cette idée, comme une ſimplicité impertinente, ou tout au plus comme une belle chimere, à reléguer au pays des ſonges. Et en effet le petit nombre des femmes raiſonnables & éclairées ſont des eſpeces de monſtres, qui fuient le monde, parce qu'il n'eſt pas digne d'elles; que l'on ne peut s'empêcher d'admirer, mais que l'on n'oſe voir, qu'à la dérobée, ſous peine de ridicule & d'anathême; quoiqu'une

figure touchante avec une raiſon cultivée, ſoit le plus charmant objet de la nature. Mais pourquoi donc penſer ſi mal de cette moitié de notre eſpece ? Pourquoi mépriſer ſi cruellement celles que nous flattons ſans meſure ? Pourquoi les laiſſer s'avilir elles-mêmes, en traitant leurs ames comme incapables de le diſputer aux nôtres, en ſe croyant moins que nous, ou en bornant tout leur mérite & leurs forces à quelques attraits paſſagers, qui bientôt flétris, ne leur laiſſeront qu'une triſte retraite & de longs regrets. Mais ſi elles s'obſtinent à vouloir que la frivolité & la vanité ſoient leur unique partage, ne ſouffrons pas que des hommes, faits pour penſer, ne ſoient que des automates. Elevons nous courageuſement au deſſus des routines aveugles & des mauvais préjugés; &, par de ſages efforts, oſons aſpirer à ce qu'il y a de plus parfait.

Concluſion.

Voyez, comparez, & choiſiſſez.

Sine fictione didici, ſine invidiâ communico, & honeſtatem non abſcondo. Sap. 7.

FIN.

ESSAI

SUR

LE MÉRITE

ET

LA VERTU.

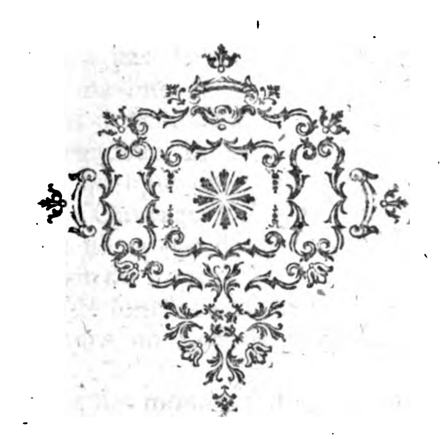


A
MON FRERE.

* * * * * * * * * * * * * *
* * * * * * * *Oui, mon Frere, la Religion bien entendue & pratiquée avec un zele éclairé, ne peut manquer d'élever les Vertus morales. Elle s'allie même avec les connoissances naturelles ; & quand elle est solide, les progrès de celles-ci ne l'alarment point pour ses droits. Quelque difficile qu'il soit de discerner les limites qui séparent l'Empire de la Foi de celui de la Raison, le Philosophe n'en confond pas les objets : sans aspirer au chimérique honneur de les concilier, en bon citoyen, il a pour eux de l'attachement & du respect. Il y a de la Philosophie à l'Impiété aussi loin que de la Religion au Fanatisme ; mais du Fanatisme à la Barbarie, il n'y a qu'un pas. Par* Barbarie, *j'entends, comme vous, cette sombre disposition qui rend un homme insensible aux charmes de la Nature & de l'Art, & aux douceurs de la Société. En effet, comment appeller ceux qui mutilerent les Statues qui s'étoient sauvées des ruines de l'ancienne Rome, sinon des* Barbares ? *Et quel autre nom donner à des gens qui, nés avec cet enjouement qui répand un coloris de finesse sur la Raison, & d'aménité sur les Vertus, l'ont émoussé, l'ont perdu, & sont parvenus, rare & sublime effort ! jusqu'à fuir comme des monstres ceux qu'il leur est ordonné d'aimer. Je dirois volontiers que les uns & les autres n'ont connu de la Religion que le* Spectre. *Ce qu'il y de vrai, c'est qu'ils ont eu des terreurs paniques, indignes d'elle ; terreurs qui furent jadis*

fatales aux Lettres, & qui pouvoient le devenir à la Religion même. » *Il est certain qu'en ces premiers* » *tems*, dit Montagne, *que notre Religion com-* » *mença de gagner autorité par les loix, le zele en* » *arma plusieurs contre toutes sortes de Livres* » *Païens; de quoi les Gens de Lettres souffrent une* » *merveilleuse perte. J'estime que ce désordre ait porté* » *plus de nuisance aux Lettres que tous les feux des* » *Barbares. Cornelius Tacitus en est un bon témoin;* » *car quoique l'Empereur Tacitus, son parent, en* » *eût peuplé, par ordonnances expresses, toutes les* » *Librairies du Monde; toutefois un seul exemplaire* » *entier n'a pu échapper à la curieuse recherche de ceux* » *qui desiroient l'abolir pour cinq ou six vaines clau-* » *ses contraires à notre croyance* «. *Il ne faut pas être grand raisonneur pour s'appercevoir que tous les efforts de l'incrédulité étoient moins à craindre que cette Inquisition. L'incrédulité combat les preuves de la Religion; cette Inquisition tendoit à les anéantir. Encore si le zele indiscret & bouillant ne s'étoit manifesté que par la délicatesse gothique des esprits foibles, les fausses alarmes des ignorans, ou les vapeurs de quelques atrabilaires; mais rappellez-vous l'Histoire de nos troubles civils, & vous verrez la moitié de la Nation se baigner par piété dans le sang de l'autre moitié, & violer, pour soutenir la cause de Dieu, les premiers sentimens de l'humanité; comme s'il falloit cesser d'être homme pour se montrer* religieux! *La Religion & la Morale ont des liaisons trop étroites pour qu'on puisse faire contraster leurs principes fondamentaux. Point de Vertu sans Religion; point de bonheur sans Vertu : ce sont deux vérités que vous trouverez approfondies dans ces réflexions que notre* utilité commune *m'a fait écrire : Que cette expression ne vous blesse point; je connois la solidité de votre esprit & la bonté de votre cœur. Ennemi de*

l'enthousiasme & de la bigotterie, vous n'avez point souffert que l'un se retrécît par des opinions singulieres, ni que l'autre s'épuisât par des affections puériles. Cet Ouvrage sera donc, si vous voulez, un antidote destiné à réparer en moi un tempérament affoibli, & à entretenir en vous des forces encore entieres. Agréez-le, je vous prie, comme le présent d'un Philosophe & le gage d'un Frere.



DISCOURS



DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

NOus ne manquons pas de longs Traités de Morale; mais on n'a point encore pensé à nous en donner des Elémens; car je ne peux appeller de ce nom ni ces conclusions futiles qu'on nous dicte, à la hâte, dans les Ecoles, & qu'heureusement on n'a pas le tems d'expliquer; ni ces Recueils de maximes sans liaison & sans ordre, où l'on a pris à tâche de déprimer l'homme, sans s'occuper beaucoup de le corriger. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelque différence à faire entre ces deux sortes d'Ouvrages: j'avoue qu'il y a plus à profiter dans une page de la Bruyere que dans le volume entier de Pourchot; mais il faut convenir aussi qu'ils sont les uns & les autres incapables de rendre un Lecteur vertueux par principes.

La science des mœurs faisoit la partie principale de la Philosophie des Anciens; en cela, ce me semble, beaucoup plus sages que nous. On croiroit, à la façon (1) dont nous la traitons, qu'il

(1) You must allow me, PALEMON, thus to bemoan *Philosophy*; since you have forc'd me to ingage witth her at a time when her Credit runs so low. She is no longer *active* in the World; nor can hardly, with any advantage, be brought upon the publick *Stage*. We have immur'd her [poor Lady!] in Colleges and Cells; and have set her servilely to such Works as those in the Mines. Empirics, and pedantick Sophists are her chief Pupils. The *School-syllogism*, and the *Elixir*, are the choicest of her Products.

qu'il eſt moins eſſentiel maintenant de connoître ſes devoirs, ou qu'il eſt plus aiſé de s'en acquitter. Un jeune homme au ſortir de ſon cours de Philoſophie, eſt jetté dans un monde d'Athées, de Déiſtes, de Sociniens, de Spinoſiſtes, & d'autres impies, fort inſtruit des propriétés de la matiere ſubtile & de la formation des tourbillons, connoiſſances merveilleuſes qui lui deviennent parfaitement inutiles ; mais à peine ſait-il les avantages de la Vertu, ce que lui en a dit un Précepteur ; ou des fondemens de ſa Religion, ce qu'il en a lu dans ſon Catéchiſme. Il faut eſpérer que ces Profeſſeurs éclairés qui ont purgé la Logique des *univerſaux* & des *cathégories* ; la métaphyſique des *entités* & des *quiddités*, & qui ont ſubſtitué dans la Phyſique, l'Expérience & la Géométrie, aux *hypotheſes frivoles*, ſeront frappés de ce défaut, & ne refuſeront pas à la Morale quelques-unes de ces veilles qu'ils conſacrent au bien public. Heureux ſi cet Eſſai trouve place dans la multitude des matériaux qu'ils raſſembleront.

Le but de cet Ouvrage eſt de montrer que la Vertu eſt preſque indiviſiblement attachée à la connoiſſance de Dieu, & que le bonheur temporel de l'homme eſt inſéparable de la Vertu. Point de Vertu ſans croire en Dieu : point de bonheur ſans Vertu ; ce ſont les deux propoſitions de l'il-

So far is she from producing Statesmen, as of old, that hardly any Man of Note in the publick cares to own the leaſt Obligation to her. If ſome few maintain their Acquaintance, & com now and then to her Receſſes, 'tis as the Diſciple of Quality *came* to his Lord and Maſter ; » *ſecretly*, and *by night* «. Peinture admirable du triſte état de la Philoſophie parmi nous ; mais qu'on ne peut rendre dans notre Langue avec toute ſa force.

lustre Philosophe dont je vais exposer les idées. Des Athées qui se piquent de probité, & des Gens sans probité qui vantent leur bonheur; voilà mes adversaires. Si la corruption des mœurs est plus funeste à la Religion que tous les sophismes de l'incrédulité, & s'il est essentiel au bon ordre de la Société que tous ses membres soient vertueux; apprendre aux hommes que la Vertu seule est capable de faire leur félicité présente, c'est rendre à l'une & à l'autre un service important. Mais de crainte que des préventions fondées sur la hardiesse de quelques propositions mal examinées, n'étouffent les fruits de cet Ecrit, j'ai cru devoir en préparer la lecture par un petit nombre de réflexions, qui suffiront, avec les Notes que j'ai répandues par-tout où je les ai jugées nécessaires, pour lever les scrupules de tout Lecteur attentif & judicieux.

1. Il n'est question dans cet Essai que de la Vertu morale; de cette Vertu que les Saints Peres mêmes ont accordée à quelques Philosophes Païens; Vertu que le culte qu'ils professoient, soit de cœur, soit en apparence, tendoit à détruire de fond en comble, bien loin d'en être inséparable; Vertu que la Providence n'a pas laissée sans récompense, s'il est vrai, comme on le prouvera dans la suite, que l'Intégrité morale fait notre bonheur en ce Monde. Mais qu'est-ce que l'*Intégrité*?

2. L'Homme est integre ou vertueux, lorsque sans aucun motif bas & servile, tel que l'espoir d'une récompense, ou la crainte d'un châtiment, il contraint toutes ses passions à conspirer au bien général de son espece: effort héroïque, & qui toutefois n'est jamais contraire à ses intérêts particuliers. *Honestum id intelligimus, quod tale est,*

ut, detractâ omni utilitate, sine ullis præmiis, fructibusve, per seipsum possit jure laudari. Quod, quale sit, non tam definitione quâ sum usus intelligi potest, quanquam aliquantum potest, quàm communi omnium judicio & optimi cujusque studiis atque factis, qui per multa ob eam unam causam faciunt, quia decet, quia rectum, quia honestum est, etsi nullum consecuturum emolumentum vident. Cicer. *de Orat.* Mais ne pourroit-on pas inférer de cette définition, que l'espoir des biens futurs & l'effroi des peines éternelles anéantissent le mérite & la vertu ? C'est une objection à laquelle on trouvera des réponses dans la Section troisieme du premier Livre. C'est-là que, sans donner dans les visions du Quiétisme, ou faire de la dévotion un trafic, on releve tous les avantages d'un culte qui préconise cette croyance.

3. Après avoir déterminé en quoi consistoit la Vertu (entendez par-tout Vertu morale), nous prouverons, avec une précision vraiment géométrique, que de tous les systêmes concernant la Divinité, le *Théisme* est le seul qui lui soit favorable. » Le *Théisme*, dira-t-on ! Quel blaspheme ! » Quoi ces ennemis de toute révélation seroient » les seuls qui pussent être bons & vertueux « ? A Dieu ne plaise que je me rende jamais l'écho d'une pareille doctrine. Aussi n'est-ce point celle de M. S. qui a soigneusement prévenu la confusion qu'on pourroit faire des termes de *Déiste* & de *Théiste*. Le *Déiste*, dit-il, est celui qui croit en Dieu, mais qui nie toute révélation; le *Théiste*, au contraire, est celui qui est prêt d'admettre la révélation, & qui admet déja l'existence d'un Dieu. Mais en Anglois le mot de *Théist* désigne indistinctement *Déiste* & *Théiste*. Confusion odieuse contre laquelle se récrie M. S. qui n'a pu suppor-

ter qu'on prostituât à une troupe d'impies le nom de *Théistes*, le plus auguste de tous les noms. Il s'est efforcé d'effacer les idées injurieuses qui y sont attachées dans sa langue, en marquant, avec toute l'exactitude possible, l'opposition du *Théisme* à l'*Athéisme*, & ses liaisons étroites avec le *Christianisme*. En effet, quoiqu'il soit vrai de dire que tout *Théiste* n'est pas encore Chrétien, il n'est pas moins vrai d'assurer que pour devenir *Chrétien*, il faut commencer par être *Théiste*. Le fondement de toute Religion c'est le *Théisme*. Mais pour détromper le Public de l'opinion peu favorable qu'il peut avoir conçue de cet illustre Auteur, sur le témoignage de quelques Ecrivains, intéressés apparemment à l'entraîner dans un parti qui sera toujours trop foible, la probité m'oblige de citer à son honneur & à leur honte ses propres paroles.

As averse as I am to the Cause of Theism, *or Name of* DEIST, *when taken in a sense exclusive of Revelation; I consider still that, in strictness, the Root of all is* THEISM; *and that to be a settled Christian, it is necessary to be first of all* a good THEIST . . . . .
. . . .
. . . .
. . . . *Nor have I patience to hear the Name of* THEIST [*the highest of all Names*] *decry'd, and set in opposition to* Christianity. *As if our Religion was a kind of* Magik, *which depended not on the Belief of a single supreme Being. Or as if the firm & rational*

» Quelqu'horreur que » j'aie, dit-il, (Vol. II. » pag. 209) du Déisme, ou » de cette hypothese oppo» sée à la révélation, toute» fois je considere le Théis» me comme le fondement » de toute Religion. Je crois » que pour être bon Chré» tien, il faut commencer » par être bon Théiste. Et » conséquemment je ne peux » souffrir qu'en opposant l'un » à l'autre, on décrie injus» tement le plus sacré de tous » les noms, le nom de Théis» te; comme si notre Reli» gion étoit une espece de » culte magique, & qu'elle » eût d'autre base que la

Belief of such a Being on philosophical grounds, was an improper Qualification for Believing any thing further. Excellent Presomption, for those who naturaly incline tho the Disbelief of Revelation, or who thrò Vanity affect a Freedom of this kind!

» croyance d'un seul Etre » suprême, ou que la croyan- » ce d'un seul Etre suprê- » me, fondée sur des rai- » sonnemens philosophiques, » fût incompatible avec no- » tre Religion. Certes, ce » seroit donner beau jeu à » ceux qui, soit par Scep- » ticisme, soit par vanité, ne » sont déja que trop enclins » à rejetter toute révélation.

Et ailleurs, voici comment il s'exprime encore.

THE *only Subject on which we are perfectly secure, and without fear of any just Censure or Reproach, is that of* FAITH, *and* Orthodox BELIEF. *For in the first place, it will appear, that thro' a profound Respect, and religious Veneration, we have forborn so much as to name any of the sacred and solemn* Mysterys *of* Revelation. *And, in the next place, as we can with confidence declare, that we have never in any Writing, publick or private, attempted such high Researches, nor have ever in Practice acquitted outeselves otherwise than as just* Conformists *to the lawful Church; so we may, in a proper Sense, be said faithfully and dutifully* to embrace *tho se holy* Mysterys, *even in their minutest Particulars, and without the least Exception on account of their amazing Depth.*

» Quant à la foi & à l'or- » thodoxie de ma croyance, » je me sens, dit-il, (Vol. III. » pag. 315), dans une sécurité » parfaite & raisonnable, & » je me flatte de n'avoir sur » ces articles ni reproches, ni » censures équitables à crain- » dre. Tel est le religieux » respect, telle est la véné- » ration profonde que je por- » te à la révélation, que dans » le cours de cet Ouvrage » je me suis scrupuleusement » abstenu, je ne dis pas de » discuter, mais même de » nommer les divins myste- » res qu'elle nous a trans- » mis. C'est avec toute la » confiance que donne la vé- » rité, que je déclare n'avoir » jamais fait de ces propo- » sitions sublimes la matiere » de mes Ecrits publics ou » particuliers, & que je pro- » teste, quant à ma condui- » te, qu'elle a toujours été » conforme aux préceptes de l'Eglise autorisée par nos Loix; » ensorte qu'on peut dire, avec la derniere exactitude, » que, fortement attaché au culte de mon Pays, j'en em-

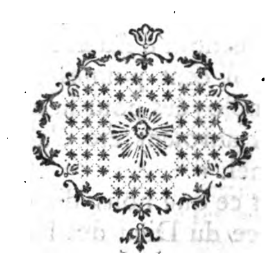
» brasse tous les dogmes dans toute leur étendue, sans que » cette profondeur dont mon esprit est étonné, ait le plus » légérement altéré ma croyance «.

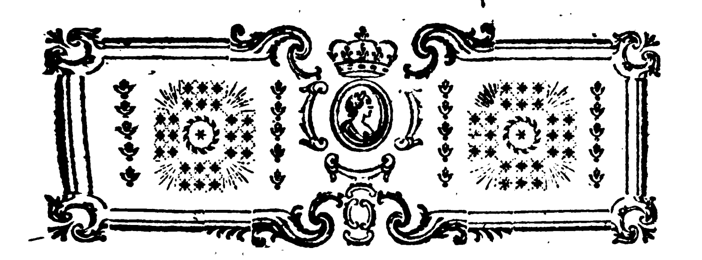
Je ne conçois pas comment, après des protestations aussi solemnelles d'une entiere soumission de cœur & d'esprit aux mysteres sacrés de sa religion, il s'est trouvé quelqu'un assez injuste pour compter M. S. au nombre des Asgils, des Tindales & des Tolands, gens aussi décriés dans leur Eglise, en qualité de Chrétiens, que dans la république des Lettres, en qualité d'Auteurs; mauvais Protestans & misérables Ecrivains. Svift, qui s'y connoît sans doute, en porte ce jugement dans son chef-d'œuvre de plaisanterie. » Auroit-» on jamais soupçonné, dit-il, qu'Asgil fût un » beau génie & Toland un Philosophe, si la re-» ligion, ce sujet inépuisable, ne les avoit pour-» vus abondamment d'esprit & de syllogismes? » Quel autre sujet renfermé dans les bornes de la » nature & de l'art auroit été capable de procu-» rer à Tindale le nom d'Auteur profond, & de » le faire lire? Si cent plumes de cette façon » avoient été employées pour la défense du chris-» tianisme, elles auroient été d'abord livrées à » un oubli éternel. «

4. Enfin, tout ce que nous dirons à l'avantage de la connoissance du Dieu des Nations, s'appliquera, avec un nouveau degré de force, à la connoissance du Dieu des Chrétiens. C'est une réflexion que chaque page de cet Ouvrage offrira à l'esprit. Voilà donc le Lecteur conduit à la porte de nos Temples. Le Missionnaire n'a qu'à l'attirer maintenant aux pieds de nos Autels. C'est sa tâche. Le Philosophe a rempli la sienne.

Il ne me reste qu'un mot à dire sur la maniere

dont j'ai traité M. S... je l'ai lu & relu : je me suis rempli de son esprit, & j'ai, pour ainsi dire, fermé son livre, lorsque j'ai pris la plume. On n'a jamais usé du bien d'autrui avec tant de liberté. J'ai resserré ce qui m'a paru trop diffus, étendu ce qui m'a paru trop serré ; rectifié ce qui n'étoit pensé qu'avec hardiesse ; & les réflexions qui accompagnent cette espece de texte, sont si fréquentes, que l'Essai de M. S.... qui n'étoit proprement qu'une démonstration métaphysique, s'est converti en élémens de morale assez considérables. La seule chose que j'aie scrupuleusement respectée, c'est l'ordre, qu'il étoit impossible de simplifier : aussi cet ouvrage demande-t-il encore de la contention d'esprit. Quiconque n'a pas la force ou le courage de suivre un raisonnement étendu, peut se dispenser d'en commencer la lecture ; c'est pour d'autres que j'ai travaillé.





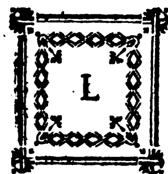
ESSAI SUR LE MÉRITE ET LA VERTU.



LIVRE PREMIER.

PARTIE PREMIERE.

SECTION PREMIERE.



LA Religion & la Vertu sont unies par tant de rapports, qu'on les regarde communément comme deux inséparables compagnes. C'est une liaison dont on pense si favorablement, qu'on permet à peine d'en faire abstraction dans le discours, & même dans

l'esprit. Je doute cependant, que cette idée scrupuleuse soit confirmée par la connoissance du monde; & nous ne manquons pas d'exemples qui paroissent contredire cette union prétendue. N'a-t-on pas vu des peuples, qui, avec tout le zele imaginable pour leur religion, vivoient dans la derniere dépravation, & n'avoient pas ombre d'humanité; tandis que d'autres, qui se piquoient si peu d'être religieux, qu'on les regarde comme de vrais athées, observoient les grands principes de la morale, & nous ont arraché l'épithete de vertueux, par la tendresse & l'affection généreuse qu'ils ont eues pour le genre humain. En général, on a beau nous assurer qu'un homme est plein de zele pour sa religion; si nous avons à traiter avec lui, nous nous informons encore de son caractere. » *M.****** *a de la religion*, dites-vous; « » mais *a-t-il de la probité*? » (1) Si vous m'eussiez fait entendre d'abord qu'il étoit honnête homme,

(1) Remarquez qu'il est question ici de la Religion en général. Si le Christianisme étoit un culte universellement embrassé, quand on assureroit d'un homme qu'il est bon Chrétien, peut-être seroit-il absurde de demander s'il est honnête homme; parce qu'il n'y a point, dira-t-on, de Christianisme réel sans probité. Mais il y a presqu'autant de cultes différens que de Gouvernemens; & si nous en croyons les Histoires, leurs préceptes croisent souvent les principes de la Morale : ce qui suffit pour justifier ma pensée : mais afin de lui donner toute l'évidence possible, supposez que, dans un besoin pressant de secours, on vous adressât à quelque Juif opulent : vous savez que sa Religion permet l'usure avec l'Etranger; espéreriez-vous donc traiter à des conditions plus favorables, parce qu'on vous assureroit que cet homme est un des Sectateurs les plus zélés de la Loi de Moïse? & tout bien considéré, ne vaudroit-il pas beaucoup mieux, pour vos intérêts, qu'il passât pour un fort mauvais Juif, & qu'il fût même soupçonné dans la Synagogue d'être un peu Chrétien?

je ne me ferois jamais avisé de demander s'il étoit *dévot*. (*) TANT EST GRANDE SUR NOS ESPRITS, L'AUTORITÉ DES PRINCIPES MORAUX.

Qu'est-ce donc que la Vertu morale ? quelle influence la religion, en général, a-t-elle sur la probité ? Jusqu'à quel point suppose-t-elle de la vertu ? Seroit-il vrai de dire que l'Athéisme exclut toute probité, & qu'il est impossible d'avoir quelque vertu morale, sans reconnoître un Dieu ? Ces questions sont une suite de la réflexion précédente, & feront la matiere de ce premier Livre.

Ce sujet est presque tout neuf; d'ailleurs, l'examen en est épineux & délicat : qu'on ne s'étonne donc pas si je suis une méthode un peu singuliére. La licence de quelques plumes modernes a répandu l'alarme dans le camp des *Dévots* : telle est en eux l'aigreur & l'animosité, que, quoi qu'un Auteur puisse dire en faveur de la religion, on se récriera contre son Ouvrage, s'il accorde quelque poids à d'autres principes. D'une autre part, les beaux esprits & les gens du bel air, accoutumés à n'envisager dans la religion que quelques abus qui sont la matiere éternelle de leurs plaisanteries, craindront de s'embarquer dans un examen sérieux, (car les raisonneurs les effraient), & traiteront d'imbécille un homme qui professe le désintéressement, & qui ménage les principes de religion. Il ne faut pas s'attendre à recevoir d'eux plus de quartier qu'on ne leur en a fait ; & je les vois résolus à penser aussi mal de la morale de leurs Antagonistes, que leurs Antagonistes pen-

[1] Par-tout où ce mot se prend en mauvaise part, il faut entendre, comme dans la Bruyere & la Roche-Foucault, faux Dévot ; sens auquel une longue, & peut-être odieuse prescription l'a déterminé.

sent mal de la leur. Les uns & les autres croiroient avoir trahi leur cause, s'ils avoient abandonné un pouce de terrein. Ce seroit un miracle que de persuader à ceux-ci qu'il y a quelque mérite dans la religion, & à ceux-là, que la vertu n'est pas concentrée toute entiere dans leur parti. Dans ces extrêmités, quiconque s'éleve en faveur de la religion & de la vertu, & s'engage, en marquant à chacune sa puissance & ses droits, de les conserver en bonne intelligence, celui-là, dis-je, s'expose à faire un mauvais (*) personnage.

*(1) Je me suis demandé quelquefois pourquoi tous ces Ecrits dont la fin derniere est proprement de procurer aux hommes un bonheur infini, en les éclairant sur des vérités surnaturelles, ne produisent pas autant de fruits qu'on auroit lieu d'en attendre. Entre plusieurs causes de ce triste effet, j'en distinguerai deux, la méchanceté du Lecteur, & l'insuffisance de l'Ecrivain. Le Lecteur, pour juger sainement de l'Ecrivain, devroit lire son ouvrage dans le silence des passions: l'Ecrivain, pour arriver à la conviction du Lecteur, devroit par une entiere impartialité, réduire au silence les passions dont il a plus à redouter que des raisonnemens. Mais un Ecrivain impartial, un Lecteur équitable sont presque deux êtres de raison dans les matieres dont il s'agit ici. Je dirois donc à tous ceux qui se préparent d'entrer en lice contre le vice & l'impiété : examinez-vous avant que d'écrire. Si vous vous déterminez à prendre la plume, mettez dans vos Ecrits le moins de bile & le plus de sens que vous pourrez. Ne craignez point de donner trop d'esprit à votre Antagoniste; faites-le paroître sur le champ de bataille avec toute la force, toute l'adresse, tout l'art dont il est capable. Si vous voulez qu'il se confesse vaincu ne l'attaquez point en lâche. Saisissez-le corps à corps: prenez-le par les endroits les plus inaccessibles. Avez-vous de la peine à le terrasser? n'en accusez que vous-même : si vous avez fait les mêmes provisions d'armes qu'Abbadie & Ditton, vous ne risquez rien à montrer sur l'arêne la même franchise qu'eux. Mais si vous n'avez ni les nerfs ni la cuirasse de ces athletes, que ne demeurez-

Quoi qu'il en soit, si nous prétendons atteindre à l'évidence, & répandre quelques lumieres dans cet Essai, nous ne pouvons nous dispenser de prendre les choses de loin, & de remonter à

vous en repos? Ignorez-vous qu'un sot Livre en ce genre fait plus de mal en un jour, que le meilleur Ouvrage ne fera jamais de bien. Car telle est la méchanceté des hommes, que si vous n'avez rien dit qui vaille, on avilira votre cause, en vous faisant l'honneur de croire qu'il n'y avoit rien de mieux à dire. J'avouerai cependant, qu'il y a des hommes assez déréglés pour affecter l'Athéisme & l'irréligion, à qui, par conséquent, il vaudroit mieux faire honte de leur vanité ridicule, que de les combattre en forme. Car pourquoi chercheroit-on à les convaincre? Ils ne sont pas proprement incrédules. Si l'on en croyoit Montagne, il faudroit en renvoyer la conversion au Médecin: l'approche du danger leur fera perdre contenance. *S'ils sont assez fous*, dit-il, *ils ne sont pas assez forts. Ils ne lairront de joindre leurs mains vers le Ciel, si vous leur attachez un bon coup d'épée dans la poitrine; & quand la crainte & la maladie aura appesanti cette licencieuse ferveur d'humeur volage, ils ne lairront de se revenir, & laisser manier tout discrettement aux créances & exemples publics. Autre chose est un dogme sérieusement digéré; autre chose, ces impressions superficielles, lesquelles nées de la débauche d'un esprit débauché, vont nageant témérairement & incertainement dans la fantaisie. Hommes bien misérables & écervelés qui tâchent d'être pires qu'ils ne peuvent.* On ne peut s'empêcher de reconnoître dans cette peinture un très-grand nombre d'impies, & il seroit peut-être à souhaiter qu'elle convînt à tous. Mais s'il y a quelques impies de bonne foi, comme la multitude des ouvrages dogmatiques lancés contr'eux ne permet pas d'en douter, il est essentiel à l'intérêt, & même à l'honneur de la Religion, qu'il n'y ait que les esprits supérieurs qui se chargent de les combattre. Quant aux autres qui peuvent avoir autant & quelquefois plus de zele avec moins de lumieres, ils devroient se contenter de lever leurs mains vers le Ciel pendant l'action, & c'est le parti que j'aurois pris, sans doute, si je ne regardois l'Auteur dont je m'appuie à chaque pas, comme un de ces hommes extraordinaires, & proportionnés à la dignité de la cause qu'ils ont à soutenir.

la source, tant de la croyance naturelle, que des opinions fantasques, concernant la Divinité. Si nous nous tirons heureusement de ces commencemens épineux, il faut espérer que le reste de notre route sera doux & facile.

SECTION SECONDE.

Ou tout est conforme au bon ordre dans l'Univers, ou il y a des choses qu'on auroit pu former plus adroitement, ordonner avec plus de sagesse, & disposer plus avantageusement pour l'intérêt général des êtres & du tout.

Si tout est conforme au bon ordre, si tout concourt au bien général; si tout est fait pour le *mieux*; il n'y a point de mal *absolu* dans l'Univers, point de mal *relatif au tout*.

Tout ce qui est tel qu'il ne peut être *mieux*, est parfaitement bon.

S'il y a dans la Nature, quelque mal *absolu*, il est possible qu'il y eût quelque chose de mieux; sinon, tout est parfait & comme il doit être.

S'il y a quelque chose d'*absolument* mal, il a été produit *à dessein*, ou s'est fait par *hasard*.

S'il a été produit *à dessein*, ou l'ouvrier éternel n'est pas seul, ou n'est pas excellent. Car s'il étoit excellent, il n'y auroit point de mal *absolu* : ou s'il y a quelque mal *absolu*, c'est un autre qui l'aura causé.

Si le hasard a produit dans l'Univers quelque mal *absolu*, l'Auteur de la Nature n'est pas la cause de tout. Conséquemment, si l'on suppose un être intelligent qui ne soit que la cause du bien, mais qui n'ait pas voulu, ou qui n'ait pu prévenir le mal *absolu* que le hasard ou quelque intelligence rivale a produit; cet être est impuissant ou défec-

tueux. Car ne pouvoir prévenir un mal *absolu*, c'est impuissance : ne vouloir pas le prévenir, quand on le peut, c'est mauvaise volonté.

L'Etre tout-puissant dans la Nature, & qu'on suppose la gouverner avec intelligence & bonté, c'est ce que les hommes, d'un consentement unanime, ont appellé *Dieu*.

S'il y a dans la Nature plusieurs êtres & semblables & supérieurs, ce sont autant de *Dieux*.

Si cet Etre supérieur, supposé qu'il n'y en ait qu'un, si ces Etres supérieurs, supposé qu'il y en ait plusieurs, ne sont pas essentiellement *bons*, on les appelle *Démons*.

Croire que tout a été fait & ordonné, que tout est gouverné pour le *mieux*, par une seule intelligence essentiellement bonne, c'est un parfait *Théiste*. (1)

Ne reconnoître dans la Nature d'autre cause, d'autre principe des Etres que le hasard; nier qu'une intelligence suprême ait fait, ordonné, disposé tout à quelque bien général ou particulier, c'est être un parfait *Athée*.

Admettre plusieurs intelligences supérieures, toutes essentiellement bonnes, c'est être *Politheiste*.

Soutenir que tout est gouverné par une ou plusieurs intelligences capricieuses, qui, sans égard pour l'ordre, n'ont d'autres loix que leurs volontés, qui ne sont pas essentiellement bonnes, c'est être *Démoniste*.

Il y a peu d'esprits qui aient été en tout tems,

(1) Gardez-vous bien de confondre ce mot avec celui de *Déiste*. Voyez le *Traité de la véritable Religion*, par M. l'Abbé Delachambre, Doct. de Sorb., si vous voulez être instruit à fond de la différence du *Théisme* & du *Déisme*.

invariablement attachés à la même hypothese sur un sujet aussi profond que la cause universelle des Etres & l'économie générale du Monde ; de l'aveu même des personnes les plus religieuses (1), toute leur foi leur suffit à peine en certains momens, pour les soutenir dans la conviction d'une intelligence suprême ; il est des conjonctures, où frappées des défauts apparens de l'administration de l'Univers, elles sont violemment tentées de juger désavantageusement de la Providence.

Qu'est-ce que l'*opinion* d'un homme ? celle qui lui est habituelle. C'est l'hypothese à laquelle il revient toujours, & non celle dont il n'est jamais sorti, que nous appellerons *son sentiment*. Qui pourra donc assurer qu'un homme qui n'est pas un stupide, est un parfait Athée ? Car si toutes ses pensées ne luttent pas en tout tems, en toute occasion, contre toute idée, toute imagination, tout soupçon d'une intelligence supérieure, il n'est pas un parfait Athée. De même, si l'on n'est pas constamment éloigné de toute idée de hasard ou de mauvais génie, on n'est pas parfait *Théiste* ; c'est le sentiment dominant qui détermine l'état. Quiconque voit moins d'ordre dans l'Univers que de hasard & de confusion, est plus Athée que Théiste. Quiconque apperçoit dans le monde des traces plus distinctes d'un mauvais génie que du bon, est moins Théiste que Démoniste. Mais tous ces systématiques prendront leur dénomination, selon le côté où l'esprit se sera fixé le plus souvent dans ses oscillations.

Du mêlange de ces opinions, il en résulte un

(1) *Penè moti sunt pedes mei, pacem peccatorum videns.* DAVID. in Psalm.

grand

grand nombre d'autres (1), toutes différentes entr'elles.

L'athéisme seul exclut toute religion. Le parfait Démoniste peut avoir un culte. Nous connoissons même des nations entieres qui adorent un diable, à qui la frayeur seule porte leurs prieres, leurs offrandes & leurs sacrifices ; & nous n'ignorons pas que dans quelques religions, on ne regarde Dieu que comme un Etre violent, despotique, arbitraire, & destinant les créatures à un malheur inévitable, sans aucun mérite ou démérite prévu ; c'est-à-dire, qu'on éleve un diable sur ces autels où l'on croit adorer un Dieu.

Outre les sectateurs des différentes opinions dont nous venons de faire mention, nous remarquerons de plus, qu'il y a beaucoup de personnes,

(1) Le Théisme avec le Démonisme. Le Démonisme avec le Polythéisme. Le Déisme avec l'Athéisme. Le Démonisme avec l'Athéisme. Le Polythéisme avec l'Athéisme. Le Théisme avec le Polythéisme. Le Théisme ou le Polythéisme avec le Démonisme, ou avec le Démonisme & l'Athéisme. Ce qui arrive, lorsqu'on admet

Un Dieu dont la nature est bonne & mauvaise ; ou deux principes, l'un pour le bien, & l'autre pour le mal.

Ou plusieurs Intelligences suprêmes & mauvaises ; ce que l'on pourroit proprement appeller Polydémonisme.

Ou lorsque Dieu & le hasard partagent l'empire de l'Univers.

Ou lorsque l'Univers est gouverné par le hasard & par un mauvais Génie.

Ou lorsqu'on admet plusieurs Intelligences mauvaises, sans exclure le hasard.

Ou lorsqu'on suppose le Monde fait & gouverné par plusieurs Intelligences toutes bienfaisantes.

Ou lorsqu'on admet plusieurs Intelligences suprêmes tant bonnes que mauvaises.

Ou lorsqu'on suppose que l'administration des choses est partagée entre plusieurs Intelligences tant bonnes que mauvaises, & le hasard.

qui, par esprit de scepticisme, par indolence, ou par défaut de lumieres, ne sont décidées pour aucune.

Tous ces systêmes supposés, il nous reste à examiner comment chaque systême en particulier, & l'indécision même, s'accordent avec la Vertu, & jusqu'où ils sont compatibles avec un caractere honnête & moral.



SECONDE PARTIE.

PREMIERE SECTION.

LOrsque je tourne les yeux sur les Ouvrages d'un Artiste ou sur quelque production ordinaire de la Nature, & que je sens en moi-même combien il est difficile de parler avec exactitude des *parties*, sans une connoissance profonde du *Tout*; je ne suis point étonné de notre insuffisance dans les recherches qui concernent le Monde, le chef-d'œuvre de la Nature. Cependant, à force d'observations & d'étude, à force de combiner les proportions & les formes dont la plupart des créatures qui nous environnent, sont revêtues, nous sommes parvenus à déterminer quelques-uns de leurs usages. Mais quelle est la fin de ces créatures en particulier? En général même, à quoi sert l'espece entiere de quelques-unes d'entr'elles? C'est ce que nous ne connoîtrons peut-être jamais. Cependant

Nous savons que chaque créature a un *Intérêt privé*, un *bien-être* qui lui est propre, & auquel elle tend de toute sa puissance; penchant raisonnable qui a son origine dans les avantages de sa

conformation naturelle. Nous ſavons que ſa condition *relative* aux autres Etres eſt bonne ou mauvaiſe; qu'elle affectionne la bonne, & que le Créateur lui en a facilité la poſſeſſion. Mais ſi toute créature a un bien particulier, un intérêt privé, un but auquel tous les avantages de ſa conſtitution ſont naturellement dirigés; & ſi je remarque dans les paſſions, les ſentimens, les affections d'une créature, quelque choſe qui l'éloigne de ſa fin; j'aſſurerai qu'elle eſt mauvaiſe & mal conditionnée. Par rapport à elle-même, cela eſt évident. De plus, ſi ces ſentimens, ces appétits qui l'écartent de ſon but naturel, croiſent encore celui de quelqu'individu de ſon eſpece, j'ajouterai qu'elle eſt mauvaiſe & mal conditionnée, relativement aux autres. Enfin, ſi le même déſordre dans ſa conſtitution naturelle, qui la rend mauvaiſe par rapport aux autres, la rendoit auſſi mauvaiſe par rapport à elle-même; ſi la même économie dans ſes affections, qui la qualifie bonne par rapport à elle-même, produiſoit le même effet relativement à ſes ſemblables, elle trouveroit en ce cas ſon avantage particulier en cette bonté, par laquelle elle feroit le bien d'autrui; & c'eſt en ce ſens que l'intérêt privé peut s'accorder avec la vertu morale.

Nous approfondirons ce point dans la derniere partie de cet eſſai. Notre objet, quant-à-préſent, c'eſt de chercher en quoi conſiſte cette qualité que nous déſignons par le nom de *bonté*. Qu'eſt-ce que la *bonté*?

Si un hiſtorien ou quelque voyageur nous faiſoit la deſcription d'une créature parfaitement iſolée, ſans ſupérieure, ſans égale, ſans inférieure, à l'abri de tout ce qui pourroit émouvoir ſes paſſions, ſeule, en un mot, de ſon eſpece; nous dirions, ſans

hésiter, *que cette créature singuliere doit être plongée dans une affreuse mélancolie; car, quelle consolation pourroit-t-elle avoir en un monde qui n'est pour elle qu'une vaste solitude.* Mais si l'on ajoutoit, *qu'en dépit des apparences, cette créature jouit de la vie, sent le bonheur d'exister, & trouve en elle-même de la félicité;* alors nous pourrions convenir *que ce n'est pas tout-à-fait un monstre, & que relativement à elle-même, sa constitution naturelle n'est pas entiérement absurde; mais nous n'irons jamais jusqu'à dire que cet Etre est bon.* Cependant si l'on insistoit, & qu'on nous objectât *qu'il est parfait dans sa maniere, & conséquemment que nous lui refusons à tort l'épithete de bon; car qu'importe qu'il ait quelque chose à démêler avec d'autres, ou non?* il faudroit bien franchir le mot, & reconnoître *que cet Être est bon, s'il est possible toutefois, qu'il soit parfait en soi-même, sans avoir aucun rapport avec l'univers dans lequel il est placé.* Mais si l'on venoit à découvrir, à la longue, quelque systême dans la nature dont on pût considérer ce vivant automate, comme faisant partie, il perdroit incontinent le titre de bon, dont nous l'avions décoré? car comment conviendroit-il à un individu qui, par sa solitude & son inaction, tendroit aussi directement à la ruine de son espece (1)?

(1) Divin Anachorete, suspendez un moment la profondeur de vos méditations, & daignez détromper un pauvre *Mondain*, & qui fait gloire de l'être. J'ai des passions, & je serois bien fâché d'en manquer : c'est très-passionnément que j'aime mon Dieu, mon Roi, mon Pays, mes parens, mes Amis, ma Maîtresse & moi-même.

Je fais un grand cas des richesses : j'en ai beaucoup, & j'en desire encore : un homme bienfaisant en a-t-il jamais assez? Qu'il me seroit doux de pouvoir animer ce talent qui languit sous mes yeux, unir ces amans que l'indigence retient dans le célibat, venger, par mes largesses, ce labo-

Mais si dans la structure de cet Animal ou de tout autre, j'entrevois des liens qui l'attachent à des Êtres connus & différens de lui; si sa conformation m'indique des rapports, même à d'autres especes que la sienne, j'assurerai qu'il fait partie de quelque systême. Par exemple, s'il est mâle, il a rapport en cette qualité avec la femelle; & la conformation relative du mâle & de la femelle annonce une nouvelle chaîne d'êtres, & un nouvel ordre de choses. C'est celui d'une espece ou d'une race particuliere de créatures qui ont une tige commune; race qui s'accroît & s'éternise aux dépens de plusieurs systêmes qui lui sont destinés.

Donc si toute une espece d'animaux contribue à l'existence ou au bien-être d'une autre espece, l'espece sacrifiée n'est que partie d'un autre systême.

L'existence de la Mouche est nécessaire à la subsistance de l'Araignée : aussi le vol étourdi, la

vieux Commerçant des revers de la fortune! Je ne fais chaque jour qu'un ingrat; que ne puis-je en faire un cent! C'est à mon aisance, Religieux fanatique, que vous devez le pain que votre quêteur vous apporte.

J'aime les plaisirs honnêtes : je les quitte le moins que je peux : je les conduis d'une table moins somptueuse que délicate, à des jeux plus amusans qu'intéressés, que j'interromps pour pleurer les malheurs d'Andromaque, ou rire des boutades du Misanthrope : je me garderai bien de les exiler par de noires réflexions : que l'épouvante & le trouble poursuivent sans cesse le crime! l'espoir & la tranquillité, compagnes inséparables de la justice, me conduiront par la main jusqu'au bord du précipice que le sage Auteur de mes jours m'a dérobé par les fleurs dont il l'a couvert; & malgré les soins avec lesquels vous vous préparez à un instant que je laisse venir, je doute que votre fin soit plus douce & plus heureuse que la mienne. En tout cas, si la conscience reproche à l'un de nous deux d'avoir été inutile à sa Patrie, à sa Famille & à ses Amis, je ne crains point que ce soit à moi.

ſtructure délicate, & les membres déliés de l'un de ces inſectes, ne le deſtinent pas moins évidemment à être la *proie*, que la force, la vigilance & l'adreſſe de l'autre à être le *prédateur*. Les toiles de l'Araignée ſont faites pour des aîles de Mouche.

Enfin, le rapport mutuel des membres du corps humain; dans un arbre; celui des feuilles aux branches, & des branches au tronc, n'eſt pas mieux caractériſé, que l'eſt dans la conformation & le génie de ces animaux, leur deſtination réciproque.

Les Mouches ſervent encore à la ſubſiſtance des Poiſſons & des Oiſeaux; les Poiſſons & les Oiſeaux à la ſubſiſtance d'une autre eſpece. C'eſt ainſi qu'une multitude de ſyſtêmes differens ſe réuniſſent & ſe fondent, pour ainſi dire, les uns dans les autres pour ne former qu'un ſeul ordre de choſes.

Tous les Animaux compoſent un ſyſtême, & ce ſyſtême eſt ſoumis à des loix méchaniques ſelon leſquelles tout ce qui y entre eſt calculé.

Or, ſi le ſyſtême des Animaux ſe réunit au ſyſtême des Végétables, & celui-ci au ſyſtême des autres Etres qui couvrent la ſurface de notre Globe, pour conſtituer enſemble le ſyſtême Terreſtre: ſi la Terre elle-même a des relations connues avec le Soleil & les Planetes, il faudra dire que tous ces ſyſtêmes ne ſont que des parties d'un ſyſtême plus étendu. Enfin, ſi la Nature entiere n'eſt qu'un ſeul & vaſte ſyſtême que tous les autres Etres compoſent, il n'y aura aucun de ces Etres qui ne ſoit mauvais ou bon par rapport à ce grand Tout, dont il eſt une partie (1); car ſi cet Etre eſt ſu-

[1] Dans l'Univers tout eſt uni. Cette vérité fut un des premiers pas de la Philoſophie, & ce fut un pas de Géant.

perflu, ou déplacé, c'eſt une imperfection, & conſéquemment un mal abſolu dans le ſyſtême général.

Si un Etre eſt abſolument mauvais, il eſt tel relativement au ſyſtême général, & ce ſyſtême eſt imparfait. Mais ſi le mal d'un ſyſtême particulier fait le bien d'un autre ſyſtême; ſi ce mal

Ac mihi quidem veteres illi majus quiddam animo complexi, multo plus etiam vidiſſe videntur, quàm quantum noſtrorum acies intueri poteſt, qui omnia hæc quæ ſupra & ſubter, unum eſſe & unâ vi, atque unâ conſenſione Naturæ conſtricta eſſe dixerunt. Nullum eſt enim genus rerum, quod aut avulſum à cæteris per ſeipſum conſtare, aut quo cætera ſi careant, vim ſuam atque æternitatem conſervare poſſint. Cic. *Lib.* 3. *de Orat.* Toutes les découvertes des Philoſophes modernes ſe réuniſſent pour conſtater la même propoſition. Tous les Auteurs de ſyſtême, ſans en excepter Epicure, la ſuppoſoient, lorſqu'ils ont conſidéré le Monde comme une Machine dont ils avoient à expliquer la formation, & à développer les reſſorts ſecrets. Plus on voit loin dans la Nature, & plus on y voit d'union. Il ne nous manque qu'une Intelligence & des expériences proportionnées à la multitude des Parties & à la grandeur du Tout, pour parvenir à la démonſtration. Mais ſi le Tout eſt immenſe; ſi le nombre des Parties eſt infini, devons-nous être ſurpris que cette union nous échappe ſouvent? Quelle raiſon a-t-on d'en conclure qu'elle ne ſubſiſte pas. Je ne vois pas comment ce Phénomene fatal à cette eſpece eſt, par une ſuite de l'ordre univerſel des choſes, avantageux à une autre eſpece: donc l'ordre univerſel eſt une chimere. Voilà le raiſonnement de ceux qui attaquent la nature. Voici maintenant la réponſe & le raiſonnement de ceux qui la défendent: je ſuis en état de démontrer que ce qui fait en mille occaſions le mal d'un ſyſtême, ſe tourne, par une ſuite merveilleuſe de l'ordre univerſel, à l'avantage d'un autre: donc, lorſque je n'ai pas la même évidence par rapport à d'autres phénomenes ſemblables, ce n'eſt point altération dans l'ordre: mais inſuffiſance dans mes lumieres; donc l'ordre univerſel des choſes n'en eſt pas moins réel & parfait. Entre la préſomption raiſonnable de ceux-ci, & l'ignorante témérité de leurs antagoniſtes, il n'eſt pas difficile de prendre parti.

apparent contribue au bien général, comme il arrive lorsqu'une espece subsiste par la destruction d'une autre; lorsque la corruption d'un Etre en fait éclore un nouveau; lorsqu'un tourbillon se fond dans un tourbillon voisin; ce mal particulier n'est pas un mal absolu; non plus qu'une dent qui pousse avec douleur, n'est un mal réel dans un systême, que cet inconvénient prétendu conduit à sa perfection.

Nous nous garderons donc de prononcer qu'un Etre est absolument mauvais, à moins que nous ne soyons en état de démontrer qu'il n'est bon dans aucun systême. (1)

Si l'on remarquoit dans la Nature une espece qui fût incommode à toute autre, cette espece mauvaise relativement au systême général, seroit mauvaise en elle-même. De même, dans chaque

(1) Que deviennent donc les Manichéens, avec la nécessité prétendue de leurs principes? où aboutissent les reproches que les Athées font à la Nature? On diroit, à les entendre dogmatiser, qu'ils sont initiés dans tous ses desseins; qu'ils ont une connoissance parfaite de ses ouvrages, & qu'ils seroient en état de se mettre au gouvernail, & de manœuvrer à sa place. Et ils ne veulent pas s'appercevoir qu'ils sont, par rapport à l'univers, dans un cas plus désavantageux qu'un de ces Mexicains qui ne connoissant ni la Navigation, ni la nature de la Mer, ni les propriétés des vents & des eaux, s'éveilleroit au milieu d'un vaisseau, arrêté en plein Océan par un calme profond. Que penseroit-il en considérant cette pesante machine suspendue sur un Elément sans consistance? Et que penseroit-on de lui, s'il venoit à traiter de poids incommodes & superflus, les ancres, les voiles, les mâts, les échelles, les vergues & tout cet attirail de cordages dont il ignoreroit l'utilité. En attendant qu'il fût mieux instruit, (dût-il ne l'être jamais parfaitement), ne lui sieroit-il pas mieux de juger, sur les proportions qu'il remarque dans le petit nombre de parties qui sont à sa portée, plus avantageusement de l'Ouvrier & du Tout.

eſpece d'Animaux; par exemple, dans l'eſpece humaine, ſi quelqu'individu eſt d'un caractere pernicieux à tous ſes ſemblables, il méritera le nom de mauvais dans ſon eſpece.

Je dis *d'un caractere pernicieux*; car un méchant homme, ce n'eſt ni celui dont le corps eſt couvert de peſte, ni celui qui, dans une fievre violente, s'élance, frappe & bleſſe quiconque oſe l'approcher. Par la même raiſon, je n'appellerai point honnête-homme celui qui ne bleſſe perſonne, parce qu'il eſt étroitement garrotté, ou, ce qui revient à cet état, celui qui n'abandonne ſes mauvais deſſeins que par la crainte d'un châtiment ou par l'eſpoir d'une récompenſe.

Dans une créature raiſonnable, tout ce qui n'eſt point fait par affection n'eſt ni mal, ni bien; l'homme n'eſt bon ou méchant que lorſque l'intérêt ou le déſavantage de ſon ſyſtême eſt l'objet immédiat de la paſſion qui le meut.

Puiſque l'inclination ſeule rend la créature méchante ou bonne, conforme à ſa nature, ou dénaturée; nous allons maintenant examiner quelles ſont les inclinations naturelles & bonnes, & quelles ſont les affections contraires à ſa nature, & mauvaiſes.

SECTION SECONDE.

Remarquez d'abord, que toute affection qui a pour objet un bien imaginaire, devenant ſuperflue, & diminuant l'énergie de celles qui nous portent aux biens réels, eſt vicieuſe en elle-même, & mauvaiſe relativement à l'intérêt particulier & au bonheur de la créature.

Si l'on pouvoit ſuppoſer que quelqu'un de ces penchans qui entraînent la créature à ſes intérêts

particuliers, fût, dans son énergie légitime, incompatible avec le bien général, un tel penchant seroit vicieux. Conséquemment à cette hypothese, une créature ne pourroit agir conformément à sa nature sans être mauvaise dans la société; ou contribuer aux intérêts de la société, sans être dénaturée par rapport à elle-même. Mais si le penchant à ses intérêts privés, n'est injurieux à la société que quand il est excessif, & jamais lorsqu'il est tempéré; nous dirons alors que l'excès a rendu vicieux un penchant qui dans sa nature étoit bon. Ainsi toute inclination qui portera la créature à son bien particulier, pour être vicieuse, doit être nuisible à l'intérêt public. C'est ce défaut qui caractérise l'homme intéressé; défaut contre lequel on se récrie si haut (1), quand il est trop marqué.

Mais si dans la créature, l'amour de son intérêt propre n'est point incompatible avec le bien

(1) Tous les Livres de Morale sont pleins de déclamations vagues contre l'intérêt. On s'épuise en détails, en divisions, & en subdivisions, pour en venir à cette conclusion énigmatique, *que quel que soit le désintéressement spécieux, quelle que soit la générosité apparente dont nous nous parions; au fond, l'intérêt & l'amour-propre sont les seuls principes de nos actions.* Si au lieu de courir après l'esprit, & d'arranger des phrases, ces Auteurs, partant de définitions exactes, avoient commencé par nous apprendre ce que c'est qu'intérêt, ce qu'ils entendent par amour-propre, leur Ouvrages avec cette clef, pourroient servir à quelque chose. Car nous sommes tous d'accord que la créature peut s'aimer, peut tendre à ses ntérêts, & poursuivre son bonheur temporel, sans cesser d'être vertueuse. La question n'est donc pas de savoir, si nous avons agi par amour-propre ou par intérêt; mais de déterminer quand ces deux sentimens concouroient au but que tout homme se propose, c'est-à-dire, à son bonheur. Le dernier effort de la prudence humaine, c'est de s'aimer, c'est d'entendre ses intérêts, c'est de connoître son bonheur comme il faut.

général, quelque concentré que cet amour puisse être; s'il est même important à la société que chacun de ses membres s'applique sérieusement à ce qui le concerne en son particulier; ce sentiment est si peu vicieux, que la créature ne peut être bonne, sans en être pénétrée: car si c'est faire tort à la société que de négliger sa conservation, cet excès de désintéressement rendroit la créature méchante & dénaturée autant que l'absence de toute autre affection naturelle: Jugement qu'on ne balanceroit pas à porter, si l'on voyoit un homme fermer les yeux sur les précipices qui s'ouvriroient devant lui; ou, sans égard pour son tempérament & pour sa santé, braver la distinction des saisons & des vêtemens. On peut envelopper dans la même condamnation quiconque feroit frappé (1) d'aversion pour le commerce des femmes, & qu'un tempérament dépravé, mais non pas un vice de conformation, rendroit inhabile à la propagation de l'espéce.

L'amour des intérêts privés peut donc être bon ou mauvais: si cette passion est trop vive, & telle, par exemple, qu'un attachement à la vie qui nous rendroit incapable d'un acte généreux, elle est vicieuse; & conséquemment, la créature qu'elle dirige est mal dirigée, & plus ou moins mauvaise. Celui donc à qui, par un desir excessif de vivre, il arriveroit de faire quelque bien, ne mérite non plus par le bien qu'il fait, qu'un Avocat

(1) On considere ici l'homme dans l'état de pure nature, & il n'est pas question de ces hommes saints qui se sont éloignés du Sexe, par un esprit de continence qu'on se garde bien de blâmer. Il est évident que cet endroit ne leur convient en aucune façon: car on ne peut assurément les accuser d'aversion pour les Femmes, ou de dépravation dans le tempérament.

qui n'a que son salaire en vue, lors même qu'il défend la cause de l'innocence; ou qu'un soldat qui, dans la guerre la plus juste, ne combat que parce qu'il reçoit la paie.

Quelqu'avantage que l'on ait procuré à la société, le motif seul fait le mérite. Illustrez-vous par des grandes actions, tant qu'il vous plaira : vous serez vicieux, tant que vous n'agirez que par des principes intéressés. Vous poursuivez votre bien particulier avec toute la modération possible ; à la bonne heure ; mais vous n'aviez point d'autre motif en rendant à votre espece ce que vous lui deviez par inclination naturelle; vous n'êtes pas vertueux.

En effet, quels que soient les secours étrangers qui vous ont incliné vers le bien ; quoi que ce soit qui vous ait prêté main-forte contre vos inclinations perverses, tant que vous conserverez le même caractere, je ne verrai point en vous de bonté. Vous ne serez bon que quand vous ferez le bien d'affection & de cœur.

Si, par hasard, quelqu'une de ces créatures douces, privées, & amies de l'homme, développant un caractere contraire à sa constitution naturelle, devenoit sauvage & cruelle; on ne manqueroit pas d'être frappé de ce phénomene, & de se récrier sur sa dépravation. Supposons maintenant que le tems & des soins la dépouillassent de cette férocité accidentelle, & la ramenassent à la douceur de celles de son espece, on diroit que cette créature s'est rétablie dans son état naturel. Mais si la guérison n'est que simulée ; si l'animal hypocrite revient à sa méchanceté, si-tôt que la crainte de son géolier l'abandonne, direz-vous que la douceur est son vrai caractere, son caractere actuel ? non, sans

doute. Le tempérament eſt tel qu'il étoit, & l'animal eſt toujours méchant.

Donc, la bonté ou la méchanceté animale (1) de la créature a ſa ſource dans ſon tempérament actuel. Donc, la créature ſera bonne en ce ſens, lorſqu'en ſuivant la pente de ſes affections, elle aimera le bien, & le fera ſans contrainte, & qu'elle haïra & fuira le mal, ſans effroi pour le châtiment. La créature ſera méchante, au contraire, ſi elle ne reçoit pas de ſes inclinations naturelles la force de remplir ſes fonctions, ou ſi des inclinations dépravées l'entraînent au mal, & l'éloignent du bien qui lui ſont propres.

(1) Il y a trois eſpeces de Bonté. Une bonté d'être; c'eſt une certaine convenance d'attributs qui conſtitue une choſe ce qu'elle eſt. Les Philoſophes l'appellent *Bonitas Entis*.

Une bonté animale. C'eſt une économie dans les paſſions que toute créature ſenſible & bien conſtituée reçoit de la Nature; c'eſt en ce ſens qu'on dit d'un chien de chaſſe, lorſqu'il eſt bon, qu'il n'eſt ni lâche, ni opiniâtre, ni lent, ni emporté, ni timide, ni indocile; mais ardent, intelligent & prompt.

Une bonté raiſonnée propre à l'Etre penſant, qu'on appelle Vertu: qualité qui eſt d'autant plus méritoire en lui, qu'étoient grandes les mauvaiſes diſpoſitions qui conſtituent la méchanceté animale, & qu'il avoit à vaincre pour parvenir à la bonté raiſonnée. Exemple.

Nous naiſſons tous plus ou moins dépravés; les uns timides, ambitieux & coleres: les autres avares, indolens & téméraires: mais cette dépravation involontaire du tempérament ne rend point par elle-même la créature vicieuſe: au contraire, elle ſert à relever ſon mérite, lorſqu'elle en triomphe. Le ſage Socrate naquit avec un penchant merveilleux à la luxure. Pour juger combien on eſt éloigné du ſentiment impie & bizarre de ceux qui donnent tout au tempérament, vices & vertus, on n'a qu'à lire la Section ſuivante, & ſur-tout le commencement de la Section quatrieme.

En général, lorsque toutes les affections sont d'accord avec l'intérêt de l'espece, le tempérament naturel est parfaitement bon. Au contraire, si l'on manque de quelqu'affection avantageuse, ou qu'on en ait de superflues, de foibles, de nuisibles, & d'opposées à cette fin principale, le tempérament est dépravé, & conséquemment, l'animal est méchant; il n'y a que du plus ou du moins.

Il est inutile d'entrer ici dans le détail des affections, & démontrer que la colere, l'envie, la paresse, l'orgueil & le reste de ces passions généralement détestées sont mauvaises en elles-mêmes, & rendent méchante la créature qui en est affectée. Mais il est à propos d'observer que la tendresse la plus naturelle, celle des meres pour leurs petits, & des parens pour leurs enfans, a des bornes prescrites, au delà desquelles elle dégénere en vice. L'excès de l'affection maternelle peut anéantir les effets de l'amour, & le trop de commisération mettre hors d'état de procurer du secours. Dans d'autres conjonctures, le même amour peut se changer en une espece de frénésie; la pitié devenir foiblesse; l'horreur de la mort se convertir en lâcheté; le mépris des dangers en témérité; la haine de la vie, ou toute autre passion qui conduit à la destruction, en désespoir ou folie.

TROISIEME SECTION.

Mais pour passer de cette bonté pure & simple dont toute créature sensible est capable, à cette qualité qu'on appelle *Vertu*, & convient ici-bas à l'homme seul.

Dans toute créature capable de se former des notions exactes des choses, cette écorce des êtres dont les sens sont frappés, n'est pas l'unique objet

de ses affections. Les actions elles-mêmes, les passions qui les ont produites, la commisération, l'affabilité, la reconnoissance & leurs Antagonistes s'offrent bientôt à son esprit, & ces familles ennemies, qui ne lui sont point étrangeres, sont pour elle de nouveaux objets d'une tendresse ou d'une haine réfléchie.

Les sujets intellectuels & moraux agissent sur l'esprit à peu près de la même maniere que les êtres organisés, sur les sens. Les figures, les proportions, les mouvemens & les couleurs de ceux-ci ne sont pas plutôt exposés à nos yeux, qu'il résulte de l'arrangement & de l'économie de leurs parties, une beauté qui nous récrée, ou une difformité qui nous choque. Tel est aussi sur les esprits, l'effet de la conduite & des actions humaines. La régularité & le désordre dans ces objets, les affectent diversement, & le jugement qu'ils en portent n'est pas moins nécessité que celui des sens.

L'entendement a ses yeux : les esprits entr'eux se prêtent l'oreille : ils apperçoivent des proportions : ils sont sensibles à des accords : ils mesurent, pour ainsi dire, les sentimens & les pensées. En un mot, ils ont leur critique, à qui rien n'échappe. Les sens ne sont ni plus réellement ni plus vivement frappés, soit par les nombres de la Musique, soit par les formes & les proportions des êtres corporels, que les esprits par la connoissance & le détail des affections. Ils distinguent dans les caracteres, la douceur & la dureté; ils y démêlent l'agréable & le dégoûtant, le dissonant & l'harmonieux ; en un mot, ils y discernent & laideur & beauté ; laideur, qui va jusqu'à exciter leur mépris & leur aversion ; beauté qui les transporte quelquefois d'admiration, & les tient en ex-

tase. Devant tout homme qui pese mûrement les choses, ce seroit une affectation puérile (1) que de nier qu'il y ait dans les êtres moraux, ainsi

(1) En effet, n'est-ce pas une puérilité que de nier ce dont on est évidemment soi-même affecté? Lorsque quelques-uns de nos dogmatistes modernes nous assurent, de la meilleure foi du monde, disent-ils, » que la Divinité n'est » qu'un vain fantôme; que le vice & la vertu sont des » préjugés d'éducation; que l'immortalité de l'ame; que » la crainte des peines & l'espérance des récompenses à » venir sont chimériques «? ne sont-ils pas actuellement sous le *charme*? Le plaisir de paroître sincere n'agit-il pas en eux? Ne sont-ils pas affectés du *decorum & dulce*? Car, enfin, leur intérêt privé demanderoit qu'ils se réservassent toutes ces rares connoissances : plus elles seront divulguées, moins elles leur seront utiles. Si tous les hommes sont une fois persuadés que les Loix divines & humaines sont des barrieres qu'on a tort de respecter, lorsqu'on peut les franchir sans danger, il n'y aura plus de dupes que les Sots. Qui peut donc les engager à parler, à écrire, & à nous détromper même au péril de leur vie; car ils n'ignorent pas que leur zele est assez mal récompensé par le Gouvernement : il me semble que j'entends M. S. qui dit à un de ces Docteurs: » La Philosophie que vous avez la bonté de me » révéler, est tout-à-fait extraordinaire. Je vous suis obli» gé de vos lumieres : mais quel intérêt prenez-vous à » mon instruction? Que vous suis-je? êtes-vous mon Pere? » quand je ferois votre Fils, me devriez-vous quelque chose » en cette qualité? Y auroit-il en vous quelque *affection* » *naturelle*, quelque soupçon qu'il est doux, qu'il est beau de » détromper, à ses risques & fortunes, un différend sur » des choses qui lui importent? Si vous n'éprouvez rien » de ces sentimens, vous prenez bien de la peine, & vous » courez de grands dangers pour un homme qui ne sera » qu'un ingrat, s'il suit exactement vos principes : que ne » gardez-vous votre secret pour vous? Vous en perdez » tout l'avantage en le communiquant. Abandonnez-moi » à mes préjugés; il n'est bon ni pour vous ni pour moi » que je sache que la Nature m'a fait Vautour, & que je » peux demeurer, en conscience, tel que je suis «.

que

que dans les objets corporels, un vrai beau, un beau essentiel, un sublime réel. (1)

Or, de même que les objets sensibles, les ima-

(1) S'il n'y a ni beau, ni grand, ni sublime dans les choses, que deviennent l'amour, la gloire, l'ambition, la valeur? A quoi bon admirer un Poëme ou un Tableau, un Palais ou un Jardin; une belle taille ou un beau visage? Dans ce systême phlegmatique, l'héroïsme est une extravagance. On ne fera pas plus de quartier aux Muses: le Prince des Poëtes ne sera qu'un Ecrivain suffisamment insipide. Mais cette Philosophie meurtriere se dément à chaque moment; & ce Poëte qui a employé tous les charmes de son art pour décrier ceux de la Nature, s'abandonne plus que personne aux transports, aux ravissemens & à l'enthousiasme: & à en juger par la vivacité de ses descriptions, qui que ce soit ne fut plus sensible que lui aux beautés de l'Univers. On pourroit dire que sa Poésie fait plus de tort à l'hypothese des atomes, que tous ses raisonnemens ne lui donnent de vraisemblance. Ecoutons-le chanter un moment.

Alma Venus, Cœli subter labentia signa,
Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferentes
Concelebras. . . . .
Quæ, quoniam rerum naturam sola gubernas,
Nec sine te, quidquam dias in luminis oras
Exoritur; neque fit lætum, neque amabile quidquam;
Te sociam studeo scribundis versibus esse.

Quand on a senti toute la grace de cette invocation, tout ce qu'on peut alléguer contre la beauté, ne doit faire qu'une impression bien légere.

Et ailleurs.

Belli fera munera Mavors
Armipotens regit, in gremium qui sæpe tuum se
Rejicit, æterno devinctus vulnere amoris . . .,
Pascit amore avidos inhians in te, Dea, visus
Æque tuo pendet resupini spiritus ore . . . .
Hunc tu, Diva, tuo recubantem corpore sancto

ges des corps, les couleurs & les sons agissent perpétuellement sur nos yeux, affectent nos sens, lors même que nous sommeillons, les êtres intel-

Circumfusa super, suaves ex ore loquelas
Funde.

Je conviens que ces vers sont d'une grande beauté, dira-t-on. Il y a donc quelque chose de beau? *Sans doute; mais ce n'est pas dans la chose décrite, c'est dans la description: il n'est point de monstre odieux qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux: quelque difforme que soit un Etre (si toutefois, il y a difformité réelle), il plaira, pourvu qu'il soit bien représenté. Mais cette représentation qui me ravit, ne suppose aucune beauté dans la chose: ce que j'admire, c'est la conformité de l'Objet & de la Peinture. La Peinture est belle; mais l'Objet n'est ni beau ni laid.*

Pour satisfaire à cette objection, je demanderai ce qu'on entend par un *Monstre*. Si l'on désigne, par ce terme, un composé de parties rassemblées au hasard, sans liaison, sans ordre, sans harmonie, sans proportion, j'ose assurer que la représentation de cet Etre ne sera pas moins choquante que l'Etre lui-même. En effet, si dans le dessein d'une Tête, un Peintre s'étoit avisé de placer les dents au dessous du menton, les yeux à l'occiput, & la langue au front; si toutes ces parties avoient encore entr'elles des grandeurs démesurées; si les dents étoient trop grandes & les yeux trop petits, relativement à la Tête entiere, la délicatesse du pinceau ne nous fera jamais admirer cette figure. *Mais*, ajoutera-t-on, *si nous ne l'admirons pas, c'est qu'elle ne ressemble à rien.* Cela supposé, je refais la même question: qu'entendez-vous donc par un *Monstre*? Un Etre qui ressemble à quelque chose, tel que la Sirene, l'Hyppogrife, le Faune, le Sphinx, la Chimere, & les Dragons ailés? Mais n'appercevez-vous pas que ces Enfans de l'imagination des Peintres & des Poëtes n'ont rien d'absurde dans leur conformation; que, quoiqu'ils n'existent pas dans la Nature, ils n'ont rien de contradictoire aux idées de liaison, d'harmonie, d'ordre & de proportion: il y a plus; n'est-il pas constant qu'aussi-tôt que ces figures pécheront contre ces idées, elles cesseront d'être belles? Cependant, puisque ces Etres n'existent point dans la Na-

lectuels & moraux, non moins puissans sur l'esprit, l'appliquent & l'exercent en tout tems. Ces formes les captivent dans l'absence même des réalités.

Mais le cœur regarde-t-il avec indifférence les esquisses des mœurs que l'esprit est forcé de tracer, & qui lui sont presque toujours présentes ? Je m'en rapporte au sentiment intérieur. Il me dit qu'aussi nécessité dans ses jugemens, que l'esprit dans ses opérations, sa corruption ne va jamais jusqu'à lui dérober totalement la différence

ture, qui est-ce qui a déterminé la longueur de la queue de la Sirene, l'étendue des aîles du Dragon, la position des yeux du Sphinx, & la grosseur de la cuisse velue & du pied fourchu des Sylvains ? Car ces choses ne sont pas arbitraires. On peut répondre *que pour appeller beaux ces Etres possibles, nous avons desiré, sans fondement, que la Peinture observât en eux les mêmes rapports que ceux que nous avons trouvés établis dans les Etres existans, & que c'est encore ici la ressemblance qui produit notre admiration.* La question se réduit donc, enfin, à savoir si c'est raison ou caprice qui nous a fait exiger l'observation de la loi des Etres réels dans la Peinture des Etres imaginaires ; question décidée, si l'on remarque que dans un Tableau, le Sphinx, l'Hyppogrife, & le Sylvain sont en action, ou sont superflus : s'ils agissent, les voilà placés sur la toile, de même que l'homme, la femme, le cheval & les autres animaux sont placés dans l'Univers : or, dans l'Univers, les devoirs à remplir déterminent l'organisation : l'organisation est plus ou moins parfaite, selon le plus ou le moins de facilité que l'automate en reçoit pour vaquer à ses fonctions : car qu'est-ce qu'un bel homme ? si ce n'est celui dont les membres bien proportionnés conspirent, de la façon la plus avantageuse, à l'accomplissement des fonctions animales. Mais cet avantage de conformation n'est point imaginaire : les formes qui le produisent ne sont pas arbitraires, ni par conséquent la beauté, qui est une suite de ces formes. Tout cela est évident pour quiconque connoît un peu les proportions géométriques que doivent observer les parties du corps entr'elles pour constituer l'économie animale.

du beau & du laid, & qu'il ne manquera pas d'approuver le naturel & l'honnête, & de rejetter le déshonnête & le dépravé, sur-tout dans les momens désintéressés: c'est alors un connoisseur équitable, qui se promene dans une galerie de Peintures, qui s'émerveille de la hardiesse de ce trait, qui sourit à la douceur de ce sentiment, qui se prête autour de cette affection, & qui passe dédaigneusement sur tout ce qui blesse la belle Nature.

Les sentimens, les inclinations, les affections, les penchans, les dispositions, & conséquemment toute la conduite des créatures dans les différens états de la vie, sont les sujets d'une infinité de tableaux, exécutés par l'esprit, qui saisit avec promptitude, & rend avec vivacité, & le bien & le mal. Nouvelle épreuve, nouvel exercice pour le cœur, qui, dans son état naturel & sain, est affecté du raisonnable & du beau; mais qui dans la dépravation, renonce à ses lumieres, pour embrasser le monstrueux & le laid.

Par conséquent, point de vertu morale, point de mérite, sans quelques notions claires & distinctes du bien général, & sans une connoissance réfléchie de ce qui est moralement bien ou mal, digne d'admiration ou de haine, droit ou injuste. Car, quoique nous disions communément d'un cheval mauvais, qu'il est vicieux, on n'a jamais dit d'un bon cheval, ou de tout autre animal imbécille & stupide, pour docile qu'il fût, qu'il étoit méritant & vertueux.

Qu'une créature soit généreuse, douce, affable, ferme & compatissante; si jamais elle n'a réfléchi sur ce qu'elle pratique & voit pratiquer aux autres; si elle ne s'est fait aucune idée nette & précise du bien & du mal; si les charmes de la vertu & de l'honnêteté ne sont point les objets

de ſon affection ; ſon caractere n'eſt point vertueux par principes : elle en eſt encore à acquérir cette connoiſſance active de la droiture qui devoit la déterminer ; cet amour déſintéreſſé de la vertu, qui ſeul pouvoit donner tout le prix à ſes actions.

Tout ce qui part d'une mauvaiſe affection eſt mauvais, inique & blâmable ; mais ſi les affections ſont ſaines, ſi leur objet eſt avantageux à la ſociété, & digne, en tout tems, de la pourſuite d'un être raiſonnable ; ces deux conditions réunies formeront ce qu'on appelle droiture, équité dans les actions. Faire tort, ce n'eſt pas faire injuſtice : car un fils généreux peut, ſans ceſſer de l'être, tuer par malheur, ou par mal-adreſſe, ſon pere, au lieu de l'ennemi dont il s'efforçoit de le garantir. Mais ſi par une affection déplacée, il eût porté ſes ſecours à quelqu'autre, ou négligé les moyens de le conſerver par défaut de tendreſſe, il eût été coupable d'injuſtice.

Si l'objet de notre affection eſt raiſonnable, s'il eſt digne de notre ardeur & de nos ſoins ; l'imperfection & la foibleſſe des ſens ne nous rendent point coupable d'injuſtice. Suppoſons qu'un homme dont le jugement eſt entier & les affections ſaines, mais la conſtitution ſi bizarre & les organes ſi dépravés, qu'à travers ces miroirs trompeurs il n'apperçoive les objets que défigurés, eſtropiés, & tout autres qu'ils ſont, il eſt évident que le défaut ne réſidant point dans la partie ſupérieure & libre, cette infortunée créature ne peut paſſer pour vicieuſe.

Il n'en eſt pas ainſi des opinions qu'on adopte, des idées qu'on ſe fait, ou des religions qu'on profeſſe. Si dans une de ces contrées, jadis ſoumiſes aux plus extravagantes ſuperſtitions, où les

chats, les crocodiles, les singes, & d'autres animaux vils & mal-faisans étoient adorés, un de ces Idolâtres se fût saintement (1) persuadé qu'il étoit juste de préférer le salut d'un chat au salut de son pere, & qu'il ne pouvoit se dispenser en conscience, de traiter en ennemi, quiconque ne professoit pas ce culte; ce fidele croyant n'eût été qu'un homme détestable, & toute action fondée sur des dogmes puériles, ne peut être qu'injuste, abominable & maudite.

Toute méprise sur la valeur des choses, qui tend à détruire quelqu'affection raisonnable, ou à en produire d'injustes, rend vicieux, & nul motif ne peut excuser cette dépravation. Celui, par exemple, qui, séduit par des vices brillans, a mal placé son estime, est vicieux lui-même. Il est quelquefois aisé de remonter à l'origine de cette corruption nationale. Ici, c'est un ambitieux, qui vous étonne par le bruit de ses exploits; là, c'est un pirate, ou quelqu'injuste conquérant, qui, par des crimes illustres, a surpris l'admiration des peuples, & mis en honneur des caracteres qu'on devroit détester. Quiconque applaudit à ces *renommées*, se dégrade lui-même. Quant à celui qui croyant estimer & chérir un homme vertueux, n'est que la dupe d'un scélérat hypocrite, il peut être un sot; mais il n'est pas un méchant pour cela.

L'erreur de fait ne touchant point aux affections, ne produit point le vice; mais l'erreur de droit, influe dans toute créature raisonnable & conséquente, sur ses affections naturelles, & ne peut manquer de la rendre vicieuse.

Mais il y a beaucoup d'occasions où les matie-

(1) *O sanctas gentes quibus hæc nascuntur in hortis numina!* Juv.

res de droit ſont d'une diſcuſſion trop épineuſe, même pour les perſonnes les plus éclairées. (1) Dans ces circonſtances, une faute légere ne ſuffit pas pour dépouiller un homme du caractere & du titre de vertueux. Mais lorſque la ſuperſtition ou des coutumes barbares le précipitent dans de groſſieres erreurs ſur l'emploi de ſes affections; lorſque ces bévues ſont ſi fréquentes, ſi lourdes & ſi compliquées qu'elles tirent la créature de ſon état naturel; c'eſt-à-dire, lorſqu'elles exigent d'elle des ſentimens contraires à l'humaine ſociété, & pernicieux dans la vie civile; céder, c'eſt renoncer à la vertu.

Concluons donc que le mérite ou la vertu dépendent d'une connoiſſance de la juſtice, & d'une fermeté de raiſon, capables de nous diriger dans l'emploi de nos affections. Notions de la juſtice, courage de la raiſon, reſſources uniques dans le danger où l'on ſe trouve de conſacrer ſes efforts, & de proſtituer ſon eſtime à des abominations, à des horreurs, à des idées deſtructives de toute

(1) Les erreurs particulieres engendrent les erreurs populaires, & alternativement : on aime à perſuader aux autres ce que l'on croit, & l'on réſiſte difficilement à ce dont on voit les autres perſuadés. Il eſt preſqu'impoſſible de rejetter les opinions qui nous viennent de loin, & comme de main en main : le moyen de donner un démenti à tant d'honnêtes gens qui nous ont précédés! Les tems écartent, d'ailleurs, une infinité de circonſtances qui nous enhardiroient : » Ceux qui ſe ſont abreuvés ſucceſſivement de ces étrangetés, dit Montagne, ont ſenti, par les oppoſitions qu'on leur a faites, où logeoit la difficulté de la perſuaſion, & ils ont calfeutré ces endroits de pieces nouvelles ; ils n'ont point craint d'ajouter de leur invention, autant qu'ils le croyoient néceſſaire, pour ſuppléer à la réſiſtance & au défaut qu'ils penſoient être en la conception d'autrui « : hiſtoire fidelle & naïve de l'origine & du progrès des erreurs populaires.

affection naturelle. Affections naturelles, fondemens de la société, que les loix sanguinaires d'un point d'honneur, & les principes erronés d'une fausse religion tendent quelquefois à saper. Loix & principes qui sont vicieux, & ne conduiront ceux qui les suivent qu'au crime & à la dépravation, puisque la justice & la raison les combattent. Quoi que ce soit donc qui, sous prétexte d'un bien présent ou futur, prescrive aux hommes, de la part de Dieu, la trahison, l'ingratitude & les cruautés. Quoi que ce soit, qui leur apprenne à persécuter leurs semblables par bonne amitié, à tourmenter par passe-tems leurs prisonniers de guerre, à souiller les autels de sang humain, à se tourmenter eux-mêmes, à se macérer cruellement, à se déchirer dans des accès (1) de

(1) Domptez vos passions, dit la Religion : conservez-vous, dit la Nature. Il est toujours possible de satisfaire à l'une & à l'autre ; du moins il faut le supposer, car il seroit bien singulier qu'il y eût un cas où l'on seroit forcé de devenir homicide de soi-même, pour être vertueux. C'est ce que les Piétistes outrés ne manqueroient pas d'appercevoir, s'ils osoient consulter la Raison. Celui qui, fatigué de lutter contre lui-même, finiroit la querelle d'un coup de pistolet, seroit un enragé, leur diroit-elle. Mais celui qui, révolté de ce procédé brusque, prendroit par amour de Dieu, & pour le bien de son ame, chaque jour, une dose légere d'un poison qui le conduiroit insensiblement au tombeau, seroit-il moins fol ? non sans doute. Si le crime est dans le *suicide*, qu'importe qu'on se tue par des jeûnes & des veilles, de l'arsénic ou du sublimé ? dans un instant ou dans l'espace de dix années ; avec un cilice & des fouets, un pistolet ou un poignard ? C'est disputer sur la forme du crime : c'est s'excuser sur la couleur du poison. Telle étoit la pensée de Saint Augustin. Ceux qui croient honorer Dieu par ces excès, sont dans la même superstition que ces Païens dont il dit dans son Traité merveilleux de la Cité de Dieu : *tantus est perturbatæ mentis & sedibus suis pulsæ furor, ut sic Dii placentur, quemadmodùm ne homines quidem sæviunt.*

zele en présence de leurs Divinités, & à commettre, pour les honorer ou pour leur complaire, quelque action inhumaine & brutale ; qu'ils refusent d'obéir, s'ils sont vertueux, & qu'ils ne permettent point aux vains applaudissemens de la coutume, ou aux oracles imposteurs de la superstition, d'étouffer les cris de la Nature & les conseils de la Vertu. Toutes ces actions que l'humanité (1) proscrit, seront toujours des horreurs en dépit des coutumes barbares, des loix capricieuses, & des faux cultes qui les auront ordonnées. Mais rien ne peut altérer les loix éternelles de la Justice.

SECTION QUATRIEME.

Les Créatures qui ne sont affectées que par les objets sensibles, sont bonnes ou mauvaises, selon que leurs affections sensibles sont bien ou mal or-

(1) La hardiesse d'un Egyptien esprit fort, qui bravant la doctrine du Sacré College, eût refusé de porter son hommage à des Etres destinés à sa nourriture, & d'adorer un Chat, un Crocodile, un Oignon, eût été pleinement justifiée par l'absurdité de cette croyance. Tout dogme qui conduit à des infractions grossieres de la Loi naturelle, ne peut être respecté en sûreté de conscience. Lorsque la Nature & la Morale se récrient contre la voix des Ministres, l'obéissance est un crime. Qui niera que le crédule Egyptien qui, pour donner du secours à son Dieu, eût laissé périr son Pere, n'eût été un vrai parricide ? Si l'on me dit jamais, trahis, vole, pille, tue ; c'est ton Dieu qui l'ordonne, je répondrai sans examen : trahir, voler, piller, tuer, sont des crimes ; donc Dieu ne me l'ordonne pas. La pureté de la morale peut faire présumer la vérité d'un culte ; mais si la morale est corrompue, le culte qui préconise cette dépravation, est démontré faux. Quel avantage cette réflexion seule ne donne-t-elle pas au Christianisme sur toutes les autres Religions ! Quelle morale comparable à celle de Jesus-Christ !

données. Mais c'eſt toute autre choſe dans les créatures capables de trouver dans le bien ou le mal moral, des motifs raiſonnés de tendreſſe ou d'averſion; car dans un individu de cette eſpece, quelque déréglées que ſoient les affections ſenſibles, le caractere ſera bon, & l'individu vertueux, tant que ces penchans libertins demeureront ſubordonnés aux affections réfléchies dont nous avons parlé.

Il y a plus. Si le tempérament eſt bouillant, colere, amoureux; & ſi la créature domptant ces paſſions, s'attache à la vertu, en dépit de leurs efforts; nous diſons alors que ſon mérite en eſt d'autant plus grand, & nous avons raiſon. Si toutefois, l'intérêt privé étoit la ſeule digue qui la retînt; ſi, ſans égard pour les charmes de la vertu, ſon unique bien étoit le fléau de ſes vices, nous avons démontré qu'elle n'en ſeroit pas plus vertueuſe; mais il eſt certain que ſi, de plein gré, & ſans aucun motif bas & ſervile, l'homme colere étouffe ſa paſſion, & le luxurieux réprime ſes mouvemens; ſi tous deux ſupérieurs à la violence de leurs penchans, ils ſont devenus, l'un modeſte, & l'autre tranquille & doux; nous applaudirons à leur vertu, beaucoup plus hautement que s'ils n'avoient point eu d'obſtacles à ſurmonter. Quoi donc! le penchant au vice ſeroit-il un relief pour la vertu? Des inclinations perverſes ſeroient-elles neceſſaires pour *parfaire* l'homme vertueux?

Voici à quoi ſe réduit cette eſpece de difficulté. Si les affections libertines ſe révoltent par quelqu'endroit, pourvu que leur effort ſoit ſouverainement réprimé; c'eſt une preuve inconteſtable que la vertu, maîtreſſe du caractere, y prédomine; mais ſi la créature vertueuſe à meilleur compte,

n'éprouve aucune sédition de la part de ses passions, on peut dire qu'elle suit les principes de la vertu, sans donner d'exercice à ses forces. La vertu, qui n'a point d'ennemis à combattre dans ce dernier cas, n'en est peut-être pas moins puissante ; & celui qui dans le premier cas, a vaincu ses ennemis, n'en est pas moins vertueux. Au contraire, débarrassé des obstacles qui s'opposoient à ses progrès, il peut se livrer entiérement à la vertu, & la posséder dans un degré plus éminent.

C'est ainsi que la vertu se partage en degrés inégaux chez l'espece raisonnable ; c'est-à-dire, chez les hommes, quoiqu'il n'y en ait pas entr'eux, peut-être, qui jouisse de cette raison saine & solide, qui seule peut constituer un caractere uniforme & parfait. C'est ainsi qu'avec la vertu, le vice dispose de leur conduite, alternativement vainqueur & vaincu : car il est évident par ce que nous avons dit jusqu'à présent, que, quel que soit dans une créature, le désordre des affections, tant par rapport aux objets sensibles, que par rapport aux êtres intellectuels & moraux ; quelqu'effrénés que soient ses principes ; quelque furieuse, impudique ou cruelle qu'elle soit devenue, si toutefois il lui reste la moindre sensibilité pour les charmes de la vertu ; si elle donne encore quelque signe de bonté, de commisération, de douceur ou de reconnoissance ; il est, dis-je, évident que la vertu n'est pas morte en elle, & qu'elle n'est pas entiérement vicieuse & dénaturée.

Un criminel qui, par un sentiment d'honneur & de fidélité pour ses complices, refuse de les déclarer, & qui, plutôt que de les trahir, endure les derniers tourmens & la mort même, a certainement quelques principes de vertu, mais qu'il

déplace. C'est aussi le jugement qu'il faut porter de ce malfaiteur, qui plutôt que d'exécuter ses compagnons, aima mieux mourir avec eux.

Nous avons vu combien il étoit difficile de dire de quelqu'un qu'il étoit un parfait Athée; il paroît maintenant qu'il ne l'est guere moins d'assurer qu'un homme est parfaitement vicieux. Il reste aux plus grands scélérats toujours quelqu'étincelle de vertu, & un mot des plus justes que je connoisse, c'est celui-ci: » Rien n'est si rare qu'un par- » fait honnête homme, si ce n'est peut-être un » parfait scélérat «: car par-tout où il y a la moindre affection integre, il y a, à parler exactement, quelque germe de vertu.

Après avoir examiné ce que c'est que la vertu en elle-même, nous allons considérer comment elle s'accorde avec les différens systêmes, concernant la Divinité.



TROISIEME PARTIE.

PREMIERE SECTION.

PUisque l'essence de la vertu consiste, comme nous l'avons démontré, dans une juste disposition, dans une affection tempérée de la créature raisonnable pour les objets intellectuels & moraux de la justice, afin d'anéantir ou d'énerver en elle les principes de la vertu, il faut,

1°. Ou lui ôter le sentiment & les idées naturelles d'injustice & d'équité.

2°. Ou lui en donner de fausses idées.

3°. Ou soulever contre ce sentiment intérieur d'autres affections.

De l'autre côté, pour accroître & fortifier les principes de la vertu, il faut,

1°. Ou nourrir & aiguiser, pour ainsi dire, le sentiment de droiture & de justice.

2°. Ou l'entretenir dans toute sa pureté.

3°. Ou lui soumettre toute autre affection.

Considérons maintenant quel est celui de ces effets, que chaque hypothese concernant la Divinité doit naturellement produire, ou tout au moins favoriser.

PREMIER EFFET.

Priver la Créature du sentiment naturel d'injustice & d'équité.

On ne nous soupçonnera pas, sans doute, d'entendre par » priver la créature du sentiment na» turel d'injustice & d'équité « effacer en elle toute notion du bien & du mal relatifs à la société. Car qu'il y ait bien & mal par rapport à l'espece, c'est un point qu'on ne peut totalement obscurcir. L'intérêt public est une chose généralement avouée; & rien de mieux connu de chaque particulier, que ce qui les concerne tous en général. Ainsi, quand nous dirons qu'une créature a perdu tout sentiment de droiture & d'injustice, nous supposerons, au contraire, qu'elle est toujours capable de discerner le bien & le mal relatifs à son espece; mais qu'elle y est devenue parfaitement insensible, & que l'excellence & la bassesse des actions morales n'excitent plus en elle ni estime ni aversion: de sorte que, sans un intérêt particulier, & des plus étroitement concentrés, qui vit toujours en elle, & qui lui arrache quelquefois des jugemens favorables à la vertu, on pourroit dire

qu'elle n'affectionne dans les mœurs ni laideur ni beauté, & que tout y eſt, par rapport à elle, d'une monſtrueuſe uniformité.

Une créature raiſonnable qui en offenſe une autre mal-à-propos, ſent que l'appréhenſion d'un traitement égal doit ſoulever contr'elle le reſſentiment & l'animoſité de celles qui l'obſervent. Celui qui fait tort à un ſeul, ſe reconnoît intérieurement pour auſſi odieux à chacun, que s'il les avoit tous offenſés.

Le crime trouve donc pour ennemis tous ceux qu'il alarme; & par la raiſon des contraires, la vertu d'un particulier a droit à la bienveillance & aux récompenſes de tout le monde. Ce ſentiment n'eſt pas étranger aux hommes les plus méchans. Lors donc qu'on parle de ſentiment naturel d'injuſtice & d'équité, ſi par cette expreſſion on prétend déſigner quelque choſe de plus que ce que nous venons de dire, c'eſt, ſans doute, cette vive antipathie pour l'injuſtice, & cette affection tendre pour la droiture, particulieres aux profondément honnêtes gens.

Qu'une créature ſenſible puiſſe naître ſi dépravée, ſi mal conſtituée, que la connoiſſance des objets qui ſont à ſa portée, n'excite en elle aucune affection; qu'elle ſoit originellement incapable d'amour, de pitié, de reconnoiſſance & de toute autre paſſion ſociale; c'eſt une hypotheſe chimérique. Qu'une créature raiſonnable, quelque tempérament qu'elle ait reçu de la nature, ait ſenti l'impreſſion des objets proportionnés à ſes facultés; que les images de la juſtice, de la généroſité, de la tempérance & des autres vertus ſe ſoient gravées dans ſon eſprit, & qu'elle n'ait éprouvé aucun penchant pour ces qualités, aucune averſion pour leurs contraires; qu'elle ſoit

demeurée vis-à-vis de ces réprésentations dans une parfaite neutralité, c'est une autre chimere. L'esprit ne se conçoit non plus sans affection pour les choses qu'il connoit, que sans la puissance de connoître; mais s'il est une fois en état de se former des idées d'action, de passion, de tempérament & de mœurs, il discernera dans ces objets, laideur & beauté, aussi nécessairement que l'œil apperçoit rapports & disproportions dans les figures, & que l'oreille sent harmonie & dissonance dans les sons. On pourroit soutenir contre nous, qu'il n'y a ni charmes ni difformité réelle dans les objets intellectuels & moraux; mais on ne disconviendra jamais qu'il n'y en ait d'imaginés, & dont le pouvoir est grand. Si l'on nie que la chose soit dans la nature, on avouera du moins, que c'est de la nature que nous tenons l'idée qu'elle y existe: car la prévention naturelle en faveur de cette distinction de laideur & de beauté morales est si puissante; cette différence dans les objets intellectuels & moraux préoccupe tellement notre esprit, qu'il faut de l'art, de violens efforts, un exercice continué, & de pénibles méditations pour l'obscurcir.

Le sentiment d'injustice & d'équité nous étant aussi naturel que nos affections; cette qualité étant un des premiers élémens de notre constitution, il n'y a point de spéculation, de croyance, de persuasion, de culte capable de l'anéantir immédiatement & directement. Déplacer ce qui nous est naturel, c'est l'ouvrage d'une longue habitude; autre nature. Or, la distinction d'injustice & d'équité nous est originelle : appercevoir dans les êtres intellectuels & moraux, laideur & beauté, c'est une opération aussi naturelle, & peut-être antérieure dans notre esprit, à l'opération sembla-

ble ſur les êtres organiſés. Il n'y a donc qu'un exercice contraire qui puiſſe la troubler pour toujours, ou la ſuſpendre pour un tems.

Nous ſavons tous que, ſi par défaut de conformation, par accident ou par habitude, on prend une contenance déſagréable, on contracte un tic ridicule, on affecte quelque geſte choquant, toute l'attention, tous les ſoins, toutes les précautions qu'un deſir ſincere de s'en défaire peut ſuggérer, ſuffiſent à peine pour en venir à bout. La nature eſt bien autrement opiniâtre. Elle s'afflige & s'irrite ſous le joug, toujours prête à le ſecouer; c'eſt un travail ſans fin que de la maîtriſer. L'indocilité de l'eſprit eſt prodigieuſe, ſurtout quand il eſt queſtion des ſentimens naturels & de ces idées anticipées, telles que la diſtinction de la droiture & de l'injuſtice. On a beau les combattre & ſe tourmenter; ce ſont des hôtes intraitables, contre leſquels il faut recourir aux grands expédiens, aux dernieres violences. La plus extravagante ſuperſtition, l'opinion nationale la plus abſurde, ne les excluront jamais parfaitement.

Comme le Déiſme, le Théiſme, l'Athéiſme & même le Démoniſme, n'ont aucune action immédiate & directe, relativement à la diſtinction morale de la droiture & de l'injuſtice; comme tout culte, ſoit impie, ſoit religieux, n'opere ſur cette idée naturelle & premiere que par l'intervention & la révolte des autres affections, nous ne parlerons de l'effet de ces hypotheſes que dans la troiſieme ſection, où nous examinerons l'accord ou l'oppoſition des affections avec le ſentiment naturel par lequel nous diſtinguons la droiture de l'injuſtice.

SECTION

SECTION SECONDE.

SECOND EFFET.

Dépraver le sentiment naturel de la droiture & de l'injustice.

Cet effet ne peut être que le fruit de la coutume & de l'éducation, dont les forces se réunissent quelquefois contre celles de la nature, comme on peut le remarquer dans ces contrées où l'usage & la politique encouragent par des applaudissemens, & consacrent par des marques d'honneur, des actions naturellement odieuses & déshonnêtes. C'est à l'aide de ces prestiges qu'un homme se surmontant lui-même, s'imagine servir sa Patrie ; étendre la terreur de sa nation, travailler à sa propre gloire, & faire un acte héroïque, en mangeant, en dépit de la nature & de son estomac, la chair de son ennemi.

Mais pour en venir aux différens systêmes, concernant la Divinité, & à l'effet qu'ils produisent dans ce cas :

D'abord, il ne paroît pas que l'Athéïsme ait aucune influence diamétralement contraire à la pureté du sentiment naturel de la droiture & de l'injustice. Un malheureux, que cette hypothese aura jetté & entretenu dans une longue habitude de crimes, peut avoir les idées de justice & d'honnêteté fort obscurcies ; mais elle ne le conduit point par elle-même à regarder comme grande & belle, une action vile & déshonnête. Ce systême, moins dangereux en ceci seulement que la superstition, ne prêche point qu'il est beau de s'accoupler avec des animaux, ou de s'assouvir

de la chair de son ennemi. Mais il n'y a point d'horreurs, point d'abominations qui ne puissent être embrassées comme des choses excellentes, louables & saintes, si quelque culte dépravé les ordonne. (1)

Et je ne vois point en cela de prodige; car toutes les fois que sous l'autorité prétendue ou

(1) Sans entrer dans un long détail sur cette matiere, je citerai seulement deux exemples qu'on lit, Chap. II. sect. 9. pag. 29. de l'*Essai philosophique sur l'Entendement humain*: il est difficile de se refuser au témoignage d'un Voyageur, lorsqu'il est scellé de l'autorité d'un Ecrivain tel que Lock. Les Topinambous ne connoissent pas de meilleurs moyens pour aller en Paradis, que de se venger cruellement de leurs ennemis, & d'en manger le plus qu'ils peuvent. Ceux que les Turcs canonisent, & mettent au nombre des Saints, menent une vie qu'on ne peut rapporter sans blesser la pudeur. Il y a sur ce sujet un endroit fort remarquable dans le Voyage de Baum-Garten. Comme ce Livre est assez rare, je transcrirai ici le passage tout au long dans la même langue qu'il a été publié. *Ibi* [*scil. prope Belbes in Ægypto*] *vidimus sanctum unum Saracenicum inter arenarum cumulos, ita ut ex utero matris prodiit, nudum sedentem. Mos est, ut didicimus, Mahometistis, ut eos qui amentes, & sine ratione sunt, pro sanctis colant & venerentur. Insuper & eos qui, cum diu vitam egerint inquinatissimam, voluntariam demum pœnitentiam & paupertatem, sanctitate venerandos deputant. Ejusmodi verò genus hominum libertatem quamdam effrœnem habent, domos quas volunt intrandi, edendi, bibendi, & quod majus est, concumbendi: ex quo concubitu si proles secuta fuerit, sancta similiter habetur. His ergo hominibus dum vivunt, magnos exhibent honores; mortuis verò vel templa, vel monumenta extruunt amplissima, eosque sepelire vel contingere maximæ fortunæ ducunt loco. Audivimus hæc dicta & dicenda per interpretem à Mucrelo nostro. Insuper sanctum illum, quem eo loci vidimus, publicitus apprimè commendari, eum esse hominem sanctum, divinum ac integritate præcipuum, eo quod nec fœminarum unquam esset nec puerorum, sed tantummodò asellarum concubitor atque mularum.* On peut voir encore, au sujet de cette espece de Saints si fort respectés par les Turcs, ce qu'en dit Pietro della Valle, dans une Lettre du 25 Janvier 1616.

le bon plaisir des Dieux, la superstition exige quelque action détestable; si, malgré le voile sacré dont on l'enveloppe, le fidele en pénetre l'énormité; de quel œil verra-t-il les objets de son culte (1)? en portant aux pieds de leurs autels, des offrandes que la crainte lui arrache, il les traitera dans le fond de son cœur, comme des tyrans odieux & méchans : mais c'est ce que sa Religion lui défend expressément de penser : » les Dieux ne se » contentent pas d'encens, lui crie-t-elle; il faut » que l'estime accompagne l'hommage. « Le voilà donc forcé d'aimer & d'admirer des Etres qui lui paroissent injustes, de respecter leurs commandemens, d'accomplir en aveugle les crimes qu'ils ordonnent, & par conséquent de prendre pour saint & pour bon, ce qui est en soi horrible & détestable.

Si Jupiter est le Dieu qu'on adore, & si son histoire le présente d'un tempérament amoureux, & se livrant sans pudeur à toute l'étendue de ses desirs; il est constant qu'en prenant ce récit à la lettre, son adorateur doit regarder l'impudicité comme une Vertu. (2) Si la superstition éleve sur

(1) Faites rougir ces Dieux qui vous ont condamnée. *Rac. Iph. act. 4. scen. 4.*

(2) Exprimer les sentimens & les mœurs d'un Peuple dans sa conduite ordinaire & familiere, c'est le propre de la Comédie; & dans Terence sur-tout. Or, voici ce que ce Poëte fait dire à un jeune Libertin qui se sert de l'exemple de ces Dieux pour justifier une vile métamorphose, & s'encourager à une action infame.

... Dum apparatur, virgo in conclavi sedet,
Suspectans tabulam quandam pictam, ubi inerat pictura hæc, Jovem.
Quo pacto Danaæ misisse, aiunt, quondam in gremium imbrem aureum.
Egomet quoque id spectare cœpi, & quia consimilem luserat

des autels un Etre vindicatif, colere, rancunier, ſophiſte, lançant ſes foudres au haſard, & puniſſant, quand il eſt offenſé, d'autres que ceux qui lui ont fait injure ; ſi, pour finir ſon caractere, il aime la ſupercherie ; s'il encourage les hommes au parjure & à la trahiſon ; & ſi, par une injuſte prédilection, il comble de ſes biens un petit nombre de favoris ; je ne doute point qu'à l'aide des Miniſtres & des Poëtes, le Peuple ne reſpecte inceſſamment toutes ces imperfections, & ne prenne d'heureuſes diſpoſitions à la vengeance, à la haine, à la fourberie, au caprice & à la partialité : car il eſt aiſé de métamorphoſer des vices groſſiers en qualités éclatantes, quand on vient à les rencontrer dans un Etre ſur lequel on ne leve les yeux qu'avec admiration.

Cependant, il faut avouer que, ſi le culte eſt vuide d'amour, d'eſtime & de cordialité ; ſi c'eſt un pur cérémonial auquel on eſt entraîné par la coutume & par l'exemple, par la crainte ou par la violence, l'Adorateur n'eſt pas en grand danger d'altérer ſes idées naturelles : car ſi, tandis qu'il ſatisfait aux préceptes de ſa religion, qu'il s'occupe à

Jam olim ille ludum, impendio magis animum gaudebat mihi,
Deum ſeſe in hominem convertiſſe, atque per alienas tegulas,
Veniſſe clanculùm per impluvium, fucum factum mulieri.
At quem Deum! qui templa Cœli ſumma ſonitu concutit ;
Ego homuncio hoc non facerem? ego verò illud feci & lubens. TERENT. Eun. act. 3. ſcen. 5.

Et Petrone, l'Auteur de ſon tems qui connoiſſoit le mieux les hommes, & qui en a peint le plus vivement les mœurs, a dit ; *ne bonam quidem mentem aut bonam valetudinam petunt : ſed ſtatim, antequam limen Capitolii tangunt, alius donum promittit, ſi propinqum divitem extulerit ; alius, ſi ad trecenties H. S ſalvus pervenerit. Ipſe ſenatus, recti bonique præceptor, mille pondo auri Capitolio promittere ſolet ; & ne quis dubitet pecuniam concupiſcere, Jovem quoque peculio exorat ;*

ſe concilier les faveurs de ſa Divinité, en obéiſſant à ſes ordres prétendus, c'eſt l'effroi qui le détermine : s'il conſomme à regret un ſacrifice qu'il déteſte au fond de ſon ame, comme une action barbare & dénaturée; ce n'eſt pas à ſon Dieu, dont il entrevoit la méchanceté, qu'il rend hommage; c'eſt proprement à l'équité naturelle dont il reſpecte le ſentiment, dans l'inſtant même de l'infraction. Tel eſt dans le vrai ſon état, quelque réſervé qu'il puiſſe être à prononcer entre ſon cœur & ſa religion, & à former un ſyſtême raiſonné ſur la contradiction de ſes idées avec les préceptes de ſa Loi. Mais perſévérant dans ſa crédulité, & répétant ſes pieux exercices, ſe familiariſe-t-il à la longue avec la méchanceté, la tyrannie, la rancune, la partialité, la bizarrerie de ſon Dieu ? il ſe réconciliera proportionnellement avec les qualités qu'il abhorroit en lui ; & telle ſera la force de cet exemple, qu'il en viendra juſqu'à regarder les actions les plus cruelles & les plus barbares, je ne dis pas comme bonnes & juſtes, mais comme grandes, nobles, divines & dignes d'être imitées.

Celui qui admet un Dieu vrai, juſte & bon, ſuppoſe une droiture & une injuſtice, un vrai & un faux, une bonté & une malice, indépendans de cet Etre ſuprême, & par leſquels il juge qu'un Dieu doit être vrai, juſte & bon. Car ſi ſes décrets, ſes actions, ou ſes loix conſtituoient la bonté, la juſtice, & la vérité; aſſurer de Dieu qu'il eſt vrai, juſte & bon, ce ſeroit ne rien dire: puiſque, ſi cet Etre affirmoit les deux parties d'une propoſition contradictoire, elles ſeroient vraies l'une & l'autre : ſi, ſans raiſon, il condamnoit une créature à ſouffrir pour le crime d'autrui, ou s'il deſtinoit, ſans ſujet & ſans diſtinction,

les uns à la peine & les autres aux plaisirs, tous ces jugemens seroient équitables. En conséquence d'une telle supposition, assurer qu'une chose est vraie ou fausse, juste ou inique, bonne ou mauvaise, c'est dire des mots, & parler sans s'entendre.

D'où je conclus que rendre un culte sincere & réel à quelque Etre suprême qu'on connoît pour injuste & méchant, c'est s'exposer à perdre tout sentiment d'équité, toute idée de justice, & toute notion de vérité. Le zele doit, à la longue, supplanter la probité dans celui qui professe de bonne-foi une religion dont les préceptes sont opposés aux principes fondamentaux de la Morale.

Si la méchanceté reconnue d'un Etre suprême influe sur ses adorateurs; si elle déprave les affections, confond les idées de vérité, de justice, de bonté, & sape la distinction naturelle de la droiture & de l'injustice; rien, au contraire, n'est plus propre à modérer les passions, à rectifier les idées, & à fortifier l'amour de la justice & de la vérité, que la croyance d'un Dieu que son histoire représente, en toute occasion, comme un modele de véracité, de justice & de bonté. La persuasion d'une Providence Divine qui s'étend à tout, & dont l'Univers entier ressent constamment les effets, est un puissant aiguillon pour nous engager à suivre les mêmes principes dans les bornes étroites de notre sphere. Mais si dans notre conduite, nous ne perdons jamais de vue les intérêts généraux de notre espece; si le bien public est notre boussole, il est impossible que nous errions jamais dans les jugemens que nous porterons de la droiture & de l'injustice.

Ainsi, quant au second effet, la religion produira beaucoup de mal ou beaucoup de bien,

felon qu'elle fera bonne ou mauvaife. Il n'en eft pas de même de l'Athéifme : il peut, à la vérité, occafionner la confufion des idées d'injuftice & d'équité ; mais ce n'eft pas en qualité pure & fimple d'Athéifme : c'eft un mal réfervé aux cultes dépravés, & à toutes ces opinions fantafques concernant la Divinité ; monftrueufe famille qui tire fon origine de la fuperftition, & que la crédulité perpétue.

SECTION TROISIEME.

TROISIEME EFFET.

Révolter les affections contre le fentiment naturel de droiture & d'injuftice.

Il eft évident que les principes d'intégrité feront des regles de conduite pour la créature qui les poffede, s'ils ne trouvent aucune oppofition de la part de quelque penchant entiérement tourné à fon intérêt particulier, ou de ces paffions brufques & violentes qui fubjuguant tout fentiment d'équité, éclipfent même en elle les idées de fon bien privé, & la jettent hors de ces voies familieres qui la conduifent au bonheur.

Notre deffein n'eft pas d'examiner ici par quel moyen ce défordre s'introduit & s'accroît ; mais de confidérer feulement quelles influences favorables ou contraires, il reçoit des fentimens divers concernant la Divinité.

Qu'il foit poffible qu'une créature ait été frappée de la laideur & de la beauté des objets intellectuels & moraux, & conféquemment que la diftinction de la droiture & de l'injuftice lui foit familiere, long-tems avant que d'avoir eu des no-

tions claires & distinctes de la Divinité; c'est une chose presque indubitable. (1) En effet, conçoit-on qu'un Etre tel que l'homme, en qui la faculté de penser & de réfléchir s'étend par des degrés insensibles & lents, soit, moralement parlant, assez exercée au sortir du berceau, pour sentir la

(1) Qu'une société d'hommes n'ait eu ni Dieux, ni Autels, ni même de nom dans sa langue pour désigner un Etre suprême; qu'un Peuple entier ait croupi dans l'Athéisme long-tems après avoir été policé; c'est ce qui est arrivé. « La réalité de l'Athéisme spéculatif négatif : (dit » M. l'Abbé Delachambre, dans son *Traité de la véritable Religion*, Tom. 1, pag. 7.), n'est ni moins certaine » ni moins incontestable : combien y a-t-il encore de Peuples sur la Terre qui n'ont aucune idée d'une Divinité » souveraine, soit parce qu'ils sont stupides & incapables » de tout raisonnement, soit parce qu'ils n'ont jamais pensé à réfléchir sur ce point ! » C'est ce qui est arrivé, dis-je, & ce qui ne doit pas extrêmement surprendre. Les miracles de la Nature sont exposés à nos yeux, long-tems avant que nous ayons assez de raison pour en être éclairés. Si nous arrivions dans ce Monde avec cette raison que nous portâmes dans la Salle de l'Opéra, la premiere fois que nous y entrâmes, & si la toile se levoit brusquement, frappés de la grandeur, de la magnificence & du jeu des décorations, nous n'aurions pas la force de nous refuser à la connoissance de l'Ouvrier éternel qui a préparé le Spectacle : mais qui s'avise de s'émerveiller de ce qu'il voit depuis cinquante ans? Les uns, occupés de leurs besoins, n'ont guére eu le tems de se livrer à des spéculations Métaphysiques : le lever de l'Astre du jour les appelloit au travail : la plus belle nuit, la nuit la plus touchante étoit muette pour eux; on ne leur disoit autre chose, sinon qu'il étoit l'heure du repos. Les autres moins occupés, ou n'ont jamais eu l'occasion d'interroger la Nature, ou n'ont pas eu l'esprit d'entendre sa réponse. Le génie Philosophe, dont la sagacité secouant le joug de l'habitude, s'étonna le premier des prodiges qui l'environnoient, descendit en lui-même, se demanda & se rendit raison de tout ce qu'il voyoit, a pu se faire attendre long-tems, & mourir sans avoir accrédité ses opinions.

justesse & la liaison de ces spéculations déliées & de ces raisonnemens subtils & métaphysiques sur l'existence d'un Dieu.

Mais supposons qu'une créature incapable de penser & de réfléchir, ait toutefois de bonnes qualités & quelques affections droites ; qu'elle aime son espece ; qu'elle soit courageuse, reconnoissante & miséricordieuse ; il est certain que, dans le même instant que vous accorderez à cet Automate la faculté de raisonner, il approuvera ces penchans honnêtes ; qu'il se complaira dans ces affections sociales ; qu'il y trouvera de la douceur & des charmes, & que les passions contraires lui paroîtront odieuses. Or, le voilà dès-lors frappé de la différence de la droiture & de l'injustice, & capable de Vertu.

On peut donc supposer qu'une créature avoit des idées de droiture & d'injustice, & que la connoissance du vice & de la Vertu la préoccupoit, avant que de posséder des notions claires & distinctes de la Divinité. L'expérience vient encore à l'appui de cette supposition ; car chez les peuples qui n'ont pas ombre de religion, ne remarque-t on pas entre les hommes la même diversité de caracteres que dans les contrées éclairées ? Le vice & la Vertu morale ne les différencient-ils pas entr'eux ? Tandis que les uns sont orgueilleux, durs & cruels, & conséquemment enclins à approuver les actes violens & tyranniques ; d'autres sont naturellement affables, doux, modestes, généreux, & dès-lors amis des affections paisibles & sociales.

Pour déterminer maintenant ce que la connoissance d'un Dieu opere sur les hommes, il faut savoir par quels motifs & sur quel fondement ils lui portent leurs hommages, & se conforment à

ses ordres. C'est, ou relativement à sa toute-puissance, & dans la supposition qu'ils en ont des biens à espérer & des maux à craindre ; ou relativement à son excellence, & dans la pensée qu'imiter sa conduite, c'est le dernier degré de la perfection.

En premier lieu : si le Dieu qu'on adore n'est qu'un Etre puissant sur la créature qui ne lui porte son hommage que par le seul motif d'une crainte servile ou d'une espérance mercénaire ; si les récompenses qu'elle attend, ou les châtimens qu'elle redoute, la contraignent à faire le bien qu'elle hait, ou à s'éloigner du mal qu'elle affectionne ; nous avons démontré qu'il n'y avoit en elle, ni vertu, ni bonté. Cet adorateur servile, avec une conduite irréprochable devant les hommes, ne mérite non plus devant Dieu que s'il avoit suivi, sans frayeur, la perversité de ses affections. Il n'y a non plus de piété, de droiture, de sainteté dans une créature ainsi réformée, que d'innocence & de sobriété dans un singe sous le fouet ; que de douceur & de docilité dans un tigre enchaîné. Car, quelles que soient les actions de ces animaux, ou de l'homme à leur place, tant que l'affection sera la même, que le cœur sera rebelle, que la crainte dominera & inclinera la volonté ; l'obéissance, & tout ce que la frayeur produira, sera bas & servile. Plus prompte sera l'obéissance, plus profonde la soumission ; plus il y aura de bassesse & de lâcheté, quel que soit leur objet. Que le maître soit mauvais ou bon ; qu'importe, si l'Esclave est toujours le même : je dis plus : si l'Esclave n'obéit que par une crainte hypocrite, à un maître plein de bonté, sa nature n'en est que plus méchante, & son service que plus vil. Cette disposition habituelle décele un attachement souverain

à ſes propres intérêts, & une entiere dépravation dans le caractere.

En ſecond lieu : ſi le Dieu d'un peuple eſt un Etre excellent & qui ſoit adoré comme tel; ſi, faiſant abſtraction de ſa puiſſance, c'eſt particuliérement à ſa bonté que l'on rend hommage; ſi l'on remarque dans le caractere que ſes Miniſtres lui donnent, & dans les hiſtoires qu'ils en racontent, une prédilection pour la vertu, & une affection générale pour tous les Etres; certes, un ſi beau modele ne peut manquer d'encourager au bien, & de fortifier l'amour de la juſtice, contre les affections ennemies.

Mais un autre motif ſe joint encore à la force de l'exemple pour produire ce grand effet. Un Théiſte parfait eſt fortement perſuadé de la prééminence d'un Etre tout-puiſſant, ſpectateur de la conduite humaine, & témoin oculaire de tout ce qui ſe paſſe dans l'univers. Dans la retraite la plus obſcure, dans la ſolitude la plus profonde, ſon Dieu le voit. Il agit donc en la préſence d'un Etre plus reſpectable pour lui mille fois que l'aſſemblée du monde la plus auguſte. Quelle honte n'auroit-il pas de commettre une action odieuſe en cette compagnie ? quelle ſatisfaction, au contraire, d'avoir pratiqué la vertu en préſence de ſon Dieu, quand même, déchiré par des langues calomnieuſes, il ſeroit devenu l'opprobre & le rebut de la ſociété. Le Théiſme favoriſe donc la vertu; & l'Athéiſme, privé d'un ſi grand ſecours, eſt en cela défectueux.

Conſidérons à préſent ce que la crainte des peines à venir, & l'eſpoir des biens futurs occaſionneroient dans la même croyance, relativement à la vertu, D'abord il eſt aiſé d'inférer de ce que nous avons dit ci-devant, que cet eſpoir & cet

effroi ne sont pas du genre des affections libérales & généreuses, ni de la nature de ces mouvemens qui complétent le mérite moral des actions. Si ces motifs ont une influence prédominante dans la conduite d'une créature que l'amour désintéressé devroit principalement diriger, la conduite est servile, & la créature n'est pas encore vertueuse.

Ajoutez à ceci une réflexion particuliere; c'est que dans toute hypothese de religion, où l'espoir & la crainte sont admis comme motifs principaux & premiers de nos actions; l'intérêt particulier, qui naturellement n'est en nous que trop vif, n'a rien qui le tempere & qui le restreigne, & doit, par conséquent, se fortifier chaque jour par l'exercice des passions, dans des matieres de cette importance. Il y a donc à craindre que cette affection servile ne triomphe à la longue, & n'exerce son empire dans toutes les conjonctures de la vie; qu'une attention habituelle à un intérêt particulier ne diminue d'autant plus l'amour du bien général, que cet intérêt particulier sera grand; enfin, que le cœur & l'esprit ne viennent à se rétrécir; défaut, à ce qu'on dit en morale, remarquable dans les *zélés* de toute religion (1).

Quoi qu'il en soit, il faut convenir que si la vraie piété consiste à aimer Dieu par rapport à lui-même, une attention inquiete à des intérêts privés, doit, en quelque sorte, la dégrader. Aimer Dieu seulement comme la cause de son bonheur particulier, c'est avoir pour lui l'affection du méchant pour le vil instrument de ses plaisirs. D'ail-

(1) Voilà ce qui constitue proprement la Bigotterie: car la vráie Piété, qualité presque essentielle à l'héroïsme, étend le cœur & l'esprit.

leurs, plus le dévouement à l'intérêt privé occupe de place, moins il en laisse à l'amour du bien général ou de tout autre objet digne par lui-même, de notre admiration & de notre estime; tel, en un mot, que le Dieu des personnes éclairées.

C'est ainsi qu'un amour excessif de la vie peut nuire à la vertu, affoiblir l'amour du bien public, & ruiner la vraie piété; car plus cette affection sera grande, moins la créature sera capable de se résigner sincérement aux ordres de la Divinité: & si par hasard, l'espoir des récompenses à venir étoient, à l'exclusion de tout amour, le seul motif de sa résignation; si cette pensée excluoit absolument en elle tout sentiment libéral & désintéressé, ce seroit un vrai marché qui n'indiqueroit ni vertu ni mérite, & dont voici, à proprement parler, la cédule: » Je résigne à Dieu ma vie & mes plaisirs présens, à condition d'en recevoir, en » échange, une vie & des plaisirs futurs qui valent » infiniment mieux. »

Quoique la violence des affections privées puisse préjudicier à la vertu, j'avouerai toutefois qu'il y a des conjonctures dans lesquelles la crainte des châtimens & l'espoir des récompenses lui servent d'appui, toutes mercénaires qu'elles soient.

Les passions violentes, telles que la colere, la haine, la luxure & d'autres peuvent, comme nous l'avons déja remarqué, ébranler l'amour le plus vif du bien public, & déraciner les idées les plus profondes de vertu. Mais si l'esprit n'avoit aucune digue à leur opposer, elles produiroient infailliblement ce ravage, & le meilleur caractere se dépraveroit à la longue. La religion y pourvoit: elle crie incessamment que ces affections, & toutes les actions qu'elles produisent, sont maudites & détestables aux yeux de Dieu: sa voix consterne

le vice, & rassure la vertu : le calme renaît dans l'esprit : il apperçoit le danger qu'il a couru, & s'attache plus fortement que jamais aux principes qu'il étoit sur le point d'abandonner.

La crainte des peines, & l'espoir des récompenses sont encore propres à raffermir celui que le partage des affections fait chanceler dans la vertu. Je dis plus : quand une fois l'esprit est imbu d'idées fausses, & lorsque la créature, entêtée d'opinions absurdes, se roidit contre le vrai, méconnoît le bon, porte son estime & donne la préférence au vice, sans la crainte des peines & l'espoir des récompenses, il n'y a plus de retour.

Imaginez un homme qui ait quelque bonté naturelle & de la droiture dans le caractere, mais né avec un tempérament lâche & mol qui le rende incapable de faire face à l'adversité, & de braver la misere ; vient-il, par malheur, à subir ces épreuves ? le chagrin s'empare de son esprit ; tout l'afflige ; il s'irrite ; il s'emporte contre ce qu'il imagine etre la cause de son infortune. Dans cet état, s'il s'offre à sa pensée, ou si des amis corrompus lui suggerent que sa probité est la source de ses peines, & que pour se réconcilier avec la fortune, il n'a qu'à rompre avec la vertu, il est certain que l'estime qu'il porte à cette qualité, s'affoiblira à mesure que le trouble & les aigreurs augmenteront dans son esprit, & qu'elle s'éclipsera bientôt, si la considération des biens futurs dont la vertu lui promet la jouissance, en dédommagement de ceux qu'il regrette, ne le soutient contre les pensées funestes qui lui viennent, ou les mauvais avis qu'il reçoit, ne suspend la dépravation imminente de son caractere, & ne le fixe dans ses premiers principes.

Si, par de faux jugemens, on a pris quelques vi-

ces en affection, & les vertus contraires en dédain ; si, par exemple, on regarde le pardon des injures comme une bassesse, & la vengeance comme un acte héroïque, on préviendroit peut-être les suites de cette erreur, en considérant que la douceur porte avec elle sa récompense, dans la tranquillité & les autres avantages qu'elle procure, & que la rancune détruit. C'est par cet utile artifice que la modestie, la candeur, la sobriété & d'autres vertus, quelquefois méprisées, pourroient rentrer dans l'estime, & les passions opposées, dans le mépris qui leur est dû, & qu'on parviendroit, avec le tems, à pratiquer les unes, & à détester les autres, sans le moindre égard pour les plaisirs ou pour les peines qui les accompagnent.

C'est par ces raisons que rien n'est plus avantageux dans un État, qu'une administration vertueuse, & qu'une équitable distribution des punitions & des récompenses. C'est un mur d'airain contre lequel se brisent presque toujours les complots des méchans : c'est une digue qui tourne leurs efforts au bien de la société ; c'est plus que tout cela : c'est un moyen sûr d'attacher les hommes à la vertu, en attachant à la vertu leur intérêt particulier ; d'écarter tous les préjugés qui les en éloignent ; de lui préparer dans leurs cœurs un accueil favorable, & de les mettre, par une pratique constante du bien, dans un sentier dont on ne les détourneroit pas sans peine. S'il arrivoit qu'un peuple arraché au despotisme & à la barbarie, policé par des loix, & devenu vertueux dans le cours d'une administration équitable, retombât brusquement sous un gouvernement arbitraire, tel que celui des Peuples Orientaux ; sa vertu s'irritant dans les fers, il n'en sera que plus

prompt à les secouer, & que plus propre à les rompre. Si toutefois, la tyrannie & ses artifices viennent à prévaloir, & si ce peuple per dtoute liberté, avant qu'une injuste distribution des récompenses & des châtimens lui ait ôté le sentiment de cette injure; avant que l'habitude l'ait fait à sa chaîne, les semences dispersées de sa vertu premiere pousseront des racines qu'on distinguera jusques dans les générations suivantes.

Mais quoique la distribution équitable des récompenses & des punitions soit, dans un gouvernement, une cause essentielle de la vertu d'un peuple; nous remarquerons que l'exemple plus efficace encore décide ses inclinations (1), & forme son caractere. Si le Magistrat n'est pas vertueux, la meilleure administration produira peu de chose : au contraire, les sujets aimeront & respecteront les loix, s'ils sont une fois persuadés de la vertu de celui qui les juge.

Mais, pour en revenir aux récompenses & aux châtimens, c'est moins l'attrait ou l'effroi qui fait leur avantage dans la société, que l'estime de la vertu & la haine du vice que ces expressions

(1) Tous les Moralistes ne sont pas de cet avis : » telle » est, dit un d'entr'eux dans son projet pour l'avancement » de la Religion, la perversité des hommes, que le seul » exemple d'un Prince vicieux entraînera bientôt la masse » générale de ses Sujets, & que la conduite exemplaire » d'un Monarque vertueux n'est pas capable de les réformer, si elle n'est soutenue d'autres expédiens. Il faut » donc que le Souverain, en exerçant avec vigueur l'autorité que les Loix & son Sceptre lui donnent, fasse » ensorte qu'il soit de l'intérêt de chacun de s'attacher à la » Vertu, en privant les vicieux de toute espérance d'a- » vancement « : il est clair que ce savant Auteur donne la préférence aux avantages d'une bonne administration, sur ceux d'un bon exemple.

publiques

publiques de l'approbation ou de la censure du genre humain réveillent dans l'honnête-homme & dans le scélérat. En effet, dans les exécutions, on voit assez communément que la honte du crime & l'infamie du supplice font presque toute la peine des criminels. Ce n'est pas tant la mort qui cause l'horreur du patient & des spectateurs, que la potence ou la roue qui le déclare infracteur des loix de la Justice & de l'humanité.

Dans les familles, l'effet des récompenses & des châtimens est le même que dans la société. Un maître severe, le fouet à la main, rendra, sans doute, son esclave ou son mercénaire attentif à ses devoirs; mais il n'en sera pas meilleur. Cependant, le même homme, revêtu d'un caractere plus doux, avec de foibles récompenses & des corrections légeres, formera des enfans vertueux. A l'aide, tantôt de ses menaces, tantôt de ses caresses, il leur inculquera des principes qu'ils suivront bientôt, sans égard pour la récompense qui les encourageoit, ou pour la verge qui les effrayoit. Et c'est là ce que nous appellons une éducation honnête & libérale. Tout autre culte rendu à Dieu, tout autre service rendu à l'homme, est vil, & ne mérite aucun éloge.

Dans la religion, si les récompenses qu'elle promet sont libérales; si le bonheur futur consiste dans la jouissance d'un plaisir vertueux, tel, par exemple, que la pratique ou la contemplation de la vertu même, dans une autre vie (c'est le cas du Christianisme *); il est évident que le desir de

[*] On peut conclure de cette réflexion, que le Christianisme a peut-être été le seul culte établi dans le monde, qui ait proposé aux hommes des récompenses à venir dignes d'eux. Le Juif, content du bonheur temporel, ne connoissoit gueres d'autres espérances. L'Egyptien se promettoit, à

cet état ne peut naître que d'un grand amour de la vertu, & conserve, par conséquent, toute la dignité de son origine. Car ce desir n'est point un sentiment intéressé : l'amour de la vertu n'est jamais un penchant vil & sordide ; le desir de la vie par amour de la vertu, ne peut donc passer pour tel. Mais si ce desir d'une autre vie naissoit de l'horreur ou de la mort ou de l'anéantissement ; s'il étoit occasionné par quelqu'affection vicieuse, ou par un attachement à des choses étrangeres à la vertu, il ne seroit plus vertueux.

Si donc une créature raisonnable, sans égard pour la vertu, aime la vie par rapport à la vie même, peut-être fera-t-elle, pour la conserver, ou par horreur de la mort, quelque action de vilité : peut-être en s'efforçant de mépriser les objets de sa crainte, tendra-t-elle à la perfection ; mais cet effort n'est pas encore une vertu. Cette créature est tout au plus dans les avenues, sur la route : après s'être embarquée par pur intérêt, la bassesse avouée du motif ne la met point au port : en un mot, elle ne sera vertueuse que quand ses efforts feront germer en elle quelqu'affection pour la bonté morale considérée comme telle, & sans égard à ses intérêts.

Tels sont les avantages & les désavantages qui reviennent à la vertu, de ses liaisons avec les intérêts privés de la créature. Car quoique la multiplicité des vues intéressées soit peu propre à don-

force de bien vivre, de devenir un jour Eléphant blanc. Le Païen comptoit se promener dans les Champs Elisées, boire le Nectar, & se repaître d'Ambroisie. Le Mahométan, privé de vin par sa Loi, & voluptueux par tempérament, espere s'enivrer éternellement entre des Houris grises, rouges, vertes & blanches. Mais le chrétien jouira de son Dieu.

ner du relief aux actions, l'homme n'en sera que plus ferme dans la vertu, s'il est une fois convaincu qu'elle ne croise jamais ses vrais intérêts.

Celui donc qui, par un mûr examen & de solides réflexions, s'est assuré qu'on n'est heureux dans ce monde qu'autant qu'on est vertueux, & que le vice ne peut être que misérable, a mis sa vertu dans un abri louable & nécessaire. Sans chercher dans l'intégrité morale des commodités relatives à son état présent, à sa constitution, ou à d'autres circonstances pareilles; s'il est persuadé qu'une puissance supérieure & toujours attentive au train du monde, prête un secours immédiat à l'honnête-homme contre les attentats du méchant, il ne perdra jamais rien de l'estime qu'il doit à la vertu; estime qui s'affoibliroit peut-être en lui, sans cette croyance. Mais si, peu convaincu d'une assistance actuelle de la Providence, il est dans une attente ferme & constante des récompenses à venir, sa vertu trouvera le même appui dans cette hypothese.

Remarquez cependant que, dans un systême où l'on feroit sonner si haut ces récompenses infinies, les cœurs en pourroient tellement être affectés, qu'ils négligeroient & peut-être oublieroient à la longue les motifs désintéressés de pratiquer la vertu. D'ailleurs, cette merveilleuse attente des biens ineffables d'une autre vie, doit conséquemment déprimer la valeur & ralentir la poursuite des choses passageres de celle-ci. Une créature possédée d'un intérêt si particulier & si grand, pourroit compter le reste pour rien, & toute occupée de son salut éternel, traiter quelquefois comme des distractions méprisables, & des affections viles, terrestres & momentanées, les douceurs de l'amitié, les loix du sang, & les devoirs de l'hu-

manité. Une imagination frappée de la forte décriera peut-être les avantages temporels de la bonté & les récompenses naturelles de la vertu; élevera jusqu'aux nues la félicité des méchans, & déclarera, dans ses accès d'un zele inconsidéré, que » sans l'attente des biens futurs, & sans la crainte » des peines éternelles, elle renonceroit à la pro- » bité, pour se livrer entiérement à la débauche, » au crime & à la dépravation. « Ce qui démontre que rien, en quelque façon, ne seroit plus fatal à la vertu qu'une croyance incertaine & vague des récompenses & des châtimens à venir. Car si ce fondement sur lequel on auroit appuyé tout l'édifice (1) moral, vient une fois à manquer, je vois la vertu chanceler, rester sans appui & prête à s'écrouler.

Quant à l'Athéisme, le décri des avantages de la vertu n'est pas une conséquence directe de cette hypothese. (2) Pour être convaincu qu'il y a du

(1) J'ai connu un Architecte qui étaya si fortement un Bâtiment qui menaçoit ruine d'un côté, qu'il en fut renversé de l'autre. Le même accident est presque arrivé en morale. On ne s'est pas contenté de relever les avantages de la Vertu & de l'honnêteté; on s'est méfié de ces appuis, & on y en a ajouté d'autres d'une façon à culbuter l'édifice. On a tant exalté les récompenses qui l'attendoient, que les hommes ont été exposés à n'avoir pas d'autres raisons d'être vertueux. Toutefois, si ce sentiment vient à exclure les motifs plus relevés, tout mérite semble s'anéantir dans la créature qu'il dirige.

(2) L'Athéisme laisse la probité sans appui. Il fait pis, il pousse indirectement à la dépravation. Cependant Hobbs étoit bon citoyen, bon parent, bon ami, & ne croyoit point en Dieu. Les hommes ne sont pas conséquens: on offense un Dieu dont on admet l'existence; on nie l'existence d'un Dieu dont on a bien mérité; & s'il y avoit à s'étonner, ce ne seroit pas d'un Athée qui vit bien, mais d'un Chrétien qui vit mal.

profit à être vertueux, il n'est pas néceſſaire de croire en Dieu. Mais le préjugé contraire une fois contracté, le mal eſt ſans remede, & il faut convenir qu'indirectement l'Athéiſme y conduit.

Il eſt preſqu'impoſſible de faire grand cas des avantages préſens de la vertu, ſans concevoir une haute idée de la ſatisfaction qui naît de l'eſtime & de la bienveillance du genre-humain. Mais pour connoître tout le prix de cette ſatisfaction, il faut l'avoir éprouvée. C'eſt donc ſur la poſſeſſion raviſſante de l'affection généreuſe des hommes, & ſur la connoiſſance de l'énergie de ce plaiſir, que ſont fondés ceux qui placent le bonheur actuel dans la pratique des vertus. Mais ſuppoſer qu'il n'y a ni bonté ni charmes dans la nature; que cet Etre ſuprême qui nous preſcrit la bienveillance pour nos ſemblables, par les témoignages journaliers que nous recevons de la ſienne, eſt un être chimérique; ce n'eſt pas le moyen d'aiguiſer les affections ſociales, & d'acquérir l'amour déſintéreſſé de la vertu. Au contraire, un tel ſyſtême tend à confondre les idées de laideur & de beauté, & à ſupprimer ce tribut habituel d'admiration que nous rendons au deſſin, aux proportions & à l'harmonie qui regnent dans l'ordre des choſes. Car que peut offrir l'Univers de grand & d'admirable à celui qui regarde l'Univers même, comme un modele de déſordre? Celui pour qui le tout dénué de perfections, n'eſt qu'une vaſte difformité, remarquera-t-il quelque beauté dans les parties ſubordonnées?

Cependant, quoi de plus affligeant que de penſer que l'on exiſte dans un éternel chaos? qu'on fait partie d'une machine détraquée, dont on a mille déſaſtres à craindre, & où l'on n'apperçoit rien de bon, rien de ſatisfaiſant, rien qui n'excite

le mépris, la haine & le dégoût. Ces idées sombres & mélancoliques doivent influer sur le caractere, affecter les inclinations sociales, mettre de l'aigreur dans le tempérament, affoiblir l'amour de la justice, & saper, à la longue, les principes de la vertu.

Il n'en est pas de même de celui qui adore un Dieu; mais un Dieu qui ne soit pas vainement honoré du titre de bon, qui le soit en effet; un Dieu, dont l'histoire offre à chaque page des marques de douceur & de bonté. Un tel homme admet conséquemment des récompenses & des châtimens à venir; il est persuadé de plus, que les récompenses sont destinées au Mérite & à la Vertu, & les châtimens au vice & à la méchanceté, sans que des qualités étrangeres à celles-là, ou des circonstances imprévues puissent tromper son attente; autrement, perdant de vue les notions de châtiment & de récompense, il n'admettroit qu'une distribution capricieuse de biens & de maux, & tout son systême sur l'autre monde, ne seroit dans celui-ci, d'aucun avantage pour sa vertu. A l'aide de ces hypotheses, il pourroit conserver son intégrité dans les plus critiques circonstances de la vie; eût-il été jetté, par des événemens singuliers ou des raisonnemens sophistiques, dans l'opinion malheureuse qu'il faut renonçer à son bonheur, pour travailler à son salut.

Toutefois, ce préjugé contraire à la vertu me paroît incompatible avec un Théisme épuré (1),

(1) Si, dès ce Monde, la Vertu porte avec elle sa récompense, & le vice son châtiment, quel motif d'espérance pour le Théiste? N'aura-t-il pas raison de croire que l'Etre suprême, qui exerce dans cette vie une justice distributive entre les bons & les méchans, n'abandonnera pas cette voie consolante dans l'autre? Ne pourra-t-il pas regarder

quoi qu'il en ſoit de l'autre vie, ou des récompenſes & des châtimens à venir ; celui qui, comme un bon Théiſte, admet un Etre ſouverain dans la nature, une intelligence qui gouverne tout avec ſageſſe & bonté, peut-il imaginer qu'elle ait attaché ſon malheur en ce monde à des pratiques qui lui ſont ordonnées? Suppoſer que la vertu ſoit un des maux naturels de la créature, & que le vice faſſe conſtamment ſon bien-être, n'eſt-ce pas accuſer l'ordonnance de l'Univers & la conſtitution générale des choſes, d'un défaut eſſentiel & d'une groſſiere imperfection ?

Il me reſte à conſidérer un nouvel avantage que le Théiſme fournit à la créature pour être vertueuſe, à l'excluſion de l'Athéiſme. Le premier coup d'œil

les biens paſſagers dont il jouit, comme des arrhes du bonheur éternel qui l'attend ? Car ſi la Vertu a des avantages actuels, toutefois il en coûte pour être vertueux : ſi l'état de l'honnête-homme ici bas n'eſt pas déplorable, il s'en faut bien que ſa félicité ſoit complette : il lui reſte toujours des deſirs ; & ces deſirs, preuves inconteſtables de l'inſuffiſance de ſa récompenſe actuelle, ne conſpirent-ils pas, avec la révélation qu'il eſt prêt d'admettre, pour l'aſſurer d'une vie à venir. Mais ſi l'on ſuppoſoit, au contraire, que l'honnête-homme ne peut être que malheureux en ce Monde, & que la félicité temporelle eſt incompatible avec la Vertu, l'économie ſinguliere qui regneroit dans l'Univers, ne le porteroit-elle pas à ſe méfier de l'ordre qui regnera dans l'autre vie ? Décrier la Vertu, n'eſt-ce donc pas prêter main-forte à l'Athéiſme? Amplifier les déſordres apparens dans la Nature, n'eſt-ce pas ébranler l'exiſtence d'un Dieu, ſans fortifier la croyance d'une vie à venir ? Un fait vrai, c'eſt que ceux qui ont la meilleure opinion des avantages de la Vertu dans ce Monde, ne ſont pas les moins fermes dans l'attente de l'autre. Une propoſition vraiſemblable, c'eſt qu'il eſt auſſi naturel aux défenſeurs de la Vertu d'aſſurer l'immortalité de l'Ame, qu'ils ont raiſon de ſouhaiter, qu'aux partiſans du vice de combattre ce ſentiment, dont ils ont lieu de craindre la vérité.

ne sera peut-être pas favorable à la réflexion qui suit : je crains qu'on ne la prenne pour une vaine subtilité, & qu'on ne la rejette comme un raffinement de Philosophie. Si toutefois elle peut avoir quelque poids, c'est à la suite de ce que nous venons de dire.

Toute créature, comme nous l'avons prouvé, a naturellement quelques degrés de malice qui lui viennent d'une aversion ou d'un penchant qui ne sera pas au ton de son intérêt privé ou du bien général de son espece. Qu'un être pensant ait la mesure d'aversion nécessaire pour l'alarmer à l'approche d'une calamité, ou pour l'armer dans un péril imminent ; jusques-là il n'y a rien à dire ; tout est dans l'ordre. Mais si l'aversion continue, après que le malheur est arrivé ; si la passion augmente, lorsque le mal est fait ; si la créature, furieuse du coup qu'elle a reçu, se récrie contre le sort, s'emporte & déteste sa condition ; il faut avouer que cet emportement est vicieux dans sa nature & dans ses suites ; car il déprave le tempérament, en le tournant à la colere, & trouble dans l'accès cette économie tranquille des affections, si convenable à la vertu ; mais avouer que cet emportement est vicieux, c'est reconnoître que dans les mêmes conjonctures, une patience muette, & qu'une modeste fermeté seroient des vertus. Or, dans l'hypothese de ceux qui nient l'existence d'un Etre suprême, il est certain que la nécessité prétendue des causes ne doit amener aucun phénomene qui mérite leur haine ou leur amour, leur honneur ou leur admiration. Mais comme les plus belles réflexions du monde sur le caprice du hasard, ou sur le mouvement fortuit des atomes, n'ont rien de consolant ; il est difficile que dans des circonstances fâcheuses, que dans

des tems durs & malheureux, l'Athée n'entre en mauvaiſe humeur, & ne ſe déchaîne contre un arrangement ſi déteſtable & ſi mal-faiſant. Mais le Théiſte eſt perſuadé que » quelqu'effet » que l'ordre qui regne dans l'Univers ait pro- » duit, il ne peut qu'être bon. « Cela ſuffit. Le voilà prêt à regarder, ſans horreur, les plus affreuſes calamités, & à ſupporter, ſans murmure, ces événemens qui ne ſemblent être faits que pour rendre à toute créature ſenſible & raiſonnable, ſa condition incommode & ſon exiſtence odieuſe. Ce n'eſt pas tout. Son ſyſtême peut le conduire à une réconciliation plus entiere : il chérira ſon état actuel ; car qui l'empêche, en étendant ſes idées, de ſortir de ſon eſpece, & de regarder le fléau qui l'afflige, comme le bonheur d'une Patrie moins étroite, dont il eſt membre, & dont il doit aimer les avantages en citoyen généreux & fidele.

Ce tour d'affection doit produire la plus héroïque conſtance qu'un homme puiſſe montrer dans un état de ſouffrance, & le réſoudre, de la façon la plus généreuſe, aux entrepriſes que l'honneur & la vertu peuvent exiger. A travers ce téleſcope, on apperçoit les accidens particuliers, les injuſtices & les méchancetés dans un jour qui diſpoſe à les tolérer, & à conſerver dans le cours de la vie toute l'égalité poſſible. Ce tour d'affection & ce téleſcope moral ſont donc vraiment excellens, & la créature qui les poſſede eſt bonne & vertueuſe par excellence. Car tout ce qui tend à attacher la créature à ſon rôle dans la ſociété, & à l'animer d'un zele plus qu'ordinaire pour le bien général de ſon eſpece, eſt, ſans contredit, en elle le germe d'une vertu peu commune.

Un fait conſtant, c'eſt que, par une eſpece de ſympathie, le ſentiment & l'amour de l'harmo-

nie, des proportions & de l'ordre, en quelque genre que ce puisse être, redresse le tempérament, fortifie les affections sociales, & soutient la vertu, qui n'est elle-même qu'un amour de l'ordre, des proportions & de l'harmonie dans les mœurs & dans la conduite. Dans les sujets les plus frivoles, l'ordre frappe, & se fait approuver; mais si c'est une fois l'ordre & la beauté de l'Univers qui soient les objets de notre admiration & de notre amour, nos affections partageront la grandeur & la magnificence du sujet, & l'*élégante* sensibilité pour le beau, disposition si favorable à la vertu, nous conduira jusqu'à l'extase. (1) En effet, tandis qu'un peu d'harmonie & quelques proportions remarquées dans les productions des sciences ou des arts, transportent d'admiration les maîtres & les connoisseurs, seroit-il possible de contempler un chef-d'œuvre divin, sans éprouver le ravissement. Donc,

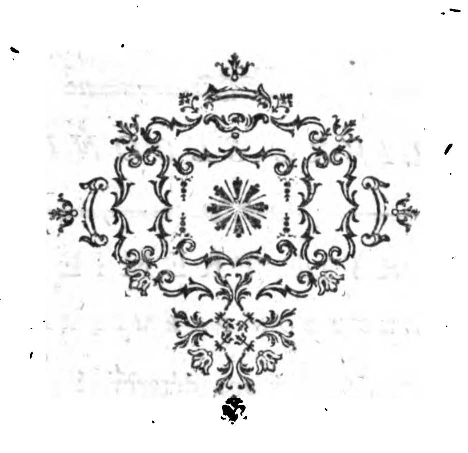
Le Théisme fût-il traité comme une fausse hypothese, l'ordre de l'Univers fût-il une chimere, la belle passion pour la Nature n'en seroit pas moins favorable à la vertu. Mais s'il est raisonna-

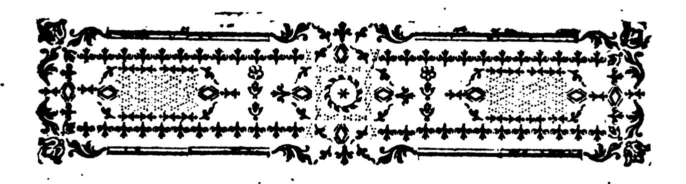
[1] *Est enim animorum ingeniorumque naturale quoddam quasi pabulum consideratio, contemplatioque naturæ. Erigimur, elatiores fieri videmur, humana despicimus; cogitantesque supera atque cœlestia, hæc nostra ut exigua & minima, contemnimus. Indagatio ipsa rerum tum maximarum tum occultissimarum habet delectationem. Si verò aliquid occurrat, quod verisimile videatur, humanissimâ completur animus voluptate.* A mesure que l'Univers s'étend aux yeux d'un Philosophe, tout ce qui l'environne se rapetisse. La terre s'évanouit sous ses pieds. Lui-même, que devient-il? Cependant, il ressent un doux frémissement dans cette contemplation qui l'anéantit; après s'être vu noyé, pour ainsi dire, & perdu dans l'immensité des Etres, il éprouve une satisfaction secrete à se retrouver sous les yeux de la Divinité.

ble de croire en Dieu ; si la beauté de l'Univers est réelle ; l'admiration devient juste, naturelle & nécessaire dans toute créature reconnoissante & sensible.

Présentement, il est facile de déterminer l'analogie de la vertu à la piété. Celle-ci est proprement le complément de l'autre : où la piété manque, la fermeté, la douceur, l'égalité d'esprit, l'économie des affections & la vertu sont imparfaites.

On ne peut donc atteindre à la perfection morale, arriver au suprême degré de la vertu, sans la connoissance du vrai Dieu.

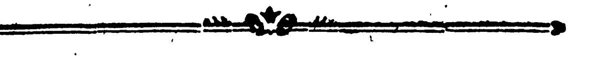




ESSAI
SUR
LE MÉRITE
ET
LA VERTU.

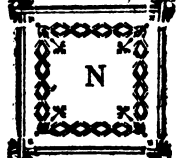


LIVRE SECOND.



PARTIE PREMIERE.

SECTION PREMIERE.



NOus avons déterminé ce que c'eſt que la vertu morale, & quelle eſt la créature qu'on peut appeller moralement vertueuſe. Il nous reſte à chercher quels motifs & quel intérêt nous avons à mériter ce titre. Nous avons découvert que celui-là ſeul mérite le nom de vertueux, dont toutes les affections, tous les penchans, en un mot, toutes les

dispositions d'esprit & de cœur, sont conformes au bien général de son espece, c'est-à-dire, du systême de créatures, dans lequel la Nature l'a placé, & dont il fait partie.

Que cette économie des affections, ce juste tempérament entre les passions, cette conformité des penchans au bien général & particulier, constituoient la droiture, l'intégrité, la justice & la bonté naturelle.

Et que la corruption, le vice & la dépravation, naissoient du désordre des affections, & consistoient dans un état précisément contraire au précédent.

Nous avons démontré que les affections d'une créature quelconque avoient un rapport constant & déterminé avec l'intérêt général de son espece. C'est une vérité que nous avons fait toucher au doigt, quant aux inclinations sociales, telles que la tendresse paternelle, le penchant à la propagation, l'éducation des enfans, l'amour de la compagnie, la reconnoissance, la compassion, la conspiration mutuelle dans les dangers, & leurs semblables; de sorte qu'il faut convenir qu'il est aussi naturel à la créature de travailler au bien général de son espece, qu'à une plante de porter son fruit, & à un organe, ou à quelqu'autre partie de notre corps, de prendre l'étendue & la conformation qui conviennent à la machine entiere, (1) & qu'il

(1) On pourroit ajouter à cela que nous sommes chaçun dans la Société, ce qu'est une partie relativement à un Tout organisé. La mesure du tems est la propriété essentielle d'une Montre: le bonheur des particuliers est la fin principale de la Société. Ces effets, ou ne se produiront point, ou ne se produiront qu'imparfaitement, sans une conspiration mutuelle des parties dans la Montre, & des membres dans la Société. Si quelque roue se dérange, la mesure du tems sera suspendue, ou troublée. Si quelque

n'eſt pas plus naturel à l'eſtomac de digérer, aux poumons de reſpirer, aux glandes de filtrer, & aux autres viſceres de remplir leurs fonctions; quoique toutes ces parties puiſſent être troublées dans leurs opérations, par des obſtructions & d'autres accidens.

Mais en diſtribuant les affections de la créature, en inclinations favorables au bien général de ſon eſpece, & en penchans dirigés à ſes intérêts particuliers, on en conclura que ſouvent elle ſe trouvera dans le cas de croiſer & de contredire les unes pour favoriſer & ſuivre les autres, & l'on conclura juſte; car comment, ſans cela, l'eſpece pourroit-elle ſe perpétuer? Que ſignifieroit cette affection naturelle qui la précipite à travers les dangers, pour la défenſe & la conſervation de ces êtres qui lui doivent déja la naiſſance, & dont l'éducation lui coûtera tant de ſoins.

On ſeroit donc tenté de croire qu'il y a une oppoſition abſolue entre ces deux eſpeces d'affections, & l'on préſumeroit que s'attacher au bien général de ſon eſpece, en écoutant les unes, c'eſt fermer l'oreille aux autres, & renoncer à ſon intérêt particulier. Car, en ſuppoſant que les ſoins, les dangers & les travaux, de quelque nature qu'ils ſoient, ſont des maux dans le ſyſteme individuel, puiſqu'il eſt de l'eſſence des affections ſociales d'y porter la créature, on en inférera ſur le champ, qu'il eſt de notre intérêt de ſe défaire de ces penchans.

Nous convenons que toute affection ſociale, telle que la commiſération, l'amitié, la reconnoiſſance & les autres inclinations libérales & gé-

particulier occupe une place qui n'étoit point faite pour lui, le bien général en ſouffrira, ou même s'anéantira; & la Société ne ſera plus que l'image d'une Montre détraquée.

néreuſes, ne ſubſiſte & ne s'étend qu'aux dépens des paſſions intéreſſées; que les premieres nous diviſent d'avec nous-mêmes, & nous ferment les yeux ſur nos aiſes & ſur notre ſalut particulier. Il ſemble donc que pour être parfaitement à ſoi, & tendre à ſon intérêt avec toute la vigueur poſſible, on n'auroit rien de mieux à faire pour ſon propre bonheur, que de déraciner, ſans ménagement, toute cette ſuite d'affections ſociales, & de traiter la bonté, la douceur, la commiſération, l'affabilité, & leurs ſemblables, comme des extravagances d'imagination, ou des foibleſſes de la nature.

En conſéquence de ces idées ſingulieres, il faudroit avouer que dans chaque ſyſtême de créatures, l'intérêt de l'individu eſt contradictoire à l'intérêt général, & que le bien de la nature dans le particulier eſt incompatible avec celui de la commune nature. Etrange conſtitution! dans laquelle il y auroit certainement un déſordre & des bizarreries, que nous n'appercevons point dans le reſte de l'Univers. J'aimerois autant dire de quelque corps organiſé, animal ou végétatif, que, pour aſſurer que chaque partie jouit d'une bonne ſanté, il faut abſolument ſuppoſer que le tout eſt malade.

Mais pour expoſer toute l'abſurdité de cette hypothèſe, nous allons démontrer que, tandis que les hommes s'imaginant que leur avantage préſent eſt dans le vice, & leur mal réel dans la vertu, s'étonnent d'un déſordre qu'ils ſuppoſent gratuitement dans la conduite de l'Univers, la Nature fait préciſément le contraire de ce qu'ils imaginent; que l'intérêt particulier de la créature eſt inſéparable de l'intérêt général de ſon eſpece; enfin, que ſon vrai bonheur conſiſte dans la vertu,

& que le vice ne peut manquer de faire son malheur.

SECTION SECONDE.

Peu de gens oseroient supposer qu'une créature en qui ils n'apperçoivent aucune affection naturelle, qui leur paroît destituée de tout sentiment social, & de toute inclination communicative, jouit en elle-même de quelque satisfaction, & retire de grands avantages de sa ressemblance avec d'autres êtres : l'opinion générale, c'est qu'une pareille créature, en rompant avec le genre-humain, en renonçant à la société, n'en a que moins de contentement dans la vie ; & n'en peut trouver que moins de douceur dans les plaisirs des sens. Le chagrin, l'impatience & la mauvaise humeur, ne seront plus en elle des momens fâcheux; c'est un état habituel, auquel tout caractere insociable ne manque pas de se fixer. C'est alors qu'une foule d'idées tristes s'emparent de l'esprit, & que le cœur est en proie à mille inclinations perverses qui l'agitent & le déchirent sans relâche : c'est alors que, des noirceurs de la mélancolie & des aigreurs de l'inquiétude, naissent ces antipathies cruelles, par qui la créature, mécontente d'elle-même, se révolte contre tout le monde. Le sentiment intérieur, qui lui crie qu'un être si dépravé, incommode à quiconque l'approche, ne peut qu'être odieux à ses semblables, la remplit de soupçons & de jalousies, la tient dans les craintes & les horreurs, & la jette dans des perplexités, que la fortune la mieux établie, & la plus constante prospérité sont incapables de calmer.

Tels sont les symptomes de la perversité complette, & l'on est d'accord sur leur évidence. Lorsque la dépravation est totale; lorsque l'amitié, la candeur,

la candeur, l'équité, la confiance, la socialité, sont anéanties; lors, enfin, que l'apostasie morale est consommée, tout le monde s'apperçoit & convient de la misere qui la suit. Quand le mal est à son dernier degré, il n'y a qu'un avis. Pourquoi faut-il qu'on perde de vue les funestes influences de la dépravation dans ses degrés inférieurs? on s'imagine que la misere n'est pas toujours proportionnée à l'iniquité; comme si la méchanceté complette pouvoit entraîner la plus grande misere possible, sans que ses moindres degrés partageassent ce châtiment. Parler ainsi, c'est dire qu'à la vérité, le plus grand dommage qu'un corps puisse souffrir, c'est d'être disloqué, démembré, & mis en mille pieces; mais que la perte d'un bras ou d'une jambe, d'un œil, d'une oreille ou d'un doigt, c'est une bagatelle qui ne mérite pas qu'on y fasse attention.

L'esprit a, pour ainsi dire, ses parties, & ses parties ont leurs proportions. Les dépendances réciproques & le rapport mutuel de ces parties, l'ordre & la connexion des penchans, le mêlange & la balance des affections qui forment le caractere, sont des objets faciles à saisir par celui qui ne juge pas cette anatomie intérieure, indigne de quelqu'attention. L'économie animale n'est ni plus exacte, ni plus réelle. Peu de gens toutefois se sont occupés à anatomiser l'ame, & c'est un art que personne ne rougit d'ignorer parfaitement (1).

(1) On se pique de connoître les qualités d'un bon Cheval, d'un bon Chien & d'un bon Oiseau. On est parfaitement instruit des affections du tempérament, des humeurs & de la forme convenable à chacune de ces especes. Si, par hasard, un Chien décele quelque défaut contraire à sa nature: » Cet animal, dit-on incontinent, est » vicieux « ; & fortement persuadé que ce vice le rend moins propre aux services qu'on en doit attendre, on met

Tout le monde convient que le tempérament varie, & que ses vicissitudes peuvent être funestes; & qui que ce soit ne se met en peine d'en chercher la cause. On sait que notre constitution intellec-

tout en œuvre pour le corriger. Il y a peu de jeunes gens qui n'entendent plus ou moins cette discipline. Suivons cet écervelé qui, pour quelque ordre futile & peut-être déshonnête, différé, ou mal-adroitement exécuté, feroit périr un Domestique sous le bâton, suivons-le, dans ses écuries, & demandons-lui pourquoi ce Cheval est séparé de la société des autres: » Il a la jambe fine; il porte noblement sa tête, » il est, en apparence, plein d'ame & de feu: Vous avez » raison, vous répondra-t-il; mais il est excessivement » fougueux; on n'en approche pas sans danger; son om- » bre l'effarouche; une mouche lui fait prendre le mords » aux dents; il faut que je m'en défasse «. De-là passant à ses Chiens: » Voyez-vous, ajoutera-t-il, tout de suite, » (car vous avez touché sa corde), voyez-vous cette pe- » tite Chienne noire & blanche: elle est assez mal coëffée: » son poil & sa taille ne sont pas avantageux: elle paroît » manquer de jarret; mais elle a l'odorat exquis; pour la » sagacité, je ne connois pas sa pareille: & de l'ardeur: » hélas! elle n'en a que trop pour sa force. Si j'avois le mal- » heur de la perdre, je donnerois, pour la retrouver, tous » ces grands Chiens de parade qui m'embarrassent plus » qu'ils ne me servent. Fainéans, lâches & gourmands, » mon Piqueur a pris des peines infinies pour n'en rien faire » qui vaille: ils ont tellement dégénéré (car Finaude leur » mere, étoit admirable!), qu'il faut que, par la négligence » de ces coquins à rouer à coups de barre (ce sont ses » Valets d'écurie), elle ait été couverte par quelque mâtin » de ma basse-cour «. C'est ainsi que ceux qui ont le moins étudié la nature dans leur espece, distinguent, à merveille, & les défauts qui lui sont étrangers, & les qualités qui lui conviennent, en d'autres Créatures. C'est ainsi que la bonté qui les affecte si peu en eux-mêmes & dans leurs semblables, surprend ailleurs leur hommage: tant est naturel le sentiment que nous en avons. C'est bien ici que nous aurons raison de dire avec Horace:

Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret.

tuelle eſt ſujette à des paralyſies qui l'accablent, & l'on n'eſt point curieux de connoître l'origine de ces accidens. Perſonne ne prend le ſcalpel, & ne travaille à s'éclairer dans les entrailles du cadavre (1) : on en eſt à peine dans cette matiere aux idées de parties & de Tout. On ignore entiérement l'effet que doivent produire une affection réprimée, un mauvais penchant négligé, ou quelque bonne inclination relâchée. Comment une ſeule action a-t-elle occaſionné dans l'eſprit une révolution capable de le priver de tout plaiſir ; c'eſt ce qu'on voit arriver ; c'eſt ce qu'on ne comprend pas ; & dans l'indifférence de s'en inſtruire, on eſt tout prêt à ſuppoſer qu'un homme peut violer ſa foi, s'abandonner à des crimes qui ne lui ſont point familiers, & ſe plonger dans les vices, ſans porter le trouble dans ſon ame, & ſans s'expoſer à des ſuites fatales à ſon bonheur.

On dit tous les jours : » Un tel a fait une baſ» ſeſſe ; mais en eſt-il moins heureux ? « Cepen-

(1) Le Chirurgien habile s'exerce long-tems ſur les morts, avant que d'opérer ſur les vivans : il s'inſtruit, le ſcalpel à la main, de la ſituation, de la nature, & de la configuration des parties : il avoit exécuté cent fois ſur le cadavre les opérations de ſon art, avant que de les tenter ſur l'homme. C'eſt un exemple que nous devrions tous imiter : *te ipſum concute.* Rien n'eſt plus reſſemblant à ce que l'Anatomiſte appelle *un Sujet*, que l'ame dans un état de tranquillité : il ne faut alors, pour opérer ſur elle, ni la même adreſſe ni le même courage que quand les paſſions l'échauffent & l'animent. On peut ſonder ſes bleſſures, & parcourir ſes replis, ſans l'entendre ſe plaindre, gémir, ſoupirer : au contraire, dans le tumulte des paſſions, c'eſt un malade puſillanime & ſenſible, que le moindre appareil effraie ; c'eſt un patient intraitable qu'on ne peut réſoudre. Dans cet état, quel eſpoir de guériſon, ſur-tout ſi le Médecin eſt un ignorant ?

dant, en parlant de ces hommes ſombres & farouches, on dit encore: » Cet homme eſt ſon pro» pre bourreau. « Une autre fois, on conviendra » qu'il y a des paſſions, des humeurs, tel tempé» rament capable d'empoiſonner la condition la » plus douce, & de rendre la créature malheu» reuſe dans le ſein de la proſpérité. « Tous ces raiſonnemens contradictoires ne prouvent-ils pas ſuffiſamment que nous n'avons pas l'habitude de traiter des ſujets moraux, & que nos idées ſont encore bien confuſes ſur cette matiere.

Si la conſtitution de l'eſprit nous paroiſſoit telle qu'elle eſt en effet; ſi nous étions bien convaincus qu'il eſt impoſſible d'étouffer une affection raiſonnable, ou de nourrir un penchant vicieux, ſans attirer ſur nous une portion de cette miſere extrême, dont nous convenons que la dépravation complette eſt toujours accompagnée, ne reconnoîtrions-nous pas, en meme tems, que toute action injuſte portant le déſordre dans le tempérament, ou augmentant celui qui y regne déja, quiconque fait mal ou préjudicie à ſa bonté, eſt plus fou, eſt plus cruel à lui-même que celui qui, ſans égard pour ſa ſanté, ſe nourriroit de mets empoiſonnés, ou qui ſe déchirant le corps de ſes propres mains, ſe plairoit à ſe couvrir de bleſſures.

SECTION TROISIEME.

Nous avons fait voir que, dans l'animal, toute action qui ne part point de ſes affections naturelles, ou de ſes paſſions, n'eſt point une action de l'animal. Ainſi, dans ces accès convulſifs, où la créature ſe frappe elle-même & s'élance ſur ceux qui la ſecourent; c'eſt une horloge détraquée, qui

sonne mal-à-propos : c'est la machine qui agit, & non l'animal.

Toute action de l'animal, considéré comme animal, part d'une affection, d'un penchant, ou d'une passion qui le meut ; telle que seroient, par exemple, l'amour, la crainte, ou la haine.

Des affections foibles ne peuvent l'emporter sur des affections plus puissantes qu'elles ; & l'animal suit nécessairement (1) dans l'action le parti le plus fort. Si les affections inégalement partagées forment, en nombre ou en essence, un côté supérieur à l'autre, c'est de celui-là que l'animal inclinera. Voilà le balancier qui le met en mouvement & qui le gouverne.

Les affections qui déterminent l'animal dans ses actions, sont de l'une ou de l'autre de ces trois especes.

Ou des affections naturelles & dirigées au bien général de son espece.

Ou des affections naturelles & dirigées à son intérêt particulier.

Ou des affections qui ne tendent ni au bien général de son espece, ni à ses intérêts particuliers, qui même sont opposées à son bien privé, & que par cette raison nous appellerons affections dénaturées : selon l'espece & le degré de ces affections, la créature qu'elles dirigent, est bien ou mal constituée, bonne ou mauvaise.

Il est évident que la derniere espece d'affections est toute vicieuse. Quant aux deux autres, elles peuvent êtres bonnes ou mauvaises, selon leur degré. Elles maîtrisent toujours la créature purement sensible ; mais la créature sensible & raisonnable peut toujours les maîtriser, quelque puissantes qu'elles soient.

(1) Remarquez qu'il ne s'agit que de l'Animal.

Peut-être trouvera-t-on étrange que des affections sociales puissent être trop fortes, & des affections intéressées trop foibles. Mais pour dissiper ce scrupule, on n'a qu'à se rappeller (ce que nous avons dit plus haut) que dans des circonstances particulieres, les affections sociales deviennent quelquefois excessives, & se portent à un point qui les rend vicieuses : lors, par exemple, que la commisération est si vive, qu'elle manque son but, en supprimant, par son excès, les secours qu'on a droit d'en attendre : lorsque la tendresse maternelle est si violente, qu'elle perd la mere, & par conséquent l'enfant avec elle. » Mais, » dira-t-on, traiter de vicieux & de dénaturé, ce » qui n'est que l'excès de quelqu'affection natu- » relle & généreuse, n'y auroit-il pas en cela un » rigorisme mal entendu ? « Pour toute réponse à cette objection, je remarquerai que la meilleure affection dans sa nature suffit, par son *intensité*, pour endommager toutes ses compagnes, pour restreindre leur énergie, & ralentir ou suspendre leurs opérations. En accordant trop à l'une, la créature est contrainte de donner trop peu à d'autres de la même classe, & qui ne sont ni moins naturelles ni moins utiles. Voilà donc l'injustice & la partialité introduites dans le caractere : conséquemment, quelques devoirs seront remplis avec négligence ; & d'autres, moins essentiels peut-être, suivis avec trop de chaleur.

On peut avouer sans crainte, ces principes dans toute leur étendue ; puisque la religion même, considérée comme une passion, mais de l'espece héroïque, peut être poussée trop loin (1), &

(1) *Insani sapiens nomen ferat, æquus iniqui,*
Ultrà quam satis est, virtutem si petat ipsam.
HORAT. Satyr.

troubler, par son excès, toute l'économie des inclinations sociales. Oui, la religion, j'ose le dire, seroit trop énergique en celui qu'une contemplation immodérée des choses célestes, qu'une intempérance d'extase, refroidiroit sur les offices de la vie civile, & les devoirs de la société. Cependant, » si l'objet de la dévotion est raisonnable, & si la croyance est orthodoxe; quelle que » soit la dévotion, pourra-t-on dire encore, il » est dur de la traiter de superstition? Car enfin, » si la créature laisse aller ses affaires domestiques à l'abandon, & néglige les intérêts temporels de son prochain & les siens, c'est l'excès d'un zele saint dans son origine qui produit » ces effets. « Je réponds à cela que la vraie religion ne commande pas une abnégation totale des soins d'ici-bas: ce qu'elle exige, c'est la préférence du cœur: elle veut qu'on rende à Dieu, aux autres & à soi-même, tout ce qu'on leur doit, sans remplir une de ces obligations, au préjudice d'une autre. Elle sait les concilier entr'elles par une subordination sage & mesurée.

Mais si, d'un côté, les affections sociales peuvent être trop énergiques; de l'autre, les passions intéressées peuvent être trop foibles. Si, par exemple, une créature ferme les yeux sur les dangers, & méprise la vie; si les inclinations utiles à sa défense, à son bien-être & à sa conservation, manquent de force; c'est assurément un vice en elle, relativement au dessein & au but de la Nature. Les loix & la méthode qu'elle observe dans ses opérations, en sont des preuves authentiques. Dira-t-on que le salut de l'animal entier l'intéresse moins que celui d'un membre, d'un organe ou d'une seule de ses parties? Non, sans doute. Or, elle a donné, nous le voyons, à chaque membre,

P 4

à chaque organe, à chaque partie, les propriétés nécessaires à sa sûreté; de sorte qu'à notre insçu même, ils veillent à leur bien-être & agissent pour leur défense. L'œil, naturellement circonspect & timide, se ferme de lui-même, & quelquefois malgré nous: ôtez-lui sa promptitude & son indocilité, & toute la prudence imaginable ne suffira pas à l'animal pour se conserver la vue. La foiblesse dans les affections qui concernent le bien de l'automate est donc un vice? pourquoi le même défaut dans les affections qui concernent les intérêts d'un tout plus important que le corps, je veux dire l'ame, l'esprit & le caractere, ne seroit-il pas une imperfection?

C'est en ce sens que les penchans intéressés deviennent essentiels à la vertu. Quoique la créature ne soit ni bonne ni vertueuse, précisément parce qu'elle a ces affections; comme elles concourent au bien général de l'espece, quand elle en est dénuée, elle ne possede pas toute la bonté dont elle est capable, & peut être regardée comme défectueuse & mauvaise dans l'ordre naturel.

C'est encore en ce sens que nous disons de quelqu'un qu'il est trop bon, lorsque des affections trop ardentes pour l'intérêt d'autrui l'entraînent au delà; ou lorsque trop d'indolence pour ses vrais intérêts, l'arrêtent en deçà des bornes que la nature & la raison lui prescrivent.

Si l'on nous objecte qu'une façon de posséder dans les mœurs, & d'observer dans la conduite les proportions morales, ce seroit d'avoir les passions sociales trop énergiques, lorsque les penchans intéressés sont excessifs, & lorsque les inclinations intéressées sont trop foibles, d'avoir les affections sociales défectueuses. Car en ce cas, celui qui compteroit sa vie pour peu de chose, feroit,

avec une dose légere d'affection sociale, tout ce que l'amitié la plus généreuse peut exiger ; & il n'y auroit rien de tout ce que le courage le plus héroïque inspire, qu'à l'aide d'un excès d'affection sociale, ne pût exécuter la créature la plus timide.

Nous répondrons que c'est relativement à la constitution naturelle & à la destination particuliere de la créature, que nous accusons quelques passions d'excès, & que nous reprochons à d'autres, la foiblesse. Car, lorsqu'un penchant, dont l'objet est raisonnable, n'est utile que dans sa violence ; si ce degré, d'ailleurs, n'altere point l'économie intérieure, & ne met aucune disproportion entre les autres affections ; on ne pourra le condamner comme vicieux. Mais si la constitution naturelle de la créature ne permet pas au reste des affections de monter à son unisson ; si le ton des unes est aussi haut, & celui des autres plus bas, quelle que soit la nature des unes & des autres, elles pécheront par excès ou par défaut : car puisqu'il n'y a plus entr'elles de proportion, puisque la balance qui doit les tempérer, est rompue, ce désordre jettera de l'inégalité dans la pratique, & rendra la conduite vicieuse.

Mais, pour donner des idées claires & distinctes de ce que j'entends par économie des affections, je descends aux especes de créatures qui nous sont subordonnées. Celles que la nature n'a point armées contre la violence, & qui ne sont formidables d'aucun côté, doivent être susceptibles d'une grande frayeur, & ne ressentir que peu d'animosité ; car cette derniere qualité seroit infailliblement la cause de leur perte, soit en les déterminant à la résistance, soit en retardant leur fuite. C'est à la crainte seule qu'elles peuvent avoir

obligation de leur salut. Aussi la crainte tient-elle les sens en sentinelle, & les esprits en état de porter l'alarme.

En pareil cas, la frayeur habituelle & l'extrême timidité font conséquemment à la constitution animale de la créature, des affections aussi conformes à son intérêt particulier & au bien général de son espece, que le ressentiment & le courage seroient préjudiciables à l'un & à l'autre. Aussi remarque-t-on que dans un seul & même systême, la nature a pris soin de diversifier ces passions proportionnellement au sexe, à l'âge & à la force des créatures. Dans le systême animal, les animaux innocens se rassemblent & paissent en troupe; mais les bêtes farouches vont communément deux à deux, vivent sans société, & comme il convient à leur voracité naturelle. Entre les premiers, le courage est toutefois en raison de la taille & des forces. Dans les occasions périlleuses, tandis que le reste du troupeau s'enfuit, le bœuf présente les cornes à l'ennemi, & montre bien qu'il sent sa vigueur. La nature, qui semble prescrire à la femelle de partager le danger, n'a pas laissé son front sans défense. Pour le daim, la biche & leurs semblables, ils ne sont ni vicieux, ni dénaturés, lorsqu'à l'approche du lion ils abandonnent leurs petits, & cherchent leur salut dans leur vîtesse. Quant aux créatures capables de résistance, & à qui la nature a donné des armes offensives, depuis le cheval & le taureau jusqu'à l'abeille & au moucheron, ils entrent promptement en furie; ils fondent avec intrépidité sur tout agresseur, & défendent leurs petits au péril de leur propre vie. C'est l'animosité de ces créatures qui fait la sûreté de leur espece. On est moins ardent à offenser, quand on sait, par expérience, que le lésé,

quoiqu'incapable de repousser l'injure, ne la supportera pas tranquillement ; mais que, pour punir l'offenseur, il s'exposera, sans regret, à perdre la vie. De tous les êtres vivans, l'homme est le plus formidable en ce sens. Lorsqu'il s'agira de sa propre cause ou de celle de son pays, il n'y a personne dont il ne puisse tirer une vengeance, qu'il regardera comme équitable & exemplaire ; & s'il est assez intrépide pour sacrifier sa vie, il est maître de celle d'un autre, quelque bien gardé qu'il puisse être. Dans ces républiques de l'antiquité, où les peuples nés libres ont été quelquefois subjugués par l'ambition d'un citoyen, on a vu des exemples de ce courage, & des usurpateurs punis, malgré leur vigilance, des cruautés qu'ils avoient exercées ; on a vu des hommes généreux tromper toutes les précautions possibles, & assurer, par la mort des tyrans, le salut & la liberté de leur patrie. (1)

Enfin, on peut dire que les affections sont dans la constitution animale, ce que sont les cordes sur un instrument de musique. Les cordes ont beau garder entr'elles les proportions requises; si la tension est trop grande, l'instrument est mal monté, & son harmonie est éteinte. Mais si, tandis que

(1) J'ai cru devoir rectifier ici la pensée de M. S. qui nomme hardiment & conséquemment aux préjugés de sa Nation, vertu, courage, héroïsme, le meurtre d'un Tyran en général ; car si ce Tyran est Roi par sa naissance, ou par le choix libre des Peuples, il est de principe parmi nous, que se portât-il aux plus étranges excès, c'est toujours un crime horrible que d'attenter à sa vie. La Sorbonne l'a décidé en 1626. Les premiers Fideles n'ont pas cru qu'il leur fût permis de conspirer contre leurs persécuteurs, Néron, Dece, Dioclétien, &c. & Saint Paul a dit expressément : *Obedite præpositis vestris, etiam dyscolis, & subjacete eis.*

les unes sont au ton qui convient, les autres ne sont pas montées en proportion, la lyre ou le luth est mal accordé, & l'on n'exécutera rien qui vaille. Les différens systêmes de créatures répondent aux différentes especes d'instrumens; & dans le même genre d'instrumens, ainsi que dans le même systême de créatures, tous ne sont pas égaux, & ne portent pas les mêmes cordes. La tension qui convient à l'un briseroit les cordes de l'autre, & peut-être l'instrument même. Le ton qui fait sortir toute l'harmonie de celui-ci, rend sourd ou fait crier celui-là. Entre les hommes, ceux qui ont le sentiment vif & délicat, ou que les plaisirs & les peines affectent aisément, doivent, pour le maintien de cette balance intérieure, sans laquelle la créature mal disposée à remplir ses fonctions troubleroit le concert de la société, posséder les autres affections, telles que la douceur, la commisération, la tendresse & l'affabilité, dans un degré fort élevé. Ceux, au contraire, qui sont froids, & dont le tempérament est placé sur un ton plus bas, n'ont pas besoin d'un accompagnement si marqué. Aussi la nature ne les a-t-elle pas destinés, ou à ressentir ou à exprimer les mouvemens tendres & passionnés, au même point que les précédens. (1)

[1] Nous ressemblons à de vrais instrumens, dont les passions sont les cordes. Dans le fou, elles sont trop hautes, l'instrument crie; elles sont trop basses dans le stupide, l'instrument est sourd. Un homme sans passions est donc un instrument dont on a coupé les cordes, ou qui n'en eut jamais; c'est ce qu'on a déja dit: mais il y a plus. Si quand un instrument est d'accord, vous en pincez une corde, le son qu'elle rend occasionne des frémissemens, & dans les instrumens voisins, si leurs cordes ont une tension proportionnellement harmonique avec la corde pincée; & dans ses voisines sur le même instrument, si elles gardent avec

Il feroit curieux de parcourir les différens tons des passions, les modes divers des affections, & toutes ces mesures de sentimens qui différencient les caracteres entr'eux. Point de sujet susceptible de tant de charmes & de tant de difformités. Toutes les créatures qui nous environnent, conservent, sans altération, l'ordre & la régularité requises dans leurs affections. Jamais d'indolence dans les services qu'elles doivent à leurs petits & à leurs semblables. Lorsque notre voisinage ne les a point dépravés, la prostitution, l'intempérance & les autres excès leur sont généralement inconnus. Ces petites créatures qui vivent comme en république, les abeilles & les fourmis suivent, dans toute la durée de leur vie, les mêmes loix, s'assujettissent au même gouvernement, & montrent dans leur conduite toujours la même harmonie. Ces affections qui les encouragent au bien de leur espece, ne se dépravent, ne s'affoiblissent, ne s'anéantissent jamais en elles. Avec les secours de la Religion & sous l'autorité des loix, l'homme vit d'une façon moins conforme à sa nature que ne font ces insectes. Ces loix, dont le but est de l'affermir dans la pratique de la justice, sont souvent pour lui des sujets de révolte ; & cette Religion qui tend à le sanctifier, le rend quelquefois la plus barbare des créatures. On propose des questions ; on se chicane sur des mots ; on forme des distinctions ; on passe aux dénomi-

elle la même proportion. Image parfaite de l'affinité, des rapports, & de la conspiration mutuelle de certaines affections dans le même caractere, & des impressions gracieuses & du doux frémissement que les belles actions excitent dans les autres, sur-tout lorsqu'ils sont vertueux. Cette comparaison pourroit être poussée bien loin : car le son excité est toujours analogue à celui qui l'excite.

nations odieuses; on proscrit de pures opinions sous des peines séveres. De-là naissent les antipathies, les haines & les séditions. On en vient aux mains, & l'on voit à la fin, la moitié de l'espèce se baigner dans le sang de l'autre moitié (1). J'oserois assurer qu'il est presque impossible de trouver sur la terre une société d'hommes qui se gouvernent par des principes humains (2). Est-il

(1) Les Arabes, pour décider plus souverainement que dans les Ecoles, si les attributs de Dieu étoient ou réellement ou virtuellement distingués, se sont livrés des batailles sanglantes †. Celles dont l'Angleterre a été quelquefois déchirée, n'avoit guere de fondement plus solide.

† *Herbelot*, *Bibl. Orient.*

(2) Qui prendra la peine de lire avec soin l'Histoire du Genre-humain, & d'examiner, d'un œil indifférent, la conduite des Peuples de la terre, se convaincra lui-même, qu'excepté les devoirs qui sont absolument nécessaires à la conservation de la société humaine (qui ne sont même que trop souvent violés par des sociétés entieres à l'égard des autres sociétés), on ne sauroit nommer aucun principe de morale, ni imaginer aucune regle de Vertu qui dans quelque endroit du monde ne soit méprisée, ou contredite par la pratique générale de quelques sociétés entieres qui sont gouvernées par des maximes, & dirigées par des regles tout-à-fait opposées à celles de quelqu'autre société. Des Nations entières, & même des plus policées, ont cru qu'il leur étoit aussi permis d'exposer leurs enfans, & de les laisser mourir de faim, que de les mettre au monde. Il y a des Contrées à présent où l'on ensévelit les Enfans tout vifs, avec leurs Meres, s'il arrive qu'elles meurent dans leurs couches. On les tue, si un Astrologue assure qu'ils sont nés sous une mauvaise étoile. Ailleurs, un Enfant tue, ou expose son Pere & sa Mere, lorsqu'ils sont parvenus à un certain âge. Dans un canton de l'Asie, dès qu'on désespere de la santé d'un malade, on le met dans une fosse creusée en terre, & là, exposé au vent & aux injures de l'air, on le laisse périr impitoyablement. Il est ordinaire parmi les Mingréliens, qui font profession de Christianisme,

surprenant, après cela, qu'on ait peine à trouver dans ces sociétés un homme qui soit vraiment homme, & qui vive conformément à sa nature.

Mais après avoir expliqué ce que j'entends par des passions trop foibles, ou trop fortes, & démontré que, quoique les unes & les autres passent quelquefois pour des vertus, ce sont, à proprement parler, des imperfections & des vices; je viens à ce qui constitue la malice d'une maniere plus évidente & plus avouée, & je réduis la chose à trois cas.

I. Ou les affections sociales sont foibles & défectueuses.

II. Ou les affections privées sont trop fortes.

III. Ou les affections ne tendent ni au bien particulier de la créature, ni à l'intérêt général de son espece.

Cette énumération est complette, & la créature ne peut être dépravée, sans être comprise dans l'un ou l'autre de ces états, ou dans tous à la fois. Si je prouve donc que ces trois états sont contraires à ses vrais intérêts, il s'ensuivra que la vertu seule peut faire son bonheur, puisqu'elle seule suppose entre les affections tant sociales que privées, une juste balance, une sage & paisible économie.

Au reste, lorsque nous assurons que l'économie

d'ensevelir leurs enfans tout vifs. Les Caraïbes les mutilent, les engraissent, & les mangent. Garcilasso de la Vega rapporte que certains Peuples du Pérou font des concubines de leurs prisonniers, nourrissent délicieusement les Enfans qu'ils en ont, & s'en repaissent, ainsi que de la Mere, lorsqu'elle devient stérile. Les usages, les Religions, & les Gouvernemens qui partagent l'Europe, nous fourniroient une multitude d'actions moins barbares en apparence, mais aussi déraisonnables au fond, & peut-être plus dangereuses dans les conséquences.

des affections sociales fait le bonheur temporel; c'est autant que la créature peut être heureuse dans ce monde. Nous ne prétendons rien prouver de contraire à l'expérience : or, elle ne nous apprend que trop bien que les orages passagers qui troublent l'homme le plus heureux, sont pour le moins aussi fréquens que les fautes légeres qui échappent à l'homme le plus juste. Ajoutez à cela ces élans continuels vers l'Eternité, ces mouvemens d'une ame qui sent le vuide de son état actuel, mouvemens d'autant plus vifs que la ferveur est grande. D'où l'on peut conclure, sans aller plus loin, que s'il est vrai qu'il y ait du bonheur attaché à la pratique des Vertus, comme nous le démontrerons, il ne l'est pas moins que la Créature ne peut jouir d'une félicité proportionnée à ses desirs, d'un bonheur qui la remplisse d'un repos immuable, que dans le sein de la Divinité.

Voici donc ce qui nous reste à prouver.

I.

Que le principal moyen d'être bien avec soi, & par conséquent d'être heureux, c'est d'avoir les affections sociales entieres & énergiques; & que manquer de ces affections, ou les avoir défectueuses, c'est être malheureux.

II.

Que c'est un malheur que d'avoir les affections privées trop énergiques, & par conséquent au dessus de la subordination que les affections sociales doivent leur imprimer.

III.

III.

Enfin, que d'être pourvu d'affections dénaturées, ou de ces penchans qui ne tendent ni au bien particulier de la créature, ni à l'intérêt général de son espece, c'est le comble de la misere.



SECONDE PARTIE.

SECTION PREMIERE.

POur démontrer que le principal moyen d'être heureux, c'est d'avoir les affections sociales, & que manquer de ces penchans, c'est être malheureux; je demande en quoi consistent ces plaisirs & ces satisfactions qui font le bonheur de la créature. On les distingue communément en plaisirs du corps, & en satisfactions de l'esprit.

On ne disconvient pas que les satisfactions de l'esprit ne soient préférables aux plaisirs du corps. En tout cas, voici comment on pourroit le prouver. Toutes les fois que l'esprit a conçu une haute opinion du mérite d'une action, qu'il est vivement frappé de son héroïsme, & que cet objet a fait toute son impression, il n'y a ni terreurs, ni promesses, ni peines, ni plaisirs du corps, capables d'arrêter la créature. On voit des Indiens, des Barbares, des malfaiteurs, & quelquefois les derniers des humains s'exposer pour l'intérêt d'une troupe, par reconnoissance, par animosité, par des principes d'honneur ou de galanterie, à des travaux incroyables, & défier la mort même; tandis que le moindre nuage d'esprit, le plus lé-

ger chagrin, un petit contre-tems, empoisonnent & anéantissent les plaisirs du corps; & cela, lorsque placé, d'ailleurs, dans les circonstances les plus avantageuses, au centre de tout ce qui pouvoit exciter & entretenir l'enchantement des sens, on étoit sur le point de s'y abandonner. C'est en vain qu'on essayeroit de les rappeller : tant que l'esprit sera dans la même assiette, les efforts, ou seront inutiles, ou ne produiront qu'impatience & dégoût.

Mais si les satisfactions de l'esprit sont supérieures aux plaisirs du corps, comme on n'en peut douter, il suit de-là, que tout ce qui peut occasionner dans un Etre intelligent une succession constante de plaisirs intellectuels, importe plus à son bonheur, que ce que lui offriroit une pareille chaîne de plaisirs corporels.

Or, les satisfactions intellectuelles consistent ou dans l'exercice même des affections sociales, ou découlent de cet exercice en qualité d'effets.

Donc, l'économie des affections sociales étant la source des plaisirs intellectuels, ces affections sociales seront seules capables de procurer à la créature un bonheur constant & réel.

Pour développer maintenant comment les affections sociales sont par elles-mêmes les plaisirs les plus vifs de la créature, (travail superflu pour celui qui a éprouvé la condition de l'esprit sous l'empire de l'amitié, de la reconnoissance, de la bonté, de la commisération, de la générosité, & des autres affections sociales) celui qui a quelques sentimens naturels, n'ignore point la douceur de ces penchans généreux; mais la différence que nous trouvons, tous tant que nous sommes, entre la solitude & la compagnie; entre la compagnie d'un indifférent & celle d'un ami; la liai-

ſon de preſque tous nos plaiſirs avec le commerce de nos ſemblables, & l'influence qu'une ſociété préſente ou imaginaire exerce ſur eux, décident la queſtion.

Sans en croire le ſentiment intérieur, la ſupériorité des plaiſirs qui naiſſent des affections ſociales ſur ceux qui viennent des ſenſations, ſe reconnoît encore à des ſignes extérieurs, & ſe manifeſte au dehors par des ſymptômes merveilleux. On la lit ſur les viſages ; elle s'y peint en des caracteres indicatifs d'une joie plus vive, plus complette, plus abondante que celle qui accompagne le ſoulagement de la faim, de la ſoif & des plus preſſans appétits. Mais l'aſcendant actuel de cette eſpece d'affection ſur les autres, ne permet pas de douter de leur énergie. Lorſque les affections ſociales ſe font entendre, leur voix ſuſpend tout autre ſentiment, & le reſte des penchans garde le ſilence. L'enchantement des ſens n'a rien de comparable : quiconque éprouvera ſucceſſivement l'une & l'autre volupté, donnera, ſans balancer, la préférence à la premiere. Mais pour prononcer avec équité, il faut les avoir éprouvées dans toute leur *intenſité*. L'honnête homme peut connoître toute la vivacité des plaiſirs ſenſuels : l'uſage modéré qu'il en fait, répond de la ſenſibilité de ſes organes & de la délicateſſe de ſon goût ; mais le méchant, étranger par ſon état, aux affections ſociales, eſt abſolument incapable de juger des plaiſirs qu'elles cauſent.

Objecter que ces affections ne déterminent pas toujours la créature qui les poſſede, c'eſt ne rien dire. Car ſi la créature ne les reſſent pas dans leur énergie naturelle, c'eſt comme ſi elle en étoit actuellement privée, & qu'elle l'eût toujours été. Mais en attendant la démonſtration de cette pro-

poſition, nous remarquerons que moins une créature aura d'affection ſociale, plus il ſera ſurprenant qu'elle prédomine : toutefois, ce prodige n'eſt pas inoui. Or, ſi l'affection ſociale, telle qu'elle, a pu dans une occaſion ſurmonter la ſcélérateſſe, il reſte inconteſtable, que fortifiée par un exercice aſſidu, elle auroit toujours prévalu.

Telle eſt la puiſſance & le charme de l'affection ſociale, qu'elle arrache la créature à tout autre plaiſir. Lorſqu'il eſt queſtion des intérêts du ſang, & dans cent autres occaſions, cette paſſion maîtriſe ſouverainement, & ſa préſence triomphe, preſque ſans effort, des tentations les plus ſéduiſantes.

Ceux qui ont fait quelque progrès dans les ſciences, & à qui les premiers principes des mathématiques ne ſont pas inconuus, aſſurent que l'eſprit trouve dans ces vérités, quoique purement ſpéculatives, une ſorte de volupté ſupérieure à celle des ſens : or, on a beau creuſer la nature de ce plaiſir de contemplation, on n'y découvre pas le moindre rapport avec les intérêts particuliers de la créature. Le bien de ſon ſyſtême individuel eſt ici pour zéro. L'admiration & la joie qu'elle reſſent, tombent ſur des choſes extérieures & étrangeres au Mathématicien : & quoique le ſentiment des premiers plaiſirs qu'il éprouve, & qui lui rendent habituelle l'étude de ces ſciences abſtraites & pénibles, puiſſe devenir en lui une raiſon d'intérêt ; ces premieres voluptés, ces ſatisfactions originelles qui l'ont déterminé à ce genre d'occupation, ne peuvent avoir d'autre cauſe que l'amour de la vérité, la beauté de l'ordre & le charme des proportions ; & cette paſſion, conſidérée dans ce point de vue, eſt du genre des affections naturelles. Car, puiſque ſon objet n'eſt

point dans l'étendue du ſyſtême individuel de la créature, il faut ou la traiter d'inutile, de ſuperflue, & conſéquemment d'inclination dénaturée; ou, la prenant pour ce qu'elle eſt, l'approuver comme une délectation raiſonnable, engendrée par la contemplation des nombres, de l'harmonie, des proportions & des accords qui ſont obſervés dans la conſtitution des êtres, qui fixent l'ordre des choſes, & qui ſoutiennent l'Univers.

Or, ſi ce plaiſir de contemplation eſt ſi grand que les voluptés corporelles n'ont rien qui l'égale, quel ſera donc celui qui naît de l'exercice de la vertu, qui ſuit une action héroïque ? Car c'eſt alors, que pour combler le bonheur de la créature, une flatteuſe approbation de l'eſprit ſe réunit à des mouvemens du cœur délicieux & preſque divins. En effet, quel plus beau ſujet de réflexion dans l'Univers, quelle plus raviſſante matiere à contempler, qu'une grande, noble & vertueuſe action ? Eſt-il quelque choſe dont la connoiſſance intérieure & la mémoire puiſſent cauſer une ſatisfaction plus pure, plus douce, plus complette & plus durable ?

Dans cette paſſion qui rapproche les ſexes, ſi la tendreſſe du cœur ſe mêle à l'ardeur des ſens, ſi l'amour de la perſonne accompagne celui du plaiſir; quel ſurcroît de délectation! auſſi quelle différence d'énergie entre le ſentiment & l'appétit ? Le premier a fait entreprendre des travaux incroyables, & braver la mort même, ſans autre intérêt que celui de l'objet aimé, ſans aucune vue de récompenſe: car où ſeroit le fondement de cet eſpoir ? En ce monde ? la mort finit tout. Dans l'autre vie: je ne connois point de Légiſlateur qui ait ouvert le Ciel aux héros amoureux, & deſtiné des récompenſes à leurs glorieux travaux.

Les ſatisfactions intellectuelles qui naiſſent des affections ſociales, ſont donc ſupérieures aux plaiſirs corporels. Mais ce n'eſt pas tout ; elles ſont encore indépendantes de la ſanté, de l'aiſance, de la gaieté, & de tous les avantages de la fortune & de la proſpérité. Si dans les périls, les craintes, les chagrins, les pertes & les infirmités, on conſerve les affections ſociales, le bonheur eſt en sûreté. Les coups qui frappent la vertu, ne détruiſent point le contentement qui l'accompagne. Je dis plus : c'eſt une beauté qui a quelque choſe de plus doux & de plus touchant dans la triſteſſe & dans les larmes, qu'au milieu des plaiſirs. Sa mélancolie a des charmes particuliers : ce n'eſt que dans l'adverſité qu'elle s'abandonne à ces épanchemens ſi tendres & ſi conſolans. Si l'adverſité n'empoiſonne point ſes douceurs, elle ſemble accroître ſa force & relever ſon éclat. La vertu ne paroît avec toute ſa ſplendeur que dans la tempête, & ſous le nuage. Les affections ſociales ne montrent toute leur valeur que dans les grandes afflictions. Si ce genre de paſſions eſt adroitement remué, comme il arrive à la repréſentation d'une bonne Tragédie, il n'y a aucun plaiſir à égalité de durée, qu'on puiſſe comparer à ce plaiſir d'illuſion. Celui qui ſait nous intéreſſer au deſtin du mérite & de la vertu, nous attendrir ſur le ſort des bons, & ſoulever en leur faveur tout ce que nous avons d'humanité ; celui-là, dis-je, nous jette dans un raviſſement, & nous procure une ſatisfaction d'eſprit & de cœur ſupérieure à tout ce que les ſens ou les appétits cauſent de plaiſirs. Nous conclurons delà, que l'exercice actuel des affections ſociales eſt une ſource de voluptés intellectuelles.

Démontrons à présent qu'elles dérivent encore de cet exercice, en qualité d'effets.

Nous remarquerons d'abord, que le but des affections sociales, relativement à l'esprit, c'est de communiquer aux autres les plaisirs qu'on ressent, de partager ceux dont ils jouissent, & de se flatter de leur estime & de leur approbation.

La satisfaction de communiquer ses plaisirs ne peut être ignorée que d'une créature affligée d'une dépravation originelle & totale. Je passe donc à la satisfaction de partager le bonheur des autres, & de le ressentir avec eux; à ces plaisirs que nous recueillons de la félicité des créatures qui nous environnent, soit par les récits que nous en entendons, soit par l'air, les gestes & les sons qui nous en instruisent; ces Créatures fussent-elles d'une espece différente, pourvu que les signes caractéristiques de leur joie soient à notre portée. Les plaisirs de participation sont si fréquens & si doux, qu'en parcourant, de bonne foi, tous les quarts-d'heures amusans de la vie, on conviendra que ces plaisirs en ont rempli la plus grande & la plus délicieuse partie.

Quant au témoignage qu'on se rend à soi-même, de mériter l'estime & l'amitié de ses semblables, rien ne contribue davantage à la satisfaction de l'esprit & au bonheur de ceux mêmes à qui l'on donne le nom de voluptueux, dans la signification la plus vile. Les créatures qui se piquent le moins de bien mériter de leur espece, font parade dans l'occasion d'un caractere droit & moral. Elles se complaisent dans l'idée de valoir quelque chose. Idée chimérique, à la vérité, mais qui les flatte, & qu'elles s'efforcent d'étayer en elles-mêmes, en se dérobant, à la faveur de quelques

ſervices rendus à un ou deux amis, une conduite pleine d'indignités.

Quel brigand, quel voleur de grands chemins, quel infracteur déclaré des loix de la ſociété n'a pas un compagnon, une ſociété de gens de ſon eſpece, une troupe de ſcélérats comme lui, dont les ſuccès le réjouiſſent, à qui il fait part de ſes proſpérités, qu'il traite d'amis, & dont il épouſe les intérêts comme les ſiens propres? Quel homme au monde eſt inſenſible aux careſſes & à la louange de ſes connoiſſances intimes? Toutes nos actions n'ont-elles pas quelque rapport à ce tribut? Les applaudiſſemens de l'amitié n'influent-ils pas ſur toute notre conduite? N'en ſommes-nous pas même jaloux pour nos vices? N'entrent-ils pour rien dans la perſpective de l'ambition, dans les fanfaronnades de la vanité, dans les profuſions de la ſomptuoſité, & même dans les excès de l'amour déshonnête? En un mot, ſi les plaiſirs ſe calculoient, comme beaucoup d'autres choſes, on pourroit aſſurer que ces deux ſources, la participation au bonheur des autres, & le deſir de leur eſtime, fourniſſent, au moins, neuf dixiemes de tout ce que nous en goûtons dans la vie; de ſorte que de la ſomme entiere de nos joies, il en reſteroit à peine un dixieme qui ne découlât point de l'affection ſociale, & qui ne dépendît pas immédiatement de nos inclinations naturelles.

Mais de peur qu'on n'attende de quelque portion d'inclination naturelle l'entier & plein effet d'une affection ſincere, complette & vraiment morale, de peur qu'on ne s'imagine qu'une doſe légere d'affection ſociale eſt capable de procurer tous les avantages de la ſociété, & d'initier profondément à la participation au bonheur des autres, nous obſerverons que tout penchant trop

qué, que toute inclination retrécie, se bornant, sans sujet, à quelque partie d'un Tout qui doit intéresser, sera sans fondement réel & solide. L'amour de ses semblables, ainsi que tout autre penchant dont le bien privé de la créature n'est pas l'objet immédiat, peut être naturel ou dénaturé: s'il est dénaturé, il ne manquera pas de croiser les vrais intérêts de la société, & conséquemment d'anéantir les plaisirs qu'on en peut attendre: s'il est naturel, mais concentré, il se changera en une passion singuliere, bizarre, capricieuse, & qui n'est d'aucun prix. La créature qu'il anime n'en a ni plus de vertu ni plus de mérite. Ceux pour qui ce vent souffle, n'ont aucun gage de sa durée: il s'est élevé sans raison; il peut changer, ou cesser de même. La vicissitude continuelle de ces penchans que le caprice fait éclorre, & qui entraînent l'ame de l'amour à l'indifférence, & de l'indifférence à l'aversion, doit la tenir dans des troubles interminables, la priver peu à peu du sentiment des plaisirs de l'amitié, & la conduire, enfin, à une haine parfaite du genre-humain. Au contraire, l'affection entiere (d'où l'on a fait le nom d'*intégrité*), comme elle est complette en elle-même, réfléchie dans son objet, & poussée à sa juste étendue, est constante, solide & durable. Dans ce cas, le témoignage que la créature se rend à elle-même, d'une disposition équitable pour les hommes en général, justifie ses inclinations particulieres, & ne la rend que plus propre à la participation des plaisirs d'autrui. Mais dans le cas d'une affection mutilée, ce penchant sans ordre, sans fondement raisonnable & sans loi, perd sans cesse à la réflexion; la conscience le désapprouve, & le bonheur s'évanouit.

Si l'affection partielle ruine la jouissance des plaisirs de sympathie & de participation, ce n'est pas tout. Elle tarit encore la troisieme source des satisfactions intellectuelles; je veux dire, le témoignage qu'on se rend à soi-même de bien mériter de tous ses semblables. Car d'où naîtroit ce sentiment présomptueux ? Quel mérite solide peut-on se reconnoître ; quel droit a-t-on sur l'estime des autres, quand l'affection qu'on a pour eux est si mal fondée? Quelle confiance exiger, lorsque l'inclination est si capricieuse? Qui comptera sur une tendresse qui péche par la base, qui manque de principes ? sur une amitié que la même fantaisie qui l'a bornée à quelques personnes, à une petite partie du genre-humain, peut resserrer encore, & exclure celui qui en jouit actuellement, comme elle en a privé une infinité d'autres qui méritoient de la partager.

D'ailleurs, on ne doit point espérer que ceux dont la vertu ne dirige ni l'estime ni l'affection, aient le bonheur de placer l'une & l'autre en des sujets qui les méritent. Ils auroient peine à trouver dans la multitude de ces amis de cœur dont ils se vantent, un seul homme dont ils prisassent les sentimens, dont ils chérissent la confiance, sur la tendresse duquel ils osassent jurer, & en qui ils pussent se complaire sincérement. Car on a beau repousser les soupçons, & se flatter de l'attachement de gens incapables d'en former; l'illusion qu'on se fait, ne peut fournir que des plaisirs aussi frivoles qu'elle : quel est donc dans la société le désavantage de ces gens à passions mutilées? La seconde source des plaisirs intellectuels ne fournit presque rien pour eux.

L'affection entiere jouit de toutes les prérogatives dont l'inclination partielle est privée : elle

est constante, uniforme, toujours satisfaite d'elle-même, & toujours agréable & satisfaisante. La bienveillance & les applaudissemens des bons lui sont tout acquis; & dans les cas désintéressés, elle obtiendra le même tribut des méchans. C'est d'elle que nous dirons, avec vérité, que la satisfaction intérieure de mériter l'amour & l'approbation de toute société, de toute créature intelligente & du principe éternel de toute intelligence, ne l'abandonne jamais. Or, ce principe une fois admis, le théisme adopté, les plaisirs qui naîtront de l'affection héroïque dont Dieu sera l'objet final, partageront son excellence, & seront grands, nobles & parfaits comme lui. Avoir les affections sociales entieres, ou l'intégrité de cœur & d'esprit, c'est suivre pas à pas la nature; c'est imiter, c'est représenter l'Etre suprême, sous une forme humaine; & c'est en cela que consiste la justice, la piété, la morale, & toute la religion naturelle.

Mais de peur qu'on ne relegue dans l'école ce raisonnement hérissé de phrases & de termes de l'art, & qu'une partie de cet essai ne demeure sans fondement & sans fruit pour les gens du monde; essayons de démontrer les mêmes vérités d'une façon plus familiere.

Si l'on examine un peu la nature des plaisirs; soit qu'on les observe dans la retraite, dans l'étude, & dans la contemplation; soit qu'on les considere dans les réjouissances publiques, dans les parties amusantes, & d'autres divertissemens semblables, on conviendra qu'ils supposent essentiellement un tempérament libre d'inquiétude, d'aigreur & de dégoût, & un esprit tranquille, satisfait de lui-même, & capable d'envisager sa condition propre sans chagrin. Mais cette disposition de tempérament & d'esprit, si nécessaire à la jouis-

ſance des plaiſirs, eſt une ſuite de l'économie des affections.

Quant au tempérament, nous ſavons, par expérience, qu'il n'y a point de fortune ſi brillante, de proſpérité ſi ſuivie, d'état ſi parfait que l'inclination & les deſirs ne puiſſent corrompre, & dont l'humeur & les caprices n'épuiſaſſent bientôt les reſſources, & ne reſſentiſſent l'inſuffiſance. Les appétits déſordonnés ſement la vie d'épines. Les paſſions effrénées ſont troublées dans leur cours par une infinité d'obſtacles, quelquefois impoſſibles, mais toujours pénibles à ſurmonter. Les chagrins naiſſent ſous les pas de qui vit au haſard; il en trouve, au dedans, au dehors, par-tout. Le cœur de certaines créatures reſſemble à ces enfans mauſſades & maladifs ; ils demandent ſans ceſſe, & on a beau leur donner tout ce qu'ils demandent ; ils ne finiſſent point de crier. C'eſt un fond inépuiſable de peines & de troubles, qu'un deſſein pris de ſatisfaire à toutes les fantaiſies qu'il produit. Mais ſans ces inconvéniens, qui ne ſont pas généraux, les laſſitudes, la méſaiſance, l'embarras des filtrations, l'engorgement des liqueurs, le dérangement des eſprits animaux, & toutes ces incommodités accidentelles dont les corps les mieux conſtitués ne ſont pas exempts, ne ſuffiſent-elles pas pour engendrer la mauvaiſe humeur & le dégoût ? Et ces vices ne deviendroint-ils pas habituels, ſi l'on n'écarte leur influence, ou ſi l'on n'arrête leur progrès dans le tempérament. Or, l'exercice des affections ſociales, eſt l'émétique du dégoût ; c'eſt le ſeul contre-poiſon de la mauvaiſe humeur. Car nous avons remarqué que, lorſque la créature prend ſon parti, & ſe réſout à guérir de ces maladies de tempérament, elle a recours aux plaiſirs de la ſociété ; elle ſe prête au commerce de ſes

semblables, & ne trouve de soulagement à sa tristesse & à ses aigreurs, que dans les distractions & les amusemens de la compagnie.

Dans ces dispositions fâcheuses, dira-t-on peut-être, la religion est d'un puissant secours. Sans doute; mais quelle espece de religion? Si sa nature est consolante & bénigne; si la dévotion qu'elle inspire est douce, tranquille & gaie; c'est une affection naturelle, qui ne peut être que salutaire: mais les Ministres, en l'altérant, la rendent-ils sombre & farouche: les craintes & l'effroi l'accompagnent-ils; combat-elle la fermeté, le courage & la liberté de l'esprit; c'est entre leurs mains un dangereux topique, & l'on remarque, à la longue, que ce précieux remede, mal-à-propos administré, est pire que le mal. La considération effrayante de l'étendue de nos devoirs, un examen austere des mortifications qui nous sont prescrites, & la vue des gouffres ouverts pour les infracteurs de la loi, ne font pas toujours & en tout tems, ni pour toutes sortes de personnes indistinctement, des objets propres à calmer les agitations de l'esprit (1). Le tempérament ne peut qu'empirer, & ses aigreurs fermenter & s'accroître par la noirceur de ces réflexions. Si par avis, par crainte ou par besoin, la victime de ces idées mélancoliques cherche quelque diversion à leur obsession; si elle affecte

(1) Toute cette Doctrine répond exactement à la conduite de nos Directeurs éclairés qui savent parfaitement, selon les tempéramens & les dispositions diverses des Fideles, leur présenter un Dieu vengeur ou miséricordieux. Faut-il effrayer un scélerat? ils ouvrent sous ses pieds les gouffres infernaux: Est-il question de rassurer une ame timorée? c'est un Dieu mourant pour son salut, qu'ils exposent à ses yeux. Une conduite opposée achemineroit l'un à l'impénitence, & l'autre à la folie.

le repos & la joie : qu'importe au fond? Tant qu'elle ne se désistera point de sa pratique, son cœur sera toujours le même : elle n'aura que changé de grimace. Le tigre est enchaîné pour un moment; ses actions ne décelent pas actuellement sa férocité; mais en est-il plus soumis? Si vous brisez sa chaîne, en sera-t-il moins cruel? Non certes. Qu'a donc opéré la religion si mal-adroitement présentée? La créature a le même fond de tristesse ; ses aigreurs n'en sont que plus abondantes & plus importunes, & ses plaisirs intellectuels que plus languissans & plus rares. Le chien est donc revenu à son vomissement; mais plus maladif & plus dépravé.

Si l'on objecte qu'à la vérité dans des conjonctures désespérantes, dans un délabrement d'affaires domestiques, dans un cours inaltérable d'adversités, les chagrins & la mauvaise humeur peuvent saisir & troubler le tempérament ; mais que ce désastre n'est pas à craindre dans l'aisance & la prospérité, & que les commodités journalieres de la vie, & les faveurs habituelles de la fortune, sont une barriere assez puissante contre les attaques que le tempérament peut avoir à soutenir. Nous répondrons que plus la condition d'une créature est gracieuse, tranquille & douce ; plus les moindres contre-tems, les accidens les plus légers, & les plus frivoles chagrins sont impatientans, désagréables & cuisans pour elle ; que plus elle est indépendante & libre, plus il est aisé de la mécontenter, de l'offenser & de l'irriter, & que, par conséquent, plus elle a besoin du secours des affections sociales pour se garantir de la férocité. C'est ce que l'exemple des tyrans, dont le pouvoir fondé sur le crime ne se soutient que par la terreur, prouve suffisamment.

Quant à la tranquillité d'esprit, voici comment on peut se convaincre qu'il n'y a que les affections sociales qui puissent procurer ce bonheur. On conviendra, sans doute, qu'une créature telle que l'homme, qui ne parvient que par un assez long exercice, à la maturité d'entendement & de raison, a appuyé ou appuie actuellement sur ce qui se passe au dedans d'elle-même, connoît son caractere, n'ignore point ses sentimens habituels, approuve ou désapprouve sa conduite, & a *jugé* ses affections. On sait encore que, si par elle-même elle étoit incapable de cette recherche critique, on ne manque pas dans la société de gens charitables, tout prêts à l'aider de leurs lumieres; que les faiseurs de remontrances & les donneurs d'avis ne sont pas rares, & qu'on en trouve autant & plus qu'on n'en veut. D'ailleurs, les maîtres du monde & les mignons de la fortune ne sont pas exempts de cette inspection domestique. Toutes les impostures de la flatterie se réduisent, la plupart du tems, à leur en familiariser l'usage, & ses faux portraits à les rappeller à ce qu'ils sont en effet. Ajoutez à cela que plus on a de vanité, & moins on se perd de vue : l'amour-propre est grand contemplateur de lui-même : mais quand une indifférence parfaite sur ce qu'on peut valoir, rendroit paresseux à s'examiner, les feints égards pour autrui, & les desirs inquiets & jaloux de réputation, exposeroient encore assez souvent notre conduite & notre caractere à nos réflexions. D'une ou d'autre façon, toute créature qui pense, est nécessitée, par sa nature, à souffrir la vue d'elle-même, & à avoir, à chaque instant, sous ses yeux les images errantes de ses actions, de sa conduite & de son caractere : ces objets qui lui sont individuellement attachés, qui la suivent par-tout, doivent passer

& repaſſer ſans ceſſe dans ſon eſprit : or, ſi rien n'eſt plus importun, plus fatigant & plus fâcheux que leur préſence à celui qui manque d'affections ſociales, rien n'eſt plus ſatisfaiſant, plus agréable & plus doux pour celui qui les a ſoigneuſement conſervées.

Deux choſes qui doivent horriblement tourmenter toute créature raiſonnable ; c'eſt le ſentiment intérieur d'une action injuſte, ou d'une conduite odieuſe à ſes ſemblables ; ou le ſouvenir d'une action extravagante, ou d'une conduite préjudiciable à ſes intérêts & à ſon bonheur.

De ces tourmens, c'eſt le premier qu'on appelle proprement en morale ou théologie, conſcience. Craindre un Dieu, ce n'eſt pas avoir pour cela de la conſcience. Pour s'effrayer des malins eſprits, des ſortileges, des enchantemens, des poſſeſſions, des conjurations & de tous les maux qu'une nature injuſte, méchante & diabolique peut infliger, ce n'eſt pas en être plus conſcientieux. Craindre un Dieu, ſans être ni ſe ſentir coupable de quelqu'action digne de blâme & de punition, c'eſt l'accuſer d'injuſtice, de méchanceté, de caprice (1) &

(1) Cette propoſition ne contredit point l'*omnis homo mendax ;* elle ne ſignifie autre choſe que s'il y avoit quelqu'homme aſſez juſte pour n'avoir aucun reproche à ſe faire, ſes frayeurs ſeroient injurieuſes à la Divinité. Quoi qu'il en ſoit, je demanderois volontiers ſi les inégalités dans la dévotion peuvent s'accorder avec des notions conſtantes de la Divinité. Si votre Dieu ne change point, pourquoi n'êtes-vous pas ferme dans la même aſſiette d'eſprit? Je ne ſais, dites-vous, s'il me pardonnera les fautes paſſées, & j'en fais tous les jours de nouvelles. Etes-vous encore méchant? j'approuve vos allarmes, & je ſuis étonné qu'elles ne ſoient pas continuelles. Mais n'êtes-vous plus injuſte, menteur, fourbe, avare, médiſant, calomniateur? Qu'avez-vous donc à craindre? Si quelque ami comblé de vos bien-

par

par conséquent c'est craindre un Diable, & non pas un Dieu. La crainte de l'Enfer & toutes les terreurs de l'autre monde ne marquent de la conscience, que quand elles sont occasionnées par un aveu intérieur des crimes que l'on a commis ; mais si la créature fait intérieurement cet aveu, à l'instant la conscience agit ; elle indique le châtiment, & la créature s'en effraie, quoique la conscience ne le lui rende pas évident.

La conscience religieuse suppose donc la conscience naturelle & morale. La crainte de Dieu accompagne toujours celle-là ; mais elle tire toute sa force de la connoissance du mal commis & de l'injure faite à l'Etre suprême, en présence duquel, sans égard pour la vénération que nous lui devons, nous avons osé le commettre. Car la honte d'avoir failli aux yeux d'un Etre si respectable, doit travailler en nous, même en faisant abstraction des notions particulieres de sa justice, de sa toute-puissance, & de la distribution future des récompenses & des châtimens.

Nous avons dit qu'aucune créature ne fait le mal méchamment & de propos délibéré, sans s'avouer intérieurement digne de châtiment ; & nous pouvons ajouter, en ce sens, que toute créature

faits vous avoit offensé, la sincérité de son retour vous laisseroit-elle des sentimens de vengeance ? Point du tout. Or, celui que vous adorez est-il moins bon que vous ? votre Dieu est-il rancunier ? Non... Mais je vois, à votre peu de confiance, que vous n'avez pas encore une juste idée de ce qui est moralement excellent : vous ne connoissez pas ce qui convient ou ne convient pas à un Etre parfait. Vous lui prêtez des défauts dont l'honnête homme tâche de se défaire, & dont il se défait effectivement, à mesure qu'il devient meilleur ; & vous risquez de l'injurier dans l'instant même où vous avez dessein de lui rendre hommage.

sensible a de la conscience. Ainsi le méchant doit attendre & craindre de tous, ce qu'il reconnoît avoir mérité de chacun en particulier. De la frayeur de Dieu & des hommes, naîtront donc les alarmes & les soupçons. Mais le terme de conscience emporte quelque chose de plus dans toute créature raisonnable. Il indique une connoissance de la laideur des actions punissables, & une honte secrete de les avoir commises.

Il n'y a peut-être pas une créature parfaitement insensible à la honte des crimes qu'elle a commis; pas une qui se reconnoisse intérieurement digne de l'opprobre & de la haine de ses semblables, sans regret & sans émotion (1); pas une qui parcoure sa turpitude d'un œil indifférent. En tout cas, si ce monstre existe, sans passion pour le bien & sans aversion pour le mal, il sera, d'un côté, dénué de toute affection naturelle, & par conséquent dans une indigence parfaite des plaisirs intellectuels. De l'autre, il aura tous les penchans dénaturés dont une créature peut être infectée. Manquer de conscience, ou n'avoir aucun sentiment de la difformité du vice, c'est donc être souverainement misérable. Mais avoir de la conscience, & pécher contr'elle, c'est s'exposer, même ici bas, comme nous l'avons démontré, aux regrets & à des peines continuelles.

Un homme qui dans un premier mouvement, a le malheur de tuer son semblable, revient subitement à la vue de ce qu'il a fait; sa haine se change en pitié, & sa fureur se tourne contre lui-même. Tel est le pouvoir de l'objet. Mais il n'est

(1) Le crime.... est le premier Bourreau
Qui dans un sein coupable enfonce le coûteau.
RACIN. Poëm. sur la Relig.

pas au bout de ses peines : il ne retrouve pas sa tranquillité en perdant de vue le cadave : il entre ensuite en agonie ; le sang du mort coule derechef à ses yeux. Il est transi d'horreur, & le souvenir cruel de son action le poursuit en tout lieu. Mais si l'on supposoit que cet assassin a vu expirer son compagnon sans frémir, & qu'aucun trouble, qu'aucun remord, qu'aucune émotion n'a suivi le coup ; je dirois, ou qu'il ne reste à ce scélérat aucun sentiment de la difformité du crime ; qu'il est sans affection naturelle, & par conséquent sans paix au dedans de lui-même, & sans félicité : ou que s'il a quelque notion de beauté morale, c'est un assemblage capricieux d'idées monstrueuses & contradictoires, un composé d'opinions fantasques, une ombre défigurée de la vertu ; que ce sont des préjugés extravagans qu'il prend pour le grand, l'héroïque & le beau des sentimens : or, que ne souffre point un homme dans cet état ? Le fantôme qu'il idolâtre, n'a point de forme constante ; c'est un protée d'honneur qu'il ne sait par où saisir, & dont la poursuite le jette dans une infinité de perplexités, de travaux & de dangers. Nous avons démontré que la vertu seule, digne en tout tems de notre estime & de notre approbation, peut nous procurer des satisfactions réelles. Nous avons fait voir que celui qui, séduit par une religion absurde, ou entraîné par la force d'un usage barbare, a prostitué son hommage à des Etres qui n'ont de la vertu que le nom, doit, ou par l'inconstance d'une estime si mal placée, ou par les actions horribles qu'il sera forcé de commettre, perdre tout amour de la justice, & devenir parfaitement misérable ; ou, si la conscience n'est pas encore muette, passer des soupçons aux alarmes, marcher de trou-

ble en trouble, & vivre déſeſpéré. Il eſt impoſſible qu'un Enthouſiaſte furieux, un Perſécuteur plein de rage, un Meurtrier, un Duelliſte, un Voleur, un Pirate, ou tout autre ennemi des affections ſociales & du genre-humain, ſuive quelques principes conſtans, quelques loix invariables dans la diſtribution qu'il fait de ſon eſtime, & dans le jugement qu'il porte des actions. Ainſi, plus il attiſe ſon zele, plus il eſt entêté d'honneur; plus il dégrade ſa nature; plus ſon caractere eſt dépravé. Plus il prend d'eſtime & s'extaſie d'admiration pour quelque pratique vicieuſe & déteſtable, mais qu'il imagine grande, vertueuſe & belle; plus il s'engage en contradictions, & plus inſupportable de jour en jour lui deviendra ſon état. Car il eſt certain qu'on ne peut affoiblir une inclination naturelle, ou fortifier un penchant dénaturé, ſans altérer l'économie générale des affections. Mais la dépravation du caractere étant toujours proportionnelle à la foibleſſe des affections naturelles, & à l'*intenſité* des penchans dénaturés; je conclus que, plus on aura de faux principes d'honneur & de religion, plus on ſera mécontent de ſoi-même, & plus, par conſéquent, on ſera miſérable.

Ainſi, toutes notions marquées au coin de la ſuperſtition; tout caractere oppoſé à la juſtice & tendant à l'inhumanité; notions chéries, caractere affecté ſoit par une fauſſe conſcience, ſoit par un point d'honneur mal-entendu, ne feront qu'irriter cette autre conſcience honnête & vraie, qui ne nous paſſe rien, auſſi prompte à nous punir de toute action mauvaiſe, par ſes reproches, qu'à nous récompenſer des actes vertueux, par ſon approbation & ſes éloges. Si celui qui, ſous quelque autorité que ce ſoit, commet un ſeul crime, étoit excuſable de l'avoir commis, il pour-

roit se plonger en sûreté de conscience, dans des abominations telles qu'il ne les imagine peut-être pas sans horreur, toutes les fois qu'il aura les mêmes garans de son obéissance. Voilà ce qu'un moment de réflexion ne manquera pas d'apprendre à quiconque entraîné par l'exemple de ses semblables, ou bien effrayé par des ordres supérieurs, sera tenté de prêter sa main à des actions que son cœur désapprouvera.

Quant au souvenir du tort fait aux vrais intérêts & au bonheur présent, par une conduite extravagante & déraisonnable, c'est la seconde branche de la conscience. Le sentiment d'une difformité morale, contractée par les crimes & par les injustices, n'affoiblit, ni ne suspend l'effet de cette importante réflexion; car quand le méchant ne rougiroit pas en lui-même de sa dépravation, il n'en reconnoîtroit pas moins, que par elle il a mérité la haine de Dieu & des hommes. Mais une créature dépravée, n'eût-elle pas le moindre soupçon de l'existence d'un Etre suprême, en considérant toutefois que l'insensibilité pour le vice & pour la vertu suppose un désordre complet dans les affections naturelles, désordre que la dissimulation la plus profonde ne peut dérober; on conçoit qu'avec ce malheureux caractere, elle n'aura pas grande part dans l'estime, l'amitié & la confiance de ses semblables, & que par conséquent, elle aura fait un préjudice considérable à ses intérêts temporels & à son bonheur actuel. Qu'on ne dise pas que la connoissance de ce préjudice lui échappera : elle verra tous les jours, avec regret & jalousie, les manieres obligeantes, affectueuses, honorables, dont les honnêtes gens se comblent réciproquement. Mais puisque par-tout où l'affection sociale est éteinte, il y a nécessairement dé-

pravation, le trouble & les aigreurs doivent accompagner cette conscience intéressée ou le sentiment intérieur du tort qu'une conduite folle & dépravée a porté aux vrais intérêts & à la félicité temporelle.

Par tout ce que nous avons dit, il est aisé de comprendre combien le bonheur dépend de l'économie des affections naturelles. Car si la meilleure partie de la félicité consiste dans les plaisirs intellectuels, & si les plaisirs intellectuels découlent de l'intégrité des affections sociales; il est évident que quiconque jouit de cette intégrité, possede les sources de la satisfaction intérieure; satisfaction qui fait tout le bonheur de la vie.

Quant aux plaisirs du corps & des sens, c'est bien peu de chose; c'est une foible satisfaction, si les affections sociales ne la relevent & ne l'animent.

Bien vivre, ne signifie, chez certaines gens, que bien boire & bien manger. Il me semble que c'est faire beaucoup d'honneur à ces Messieurs, que de convenir avec eux, que vivre ainsi, c'est se presser de vivre; comme si c'étoit se presser de vivre que de prendre des précautions exactes pour ne jouir presque point de la vie. Car, si notre calcul est juste, cette sorte de voluptueux glisse sur les grands plaisirs avec une rapidité qui leur permet à peine de les effleurer.

Mais, quelque piquans que soient les plaisirs de la table; quelqu'utile que le palais soit au bonheur, & quelque profonde que soit la science des bons repas, il est à présumer que je ne sais quelle ostentation d'élégance dans la façon d'être servi, & que la gloire d'exceller dans l'art de bien traiter son monde, font dans les gens de plaisir la haute idée qu'ils ont de leurs voluptés: car l'or-

donnance des services, l'assortiment des mets, la richesse du buffet, & l'intelligence du cuisinier mis à part, le reste ne vaut presque pas la peine d'entrer en ligne de compte, de l'aveu même de ces Epicuriens.

La débauche, qui n'est autre chose qu'un goût trop vif pour les plaisirs des sens, emporte avec elle idée de société. Celui qui s'enferme pour s'enivrer, passera pour un sot, mais non pour un débauché. On traitera ses excès de crapule, mais non de libertinage. Les femmes débauchées, je dis plus, les dernieres des prostituées n'ignorent pas combien il importe à leur commerce de persuader ceux à qui elles livrent ou vendent leurs charmes, que le plaisir est réciproque, & qu'elles n'en reçoivent pas moins qu'elles n'en donnent. Sans cette imagination qui soutient, le reste seroit misérable, même pour les plus grossiers libertins.

Y a-t-il quelqu'un qui seul, & séparé de tout commerce, puisse se procurer, concevoir même quelque satisfaction durable? quel est le plaisir des sens, capable de tenir contre les ennuis de la solitude? quelqu'exquis qu'on le suppose, y a-t-il homme qui ne s'en dégoûte, s'il ne peut s'en rendre la possession agréable, en le communiquant à un autre? qu'on fasse des systêmes tant qu'on voudra? qu'on affecte pour l'approbation de ses semblables, tout le mépris imaginable? que pour assujettir la nature à des principes d'intérêt injurieux & nuisibles à la société, on se tourmente de toute sa force; ses vrais sentimens éclateront; à travers les chagrins, les troubles & les dégoûts, on dévoilera, tôt ou tard, les suites funestes de cette violence, le ridicule d'un pareil projet, &

le châtiment qui convient à d'aussi monstrueux efforts.

Les plaisirs des sens, ainsi que les plaisirs de l'esprit, dépendent donc des affections sociales : où manquent ces inclinations, ils sont sans vigueur & sans force, & quelquefois même ils excitent l'impatience & le dégoût : ces sensations, sources fécondes de douceurs & de joie, sans eux, ne rendent qu'aigreurs & que mauvaise humeur, & n'apportent que satiété & qu'indifférence. L'inconstance des appétits & la bizarrerie des goûts, si remarquables en tous ceux dont le sentiment n'assaisonne pas les plaisirs, en sont des preuves suffisantes. La communication soutient la gaieté : le partage anime l'amour. La passion la plus vive ne tarde pas à s'éteindre, si je ne sais quoi de réciproque, de généreux & de tendre, ne l'entretient : sans cet assaisonnement, la plus ravissante beauté seroit bientôt délaissée. Tout amour qui n'a de fondement que dans la jouissance de l'objet aimé, se tourne bientôt en aversion : l'effervescence des desirs commence, & la satiété que suivent les dégoûts, acheve de tourmenter ceux qui se livrent aux plaisirs avec emportement. Leurs plus grandes douceurs sont réservées pour ceux qui savent se modérer. Toutefois ils sont les premiers à convenir du vuide qu'ils y trouvent. Les hommes sobres goûtent les plaisirs des sens dans toute leur excellence, & ils sont tous d'accord que, sans une forte teinture d'affection sociale, ils ne donnent aucune satisfaction réelle.

Mais avant que de finir cette section, nous allons remettre, pour la derniere fois, le penchant social dans la balance, & peser en gros les avantages de l'intégrité, & les suites fâcheuses du défaut de poids dans cette affection.

On est suffisamment instruit des soins nécessaires au bien-être de l'animal, pour savoir que sans l'action, sans le mouvement & les exercices, le corps languit & succombe sous les humeurs qui l'oppressent, que les nourritures ne font alors qu'augmenter son infirmité; que les esprits qui manquent d'occupation au dehors, se jettent sur les parties intérieures & les consument: enfin que la nature devient elle-même sa propre proie & se dévore. La santé de l'ame demande les mêmes attentions: cette partie de nous-mêmes a des exercices qui lui sont propres & nécessaires: si vous l'en privez, elle s'appesantit & se détraque. Détournez les affections & les pensées de leurs objets naturels: elles reviendront sur l'esprit, & le rempliront de désordre & de trouble.

Dans les animaux & les autres créatures à qui la nature n'a pas accordé la faculté de penser dans ce degré de perfection que l'homme possede, telle a, du moins, été sa prévoyance, que la quête journaliere de leur vie, leurs occupations domestiques & l'intérêt de leur espece consument tout leur tems, & qu'en satisfaisant à ces fonctions différentes, la passion les met toujours dans une agitation proportionnée à leur constitution. Qu'on tire ces créatures de leur état laborieux & naturel, & qu'on les place dans une abondance qui satisfasse sans peine & avec profusion à tous leurs besoins? Leur tempérament ne tardera pas à se ressentir de cette luxurieuse oisiveté, & leurs facultés à se dépraver dans cette commode inaction. Si on leur accorde la nourriture à meilleur marché que la nature ne l'avoit entendu, elles racheteront bien ce petit avantage par la perte de leur sagacité naturelle, & de presque toutes les vertus de leur espece.

Il n'eſt pas néceſſaire de démontrer cet effet par des exemples. Quiconque a la moindre teinture d'hiſtoire naturelle ; quiconque n'a pas dédaigné tout-à-fait d'obſerver la conduite des animaux, de s'inſtruire de leur façon de vivre & de conſerver leur eſpece, a dû remarquer, ſans ſortir du même ſyſtême, une grande différence entre l'adreſſe des animaux ſauvages & celle des animaux apprivoiſés. On peut dire que ceux-ci ne ſont que des bêtes, en comparaiſon de ceux-là. Ils n'ont ni la même induſtrie, ni le même inſtinct. Ces qualités ſeront foibles en eux, tant qu'ils reſteront dans un eſclavage aiſé ; mais leur rend-on la liberté ? rentrent-ils dans la néceſſité de pourvoir à leurs beſoins ? ils recouvrent toutes leurs affections naturelles, & avec elles, toute la ſagacité de leur eſpece. Ils reprennent dans la peine toutes les vertus qu'ils avoient oubliées dans l'aiſance ; ils s'uniſſent entr'eux plus étroitement ; ils montrent plus de tendreſſe pour leurs petits ; ils prévoient les ſaiſons ; ils mettent en uſage toutes les reſſources que la nature leur ſuggere pour la conſervation de leur eſpece, contre l'incommodité des tems & les ruſes de leurs ennemis. Enfin, l'occupation & le travail les remettent dans leur bonté naturelle ; & la nonchalance & les autres vices, les abandonnent avec l'abondance & l'oiſiveté.

Entre les hommes, l'indigence condamne les uns au travail, tandis que d'autres, dans une abondance complette, s'engraiſſent de la peine & de la ſueur des premiers. Si ces opulens ne ſuppléent par quelque exercice convenable, aux fatigues du corps dont ils ſont diſpenſés par état ; ſi, loin de ſe livrer à quelque fonction honnête par elle-même, & profitable à la ſociété, telles que la litté-

rature, les sciences, les arts, l'agriculture, l'économie domestique, ou les affaires publiques, ils regardent avec mépris toute occupation en général; s'ils trouvent qu'il est beau de s'ensevelir dans une oisiveté profonde, & de s'assoupir dans une mollesse ennemie de toute affaire; il n'est pas possible qu'à la faveur de cette nonchalance habituelle, les passions n'exercent tous leurs caprices, & que dans ce sommeil des affections sociales, l'esprit qui conserve toute son activité, ne produise mille monstres divers.

A quel excès la débauche n'est-elle pas portée dans ces villes qui sont depuis long-tems le siege de quelqu'Empire? Ces endroits peuplés d'une infinité de riches fainéans, & d'une multitude d'ignorans illustres, sont plongés dans le dernier débordement. Par-tout ailleurs, où les hommes assujettis au travail dès la jeunesse, se font honneur d'exercer, dans un âge plus avancé, des fonctions utiles à la société, il n'en est pas ainsi. Les désordres, habitans des grandes villes, des cours, des palais, de ces communautés opulentes de Dervis odieux, & de toute société dans laquelle la richesse a introduit la fainéantise, sont presque inconnus dans les provinces éloignées, dans les petites villes, dans les familles laborieuses, & chez l'espece de peuple qui vit de son industrie.

Mais si nous n'avons rien avancé jusqu'à présent sur notre constitution intérieure, qui ne soit dans la vérité; si l'on convient que la Nature a des loix qu'elle observe avec autant d'exactitude dans l'ordonnance de nos affections, que dans la production de nos membres & de nos organes; s'il est démontré que l'exercice est essentiel à la santé de l'ame, & que l'ame n'a point d'exercice plus salutaire que celui des affections sociales, on

ne pourra nier que, si ces affections sont paresseuses ou léthargiques, la constitution intérieure ne doive souffrir & se déranger. On aura beau faire un art de l'indolence, de l'insensibilité & de l'indifférence, s'envelopper dans une oisiveté systématique & raisonnée; les passions n'en auront que plus de facilité pour forcer leur prison, se mettre en pleine liberté, & semer dans l'esprit le désordre, le trouble & les inquiétudes. Privées de tout emploi naturel & honnête, elles se répandront en actions capricieuses, folles, monstrueuses & dénaturées. La balance qui les tempéroit, sera bientôt détruite, & l'architecture intérieure s'écroulera de fond en comble.

Ce seroit avoir des idées bien imparfaites de la méthode que la Nature observe dans l'organisation des animaux, que d'imaginer qu'un aussi grand appui, qu'une colonne aussi considérable dans l'édifice intérieur, que l'est l'économie des affections, peut être abattue ou ébranlée, sans entraîner l'édifice avec elle, ou le menacer d'une ruine totale.

Ceux qui seront initiés dans cette architecture morale, y remarqueront un ordre, des parties, des liaisons, des proportions & un édifice, tel qu'une passion seule trop étendue ou trop poussée affoiblit ou surcharge le reste, & tend à la ruine du tout. C'est ce qui arrive dans le cas de la frénésie & de l'aliénation. L'esprit trop violemment affecté d'un objet triste ou gai, succombe sous son effort, & sa chûte ne prouve que trop bien la nécessité du contrepoids & de la balance dans les affections. Ils distingueront dans les créatures différens ordres de passions, plusieurs especes d'inclinations, & des penchans variés selon la différence des sexes, des organes & des fonctions de

chacune. Ils s'appercevront que dans chaque systême, l'énergie & la diversité des causes répondent toujours exactement à la grandeur & à la diversité des effets à produire, & que la constitution & les forces extérieures déterminent absolument l'économie intérieure des affections ; de sorte que par-tout où l'excès ou la foiblesse des affections, l'indolence ou l'impétuosité des penchans, l'absence des sentimens naturels, ou la présence de quelques passions étrangeres, caractériseront deux especes rassemblées & confondues dans le même individu ; il doit y avoir imperfection & désordre.

Rien de plus propre à confirmer notre systême, que la comparaison des êtres parfaits, avec ces créatures originellement imparfaites, estropiées entre les mains de la nature, & défigurées par quelqu'accident qu'elles ont essuyé dans la matrice qui les a produites. Nous appellons production monstrueuse, le mêlange de deux especes, un composé de deux sexes. Pourquoi donc, celui dont la constitution intérieure est défigurée, & dont les affections sont étrangeres à sa nature, ne seroit-il pas un monstre ? Un animal ordinaire nous paroît monstrueux & dénaturé, quand il a perdu son instinct, quand il fuit ses semblables, lorsqu'il néglige ses petits, & pervertit la destination des talens ou des organes qu'il a reçus. De quel œil devons-nous donc regarder, de quel nom appeller un homme qui manque des affections convenables à l'espece humaine, & qui décele un génie & un caractere contraire à la nature de l'homme ?

Mais quel malheur n'est-ce pas pour une créature destinée à la société, plus particuliérement qu'aucune autre, d'être dénuée de ces penchans

qui la porteroient au bien & à l'intérêt général de son espece ? car il faut convenir qu'il n'y en a point de plus ennemie de la solitude que l'homme dans son état naturel. Il est entraîné, malgré qu'il en ait, à rechercher la connoissance, la familiarité & l'estime de ses semblables; telle est en lui la force de l'affection sociale, qu'il n'y a ni résolution, ni combat, ni violence, ni précepte qui le retiennent; il faut ou céder à l'énergie de cette passion, ou tomber dans un abattement affreux & dans une mélancolie qui peut être mortelle.

L'homme insociable, ou celui qui s'exile volontairement (1) du Monde, & qui, rompant tout commerce avec la société, en abjure entiérement les devoirs, doit être sombre, triste, chagrin & mal constitué.

L'homme séquestré, ou celui qui est séparé des hommes & de la société, par accident ou par force, doit éprouver dans son tempérament de funestes effets de cette séparation. La tristesse & la mauvaise humeur s'engendrent par-tout où l'affection sociale est éteinte ou réprimée : mais a-t-elle occasion d'agir en pleine liberté, & de se manifester dans toute son énergie, elle transporte la créature. Celui dont on a brisé les liens, qui renaît à la lumiere, au sortir d'un cachot où il a été long-tems détenu, n'est pas plus heureux

(1) Il n'est point ici question de ces pieux Solitaires que l'esprit de pénitence, la crainte des dangers du monde, ou quelqu'autre motif autorisé par les conseils de Jesus-Christ, & par les vues sages de son Eglise, ont confinés dans des déserts. On considere, dans tout le cours de cet ouvrage (comme on l'a déja dit mille fois, quoiqu'il fût toujours aisé de s'en appercevoir), l'homme dans son état naturel, & non sous la loi de grace.

dans les premiers momens de sa liberté. Il y a peu de personnes qui n'aient éprouvé la joie dont on est pénétré, lorsqu'après une longue retraite, une absence considérable, on ouvre son esprit, on décharge son cœur, on épanche son ame dans le sein d'un ami.

Cette passion se manifeste encore bien clairement dans les personnes qui remplissent des postes éminens; dans les Princes, dans les Monarques, & dans tous ceux que leur condition met au dessus du commerce ordinaire des hommes, & qui, pour se conserver leurs respects, trouvent à propos de leur dérober leur personne, & de laisser entre les hommages & leur trône une vaste distance. Ils ne (1) sont pas toujours les mêmes: cette affectation se dément dans le domestique. Ces ténebreux Monarques de l'Orient, ces fiers Sultans se rapprochent de ceux qui les environnent, se livrent, & se communiquent: on remarque, à la vérité, qu'ils ne s'adressent pas ordinairement aux plus honnêtes gens; mais qu'importe à la certitude de nos propositions? Il suffit que, soumis à la commune loi, ils aient besoin

(1) Les Potentats Orientaux renfermés dans l'intérieur de leur Serrail, se montrent rarement à leurs Sujets, & jamais qu'avec une suite & un appareil propres à imprimer la terreur. Plongés dans les voluptés, à qui livrent-ils leur confiance? à un Eunuque, ministre de leurs plaisirs, à un flatteur, à un vil Officier que la bassesse de sa naissance, ou de son emploi dispense d'avoir des sentimens. Il n'est pas rare de voir un Valet du Serrail passer de dignités en dignités, jusqu'à celle de Visir, devenir le fléau des Peuples, & finir par une mort tragique dans ces révoltes ordinaires à Constantinople, où le Ministre est aussi lâchement abandonné par son Maître, & sacrifié à la fureur des rebelles, qu'il en fut aveuglément élevé à une place où l'on ne devroit jamais faire asseoir que le Mérite & la Vertu.

de confidens & d'amis. Que des gens sans aucun mérite, que des esclaves, que des hommes tronqués, que les mortels quelquefois les plus vils & les plus méprisables, remplissent ces places d'honneur, & soient érigés en favoris, l'énergie de l'affection sociale n'en sera que plus marquée. C'est pour des monstres que ces Princes sont hommes : ils s'inquiettent pour eux ; c'est avec eux qu'ils se déploient, qu'ils sont ouverts, libres, sinceres & généreux ; c'est en leurs mains qu'ils se plaisent quelquefois à déposer leur sceptre. Plaisir franc & désintéressé, & même en bonne politique, la plupart du tems opposé à leurs vrais intérêts, mais toujours au bonheur de leurs Sujets. C'est dans ces contrées où l'amour des Peuples ne dispose point du Monarque, mais la foiblesse pour quelque vile créature ; c'est dans ces contrées, dis-je, qu'on voit l'étendard de la tyrannie arboré dans toutes ses couleurs : le Prince devient sombre, méfiant & cruel ; ses Sujets ressentent l'effet de ces passions horribles, mais nécessaires supports d'une couronne environnée de nuages épais, & couverte d'une obscurité qui la dérobe éternellement aux yeux, à l'accès & à la tendresse. Il est inutile d'appuyer cette réflexion du témoignage de l'Histoire.

D'où l'on voit quelle est la force de l'affection sociale ; à quelle profondeur elle est enracinée dans notre nature ; par combien de branches elle est entrelassée avec les autres passions, & jusqu'à quel point elle est nécessaire à l'énonomie des penchans & à notre félicité.

Il est donc vrai que le grand & principal moyen d'être bien avec soi, c'est d'avoir les affections sociales, & que manquer de ces penchans, c'est être misérable ; ce que j'avois à démontrer.

SECTION

SECTION SECONDE.

Nous avons maintenant à prouver que la violence des affections privées rend la créature malheureuse.

Pour procéder avec quelque méthode, nous remarquerons d'abord que toutes les passions relatives à l'intérêt particulier & à l'économie privée de la créature, se réduisent à celles-ci : l'amour de la vie : le ressentiment des injures : l'amour des femmes & des autres plaisirs des sens : le desir des commodités de la vie : l'émulation ou l'amour de la gloire & des applaudissemens : l'indolence ou l'amour des aises & du repos. C'est dans ces penchans relatifs au systême individuel, que consistent l'intérêt & l'amour-propre.

Ces affections modérées & retenues dans de certaines bornes, ne sont par elles-mêmes ni injurieuses à la société, ni contraires à la vertu morale. C'est leur excès qui les rend vicieuses. Estimer la vie plus qu'elle ne vaut, c'est être lâche. Ressentir trop vivement une injure, c'est être vindicatif. Aimer le sexe & les autres plaisirs des sens, avec excès, c'est être luxurieux. Poursuivre avec avidité les richesses, c'est être avare. S'immoler aveuglément à l'honneur & aux applaudissemens, c'est être ambitieux & vain. Languir dans l'aisance, & s'abandonner sans réserve au repos, c'est être paresseux. Voilà le point où les passions privées deviennent nuisibles au bien général ; & c'est aussi dans ce degré d'*intensité* qu'elles sont pernicieuses à la créature elle-même, comme on va voir en les parcourant chacune en particulier.

Si quelqu'affection privée pouvoit balancer les

penchans généraux, sans préjudicier au bonheur particulier de la créature, ce seroit, sans contredit, l'amour de la vie. Qui croiroit cependant, qu'il n'y en a aucune dont l'excès produise de si grands désordres, & soit plus fatal à la félicité ?

Que la vie soit quelquefois un malheur, c'est un fait généralement avoué. Quand une créature en est réduite à desirer sincérement la mort, c'est la traiter avec rigueur que de lui commander de vivre (1). Dans ces conjonctures, quoique la Religion & la raison retiennent le bras, & ne permettent pas de finir ses maux en terminant ses jours, s'il se présente quelqu'honnête & plausible occasion de périr, on peut l'embrasser sans scrupule. C'est dans ces circonstances que les parens & les amis se réjouissent avec raison de la mort d'une personne qui leur étoit chere ; quoiqu'elle ait eu, peut-être, la foiblesse de se refuser au danger, & de prolonger son malheur autant qu'il étoit en elle.

Puisque la nécessité de vivre est quelquefois un malheur, puisque les infirmités de la vieillesse rendent communément la vie importune ; puisqu'à tout âge, c'est un bien que la créature est sujette à surfaire, & à conserver à plus haut prix qu'il ne vaut ; il est évident que l'amour de la vie, ou l'horreur de la mort peut l'écarter de ses vrais intérêts, & la contraindre, par son excès, à devenir la plus cruelle ennemie d'elle-même.

Mais quand on conviendroit qu'il est de l'inté-

(1) Sans compter ces catastrophes désespérantes qui rendent la vie insupportable, l'amour de Dieu produit le même effet : *cupio dissolvi, & esse cum Christo*, disoit St. Paul. Mais si Judas l'Apôtre, après avoir trahi son maître, se fût contenté de desirer la mort, il auroit prononcé sur lui-même le jugement que J. C. en avoit déja porté.

t de la créature de conserver sa vie, dans quelque conjoncture & à quelque prix que ce puisse être, on pourroit encore nier qu'il fût de son bonheur d'avoir cette passion dans un degré violent. L'excès est capable de l'écarter de son but, & de la rendre inefficace : cela n'a presque pas besoin de preuve. Car, quoi de plus commun que d'être conduit par la frayeur dans le péril que l'on fuyoit? Que peut faire pour sa défense & pour son salut celui qui a perdu la tête ? Or, il est certain que l'excès de la crainte ôte la présence d'esprit. Dans les grandes & périlleuses occasions, c'est le courage, c'est la fermeté qui sauve. Le brave échappe à un danger qu'il voit; mais le lâche, sans jugement & sans défense, se hâte vers le précipice que son trouble lui dérobe, & se jette, tête baissée, dans un malheur qui peut-être ne venoit point à lui.

Quand les suites de cette passion ne seroient pas aussi fâcheuses que nous les avons représentées, il faudroit toujours convenir qu'elle est pernicieuse en elle-même, si c'est un malheur que d'être lâche, & si rien n'est plus triste que d'être agité par ces spectres & ces horreurs qui suivent par-tout ceux qui redoutent la mort; car ce n'est pas seulement dans les périls & les hasards que cette crainte importune : lorsque le tempérament en est dominé, elle ne fait point de quartier : on frémit dans la retraite la plus assurée; dans le réduit le plus tranquille on s'éveille en sursaut. Tout sert à ses fins; aux yeux qu'elle fascine, tout objet est un monstre : elle agit dans le moment où les autres s'en apperçoivent le moins : elle se fait sentir dans les occasions les plus imprévues : il n'y a point de divertissemens si bien préparés, de parties si délicieuses, de quarts-d'heure si voluptueux qu'elle ne puisse déranger, troubler, em-

poiſonner. On pourroit avancer, qu'en eſtimant le bonheur, non par la poſſeſſion de tous les avantages auxquels il eſt attaché; mais par la ſatisfaction intérieure que l'on reſſent, rien n'eſt plus malheureux qu'une créature lâche & peureuſe. Mais ſi l'on ajoute à tous ces inconvéniens, les foibleſſes occaſionnées, & les baſſeſſes exigées par un amour exceſſif de la vie; ſi l'on met en compte toutes ces actions ſur leſquelles on ne revient jamais qu'avec chagrin, quand on les a commiſes, & qu'on ne manque jamais de commettre, quand on eſt lâche; ſi l'on conſidere la triſte néceſſité de ſortir perpétuellement de ſon aſſiette naturelle, & de paſſer de perplexité en perplexité; il n'y aura point de créature aſſez vile pour trouver quelque ſatisfaction à vivre à ce prix. Et quelle ſatisfaction pourroit-elle y trouver? Après avoir ſacrifié la vertu, l'honneur, la tranquillité & tout ce qui fait le bonheur de la vie.

Un amour exceſſif de la vie eſt donc contraire aux intérêts réels & au bonheur de la créature.

Le reſſentiment eſt une paſſion fort différente de la crainte, mais qui, dans un degré modéré, n'eſt ni moins néceſſaire à notre ſûreté, ni moins utile à notre conſervation. La crainte nous porte à fuir le danger: le reſſentiment nous raſſure contre lui, & nous diſpoſe à repouſſer l'injure qu'on nous a faite, ou à réſiſter à la violence qu'on nous prépare. Il eſt vrai que dans un caractere vertueux, que dans une parfaite économie des affections, les mouvemens de la crainte & du reſſentiment ſont trop foibles pour former des paſſions. Le brave eſt circonſpect ſans avoir peur, & le ſage réſiſte ou punit ſans s'irriter. Mais dans les tempéramens ordinaires, la prudence & le courage peuvent s'allier avec une teinture légere d'indignation & de crainte, ſans rompre la balance des affections,

C'eſt en ce ſens qu'on peut regarder la colere comme une paſſion néceſſaire. C'eſt elle qui, par les ſymptomes extérieurs dont ſes premiers accès ſont accompagnés, fait préſumer à quiconque eſt tenté d'en offenſer un autre, que ſa conduite ne ſera pas impunie, & le détourne, par la crainte qu'elle imprime, de ſes mauvais deſſeins. C'eſt elle qui ſouleve la créature outragée, & lui conſeille les repréſailles. Plus elle eſt voiſine de la rage & du déſeſpoir, plus elle eſt terrible. Dans ces extrêmités, elle donne des forces & une intrépidité dont on ne ſe croyoit pas capable. Quoique le châtiment & le mal d'autrui ſoient ſa fin principale, elle tend auſſi à l'intérêt particulier de la créature, & même au bien général de ſon eſpece. Mais ſeroit-il néceſſaire d'expoſer combien eſt funeſte à ſon bonheur, ce qu'on entend communément par colere, ſoit qu'on la conſidere comme un mouvement furieux qui tranſporte la créature, ou comme une impreſſion profonde qui ſuit l'offenſe, & que le deſir de la vengeance accompagne toujours ?

On ne ſera point ſurpris des ſuites fâcheuſes du reſſentiment, & des effets terribles de la colere, ſi l'on conçoit qu'en ſatisfaiſant ces paſſions cruelles, on ſe délivre d'un tourment violent, on ſe décharge d'un poids accablant, & l'on appaiſe un ſentiment importun de miſere. Le vindicatif ſe hâte de noyer toutes ſes peines dans le mal d'autrui : l'accompliſſement de ſes deſirs lui promet un torrent de voluptés. Mais qu'eſt-ce que cette volupté ? C'eſt le premier quart-d'heure d'un criminel qui ſort de la queſtion : c'eſt la ſuſpenſion ſubite de ſes tourmens, ou le répit qu'il obtient de l'indulgence de ſes Juges, ou plutôt de la laſſitude de ſes bourreaux. Cette perverſité, ce raſ-

finement d'inhumanité, ces cruautés capricieuses, qu'on remarque dans certaines vengeances, ne sont autre-chose que les efforts continuels d'un malheureux, qui tente de se détacher de la roue; c'est un assouvissement de rage perpétuellement renouvellé.

Il y a des créatures en qui cette passion s'allume avec peine, & s'éteint plus difficilement encore, quand elle est une fois allumée. Dans ces créatures, l'esprit de vengeance est une furie qui dort; mais qui, quand elle est éveillée, ne se repose point qu'elle ne soit satisfaite; alors, son sommeil est d'autant plus profond, son repos paroît d'autant plus doux, que le tourment dont elle s'est délivrée, étoit grand, & que le poids dont elle s'est déchargée étoit lourd. Si en langage de galanterie, la jouissance de l'objet aimé s'appelle, avec raison, la fin des peines de l'amant; cette façon de parler convient tout autrement encore au vindicatif. Les peines de l'amour sont agréables & flatteuses; mais celles de la vengeance ne sont que cruelles. Cet état ne se conçoit que comme une profonde misere, une sensation amere dont le fiel n'est tempéré d'aucune douceur.

Quant aux influences de cette passion sur l'esprit & sur le corps, & à ses funestes suites dans les différentes conjonctures de la vie, c'est un détail qui nous meneroit trop loin. D'ailleurs, nos Ministres se sont emparés de ces moralités analogues à la Religion, & nos sacrés Rhéteurs en font retentir depuis si long-tems leurs chaires & nos temples, que pour ne rien ajouter à la satiété du genre-humain (1), en anticipant sur leurs droits,

(1) Ce trait tombe sur l'Eglise Anglicane, qui peut se flatter d'être féconde en mauvais Prédicateurs. Les Fléchiers, les Bossuets, les Bourdaloues, & une infinité d'autres écarteront à jamais ce reproche de l'Eglise Gallicane.

nous n'en dirons pas davantage. Auſſi-bien, ce qui précede ſuffit pour démontrer qu'on ſe rend malheureux en ſe livrant à la colere, & que l'habitude de ce mouvement eſt une de ces maladies de tempérament, inſéparables du malheur de la créature.

Paſſons à la volupté, & à ce qu'on appelle les plaiſirs. S'il étoit auſſi vrai, que nous avons démontré qu'il eſt faux, que la meilleure partie des joies de la vie conſiſte dans la ſatisfaction des ſens; ſi, de plus, cette ſatisfaction eſt attachée à des objets extérieurs, capables de procurer, par eux-mêmes, & en tout tems, des plaiſirs proportionnés à leur quantité & à leur valeur; un moyen infaillible d'être heureux, ce ſeroit de ſe pourvoir abondamment de ces choſes précieuſes, qui font néceſſairement la félicité. Mais qu'on étende, tant qu'on voudra, l'idée d'une vie délicieuſe; toutes les reſſources de l'opulence ne fourniront jamais à notre eſprit un bonheur uniforme & conſtant. Quelque facilité qu'on ait de multiplier les agrémens, en acquérant tout ce que peut exiger le caprice des ſens; c'eſt autant de bien perdu, ſi quelque vice dans les facultés intérieures, ſi quelque défaut dans les diſpoſitions naturelles en altere la jouiſſance.

On remarque que ceux dont l'intempérance & les excès ont ruiné l'eſtomac, n'en ont pas moins d'appétit; mais c'eſt un appétit faux, & qui n'eſt point naturel. Telle eſt la ſoif d'un ivrogne ou d'un fiévreux. Cependant, la ſatisfaction de l'appétit naturel; en un mot, le ſoulagement de la ſoif & de la faim, eſt infiniment ſupérieur à la ſenſualité des repas ſuperflus de nos Pétrones les plus érudits, & de nos plus raffinés voluptueux. C'eſt

une différence qu'ils ont eux-mêmes quelquefois éprouvée : que ce Peuple Epicurien accoutumé à prévenir l'appétit, se trouve forcé, par quelque circonstance particuliere, de l'attendre, & de pratiquer la sobriété : qu'il arrive à ces délicats, de ne trouver dans un souper de voyageur, ou dans un déjeûner de chasse, que quelques mets communs & grossiers pour ces palais friands ; mais assaisonnés par la diete & par l'exerciee ; après avoir mangé d appétit, ils conviendront, avec franchise, que la table la mieux servie ne leur a jamais fait tant de plaisir.

D'un autre côté, il n'est pas extraordinaire d'entendre des personnes qui ont essayé d'une vie laborieuse & pénible, & d'une table simple & frugale, regretter, dans l'oisiveté des richesses, & au milieu des profusions de la somptuosité, l'appétit & la santé dont ils jouissoient dans leur premiere condition. Il est constant qu'en violentant la nature, en forçant l'appétit, & en provoquant les sens, la délicatesse des organes se perd. Ce défaut corrompt ensuite les mets les plus exquis, & l'habitude acheve bientôt d'ôter aux choses toute leur excellence. Qu'arrive-t-il delà ? que la privation en devient plus cuisante, & la possession moins douce. Les nausées de toutes les sensations les plus disgracieuses, ne quittent point les intempérans : une réplétion apoplectique & des sensations usées répandent les aigreurs & le dégoût sur tout ce qu'on leur présente ; de sorte qu'au lieu de l'éternité de délices qu'ils attendoient de leurs somptuosités, ils n'en recueillent qu'infirmités, maladies, insensibilité d'organes & inaptitude aux plaisirs : tant il est faux que vivre en Epicurien, ce soit user du tems, & tirer bon parti de la vie.

Il eſt inutile de s'étendre ſur les ſuites fâcheuſes de la ſomptuoſité : on peut concevoir, par ce que nous en avons dit, qu'elle eſt pernicieuſe au corps, qu'elle accable d'infirmités, & fatale à l'eſprit, qu'elle conduit à la ſtupidité.

Quant à l'intérêt particulier de la créature, il eſt évident que ce cours effréné de deſirs augmentera ſa dépendance, en multipliant ſes beſoins; qu'elle ne tardera pas à trouver ſes fonds, quelque conſidérables qu'ils ſoient, inſuffiſans pour les dépenſes qu'ils exigeront : que, pour ſatisfaire à cette impérieuſe ſomptuoſité, il en faudra venir aux expédiens, ſacrifier peut-être ſon honneur à l'accroiſſement de ſes revenus, & s'abaiſſer à mille infames manœuvres pour augmenter ſa fortune. Mais à quoi bon m'occuper à démontrer le tort que le voluptueux ſe fait à lui-même? laiſſons-le s'expliquer là-deſſus. (1) Dans l'impoſſibilité de réſiſter au torrent qui l'entraîne, il déclarera, en s'y abandonnant, qu'il s'apperçoit bien qu'il court à une ruine certaine. On a tous les jours l'occaſion d'entendre ces diſcours. J'en ai donc aſſez dit pour conclure que, la volupté, la débauche, & tout excès ſont contraires aux vrais intérêts & au bonheur préſent de la créature.

Il y a une eſpece de luxure d'un ordre fort ſupérieur à celle dont nous avons parlé. La conſervation de l'eſpece eſt ſon but. Dans la rigueur, on ne peut la traiter de paſſion privée. Animée par l'amour & par la tendreſſe, ainſi que toute autre affection ſociale; aux plaiſirs d'eſprits qu'elle eſt en état de procurer comme elles, elle réunit

(1) *Nam veræ voces tùm demùm pectore ab imo Eliciuntur.* LUCR.

encore l'enchantement des ſens. Telle eſt l'attention de la Nature à l'entretien de chaque ſyſtême, que par une eſpece de beſoin animal, & par je ne ſais quel ſentiment intérieur d'indigence qu'elle a placé dans les créatures qui les compoſent, elle convie les ſexes à s'approcher, & à s'occuper enſemble de la perpétuité de leur eſpece. Mais eſt-il de l'intérêt de la créature d'éprouver cette indigence dans un degré violent ? c'eſt le point que nous avons à diſcuter.

Nous en avons aſſez dit & ſur les appétits naturels & ſur les penchans dénaturés, pour gliſſer ici, ſans ſcrupule, ſur cet article. Si l'on convient qu'il y a dans la pourſuite de tout autre plaiſir une doſe d'ardeur qu'on ne peut excéder, ſans en altérer la jouiſſance, & ſans préjudicier ainſi à ſes vrais intérêts; par quelle ſingularité celui-ci ſortiroit-il de la loi générale, & ne reconnoîtroit-il point de limites ? Nous connoiſſons d'autres ſenſations ardentes, & qui, éprouvées dans un certain degré, ſont toujours voluptueuſes, mais dont l'excès eſt une peine inſupportable. Tel eſt le ris que le chatouillement excite : ce mouvement, *avec l'air de famille* & tous les traits du plaiſir, n'en eſt pas moins un tourment ; c'eſt la même choſe dans l'eſpece de luxure dont nous parlons. Il y a des tempéramens pêtris de ſalpêtre & de ſoufre ; dans une fermentation continuelle & d'une chaleur qui produit dans le corps des mouvemens dont la fréquence & la durée conſtituent une maladie qui a ſon rang & ſon nom dans la Médecine. Quand quelques groſſiers voluptueux ſe féliciteroient de cet état, & s'y complairoient, je doute que les délicats, que ceux qui font du plaiſir, & leur ſouverain bien & leur étude principale, s'accordaſſent avec eux ſur ce point.

Mais s'il y a dans toute ſenſation voluptueuſe un point où le plaiſir finit, & la fureur commence ; ſi la paſſion a des limites qu'elle ne peut franchir ſans nuire aux intérêts de la créature, qui déterminera ces limites, qui fixera ce point ? » La » Nature, ſeule arbitre des choſes «. Mais où prendre la Nature ?..... » Où ? dans l'état origi- » nel des créatures ; dans l'homme dont une édu- » cation vicieuſe n'aura point encore altéré les » affections «.

Celui qui a eu le bonheur d'être plié, dès ſa jeuneſſe, à un genre de vie naturel, d'être inſtruit à la ſobriété, pourvu d'un talent honnête, & garanti des excès & de la débauche, exerce ſur ſes appétits un pouvoir abſolu. Mais ces eſclaves, pour être ſoumis, n'en ſont pas moins propres à ſes plaiſirs. Au contraire, ſains, vigoureux & pleins d'une force & d'une activité que l'intempérance & l'abus ne leur ont point ôtées, ils n'en rempliſſent que mieux leurs fonctions. Et ſi en ne ſuppoſant en deux créatures d'autre différence dans les organes & les ſenſations que celle qu'un régime de vie, intempérant ou frugal, peut y avoir produite, il étoit poſſible de comparer, par expérience, la ſomme des plaiſirs de part & d'autre ; je ne doute point que, ſans égard pour les ſuites, en ne mettant en compte que la ſatisfaction ſeule des ſens, on ne prononçât en faveur de l'homme ſobre & vertueux.

Sans s'arrêter aux coups que cette frénéſie porte à la vigueur des membres & à la ſanté du corps ; le tort qu'elle fait à l'eſprit eſt plus grand encore, quoique moins redouté. Une indifférence pour tout avancement, une conſommation miſérable du tems, l'indolence, la molleſſe, la fainéantiſe, & la révolte d'une multitude d'autres paſſions que

l'esprit énervé, stupide, abruti, n'a ni la force, ni le courage de maîtriser : voilà les effets palpables de cet excès.

Les désavantages que cette sorte d'intempérance fait supporter à la société, & les avantages qui reviennent au monde de la sobriété contraire, ne sont pas moins évidens. De toutes les passions, aucune n'exerce un plus sévere despotisme sur ses esclaves. Les tributs n'adoucissent point son empire : plus on lui accorde, plus elle exige. La modestie & l'ingénuité naturelles, l'honneur & la fidélité sont ses premieres victimes. Il n'y a point d'affections déréglées dont les caprices impétueux soulevent tant d'orages, & poussent la créature plus directement au malheur.

Quant à cette passion qui mérite particuliérement le titre d'intéressée, puisqu'elle a pour but la possession des richesses, les faveurs de la fortune, & ce qu'on appelle un état dans le monde ; pour être avantageuse à la société, & compatible avec la vertu, elle ne doit exciter aucun desir inquiet. L'industrie qui fait l'opulence des familles & la puissance des Etats, est fille de l'intérêt. Mais si l'intérêt domine dans la créature, son bonheur particulier & le bien public en souffriront. La misere qui la rongera, vengera continuellement l'injure faite à la société ; car plus cruel encore à lui-même qu'au genre-humain, l'avare est la propre victime de son avarice.

Tout le monde convient que l'avarice & l'avidité sont deux fléaux de la créature. On sait d'ailleurs, que peu de choses suffisent à l'usage & à la subsistance, & que le nombre des besoins seroit court, si l'on permettoit à la frugalité de les réduire, & si l'on s'exerçoit à la tempérance, à la sobriété & à un train de vie naturel, avec la moi-

tié de l'application, des soins & de l'industrie qu'on donne à la luxure & à la somptuosité. Mais si la tempérance est avantageuse, si la modération conspire au bonheur, si les fruits en sont doux, comme nous l'avons démontré plus haut; quelle misere n'entraîneront point à leur suite les passions contraires? quel tourment n'éprouvera point une créature rongée de desirs qui ne connoissent de bornes ni dans leur essence, ni dans la nature de leur objet? Car où s'arrêter? y a-t-il dans cette immensité de choses qui peuvent exercer la cupidité, un point inaccessible à l'effort & à l'étendue des souhaits? quelle digue opposer à la manie d'entasser, à la fureur d'accumuler revenus sur revenus, & richesses sur richesses.

De-là naît dans les avares cette inquiétude que rien n'appaise; jamais enrichis par leurs trésors, & toujours appauvris par leurs desirs, ils ne trouvent aucune satisfaction en ce qu'ils possedent, & sechent, les yeux attachés sur ce qui leur manque. Mais quel contentement réel pourroit éclore d'un appétit si déréglé? Etre dévoré de la soif d'acquérir soit honneurs, soit richesses; c'est avarice, c'est ambition; ce n'est point en jouir. Mais abandonnons ce vice à la haine & aux déclamations des hommes, chez qui avare & misérable sont des mots synonymes, & passons à l'ambition.

Tout retentit dans le monde des désordres de cette passion. En effet, lorsque l'amour de la louange excede une honnête émulation, quand cet enthousiasme franchit les bornes même de la vanité; lorsque le desir de se distinguer entre ses égaux dégénere en un orgueil énorme; il n'y a point de maux que cette passion ne puisse produire. Si nous considérons les prérogatives des caracteres modestes & des esprits tranquilles; si nous

appuyons ſur le repos le bonheur & la ſécurité qui n'abandonnent jamais celui qui ſait ſe borner dans ſon état, ſe contenter du rang qu'il occupe dans la ſociété, & ſe prêter à toutes les incommodités inhérentes à ſa condition; rien ne nous paroîtra ni plus raiſonnable, ni plus avantageux que ces diſpoſitions. Je pourrois placer ici l'éloge de la modération, & relever ſon excellence, en développant les déſordres & les peines de l'ambition, en expoſant le ridicule & le vuide de l'entêtement des titres, des honneurs, des prééminences, de la renommée, de la gloire, de l'eſtime du vulgaire, des applaudiſſemens populaires, & de tout ce qu'on entend par avantages perſonnels. Mais c'eſt un lieu commun auquel nous avons ſuppléé par la réflexion précédente.

Il eſt impoſſible que le deſir des grandeurs s'éleve dans une ame, devienne impétueux & domine la créature, ſans qu'elle ſoit, en même-tems, agitée d'une proportionnelle averſion pour la médiocrité. La voilà donc en proie aux ſoupçons & aux jalouſies, ſoumiſe aux appréhenſions d'un contretems ou d'un revers, & expoſée aux dangers & à toute la mortification des refus. La paſſion déſordonnée de la gloire, des emplois & d'un état brillant, anéantit donc tout repos & toute ſécurité pour l'avenir, & empoiſonne toute ſatisfaction & toute commodité préſente.

Aux agitations de l'ambitieux, on oppoſe ordinairement l'indolence & ſes langueurs: toutefois ce caractere n'exclut ni l'avarice ni l'ambition. Mais l'une dort en lui, & l'autre eſt ſans effet. Cette paſſion léthargique eſt un amour déſordonné du repos qui décourage l'ame, engourdit l'eſprit, & rend la créature incapable d'efforts, en groſſiſſant à ſes yeux les difficultés dont les routes de l'opu-

lence & des honneurs ſont parſemées. Le penchant au repos & à la tranquillité n'eſt ni moins naturel, ni moins utile que l'envie de dormir; mais un aſſoupiſſement continuel ne ſeroit pas plus funeſte au corps qu'une averſion générale pour les affaires, le ſeroit à l'eſprit.

Or, que le mouvement ſoit néceſſaire à la ſanté, on en peut juger par les tempéramens de l'homme fait à l'exercice, & de celui qui n'en a jamais pris; ou par la conſtitution mâle & robuſte de ces corps endurcis au travail, & la complexion efféminée de ces automates nourris ſur le duvet. Mais la fainéantiſe ne borne pas ſes influences au corps : en dépravant les organes, elle amortit les plaiſirs ſenſuels : des ſens, la corruption ſe tranſmet à l'eſprit, & c'eſt-là qu'elle excite bien un autre ravage. Ce n'eſt qu'à la longue que la machine éprouve des effets ſenſibles de l'oiſiveté; mais l'indolence afflige l'ame, tout en l'occupant : elle s'en empare avec les anxiétés, l'accablement, les ennuis, les aigreurs, les dégoûts & la mauvaiſe humeur : c'eſt à ces mélancoliques compagnes qu'elle abandonne le tempérament : état dont nous avons parlé & expoſé la miſere, en établiſſant combien l'économie des affections eſt néceſſaire au bonheur.

Nous avons remarqué que dans l'inaction du corps, les eſprits animaux privés de leurs fonctions naturelles, ſe jettent ſur la conſtitution, & détruiſent leurs canaux en exerçant leur activité. Image fidelle de ce qui ſe paſſe dans l'ame de l'indolent. Les affections & les penſées détournées de leurs objets, & contraintes dans leur action, s'irritent & engendrent l'aigreur, la mélancolie, les inquiétudes, & cent autres peſtes du tempérament. Alors le phlegme s'exhale; la créature devient ſenſible, colere, impétueuſe; & dans ces

diſpoſitions inflammables, la moindre étincelle ſuffit pour mettre tout en feu.

Quant aux intérêts particuliers de la créature, que ne riſque-t-elle pas ? Etre environnée d'objets & d'affaires qui demandent de l'attention & des ſoins, & ſe trouver dans l'incapacité d'y pourvoir, quel état ! quelle foule d'inconvéniens de ne pouvoir s'aider ſoi-même, & de manquer ſouvent de ſecours étrangers ? C'eſt le cas de l'indolent qui n'a jamais cultivé perſonne, & à qui les autres ſont d'autant plus néceſſaires, que dans l'ignorance de tous les devoirs de la ſociété où ſon vice l'a retenu, il eſt plus inutile à lui-même. Ce penchant décidé pour la pareſſe, ce mépris du travail, cette oiſiveté raiſonnée eſt donc une ſource intariſſable de chagrins, & par conſéquent un puiſſant obſtacle au bonheur.

Nous avons parcouru les affections privées, & remarqué les inconvéniens de leur véhémence. Nous avons prouvé que leur excès étoit contraire à la félicité, & qu'elles précipitoient dans une miſere actuelle la créature qu'elles dépravoient; que leur empire ne s'accroiſſoit jamais qu'aux dépens de notre liberté, & que par leurs vues étroites & bornées, elles nous expoſoient à contracter ces diſpoſitions viles & ſordides ſi généralement déteſtées. Rien n'eſt donc & plus fâcheux en ſoi, & plus funeſte dans les conſéquences, que de les écouter, que d'en être l'eſclave, & que d'abandonner ſon tempérament à leur diſcrétion, & ſa conduite à leurs conſeils.

D'ailleurs ce dévouement parfait de la créature à ſes intérêts particuliers, ſuppoſe une certaine fineſſe dans le commerce, & je ne ſais quoi de fourbe & de diſſimulé dans la conduite & dans les actions ; & que deviennent alors la candeur & l'intégrité

l'intégrité naturelle? que deviennent la sincérité, la franchise & la droiture? La confiance & la bonne foi s'anéantissent; les envies, les soupçons & les jalousies vont se multiplier à l'infini: de jour en jour, les desseins particuliers s'étendront, & les vues générales se rétréciront: on rompra insensiblement avec ses semblables, & dans cet éloignement de la société, où l'on sera jetté par l'intérêt, on n'appercevra qu'avec mépris les liens qui nous y tiennent attachés. C'est alors qu'on travaillera à réduire au silence, & bientôt à extirper ces affections importunes qui ne cesseront de crier au fond de l'ame, & de rappeller au bien général de l'espece, comme aux vrais intérêts; c'est-à-dire, qu'on s'appliquera de toute sa force à se rendre parfaitement malheureux.

Or, laissant à part les autres accidens que l'excès des affections privées doit occasionner, si leur but est d'anéantir les affections générales, il est évident qu'elles tendent à nous priver de la source de nos plaisirs, & à nous inspirer les penchans monstrueux & dénaturés qui mettroient le sceau à notre misere, comme on verra dans la section suivante & derniere.

SECTION TROISIEME.

Il nous reste à examiner ces passions qui ne tendent ni au bien général, ni à l'intérêt particulier, & qui ne sont ni avantageuses à la société, ni à la créature. Nous avons marqué leur opposition aux affections sociales & naturelles, en les nommant penchans superflus & dénaturés.

De cette espece est le plaisir cruel que l'on prend à voir des exécutions, des tourmens, des désastres, des calamités, le sang, le massacre & la des-

truction, ç'a été la passion dominante de plusieurs tyrans & de quelques nations barbares. Les hommes qui ont renoncé à cette politesse de mœurs & de manieres qui prévient la rudesse & la brutalité, & retient dans un certain respect pour le genre-humain, y sont un peu sujets. Elle perce encore où manquent la douceur & l'affabilité. Telle est la nature de ce que nous appellons bonne éducation, qu'entr'autres défauts elle proscrit absolument l'inhumanité & les plaisirs barbares. Se complaire dans le malheur d'un ennemi, c'est un effet d'animosité, de haine, de crainte ou de quelqu'autre passion intéressée : mais s'amuser de la gêne & des tourmens d'une créature indifférente, étrangere ou naturelle, de la même espece ou d'une autre, amie, ou ennemie, connue ou inconnue; se repaître curieusement les yeux de son sang, & s'extasier dans ses agonies, cette satisfaction ne suppose aucun intérêt; aussi ce penchant est-il monstrueux, horrible & totalement dénaturé.

Une teinte affoiblie de cette affection, c'est la satisfaction maligne que l'on trouve dans l'embarras d'autrui; espece de méchanceté brouillonne & folâtre qui consiste à se plaire dans le désordre; disposition qu'on semble cultiver dans les enfans, & qu'en eux on appelle espiéglerie (1). Ceux qui connoîtront un peu la nature de cette passion, ne s'étonneront point de ses suites fâcheuses : ils seroient peut-être plus embarrassés à expliquer par quel prodige un enfant exercé entre les mains des femmes, à se réjouir dans le désordre & le trouble, perd ce goût dans un âge plus avancé, & ne s'occupe pas à semer la dissention dans sa famille, à engendrer des querelles entre ses amis, & même

(1) *Hæ nugæ in seria ducent mala.* Horat.

à exciter des révoltes dans la ſociété. Mais heureuſement cette inclination manque de fondement dans la nature, comme nous l'avons remarqué.

La malice, la malignité ou la mauvaiſe volonté ſeront des paſſions dénaturées, ſi le deſir de malfaire qu'elles inſpirent, n'eſt excité ni par la colere, ni par la jalouſie, ni par aucun autre motif d'intérêt.

L'envie qui naît de la proſpérité d'une autre créature, dont les intérêts ne croiſent point les nôtres, eſt une paſſion de l'eſpece des précédentes.

Mettez au même nombre la miſanthropie ; eſpece d'averſion qui a dominé dans quelques perſonnes : elle agit puiſſamment chez ceux en qui la mauvaiſe humeur eſt habituelle, & qui par une nature mauvaiſe, aidée d'une plus mauvaiſe éducation, ont contracté tant de ruſticité dans les manieres & de dureté dans les mœurs, que la vue d'un étranger les offenſe. Le genre-humain eſt à charge à ces atrabilaires : la haine eſt toujours leur premier mouvement. Cette maladie de tempérament eſt quelquefois épidémique : elle eſt ordinaire aux nations ſauvages, & c'eſt un des principaux caracteres de la barbarie. On peut la regarder comme le revers de cette affection généreuſe exercée & connue chez les anciens ſous le nom d'hoſpitalité ; vertu qui n'étoit proprement qu'un amour général du genre-humain, qui ſe manifeſtoit dans l'affabilité pour les étrangers.

A ces paſſions, ajoutez toutes celles que les ſuperſtitions & des uſages barbares font éclore : les actions qu'elles preſcrivent ſont trop horribles, pour ne pas occaſionner le malheur de ceux qui les réverent.

Je nommerois ici les amours dénaturés, tant

dans l'espece humaine, que de celle-ci à une autre, avec la foule d'abominations qui les accompagnent; mais sans souiller ces feuilles de cet infame détail, il est aisé de juger de ces appétits par les principes que nous avons posés.

Outres ces passions, qui n'ont aucun fondement dans les avantages particuliers de la créature, & qu'on peut nommer strictement penchans dénaturés, il y en a quelques autres qui tendent à son intérêt, mais d'une façon si démesurée, si injurieuse au genre-humain, & si généralement détestée, que les précédentes ne paroissent guere plus monstrueuses.

Telle est cette ambitieuse arrogance, cette fierté tyrannique qui en veut à toute liberté, & qui regarde toute prospérité d'un œil chagrin & jaloux. Telle est cette (1) sombre fureur qui s'immoleroit volontiers la nature entiere; cette noirceur qui se repaît de sang & de cruautés raffinées; cette humeur fâcheuse qui ne cherche qu'à s'exercer, & qui saisit avec acharnement la moindre occasion pour écraser des objets quelquefois dignes de pitié.

Quant à l'ingratitude & à la trahison; ce sont, à proprement parler, des vices purement négatifs: ils ne caractérisent aucun penchant: leur cause est indéterminée: ils dérivent de l'inconsistance

(1) On trouve dans la vie de Caligula des exemples presque uniques de cette passion. Jaloux d'immortaliser sa mémoire, par de vastes calamités, il envioit à Auguste le bonheur d'une Armée entiere massacrée sous son regne, & à Tibere la chûte de l'amphithéatre sous lequel cinquante mille ames périrent. S'étant avisé, à la représentation de quelque piece de Théatre, d'applaudir mal-à-propos un Acteur que le peuple siffla: » Ah! si tous ces gosiers, s'écria-t-il, étoient sous une tête!.. « Voilà ce qu'on pourroit appeller le sublime de la cruauté.

& du désordre des affections en général. Lorsque ces taches sont sensibles dans un caractere; lorsque ces ulceres s'ouvrent sans sujet; quand la créature favorise, par de fréquentes rechûtes, les progrès de cette gangrene, on peut conjecturer, à ces symptomes, qu'elle est infectée de quelque levain dénaturé, tel que l'envie, la malignité, la vengeance & les autres.

On peut objecter que ces affections, toutes dénaturées qu'elles sont, ne vont point sans plaisir; & qu'un plaisir, quelqu'inhumain qu'il soit, est toujours un plaisir, fût-il placé dans la vengeance, dans la malignité, & dans l'exercice même de la tyrannie. Cette difficulté seroit sans réponse, si, comme dans les joies cruelles & barbares, on ne pouvoit arriver au plaisir qu'en passant par le tourment; mais aimer les hommes, les traiter avec humanité, exercer la complaisance, la douceur, la bienveillance, & les autres affections sociales, c'est jouir d'une satisfaction immédiate à l'action, & qui n'est payée d'aucune peine antérieure; satisfaction originelle & pure, qui n'est prévenue d'aucune amertume. Au contraire, l'animosité, la haine, la malignité, sont des tourmens réels dont la suspension occasionnée par l'accomplissement du desir, est comptée pour un plaisir. Plus ce moment de relâche est doux, plus il suppose de rigueur dans l'état précédent. Plus les peines de corps sont aiguës, plus le patient est sensible aux intervalles de repos: telle est la cessation momentanée des tourmens de l'esprit, pour le scélérat qui ne peut connoître d'autres plaisirs.

Les meilleurs caracteres, les hommes les plus doux ont des momens fâcheux: alors une bagatelle est capable de les irriter. Dans ces orages légers, l'inquiétude & la mauvaise humeur leur

ont causé des peines dont ils conviennent tous. Que ne souffrent donc point ces malheureux qui ne connoissent presque pas d'autre état; ces furies, ces ames infernales au fond desquelles le fiel, l'animosité, la rage & la cruauté ne cessent de bouillonner? A quel excès d'impatience ne les portera point un accident imprévu? Que ne ressentiront-ils pas d'un contre-tems qui surviendra, d'un affront qu'ils essuieront, & d'une foule d'antipathies cruelles que des offenses journalieres ne cesseront de multiplier en eux? Faut-il s'étonner que dans cet état violent, ils trouvent une satisfaction souveraine à ralentir, par le ravage & les désordres, les mouvemens furieux dont ils sont déchirés?

Quant aux suites de cet état dénaturé relativement au bien de la créature, & aux circonstances ordinaires de la vie, je laisse à penser quelle figure doit faire entre les hommes un monstre qui n'a plus rien de commun avec eux; quel goût pour la société peut rester à celui en qui toute affection sociale est éteinte; quelle opinion concevra-t-il des dispositions des autres pour lui, avec le sentiment de ses dispositions réciproques pour eux.

Quelle tranquillité, quel repos y a-t-il pour un homme qui ne peut se cacher, je ne dis pas qu'il est indigne de l'amour & de l'affection du genre-humain, mais qu'il en mérite toute l'aversion? Dans quel effroi de Dieu & des hommes ne vivra-t-il pas? dans quelle mélancolie ne sera-t-il pas plongé? mélancolie incurable, par le défaut d'un ami dans la compagnie duquel il puisse s'étourdir, sur le sein duquel il puisse se reposer: quelque part qu'il aille, de quelque côté qu'il se tourne, en quelqu'endroit qu'il jette les yeux; tout ce qui s'offre à lui, tout ce qu'il voit, tout ce qui l'environne, à ses côtés, sur sa tête, sous

ſes pieds, tout ſe préſente à lui ſous une forme effroyable & menaçante. Séparé de la chaîne des Etres, & ſeul contre la nature entiere, il ne peut qu'imaginer toutes les créatures réunies par une ligue générale, & prêtes à le traiter en ennemi commun.

Cet homme eſt donc en lui-même, comme dans un déſert affreux & ſauvage où ſa vue ne rencontre que des ruines. S'il eſt dur d'être banni de ſa patrie, exilé dans une terre étrangere, ou confiné dans une retraite; que ſera-ce donc que ce banniſſement intérieur, & que cet abandon de toute créature? que ne ſouffrira point celui qui porte dans ſon cœur la ſolitude la plus triſte, & qui trouve, au centre de la ſociété, le plus affreux déſert? Etre en guerre perpétuelle avec l'univers; vivre dans un divorce irréconciliable avec la nature : quelle condition!

D'où je conclus que la perte des affections naturelles & ſociales entraîne à ſa ſuite une affreuſe miſere, (1) & que les affections dénaturées ren-

(1) Je ne crois pas qu'on trouve jamais l'hiſtoire en contradiction avec cette concluſion de notre Philoſophie. Ouvrons les Annales de Tacite, ces faſtes de la méchanceté des hommes : parcourons les regnes de Tibere, de Claude, de Caligula, de Néron, & le deſtin rapide de tous leurs Courtiſans, & renonçons à nos principes, ſi dans la foule de ces Scélérats inſignes qui déchirerent les entrailles de leur patrie, & dont les fureurs ont enſanglanté toutes les pages, toutes les lignes de cette hiſtoire, nous rencontrons un heureux. Choiſiſſons entr'eux tous. Les délices de Caprée nous font-elles envier la condition de Tibere? Remontons à l'origine de ſa grandeur; ſuivons ſa fortune, conſidérons-le dans ſa retraite, appuyons ſur ſa fin; & tout bien examiné, demandons-nous, ſi nous voudrions être à préſent ce qu'il fut autrefois, le tyran de ſon pays, le meurtrier des ſiens, l'eſclave d'une troupe de proſtituées, & le protecteur d'une troupe d'eſclaves?... Point

dent souverainement malheureux. Ce qui me restoit à prouver.

de milieu : il faut ou accepter le sort de ce Prince, s'il fut heureux, ou conclure, avec son historien, » qu'en sondant » l'ame des tyrans, on y découvre des blessures incura- » bles, & que le corps n'est pas déchiré plus cruellement » dans la torture, que l'esprit des méchans par les repro- » ches continuels du crime. *Si recludantur tyrannorum men-* » *tes, posse aspici laniatus & ictus; quando ut corpora vulne-* » *ribus, ita sævitiâ, libidine, malis consultis animus dilacere-* » *tur* a. Ce n'est pas tout. Si l'on parcourt les différens ordres de méchans qui remplissent la distance morale de Seneque à Néron, on distinguera de plus la misere actuelle dans une proportion constante avec la dépravation. Je m'attacherai seulement aux deux extrêmités. Néron fait périr Britannicus son frere, Agrippine sa mere, sa femme Octavie, sa femme Poppée, Antonia sa belle-sœur, le Consul Vestinus, Rufus-Crispinus son beau-fils, & ses instituteurs Seneque & Burrhus ; ajoutez à ces assassinats, une multitude d'autres crimes de toute espece ; voilà sa vie. Aussi n'y rencontre-t-on pas un moment de bonheur ; on le voit dans d'éternelles horreurs : ses transes vont quelquefois jusqu'à l'aliénation d'esprit ; alors il apperçoit le Ténare entr'ouvert ; il se croit poursuivi des furies ; il ne sait où, ni comment échapper à leurs flambeaux vengeurs ; & toutes ces fêtes monstrueusement somptueuses, qu'il ordonne, sont moins des amusemens qu'il se procure, que des distractions qu'il cherche. Seneque chargé par état de braver la mort, en présentant à son Pupile les remontrances de la vertu, le sage Seneque, plus attentif à entasser des richesses qu'à remplir ce périlleux devoir, se contente de faire diversion à la cruauté du tyran, en favorisant sa luxure : il souscrit, par un honteux silence, à la mort de quelques braves citoyens qu'il auroit dû défendre : lui-même, présageant sa chûte prochaine par celle de ses amis, moins intrépide, avec tout son stoïcisme, que l'Epicurien Pétrone, ennuyé d'échapper au poison, en vivant des fruits de son jardin & de l'eau d'un ruisseau, va misérablement proposer l'échange de ses richesses pour une vie qu'il n'eût pas été fâché de conserver, & qu'il ne peut racheter par elles ; châtiment digne des soins avec lesquels ils les avoit accumulées. On trouvera que je traite ce Philosophe un peu

CONCLUSION.

Nous avons donc établi dans cette partie ce que nous nous étions proposé. Or, puisqu'en suivant les idées reçues de dépravation & de vice, on ne peut être méchant & dépravé, que

Par l'absence ou la foiblesse des affections générales.

Par la violence des inclinations privées.

Ou par la présence des affections dénaturées.

Si ces trois états sont pernicieux à la créature, & contraires à sa félicité présente, être méchant & dépravé, c'est être malheureux.

Mais toute action vicieuse occasionne le malheur de la créature, proportionnellement à sa malice ; donc toute action vicieuse est contraire à ses vrais intérêts : il n'y a que du plus ou du moins.

D'ailleurs, en développant l'effet des affections supposées dans un degré conforme à la Nature & à la constitution de l'homme, nous avons calculé les biens & les avantages actuels de la Vertu ; nous avons estimé, par voie d'addition & de soustraction, toutes les circonstances qui augmentent ou diminuent la somme de nos plaisirs ; & si rien ne s'est soustrait par sa nature, ou n'est échappé par inadvertence, à cette arithmétique morale, nous pouvons nous flatter d'avoir donné à cet essai toute l'évidence des choses géométriques ; car, qu'on pousse le scepticisme si loin qu'on vou-

durement : mais il n'est pas possible, sur le récit de Tacite, d'en penser plus favorablement ; & pour dire ma pensée en deux mots, ni lui ni Burrhus, ne sont pas aussi honnêtes-gens qu'on les fait. *Voyez* l'Historien.

dra (1); qu'on aille jusqu'à douter de l'existence des Etres qui nous environnent ; on n'en viendra jamais jusqu'à balancer sur ce qui se passe au dedans de soi-même. Nos affections & nos penchans nous sont intimément connus : nous les sentons : ils existent, quels que soient les objets qui les exercent, imaginaires ou réels. La condition de ces Etres est indifférente à la vérité de nos conclusions. Leur certitude est même indépendante de notre état. Que je dorme ou que je veille, j'ai bien raisonné ; car qu'importe que ce qui me trouble, soient rêves fâcheux ou passions désordonnées ; en suis-je moins troublé ? Si, par hasard, la vie n'est qu'un songe, il sera question de le faire bon : & cela supposé, voilà l'économie

(1) » A quoi bon me prescrire des regles de conduite, » dira peut-être un Pirrhonien, si je ne suis pas sûr de la » *succession de mon existence* ? Peut-on me démontrer quelque » chose pour l'avenir, sans supposer que je continue d'être » *moi* ? Or, c'est ce que je nie. *Moi* qui pense à présent, » est-ce *moi* qui pensoit, il y a quatre jours ? Le souvenir » est la seule preuve que j'en aie. Mais cent fois j'ai cru » me souvenir de ce que je n'avois jamais pensé : j'ai pris » pour fait constant ce que j'avois rêvé : que sais-je encore si j'avois rêvé ? *Me l'a-t-on dit ? d'où cela me vient-il ?* » *l'ai-je rêvé* ; ce sont des discours que je tiens & que j'entends tous les jours : quelle certitude ai-je donc de mon » *identité ? je pense, donc je suis*. Cela est vrai : *j'ai pensé*, » *donc j'étois*. C'est supposer ce qui est en question. *Vous* » *étiez sans doute, si vous avez pensé ;* mais quelle démonstration avez-vous, *que vous ayez pensé* ? ... aucune, il » faut en convenir « : cependant on agit, on se pourvoit ; comme si rien n'étoit plus vrai : le Pirrhonien même laisse ces subtilités à la porte de l'école, & suit le train commun. S'il perd au jeu, il paie comme si c'étoit lui qui eût perdu. Sans avoir plus de foi à ses raisonnemens que lui, je tiendrai donc pour assuré que *j'étois*, que *je suis*, & que *je continuerai d'être moi* ; & conséquemment qu'il est possible de me démontrer *que je dois être* pour mon bonheur.

des passions qui devient nécessaire ; nous voilà dans la même obligation d'être vertueux, pour rêver à notre aise ; & nos démonstrations subsistent dans toute leur force.

Enfin, nous avons donné, ce me semble, toute la certitude possible à ce que nous avons avancé sur la préférence des satisfactions de l'esprit aux plaisirs du corps ; & de ceux-ci, lorsqu'ils sont accompagnés d'affections vertueuses, & goûtés avec modération, à eux-mêmes, lorsqu'on s'y livre avec excès, & qu'ils ne sont animés d'aucun sentiment raisonnable.

Ce que nous avons dit de la constitution de l'esprit & de l'économie des affections qui forment le caractere, & décident du bonheur, ou du malheur de la créature, n'est pas moins évident. Nous avons déduit du rapport & de la connexion des parties, que dans cette espece d'architecture, affoiblir un côté, c'étoit les ébranler tous, & conduire l'édifice à sa ruine. Nous avons démontré que les passions qui rendent l'homme vicieux étoient pour lui autant de tourmens ; que toute action mauvaise étoit sujette aux remords ; que la destruction des affections sociales, l'affoiblissement des plaisirs intellectuels, & la connoissance intérieure qu'on n'en mérite point, sont des suites nécessaires de la dépravation. D'où nous avons conclu que le méchant n'avoit, ni en réalité, ni en imagination, le bonheur d'être aimé des autres, ni celui de partager leurs plaisirs, c'est-à-dire, que la source la plus féconde de nos joies étoit fermée pour lui.

Mais si telle est la condition du méchant ; si son état contraire à la Nature, est misérable, horrible, accablant ; c'est donc pécher contre ses vrais intérêts, & s'acheminer au malheur, que d'en-

freindre les principes de la morale. Au contraire, tempérer ses affections, & s'exercer à la Vertu, c'est tendre à son bien privé, & travailler à son bonheur.

C'est ainsi que la Sagesse éternelle qui gouverne cet Univers, a lié l'intérêt particulier de la créature au bien général de son systême; de sorte qu'elle ne peut croiser l'un, sans s'écarter de l'autre, ni manquer à ses semblables, sans se nuire à elle-même. C'est en ce sens qu'on peut dire de l'homme qu'il est son plus grand ennemi; puisque son bonheur est en sa main, & qu'il n'en peut être frustré qu'en perdant de vue celui de la Société & du Tout dont il est partie. La Vertu, la plus attrayante de toutes les beautés, la beauté par excellence, l'ornement & la base des affaires humaines, le soutien des communautés, le lien du commerce & des amitiés, la félicité des familles, l'honneur des contrées, la vertu sans laquelle tout ce qu'il y a de doux, d'agréable, de grand, d'éclatant & de beau, tombe & s'évanouit : la Vertu, cette qualité avantageuse à toute Société, & plus généralement officieuse à tout le genre-humain, fait donc aussi l'intérêt réel & le bonheur présent de chaque créature en particulier.

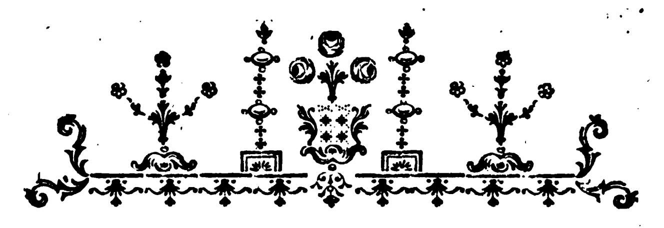
L'homme ne peut donc être heureux que par la Vertu, & que malheureux sans elle. La Vertu est donc le bien; le Vice est donc le mal de la Société & de chaque membre qui la compose.

FIN.

TRAITÉ

DU

BEAU.



TRAITÉ

DU

BEAU.

AVANT que d'entrer dans la recherche difficile de l'origine du beau, je remarquerai d'abord, avec tous les Auteurs qui en ont écrit, que par une ſorte de fatalité, les choſes dont on parle le plus parmi les hommes, ſont aſſez ordinairement celles qu'on connoît le moins; & que telle eſt, entre beaucoup d'autres, la nature du beau. Tout le monde raiſonne du beau : on l'admire dans les productions de la Nature : on l'exige dans les productions des arts : on accorde ou l'on refuſe cette qualité à tout moment; cependant, ſi l'on demande aux hommes du goût le plus sûr & le plus exquis, quelle eſt ſon origine, ſa nature, ſa notion préciſe, ſa véritable idée, ſon exacte définition, ſi c'eſt quelque choſe d'abſolu ou de relatif; s'il y a un beau eſſentiel, éternel, immuable, regle & modele du beau ſubalterne, ou s'il en eſt de la beauté comme des modes; on voit auſſitôt les ſentimens partagés; & les uns avouent leur ignorance; les autres ſe jettent dans le ſcepticiſ-

me. Comment ſe fait-il que preſque tous les hommes ſoient d'accórd qu'il y a un beau ; qu'il y en ait tant d'entr'eux qui le ſentent vivement où il eſt, & que ſi peu ſachent ce que c'eſt ?

Pour parvenir, s'il eſt poſſible, à la ſolution de ces difficultés, nous commencerons par expoſer les différens ſentimens des Auteurs qui ont écrit le mieux ſur le beau : nous propoſerons enſuite nos idées ſur le même ſujet, & nous terminerons ce morceau par des obſervations générales ſur l'entendement humain, & ſes opérations relatives à la queſtion dont il s'agit.

Platon a écrit deux dialogues du beau, le *Phedre* & le *grand Hyppias* : dans celui-ci il enſeigne plutôt ce que le beau n'eſt pas, que ce qu'il eſt ; & dans l'autre, il parle moins du beau que de l'amour naturel qu'on a pour lui. Il ne s'agit dans le *grand Hyppias*, que de confondre la vanité d'un Sophiſte, & dans le *Phedre* que de paſſer quelques momens agréables avec un ami dans un lieu délicieux.

S. Auguſtin avoit compoſé un traité ſur le beau ; mais cet ouvrage eſt perdu, & il ne nous reſte de St. Auguſtin, ſur cet objet important, que quelques idées éparſes dans ſes écrits, par leſquelles on voit que ce rapport exact des parties d'un tout entr'elles, qui les conſtitue *un*, étoit, ſelon lui, le caractere diſtinctif de la beauté. Si je demande à un Architecte, dit ce grand homme, pourquoi ayant élevé une arcade à une des aîles de ſon bâtiment, il en fait autant à l'autre ; il me répondra ſans doute que *c'eſt afin que les membres de ſon architecture ſymmétriſent bien enſemble.* Mais pourquoi cette ſymmétrie vous paroît-elle néceſſaire ? *Par la raiſon qu'elle plaît.* Mais qui êtes-vous pour vous ériger en arbitre de ce qui doit plaire ou ne pas

plaire

plaire aux hommes? & d'où savez-vous que la symmétrie nous plaît? *J'en suis sûr, parce que les choses ainsi disposées ont de la décence, de la justesse, de la grace; en un mot, parce que cela est beau.* Fort-bien: mais dites-moi, cela est-il beau parce qu'il plaît? ou cela plaît-il parce qu'il est beau? *Sans difficulté, cela plaît, parce qu'il est beau.* Je le crois comme vous: mais je vous demande encore, pourquoi cela est-il beau? & si ma question vous embarrasse, parce qu'en effet les maîtres de votre art ne vont guere jusques-là, vous conviendrez, du moins, sans peine que la similitude, l'égalité, la convenance des parties de votre bâtiment, réduit tout à une espece d'unité qui concerne la raison. *C'est ce que je voulois dire.* Oui: mais prenez-y garde, il n'y a point de vraie unité dans les corps, puisqu'ils sont tous composés d'un nombre innombrable de parties, dont chacune est encore composée d'une infinité d'autres. Où la voyez-vous donc cette unité qui vous dirige dans la construction de votre dessein; cette unité, que vous regardez dans votre art comme une loi inviolable; cette unité, que votre édifice doit imiter pour être beau, mais que rien sur la terre ne peut imiter parfaitement, puisque rien sur la terre ne peut être parfaitement *un*? Or, delà que s'ensuit-il? ne faut-il pas reconnoître qu'il y a au dessus de nos esprits une certaine unité originale, souveraine, éternelle, parfaite, qui est la regle essentielle du beau, & que vous cherchez dans la pratique de votre art? D'où S. Augustin conclut, dans un autre ouvrage, que *c'est l'unité qui constitue, pour ainsi dire, la forme & l'essence du beau en tout genre. Omnis porrò pulchritudinis forma, unitas est.*

M. Wolf dit dans sa *Psychologie*, qu'il y a des

choses qui nous plaisent, d'autres qui nous déplaisent, & que cette différence est ce qui constitue le *beau* & le *laid*; que ce qui nous plaît s'appelle beau, & que ce qui nous déplaît est laid.

Il ajoute que la beauté consiste dans la perfection; de maniere, que par la force de cette perfection, la chose qui en est revêtue, est propre à produire en nous du plaisir.

Il distingue ensuite deux sortes de beautés, la vraie & l'apparente: la *vraie* est celle qui naît d'une perfection réelle; & l'*apparente*, celle qui naît d'une perfection apparente.

Il est évident que St. Augustin avoit été beaucoup plus loin dans la recherche du beau que le Philosophe Leibnitien: celui-ci semble prétendre d'abord qu'une chose est belle, parce qu'elle nous plaît, au lieu qu'elle ne nous plaît que parce qu'elle est belle, comme Platon & Saint Augustin l'ont très-bien remarqué. Il est vrai qu'il fait ensuite entrer la perfection dans l'idée de la beauté: mais qu'est-ce que la perfection? le parfait est-il plus clair & plus intelligible que le beau?

Tous ceux qui se piquant de ne pas parler simplement par coutume & sans réflexion, dit M. Crouzas, voudront descendre dans eux-mêmes, & faire attention à ce qui s'y passe, à la maniere dont ils pensent, & à ce qu'ils sentent lorsqu'ils s'écrient *cela est beau*, s'appercevront qu'ils expriment, par ce terme, un certain rapport d'un objet avec des sentimens agréables ou avec des idées d'approbation, & tomberont d'accord que dire *cela est beau*, c'est dire j'apperçois quelque chose que j'approuve ou qui me fait plaisir.

On voit que cette définition de M. Crouzas

n'eſt point priſe de la nature du beau, mais de l'effet ſeulement qu'on éprouve à ſa préſence : elle a le même défaut que celle de M. Wolf. C'eſt ce que M. Crouzas a bien ſenti ; auſſi s'occupe-t-il enſuite à fixer les caracteres du beau : il en compte cinq, *la variété*, *l'unité*, *la régularité*, *l'ordre*, *la proportion*.

D'où il s'enſuit, ou que la définition de S. Auguſtin eſt incomplette, ou que celle de M. Crouzas eſt rebondante. Si l'idée d'*unité* ne renferme pas les idées de *variété*, de *régularité*, d'*ordre* & de *proportion*, & ſi ces qualités ſont eſſentielles au beau, S. Auguſtin n'a pas dû les omettre : ſi l'idée d'*unité* les renferme, M. Crouzas n'a pas dû les ajouter.

M. Crouzas ne définit point ce qu'il entend par *variété* : il ſemble entendre par *unité*, la relation de toutes les parties à un ſeul but ; il fait conſiſter la *régularité* dans la poſition ſemblable des parties entr'elles ; il déſigne, par *ordre*, une certaine dégradation de parties, qu'il faut obſerver dans le paſſage des unes aux autres ; & il définit la *proportion*, *l'unité aſſaiſonnée de variété, de régularité & d'ordre dans chaque partie.*

Je n'attaquerai point cette définition du beau par les choſes vagues qu'elle contient ; je me contenterai ſeulement d'obſerver ici qu'elle eſt particuliere, & qu'elle n'eſt applicable qu'à l'architecture, ou tout au plus à de grands touts dans les autres genres, à une piece d'éloquence, à un drame, &c. mais non pas à *un mot*, à *une penſée*, à *une portion d'objet*.

M. Hutcheſon, célebre Profeſſeur de Philoſophie morale dans l'Univerſité de Glascow, s'eſt fait un ſyſtême particulier : il ſe réduit à penſer

qu'il ne faut pas plus demander *qu'est-ce que le beau*, que demander *qu'est-ce que le visible*. On entend, par *visible*, ce qui est fait pour être apperçu par l'œil, & M. Hutcheson entend par *beau*, ce qui est fait pour être saisi par le sens interne du *beau*. Son sens interne du *beau* est une faculté, par laquelle nous distinguons les belles choses, comme le sens de la vue est une faculté par laquelle nous recevons la notion des couleurs & des figures. Cet Auteur & ses sectateurs mettent tout en œuvre pour démontrer la réalité & la nécessité de ce *sixieme sens*; & voici comment ils s'y prennent.

1°. Notre ame, disent-ils, est passive dans le plaisir & dans le déplaisir. Les objets ne nous affectent pas précisément comme nous le souhaiterions; les uns font sur notre ame une impression nécessaire de plaisir; d'autres nous déplaisent nécessairement : tout le pouvoir de notre volonté se réduit à rechercher la premiere sorte d'objet, & à fuir l'autre : c'est la constitution même de notre nature, quelquefois individuelle, qui nous rend les uns agréables, & les autres désagréables.

2°. Il n'est peut-être aucun objet qui puisse affecter notre ame, sans lui être plus ou moins une occasion nécessaire de plaisir ou de déplaisir. Une figure, un ouvrage d'architecture ou de peinture, une composition de musique, une action, un sentiment, un caractere, une expression, un discours; toutes ces choses nous plaisent ou nous déplaisent de quelque maniere. Nous sentons que le plaisir ou le déplaisir s'excite nécessairement par la contemplation de l'idée qui se présente alors à notre esprit avec toutes ses circonstances. Cette impression se fait, quoiqu'il n'y ait rien dans quelques-unes de ces idées de ce qu'on appelle ordinaire-

ment *perceptions sensibles*; & dans celles qui viennent des sens, le plaisir ou le déplaisir qui les accompagne naît de l'ordre ou du désordre, de l'arrangement ou du défaut de symmétrie, de l'imitation ou de la bizarrerie qu'on remarque dans les objets, & non des idées simples de la couleur, du son & de l'étendue, considérées solitairement.

3°. Cela posé, j'appelle, dit M. Hutcheson, du nom de *sens internes*, ces déterminations de l'ame à se plaire ou à se déplaire à certaines formes ou à certaines idées, quand elle les considere; & pour distinguer les *sens internes* des facultés corporelles, connues sous ce nom, j'appelle *sens interne du beau*, la faculté qui discerne le *beau* dans la régularité, l'ordre & l'harmonie; & *sens interne du bon*, celle qui approuve les affections, les actions, les caracteres des agens raisonnables & vertueux.

4°. Comme les déterminations de l'ame à se plaire ou à se déplaire à certaines formes ou à certaines idées, quand elle les considere, s'observent dans tous les hommes, à moins qu'ils ne soient stupides; sans rechercher encore ce que c'est que le beau, il est constant qu'il y a dans tous les hommes un *sens naturel* & propre pour cet objet; qu'ils s'accordent à trouver de la beauté dans les figures, aussi généralement qu'à éprouver de la douleur à l'approche d'un trop grand feu, ou du plaisir à manger quand ils sont pressés par l'appétit, quoiqu'il y ait entr'eux une diversité de goûts infinie.

5°. Aussi-tôt que nous naissons, nos *sens externes* commencent à s'exercer & à nous transmettre des perceptions des objets sensibles; & c'est-là, sans doute, ce qui nous persuade qu'ils sont naturels. Mais les objets de ce que j'appelle des *sens*

internes, ou les *sens du beau & du bon*, ne se présentent pas si-tôt à notre esprit. Il se passe du tems avant que les enfans réfléchissent, ou du moins qu'ils donnent des indices de réflexion sur les proportions, ressemblances & symmétries, sur les affections & les caractères : ils ne connoissent qu'un peu tard les choses qui excitent le goût ou la répugnance intérieure ; & c'est-là ce qui fait imaginer que ces facultés que j'appelle les *sens internes du beau & du bon*, viennent uniquement de l'instruction & de l'éducation. Mais quelque notion qu'on ait de la *vertu* & de la *beauté*, un objet *vertueux* ou *bon* est une occasion d'approbation & de plaisir, aussi naturellement que des mets sont les objets de notre appétit. Et qu'importe que les premiers objets se soient présentés tôt ou tard ? Si les sens ne se développoient en nous que peu à peu, & les uns après les autres, en seroient-ils moins des sens & des facultés ? Et serions-nous bien venus à prétendre qu'il n'y a vraiment, dans les objets visibles, ni couleurs, ni figures, parce que nous aurions eu besoin de tems & d'instruction pour les y appercevoir, & qu'il n'y auroit pas entre nous tous, deux personnes qui les y appercevroient de la même maniere ?

6o. On appelle *sensations*, les perceptions qui s'excitent dans notre ame à la présence des objets extérieurs, & par l'impression qu'ils font sur nos organes. Et lorsque deux perceptions différent entiérement l'une de l'autre, & qu'elles n'ont de commun que le nom générique de *sensation*, les facultés par lesquelles nous recevons ces différentes perceptions, s'appellent des *sens différens*. La vue & l'ouie, par exemple, désignent des facultés différentes, dont l'une nous donne les idées de couleur, & l'autre les idées de son : mais quel-

que différence que les sons aient entr'eux, & les couleurs entr'elles, on rapporte à un même sens toutes les couleurs, & à un autre sens tous les sons ; & il paroît que nos sens ont chacun leur organe. Or, si vous appliquez l'observation précédente au *bon* & au *beau*, vous verrez qu'ils sont exactement dans ce cas.

7°. Les défenseurs du *sens interne* entendent par *beau*, l'idée que certains objets excitent dans notre ame, & par le *sens interne du beau*, la faculté que nous avons de recevoir cette idée ; & ils observent que les animaux ont des facultés semblables à nos sens extérieurs, & qu'ils les ont même quelquefois dans un degré supérieur à nous ; mais qu'il n'y en a pas un qui donne un signe de ce qu'on entend ici par *sens interne*. Un être, continuent-ils, peut donc avoir en entier, la même sensation extérieure que nous éprouvons, sans observer entre les objets les ressemblances & les rapports ; il peut même discerner ces ressemblances & ces rapports, sans en ressentir beaucoup de plaisir ; d'ailleurs, les idées seules de la figure & des formes, &c. sont quelque chose de distinct du plaisir. Le plaisir peut se trouver où les proportions ne sont ni considérées ni connues ; il peut manquer, malgré toute l'attention qu'on donne à l'ordre & aux proportions. Comment nommerons-nous donc cette faculté qui agit en nous sans que nous sachions bien pourquoi ? *Sens interne.*

8°. Cette dénomination est fondée sur le rapport de la faculté qu'elle désigne avec les autres facultés. Ce rapport consiste principalement en ce que le plaisir que le sens interne nous fait éprouver, est différent de la connoissance des principes. La connoissance des principes peut l'accroî-

tre ou le diminuer; mais cette connoissance n'est pas lui, ni sa cause. Ce sens a des plaisirs nécessaires; car la *beauté* & la *laideur* d'un objet est toujours la même pour nous, quelque dessein que nous puissions former d'en juger autrement. Un objet désagréable, pour être utile, ne nous en paroît pas plus *beau*; un bel objet, pour être nuisible, ne nous en paroît pas plus *laid*. Proposez-nous le monde entier, pour nous contraindre, par la récompense, à trouver belle la laideur, & laide la beauté; ajoutez à ce prix les plus terribles menaces; vous n'apporterez aucun changement à nos perceptions & au jugement du *sens interne*: notre bouche louera ou blâmera à votre gré; mais le sens interne restera incorruptible.

9°. Il paroît delà, continuent les mêmes systématiques, que certains objets sont immédiatement, & par eux-mêmes, les occasions du plaisir que donne la beauté; que nous avons un sens propre à le goûter; que ce plaisir est individuel, & qu'il n'a rien de commun avec l'intérêt. En effet, n'arrive-t-il pas, en cent occasions, qu'on abandonne l'utile pour le beau? cette généreuse préférence ne se remarque-t-elle pas quelquefois dans les conditions les plus méprisées? Un honnête artisan se livrera à la satisfaction de faire un chef-d'œuvre qui le ruine, plutôt qu'à l'avantage de faire un mauvais ouvrage qui l'enrichiroit.

10°. Si on ne joignoit pas à la considération de l'utile, quelque sentiment particulier, quelqu'effet subtil d'une faculté différente de l'entendement & de la volonté, on n'estimeroit une maison que pour son utilité, un jardin que pour sa fertilité, un habillement que pour sa commodité. Or, cette estimation étroite des choses n'existe pas même dans les enfans & dans les Sauvages.

Abandonnez la nature à elle-même, & le ſens interne exercera ſon empire : peut-être ſe trompera-t-il dans ſon objet ; mais la ſenſation de plaiſir n'en ſera pas moins réelle. Une philoſophie auſtere, ennemie du luxe, briſera les ſtatues, renverſera les obéliſques, transformera nos palais en cabanes, & nos jardins en forêts ; mais elle n'en ſentira pas moins la beauté réelle de ces objets ; le ſens interne ſe révoltera contr'elle, & elle ſera réduite à ſe faire un mérite de ſon courage.

C'eſt ainſi, dis-je, que Hutcheſon & ſes ſectateurs s'efforcent d'établir la néceſſité *du ſens interne du beau* ; mais ils ne parviennent qu'à démontrer qu'il y a quelque choſe d'obſcur & d'impénétrable dans le plaiſir que le beau nous cauſe ; que ce plaiſir ſemble indépendant de la connoiſſance des rapports & des perceptions ; que la vue de l'utile n'y entre pour rien, & qu'il fait des enthouſiaſtes, que ni les récompenſes ni les menaces ne peuvent ébranler.

Du reſte, ces Philoſophes diſtinguent dans les êtres corporels un *beau abſolu* & un *beau relatif*. Ils n'entendent point par un *beau abſolu*, une qualité tellement inhérente dans l'objet, qu'elle le rende beau par lui-même, ſans aucun rapport à l'ame qui le voit, & qui en juge. Le terme *beau*, ſemblable aux autres noms des idées ſenſibles, déſigne proprement, ſelon eux, la perception d'un eſprit ; comme le froid & le chaud, le doux & l'amer ſont des ſenſations de notre ame, quoique, ſans doute, il n'y ait rien qui reſſemble à ces ſenſations dans les objets qui les excitent, malgré la prévention populaire qui en juge autrement. On ne voit pas, diſent-ils, comment les objets pourroient être appellés beaux, s'il n'y avoit pas un eſprit doué du *ſens de beauté* pour leur rendre

hommage. Ainſi, par le *beau abſolu*, ils n'entendent que celui qu'on reconnoît en quelques objets, ſans les comparer à aucune choſe extérieure dont ces objets ſoient l'imitation & la peinture. Telle eſt, diſent-ils, la beauté que nous appercevons dans les ouvrages de la Nature, dans certaines formes artificielles, & dans les figures, les ſolides, les ſurfaces : & par *beau relatif*, ils entendent celui qu'on apperçoit dans des objets conſidérés communément comme des imitations & des images de quelques autres. Ainſi leur diviſion a plutôt ſon fondement dans les différentes ſources du plaiſir que le beau nous cauſe, que dans les objets ; car il eſt conſtant que le *beau abſolu* a, pour ainſi dire, *un beau relatif*, & *le beau relatif* un *beau abſolu*.

Du Beau abſolu, ſelon Hutcheſon & ſes ſectateurs.

Nous avons fait ſentir, diſent-ils, la néceſſité d'un *ſens propre*, qui nous avertit par le plaiſir de la préſence du beau ; voyons maintenant quelles doivent être les qualités d'un objet pour émouvoir ce ſens. Il ne faut pas oublier, ajoutent-ils, qu'il ne s'agit ici de ces qualités que relativement à l'homme ; car il y a certainement bien des objets qui font ſur lui l'impreſſion de beauté, & qui déplaiſent à d'autres animaux. Ceux-ci ayant des ſens & des organes autrement conformés que les nôtres, s'ils étoient juges du beau, en attacheroient des idées à des formes toutes différentes. L'ours peut trouver ſa caverne commode ; mais il ne la trouve ni belle ni laide ; peut-être s'il avoit le *ſens interne du beau*, la regarderoit-il comme une retraite délicieuſe. Remarquez, en paſſant, qu'un être bien malheureux, ce ſeroit celui qui

auroit le sens interne du beau, & qui ne reconnoîtroit jamais le beau que dans les objets qui lui seroient nuisibles : la Providence y a pourvu par rapport à nous ; & une chose vraiment belle, est assez ordinairement une chose bonne.

Pour découvrir l'occasion générale des idées du beau parmi les hommes, les sectateurs d'Hutcheson examinent les êtres les plus simples, par exemple, les figures ; & ils trouvent qu'entre les figures, celles que nous nommons belles, offrent à nos sens l'uniformité dans la variété. Ils assurent qu'un triangle équilatéral est moins beau qu'un quarré ; un pentagone moins beau qu'un exagone, & ainsi de suite, parce que les objets, également uniformes, sont d'autant plus variés, qu'ils ont plus de côtés comparables. Il est vrai, disent-ils, qu'en augmentant le nombre des côtés, on perd de vue les rapports qu'ils ont entr'eux & avec le rayon ; d'où il s'ensuit que la beauté de ces figures n'augmente pas toujours comme le nombre des côtés. Ils se font cette objection ; mais ils ne se soucient guere d'y répondre. Ils remarquent seulement que le défaut de parallélisme dans les côtés des eptagones & des autres polygones impairs, en diminue la beauté : mais ils soutiennent toujours que, tout étant égal d'ailleurs, une figure réguliere à vingt côtés, surpasse en beauté celle qui n'en a que douze ; que celle-ci l'emporte sur celle qui n'en a que huit, & cette derniere sur le quarré. Ils font le même raisonnement sur les surfaces & sur les solides. De tous les solides réguliers, celui qui a le plus grand nombre de surfaces est pour eux le plus beau, & ils pensent que la beauté de ces corps va toujours en décroissant, jusqu'à la pyramide réguliere.

Mais si entre les objets également uniformes,

les plus variés sont les plus beaux ; selon eux, réciproquement entre les objets également variés, les plus beaux seront les plus uniformes : ainsi, le triangle équilatéral, ou même isocele, est plus beau que le scalene ; le quarré plus beau que le rhombe, ou losange. C'est le même raisonnement pour les corps solides réguliers, & en général, pour tous ceux qui ont quelque uniformité, comme les cylindres, les prismes, les obélisques, &c. Et il faut convenir avec eux, que ces corps plaisent certainement plus à la vue que des figures grossieres où l'on n'apperçoit ni uniformité, ni symmétrie, ni unité.

Pour avoir des raisons composées du rapport de l'uniformité & de la variété, ils comparent les cercles & les spheres avec les ellipses & les sphéroïdes peu excentriques ; & ils prétendent que la parfaite uniformité des uns est compensée par la variété des autres, & que leur beauté est, à peu près, égale.

Le Beau, dans les ouvrages de la Nature, a le même fondement, selon eux. Soit que vous envisagiez, disent-ils, les formes des corps célestes, leurs révolutions, leurs aspects ; soit que vous descendiez des cieux sur la terre, & que vous considériez les plantes qui la couvrent, les couleurs dont les fleurs sont peintes, la structure des animaux, leurs especes, leurs mouvemens, la proportion de leurs parties, le rapport de leur méchanisme à leur bien-être ; soit que vous vous élanciez dans les airs, & que vous examiniez les oiseaux & les météores, ou que vous vous plongiez dans les eaux, & que vous compariez entr'eux les poissons, vous rencontrerez par-tout l'uniformité dans la variété ; par-tout vous verrez ces qualités compensées dans les êtres égale-

ment beaux, & la raison composée des deux, inégale dans les êtres de beauté inégale; en un mot, s'il est permis de parler encore la langue des Géometres, vous verrez dans les entrailles de la terre, au fond des mers, au haut de l'atmosphere, dans la Nature entiere, & dans chacune de ses parties, l'uniformité dans la variété, & la beauté toujours en raison composée de ces deux qualités.

Ils traitent ensuite de la beauté des Arts, dont on ne peut regarder les productions comme une véritable imitation, telle que l'Architecture, les Arts méchaniques, & l'harmonie naturelle; ils font tous leurs efforts pour les assujettir à leur loi de l'uniformité dans la variété; & si leur preuve péche, ce n'est pas par le défaut de l'énumération; ils descendent, depuis le Palais le plus magnifique, jusqu'au plus petit édifice, depuis l'ouvrage le plus précieux jusqu'aux bagatelles, montrant le caprice par-tout où manque l'uniformité, & l'insipidité où manque la variété.

Mais il est une classe d'êtres fort différens des précédens, dont les sectateurs d'Hutcheson sont fort embarrassés; car on y reconnoît de la beauté, & cependant la regle de l'uniformité dans la variété ne leur est pas applicable; ce sont les démonstrations des vérités abstraites & universelles. Si un théorême contient une infinité de vérités particulieres qui n'en sont que le développement; ce théorême n'est proprement que le corollaire d'un axiome, d'où découle une infinité d'autres théorêmes; cependant on dit, voilà un *beau théorême*, & l'on ne dit pas, voilà un *bel axiome*.

Nous donnerons plus bas la solution de cette difficulté dans d'autres principes. Passons à l'examen du *beau relatif*, de ce beau qu'on apperçoit dans

un objet considéré comme l'imitation d'un original, selon ceux d'Hutcheson & de ses sectateurs.

Cette partie de son systême n'a rien de particulier. Selon cet Auteur, & selon tout le monde, ce beau ne peut consister que dans la conformité qui se trouve entre le modele & la copie.

D'où il s'ensuit que pour le *beau relatif*, il n'est pas nécessaire qu'il y ait aucune beauté dans l'original. Les forêts, les montagnes, les précipices, le chaos, les rides de la vieillesse, la pâleur de la mort, les effets de la maladie, plaisent en peinture; ils plaisent aussi en poésie: ce qu'Aristote appelle un caractere moral, n'est point celui d'un homme vertueux; & ce qu'on entend par *fabula benè morata*, n'est autre chose qu'un Poëme épique ou dramatique, où les actions, les sentimens & les discours sont d'accord avec les caracteres bons ou mauvais.

Cependant, on ne peut nier que la peinture d'un objet qui aura quelque *beauté absolue*, ne plaise ordinairement davantage que celle d'un objet qui n'aura point ce beau. La seule exception qu'il y ait, peut-être, à cette regle, c'est le cas où la conformité de la peinture avec l'état du spectateur, gagnant tout ce qu'on ôte à la *beauté absolue* du modele, la peinture en devient d'autant plus intéressante; cet intérêt qui naît de l'imperfection, est la raison pour laquelle on a voulu que le héros d'un Poëme épique ou héroïque ne fût point sans défaut.

La plupart des autres beautés de la Poésie & de l'Eloquence suivent la loi du *beau relatif*. La conformité avec le vrai rend les comparaisons, les métaphores, les allégories belles, lors même qu'il n'y a aucune *beauté absolue* dans les objets qu'elles représentent.

Hutcheson insiste ici sur le penchant que nous avons à la comparaison. Voici, selon lui, quelle en est l'origine. Les passions produisent presque toujours dans les animaux les mêmes mouvemens qu'en nous ; & les objets inanimés de la Nature ont souvent des positions qui ressemblent aux attitudes du corps humain, dans certains états de l'ame ; il n'en a pas fallu davantage, ajoute l'Auteur que nous analysons, pour rendre le lion symbole de la fureur, le tigre celui de la cruauté ; un chêne droit, & dont la cime orgueilleuse s'éleve jusques dans la nue, l'emblême de l'audace ; les mouvemens d'une mer agitée, la peinture de l'agitation de la colere ; & la mollesse de la tige d'un pavot, dont quelques gouttes de pluie ont fait pencher la tête, l'image d'un moribond.

Tel est le systême de Hutcheson, qui paroîtra sans doute plus singulier que vrai. Nous ne pouvons cependant trop recommander la lecture de son ouvrage, sur-tout dans l'original ; on y trouvera un grand nombre d'observations délicates sur la maniere d'atteindre la perfection dans la pratique des Beaux-Arts. Nous allons maintenant exposer les idées du Pere André, Jésuite. *Son Essai sur le Beau* est le systême le plus suivi, le plus étendu, & le mieux lié que je connoisse. J'oserois assurer qu'il est dans son genre ce que le traité des *Beaux-Arts, réduit à un seul principe*, est dans le sien. Ce sont deux bons ouvrages auxquels il n'a manqué qu'un chapitre pour être excellens ; & il en faut savoir d'autant plus mauvais gré à ces deux Auteurs de l'avoir omis. M. l'Abbé Batteux rappelle tous les principes des Beaux-Arts, à l'imitation de la belle Nature. Le Pere André distribue, avec beaucoup de sagacité & de philo-

ſophie, le beau, en général, dans ſes différentes eſpeces; il les définit toutes avec préciſion: mais on ne trouve la définition du genre, celle du beau en général, dans aucun endroit de ſon livre, à moins qu'il ne le faſſe conſiſter dans l'unité, comme St. Auguſtin. Il parle ſans ceſſe d'ordre, de proportion, d'harmonie, &c. mais il ne dit pas un mot de l'origine de ces idées.

Le Pere André diſtingue les notions générales de l'eſprit pur, qui nous donnent les regles éternelles du beau; les jugemens naturels de l'ame, où le ſentiment ſe mêle avec les idées purement ſpirituelles, mais ſans les détruire; & les préjugés de l'éducation & de la coutume, qui ſemblent quelquefois les renverſer les uns & les autres. Il diſtribue ſon ouvrage en quatre chapitres. Le premier eſt du *beau viſible*; le ſecond, du *beau dans les mœurs*, le troiſieme, du *beau dans les ouvrages d'eſprit*; & le quatrieme, du *beau muſical*.

Il agite trois queſtions ſur chacun de ces objets; il prétend qu'on y découvre un *beau eſſentiel*, abſolu, indépendant de toute inſtitution, même divine; un *beau naturel* dépendant de l'inſtitution du créateur, mais indépendant de nos opinions & de nos goûts; un *beau artificiel*, & en quelque ſorte arbitraire, mais toujours avec quelque dépendance des loix éternelles.

Il fait conſiſter le *beau eſſentiel*, dans la régularité, l'ordre, la proportion, la ſymmétrie, obſervés dans les êtres de la Nature; le *beau artificiel*, dans la régularité, l'ordre, la ſymmétrie, les proportions obſervées dans nos productions méchaniques, nos parures, nos bâtimens, nos jardins. Il remarque que ce dernier beau eſt mêlé d'arbitraire & d'abſolu. En Architecture, par exemple, il apperçoit deux ſortes de regles; les unes

unes qui découlent de la notion indépendante de nous, du *beau original & essentiel*, & qui exigent indispensablement la perpendicularité des colonnes, le parallélisme des étages, la symmétrie des membres, le dégagement & l'élégance du dessin, & l'unité dans le tout : les autres qui sont fondées sur des observations particulieres, que les maîtres ont faites en divers tems, & par lesquelles ils ont déterminé les proportions des parties dans les cinq ordres d'architecture : c'est en conséquence de ces regles, que dans le Toscan, la hauteur de la colonne contient sept fois le diametre de sa base, dans le Dorique huit fois, neuf dans l'Ionique, dix dans le Corinthien, & dans le Composite autant ; que les colonnes ont un renflement, depuis leur naissance jusqu'au tiers du fût ; que dans les deux autres tiers, elles diminuent peu à peu en fuyant le chapiteau ; que les entre-colonnemens sont au plus de huit modules, & au moins de trois ; que la hauteur des portiques, des arcades, des portes & des fenêtres est double de leur largeur. Ces regles n'étant fondées que sur des observations à l'œil, & sur des exemples équivoques, sont toujours un peu incertaines, & ne sont pas tout-à-fait indispensables. Aussi voyons-nous quelquefois que les grands Architectes se mettent au dessus d'elles, y ajoutent, en rabattent, & en imaginent de nouvelles, selon les circonstances.

Voilà donc dans les productions des arts, un *beau essentiel*, un *beau de création humaine*, & un *beau de systême* : un *beau essentiel*, qui consiste dans l'ordre ; un *beau de création humaine*, qui consiste dans l'application libre & dépendante de l'artiste, des loix de l'ordre, ou, pour parler plus clairement, dans le choix de tel ordre ; & un *beau de*

systême, qui naît des observations, & qui donne des variétés même entre les plus savans Artistes; mais jamais au préjudice du *beau essentiel*, qui est une barriere qu'on ne doit jamais franchir: *Hic murus aheneus esto.* S'il est arrivé aux grands maîtres quelquefois de se laisser emporter par leur génie au delà de cette barriere, c'est dans les occasions rares où ils ont prévu que cet écart ajouteroit plus à la beauté qu'il ne lui ôteroit: mais ils n'en ont pas moins fait une faute qu'on peut leur reprocher.

Le *beau arbitraire* se sous-divise, selon le même Auteur, en un *beau de génie*, un *beau de goût*, & un *beau de pur caprice*: un *beau de génie*, fondé sur la connoissance du *beau essentiel*, qui donne les regles inviolables; un *beau de goût*, fondé sur la connoissance des ouvrages de la Nature & des productions des grands Maîtres, qui dirige dans l'application & l'emploi du *beau essentiel*; un *beau de caprice*, qui n'étant fondé sur rien, ne doit être admis nulle part.

Que devient le systême de Lucrece & des Pyrrhoniens, dans le systême du Pere André? Que reste-t-il d'abandonné à l'arbitraire? presque rien: aussi, pour toute réponse à l'objection de ceux qui prétendent que la beauté est d'éducation & de préjugé, il se contente de développer la source de leur erreur. Voici, dit-il, comment ils ont raisonné: ils ont cherché dans les meilleurs ouvrages des exemples du *beau de caprice*, & ils n'ont pas eu de peine à y en rencontrer, & à démontrer que le beau qu'on y reconnoissoit étoit de caprice; ils ont pris des exemples du *beau de goût*, & ils ont très-bien démontré qu'il y avoit aussi de l'arbitraire dans ce beau; & sans aller plus loin, ni s'appercevoir que leur énumération étoit

incomplette, ils ont conclu que tout ce qu'on appelle beau, étoit arbitraire & de caprice; mais on conçoit aisément que leur conclusion n'étoit juste que par rapport à la troisieme branche du *beau artificiel*, & que leur raisonnement n'attaquoit ni les deux autres branches de ce beau, ni le *beau naturel*, ni le *beau essentiel*.

Le Pere André passe ensuite à l'application de ses principes aux mœurs, aux ouvrages d'esprit & à la Musique; & il démontre qu'il y a dans ces trois objets du beau, un *beau essentiel*, absolu, & indépendant de toute institution, même divine, qui fait qu'une chose est une; un *beau naturel*, dépendant de l'institution du Créateur, mais indépendant de nous, mais sans préjudice du *beau essentiel*.

Un *beau essentiel* dans les mœurs, dans les ouvrages d'esprit, & dans la Musique, fondé sur l'ordonnance, la régularité, la proportion, la justesse, la décence, l'accord, qui se remarquent dans une *belle action*, une *bonne piece*, un *beau concert*, & qui font que les productions morales, intellectuelles & harmoniques sont *unes*.

Un *beau naturel*, qui n'est autre chose dans les mœurs, que l'observation du *beau essentiel* dans notre conduite, relative à ce que nous sommes entre les êtres de la Nature; dans les ouvrages d'esprit, que l'imitation & la peinture fidelle des productions de la Nature en tous genres; dans l'harmonie, qu'une soumission aux loix que la Nature a introduite dans les corps sonores, leur résonnance & la conformation de l'oreille.

Un *beau artificiel*, qui consiste, dans les mœurs, à se conformer aux usages de la Nation, au génie de ses concitoyens, à leurs loix; dans les ouvrages d'esprit, à respecter les regles du discours, à

connoître la langue, & à suivre le goût dominant; dans la Musique, à insérer à propos la dissonnance, & à conformer ses productions aux mouvemens & aux intervalles reçus.

D'où il s'ensuit que, selon le Pere André, le beau essentiel & la vérité ne se montrent nulle part avec tant de profusion que dans l'Univers; le *beau moral* que dans le Philosophe chrétien; & le *beau intellectuel* que dans une tragédie accompagnée de musique & de décorations.

L'Auteur qui nous a donné l'*Essai sur le Mérite & la Vertu*, rejette toutes ces distinctions du beau, & prétend, avec beaucoup d'autres, qu'il n'y a qu'un beau, dont l'utile est le fondement: ainsi tout ce qui est ordonné de maniere à produire le plus parfaitement l'effet qu'on se propose, est suprêment beau. Si vous lui demandez qu'est-ce qu'un *bel homme*; il vous répondra que c'est celui dont les membres bien proportionnés conspirent de la façon la plus avantageuse à l'accomplissement des fonctions animales de l'homme. *Voyez l'Essai sur le Mérite & la Vertu*, pag. 139. L'homme, la femme, le cheval, & les autres animaux, continuera-t-il, occupent un rang dans la Nature: or, dans la Nature ce rang détermine les devoirs à remplir; les devoirs déterminent l'organisation; & l'organisation est plus ou moins parfaite, ou belle, selon le plus ou le moins de facilité que l'animal en reçoit pour vaquer à ses fonctions. Mais cette facilité n'est pas arbitraire, ni par conséquent, les formes qui la constituent, ni la beauté qui dépend de ces formes. Puis descendant de-là aux objets les plus communs, aux chaises, aux tables, aux portes, &c. il tâchera de vous prouver que la forme de ces objets ne nous plaît qu'à proportion de ce qu'elle convient mieux à l'usage

auquel on les destine : & si nous changeons si souvent de mode, c'est-à-dire, si nous sommes si peu constans dans le goût pour les formes que nous leur donnons, c'est, dira-t-il, que cette conformation la plus parfaite, relativement à l'usage, est très-difficile à rencontrer; c'est qu'il y a là une espece de *maximum* qui échappe à toutes les finesses de la Géométrie naturelle & artificielle, & autour duquel nous tournons sans cesse : nous nous appercevons à merveille, quand nous en approchons, & quand nous l'avons passé ; mais nous ne sommes jamais sûrs de l'avoir atteint. De-là cette révolution perpétuelle dans les formes : ou nous les abandonnons pour d'autres, ou nous disputons sans fin sur celles que nous conservons. D'ailleurs, ce point n'est pas par-tout au même endroit ; ce *maximum* a, dans mille occasions, des limites plus étendues ou plus étroites ; quelques exemples suffiront pour éclaircir sa pensée. Tous les hommes, ajoutera-t-il, ne sont pas capables de la même attention, n'ont pas la même force d'esprit ; ils sont tous plus ou moins patiens, plus ou moins instruits, &c. Que produira cette diversité ? c'est qu'un spectale composé d'Académiciens, trouvera l'intrigue d'*Héraclius* admirable, & que le peuple la traitera d'embrouillée ; c'est que les uns restreindront l'étendue d'une comédie à trois Actes, & les autres prétendront qu'on peut l'étendre à sept, & ainsi du reste. Avec quelque vraisemblance que ce systême soit exposé, il ne m'est pas possible de l'admettre.

Je conviens, avec l'Auteur, qu'il se mêle dans tous nos jugemens un coup d'œil délicat sur ce que nous sommes, un retour imperceptible vers nous-mêmes, & qu'il y a mille occasions où nous croyons n'être enchantés que par les belles for-

mes, & où elles sont, en effet, la cause principale, mais non la seule, de notre admiration; je conviens que cette admiration n'est pas toujours aussi pure que nous l'imaginons: mais comme il ne faut qu'un fait pour renverser un systême, nous sommes contraints d'abandonner celui de l'Auteur que nous venons de citer, quelque attachement que nous ayons eu jadis pour ses idées; & voici nos raisons.

Il n'est personne qui n'ait éprouvé que notre attention se porte principalement à la similitude des parties, dans les choses mêmes où cette similitude ne contribue point à l'utilité: pourvu que les pieds d'une chaise soient égaux & solides, qu'importe qu'ils aient la même figure? ils peuvent différer en ce point, sans être moins utiles. L'un pourra donc être droit, & l'autre en pied de biche; l'un courbe en dehors, & l'autre en dedans. Si l'on fait une porte en forme de biere, sa forme paroîtra peut-être mieux assortie à la figure de l'homme qu'aucune des formes qu'on suit. De quelle utilité sont en Architecture les imitations de la Nature & de ses productions? A quelle fin placer une colonne & des guirlandes où il ne faudroit qu'un poteau de bois, ou qu'un massif de pierres? A quoi bon ces cariatides? Une colonne est-elle destinée à faire la fonction d'un homme, ou un homme a-t-il jamais été destiné à faire l'office d'une colonne dans l'angle d'un vestibule? Pourquoi imite-t-on dans les entablemens des objets naturels? Qu'importe que ces imitations soient bien ou mal observées? Si l'utilité est le seul fondement de la beauté, les bas-reliefs, les cannelures, les vases, & en général tous les ornemens deviennent ridicules & superflus.

Mais le goût de l'imitation se fait sentir dans les choses dont le but unique est de plaire; & nous admirons souvent des formes, sans que la notion de l'utile nous y porte. Quand le propriétaire d'un cheval ne le trouveroit jamais beau que quand il compare la forme de cet animal au service qu'il prétend en tirer; il n'en est pas de même du passant à qui il n'appartient pas. Enfin, on discerne tous les jours de la beauté dans des fleurs, des plantes, & mille ouvrages de la nature dont l'usage nous est inconnu.

Je sais qu'il n'y a aucune des difficultés que je viens de proposer contre le systême que je combats, à laquelle on ne puisse répondre: mais je pense que ces réponses seroient plus subtiles que solides.

Il suit de ce qui précede, que Platon s'étant moins proposé d'enseigner la vérité à ses disciples, que de désabuser ses concitoyens sur le compte des Sophistes, nous offre dans ses ouvrages, à chaque ligne, des exemples du beau, nous montre très-bien ce que ce n'est point, mais ne nous dit rien de ce que c'est.

Que saint Augustin a réduit toute beauté à l'unité ou au rapport exact des parties d'un tout entr'elles, & au rapport exact des parties d'une partie considérée comme tout, & ainsi à l'infini; ce qui me semble constituer plutôt l'essence du parfait que du beau.

Que Mr. Wolf a confondu le beau avec le plaisir qu'il occasionne, & avec la perfection; quoiqu'il y ait des êtres qui plaisent sans être beaux, d'autres qui sont beaux sans plaire; que tout être soit susceptible de la derniere perfection, & qu'il y en ait qui ne sont pas susceptibles de la moindre beauté: tels sont tous les objets de l'odora

& du goût, considérés relativement à ces sens.

Que Mr. Crouzas, en chargeant sa définition du beau, ne s'est pas apperçu que plus il multiplioit les caracteres du beau, plus il le particularisoit; & que s'étant proposé de traiter du beau en général; il a commencé par en donner une notion, qui n'est applicable qu'à quelques especes de *beaux* particuliers.

Qu'Hutcheson, qui s'est proposé deux objets; le premier d'expliquer l'origine du plaisir que nous éprouvons à la présence du beau; & le second, de rechercher les qualités que doit avoir un être pour occasionner en nous ce plaisir individuel, & par conséquent nous paroître beau, a moins prouvé la *réalité de son sixieme sens*, que fait sentir la difficulté de développer, sans ce secours, la source du plaisir que nous donne le beau; & que son principe de *l'uniformité dans la variété* n'est pas général; qu'il en fait aux figures de la géométrie une application plus subtile que vraie, & que ce principe ne s'applique point du tout à une autre sorte de beau, celui des démonstrations des vérités abstraites & universelles.

Que le systême proposé dans l'*Essai sur le Mérite & sur la Vertu*, où l'on prend l'utile pour le seul & unique fondement du beau; est plus défectueux encore qu'aucun des précédens.

Enfin, que le pere André Jésuite, ou l'Auteur de l'*Essai sur le Beau*, est celui qui jusqu'à présent a le mieux approfondi cette matiere, & en a le mieux connu l'étendue & la difficulté, en a posé les principes les plus vrais & les plus solides, & mérite le plus d'être lu.

La seule chose qu'on pût desirer peut-être dans son ouvrage, c'étoit de développer l'origine des notions qui se trouvent en nous de rapport, d'or-

dre, de ſymmétrie; car du ton ſublime dont il parle de ces notions, on ne ſait s'il les croit acquiſes & factices, ou s'il le croit innées; mais il faut ajouter, en ſa faveur, que la maniere de ſon ouvrage, plus oratoire encore que philoſophique, l'éloignoit de cette diſcuſſion, dans laquelle nous allons entrer.

Nous naiſſons avec la faculté de ſentir & de penſer: le premier pas de la faculté de penſer, c'eſt d'examiner ſes perceptions, de les unir, de les comparer, de les combiner, d'appercevoir entr'elles des rapports de convenance & de diſconvenance, &c. Nous naiſſons avec des beſoins qui nous contraignent de recourir à différens expédiens, entre leſquels nous avons été ſouvent convaincus par l'effet que nous en attendions, & par celuiqu'ils produiſoient, qu'il y en a de bons, de mauvais, de prompts, de courts, de complets, d'incomplets, &c. La plupart de ces expédiens étoient un outil, une machine, ou quelqu'autre invention de ce genre; mais toute machine ſuppoſe combinaiſon, arrangement de parties tendantes à un même but, &c. Voilà donc nos beſoins, & l'exercice le plus immédiat de nos facultés, qui conſpirent, auſſi-tôt que nous naiſſons, à nous donner des idées d'ordre, d'arrangement, de ſymmétrie, de méchaniſme, de proportion, d'unité : toutes ces idées viennent des ſens, & ſont factices; & nous avons paſſé de la notion d'une multitude d'êtres artificiels & naturels, arrangés, proportionnés, combinés, ſymmétriſés, à la notion poſitive & abſtraite d'ordre, d'arrangement, de proportion, de combinaiſon, de rapports, de ſymmétrie, & à la notion abſtraite & négative de diſproportion, de déſordre & de chaos.

Ces notions ſont expérimentales comme toutes les autres; elles nous ſont auſſi venues par les ſens; il n'y auroit point de Dieu, que nous ne les aurions pas moins : elles ont précédé de long-tems en nous celle de ſon exiſtence : elles ſont auſſi poſitives, auſſi diſtinctes, auſſi nettes, auſſi réelles, que celles de longueur, largeur, profondeur, quantité, nombre : comme elles ont leur origine dans nos beſoins & l'exercice de nos facultés, y eût-il ſur la ſurface de la terre quelque peuple dans la langue duquel ces idées n'auroient point de nom, elles n'en exiſteroient pas moins dans les eſprits d'une maniere plus ou moins étendue, plus ou moins développée, fondée ſur un plus ou moins grand nombre d'expériences, appliquée à un plus ou moins grand nombre d'êtres; car voilà toute la différence qu'il peut y avoir entre un peuple & un autre peuple, entre un homme & un autre homme chez le même peuple; & quelles que ſoient les expreſſions ſublimes dont on ſe ſerve pour déſigner les notions abſtraites d'ordre, de proportion, de rapports, d'harmonie; qu'on les appelle, ſi l'on veut, *éternelles*, *originales*, *ſouveraines*, *regles eſſentielles du beau*, elles ont paſſé par nos ſens pour arriver dans notre entendement, de même que les notions les plus viles; & ce ne ſont que des abſtractions de notre eſprit.

Mais à peine l'exercice de nos facultés intellectuelles, & la néceſſité de pourvoir à nos beſoins par des inventions, des machines, &c. eurent-ils ébauché dans notre entendement les notions d'ordre, de rapports, de proportion, de liaiſon, d'arrangement, de ſymmétrie, que nous nous trouvâmes environnés d'êtres où les mêmes notions étoient, pour ainſi dire, répétées à l'infini; nous ne pûmes faire un pas dans l'univers ſans que quel-

que production ne les réveillât; elles entrerent dans notre ame à tout instant & de tous côtés; tout ce qui se passoit en nous, tout ce qui existoit hors de nous, tout ce qui subsistoit des siecles écoulés, tout ce que l'industrie, la réflexion, les découvertes de nos contemporains, produisoient sous nos yeux, continuoit de nous inculquer les notions d'ordre, de rapports, d'arrangement, de symmétrie, de convenance, de disconvenance, &c. & il n'y a pas une notion, si ce n'est peut-être celle d'existence, qui ait pu devenir aussi familiere aux hommes que celle dont il s'agit.

S'il n'entre donc dans la notion du beau, soit *absolu*, soit *relatif*, soit *général*, soit *particulier*, que les notions d'ordre, de rapports, de proportions, d'arrangement, de symmétrie, de convenance, de disconvenance; ces notions ne découlant point d'une autre source que celles d'existence, de nombre, de longueur, largeur, profondeur, & une infinité d'autres, sur lesquelles on ne conteste point, on peut, ce me semble, employer les premieres dans une définition du beau, sans être accusé de substituer un terme à la place d'un autre, & de tourner dans un cercle vicieux.

Beau est un terme que nous appliquons à une infinité d'êtres: mais quelque différence qu'il y ait entre ces êtres, il faut ou que nous fassions une fausse application du terme beau, ou qu'il y ait dans tous ces êtres une qualité dont le terme beau soit le signe.

Cette qualité ne peut être du nombre de celles qui constituent leur différence spécifique; car ou il n'y auroit qu'un seul être beau, ou tout au plus qu'une seule belle espece d'êtres.

Mais entre les qualités communes à tous les êtres que nous appellons beaux, laquelle choisi-

rons-nous pour la chose dont le terme beau est le signe? Laquelle? Il est évident, ce me semble, que ce ne peut être que celle dont la présence les rend tous beaux; dont la fréquence ou la rareté, si elle est susceptible de fréquence & de rareté, les rend plus ou moins beaux; dont l'absence les fait cesser d'être beaux; qui ne peut changer de nature, sans faire changer le beau d'espece, & dont la qualité contraire rendroit les plus beaux désagréables & laids; celle, en un mot, par qui la beauté commence, augmente, varie à l'infini, décline, & disparoît : or, il n'y a que la notion de *rapports* capable de ces effets.

J'appelle donc beau hors de moi, tout ce qui contient en soi de quoi réveiller dans mon entendement l'idée de rapports; & *beau* par rapport à moi, tout ce qui réveille cette idée.

Quand je dis *tout*, j'en excepte pourtant les qualités rélatives au goût & à l'odorat; quoique ces qualités puissent réveiller en nous l'idée des rapports, on n'appelle point *beaux* les objets en qui elles résident, quand on ne les considere que relativement à ces qualités. On dit *un mets excellent*, *une odeur délicieuse*; mais non *un beau mets*, *une belle odeur*. Lors donc qu'on dit, *voilà un beau turbot*, *voilà une belle rose*, on considere d'autres qualités dans la rose & dans le turbot que celles qui sont relatives aux sens du goût & de l'odorat.

Quand je dis *tout ce qui contient en soi de quoi réveiller dans mon entendement l'idée de rapport*, ou *tout ce qui réveille cette idée*, c'est qu'il faut bien distinguer les formes qui sont dans les objets, & la notion que j'en ai. Mon entendement ne met rien dans les choses, & n'en ôte rien. Que je pense ou ne pense point à la façade du Louvre, toutes les parties qui la composent n'en ont pas moins

telle ou telle forme, & tel ou tel arrangement entr'elles : qu'il y eût des hommes, ou qu'il n'y en eût point, elle n'en feroit pas moins belle ; mais feulement pour des êtres poffibles conftitués de corps & d'efprit comme nous ; car pour d'autres, elle ne pourroit n'être ni *belle* ni *laide*, ou même être *laide*. D'où il s'enfuit que, quoiqu'il n'y ait point de *beau abfolu*, il y a deux fortes de *beau* par rapport à nous, un *beau réel*, & un *beau apperçu*.

Quand je dis, *tout ce qui réveille en nous l'idée de rapports*, je n'entends pas que pour appeller un être beau, il faille apprécier quelle eft la forte de rapports qui y regne ; je n'exige pas que celui qui voit un morceau d'Architecture, foit en état d'affurer ce que l'Architecte même peut ignorer, que cette partie eft à celle-là comme tel nombre eft à tel nombre, ou que celui qui entend un concert, fache plus quelquefois que ne fait le Muficien, que tel fon eft à tel fon dans le rapport de 2 à 4, ou de 4 à 5. Il fuffit qu'il apperçoive & fente les membres de cette architecture, & que les fons de cette piece de mufique ont des rapports, foit entr'eux, foit avec d'autres objets. C'eft l'indétermination de ces rapports, la facilité de les faifir, & le plaifir qui accompagne leur perception, qui a fait imaginer que le beau étoit plutôt une affaire de fentiment que de raifon. J'ofe affurer que toutes les fois qu'un principe nous fera connu dès la plus tendre enfance, & que nous en ferons par habitude une application facile & fubite aux objets placés hors de nous, nous croirons en juger par fentiment : mais nous ferons contraints d'avouer notre erreur dans toutes les occafions où la complication des rapports & la nouveauté de l'objet fufpendront l'application du principe ; alors le

plaisir attendra, pour se faire sentir, que l'entendement ait prononcé que l'objet est *beau*. D'ailleurs, le jugement, en pareil cas, est presque toujours du *beau relatif*, & non du *beau réel*.

Ou l'on considere les rapports dans les mœurs, & l'on a le *beau moral*; ou on les considere dans les ouvrages de littérature, & on a le *beau littéraire*; ou on les considere dans les pieces de musique, & l'on a le *beau musical*; ou on les considere dans les ouvrages de la nature, & l'on a le *beau naturel*; ou on les considere dans les ouvrages méchaniques des hommes, & on a le *beau artificiel*; ou on les considere dans les représentations des ouvrages de l'art ou de la nature, & l'on a le *beau d'imitation* : dans quelqu'objet, & sous quelqu'aspect que vous considériez les rapports dans un même objet, le beau prendra différens noms.

Mais un même objet, quel qu'il soit, peut être considéré solitairement & en lui-même, ou relativement à d'autres. Quand je prononce d'une fleur qu'elle est belle, ou d'un poisson qu'il est beau, qu'entends-je? Si je considere cette fleur ou ce poisson solitairement, je n'entends pas autre chose, sinon que j'apperçois entre les parties dont il sont composés, de l'ordre, de l'arrangement, de la symmétrie, des rapports (car tous ces mots ne désignent que différentes manieres d'envisager les rapports mêmes); en ce sens toute fleur est belle, tout poisson est beau; mais de quel beau? de celui que j'appelle *beau réel*.

Si je considere la fleur & le poisson, relativement à d'autres fleurs & à d'autres poissons; quand je dis qu'ils sont beaux, cela signifie qu'entre les êtres de leur genre, qu'entre les fleurs celle-ci, qu'entre les poissons celui-là, réveillent en moi le plus d'idées de rapports, & le plus de cer-

tains rapports ; car je ne tarderai pas à faire voir que tous les rapports n'étant pas de la même nature, ils contribuent plus ou moins les uns que les autres à la beauté. Mais je puis assurer que sous cette nouvelle façon de considérer les objets, il y a *beau* & *laid* ; mais quel *beau*, quel *laid* ? celui qu'on appelle relatif.

Si, au lieu de prendre une fleur ou un poisson, on généralise, & qu'on prenne une plante ou un animal ; si on particularise, & qu'on prenne une rose & un turbot, on en tirera toujours la distinction du *beau relatif* & du *beau réel*.

D'où l'on voit qu'il y a plusieurs *beaux relatifs*, & qu'une tulipe peut être belle ou laide entre les plantes, belle ou laide entre les productions de la nature.

Mais on conçoit qu'il faut avoir vu bien des roses & bien des turbots, pour prononcer que ceux-ci sont beaux ou laids entre les roses & les turbots ; bien des plantes & bien des poissons, pour prononcer que la rose & le turbot sont beaux ou laids entre les plantes & les poissons, & qu'il faut avoir une grande connoissance de la nature, pour prononcer qu'ils sont beaux ou laids entre les productions de la nature.

Qu'est-ce donc qu'on entend, quand on dit à un artiste, *imitez la belle nature* ? Ou l'on ne sait ce que l'on commande, ou on lui dit : » si vous avez à peindre une fleur, & qu'il vous soit d'ailleurs, indifférent laquelle peindre, prenez la plus belle d'entre les fleurs ; si vous avez à peindre une plante, & que votre sujet ne demande point que ce soit un chêne, ou un ormeau sec, rompu, brisé, ébranché, prenez la plus belle d'entre les plantes ; si vous avez à peindre un objet de la

nature, & qu'il vous soit indifférent lequel choisir, prenez le plus beau.

D'où il s'ensuit, 1°. que le principe de l'imitation de la belle nature demande l'étude la plus profonde & la plus étendue de ses productions en tout genre.

2°. Que quand on auroit la connoissance la plus parfaite de la nature, & des limites qu'elle s'est prescrites dans la production de chaque être, il n'en seroit pas moins vrai que le nombre des occasions où le plus beau pourroit être employé dans les arts d'imitation, seroit à celui où il faut préférer le moins beau, comme l'unité est à l'infini.

3°. Que quoiqu'il y ait en effet un *maximum* de beauté dans chaque ouvrage de la nature, considéré en lui-même; ou, pour me servir d'un exemple, que quoique la plus belle rose qu'elle produise, n'ait jamais ni la hauteur, ni l'étendue d'un chêne; cependant, il n'y a ni beau ni laid dans ses productions, considérées relativement à l'emploi qu'on en peut faire dans les arts d'imitation.

Selon la nature d'un être, selon qu'il excite en nous la perception d'un plus grand nombre de rapports & selon la nature des rapports qu'il excite, il est *joli*, *beau*, *plus beau*, *très-beau* ou *laid*; *bas*, *petit*, *grand*, *élevé*, *sublime*, *outré*, *burlesque*, ou *plaisant*; & ce seroit faire un très-grand ouvrage, que d'entrer dans tous ces détails: il nous suffit d'avoir montré les principes; nous abandonnons au Lecteur le soin des conséquences & des applications. Mais nous pouvons lui assurer que, soit qu'il prenne ses exemples dans la nature, ou qu'il les emprunte de la peinture, de la morale, de l'architecture, de la musique, il trouvera toujours qu'il donne le nom de *beau réel* à tout ce qui contient en soi de quoi réveiller l'idée

l'idée de rapports ; & le nom de *beau* relatif à tout ce qui réveille les rapports convenables avec les choses auxquelles il en faut faire la comparaison.

Je me contenterai d'en apporter un exemple, pris de la littérature. Tout le monde sait le mot sublime de la Tragédie des *Horaces*, *qu'il mourût*. Je demande à quelqu'un qui ne connoît point la piece de Corneille, & qui n'a aucune idée de la réponse du vieil Horace, ce qu'il pense de ce trait, *qu'il mourût*. Il est évident que celui que j'interroge ne sachant ce que c'est que ce *qu'il mourût* ; ne pouvant deviner si c'est une phrase complette ou un fragment, & appercevant à peine entre ces trois termes quelque rapport grammatical, me répondra que cela ne lui paroît ni beau, ni laid. Mais si je lui dis que c'est la réponse d'un homme consulté sur ce qu'un autre doit faire dans un combat ; il commence à appercevoir dans le répondant une sorte de courage, qui ne lui permet pas de croire qu'il soit toujours meilleur de vivre que de mourir, & le *qu'il mourût* commence à l'intéresser. Si j'ajoute qu'il s'agit dans ce combat de l'honneur de la patrie ; que le combattant est fils de celui qu'on interroge ; que c'est le seul qui lui reste ; que le jeune-homme avoit à faire à trois ennemis, qui avoient déja ôté la vie à trois de ses freres ; que le vieillard parle à sa fille ; que c'est un Romain ; alors la réponse *qu'il mourût*, qui n'étoit ni belle, ni laide, s'embellit à mesure que je développe ses rapports avec les circonstances, & finit par être sublime.

Changez les circonstances & les rapports, & faites passer le *qu'il mourût* du théatre françois sur la scene italienne, & de la bouche du vieil Hora-

ce dans celle de Scapin, le *qu'il mourût* deviendra *burlesque*.

Changez encore les circonstances, & supposez que Scapin soit au service d'un maître dur, avare & bourru, & qu'ils soient attaqués sur un grand chemin par trois ou quatre brigands. Scapin s'enfuit ; son maître se défend : mais pressé par le nombre, il est obligé de s'enfuir aussi ; & l'on vient apprendre à Scapin que son maître a échappé au danger. Comment, dira Scapin, trompé dans son attente ! il s'est donc enfui : ah ! le lâche ! *Mais*, lui répondra-t-on, *seul contre trois, que voulois-tu qu'il fît ? qu'il mourût*, répondra-t-il ; & ce *qu'il mourut* deviendra *plaisant*. Il est donc constant que la beauté commence, s'accroît, varie, décline & disparoît avec les rapports, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

Mais qu'entendez-vous par un *rapport*, me demandera-t-on ? N'est-ce pas changer l'acception des termes, que de donner le nom de beau à ce qu'on n'a jamais regardé comme tel ? Il semble que dans notre langue l'idée de beau soit toujours jointe à celle de grandeur, & que ce ne soit pas définir le beau, que de placer sa différence spécifique dans une qualité qui convient à une infinité d'êtres, qui n'ont ni grandeur ni sublimité. M. Crouzas a péché sans doute, lorsqu'il a chargé sa définition du beau d'un si grand nombre de caracteres, qu'elle s'est trouvée restreinte à un très-petit nombre d'êtres : mais n'est-ce pas tomber dans le défaut contraire, que de la rendre si générale, qu'elle semble les embrasser tous, sans en excepter un amas de pierres informes, jettées au hasard sur le bord d'une carriere ? Tous les objets, ajoutera-t-on, sont susceptibles de rapport entr'eux, entre leurs parties, & avec d'autres êtres ; il n'y en a

point qui ne puissent être arrangés, ordonnés, symmétrisés. La perfection est une qualité qui peut convenir à tous : mais il n'en est pas de même de la beauté, elle est d'un petit nombre d'objets.

Voilà, ce me semble, sinon la seule, du moins la plus forte objection qu'on puisse me faire, & je vais tâcher d'y répondre.

Le rapport, en général, est une opération de l'entendement, qui considere, soit un être, soit une qualité, en tant que cet être ou cette qualité suppose l'existence d'un autre être ou d'une autre qualité. Exemple : quand je dis que Pierre est un *bon pere*, je considere en lui une qualité qui suppose l'existence d'une autre, celle de fils ; & ainsi des autres rapports, tels qu'ils puissent être. D'où il s'ensuit que, quoique le rapport ne soit que dans notre entendement, quant à la perception, il n'en a pas moins son fondement dans les choses ; & je dirois qu'une chose contient en elle des rapports réels, toutes les fois qu'elle sera revêtue de qualités qu'un être constitué de corps & d'esprit comme moi, ne pourroit considérer, sans supposer l'existence ou d'autres êtres, ou d'autres qualités, soit dans la chose même, soit hors d'elle ; & je distribuerai les rapports en *réels* & en *apperçus*. Mais il y a une troisieme sorte de rapports ; ce sont les rapports *intellectuels* ou *fictifs* ; ceux que l'entendement humain semble mettre dans les choses. Un Statuaire jette l'œil sur un bloc de marbre ; son imagination, plus prompte que son ciseau, en enleve toutes les parties superflues, & y discerne une figure : mais cette figure est proprement imaginaire & fictive ; il pourroit faire sur une portion d'espace terminée par des lignes intellectuelles, ce qu'il vient d'exécuter d'imagination dans un bloc informe de marbre.

Un Philosophe jette l'œil sur un amas de pierres jettées au hasard; il anéantit par la pensée toutes les parties de cet amas qui produisent l'irrégularité, & il parvient à en faire sortir un globe, un cube, une figure réguliere. Qu'est-ce que cela signifie? Que, quoique la main de l'Artiste ne puisse tracer un dessin que sur des surfaces résistantes, il en peut transporter l'image par la pensée sur tout corps; que dis-je, sur tout corps? dans l'espace & le vuide. L'image ou transportée par la pensée dans les airs, ou extraite par imagination des corps les plus informes, peut être belle ou laide; mais non la toile idéale à laquelle on l'a attachée, ou le corps informe dont on l'a fait sortir.

Quand je dis qu'un être est beau par les rapports qu'on y remarque, je ne parle point des rapports intellectuels ou fictifs que notre imagination y transporte, mais des rapports réels qui y sont, & que notre entendement y remarque par le secours de nos sens.

En revanche, je prétends que, quels que soient les rapports, ce sont eux qui constitueront la beauté, non dans ce sens étroit où le *joli* est l'opposé du beau, mais dans un sens, j'ose le dire, plus philosophique & plus conforme à la notion du beau en général, & à la nature des langues & des choses.

Si quelqu'un a la patience de rassembler tous les êtres auxquels nous donnons le nom de beau, il s'appercevra bientôt que dans cette foule il y en a une infinité où l'on n'a nul égard à la petitesse ou à la grandeur: la petitesse & la grandeur sont comptées pour rien toutes les fois que l'être est solitaire, ou qu'étant individu d'une espece nombreuse, on les considere solitairement. Quand

on prononça de la premiere horloge ou de la premiere montre, qu'elle étoit belle, faisoit-on attention à autre chose qu'à son méchanisme, ou au rapport de ses parties entr'elles ? Quand on prononce aujourd'hui que la montre est belle, fait-on attention à autre chose qu'à son usage & à son méchanisme ? Si donc la définition générale du beau doit convenir à tous les êtres auxquels on donne cette épithete, l'idée de grandeur en est exclue. Je me suis attaché à écarter de la notion du beau, la notion de grandeur ; parce qu'il m'a semblé que c'étoit celle qu'on lui attachoit plus ordinairement. En mathématique, on entend par un *beau problême*, un problême difficile à résoudre ; par une *belle solution*, la solution simple & facile d'un problême difficile & compliqué. La notion de *grand*, de *sublime*, d'élevé, n'a aucun lieu dans ces occasions où on ne laisse pas d'employer le nom de beau. Qu'on parcoure de cette maniere tous les êtres qu'on nomme beaux ; l'un exclura la grandeur ; l'autre exclura l'utilité, un troisieme, la symmétrie, quelques-uns même l'apparence marquée d'ordre & de symmétrie ; telle seroit la peinture d'un orage, d'une tempête, d'un chaos, & l'on sera forcé de convenir que la seule qualité commune, selon laquelle ces êtres conviennent tous, est la notion de rapports.

Mais quand on demande que la notion générale de beau convienne à tous les êtres qu'on nomme tels, ne parle-t-on que de sa langue, ou parle-t-on de toutes les langues ? Faut-il que cette définition convienne seulement aux êtres que nous appellons beaux en françois, ou à tous les êtres qu'on appelleroit beaux en hébreu, en syriaque, en arabe, en chaldéen, en grec, en latin, en anglois, en italien, & dans toutes les langues

qui ont existé, qui existent, ou qui existeront ? Et pour prouver que la notion de rapports est la seule qui resteroit après l'emploi d'une regle d'exclusion aussi étendue, le Philosophe sera-t-il forcé de les apprendre toutes ? ne lui suffit-il pas d'avoir examiné que l'acception du terme beau varie dans toutes les langues ; qu'on le trouve appliqué là à une sorte d'êtres, à laquelle il ne s'applique point ici ; mais qu'en quelque idiome qu'on en fasse usage, il suppose perception de rapports ? Les Anglois disent *a fine flavour*, *a fine woman*, une belle femme, une belle odeur. Où en seroit un Philosophe Anglois, si ayant à traiter du beau, il vouloit avoir égard à cette bizarrerie de sa langue ? C'est le peuple qui a fait les langues ; c'est au Philosophe à découvrir l'origine des choses ; & il seroit assez surprenant que les principes de l'une ne se trouvassent pas en contradiction avec les usages de l'autre. Mais le principe de la perception des rapports, appliqué à la nature du beau, n'a pas même ici ce désavantage ; & il est si général, qu'il est difficile que quelque chose lui échappe.

Chez tous les peuples, dans tous les lieux de la terre, & dans tous les tems, on a eu un nom pour la *couleur* en général, & d'autres noms pour les couleurs en particulier, & pour leurs nuances. Qu'auroit à faire un Philosophe à qui l'on proposeroit d'expliquer ce que c'est qu'une *belle couleur* ? sinon d'indiquer l'origine de l'application du terme beau à une couleur en général, quelle qu'elle soit, & ensuite d'indiquer les causes qui ont pu faire préférer telle nuance à telle autre. De même, c'est la perception des rapports qui a donné lieu à l'invention du terme *beau* ; & selon que les rapports & l'esprit de l'homme ont varié, on

a fait les noms *joli*, *beau*, *charmant*, *grand*, *sublime*, *divin*, & une infinité d'autres, tant relatifs au physique qu'au moral. Voilà les nuances du beau ; mais j'étends cette pensée, & je dis :

Quand on exige que la notion générale de beau convienne à tous les êtres beaux, parle-t-on seulement de ceux qui portent cette épithete ici & aujourd'hui, ou de ceux qu'on a nommés beaux à la naissance du monde, qu'on appelloit beaux il y a cinq mille ans, à trois mille lieues, & qu'on appellera tels dans les siecles à venir ; de ceux que nous avons regardés comme tels dans l'enfance, dans l'âge mûr, & dans la vieillesse ; de ceux qui font l'admiration des peuples policés, & de ceux qui charment les sauvages ? La vérité de cette définition sera-t-elle locale, particuliere & momentanée ? ou s'étendra-t-elle à tous les êtres, à tous les tems, à tous les hommes & à tous les lieux ? Si l'on prend le dernier parti, on se rapprochera beaucoup de mon principe, & l'on ne trouvera guere d'autre moyen de concilier entr'eux les jugemens de l'enfant & de l'homme fait : de l'enfant, à qui il ne faut qu'un vestige de symmétrie & d'imitation pour admirer & pour être récréé ; de l'homme fait, à qui il faut des palais & des ouvrages d'une certaine étendue pour être frappé : du sauvage & de l'homme policé ; du sauvage, qui est enchanté à la vue d'une pendeloque de verre, d'une bague de laiton, ou d'un brasselet de clincaille ; & de l'homme policé, qui n'accorde son attention qu'aux ouvrages les plus parfaits : des premiers hommes, qui prodiguoient les noms de *beaux*, de *magnifiques*, &c. à des cabanes, des chaumieres & des granges ; & des hommes d'aujourd'hui, qui ont restreint ces dénominations aux derniers efforts de la capacité de l'homme.

Placez la beauté dans la perception des rapports, & vous aurez l'histoire de ses progrès, depuis la naissance du monde jusqu'aujourd'hui : choisissez pour caractere différentiel du beau en général, telle autre qualité qu'il vous plaira, & votre notion se trouvera tout-à-coup concentrée dans un point de l'espace & du tems.

La perception des rapports est donc le fondement du beau ; c'est donc la perception des rapports qu'on a désignée dans les langues, sous une infinité de noms differens, qui tous n'indiquent que différentes sortes de *beau*.

Mais dans la nôtre, & dans presque toutes les autres, le terme beau se prend souvent par opposition à *joli* ; & sous ce nouvel aspect, il semble que la question du beau ne soit plus qu'une affaire de grammaire, & qu'il ne s'agisse plus que de spécifier les idées qu'on attache à ce terme.

Après avoir tenté d'exposer en quoi consiste l'origine du beau, il ne nous reste plus qu'à rechercher celle des opinions différentes que les hommes ont de la beauté : cette recherche achevera de donner de la certitude à nos principes ; car nous démontrerons que toutes ces différences résultent de la diversité des rapports apperçus ou introduits, tant dans les productions de la nature que dans celles des arts.

Le beau qui résulte de la perception d'un seul rapport, est moindre ordinairement que celui qui résulte de la perception de plusieurs rapports. La vue d'un beau visage, ou d'un beau tableau, affecte plus que celle d'une seule couleur ; un ciel étoilé, qu'un rideau d'azur ; un paysage, qu'une campagne ouverte ; un édifice, qu'un terrein uni ; une piece de musique, qu'un son. Cependant, il ne faut pas multiplier le nombre des rap-

ports à l'infini ; & la beauté ne suit pas cette progression : nous n'admettons de rapport dans les belles choses que ce qu'un bon esprit en peut saisir nettement & facilement. Mais qu'est-ce qu'un bon esprit ? où est ce point dans les ouvrages, en deçà duquel, faute de rapports, ils sont trop unis, & au-delà duquel ils en sont chargés par excès ? Premiere source de diversité dans les jugemens. Ici commencent les contestations. Tous conviennent qu'il y a un beau, qu'il est le résultat des rapports apperçus : mais selon qu'on a plus ou moins de connoissance, d'expérience, d'habitude de juger, de méditer, de voir, plus d'étendue naturelle dans l'esprit ; on dit qu'un esprit est pauvre ou riche, confus ou rempli, mesquin ou chargé.

Mais combien de compositions où l'artiste est contraint d'employer plus de rapports que le grand nombre n'en peut saisir, & où il n'y a guere que ceux de son art, c'est-à-dire, les hommes les moins disposés à lui rendre justice, qui connoissent tout le mérite de ses productions ? Que devient alors le beau ? Ou il est présenté à une troupe d'ignorans qui ne sont pas en état de le sentir, ou il est senti par quelques envieux qui se taisent ; c'est-là souvent tout l'effet d'un grand morceau de musique. M. d'Alembert a dit, dans le discours préliminaire du *Dictionnaire Encyclopédique*, discours qui mérite bien d'être cité dans cet article, qu'après avoir fait un art d'apprendre la musique, on en devroit bien faire un de l'écouter : & j'ajoute qu'après avoir fait un art de la poésie & de la peinture, c'est en vain qu'on en a fait un de lire, & de voir ; & qu'il regnera toujours dans les jugemens de certains ouvrages une uniformité apparente, moins injurieuse, à la vérité, pour l'ar-

tiste, que le partage des sentimens, mais toujours fort affligeante.

Entre les rapports, on en peut distinguer une infinité de sortes : il y en a qui se fortifient, s'affoiblissent & se temperent mutuellement. Quelle différence dans ce qu'on pensera de la beauté d'un objet, si on les saisit tous, ou si l'on n'en saisit qu'une partie ! Seconde source de diversité dans les jugemens. Il y en a d'indéterminés & de déterminés : nous nous contenterons des premiers pour accorder le nom de beau, toutes les fois qu'il n'est pas de l'objet immédiat & unique de la science ou de l'art de les déterminer. Mais si cette détermination est l'objet immédiat & unique d'une science ou d'un art, nous exigeons non-seulement les rapports, mais encore leur valeur. Voilà la raison pour laquelle nous disons un beau théorême, & que nous ne disons pas un bel axiome ; quoiqu'on ne puisse pas nier que l'axiome exprimant un rapport, n'ait aussi sa *beauté réelle*. Quand je dis, en mathématique, que le tout est plus grand que sa partie, j'énonce assurément une infinité de propositions particulieres, sur la quantité partagée ; mais je ne détermine rien sur l'excès juste du tout sur ses portions ; c'est presque comme si je disois : le cylindre est plus grand que la sphere inscrite ; & la sphere plus grande que le cône inscrit. Mais l'objet propre & immédiat des mathématiques est de déterminer de combien l'un de ces corps est plus grand ou plus petit que l'autre ; & celui qui démontrera qu'ils sont toujours entr'eux comme les nombres 3, 2, 1, aura fait un théorême admirable. La beauté, qui consiste toujours dans les rapports, sera dans cette occasion, en raison composée du nombre des rapports, & de la difficulté qu'il y avoit à les appercevoir ;

& le théorême qui énoncera que toute ligne qui tombe du sommet d'un triangle isocele sur le milieu de sa base, partage l'angle en deux angles égaux, ne sera pas merveilleux; mais celui qui dira que les asymptotes d'une courbe s'en approchent sans cesse sans jamais la rencontrer, & que les espaces formés par une portion de l'axe, une portion de la courbe, l'asymptote, & le prolongement de l'ordonnée, sont entr'eux comme tel nombre à tel nombre, sera beau. Une circonstance qui n'est pas indifférente à la beauté, dans cette occasion, & dans beaucoup d'autres, c'est l'action combinée de la surprise & des rapports, qui a lieu toutes les fois que le théorême dont on a démontré la vérité, passoit auparavant pour une proposition fausse.

Il y a des rapports que nous jugeons plus ou moins essentiels; tel est celui de la grandeur, relativement à l'homme, à la femme, & à l'enfant: nous disons d'un enfant qu'il est beau, quoiqu'il soit petit; il faut absolument qu'un bel homme soit grand; nous exigeons moins cette qualité dans une femme; & il est plus permis à une petite femme d'être belle, qu'à un petit homme d'être beau. Il me semble que nous considérons alors les êtres, non-seulement en eux-mêmes, mais encore relativement aux lieux qu'ils occupent dans la nature, dans le grand tout; & selon que ce grand tout est plus ou moins connu, l'échelle qu'on se forme de la grandeur des êtres est plus ou moins exacte: mais nous ne savons jamais bien quand elle est juste. Troisieme source de diversité de goûts & de jugemens dans les arts d'imitation. Les grands maîtres ont mieux aimé que leur échelle fût un peu trop grande que trop petite; mais aucun d'eux n'a la même échelle, ni peut-être celle de la nature.

L'intérêt, les passions, l'ignorance, les préjugés, les usages, les mœurs, les climats, les coutumes, les gouvernemens, les cultes, les événemens, empêchent les êtres qui nous environnent, ou les rendent capables de réveiller en nous plusieurs idées, anéantissent en eux des rapports très-naturels, & y en établissent de capricieux & d'accidentels. Quatrieme source de diversité dans les jugemens.

On rapporte tout à son art & à ses connoissances : nous faisons tous plus ou moins le rôle du critique d'Appelle ; & quoique nous ne connoissions que la chaussure, nous jugeons aussi de la jambe ; ou quoique nous ne connoissions que la jambe, nous descendrons aussi à la chaussure ; mais nous ne portons pas seulement ou cette témérité, ou cette ostentation de détail dans le jugement des productions de l'art ; celles de la nature n'en sont pas exemptes. Entre les tulipes d'un jardin, la plus belle pour un curieux sera celle où il remarquera une étendue, des couleurs, une feuille, des variétés peu communes ; mais le Peintre, occupé d'effets de lumieres, de teintes, de clair-obscur, de formes relatives à son art, négligera tous les caracteres que le fleuriste admire, & prendra, pour modele, la fleur même, méprisée par le curieux. Diversité de talens & de connoissances ; cinquieme source de diversité dans les jugemens.

L'ame a le pouvoir d'unir ensemble les idées qu'elle a reçues séparément, de comparer les objets par le moyen des idées qu'elle en a ; d'observer les rapports qu'elles ont entr'elles, d'étendre ou de resserrer ses idées à son gré, de considérer séparément chacune des idées simples qui peuvent s'être trouvées réunies dans la sensation qu'elle en a reçue. Cette derniere opération de

l'ame s'appelle abstraction. Les idées des substances corporelles sont composées de diverses idées simples, qui ont fait ensemble leurs impressions, lorsque les substances corporelles se sont présentées à nos sens : ce n'est qu'en spécifiant en détail ces idées sensibles, qu'on peut définir les substances. Ces sortes de définitions peuvent exciter une idée assez claire d'une substance dans un homme qui ne l'a jamais immédiatement apperçue, pourvu qu'il ait autrefois reçu séparément, par le moyen des sens, toutes les idées simples qui entrent dans la composition de l'idée complexe de la substance définie : mais s'il lui manque la notion de quelqu'une des idées simples dont cette substance est composée, & s'il est privé du sens nécessaire pour les appercevoir, ou si ce sens est dépravé sans retour, il n'est aucune définition qui puisse exciter en lui l'idée dont il n'auroit pas eu précédemment une perception sensible. Sixieme source de diversité dans les jugemens que les hommes porteront de la beauté d'une description ; car combien entr'eux de notions fausses, combien de demi-notions du même objet !

Mais ils ne doivent pas s'accorder davantage sur les êtres intellectuels : ils sont tous représentés par des signes ; & il n'y a presqu'aucun de ces signes qui soit assez exactement défini, pour que l'acception n'en soit pas plus étendue, ou plus resserrée dans un homme que dans un autre. La Logique & la Métaphysique seroient bien voisines de la perfection, si le Dictionnaire de la langue étoit bien fait : mais c'est encore un ouvrage à desirer ; & comme les mots sont les couleurs dont la Poésie & l'Eloquence se servent, quelle conformité peut-on attendre dans les jugemens du tableau, tant qu'on ne saura seulement pas à quoi

s'en tenir sur les couleurs & sur les nuances ? Septieme source de diversité dans les jugemens.

Quel que soit l'être dont nous jugeons, les goûts & les dégoûts excités par l'instruction, par l'éducation, par le préjugé, ou par un certain ordre factice dans nos idées, sont tous fondés sur l'opinion où nous sommes que ces objets ont quelque perfection ou quelque défaut dans les qualités, pour la perception desquelles nous avons des sens ou des facultés convenables. Huitieme source de diversité.

On peut assurer que les idées simples qu'un même objet excite en différentes personnes, sont aussi différentes que les goûts & les dégoûts qu'on leur remarque. C'est même une vérité de sentiment; & il n'est pas plus difficile que plusieurs personnes different entr'elles dans un même instant, relativement aux idées simples, que le même homme ne differe de lui-même dans des instans différens. Nos sens sont dans un état de vicissitude continuelle: un jour on n'a point d'yeux, un autre jour on entend mal; & d'un jour à l'autre, on voit, on sent, on entend diversement. Neuvieme source de diversité dans les jugemens des hommes d'un même âge, & d'un même homme en différens âges.

Il se joint par accident à l'objet le plus beau des idées désagréables. Si l'on aime le vin d'Espagne, il ne faut qu'en prendre avec de l'émétique pour le détester. Il ne nous est pas libre d'éprouver ou non des nausées à son aspect: le vin d'Espagne est toujours bon; mais notre condition n'est pas la même par rapport à lui. De même, ce vestibule est toujours magnifique; mais mon ami y a perdu la vie. Ce théatre n'a pas cessé d'être beau, depuis qu'on m'y a sifflé: mais je ne peux plus le voir,

sans que mes oreilles ne soient encore frappées du bruit des sifflets. Je ne vois sous ce vestibule, que mon ami expirant ; je ne sens plus sa beauté. Dixieme source d'une diversité dans les jugemens, occasionnée par ce cortege d'idées accidentelles, qu'il ne nous est pas libre d'écarter de l'idée principale. *Post equitem sedet atra cura.*

Lorsqu'il s'agit d'objets composés, & qui présentent en même tems des formes naturelles & des formes artificielles, comme dans l'Architecture, les jardins, les ajustemens, &c. notre goût est fondé sur une autre association d'idées, moitié raisonnables, moitié capricieuses : quelque foible analogie avec la démarche, le cri, la forme, la couleur d'un objet malfaisant, l'opinion de notre pays, les conventions de nos compatriotes, &c. tout influe dans nos jugemens. Ces causes tendent-elles à nous faire regarder les couleurs éclatantes & vives, comme une marque de vanité ou de quelqu'autre mauvaise disposition de cœur ou d'esprit ; certaines formes sont-elles en usage parmi les paysans, ou des gens dont la profession, les emplois, le caractere nous sont odieux ou méprisables ; ces idées accessoires reviendront malgré nous, avec celles de la couleur & de la forme ; & nous prononcerons contre cette couleur & ces formes, quoiqu'elles n'aient rien en elles-mêmes de désagréable. Onzieme source de diversité.

Quel sera donc l'objet dans la nature sur la beauté duquel les hommes seront parfaitement d'accord ? La structure des végétaux ? Le méchanisme des animaux ? Le monde ? Mais ceux qui sont les plus frappés des rapports, de l'ordre, des symmétries, des liaisons qui regnent entre les parties de ce grand tout, ignorant le but que le Créateur s'est proposé en le formant, ne sont-ils pas

entraînés à prononcer qu'il est parfaitement beau, par les idées qu'ils ont de la Divinité? Et ne regardent-ils pas cet ouvrage comme un chef-d'œuvre, principalement parce qu'il n'a manqué à l'Auteur ni la puissance ni la volonté pour le former tel? Mais combien d'occasions où nous n'avons pas le même droit d'inférer la perfection de l'ouvrage, du nom seul de l'ouvrier, & où nous ne laissons pas que d'admirer? Ce tableau est de Raphaël, cela suffit. Douzieme source, sinon de diversité, du moins d'erreur dans les jugemens.

Les êtres purement imaginaires, tels que le Sphynx, la Syrene, le Faune, le Minotaure, l'homme idéal, &c. sont ceux sur la beauté desquels on semble moins partagé, & cela n'est pas surprenant : ces êtres imaginaires sont, à la vérité, formés d'après les rapports que nous voyons observés dans les êtres réels; mais le modele auquel ils doivent ressembler, épars entre toutes les productions de la nature, est proprement par-tout & nulle part.

Quoi qu'il en soit, de toutes ces causes de diversité dans nos jugemens, ce n'est point une raison de penser que le beau réel, celui qui consiste dans la perception des rapports, soit une chimere; l'application de ce principe peut varier à l'infini, & ses modifications accidentelles occasionner des dissertations & des guerres littéraires: mais le principe n'en est pas moins constant. Il n'y a peut-être pas deux hommes sur la terre, qui apperçoivent exactement les mêmes rapports dans un même objet, & qui le jugent beau au même degré: mais s'il y en avoit un seul qui ne fût affecté des rapports dans aucun genre, ce seroit un stupide parfait; & s'il y étoit insensible seulement dans quelques genres, ce phénomene déceleroit en

en lui un défaut d'économie animale, & nous serions toujours éloignés du scepticisme, par la condition générale du reste de l'espece.

Le beau n'est pas toujours l'ouvrage d'une cause intelligente : le mouvement établit souvent, soit dans un être considéré solitairement, soit entre plusieurs êtres comparés entr'eux, une multitude prodigieuse de rapports surprenans. Les cabinets d'histoire naturelle en offrent un grand nombre d'exemples. Les rapports sont alors des résultats de combinaisons fortuites, du moins par rapport à nous. La nature imite, en se jouant dans cent occasions, les productions de l'art; & l'on pourroit demander, je ne dis pas si ce Philosophe qui fut jetté par une tempête sur le bords d'une Isle inconnue, avoit raison de s'écrier, à la vue de quelques figures de Géométrie : *Courage, mes amis, voici des pas d'hommes*; mais combien il faudroit remarquer de rapports dans un être, pour avoir une certitude complette qu'il est l'ouvrage d'un Artiste; en quelle occasion un seul défaut de symmétrie prouveroit plus que toute somme donnée de rapports; comment sont entr'eux le tems de l'action de la cause fortuite, & les rapports observés dans les effets produits; & si, à l'exception des œuvres du Tout-Puissant, il y a des cas où le nombre des rapports ne puisse jamais être compensé par celui des jets.

FIN.

DE
LA PHILOSOPHIE
DES
CHINOIS.



DE
LA PHILOSOPHIE
DES
CHINOIS.

CES peuples qui ſont, d'un conſentement unanime, ſupérieurs à toutes les nations de l'Aſie, par leur ancienneté, leur eſprit, leur progrès dans les Arts, leur ſageſſe, leur politique, leur goût pour la Philoſophie, le diſputent même, dans tous ces points, au jugement de quelques Auteurs, aux contrées de l'Europe les plus éclairées.

Si l'on en croit ces Auteurs, les Chinois ont eu des Sages dès les premiers âges du monde. Ils avoient des Cités érudites; des Philoſophes leur avoient preſcrit des plans ſublimes de Philoſophie morale, dans un tems où la terre n'étoit pas encore bien eſſuyée des eaux du déluge : témoin Iſaac Voſſius, Spizelius, & cette multitude innombrable de Miſſionnaires de la Compagnie de Jeſus, que le deſir d'étendre les lumieres de nôtre ſainte religion, a fait paſſer dans ces grandes & riches contrées.

Il eſt vrai que Budée, Thomaſius, Gundling,

Heumann, & d'autres Ecrivains dont les lumieres sont de quelque poids, ne nous peignent pas les Chinois en beau; que les autres Missionnaires ne sont pas d'accord sur la grande sagesse de ces peuples, avec les Missionnaires de la Compagnie de Jesus, & que ces derniers ne les ont pas même regardés tous d'un œil également favorable.

Au milieu de tant de témoignages opposés, il sembleroit que le seul moyen qu'on eût de découvrir la vérité, ce seroit de juger du mérite des Chinois, par celui de leurs productions les plus vantées. Nous en avons plusieurs collections; mais malheureusement on est peu d'accord sur l'authenticité des livres qui composent ces collections; on dispute sur l'exactitude des traductions qu'on en a faites, & l'on ne rencontre que des ténebres encore fort épaisses, du côté même d'où l'on étoit en droit d'attendre quelques traits de lumiere.

La Collection publiée à Paris, en 1687, par les PP. Intorcetta, Hendrick, Rougemont & Couplet, nous présente d'abord le *ta-hio* ou le *scientia magna*, ouvrage de Confucius, publié par Cemçu, un de ses disciples. Le Philosophe Chinois s'y est proposé d'instruire les maîtres de la terre dans l'art de bien gouverner, qu'il renferme dans celui de connoître & d'acquérir les qualités nécessaires à un Souverain, de se commander à soi-même, de savoir former son conseil & sa cour, & d'élever sa famille.

Le second ouvrage de la collection, intitulé: *chum-yum*, ou *de medio sempiterno*, ou *de mediocritate in rebus omnibus tenenda*, n'a rien de si fort sur cet objet qu'on ne pût aisément renfermer dans quelques maximes de Séneque.

Le troisieme est un recueil de dialogues & d'a-

pophtegmes ſur les vices, les vertus, les devoirs, & la bonne conduite : il eſt intitulé *lun-yu*. On trouvera à la fin de cet article, les plus frappans de ces apophtegmes, ſur leſquels on pourra apprécier ce troiſieme ouvrage de Confucius.

Les ſavans Editeurs avoient promis les écrits de Mencius, Philoſophe Chinois; & François Noël, Miſſionnaire de la même compagnie, a ſatisfait, en 1711, à cette promeſſe, en publiant ſix livres claſſiques Chinois, entre leſquels on trouve quelques morceaux de Mencius. Nous n'entrerons point dans les différentes Conteſtations que cette collection & la précédente ont excitées entre les érudits. Si quelques faits haſardés par les Editeurs de ces collections, & démontrés faux par de ſavans Européens, tel, par exemple, que celui des tables aſtronomiques données pour authentiquement Chinoiſes, & convaincues d'une correction faite ſur celles de Ticho, ſont capables de jetter des ſoupçons dans les eſprits ſans partialité; les moins impartiaux ne peuvent non plus ſe cacher que les adverſaires de ces pénibles collections ont mis bien de l'humeur & de la paſſion dans leur critique.

La chronologie Chinoiſe ne peut être incertaine, ſans que la premiere origine de la Philoſophie chez les Chinois ne le ſoit auſſi. Fohi eſt le fondateur de l'Empire de la Chine, & paſſe pour ſon premier Philoſophe. Il regna l'an 2954 avant la naiſſance de Jéſus-Chriſt. Le cycle Chinois commence l'an 2647 avant Jeſus-Chriſt, la huitieme année du regne de Hoangti. Hoangti eût pour prédéceſſeurs Fohi & Xinang. Celui-ci regna 110 ans, celui-là 140; mais en ſuivant le ſyſtême du P. Petau, la naiſſance de Jeſus-Chriſt tombe dans l'an du monde 3889, & le déluge l'an du monde 1656:

d'où il s'ensuit que Fohi a regné quelques siecles avant le déluge ; & qu'il faut ou abandonner la chronologie des livres sacrés, ou celle des Chinois. Je ne crois pas qu'il y ait à choisir ni pour un Chrétien, ni pour un Européen sensé, qui lisant dans l'histoire de Fohi, que sa mere en devint enceinte par l'arc-en-ciel, & une infinité de contes de cette force, ne peut guere regarder son regne comme une époque certaine, malgré le témoignage unanime d'une nation.

En quelque tems que Fohi ait regné, il paroît avoir fait dans la Chine plutôt le rôle d'un Hermès ou d'un Orphée, que celui d'un grand Philosophe ou d'un savant Théologien. On raconte de lui qu'il inventa l'alphabet & deux instrumens de musique, l'un à vingt-sept cordes, & l'autre à trente-six. On a prétendu que le livre *ye-kim* qu'on lui attribue, contenoit les secrets les plus profonds ; & que les peuples qu'il avoit rassemblés & civilisés, avoient appris de lui qu'il existoit un Dieu, & la maniere dont il vouloit être adoré.

Ce *ye-kim* est le troisieme de l'*u-kim* ou du recueil des livres les plus anciens de la Chine. C'est un composé de lignes entieres & de lignes ponctuées, dont la combinaison donne soixante-quatre figures différentes. Les Chinois ont regardé ces figures comme une histoire emblématique de la nature, des causes de ses phénomenes, des secrets de la divination, & de je ne sais combien d'autres belles connoissances, jusqu'à ce que Leibnitz ait déchiffré l'énigme, & montré à toute cette Chine si pénétrante, que les deux lignes de Fohi n'étoient autre chose que les élémens de l'arithmétique binaire. Il n'en faut pas pour cela mépriser davantage les Chinois ; une nation très-éclairée a pu, sans succès & sans déshonneur, chercher pen-

dant des siecles entiers, ce qu'il étoit réservé à Leibnitz de découvrir.

L'Empereur Fohi transmit à ses successeurs sa maniere de philosopher. Ils s'attacherent tous à perfectionner ce qu'il passe pour avoir commencé, la science de civiliser les peuples, d'adoucir leurs moeurs, & de les accoutumer aux chaînes utiles de la société. *Xin-num* fit un pas de plus. On reçut de lui des préceptes d'agriculture, quelques connoissances des plantes, les premiers essais de la médecine. Il est très-incertain si les Chinois étoient alors idolâtres, athées ou déistes. Ceux qui prétendent démontrer qu'ils admettoient l'existence d'un Dieu tel que nous l'adorons, par le sacrifice que fit Chingtang dans un tems de famine, n'y regardent pas d'assez près.

La Philosophie des Souverains de la Chine paroît avoir été long-tems toute politique & morale, à en juger par le recueil des plus belles maximes des Rois *Yao*, *Xum*, & *Yu* : ce recueil est intitulé *u-kim*; il ne contient pas seulement ces maximes; elles ne forment que la matiere du premier livre, qui s'appelle *xu-kim*. Le second livre, ou le *xy-kim*, est une collection de poëmes & d'odes morales. Le troisieme est l'ouvrage linéaire de Fohi, dont nous avons parlé. Le quatrieme, ou le *chum-cieu*, ou le printems & l'automne, est un abrégé historique de la vie de plusieurs Princes, où leurs vices ne sont pas déguisés. Le cinquieme, ou le *li-ki*, est une espece de rituel où l'on a joint à l'explication de ce qui doit être observé dans les cérémonies profanes & sacrées, les devoirs des hommes en tout état, au tems des trois familles Impériales *Hia*, *Xam* & *Cheu*. Confucius se vantoit d'avoir puisé ce qu'il connoissoit de plus sage dans les écrits des anciens Rois, *Yao* & *Xun*.

L'*u-kim* est à la Chine le monument littéraire le plus saint, le plus sacré, le plus authentique, le plus respecté. Cela ne l'a pas mis à l'abri des commentaires; les hommes, dans aucun tems, chez aucune nation, n'ont rien laissé d'intact. Le commentaire de l'*u-kim* a formé la collection *su-xu*. Le *su-xu* est très-estimé des Chinois : il contient le *scientia magna*, le *medium sempiternum*, les *ratiocinantium sermones*, & l'ouvrage de Mencius, *de naturâ*, *moribus*, *ritibus* & *officiis*.

On peut regarder la durée des regnes des Rois Philosophes, comme le premier âge de la Philosophie Chinoise. La durée du second âge où nous allons entrer, commence à Roosi ou *Li-lao-kiun*, & finit à la mort de Mencius. La Chine eut plusieurs Philosophes particuliers long-tems avant Confucius. On fait sur-tout mention de Roosi ou *Li lao-kiun*, ou *Lao-tan* : il naquit 346 ans après Xekia, ou 504 ans avant Jesus-Christ, à Sokoki, dans la Province de Soo. Sa mere le porta quatre-vingt-un ans dans son sein; il passa pour avoir reçu l'ame de Sancti-Kaste, un des plus célebres disciples de Xekia, & pour être profondément versé dans la connoissance des Dieux, des esprits, de l'immortalité des ames, &c. Jusqu'alors la Philosophie avoit été morale. Voici maintenant de la métaphysique, & à sa suite, des sectes, des haines & des troubles.

Confucius ne paroît pas avoir cultivé beaucoup cette espece de Philosophie; il faisoit trop de cas de celles des premiers Souverains de la Chine. Il naquit 451 ans avant Jésus-Christ, dans le village de *Ceu-ye*, au Royaume de *Xantung*. Sa famille étoit illustre : sa naissance fut miraculeuse, comme on pense bien. On entendit une musique céleste autour de son berceau. Les premiers services

qu'on rend aux nouveaux-nés, il les reçut de deux dragons. Il avoit à six ans la hauteur d'un homme fait, & la gravité d'un vieillard. Il se livra, à quinze ans, à l'étude de la littérature & de la Philosophie. Il étoit marié à vingt ans. Sa sagesse l'éleva aux premieres dignités : mais inutile, odieux peut-être, & déplacé dans une cour voluptueuse & débauchée, il la quitta pour aller dans le Royaume de *Sum*, instituer une école de Philosophie morale. Cette école fut nombreuse ; il en sortit une foule d'hommes habiles & d'honnêtes citoyens. Sa Philosophie étoit plus en action qu'en discours. Il fut chéri de ses disciples pendant sa vie ; ils le pleurerent long-tems après sa mort. Sa mémoire & ses écrits sont dans une grande vénération. Les honneurs qu'on lui rend encore aujourd'hui ont excité entre nos Missionnaires les contestations les plus vives. Ils ont été regardés, par les uns, comme une idolâtrie incompatible avec l'esprit du Christianisme : d'autres n'en ont pas jugé si sévérement. Ils convenoient assez les uns & les autres, que si le culte qu'on rend à Confucius étoit religieux, ce culte ne pouvoit être toléré par des Chrétiens : mais les Missionnaires de la Compagnie de Jésus ont prétendu qu'il n'étoit que civil.

Voici en quoi ce culte consistoit : c'est la coutume des Chinois de sacrifier aux ames de leurs parens morts : les Philosophes rendent ce devoir particuliérement à Confucius. Il y a proche de l'école Confucienne un autel consacré à sa mémoire, & sur cet autel l'image du Philosophe, avec cette inscription : *C'est ici le trône de l'ame de notre très-saint & très-excellent premier maître Confucius*. Là s'assemblent les Lettrés, tous les équinoxes, pour honorer, par une offrande solemnelle,

le Philosophe de la nation. Le principal Mandarin du lieu fait la fonction de Prêtre ; d'autres lui servent d'acolytes : on choisit le jour du sacrifice avec des cérémonies particulieres ; on se prépare à ce grand jour par des jeûnes. Le jour venu, on examine l'hostie, on allume des cierges, on se met à genoux, on prie, on a deux coupes, l'une pleine de sang, l'autre pleine de vin ; on les répand sur l'image de Confucius ; on bénit les assistans, & chacun se retire.

Il est très-difficile de décider si Confucius a été le Socrate ou l'Anaxagoras de la Chine : cette question tient à une connoissance profonde de la langue ; mais on doit s'appercevoir, par l'analyse que nous avons faite plus haut de quelques-uns de ses ouvrages, qu'il s'appliqua davantage à l'étude de l'homme & des mœurs, qu'à celle de la nature & de ses causes.

Mencius parut dans le siecle suivant. Nous passons tout de suite à ce Philosophe, parce que Roosi des Japonois est le même que *Lilao-kiun* des Chinois, dont nous avons parlé plus haut. Mencius a la réputation de l'avoir emporté, en subtilité & en éloquence, sur Confucius, mais de lui avoir beaucoup cédé par l'innocence des mœurs, la droiture du cœur, & la modestie des discours. Toute Littérature & toute Philosophie furent presque étouffées par *Xihoam-ti*, qui regna trois siecles, ou environ, après celui de Confucius. Ce Prince, jaloux de ses prédécesseurs, ennemi des Savans, oppresseur de ses sujets, fit brûler tous les écrits qu'il put recueillir, à l'exception des livres d'agriculture, de médecine, & de *magie*. Quatre cents soixante Savans qui s'étoient réfugiés dans des montagnes avec ce qu'ils avoient pu emporter de leurs bibliotheques, furent pris,

& expirerent au milieu des flammes. D'autres, à peu près en même nombre, qui craignirent le même sort, aimerent mieux se précipiter dans les eaux du haut des rochers d'une Isle où ils s'étoient renfermés. L'étude des lettres fut proscrite sous les peines les plus séveres ; ce qui restoit de livres fut négligé ; & lorsque les Princes de la famille de *Hau* s'occuperent du renouvellement de la Littérature, à peine put-on recouvrer quelques ouvrages de Confucius & de Mencius. On tira des crevasses d'un mur un exemplaire de Confucius à demi-pourri ; & c'est sur cet exemplaire défectueux qu'il paroît qu'on a fait les copies qui l'ont multiplié.

Le renouvellement des lettres peut servir de dates au troisieme période de l'ancienne Philosophie Chinoise.

La secte de *Foe* se répandit alors dans la Chine, & avec elle l'idolâtrie, l'athéisme, & toutes sortes de superstitions ; ensorte qu'il est incertain si l'ignorance dans laquelle la barbarie de *Xi-hoam-ti* avoit plongé ces peuples, n'étoit pas préférable aux fausses doctrines dont ils furent infectés. *Voyez à l'article de la Philosophie des Japonois*, l'histoire de la Philosophie de Xekia, de la secte de Roosi, & de l'idolâtrie de *Foe*. Cette secte fut suivie de celle des quiétistes, ou *un-guei-kiao*, *nihil agentium*. Trois siecles après la naissance de Jésus-Christ, l'Empire fut plein d'une espece d'hommes qui s'imaginerent être d'autant plus parfaits, c'est-à-dire, selon eux, plus voisins du principe aérien, qu'ils étoient plus oisifs. Ils s'interdisoient, autant qu'il étoit en eux, l'usage le plus naturel des sens. Ils se rendoient statues pour devenir air : cette dissolution étoit le terme de leur espérance, & la derniere récompense de leur inertie philoso-

phique. Les Quiétiſtes furent négligés pour les *Fanchin*; ces Epicuriens parurent dans le cinquieme ſiecle. Le vice, la vertu, la providence, l'immortalité, &c. étoient pour ceux-ci des noms vuides de ſens. Cette Philoſophie eſt malheureuſement trop commode pour ceſſer promptement : il eſt d'autant plus dangereux que tout un peuple ſoit imbu de ſes principes.

On fait commencer la Philoſophie Chinoiſe du moyen âge aux dixieme & onzieme ſiecle, ſous les deux Philoſophes *Cheu-cu* & *Chim-ci.* Ce furent deux polythéiſtes, ſelon les uns; deux athées, ſelon les autres; deux déiſtes, ſelon quelques-uns qui pretendent que ces Auteurs, défigurés par les Commentateurs, leur ont l'obligation entiere de toutes les abſurdités qui ont paſſé ſous leurs noms. La ſecte des Lettrés eſt venue immédiatement après celles de *Cheu-cu* & de *Chim-ci.* Elle a diviſé l'Empire ſous le nom de *Ju-kiao*, avec les ſectes *Foe-kiao* & *Lao-kiao*, qui ne ſont vraiſemblablement que trois combinaiſons différentes de ſuperſtition, d'idolâtrie, & de polythéiſme, ou d'athéiſme. C'eſt ce dont on jugera plus ſainement par l'expoſition de leurs principes, que nous allons placer ici. Ces principes, ſelon les Auteurs qui paroiſſent les mieux inſtruits, ont été ceux des Philoſophes du moyen âge, & ſont encore aujourd'hui ceux des Lettrés, avec quelques différences qu'y aura apparemment introduit le commerce avec nos Savans.

Principes des Philoſophes Chinois du moyen âge, & des Lettrés de celui-ci.

1. Le devoir du Philoſophe eſt de chercher quel eſt le premier principe de l'Univers; com-

ment les causes générales & particulieres en sont émanées; quelles sont les actions de ces causes, quels sont leurs effets; qu'est-ce que l'homme relativement à son corps & à son ame; comment il conçoit, comment il agit; ce que c'est que le vice, ce que c'est que la vertu; en quoi l'habitude en consiste; quelle est la destinée de chaque homme; quels sont les moyens de la connoître: & toute cette doctrine doit être exposée par symboles, énigmes, nombres, figures, & hiéroglyphes.

2. La science est ou antécédente, *sien tienhio*, & s'occupe de l'être & de la substance du premier principe, du lieu, du mode, de l'opération des causes premieres considérées en puissance; ou elle est subséquente, & elle traite de l'influence des principes immatériels dans les cas particuliers; de l'application des forces actives pour augmenter, diminuer, altérer; des ouvrages, des choses de la vie civile, de l'administration de l'Empire, des conjonctures convenables ou non; des tems propres ou non, &c.

Science antécédente. 1. La puissance qui domine sur les causes générales, s'appelle *ti-chu chu zai-kuin-wang-huang*: ces termes sont l'énumération de ses qualités.

2. Il ne se fait rien de rien. Il n'y a donc ni principe ni cause qui ait tiré tout du néant.

3. Tout n'étant pas de toute éternité, il y a donc eu de toute éternité un principe des choses, antérieur aux choses: *li* est ce principe; *li* est la raison premiere, & le fondement de la nature.

4. Cette cause est l'Etre infini, incorruptible, sans commencement ni fin; sans quoi, ce ne seroit pas cause premiere & derniere.

5. Cette grande cause universelle n'a ni vie, ni intelligence, ni volonté; elle est pure, tranquille,

ſubtile, tranſparente, ſans corporéité, ſans figure; ne s'atteint que par la penſée, comme les choſes ſpirituelles; & quoiqu'elle ne ſoit point ſpirituelle, elle n'a ni les qualités actives, ni les qualités paſſives des élémens.

6. *Li*, qu'on peut regarder comme la matiere premiere, a produit l'air en cinq émanations, & cet air eſt devenu, par cinq viciſſitudes, ſenſible & palpable.

7. *Li* devenu par lui-même un infini, s'appelle *tai-kien*, perfection ſouveraine.

8. L'air qu'il a produit à cinq émanations; & rendu palpable par cinq viciſſitudes, il eſt incorruptible comme lui; mais il eſt plus matériel, & plus ſoumis à la condenſation, au mouvement, au repos, à la chaleur & au froid.

9. *Li* eſt la matiere premiere. *Tai-kie* eſt la ſeconde.

10. Le froid & le chaud ſont les cauſes de toute génération & de toute deſtruction. Le chaud naît du mouvement. Le froid naît du repos.

11. L'air contenu dans la matiere ſeconde ou le chaos, a produit la chaleur en s'agitant de lui-même. Une portion de cet air eſt reſtée en repos & froide. L'air eſt donc froid ou chaud. L'air chaud eſt pur, clair, tranſparent & léger. L'air froid eſt impur, obſcur, épais & peſant.

12. Il y a donc quatre cauſes phyſiques, le mouvement & le repos, la chaleur & le froid. On les appelle *tung-cing in-iang*.

13. Le froid & le chaud ſont étroitement unis; c'eſt la femelle & le mâle. Ils ont engendré l'eau la premiere, & le feu après l'eau. L'eau appartient à l'*in*, le feu à l'*iang*.

14. Telle eſt l'origine des cinq élémens qui conſtituent

tituent *tai-kie*, ou *in-iang*, ou l'air revêtu de qualités.

15. Ces élémens sont l'eau, élément septentrional; le feu, élément austral; le bois, élément oriental; le métal, élément occidental; & la terre, qui tient le milieu.

16. *Ling-yang* & les cinq élémens ont produit le ciel, la terre, le soleil, la lune & les planetes. L'air pur & léger porté en haut, a fait le ciel; l'air épais & lourd précipité en bas, a fait la terre.

17. Le ciel & la terre unissant leurs vertus, ont engendré mâle & femelle. Le ciel & la mer sont d'*iang*, la terre & la femme sont d'*in*. C'est pourquoi l'Empereur de la Chine est appellé *Roi du Ciel*; & l'Empire sacrifie au ciel & à la terre ses premiers parens.

18. Le ciel, la terre & l'homme sont une source féconde qui comprend tout.

19. Et voici comment le monde fut fait. La machine est composée de trois parties primitives, principes de toutes les autres.

20. Le ciel est la premiere; elle comprend le soleil, la lune, les étoiles, les planetes, & la région de l'air, où sont épars les cinq élémens dont les choses inférieures sont engendrées.

21. Cette région est divisée en huit *kuas*, ou portions, où les élémens se modifient diversement, & conspirent avec les causes universelles efficientes.

22. La terre est la seconde cause primitive; elle comprend les montagnes, les fleuves, les lacs & les mers, qui ont aussi des causes universelles efficientes, qui ne sont pas sans énergie.

23. C'est aux parties de la terre qu'appartien-

nent le *kang* & l'*ieu*, le fort & le foible, le dur & le mou, l'âpre & le doux.

24. L'homme eſt la troiſieme cauſe primitive. Il a des actions & des générations qui lui ſont propres.

25. Ce monde s'eſt fait par haſard, ſans deſtin, ſans intelligence, ſans prédeſtination, par une conſpiration fortuite des premieres cauſes efficientes.

26. Le ciel eſt rond; ſon mouvement eſt circulaire, ſes influences ſuivent la même direction.

27. La terre eſt quarrée; c'eſt pourquoi elle tient le milieu, comme le point du repos. Les quatre autres élémens ſont à ſes côtés.

28. Outre le ciel, il y a encore une matiere premiere infinie: elle s'appelle *li*; le *tai-kie* en eſt l'émanation: elle ne ſe meut point; elle eſt tranſparente, ſubtile, ſans action, ſans connoiſſance; c'eſt une puiſſance pure.

29. L'air qui eſt entre le ciel & la terre, eſt diviſé en huit cantons: quatre ſont méridionaux, où regne *iang*, ou la chaleur: quatre ſont ſeptentrionaux, où dure l'*in*, ou le froid. Chaque canton a ſon *kua*, ou ſa portion d'air; c'eſt-là le ſujet de l'énigme de Fohi. Fohi a donné les premiers linéamens de l'hiſtoire du monde. Confucius les a développés dans le livre de *lie-kien*.

Voilà le ſyſtême des Lettrés ſur l'origine des choſes. La métaphyſique de la ſecte de *Toaçu* eſt la même. Selon cette ſecte, *tao*, ou *chaos*, a produit *un*; c'eſt *tai-kie*, ou la matiere ſeconde: *tai-kie* a produit *deux*, *in* & *leang*: *deux* ont produit *trois*, *tien*, *ty*, *gin*, *ſan*, *zai*, le ciel, la terre & l'homme: trois ont produit tout ce qui exiſte.

Science subséquente.

Vuem-Vuam, & *Cheu-Kung*, son fils, en ont été les inventeurs : elle s'occupe des influences célestes sur les tems, les mois, les jours, les signes du zodiaque, & de la futurition des événemens, selon laquelle les actions de la vie doivent être dirigées. Voici ses principes.

1. La chaleur est le principe de toute action & de toute conservation ; elle naît d'un mouvement produit par le soleil voisin, & par sa lumiere éclatante : le froid est cause de tout repos & de toute destruction ; c'est une suite de la grande distance du soleil, de l'éloignement de la lumiere, & de la présence des ténebres.

2. La chaleur regne sur le Printems & sur l'Eté ; l'Automne & l'Hiver sont soumis au froid.

3. Le zodiaque est divisé en huit parties ; quatre appartiennent à la chaleur, & quatre au froid.

4. L'influence des causes efficientes universelles se calcule en commençant au point cardinal ou *kua*, appellé *chin* ; il est oriental ; c'est le premier jour du Printems, ou le cinq ou six de Février.

5. Toutes choses ne sont qu'une seule & même substance.

6. Il y a deux matieres principales ; le chaos infini ou *li* ; l'air ou *tai-kie*, émanation premiere de *li* : cette émanation contient en soi l'essence de la matiere premiere, qui entre conséquemment dans toutes les productions.

7. Après la formation du ciel & de la terre, entre l'un & l'autre se trouva l'émanation premiere, ou l'air, matiere la plus voisine de toutes les choses corruptibles.

8. Ainsi tout est sorti d'une seule & même es-

ſence, ſubſtance, nature, par la condenſation, principe des figures corporelles ; par les modifications, variées ſelon les qualités du ciel, du ſoleil, de la lune, des étoiles, des planetes, des élémens, de la terre, de l'inſtant du lieu, & par le concours de toutes ces qualités.

9. Ces qualités ſont donc la forme & le principe des opérations intérieures & extérieures des corps compoſés.

10. La génération eſt un écoulement de l'air primitif ou du chaos modifié ſous des figures, & doué de qualités plus ou moins pures ; qualités & figures combinées ſelon le concours du ſoleil, & des autres cauſes univerſelles & particulieres.

11. La corruption eſt la deſtruction de la figure extérieure, & la ſéparation des qualités, des humeurs & des eſprits unis dans l'air : les parties d'air déſunies, les plus légeres, les plus chaudes, & les plus pures montent ; les plus peſantes, les plus froides & les plus groſſieres deſcendent : les premieres s'appellent *xin* & *hoen*, eſprits purs, ames ſéparées ; les ſecondes s'appellent *knei*, eſprits impurs, ou les cadavres.

12. Les choſes different & par la force extérieure, & par les qualités internes.

13. Il y a quatre qualités : le *ching*, droit, pur & conſtant ; le *pien*, courbe, impur & variable ; le *tung*, pénétrant & ſubtil ; le *ſe*, épais, obſcur & impénétrable. Les deux premieres ſont bonnes & admiſes dans l'homme ; les deux autres ſont mauvaiſes, & reléguées dans la brute & les êtres inanimés.

14. Des bonnes qualités naît la diſtinction du parfait & de l'imparfait, du pur & de l'impur dans les choſes : celui qui a reçu les premiers de ces modes, eſt un Héros ou Lettré ; la raiſon le

commande ; il laisse loin de lui la multitude ; celui qui a reçu les seconds, est obscur & cruel ; sa vie est mauvaise ; c'est une bête sous une figure humaine : celui qui participe des uns & des autres, tient le milieu ; c'est un bon homme, sage & prudent ; il est du nombre des *hien-lin*.

15. *Taie-kie*, ou la substance universelle, se divise en *lieu* & *vu* ; *vu* est la substance figurée, corporelle, matérielle, étendue, solide & résistante ; *lieu* est la substance moins corporelle, mais sans figure déterminée, comme l'air ; on l'appelle *vu*, *kung-hieu*, *vu-kung*, néant, vuide.

16. Le néant ou vuide, ou la substance sans qualité & sans accident, *tai-vu*, *tai-kung*, est la plus pure, la plus subtile, & la plus simple.

17. Cependant, elle ne peut subsister par elle-même, mais seulement par l'air primitif : elle entre dans tout composé : elle est très-aérienne : on l'appelle *ki* : il ne faut pas la confondre avec la nature immatérielle & intellectuelle.

18. De *li* pur, ou du chaos, ou séminaire universel des choses, sortent cinq vertus ; la piété, la justice, la religion, la prudence, & la fidélité, avec tous ses attributs : de *li*, revêtu de qualités, & combiné avec l'air primitif, naissent cinq élémens physiques & moraux, dont la source est commune.

19. *Li* est donc l'essence de tout, ou, selon l'expression de Confucius, la raison premiere, ou la substance universelle.

20. *Li* produit tout par *ki*, ou son air primitif ; cet air est son instrument & son régulateur général.

21. Après un certain nombre d'ans & de révolutions, le monde finira, tout retournera à sa source premiere, à son principe ; il ne restera que

li & *ki* ; & *li* reproduira un nouveau monde, & ainsi de suite à l'infini.

22. Il y a des esprits ; c'est une vérité démontrée par l'ordre constant de la terre & des cieux, & la continuation réglée & non interrompue de leurs opérations.

23. Les choses ont donc un auteur, un principe invisible qui les conduit ; c'est *chu*, le maître ; *xin-kuei*, l'esprit qui va & revient ; *ti-kium*, le prince ou le souverain.

24. Autre preuve des esprits ; ce sont les bienfaits répandus sur les hommes, amenés par cette voie au culte & aux sacrifices.

25. Nos peres ont offert quatre sortes de sacrifices ; *lui*, au ciel, & à *xanghti* son esprit ; *in*, aux esprits des six causes universelles, dans les quatre tems de l'année ; savoir, le froid, le chaud, le soleil, la lune, les étoiles, les pluies & la sécheresse ; *vu ang*, aux esprits des montagnes & des fleuves ; *pien*, aux esprits inférieurs, & aux hommes qui ont bien mérité de la république.

D'où il suit, 1°. que les esprits des Chinois ne sont qu'une seule & même substance avec la chose à laquelle ils sont unis : 2°. qu'ils n'ont tous qu'un principe, le chaos primitif ; ce qu'il faut entendre du *tien chu*, notre Dieu, & du *xanghti*, le ciel ou l'esprit : 3°. que les esprits finiront avec le monde, & retourneront à la source commune de toutes choses : 4°. que relativement à leur substance primitive ; les esprits sont tous également parfaits, & qu'ils ne sont distingués que par les parties plus grandes ou plus petites de leur résidence : 5°. qu'ils sont tous sans vie, sans intelligence, sans liberté : 6°. qu'ils reçoivent des sacrifices seulement selon la condition de leurs opérations, & des lieux qu'ils habitent ; 7°. que ce sont des portions de la

ſubſtance univerſelle, qui ne peuvent être ſéparées des êtres où on les ſuppoſe, ſans la deſtruction de ces êtres.

26. Il y a des eſprits de génération & de corruption, qu'on peut appeller *eſprits phyſiques*, parce qu'ils ſont cauſe des effets phyſiques; & il y a des eſprits de ſacrifice, qui ſont ou bien ou mal-faiſans à l'homme, & qu'on peut appeller *politiques*.

27. La vie de l'homme conſiſte dans l'union convenable des parties de l'homme, qu'on peut appeller l'*entité* du ciel & de la terre: l'entité du ciel eſt un air très-pur, très-léger, de nature ignée, qui conſtitue l'*hoen*, l'ame ou l'eſprit des animaux: l'entité de la terre eſt un air épais, peſant, groſſier, qui forme le corps & les humeurs, & s'appelle *pe*, corps ou cadavre.

28. La mort n'eſt autre choſe que la ſéparation de *hoen* & de *pe*; chacune de ces entités retourne à ſa ſource, *hoen*, au ciel, *pe* à la terre.

29. Il ne reſte après la mort que l'entité du ciel & l'entité de la terre; l'homme n'a point d'autre immortalité; il n'y a proprement d'immortel que *li*.

On convient aſſez de l'exactitude de cette expoſition; mais chacun y voit l'athéiſme, ou le déiſme, ou le polithéiſme, ou l'idolâtrie, ſelon le ſens qu'il attache aux mots. Ceux qui veulent que le *li* des Chinois ne ſoit autre choſe que notre Dieu, ſont bien embarraſſés quand on leur objecte que ce *li* eſt rond; mais de quoi ne ſe tire-t-on pas avec des diſtinctions? Pour diſculper les Lettrés de la Chine du reproche d'athéiſme & d'idolâtrie, l'obſcurité de la langue prêtoit aſſez; il n'étoit pas néceſſaire de perdre à cela tout l'eſprit que Leibnitz y a mis.

Si ce syſtême eſt auſſi ancien qu'on le prétend, on ne peut être trop étonné de la multitude ſurprenante d'expreſſions abſtraites & générales, dans leſquelles il eſt conçu. Il faut convenir que ces expreſſions qui ont rendu l'ouvrage de Spinoſa ſi long-tems inintelligible parmi nous, n'auroient guere arrêté les Chinois, il y a ſix ou ſept cens ans : la langue effrayante de notre athée moderne eſt préciſément celle qu'ils parloient dans leurs écoles.

Voilà les progrès qu'ils avoient faits dans le monde intellectuel, lorſque nous leur portâmes nos connoiſſances. Cet événement eſt l'époque de la philoſophie moderne des Chinois. L'eſtime ſinguliere dont ils honorerent les premiers Européens qui débarquerent dans leurs contrées, ne nous donne pas une haute idée des connoiſſances qu'ils avoient en méchanique, en aſtronomie, & dans les autres parties des mathématiques. Ces Européens n'étoient, même dans leur corps, que des hommes ordinaires : s'ils avoient quelques qualités qui les rendiſſent particuliérement recommandables, c'étoit le zele avec lequel ils couroient annoncer la vérité dans des régions inconnues, au haſard de les arroſer de leur propre ſang, comme cela eſt ſi ſouvent arrivé depuis à leurs ſucceſſeurs. Cependant ils furent accueillis ; la ſuperſtition, ſi communément ombrageuſe, s'aſſoupit devant eux ; ils ſe firent écouter ; ils ouvrirent des écoles ; on y accourut ; on y admira leur ſavoir. L'Empereur *Cham-hy*, ſur la fin du dernier ſiecle, les admit à ſa cour, s'inſtruiſit de nos ſciences, apprit d'eux notre philoſophie, étudia les mathématiques, l'anatomie, l'aſtronomie, les méchaniques, &c. Son fils *Yong-tching* ne lui reſſembla pas : il relégua à Canton & Macao les Virtuo-

ſes Européens, excepté ceux qui réſidoient à Pékin, qui y reſterent. *Kien-long*, fils de *Yong-tching*, fut un peu plus indulgent pour eux; il défendit cependant, la religion chrétienne, & perſécuta même ceux de ſes ſoldats qui l'avoient embraſſée; mais il ſouffrit les Jéſuites, qui continuerent d'enſeigner à Pékin.

Il nous reſte maintenant à faire connoître la philoſophie pratique des Chinois; pour cet effet, nous allons donner quelques-unes des ſentences morales de ce Confucius, dont un homme qui aſpire à la réputation de Lettré & de Philoſophe, doit ſavoir au moins quelques ouvrages entiers par cœur.

1. L'éthique politique a deux objets principaux; la culture de la nature intelligente, l'inſtitution du peuple.

2. L'un de ces objets demande que l'entendement ſoit orné de la ſcience des choſes, afin qu'il diſcerne le bien & le mal, le vrai & le faux, que les paſſions ſoient modérées; que l'amour de la vérité & de la vertu ſe fortifie dans le cœur, & que la conduite envers les autres ſoit décente & honnête.

3. L'autre objet, que le citoyen ſache ſe conduire lui-même, gouverner ſa famille, remplir ſa charge, commander une partie de la nature, poſſéder l'empire.

4. Le Philoſophe eſt celui qui a une connoiſſance profonde des choſes & des livres, qui peſe tout, qui ſe ſoumet à la raiſon, & qui marche, d'un pas aſſuré, dans les voies de la vérité & de la juſtice.

5. Quand on aura conſommé la force intellectuelle à approfondir les choſes, l'intention & la volonté s'épureront, les mauvaiſes affections,

s'éloigneront de l'ame, le corps se conservera sain ; le domestique sera bien ordonné, la charge bien remplie, le gouvernement particulier bien administré, l'Empire bien régi, il jouira de la paix.

6. Qu'est-ce que l'homme tient du Ciel ? la nature intelligente : la conformité de cette nature constitue la regle ; l'attention à vérifier la regle & à s'y assujettir est l'exercice du sage.

7. Il est une certaine raison ou droiture céleste donnée à tous ; il y a un supplément humain à ce don quand on l'a perdu. La raison céleste est du saint ; le supplément est du sage.

8. Il n'y a qu'un seul principe de conduite ; c'est de porter en tout de la sincérité, & de se conformer, de toute son ame & de toutes ses forces, à la mesure universelle : Ne fais point à autrui ce que tu ne veux pas qu'on te fasse.

9. On connoît l'homme en examinant ses actions, leur fin, les passions dans lesquelles il se complaît, les choses en quoi il se repose.

10. Il faut divulguer sur le champ les choses bonnes à tous ; s'en réserver un usage exclusif, une application individuelle, c'est mépriser la vertu, c'est la forcer à un divorce.

11. Que le disciple apprenne les raisons des choses, qu'il les examine, qu'il raisonne, qu'il médite, qu'il pese, qu'il consulte le sage, qu'il s'éclaire, qu'il bannisse la confusion de ses pensées, & l'instabilité de sa conduite.

12. La vertu n'est pas seulement constante dans les choses extérieures.

13. Elle n'a aucun besoin de ce dont elle pourroit faire part à toute la terre, & elle ne pense rien qu'elle ne puisse s'avouer à elle-même à la face du ciel.

14. Il ne faut s'appliquer à la vertu que pour être vertueux.

15. L'homme parfait ne se perd jamais de vue.

16. Il y a trois degrés de sagesse ; savoir ce que c'est que la vertu, l'aimer, la posséder.

17. La droiture de cœur est le fondement de la vertu.

18. L'univers a cinq regles ; il faut de la justice entre le Prince & le sujet ; de la tendresse entre le pere & le fils ; de la fidélité entre la femme & le mari ; de la subordination entre les freres ; de la concorde entre les amis. Il y a trois vertus cardinales : la prudence qui discerne, l'amour universel qui embrasse, le courage qui soutient ; la droiture de cœur les suppose.

19. Les mouvemens de l'ame sont ignorés des autres : si tu es sage, veille donc à ce qu'il n'y a que toi qui vois.

20. La vertu est entre les extrêmes ; celui qui a passé le milieu n'a pas mieux fait que celui qui ne l'a pas atteint.

21. Il n'y a qu'une chose précieuse ; c'est la vertu.

22. Une nation peut plus par la vertu que par l'eau & par le feu ; je n'ai jamais vu périr le peuple qui l'a prise pour appui.

23. Il faut plus d'exemples au peuple que de préceptes ; il ne faut se charger de lui transmettre que ce dont on sera rempli.

24. Le sage est son censeur le plus sévere ; il est son témoin, son accusateur, & son juge.

25. C'est avoir atteint l'innocence & la perfection, que de s'être surmonté, & que d'avoir recouvré cet ancien & primitif état de droiture céleste.

26. La paresse engourdie, l'ardeur inconsidé-

rée, font deux obſtacles égaux au bien.

27. L'homme parfait ne prend point une voie détournée; il ſuit le chemin ordinaire, & s'y tient ferme.

28. L'honnête homme eſt un homme univerſel.

29. La charité eſt cette affection conſtante & raiſonnée qui nous immole au genre-humain, comme s'il ne faiſoit avec nous qu'un individu, & qui nous aſſocie à ſes proſpérités.

30. Il n'y a que l'honnête homme qui ait le droit de haïr & d'aimer.

31. Compenſe l'injure par l'averſion, & le bienfait par la reconnoiſſance; car c'eſt la juſtice.

32. Tomber & ne ſe point relever, voilà proprement ce que c'eſt que faillir.

33. C'eſt une eſpece de trouble d'eſprit que de ſouhaiter aux autres, ou ce qui n'eſt pas en notre puiſſance, ou des choſes contradictoires.

34. L'homme parfait agit ſelon ſon état, & ne veut rien qui lui ſoit étranger.

35. Celui qui étudie la ſageſſe a neuf qualités en vue: la perſpicacité de l'œil, la fineſſe de l'oreille, la ſérénité du front, la gravité du corps, la véracité du propos, l'exactitude dans l'action, le conſeil dans les cas douteux, l'examen des ſuites dans la vengeance & dans la colere.

La morale de Confucius eſt, comme l'on voit, bien ſupérieure à ſa métaphyſique & à ſa phyſique. On peut conſulter Bulfinger ſur les maximes qu'il a laiſſées du gouvernement de la famille, des fonctions de la magiſtrature, & de l'adminiſtration de l'Empire.

Comme les Mandarins & les Lettrés ne font pas le gros de la nation, & que l'étude des Lettrés ne doit pas être une occupation bien com-

mune, la difficulté en étant là beaucoup plus grande qu'ailleurs, il semble qu'il resteroit encore bien des choses importantes à dire sur les Chinois, & cela est vrai; mais nous ne nous sommes pas proposés de faire l'abrégé de leur histoire, mais celui seulement de leur philosophie. Nous observerons cependant, 1°. que, quoiqu'on ne puisse accorder aux Chinois toute l'antiquité dont ils se vantent, & qui ne leur est guere disputée par leurs panégyristes, on ne peut nier toutefois que la date de leur Empire ne soit très-voisine du déluge. 2°. Que plus on leur accordera d'ancienneté, plus on aura de reproches à leur faire sur l'imperfection de leur langue & de leur écriture : il est inconcevable que des peuples à qui l'on donne tant d'esprit & de sagacité, aient multiplié à l'infini les accens, au lieu de multiplier les mots; & multiplié à l'infini les caracteres, au lieu d'en combiner un petit nombre. 3°. Que l'éloquence & la poésie tenant de fort près à la perfection de la langue, ils ne sont, selon toute apparence, ni grands Orateurs, ni grands Poëtes. 4°. Que leurs drames sont bien imparfaits, s'il est vrai qu'on y prenne un homme au berceau, qu'on y représente la suite de toute sa vie, & que l'action théatrale dure plusieurs mois de suite. 5°. Que dans ces contrées le peuple est très-enclin à l'idolâtrie, & que son idolâtrie est fort grossiere, si l'histoire suivante, qu'on lit dans le *P. le Comte* est bien vraie. Ce Missionnaire de la Chine raconte que les Médecins ayant abandonné la fille d'un Nankinois, cet homme qui aimoit éperdument son enfant, ne sachant plus à qui s'adresser, s'avisa de demander la guérison à une de ses idoles. Il n'épargna ni les sacrifices, ni les mets, ni les parfums, ni l'argent. Il prodigua à l'idole tout ce qu'il

crut lui être agréable; cependant sa fille mourut. Son zele alors & sa piété dégénérerent en fureur; il résolut de se venger d'une idole qui l'avoit abusé. Il porta sa plainte devant le juge, & poursuivit cette affaire comme un procès en regle, qu'il gagna, malgré toute la sollicitation des Bonzes, qui craignoient, avec juste raison, que la punition d'une idole qui n'exauçoit pas, n'eût des suites fâcheuses pour les autres idoles & pour eux.

Ces idolâtres ne sont pas toujours aussi modérés, lorsqu'ils sont mécontens de leurs idoles; ils les haranguent à peu près dans ces termes : *Crois-tu que nous ayons tort dans notre indignation? Sois juge entre nous & toi; depuis long-tems nous te soignons; tu es logée dans un temple, tu es dorée de la tête aux pieds; nous t'avons toujours servi les choses les plus délicieuses; tu n'as pas mangé, c'est ta faute. Tu ne saurois dire que tu aies manqué d'encens; nous avons tout fait de notre part, tu n'as rien fait de la tienne : plus nous te donnons, plus nous devenons pauvres; conviens que si nous te devons, tu nous dois aussi. Or, dis-nous de quels biens tu nous as comblés?* La fin de cette harangue est ordinairement d'abattre l'idole, & de la traîner dans les boues. Les Bonzes débauchés, hypocrites & avares, encouragent le plus qu'ils peuvent à la superstition. Ils en sont sur-tout pour les pélérinages, & les femmes aussi, *qui donnent beaucoup dans cette dévotion, qui n'est pas fort du goût des maris jaloux, au point que nos Missionnaires ont été obligés de bâtir aux nouveaux convertis des églises séparées pour les deux sexes.* Voyez le P. *le Comte.*

6°. Qu'il paroît que parmi les religions étrangeres tolérées, la religion chrétienne tient le haut rang : que les Mahometans n'y sont pas nombreux, quoiqu'ils y aient des mosquées superbes; que les Jé-

suites ont beaucoup mieux réussi dans ce pays que ceux qui y ont exercé en même tems, ou depuis, les fonctions apostoliques; que les femmes Chinoises semblent fort pieuses, s'il est vrai, comme dit le P. le Comte, *qu'elles voudroient se confesser tous les jours, soit goût pour le Sacrement, soit tendresse de piété, soit quelqu'autre raison qui leur est particuliere*: qu'à en juger par les objections de l'Empereur aux premiers Missionnaires, les Chinois ne l'ont point embrassée en aveugles. *Si la connoissance de Jesus-Christ est nécessaire au salut*, disoit cet Empereur aux Missionnaires, *& que d'ailleurs Dieu nous ait voulu sincérement sauver, comment nous a-t-il laissés si long-tems dans l'erreur? Il y a plus de seize siecles que votre religion est établie dans le monde, & nous n'en avons rien su. La Chine est-elle si peu de chose qu'elle ne mérite pas qu'on pense à elle, tandis que tant de barbares sont éclairés?* C'est une difficulté qu'on propose tous les jours sur les bancs en Sorbonne. *Les Missionnaires*, ajoute le P. le Comte, *y répondirent, & le Prince fut content*; ce qui devoit être: des Missionnaires seroient ou bien ignorans, ou bien mal-adroits, s'ils s'embarquoient pour la conversion d'un peuple un peu policé, sans avoir la réponse à cette objection si commune. 7°. Que les Chinois ont d'assez bonnes manufactures en étoffes & en porcelaines; mais que s'ils excellent par la matiere, ils pêchent absolument par le goût & la forme; qu'ils en seront encore long-tems aux magots; qu'ils ont de belles couleurs & de mauvaises peintures; en un mot, qu'ils n'ont pas le génie d'invention & de découverte qui brille aujourd'hui dans l'Europe: que s'ils avoient eu des hommes supérieurs, leurs lumieres auroient forcé les obstacles, par la seule impossibilité de rester captives: qu'en général,

l'esprit d'Orient est plus tranquille, plus paresseux, plus renfermé dans les besoins essentiels, plus borné à ce qu'il trouve établi, moins avide de nouveautés que l'esprit d'Occident : ce qui doit rendre particuliérement à la Chine les usages plus constans, le gouvernement plus uniforme, les loix plus durables ; mais que les sciences & les arts demandant une activité plus inquiete, une curiosité qui ne se lasse point de chercher, une sorte d'incapacité de se satisfaire, nous y sommes plus propres, & qu'il n'est pas étonnant que, quoique les Chinois soient les plus anciens, nous les ayons dévancés de si loin. *Voyez les Mémoires de l'Académie*, *année* 1727 ; *l'Histoire de la Philosophie & des Philosophes de Brucker*, *Bulfinger*, *Leibnitz ; le P. le Comte ; les Mémoires des Missions étrangeres ; & les Mémoires de l'Académie des Inscriptions.*

FIN.

ÉLOGE

ÉLOGE
DE
RICHARDSON,

Auteur des Romans de PAMELA, *de* CLARISSE *&* *de* GRANDISSON.

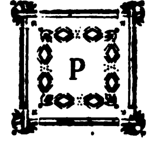


ÉLOGE

DE

RICHARDSON,

Auteur des Romans de PAMELA, *de* CLARISSE & *de* GRANDISSON.



PAR un Roman on a entendu jusqu'à ce jour un tissu d'événemens chimériques & frivoles, dont la lecture étoit dangereuse pour le goût & pour les mœurs. Je voudrois bien qu'on trouvât un autre nom pour les ouvrages de Richardson, qui élevent l'esprit, qui touchent l'ame, qui respirent par-tout l'amour du bien, & qu'on appelle aussi des romans.

Tout ce que Montagne, Charon, la Rochefoucault & Nicole ont mis en maximes, Richardson l'a mis en action. Mais un homme d'esprit qui lit, avec réflexion, les ouvrages de Richardson, refait la plupart des sentences des Moralistes, & avec toutes ces sentences, il ne referoit pas une page de Richardson.

Une maxime est une regle abstraite & générale de conduite, dont on nous laisse l'application à faire. Elle n'imprime par elle-même aucune image sensible dans notre esprit: mais celui qui agit, on

le voit, on se met à sa place ou à ses côtés ; on se passionne pour ou contre lui ; on s'unit à son rôle, s'il est vertueux ; on s'en écarte avec indignation, s'il est injuste & vicieux. Qui est-ce que le caractere d'un Lovelace, d'un Tomlinson n'a pas fait frémir ? Qui est-ce qui n'a pas été frappé d'horreur du ton pathétique & vrai, de l'air de candeur & de dignité, de l'art profond avec lequel celui-ci joue toutes les vertus ? Qui est-ce qui ne s'est pas dit, au fond de son cœur, qu'il faudroit fuir de la société, & se réfugier au fond des forêts, s'il y avoit un certain nombre d'hommes d'une pareille dissimulation ?

O Richardson ! on prend, malgré qu'on en ait, un rôle dans tes ouvrages ; on se mêle à la conversation ; on approuve, on blâme, on admire, on s'irrite, on s'indigne. Combien de fois ne me suis-je pas surpris, comme il est arrivé à des enfans qu'on avoit menés au spectacle pour la premiere fois, criant : *Ne le croyez pas, il vous trompe .... si vous allez là, vous êtes perdu* ! Mon ame étoit tenue dans une agitation perpétuelle. Combien j'étois bon ! combien j'étois juste ! que j'étois satisfait de moi ! j'étois, au sortir de ta lecture, ce qu'est un homme à la fin d'une journée qu'il a employée à faire le bien.

J'avois parcouru, dans l'intervalle de quelques heures, un grand nombre de situations que la vie la plus longue offre à peine dans toute sa durée. J'avois entendu les vrais discours des passions ; j'avois vu les ressorts de l'intérêt & de l'amour-propre jouer en cent façons diverses ; j'étois devenu spectateur d'une multitude d'incidens ; je sentois que j'avois acquis de l'expérience.

Cet Auteur ne fait point couler le sang le long des lambris ; il ne vous transporte point dans des

contrées éloignées ; il ne vous expose point à être dévoré par des Sauvages ; il ne se renferme point dans des lieux clandestins de débauche ; il ne se perd jamais dans les régions de la féerie. Le monde où nous vivons est le lieu de la scene ; le fond de son drame est vrai ; ses personnages ont toute la réalité possible ; ses caracteres sont pris du milieu de la société ; ses incidens sont dans les mœurs de toutes les nations policées ; les passions qu'il peint sont telles que je les éprouve en moi ; ce sont les mêmes objets qui les émeuvent ; elles ont l'énergie que je leur connois ; les traverses & les afflictions de ses personnages sont de la nature de celles qui me menacent sans cesse ; il me montre le cours général des choses qui m'environnent. Sans cet art, mon ame se pliant, avec peine, à des biais chimériques, l'illusion ne seroit que momentanée, & l'impression foible & passagere.

Qu'est-ce que la vertu ? C'est, sous quelque face qu'on la considere, un sacrifice de soi-même. Le sacrifice que l'on fait de soi-même en idée est une disposition préconçue à s'immoler en réalité.

Richardson seme dans les cœurs des germes de vertus qui y restent d'abord oisifs & tranquilles : ils y sont secrétement jusqu'à ce qu'il se présente une occasion qui les remue, & les fasse éclorre. Alors ils se développent ; on se sent porter au bien avec une impétuosité qu'on ne se connoissoit pas. On éprouve, à l'aspect de l'injustice, une révolte qu'on ne sauroit s'expliquer à soi-même. C'est qu'on a fréquenté Richardson ; c'est qu'on a conversé avec l'homme de bien, dans des momens où l'ame désintéressée étoit ouverte à la vérité.

Je me souviens encore de la premiere fois que

les ouvrages de Richardſon tomberent entre mes mains : j'étois à la campagne. Combien cette lecture m'affecta délicieuſement ! A chaque inſtant je voyois mon bonheur s'abréger d'une page. Bientôt j'éprouvai la même ſenſation qu'éprouveroient des hommes d'un commerce excellent qui auroient vécu enſemble pendant long-tems, & qui ſeroient ſur le point de ſe ſéparer. A la fin il me ſembla, tout-à-coup, que j'étois reſté ſeul.

Cet Auteur vous ramene ſans ceſſe aux objets importans de la vie. Plus on le lit, plus on ſe plaît à le lire.

C'eſt lui qui porte le flambeau au fond de la caverne ; c'eſt lui qui apprend à diſcerner les motifs ſubtils & déshonnêtes qui ſe cachent, & ſe dérobent ſous d'autres motifs qui ſont honnêtes, & qui ſe hâtent de ſe montrer les premiers. Il ſouffle ſur le fantôme ſublime qui ſe préſente à l'entrée de la caverne ; & le more hideux qu'il maſquoit, s'apperçoit.

C'eſt lui qui ſait faire parler les paſſions : tantôt avec cette violence qu'elles ont lorſqu'elles ne peuvent plus ſe contraindre, tantôt avec ce ton artificieux & modéré qu'elles affectent en d'autres occaſions.

C'eſt lui qui fait tenir aux hommes de tous les états, de toutes les conditions, dans toute la variété des circonſtances de la vie, des diſcours qu'on reconnoît. S'il eſt au fond de l'ame du perſonnage qu'il introduit, un ſentiment ſecret, écoutez bien, & vous entendrez un ton diſſonnant qui le décélera. C'eſt que Richardſon a reconnu que le menſonge ne pouvoit jamais reſſembler parfaitement à la vérité, parce qu'elle eſt la vérité, & qu'il eſt le menſonge.

S'il importe aux hommes d'être perſuadés qu'in-

dépendamment de toute considération ultérieure à cette vie, nous n'avons rien de mieux à faire, pour être heureux, que d'être vertueux, quel service Richardson n'a-t-il pas rendu à l'espece humaine ? Il n'a point démontré cette vérité ; mais il l'a fait sentir : à chaque ligne il fait préférer le sort de la vertu opprimée au sort du vice triomphant. Qui est-ce qui voudroit être Lovelace avec tous ses avantages ? Qui est-ce qui ne voudroit pas être Clarisse, malgré toutes ses infortunes ?

Souvent j'ai dit en le lisant : Je donnerois volontiers ma vie pour ressembler à celle-ci ; j'aimerois mieux être mort que d'être celui-là.

Si je sais, malgré les intérêts qui peuvent troubler mon jugement, distribuer mon mépris ou mon estime, selon la juste mesure de l'impartialité, c'est à Richardson que je le dois. Mes amis, relisez-le, & vous n'exagérerez plus de petites qualités qui vous sont utiles ; vous ne déprimerez plus de grands talens qui vous croisent, ou qui vous humilient.

Hommes, venez apprendre de lui à vous réconcilier avec les maux de la vie ; venez, nous pleurerons ensemble sur les personnages malheureux de ses fictions, & nous dirons : si le sort nous accable, du moins les honnêtes gens pleureront aussi sur nous. Si Richardson s'est proposé d'intéresser, c'est pour les malheureux. Dans son ouvrage, comme dans ce monde, les hommes sont partagés en deux classes : ceux qui jouissent & ceux qui souffrent ; c'est toujours à ceux-ci qu'il m'associe ; &, sans que je m'en apperçoive, le sentiment de la commisération s'exerce & se fortifie.

Il m'a laissé une mélancolie qui me plaît & qui dure ; quelquefois on s'en apperçoit, & l'on me

demande : Qu'avez-vous ? vous n'êtes pas dans votre état naturel ? que vous est-il arrivé ? On m'interroge sur ma santé, sur ma fortune, sur mes parens, sur mes amis. O mes amis ! Pamela, Clarisse & Grandisson sont trois grands drames ! Arraché à cette lecture par des occupations sérieuses, j'éprouvois un dégoût invincible ; je laissois là le devoir, & je reprenois le livre de Richardson. Gardez-vous bien d'ouvrir ces ouvrages enchanteurs, lorsque vous aurez quelques devoirs à remplir.

Qui est-ce qui a lu les ouvrages de Richardson, sans desirer de connoître cet homme, de l'avoir pour frere ou pour ami. Qui est-ce qui ne lui a pas souhaité toutes sortes de bénédictions ?

O Richardson, Richardson, homme unique à mes yeux ! tu seras ma lecture dans tous les tems. Forcé par des besoins pressans, si mon ami tombe dans l'indigence, si la médiocrité de ma fortune ne suffit pas pour donner à mes enfans les soins nécessaires à leur éducation, je vendrai mes livres ; mais tu me resteras ; tu me resteras sur le même rayon avec Moïse, Homere, Euripide & Sophocle, & je vous lirai tour-à-tour.

Plus on a l'ame belle, plus on a le goût exquis & pur, plus on connoît la nature, plus on aime la vérité, plus on estime les ouvrages de Richardson.

J'ai entendu reprocher à mon Auteur ses détails qu'on appelloit des longueurs : combien ces reproches m'ont impatienté !

Malheur à l'homme de génie qui franchit les barrieres que l'usage & le tems ont prescrites aux productions des arts, & qui foule au pied le protocole & ses formules ! Il s'écoulera de longues

années après ſa mort, avant que la juſtice qu'il mérite, lui ſoit rendue.

Cependant, ſoyons équitables. Chez un peuple entraîné par mille diſtractions, où le jour n'a pas aſſez de ſes vingt-quatre heures pour les amuſemens dont il s'eſt accoutumé de les remplir, les livres de Richardſon doivent paroître longs. C'eſt par la même raiſon que ce peuple n'a déja plus d'opéra, & qu'inceſſamment on ne jouera ſur ſes autres théatres que des ſcenes détachées de comédie & de tragédie.

Mes chers concitoyens, ſi les romans de Richardſon vous paroiſſent longs, que ne les abrégez-vous? Soyez conſéquens. Vous n'allez guere à une tragédie que pour en voir le dernier acte. Sautez tout de ſuite aux vingt dernieres pages de Clariſſe.

Les détails de Richardſon déplaiſent & doivent déplaire à un homme frivole & diſſipé; mais ce n'eſt pas pour cet homme-là qu'il écrivoit; c'eſt pour l'homme tranquille & ſolitaire, qui a connu la vanité du bruit & des amuſemens du monde, & qui aime à habiter l'ombre d'une retraite, & à s'attendrir utilement dans le ſilence.

Vous accuſez Richardſon de longueurs! Vous avez donc oublié combien il en coûte de peines, de ſoins, de mouvemens, pour faire réuſſir la moindre entrepriſe, terminer un procès, conclure un mariage, amener une réconciliation. Penſez de ces détails ce qu'il vous plaira; mais ils ſeront intéreſſans pour moi, s'ils ſont vrais, s'ils font ſortir les paſſions, s'ils montrent les caracteres.

Ils ſont communs, dites-vous; c'eſt ce qu'on voit tous les jours! Vous vous trompez: c'eſt ce qui ſe paſſe tous les jours ſous vos yeux, & que vous ne voyez jamais. Prenez-y garde; vous fai-

tes le procès aux plus grands poëtes, sous le nom de Richardson. Vous avez vu cent fois le coucher du soleil & le lever des étoiles, vous avez entendu la campagne retentir du chant éclatant des oiseaux; mais qui de vous a senti que c'étoit le bruit du jour qui rendoit le silence de la nuit plus touchant? Eh bien, il en est pour vous des phénomenes moraux, ainsi que des phénomenes physiques : les éclats des passions ont souvent frappé vos oreilles; mais vous êtes bien loin de connoître tout ce qu'il y a de secret dans leurs accens & dans leurs expressions. Il n'y en a aucune qui n'ait sa physionomie; toutes ces physionomies se succedent sur un visage, sans qu'il cesse d'être le même; & l'art du grand poëte & du grand peintre est de vous montrer une circonstance fugitive qui vous avoit échappé.

Peintres, poëtes, gens de goût, gens de bien, lisez Richardson, lisez-le sans cesse.

Sachez que c'est à cette multitude de petites choses que tient l'illusion : il y a bien de la difficulté à les imaginer ; il y en a bien encore à les rendre. Le geste est quelquefois aussi sublime que le mot, & puis ce sont toutes ces vérités de détail qui préparent l'ame aux impressions fortes des grands événemens. Lorsque votre impatience aura été suspendue par ces délais momentanés qui lui servoient de digues, avec quelle impétuosité ne se répandra-t-elle pas au moment où il plaira au poëte de les rompre! C'est alors qu'affaissé de douleur, ou transporté de joie, vous n'aurez plus la force de retenir vos larmes prêtes à couler, & de vous dire à vous-même : *mais peut-être que cela n'est pas vrai.* Cette pensée a été éloignée de vous peu à peu, & elle est si loin qu'elle ne se présentera pas.

Une idée qui m'eſt venue quelquefois en rêvant aux ouvrages de Richardſon, c'eſt que j'avois acheté un vieux château; qu'en viſitant un jour ſes appartemens, j'avois apperçu dans un angle une armoire qu'on n'avoit pas ouverte depuis long-tems, & que l'ayant enfoncée, j'y avois trouvé pêle-mêle les lettres de Clariſſe & de Pamela. Après en avoir lu quelques-unes, avec quel empreſſement ne les aurois-je par rangées par ordre de dates! Quel chagrin n'aurois-je pas reſſenti, s'il y avoit eu quelque lacune entre elles! Croit-on que j'euſſe ſouffert qu'une main téméraire (j'ai preſque dit ſacrilege) en eût ſupprimé une ligne?

Vous qui n'avez lu les ouvrages de Richardſon que dans votre élégante traduction françoiſe, & qui croyez les connoître, vous vous trompez.

Vous ne connoiſſez pas Lovelace; vous ne connoiſſez pas Clémentine; vous ne connoiſſez pas l'infortunée Clariſſe; vous ne connoiſſez pas Miſs Howe, ſa chere & tendre Miſs Howe, puiſque vous ne l'avez point vue échevelée & étendue ſur le cercueil de ſon amie, ſe tordant les bras, levant ſes yeux noyés de larmes vers le ciel, rempliſſant la demeure des Harloves de ſes cris aigus, & chargeant d'imprécations toute cette famille cruelle; vous ignorez l'effet de ces circonſtances que votre petit goût ſupprimeroit, puiſque vous n'avez pas entendu le ſon lugubre des cloches de la paroiſſe, porté par le vent ſur la demeure des Harloves, & réveillant dans ces ames de pierre le remords aſſoupi; puiſque vous n'avez pas vu le treſſaillement qu'ils éprouverent au bruit des roues du char qui portoit le cadavre de leur victime. Ce fut alors que le ſilence morne qui regnoit au milieu d'eux, fut rompu par les ſanglots du pere

& de la mere; ce fut alors que le vrai supplice de ces méchantes ames commença, & que les serpens se remuerent au fond de leurs cœurs & les déchirerent. Heureux ceux qui purent pleurer!

J'ai remarqué que dans une société où la lecture de Richardson se faisoit en commun ou séparément, la conversation en devenoit plus intéressante & plus vive.

J'ai entendu, à l'occasion de cette lecture, les points les plus importans de la morale & du goût, discutés & approfondis.

J'ai entendu disputer sur la conduite de ses personnages, comme sur des événemens réels, louer, blâmer Pamela, Clarisse, Grandisson, comme des personnages vivans qu'on auroit connus, & auxquels on auroit pris le plus grand intérêt.

Quelqu'un d'étranger à la lecture qui avoit précédé & qui avoit amené la conversation, se seroit imaginé, à la vérité & à la chaleur de l'entretien, qu'il s'agissoit d'un voisin, d'un parent, d'un ami, d'un frere, d'une sœur.

Le dirai-je?... J'ai vu de la diversité des jugemens naître des haines secretes, des mépris cachés, en un mot, les mêmes divisions entre des personnes unies, que s'il eût été question de l'affaire la plus sérieuse. Alors je comparois l'ouvrage de Richardson à un livre plus sacré encore, à un Evangile apporté sur la terre pour séparer l'époux de l'épouse, le pere du fils, la fille de la mere, le frere de la sœur; & son travail rentroit ainsi dans la condition des êtres les plus parfaits de la nature. Tous sortis d'une main toute-puissante & d'une intelligence infiniment sage, il n'y en a aucun qui ne péche par quelque endroit. Un bien présent peut être dans l'avenir la source d'un grand mal; un mal, la source d'un grand bien.

Mais qu'importe, ſi, graces à cet auteur, j'ai plus aimé mes ſemblables, plus aimé mes devoirs, ſi je n'ai eu pour les méchans que de la pitié, j'ai conçu plus de commiſération pour les malheureux, plus de vénération pour les bons, plus de circonſpection dans l'uſage des choſes préſentes, plus d'indifférence ſur les choſes futures, plus de mépris pour la vie, & plus d'amour pour la vertu, le ſeul bien que nous puiſſions demander au ciel, & le ſeul qu'il puiſſe nous accorder, ſans nous châtier de nos demandes indiſcretes.

Je connois la maiſon des Harloves comme la mienne; la demeure de mon pere ne m'eſt pas plus familiere que celle de Grandiſſon. Je me ſuis fait une image des perſonnages que l'auteur a mis en ſcene; leurs phyſionomies ſont là: je les reconnois dans les rues, dans les places publiques, dans les maiſons; elles m'inſpirent du penchant ou de l'averſion. Un des avantages de ſon travail, c'eſt qu'ayant embraſſé un champ immenſe, il ſubſiſte ſans ceſſe ſous mes yeux quelque portion de ſon tableau. Il eſt rare que j'aie trouvé ſix perſonnes raſſemblées, ſans leur attacher quelques-uns de ſes noms. Il m'adreſſe aux honnêtes gens, il m'écarte des méchans; il m'a appris à les reconnoître à des ſignes prompts & délicats. Il me guide quelquefois ſans que je m'en apperçoive.

Les ouvrages de Richardſon plairont plus ou moins à tout homme, dans tous les tems & dans tous les lieux; mais le nombre des lecteurs qui en ſentiront tout le prix, ne ſera jamais grand: il faut un goût trop ſévere; & puis la variété des événemens y eſt telle, les rapports y ſont ſi multipliés, la conduite en eſt ſi compliquée; il y a tant de choſes préparées, tant d'autres ſauvées, tant de perſonnages, tant de caracteres! A peine

ai-je parcouru quelques pages de Clariſſe, que je compte déja quinze ou ſeize perſonnages; bientôt le nombre ſe double. Il y en a juſqu'à quarante dans Grandiſſon; mais ce qui confond d'étonnement, c'eſt que chacun a ſes idées, ſes expreſſions, ſon ton, & que ces idées, ces expreſſions, ce ton varient ſelon les circonſtances, les intérêts, les paſſions, comme on voit ſur un même viſage les phyſionomies diverſes des paſſions ſe ſuccéder. Un homme qui a du goût ne prendra point une lettre de Madame Norton pour la lettre d'une des tantes de Clariſſe, la lettre d'une tante pour celle d'une autre tante ou de Madame Howe, ni un billet de Madame Howe pour un billet de Madame Harlove, quoiqu'il arrive que ces perſonnages ſoient dans la même poſition, dans les mêmes ſentimens, relativement au même objet. Dans ce livre immortel, comme dans la nature au printems, on ne trouve point deux feuilles qui ſoient d'un même verd! quelle immenſe variété de nuances! S'il eſt difficile à celui qui lit de les ſaiſir, combien n'a-t-il pas été difficile à l'auteur de les trouver & de les peindre!

O Richardſon! j'oſerai dire que l'hiſtoire la plus vraie eſt pleine de menſonges, & que ton roman eſt plein de vérités. L'hiſtoire peint quelques individus, tu peins l'eſpece humaine: l'hiſtoire attribue à quelques individus ce qu'ils n'ont ni dit ni fait; tout ce que tu attribues à l'homme, il l'a dit & fait: l'hiſtoire n'embraſſe qu'une portion de la durée, qu'un point de la ſurface du globe; tu as embraſſé tous les lieux & tous les tems. Le cœur humain, qui a été, eſt & ſera toujours le même, eſt le modele d'après lequel tu copies. Si l'on appliquoit au meilleur hiſtorien une critique ſévere, y en a-t-il aucun qui la ſoutînt comme

toi ? Sous ce point de vue, j'oserai dire que souvent l'histoire est un mauvais roman, & que le roman, comme tu l'as fait, est une bonne histoire. O peintre de la nature ! c'est toi qui ne mens jamais.

Je ne me lasserai point d'admirer la prodigieuse étendue de tête qu'il t'a fallu pour conduire des drames de trente à quarante personnages, qui tous conservent si rigoureusement les caracteres que tu leur as donnés ; l'étonnante connoissance des loix, des coutumes, des usages, des mœurs, du cœur humain, de la vie ; l'inépuisable fonds de morale, d'expériences, d'observations qu'ils te supposent.

L'intérêt & le charme de l'ouvrage dérobent l'art de Richardson à ceux qui sont le plus faits pour l'appercevoir. Plusieurs fois j'ai commencé la lecture de Clarisse pour me former ; autant de fois j'ai oublié mon projet à la vingtieme page ; j'ai seulement été frappé, comme tous les lecteurs ordinaires, du génie qu'il y a à avoir imaginé une jeune fille remplie de sagesse & de prudence, qui ne fait pas une seule démarche qui ne soit fausse, sans qu'on puisse l'accuser, parce qu'elle a des parens inhumains, & un homme abominable pour amant ; à avoir donné à cette jeune prude l'amie la plus vive & la plus folle, qui ne dit & ne fait rien que de raisonnable, sans que la vraisemblance en soit blessée ; à celle-ci un honnête homme pour amant, mais un honnête homme empesé & ridicule que sa maîtresse désole, malgré l'agrément & la protection d'une mere qui l'appuie ; à avoir combiné dans ce Lovelace les qualités les plus rares & les vices les plus odieux, la bassesse avec la générosité, la profondeur & la frivolité, la violence & le sang froid, le bon sens

& la folie; à en avoir fait un ſcélérat qu'on hait, qu'on aime, qu'on admire, qu'on mépriſe, qui vous étonne, ſous quelque forme qu'il ſe préſente, & qui ne garde pas un inſtant la même; & cette foule de perſonnages ſubalternes, comme ils ſont caractériſés! combien il y en a! & ce Belford avec ſes compagnons, & Madame Howe & ſon Hickman, & Madame Norton, & les Harloves pere, mere, frere, ſœurs, oncles & tantes, & toutes les créatures qui peuplent le lieu de débauche! Quels contraſtes d'intérêts & d'humeurs! comme tous agiſſent & parlent! Comment une jeune fille, ſeule contre tant d'ennemis réunis, n'auroit-elle pas ſuccombé! Et encore quelle eſt ſa chûte!

Ne reconnoît-on pas ſur un fond tout divers la même variété de caracteres, la même force d'événemens & de conduite dans Grandiſſon?

Pamela eſt un ouvrage plus ſimple, moins étendu, moins intrigué; mais y a-t-il moins de génie? Or, ces trois ouvrages, dont un ſeul ſuffiroit pour immortaliſer, un ſeul homme les a faits.

Depuis qu'ils me ſont connus, ils ont été ma pierre de touche; ceux à qui ils déplaiſent, ſont jugés pour moi. Je n'en ai jamais parlé à un homme que j'eſtimaſſe, ſans trembler que ſon jugement ne ſe rapportât pas au mien. Je n'ai jamais rencontré perſonne qui partageât mon enthouſiaſme, que je n'aie été tenté de le ſerrer entre mes bras & de l'embraſſer.

Richardſon n'eſt plus. Quelle perte pour les lettres & pour l'humanité! Cette perte m'a touché comme s'il eût été mon frere. Je le portois en mon cœur ſans l'avoir vu, ſans le connoître que par ſes ouvrages.

Je n'ai jamais rencontré un de ſes compatriotes, un

un des miens qui eût voyagé en Angleterre, sans lui demander : Avez-vous vu le poëte Richardson ? ensuite : Avez-vous vu le Philosophe Hume ?

Un jour, une femme d'un goût & d'une sensibilité peu commune, fortement préoccupée de l'histoire de Grandisson, qu'elle venoit de lire, dit à un de ses amis qui partoit pour Londres : « Je vous prie de voir de ma part Miss Emilie, M. Belford, & sur-tout Miss Howe, si elle vit encore. »

Une autre fois, une femme de ma connoissance, qui s'étoit engagée dans un commerce de lettres qu'elle croyoit innocent, effrayée du sort de Clarisse, rompit ce commerce tout au commencement de la lecture de cet ouvrage.

Est-ce que deux amies ne se sont pas brouillées, sans qu'aucun des moyens que j'ai employés pour les rapprocher m'ait réussi, parce que l'une méprisoit l'histoire de Clarisse, devant laquelle l'autre étoit prosternée ?

J'écrivis à celle-ci, & voici quelques endroits de sa réponse.

» *La piété de Clarisse l'impatiente* ! Eh quoi ! veut-» elle donc qu'une jeune fille de dix-huit ans, élevée par des parens vertueux & chrétiens, timide, malheureuse sur la terre, n'ayant guere d'espérance de voir améliorer son sort que dans une autre vie, soit sans religion & sans foi ? Ce sentiment est si grand, si doux, si touchant en elle ; ses idées de religion sont si saines & si pures ; ce sentiment donne à son caractere une nuance si pathétique ! Non, non, vous ne me persuaderez jamais que cette façon de penser soit d'une ame bien née.

» *Elle rit, quand elle voit cette enfant désespérée de la malédiction de son pere !* Elle rit, & c'est une mere. Je vous dis que cette femme ne peut

» jamais être mon amie : je rougis qu'elle l'ait » été. Vous verrez que la malédiction d'un pere » respecté, une malédiction qui semble s'être déja » accomplie en plusieurs points importans, ne » doit pas être une chose terrible pour un enfant » de ce caractere! & qui sait si Dieu ne ratifiera » pas dans l'éternité la sentence prononcée par » son pere ?

» *Elle trouve extraordinaire que cette lecture m'ar-* » *rache des larmes* ! Et ce qui m'étonne toujours, » moi, quand j'en suis aux derniers instants de » cette innocente, c'est que les pierres, les murs, » les carreaux insensibles & froids sur lesquels je » marche ne s'émeuvent pas, & ne joignent pas » leur plainte à la mienne. Alors tout s'obscurcit » autour de moi; mon ame se remplit de ténebres, » & il me semble que la nature se voile d'un crêpe » épais.

» *A son avis, l'esprit de Clarisse consiste à faire* » *des phrases; & lorsqu'elle en a pu faire quelques-* » *unes, la voilà consolée.* C'est, je vous l'avoue, » une grande malédiction que de sentir & penser » ainsi; mais si grande, que j'aimerois mieux tout- » à-l'heure que ma fille mourût entre mes bras, que » de l'en savoir frappée. Ma fille!.... Oui, j'y ai » pensé, & je ne m'en dédis pas.

» Travaillez à présent, homme merveilleux, » travaillez, consumez-vous; voyez la fin de votre » carriere à l'âge où les autres commencent la » leur, afin qu'on porte de vos chefs-d'œuvres » des jugemens pareils. Nature, prépare pendant » des siecles un homme tel que Richardson; pour » le douer, épuise-toi; sois ingrate envers tes au- » tres enfans : ce ne sera que pour un petit nom- » bre d'ames comme la mienne, que tu l'auras » fait naître; & la larme qui tombera de mes yeux

» sera l'unique récompense de ses veilles «.

Et par proscript, elle ajoute : » Vous me de» mandez l'enterrement & le testament de Clarisse, » & je vous les envoie ; mais je ne vous pardon» nerois de ma vie d'en avoir fait part à cette » femme. Je me rétracte : lisez-lui vous-même ces » deux morceaux, & ne manquez pas de m'ap» prendre que ses ris ont accompagné Clarisse jus» que dans sa derniere demeure, afin que mon » aversion pour elle soit parfaite «.

Il y a, comme on voit, dans les choses de goût, ainsi que dans les choses religieuses, une espece d'intolérance, que je blâme, mais dont je ne me garantirois que par un effort de raison.

J'étois avec un ami, lorsqu'on me remit l'enterrement & le testament de Clarisse, deux morceaux que le traducteur François a supprimés, sans qu'on sache trop pourquoi. Cet ami est un des hommes les plus sensibles que je connoisse, & un des plus ardens fanatiques de Richardson : peu s'en faut qu'il ne le soit autant que moi. Le voilà qui s'empare des cahiers, qui se retire dans un coin, & qui lit. Je l'examinois : d'abord je vois couler des pleurs ; bientôt il s'interrompt, il sanglote ; tout-à-coup il se leve, il marche sans savoir où il va, il pousse des cris comme un homme désolé, & il adresse les reproches les plus amers à toute la famille des Harloves.

Je m'étois proposé de noter les beaux endroits des trois poëmes de Richardson ; mais le moyen ? Il y en a tant.

Je me rappelle seulement que la cent vingt-huitieme lettre, qui est de Madame Harvey à sa niece, est un chef-d'œuvre ; sans apprêt, sans art apparent, avec une vérité qui ne se conçoit pas, elle ôte à Clarisse toute espérance de réconcilia-

tion avec ses parens, seconde les vues de son ravisseur, la livre à sa méchanceté, la détermine au voyage de Londres, à entendre des propositions de mariage, &c. Je ne sais ce qu'elle ne produit pas ; elle accuse la famille, en l'excusant ; elle démontre la nécessité de la fuite de Clarisse, en la blâmant. C'est un des endroits, entre beaucoup d'autres, où je me suis écrié : *divin Richardson !* Mais pour éprouver ce transport, il faut commencer l'ouvrage, & lire jusqu'à cet endroit.

J'ai crayonné, dans mon exemplaire, la cent vingt-quatrieme lettre, qui est de Lovelace à son complice Léman, comme un morceau charmant : c'est-là qu'on voit toute la folie, toute la gaieté, toute la ruse, tout l'esprit de ce personnage. On ne sait si l'on doit aimer ou détester ce démon. Comme il séduit ce pauvre domestique ! C'est *le bon*, c'est *l'honnête Léman*. Comme il lui peint la récompense qui l'attend ! *Tu seras. Monsieur l'hôte de l'ours blanc ; on appellera ta femme Madame l'hôtesse.* Et puis, en finissant : *Je suis votre ami Lovelace.* Lovelace ne s'arrête point à de petites formalités, quand il s'agit de réussir ; tous ceux qui concourent à ses vues, sont ses amis.

Il n'y avoit qu'un grand Maître qui pût songer à associer à Lovelace cette troupe d'hommes perdus d'honneur & de débauche, ces viles créatures qui l'irritent par des railleries, & l'enhardissent au crime. Si Belford s'éleve seul contre son scélérat ami, combien il lui est inférieur ! Qu'il falloit de génie pour introduire & pour garder quelque équilibre entre tant d'intérêts opposés ! Et croit-on que ce soit sans dessein que l'auteur a supposé à son héros cette chaleur d'imagination, cette frayeur du mariage, ce goût effréné de l'in-

trigue & de la liberté, cette vanité démesurée, tant de qualités & de vices !

Poëtes, apprenez de Richardson à donner des confidens aux méchans, afin de diminuer l'horreur de leurs forfaits, en la divisant; & par la raison opposée, à n'en point donner aux honnêtes gens, afin de leur laisser tout le mérite de leur bonté.

Avec quel art ce Lovelace se dégrade & se releve ! Voyez la lettre 175. Ce sont les sentimens d'un Cannibale ; c'est le cri d'une bête féroce. Quatre lignes de postcript le transforment tout-à-coup en un homme de bien, ou peu s'en faut.

Grandisson & Pamela sont aussi deux beaux ouvrages ; mais je leur préfere *Clarisse*. Ici l'Auteur ne fait pas un pas qui ne soit de génie.

Cependant, on ne voit point arriver à la porte du Lord le vieux pere de Pamela, qui a marché toute la nuit ; on ne l'entend point s'adresser aux valets de la maison, sans éprouver les plus violentes secousses.

Tout l'épisode de Clémentine dans *Grandisson* est de la plus grande beauté.

Et quel est le moment où Clémentine & Clarisse deviennent deux créatures sublimes ? Le moment où l'une a perdu l'honneur, & l'autre la raison.

Je ne me rappelle point, sans frissonner, l'entrée de Clémentine dans la chambre de sa mere, pâle, les yeux égarés, le bras ceint d'une bande, le sang coulant le long de son bras, & dégouttant du bout de ses doigts, & son discours : *Maman, voyez, c'est le vôtre.* Cela déchire l'ame.

Mais pourquoi cette Clémentine est-elle si intéressan e dans sa folie ? C'est que n'étant plus maîtresse de ses pensées, de son esprit, ni des mou-

vemens de ſon cœur, s'il ſe paſſoit en elle quelque choſe honteuſe, elle lui échapperoit. Mais elle ne dit pas un mot qui ne montre de la candeur & de l'innocence, & ſon état ne permet pas de douter de ce qu'elle dit.

On m'a rapporté que Richardſon avoit paſſé pluſieurs années dans la ſociété, preſque ſans parler.

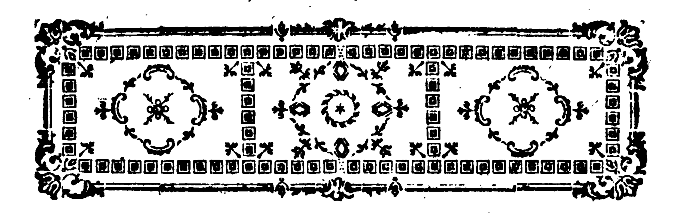
Il n'a pas eu toute la réputation qu'il méritoit. Quelle paſſion que l'envie! C'eſt la plus cruelle des Euménides: elle ſuit l'homme de mérite juſqu'au bord de ſa tombe; là elle diſparoît, & la juſtice des ſiecles s'aſſied à ſa place.

O Richardſon! ſi tu n'as pas joui, de ton vivant, de toute la réputation que tu méritois, combien tu ſeras grand chez nos neveux, lorſqu'ils te verront à la diſtance d'où nous voyons Homere? Alors, qui eſt-ce qui oſera arracher une ligne de ton ſublime ouvrage? Tu as eu plus d'admirateurs encore parmi nous que dans ta patrie, & je m'en réjouis. Siecles, hâtez-vous de couler, & d'amener avec vous les honneurs qui ſont dûs à Richardſon! J'en atteſte tous ceux qui m'écoutent: je n'ai point attendu l'exemple des autres pour te rendre hommage; dès aujourd'hui j'étois incliné au pied de ta ſtatue, je t'adorois, cherchant au fond de mon ame des expreſſions qui répondiſſent à l'étendue de l'admiration que je te portois, & je n'en trouvois point. Vous, qui parcourez ces lignes que j'ai tracées ſans liaiſon, ſans deſſein & ſans ordre, à meſure qu'elles m'étoient inſpirées dans le tumulte de mon cœur, ſi vous avez reçu du Ciel une ame plus ſenſible que la mienne, effacez-les. Le génie de Richardſon a étouffé ce que j'en avois. Ses fantômes errent ſans ceſſe dans mon imagination; ſi je veux écrire,

j'entends la plainte de Clémentine ; l'ombre de Clariſſe m'apparoît ; je vois marcher devant moi Grandiſſon ; Lovelace me trouble, & la plume s'échappe de mes doigts. Et vous, ſpectre plus doux, Emilie, Charlotte, Pamela, chere Miſs Howe, tandis que je converſe avec vous, les années du travail & de la moiſſon des lauriers ſe paſſent ; & je m'avance vers le dernier terme, ſans rien tenter qui puiſſe me recommander auſſi aux tems à venir.

FIN.

CHOIX
DE QUELQUES ARTICLES
DE
PHILOSOPHIE,
EXTRAITS
DU DICTIONNAIRE
ENCYCLOPÉDIQUE.



PHILOSOPHIE
DES
ÉGYPTIENS.

L'Histoire de l'Egypte eſt, en général, un chaos, où la chronologie, la religion & la philoſophie ſont particuliérement remplies d'obſcurités & de confuſion.

Les Egyptiens voulurent paſſer pour les peuples les plus anciens de la terre, & ils en impoſerent ſur leur origine. Leurs Prêtres furent jaloux de conſerver la vénération qu'on avoit pour eux, & ils ne tranſmirent à la connoiſſance des peuples, que le vain & pompeux étalage de leur culte. La réputation de leur ſageſſe prétendue devenoit d'autant plus grande, qu'ils en faiſoient plus de myſtere, & ils ne la communiquerent qu'à un petit nombre d'hommes choiſis, dont ils s'aſſurerent la diſcrétion par les épreuves les plus longues & les plus rigoureuſes.

Les Egyptiens eurent des Rois, un gouvernement, des loix, des ſciences, des arts, long-tems avant que d'avoir aucune écriture; en conſéquence, des fables accumulées pendant une longue ſuite de ſiecles, corrompirent leurs tradi-

tions. Ce fut alors qu'ils recoururent à l'hiéroglyphe; mais l'intelligence n'en fut, ni assez facile, ni assez générale pour se conserver.

Les différentes contrées de l'Egypte souffrirent de fréquentes inondations; ses anciens monumens furent renversés; ses premiers habitans se disperserent; un peuple étranger s'établit dans ses provinces désertes; des guerres qui succéderent, répandirent, parmi les nouveaux Egyptiens, des transfuges de toutes les nations circonvoisines. Les connoissances, les coutumes, les usages, les cérémonies, les idiomes se mêlerent & se confondirent. Le vrai sens de l'hiéroglyphe, confié aux seuls Prêtres, s'évanouit; on fit des efforts pour le retrouver. Ces tentatives donnerent naissance à une multitude incroyable d'opinions & de sectes. Les Historiens écrivirent les choses comme elles étoient de leur tems; mais la rapidité des événemens jetta dans leurs écrits une diversité nécessaire. On prit ces différences pour des contradictions; on chercha à concilier sur une même date, ce qu'il falloit rapporter à plusieurs époques. On étoit égaré dans un labyrinthe de difficultés réelles; on en compliqua les détours pour soi-même & pour la postérité, par les difficultés imaginaires qu'on se fit.

L'Egypte étoit devenue une énigme indéchiffrable pour l'Egyptien même, voisin encore de la naissance du monde, selon notre chronologie. Les pyramides portoient, au tems d'Hérodote, des inscriptions dans une langue & des caracteres inconnus; le motif qu'on avoit eu d'élever ces masses énormes, étoit ignoré. A mesure que les tems s'éloignoient, les siecles se projettoient les uns sur les autres; les événemens, les noms, les hommes, les époques, dont rien ne fixoit la distance, se rapprochoient imperceptiblement, & ne se dis-

tinguoient plus ; toutes les transactions sembloient se précipiter pêle-mêle dans un abyme obscur, au fond duquel les Hyérophantes faisoient appercevoir à l'imagination des naturels, & à la curiosité des étrangers, tout ce qu'il falloit qu'ils y vissent pour la gloire de la nation, & pour leur intérêt.

Cette supercherie soutint leur ancienne réputation. On vint de toutes les contrées du monde connu chercher la sagesse en Egypte. Les Prêtres Egyptiens eurent pour disciples, Moïse, Orphée, Linus, Platon, Pythagore, Démocrite, Thalès; en un mot, tous les Philosophes de la Grece. Ces Philosophes, pour accréditer leurs systêmes, s'appuyerent de l'autorité des Hyérophantes. De leur côté, les Hyérophantes profiterent du témoignage même des Philosophes, pour s'attribuer leurs découvertes. Ce fut ainsi que les opinions qui divisoient les sectes de la Grece, s'établirent successivement dans les gymnases de l'Egypte. Le platonisme, & le pythagorisme sur-tout, y laisserent des traces profondes ; ces doctrines porterent des nuances plus ou moins fortes sur celles du pays. Les nuances qu'elles affecterent d'en prendre, acheverent la confusion. Jupiter devint Osiris ; on prit Typhon pour Pluton. On ne vit plus de différence entre l'Adès & l'Amenthès. On fonda, de part & d'autre, l'identité sur les analogies les plus légeres. Les Philosophes de la Grece ne consulterent là-dessus que leur sécurité & leurs succès ; les Prêtres de l'Egypte, que leur intérêt & leur orgueil. La sagesse versatile de ceux-ci changea au gré des conjonctures. Maîtres des livres sacrés, seuls initiés à la connoissance des caracteres dans lesquels ils étoient écrits, séparés du reste des hommes, & renfermés dans des séminaires, dont la puissance des Souverains faisoit à peine entr'ou-

vrir les portes, rien ne les compromettoit. Si l'autorité les contraignoit à admettre à la participation de leurs mysteres quelque esprit naturellement ennemi du mensonge & de la charlatanerie, ils le corrompoient, & le déterminoient à seconder leurs vues, ou ils le rebutoient par des devoirs pénibles & un genre de vie austere. Le Néophite le plus zélé étoit forcé de se retirer, & la doctrine ésotérique ne transpiroit jamais.

Tel étoit, à peu près, l'état des choses en Egypte, lorsque cette contrée fut inondée de Grecs & de Barbares qui y entrerent à la suite d'Alexandre; source nouvelle de révolutions dans la théologie & la philosophie égyptiennes. La philosophie orientale pénétra dans les sanctuaires d'Egypte, quelques siecles avant la naissance de Jesus-Christ. Les notions judaïques & cabalistiques s'y introduisirent sous les Ptolemées. Au milieu de cette guerre intestine & générale, que la naissance du christianisme suscita entre toutes les sectes des Philosophes, l'ancienne doctrine égyptienne se défigura de plus en plus. Les Hyérophantes, devenus Syncrétistes, chargerent leur Théologie d'idées philosophiques, à l'imitation des Philosophes qui remplissoient leur Philosophie d'idées théologiques. On négligea les livres anciens. On écrivit le systême nouveau en caracteres sacrés; & bientôt ce systême fut le seul dont les Hyérophantes conserverent quelque connoissance. Ce fut dans ces circonstances que Sanchoniaton, Manéthon, Asclépiade, Palefate, Chérémon, Hécatée publierent leurs ouvrages. Ces Auteurs écrivoient d'une chose que ni eux, ni personne n'entendoient déja plus. Qu'on juge par-là de la certitude des conjonctures de nos Auteurs modernes, Kircher, Marsham & Witsius, qui

n'ont travaillé qu'après des monumens mutilés, & que sur les fragmens très-suspects des disciples des derniers Hyérophantes.

Theut, qu'on appelle aussi *Thoyt* & *Thoot*, passe pour le premier fondateur de la sagesse égyptienne. On dit qu'il fut Chef du conseil d'Osiris; que ce Prince lui communiqua ses vues; que Thoot imagina plusieurs arts utiles; qu'il donna des noms à la plupart des êtres de la Nature; qu'il apprit aux hommes à conserver la mémoire des faits par la voie du symbole; qu'il publia des loix; qu'il institua les cérémonies religieuses; qu'il observa le cours des astres; qu'il cultiva l'olivier; qu'il inventa la lyre & l'art palestrique, & qu'en reconnoissance de ses travaux, les peuples de l'Egypte le placerent au rang des Dieux, & donnerent son nom au premier mois de leur année.

Ce Theut fut un des Hermès de la Grece, & c'est au sentiment de Cicéron, le cinquieme Mercure des Latins. Mais, à juger de l'antiquité de ce personnage, par les découvertes qu'on lui attribue, Marsham a raison de prétendre que Cicéron s'est trompé.

L'Hermès, fils d'Agathodemon, & pere de Tat, ou le second Mercure, succede à Thoot dans les Annales historiques ou fabuleuses de l'Egypte. Celui-ci perfectionna la Théologie, découvrit les premiers principes de l'Arithmétique & de la Géométrie, sentit l'inconvénient des images symboliques, leur substitua l'hyérogliphe, & éleva des colonnes sur lesquelles il fit graver, dans les nouveaux caracteres qu'il avoit inventés, les choses qu'il crut dignes de passer à la postérité; ce fut ainsi qu'il se proposa de fixer l'inconstance de la tradition: les peuples lui dresserent des autels, & célébrerent des fêtes en son honneur.

L'Egypte fut désolée par des guerres intestines & étrangeres. Le Nil rompit ses digues, il se fit des ouvertures qui submergerent une grande partie de la contrée. Les colonnes d'Agathodemon furent renversées ; les sciences & les arts se perdirent ; & l'Egypte étoit presque retombée dans sa premiere barbarie, lorsqu'un homme de génie s'avisa de recueillir les débris de la sagesse ancienne ; de rassembler les monumens dispersés ; de rechercher la clef des Hiéroglyphes, d'en augmenter le nombre, & d'en confier l'intelligence & le dépôt à un college de Prêtres. Cet homme fut le troisieme fondateur de la sagesse des Egyptiens. Les peuples le mirent aussi au nombre des Dieux, & l'adorerent sous le nom d'*Hermès Trismégiste.*

Tel fut donc, selon toute apparence, l'enchaînement des choses. Le tems qui efface les défauts des grands hommes, & qui releve leurs qualités, augmenta le respect que les Egyptiens portoient à la mémoire de leurs fondateurs, & ils en firent des Dieux. Le premier de ces Dieux inventa les arts de nécessité ; le second fixa les événemens par des symboles ; le troisieme substitua au symbole l'hiéroglyphe, plus commode ; & s'il m'étoit permis de pousser la conjecture plus loin, je ferois entrevoir le motif qui détermina les Egyptiens à construire leurs pyramides ; & pour venger ces peuples des reproches qu'on leur a faits, je représenterois ces masses énormes dont a tant blâmé la vanité, la pesanteur, les dépenses & l'inutilité, comme les monumens destinés à la conservation des sciences, des arts, & de toutes les connoissances utiles à la nation Egyptienne.

En effet, lorsque les monumens du premier ou du second Mercure eurent été détruits, de quel côté se dûrent porter les vues des hommes pour

se

ſe garantir de la barbarie dont on les avoit retirés, conſerver les lumieres qu'ils acquéroient de jour en jour, prévenir les ſuites des révolutions fréquentes auxquelles ils étoient expoſés dans ces tems reculés où tous les peuples ſembloient ſe mouvoir ſur la ſurface de la terre, & obvier aux événemens deſtructeurs dont la nature de leur climat les menaçoit particuliérement ? Fut-ce de chercher un autre moyen, ou de perfectionner celui qu'ils poſſédoient ? Fut-ce d'aſſurer de la durée à l'hiéroglyphe, ou de paſſer de l'hiéroglygphe à l'écriture ? Mais l'intervalle de l'hiéroglyphe à l'écriture eſt immenſe. La métaphyſique qui rapprocheroit ces découvertes, & qui les enchaîneroit l'une à l'autre, ſeroit mauvaiſe. La figure ſymbolique eſt une figure de la choſe. Il y a le même rapport entre la choſe & l'hiéroglyphe : mais l'écriture eſt une expreſſion des voix. Ici le rapport change ; ce n'eſt plus un art inventé qu'on perfectionne ; c'eſt un nouvel art qu'on invente, & un art qui a ce caractere particulier que l'invention eût dû être totale & complette. C'eſt une obſervation de M. Duclos, de l'Académie Françoiſe, qui me paroît avoir jetté ſur cette matiere un coup d'œil plus philoſophique qu'aucun de ceux qui l'ont précédé.

Le génie rare, capable de réduire à un nombre borné l'infinie variété des ſons d'une langue, de leur donner des ſignes, de fixer pour lui-même la valeur de ces ſignes, & d'en rendre aux autres l'intelligence commune & familiere, ne s'étant point rencontrée chez les Egyptiens, dans la circonſtance où il leur auroit été le plus utile ; ces peuples, preſſés entre l'inconvénient & la néceſſité d'attacher la mémoire des faits à des monumens, ne durent naturellement penſer qu'à en conſtruire

d'assez solides pour résister éternellement aux plus grandes révolutions. Tout semble concourir à fortifier cette opinion ; l'usage antérieur de confier à la pierre & au relief l'histoire des connoissances & des transactions : les figures symboliques qui subsistent encore au milieu des plus anciennes ruines du monde ; celles de Persépolis, où elles représentent les principes du gouvernement ecclésiastique & civil ; les colonnes sur lesquelles Theut grava les premiers caracteres hiéroglyphiques ; la forme des nouvelles pyramides sur lesquelles on se proposa, si ma conjecture est vraie, de fixer l'état des sciences & des arts en Egypte ; leurs angles propres à marquer les points cardinaux du monde, & qu'on a employés à cet usage ; la dureté de leurs matériaux qui n'ont pu se tailler au marteau, mais qu'il a fallu couper à la scie ; la distance des carrieres d'où ils ont été tirés, aux lieux où ils ont été mis en œuvre ; la prodigieuse solidité des édifices qu'on en a construits ; leur simplicité, dans laquelle on voit que la seule chose qu'on se soit proposée, c'est d'avoir beaucoup de solidité & de surface ; le choix de la figure pyramidale ou d'un corps qui a une base immense & qui se termine en pointe ; le rapport de la base à la hauteur ; les frais immenses de la construction ; la multitude d'hommes & la durée du tems que ce travail a consommés ; la similitude & le nombre de ces édifices ; les machines dont ils supposent l'invention ; un goût décidé pour les choses utiles, qui se reconnoît à chaque pas qu'on fait en Egypte ; l'inutilité prétendue de toutes ces pyramides comparées avec la haute sagesse des peuples : tout bon esprit qui passera ces circonstances, ne doutera pas un moment que ces monumens n'aient été construits pour être couverts un

jour de la ſcience politique, civile & religieuſe de la contrée; que cette reſſource ne ſoit la ſeule qui ait pu s'offrir à la penſée, chez des peuples qui n'avoient point encore d'écriture, & qui avoient vu leurs premiers édifices renverſés; qu'il ne faille regarder les pyramides comme bibles de l'Egypte, dont les tems & les révolutions avoient peut-être détruit les caracteres pluſieurs ſiecles avant l'invention de l'écriture; que c'eſt la raiſon pour laquelle cet événement ne nous a point été tranſmis; en un mot, que ces maſſes, loin d'éterniſer l'orgueil ou la ſtupidité de ces peuples, ſont des monumens de leur prudence & du prix ineſtimable qu'ils attachoient à la conſervation de leurs connoiſſances. Et la preuve qu'ils ne ſe ſont point trompés dans leur raiſonnement, c'eſt que leur ouvrage a réſiſté, pendant une ſuite innombrable de ſiecles, à l'action deſtructive des élémens qu'ils avoient prévus, & qu'il n'a été endommagé que par la barbarie des hommes, contre laquelle les ſages Egyptiens, ou n'ont point penſé à prendre des précautions, ou ont ſenti l'impoſſibilité d'en prendre de bonnes. Tel eſt notre ſentiment ſur la conſtruction des pyramides de l'Egypte : il ſeroit bien étonnant que, dans le grand nombre de ceux qui ont écrit de ces édifices, perſonne n'eût rencontré une conjecture qui ſe préſente ſi naturellement.

Si l'on fait remonter l'inſtitution des Prêtres Egyptiens juſqu'au tems d'Hermès Triſmégiſte, il n'y eut dans l'Etat aucun ordre de citoyens plus ancien que l'ordre eccléſiaſtique; & ſi l'on examine avec attention quelques-unes des loix fondamentales de cette inſtitution, on verra combien il étoit impoſſible que l'ordre des Hyérophantes ne devînt pas nombreux, puiſſant, redouta-

ble, & qu'il n'entraînât pas tous les maux dont l'Egypte fut désolée.

Il n'en étoit pas dans l'Egypte ainsi que dans les autres contrées du monde païen, où un temple n'avoit qu'un Prêtre & qu'un Dieu. On adoroit dans un seul temple *égyptien* un grand nombre de Dieux. Il y avoit un Prêtre au moins pour chaque Dieu, & un séminaire de Prêtres pour chaque temple. Combien n'étoit-il pas facile de prendre trop de goût pour un état où l'on vivoit aisément sans rien faire; où placé à côté de l'autel, on partageoit l'hommage avec l'idole, & l'on voyoit les autres hommes prosternés à ses pieds; où l'on en imposoit aux Souverains mêmes; où l'on étoit regardé comme Ministre d'en haut & l'Interprete de la volonté du Ciel; où le caractere sacré dont on étoit revêtu, permettoit beaucoup d'injustices, & mettoit presque toujours à couvert du châtiment; où l'on avoit la confiance des peuples; où l'on dominoit sur les familles dont on possédoit les secrets; en un mot, où l'on réunissoit en sa personne, la considération, l'autorité, l'opulence, la fainéantise & la sécurité. D'ailleurs, il étoit permis aux Prêtres *Egyptiens* d'avoir des femmes, & il est d'expérience que les femmes des Ministres sont très-fécondes.

Mais, pour que l'Hyérophantisme engloutît tous les autres états, & ruinât plus sûrement encore la nation, la prêtrise égyptienne fut une de ces professions dans lesquelles les fils étoient obligés de succéder à leurs peres. Le fils d'un Prêtre étoit Prêtre-né; ce qui n'empêchoit point qu'on ne pût entrer dans l'ordre ecclésiastique sans être de famille sacerdotale. Cet ordre enlevoit donc continuellement des membres aux autres professions, & ne leur en restituoit jamais aucun.

Mais il en étoit des biens & des acquisitions ainsi que des personnes. Ce qui avoit appartenu une fois aux Prêtres, ne pouvoit plus retourner aux laïcs. La richesse des Prêtres alloit toujours en croissant, comme leur nombre. D'ailleurs, la masse des superstitions lucratives d'une contrée suit la proportion de ses Prêtres, de ses devins, de ses augures & de ses diseurs de bonne aventure, & de tous ceux en général qui tirent leur subsistance de leur commerce avec le Ciel.

Ajoutons à ces considérations, qu'il n'y avoit peut-être sur la surface de la terre aucun sol plus favorable à la superstition que l'Egypte. Sa fécondation étoit un prodige annuel. Les phénomenes qui accompagnoient naturellement l'arrivée des eaux, leur séjour & leur retraite, portoient les esprits à l'étonnement. L'émigration réguliere des lieux bas vers les lieux hauts; l'oisiveté de cette demeure; le tems qu'on y donnoit à l'étude de l'astronomie; la vie sédentaire qu'on y menoit; les météores, les exhalaisons, les vapeurs sombres & mal-saines qui s'éleverent de la vase de toute une vaste contrée trempée d'eau, & frappée d'un Soleil ardent; les monstres qu'on y voyoit éclore; une infinité d'événemens produits dans le mouvement général de toute l'Egypte, s'enfuyant à l'arrivée de son fleuve, & redescendant des montagnes, à mesure que les plaines se découvroient; tant de causes ne pouvoient manquer de rendre cette nation superstitieuse; car la superstition est par-tout une suite nécessaire des phénomenes surprenans dont les raisons sont ignorées.

Mais lorsque dans une contrée, le rapport de ceux qui travaillent à ceux qui ne font rien, va toujours en diminuant, il faut, à la longue, que les

bras qui s'occupent ne puissent plus suppléer à l'inaction de ceux qui demeurent oisifs, & que la condition de la fainéantise y devienne onéreuse à elle-même. Ce fut aussi ce qui arriva en Égypte; mais le mal étoit alors trop grand pour y remédier. Il fallut abandonner les choses à leur torrent. Le gouvernement en fut ébranlé. L'indigence & l'esprit d'intérêt engendrerent parmi les Prêtres l'esprit d'intolérance. Les uns prétendirent qu'on adorât exclusivement les grues; d'autres voulurent qu'il n'y eût de vrai Dieu que le crocodile. Ceux-ci ne prêcherent que le culte des chats, & anathématiserent le culte des oignons. Ceux-là condamnerent les mangeurs de feves à être brûlés comme des impies. Plus ces articles de croyance étoient ridicules, plus les Prêtres y mirent de chaleur. Les séminaires se souleverent les uns contre les autres; les peuples crurent qu'il s'agissoit du renversement des autels & de la ruine de la religion, tandis qu'au fond il n'étoit question entre les Prêtres que de s'attirer la confiance & les offrandes des peuples. On prit les armes; on se battit, & la terre fut arrosée de sang.

L'Egypte fut superstitieuse dans tous les tems; parce que rien ne nous garantit entiérement de l'influence du climat, & qu'il n'y a guere de notions antérieures dans notre esprit à celles qui nous viennent du spectacle journalier du sol que nous habitons. Mais le mal n'étoit pas aussi général sous les premiers dépositaires de la sagesse trimégiste, qu'il le devint sous les derniers Hyérophantes.

Les anciens Prêtres de l'Egypte prétendoient que leurs Dieux étoient adorés même des barbares. En effet, le culte en étoit répandu dans la Chaldée, dans presque toutes les contrées de l'A-

ſie; & l'on en retrouve aujourd'hui des traces très-diſtinctes parmi les cérémonies religieuſes de l'Inde. Ils regardoient Oſiris, Iſis, Orus, Hermès, Anubis, comme des ames céleſtes qui avoient généreuſement abandonné le ſéjour de la félicité ſuprême, pris un corps humain, & accepté toute la miſere de notre condition, pour converſer avec nous, nous inſtruire de la nature du juſte & de l'injuſte, nous communiquer les ſciences & les arts, nous donner des loix, & nous rendre plus ſages & moins malheureux. Ils ſe diſoient deſcendans de ces êtres immortels, & les héritiers de leur divin eſprit : doctrine excellente à débiter aux peuples ; auſſi n'y avoit-il anciennement aucun culte ſuperſtitieux dont les Miniſtres n'euſſent quelque prétention de cette nature : ils réunirent quelquefois la ſouveraineté avec le ſacerdoce. Ils étoient diſtribués en différentes claſſes employées à différens exercices, & diſtinguées par des marques particulieres. Ils avoient renoncé à toute occupation manuelle & profane. Ils erroient ſans ceſſe entre les ſimulacres des Dieux, la démarche compoſée, l'air auſtere, la contenance droite, & les mains renfermées ſous leurs vêtemens. Une de leurs fonctions principales étoit d'exhorter les peuples à garder un attachement inviolable pour les uſages du pays ; & ils avoient un aſſez grand intérêt à bien remplir ce devoir du ſacerdoce. Ils obſervoient le Ciel pendant la nuit ; ils avoient des purifications pour le jour. Ils célébroient un office, qui conſiſtoit à chanter quelques hymnes le matin, à midi, l'après-midi & le ſoir. Ils rempliſſoient les intervalles par l'étude de l'arithmétique, de la géométrie & de la phyſique expérimentale. . . . Leur vêtement étoit propre & modeſte ; c'étoit une étoffe de lin. Leur chauſſure

étoit une nate de jonc. Ils pratiquoient ſur eux la circonciſion. Ils ſe raſoient tout le corps. Ils s'abluoient d'eau froide trois fois par jour. Ils buvoient peu de vin. Ils s'interdiſoient le pain dans les tems de purification, ou ils y mettoient de l'hyſope. L'huile & le poiſſon leur étoient abſolument défendus. Ils n'oſoient pas même ſemer des feves. Voici l'ordre & la marche de leurs proceſſions.

Les Chantres étoient à la tête, ayant à la main quelques ſymboles de l'art muſical. Les Chantres étoient particuliérement verſés dans les deux livres de Mercure, qui renfermoient les hymnes des Dieux & les maximes des Rois.

Ils étoient ſuivis des Tireurs d'horoſcopes portant la palme & le cadran ſolaire, les deux ſymboles de l'aſtrologie judiciaire. Ceux-ci étoient ſavans dans les quatre livres de Mercure ſur les mouvemens des aſtres, leur lumiere, leur coucher, leur lever, les conjonctions, & les oppoſitions de la lune & du ſoleil.

Après les Tireurs d'horoſcopes, marchoient les Scribes des choſes ſacrées, une plume ſur la tête, l'écriture, l'encrier & le jonc à la main. Ils avoient la connoiſſance de l'hiéroglyphe, du cours du ſoleil, de la lune & des autres planetes, de la topographie de l'Egypte & des lieux conſacrés, des meſures, & de quelques autres objets relatifs à la politique & à la religion.

Après les Horoſcopiſtes venoient ceux qu'on appelloit les *Stotites*, avec les ſymboles de la juſtice & les coupes des libations. Ils n'ignoroient rien de ce qui concerne le choix des victimes, la diſcipline des temples, le culte divin, les prémices, les hymnes, les prieres, les fêtes, les pompes publiques, & autres matieres qui compoſoient dix des livres de Mercure.

Les Prophetes fermoient la procession. Ils avoient la poitrine nue; ils portoient dans leur sein découvert *l'hydia*; ceux qui veilloient aux pains sacrés les accompagnoient. Les Prophetes étoient initiés à tout ce qui a rapport à la nature des Dieux & à l'esprit des loix; ils présidoient à la répartition des impôts, & les livres sacerdotaux qui contenoient leur science, étoient au nombre de dix.

Toute la sagesse *égyptienne* formoit quarante-deux volumes, dont les six derniers, à l'usage des Pastophores, traitoient de l'anatomie, de la médecine, des maladies, des remedes, des instrumens, des yeux & des femmes. Ces livres étoient gardés dans les temples. Les lieux où ils étoient déposés n'étoient accessibles qu'aux anciens d'entre les Prêtres. On n'initioit que les Naturels du pays, qu'on faisoit passer auparavant par de longues épreuves. Si la recommandation d'un Souverain contraignoit à admettre dans un séminaire quelque personnage étranger, on n'épargnoit rien pour le rebuter. On enseignoit d'abord au Néophite l'épistotographie, ou la forme & la valeur des caracteres ordinaires. De-là, il passoit à la connoissance de l'Ecriture sainte, ou de la science du sacerdoce, & son cours de Théologie finissoit par des traités de l'hiéroglyphe, ou du style lapidaire, qui se divisoit en caracteres parlans, symboliques, imitatifs & allégoriques.

Leur Philosophie morale se rapportoit principalement à la commodité de la vie & à la science du gouvernement. Si l'on considere qu'au sortir de leur école, Thalès sacrifie aux Dieux, pour avoir trouvé le moyen de décrire le cercle, & de mesurer le triangle; & que Pythagore immola cent bœufs, pour avoir découvert la propriété du

quarré de l'hypothénuse, on n'aura pas une haute opinion de leur géométrie. Leur astronomie se réduisoit à la connoissance du lever & du coucher des astres, des aspects des planetes, des solstices, des équinoxes, des parties du zodiaque; connoissances qu'ils appliquoient à des calculs astrologiques & généthliaques. Eudoxe publia les premieres idées systématiques sur le mouvement des corps célestes : Thalès prédit la premiere éclipse; soit que le dernier en eût inventé la méthode, soit qu'il l'eût apprise en Egypte, qu'étoit-ce que l'astronomie *égyptienne* ? Il y a toute apparence que leurs observations ne doivent leur réputation qu'à l'inexactitude de celles qu'on faisoit ailleurs. La gamme de leur musique avoit trois tons, & leur lyre trois cordes. Il y avoit long-tems que Pythagore avoit cessé d'être leur disciple, lorsqu'il s'occupoit encore à chercher les rapports des intervalles des sons. Un long usage d'embaumer les corps auroit dû perfectionner leur médecine; cependant, ce qu'on en peut dire de mieux, c'est qu'ils avoient des Médecins pour chaque partie du corps & pour chaque maladie. C'étoit, du reste, un tissu de pratiques superstitieuses, très-commodes pour pallier l'inefficacité des remedes & l'ignorance du Médecin. Si le malade ne guérissoit pas, c'est qu'il avoit la conscience en mauvais état. Tout ce que Borrichius a débité de leur chymie, n'est qu'un délire érudit; il est démontré que la question de la transmutation des métaux n'avoit point été agitée avant le regne de Constantin. On ne peut nier qu'ils n'aient pratiqué, de tems immémorial, l'astrologie judiciaire; mais les en estimerons-nous beaucoup davantage ? Ils ont eu d'excellens Magiciens, témoin leur querelle avec Moïse en présence de Pharaon, & la

métamorphose de leurs verges en serpens. Ce tour de sorcier est un des plus forts dont il soit fait mention dans l'Histoire. Ils ont eu deux Théologies, l'une ésotérique, & l'autre exotérique. La premiere consistoit à n'admettre d'autre Dieu que l'Univers, d'autres principes des êtres que la matiere & le mouvement. Osiris étoit le soleil, la lune étoit Isis. Ils disoient qu'au commencement tout étoit confondu : le ciel & la terre n'étoient qu'un ; mais dans le tems les élémens se séparerent ; l'air s'agita ; sa partie ignée portée au centre, forma les astres, & alluma le soleil. Son sédiment grossier ne resta pas sans mouvement. Il se roula sur lui-même, & la terre parut. Le soleil échauffa cette masse inerte ; les germes qu'elle contenoit fermenterent, & la vie se manifesta sous une infinité de formes diverses. Chaque être vivant s'élança dans l'élément qui lui convenoit. Le monde, ajoutoient-ils, a ses révolutions périodiques, à chacune desquelles il est consumé par le feu. Il renaît de sa cendre, pour subir le même sort & la fin d'une autre révolution. Les révolutions n'ont point eu de commencement, & n'auront point de fin. La terre est un globe sphérique. Les astres sont des amas de feu. L'influence de tous les corps célestes conspire à la production & à la diversité des corps terrestres. Dans les éclipses de lune, ce corps est plongé dans l'ombre de la terre. La lune est une espece de terre planétaire.

Les Egyptiens persisterent dans le matérialisme, jusqu'à ce qu'on leur en eut fait sentir l'absurdité. Alors ils reconnurent un principe intelligent, l'ame du monde, présent à tout, animant tout, & gouvernant tout selon des loix immuables. Tout ce qui étoit, en émanoit ; tout ce qui cessoit d'être, y retournoit : c'étoit la source &

l'abyme des existences. Ils furent successivement Déistes, Platoniciens, Manichéens, selon les conjonctures & les systêmes dominans. Ils admirent l'immortalité de l'ame : ils prierent pour les morts. Leur Amenthès fut une espece d'enfer, ou d'élisée. Ils faisoient aux moribonds la recommandation de l'ame en ces termes : *Sol omnibus imperans, vos Dii universi qui vitam hominibus largimini, me accipite : & Diis æternis contubernalem futurum reddite.* Selon eux, les ames des justes rentroient dans le sein du grand principe, immédiatement après la séparation d'avec les corps. Celles des méchans se purifioient, ou se dépravoient encore davantage, en circulant dans le monde sous de nouvelles formes. La matiere étoit éternelle ; elle n'avoit été ni émanée, ni produite, ni créée. Le monde avoit eu un commencement, mais la matiere n'avoit point commencé, & ne pouvoit finir. Elle existoit par elle-même, ainsi que le principe immatériel. Le principe immatériel étoit l'être éternel qui informe ; la matiere étoit l'être éternel qui est informé. Le mariage d'Osiris & Isis étoit une allégorie de ce systême. Osiris & Isis engendrerent Orus, ou l'univers, qu'ils regardoient comme l'acte du principe actif appliqué au principe passif.

La maxime fondamentale de leur Théologie exotérique fut de ne rejetter aucune superstition étrangere ; conséquemment, il n'y eut point de Dieu persécuté sur la surface de la terre, qui ne trouvât un asyle dans quelque temple égyptien ; on lui en ouvroit les portes, pourvu qu'il se laissât habiller à la maniere du pays. Le culte qu'ils rendirent aux bêtes, & à d'autres êtres de la nature, fut une suite assez naturelle de l'hiéroglyphe : les figures hiéroglyphiques représentées sur

la pierre, désignerent dans les commencemens différens phénomenes de la nature; mais elles devinrent pour le peuple des représentations de la divinité, lorsque l'intelligence en fut perdue, & qu'elles n'eurent plus de sens; de-là, cette foule de Dieux de toute espece dont l'Egypte étoit remplie; de-là, ces contestations sanglantes qui s'éleverent entre les Prêtres, lorsque la partie laborieuse de la nation ne fut pas en état de fournir à ses propres besoins, & en même tems aux besoins de la portion oisive. *Summus utrinque inde furor, vulgo quod numina vicinorum odit uterque locus, cùm solos dicat habendos esse Deos quos ipse colit.*

Ce seroit ici le lieu de parler des antiquités *Egyptiennes*, & des Auteurs qui ont écrit de la *Théologie* & de la *Philosophie des Egyptiens*: mais la plupart des Auteurs ont disparu dans l'incendie de la bibliotheque d'Alexandrie; ce qui nous en reste est apocryphe, si l'on en excepte quelques fragmens conservés en citations dans d'autres ouvrages. Sanchoniaton est sans autorité. Manéthon étoit de Diospolis, ou de Sébennis: il vécut sous Ptolémée-Philadelphe. Il écrivit beaucoup de l'histoire de la Philosophie & de la Théologie des Egyptiens. Voici le jugement qu'Eusebe a porté de ses ouvrages: *Ex columnis*, dit Eusebe, *in Syriadicâ terrâ positis, quibus sacrâ dialecto sacræ erant notæ insculptæ à Thoot, primo Mercurio; post diluvium verò ex sacrâ linguâ in Græcam notis ibidem sacris versæ fuerunt; interque libros in adita Ægyptia relatæ ab Agatho dæmone, altero Mercurio Patre Tat; unde ipse ait libros scriptos ab avo Mercurii Trismegisti*.... Quel fonds pourrions-nous faire sur cette traduction de traduction de symboles en hiéroglyphes, d'hiéroglyphes en caracteres *égyp-*

tiens ſacrés, de caractères *égyptiens* ſacrés en lettres grecques ſacrées, de lettres grecques ſacrées en caractere ordinaire, quand l'ouvrage de Manéthon ſeroit parvenu juſqu'à nous?

La Table Iſiaque eſt une des antiquités *égyptiennes* les plus remarquables. Pierre Bembe la tira d'entre les mains d'un ouvrier qui l'avoit jettée parmi d'autres mitrailles. Elle paſſa de-là dans le cabinet de Vinicus, Duc de Mantoue. Les Impériaux s'emparerent de Mantoue en 1630, & la Table Iſiaque diſparut dans le ſac de cette ville: un Médecin du Duc de Savoie la recouvra longtems après, & la renferma parmi les antiquités de ſon Souverain, où elle exiſte apparemment. Que n'a-t-on point vu dans cette Table? C'eſt un nuage où les figures ſe ſont multipliées, ſelon qu'on avoit plus d'imagination & de connoiſſances. Rudbeck y a trouvé l'alphabet des Lappons; Fabricius les ſignes du Zodiaque & les mois de l'année; Herwart les propriétés de l'aimant & la polarité de l'aiguille aimantée; Kircher, Pignorius, Witſius, tout ce qu'ils ont voulu; ce qui n'empêchera pas ceux qui viendront après eux, d'y voir encore tout ce qu'ils voudront; c'eſt un morceau admirable pour ne laiſſer aux modernes, de leurs découvertes, que ce qu'on ne jugera pas digne d'être attribué aux anciens.



PHILOSOPHIE DES CANADIENS.

Nous devons la connoiſſance des ſauvages du Canada au Baron de la Houtan, qui a vécu parmi eux environ l'eſpace de dix ans. Il rapporte dans ſa relation quelques entretiens qu'il a eu ſur la religion avec un de ces ſauvages; & il paroît que la Baron n'avoit pas toujours l'avantage dans la diſpute. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt de voir un *Huron* abuſer aſſez ſubtilement des armes de notre dialectique pour combattre la religion chrétienne; les abſtractions & les termes de l'école lui ſont preſqu'auſſi familiers qu'à un Européen qui auroit médité ſur les livres de Scot. Cela a donné lieu de ſoupçonner le Baron de la Houtan d'avoir voulu jetter un ridicule ſur la religion dans laquelle il avoit été élevé, & d'avoir mis dans la bouche d'un ſauvage les raiſons dont il n'auroit oſé ſe ſervir lui-même.

La plupart de ceux qui n'ont vu ni entendu parler des ſauvages, ſe ſont imaginé que c'étoient des hommes couverts de poil, vivant dans les bois ſans ſociété comme des bêtes, & n'ayant de l'homme qu'une figure imparfaite: il ne paroît pas même que bien des gens ſoient revenus de cette idée. Les ſauvages, à l'exception des cheveux & des ſourcils, que pluſieurs même ont ſoin d'arracher, n'ont aucun poil ſur le corps; car s'il arrivoit par haſard qu'il leur en vînt quelqu'un, ils ſe l'ôte-

roient d'abord jusqu'à la racine. Ils naissent blancs comme nous ; leur nudité, les huiles dont ils se graissent, & les différentes couleurs dont ils se fardent, que le Soleil, à la longue, imprime dans leur peau, leur hâlent le teint : ils sont grands, d'une taille supérieure à la nôtre, ont les traits du visage fort réguliers, le nez aquilin ; ils sont bien faits en général, étant rare de voir parmi eux aucun boiteux, borgne, bossu, aveugle, &c.

A voir les sauvages du premier coup d'œil, il est impossible d'en juger à leur avantage, parce qu'ils ont le regard farouche, le port rustique, & l'abord si simple & si taciturne, qu'il seroit très-difficile à un Européen qui ne les connoîtroit pas, de croire que cette maniere d'agir est une espece de civilité à leur mode, dont ils gardent entr'eux toutes les bienséances, comme nous gardons chez nous les nôtres, dont ils se moquent beaucoup. Ils sont donc peu caressans, & font peu de démonstrations ; mais nonobstant cela ils sont bons, affables, & exercent envers les étrangers & les malheureux une charitable hospitalité, qui a de quoi confondre toutes les nations de l'Europe. Ils ont l'imagination assez vive ; ils pensent juste sur leurs affaires : ils vont à leur fin par des voies sûres : ils agissent de sang froid & avec un phlegme qui lasseroit notre patience. Par raison d'honneur & par grandeur d'ame, ils ne se fâchent presque jamais. Ils ont le cœur haut & fier, un courage à l'épreuve, une valeur intrépide, une constance dans les tourmens qui semble surpasser l'héroïsme, & une égalité d'ame, que ni l'adversité, ni la prospérité n'alterent jamais.

Toutes ces belles qualités seroient trop dignes d'admiration, si elles ne se trouvoient malheureusement accompagnées de quantité de défauts ; car ils

ils sont légers & volages, fainéans au delà de toute expression, ingrats avec excès, soupçonneux, traîtres, vindicatifs, & d'autant plus dangereux, qu'ils savent mieux couvrir & qu'ils couvrent plus long-tems leurs ressentimens. Ils exercent envers leurs ennemis des cruautés si inouies, qu'ils surpassent, dans l'invention de leurs tourmens, tout ce que l'histoire des anciens tyrans peut nous représenter de plus cruel. Ils sont brutaux dans leurs plaisirs, vicieux par ignorance & par malice; mais leur rusticité & la disette où ils sont de toutes choses, leur donne sur nous un avantage, qui est d'ignorer tous les raffinemens du vice qu'ont introduit le luxe & l'abondance. Voici maintenant à quoi se réduit leur philosophie & leur religion.

1°. Tous les sauvages soutiennent qu'il y a un Dieu : ils prouvent son existence par la composition de l'univers, qui fait éclater la toute-puissance de son Auteur ; d'où il s'ensuit, disent-ils, que l'homme n'a pas été fait par hasard, & qu'il est l'ouvrage d'un principe supérieur en sagesse & en connoissance, qu'ils appellent le *grand esprit*. Ce grand esprit contient tout ; il paroît en tout, il agit en tout, & il donne le mouvement à toutes choses ; enfin, tout ce qu'on voit & tout ce qu'on conçoit, est ce Dieu qui, subsistant sans bornes, sans limites & sans corps, ne doit point être représenté sous la figure d'un vieillard, ni de quelqu'autre chose que ce puisse être, quelque belle, vaste & étendue qu'elle soit : ce qui fait qu'ils l'adorent en tout ce qui paroît au monde. Cela est si vrai, que lorsqu'ils voient quelque chose de beau, de curieux & de surprenant, sur-tout le Soleil & les autres astres, ils s'écrient : *ô grand esprit, nous te voyons par-tout.*

2°. Ils disent que l'ame est immortelle, parce que si elle ne l'étoit pas, tous les hommes seroient également heureux en cette vie, puisque Dieu étant infiniment parfait & infiniment sage, n'auroit pu créer les uns pour les rendre heureux, & les autres pour les rendre malheureux. Ils prétendent donc que Dieu veut, par une conduite qui ne s'accorde pas avec nos lumieres, qu'un certain nombre de créatures souffrent en ce monde, pour les en dédommager en l'autre; ce qui fait qu'ils ne peuvent souffrir que les Chrétiens disent que tel a été bien malheureux d'être tué, brûlé, &c. prétendant que ce que nous croyons malheur, n'est malheur que dans nos idées; puisque rien ne se fait que par la volonté de cet être infiniment parfait, dont la conduite n'est ni bizarre ni capricieuse. Tout cela n'est point si sauvage.

3°. Le grand esprit a donné aux hommes la raison, pour les mettre en état de discerner le bien & le mal, & de suivre les regles de la justice & de la sagesse.

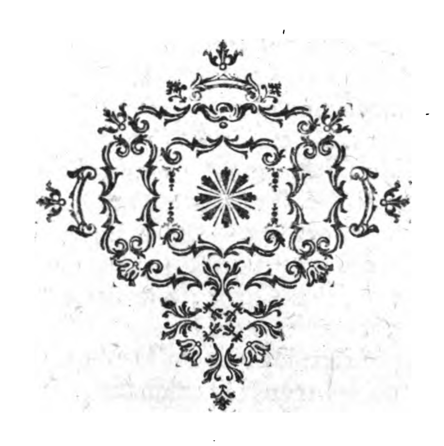
4°. La tranquillité de l'ame plaît infiniment à ce grand esprit. Il déteste, au contraire, le tumulte des passions, lequel rend les hommes méchans.

5°. La vie est un sommeil, & la mort un réveil qui nous donne l'intelligence des choses visibles & invisibles.

6°. La raison de l'homme ne pouvant s'élever à la connoissance des choses qui sont au dessus de la terre, il est inutile, & même nuisible, de chercher à pénétrer les choses invisibles.

7°. Après notre mort, nos ames vont dans un certain lieu, dans lequel on ne peut dire si les

bons ſont bien, & ſi les méchans ſont mal, parce que nous ignorons ſi ce que nous appellons *bien* ou *mal*, eſt regardé comme tel par le grand eſprit.



PHILOSOPHIE DES ÉTHIOPIENS.

Les Ethiopiens ont été les voisins des Egyptiens, & l'histoire de la Philosophie des uns n'est pas moins incertaine que l'histoire de la Philosophie des autres. Il ne nous est resté aucun monument digne de foi sur l'état des arts & des sciences en ces contrées. Tout ce qu'on nous raconte de l'Ethiopie paroît avoir été imaginé par ceux qui, jaloux de mettre Apollonius de Tyane en parallele avec Jesus-Christ, ont écrit la vie du premier d'après cette vue.

Si l'on considere les vies de la plupart des Législateurs, on les trouvera calquées, à peu près, sur un même modele ; & une regle de critique qui seroit assez sûre, ce seroit d'examiner scrupuleusement ce qu'elles auroient chacune de particulier, avant que de l'admettre comme vrai, & de rejetter comme faux tout ce qu'on y remarqueroit de commun. Il y a une forte présomption que ce qu'on attribue de merveilleux à tant de personnages différens, n'est vrai d'aucun.

Les Ethiopiens se prétendoient plus anciens que les Egyptiens, parce que leur contrée avoit été plus fortement frappée des rayons du soleil, qui donne la vie à tous les êtres.

D'où l'on voit que ces peuples n'étoient pas éloignés de regarder les animaux comme des dé-

veloppemens de la terre mise en fermentation par la chaleur du soleil, & de conjecturer, en conséquence, que les especes avoient subi une infinité de transformations diverses, avant que de parvenir sous la forme où nous les voyons; que, dans leur premiere origine, les animaux naquirent isolés; qu'ils purent être ensuite mâles tout à la fois & femelles, comme on en voit encore quelques-uns; & que la séparation des sexes n'est peut-être qu'un accident, & la nécessité de l'accouplement qu'une voie de génération analogue à notre organisation actuelle.

Quelles qu'aient été les prétentions des Ethiopiens sur leur origine, on ne peut les regarder que comme une colonie d'Egyptiens; ils ont eu, comme ceux-ci, l'usage de la circoncision & des embaumemens, les mêmes vêtemens, les mêmes coutumes civiles & religieuses; les mêmes Dieux, Hammon, Pan, Hercule, Isis; les mêmes formes d'idoles, les mêmes hiéroglyphes, les mêmes principes, la distinction du bien & du mal moral, l'immortalité de l'ame & les métempsycoses, le même clergé, le sceptre en forme de soc, &c. En un mot, si les Ethiopiens n'ont pas reçu leur sagesse des Egyptiens, il faut qu'ils leur aient transmis la leur; ce qui est sans aucune vraisemblance: car la Philosophie des Egyptiens n'a point un air d'emprunt; elle tient à des circonstances inaltérables, c'est une production du sol. Elle est liée avec les phenomenes du climat par une infinité de rapports. Ce seroit en Ethiopie, *proles sine matre creata*: on en rencontre les causes en Egypte; & si nous étions mieux instruits, nous verrions toujours que tout ce qui est, est comme il doit être, & qu'il n'y a rien d'indépendant, ni dans les extravagances des hommes, ni dans leurs vertus.

Les Ethiopiens s'avouoient autant inférieurs aux Indiens, qu'ils se prétendoient supérieurs aux Egyptiens; ce qui me prouve, contre le sentiment de quelques Auteurs, qu'ils devoient tout à ceux-ci, & rien aux autres. Leurs Gymnosophistes, car ils en ont eu, habitoient une petite colline voisine du Nil; ils étoient habitués dans toutes les saisons, à peu près comme les Athéniens au Printems. Il y avoit peu d'arbres dans leur contrée; on y remarquoit seulement un petit bois où ils s'assembloient pour délibérer sur le bonheur général de l'Ethiopie. Ils regardoient le Nil comme le plus puissant des Dieux : c'étoit, selon eux, une divinité, *terre & eau*. Ils n'avoient point d'habitations; ils vivoient sous le ciel : leur autorité étoit grande; c'étoit à eux qu'on s'adressoit pour l'expiation des crimes. Ils traitoient les homicides avec la derniere sévérité. Ils avoient un ancien pour chef; ils se formoient des disciples, &c.

On attribue aux Ethiopiens l'invention de l'astronomie & de l'astrologie; & il est certain que la sérénité continuelle de leur ciel, la tranquillité de leur vie, & la température toujours égale de leur climat, ont dû les porter naturellement à ce genre d'étude.

Les phases différentes de la lune sont, à ce qu'on dit, les premiers phénomenes célestes dont ils furent frappés; &, en effet, les inconstances de cet astre me semblent plus propres à incliner les hommes à la méditation, que le spectacle constant du soleil, toujours le même sous un ciel toujours sérein. Quoique nous ayons l'expérience journaliere de la vicissitude des êtres qui nous environnent, il semble que nous nous attendions à les trouver constamment tels que nous les avons vus une premiere fois; & quand le contraire est

arrivé, nous le remarquons avec un mouvement de surprise : or, l'observation & l'étonnement sont les premiers pas de l'esprit vers la recherche des causes. Les Ethiopiens rencontrerent celle des phases de la lune ; ils assurerent que cet astre ne brille que d'une lumiere empruntée. Les révolutions, & même les irrégularités des autres corps célestes ne leur échapperent pas ; ils formerent des conjectures sur la nature de ces êtres ; ils en firent des causes physiques générales. Ils leur attribuerent différens effets, & ce fut ainsi que l'astrologie naquit parmi eux de la connoissance astronomique.

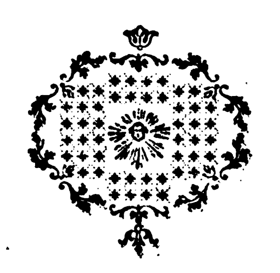
Ceux qui ont écrit de l'Ethiopie prétendent que ces lumieres & ces préjugés passerent de cette contrée dans l'Egypte, & qu'ils ne tarderent pas à pénétrer dans la Lybie : quoi qu'il en soit, le peuple par qui les Lybiens furent instruits, ne peut être que de l'ancienneté la plus reculée. Atlas étoit de Lybie. L'existence de cet Astronome se perd dans la nuit des tems : les uns le font contemporain de Moïse ; d'autres le confondent avec Enoch : si l'on suit un troisieme sentiment, qui explique fort bien la fable du ciel porté sur les épaules d'Atlas, ce personnage n'en sera que plus vieux encore ; car ces derniers en font une montagne.

La Philosophie morale des Egyptiens se réduisoit à quelques points, qu'ils enveloppoient des voiles de l'énigme & du symbole : » Il faut, di-
» soient-ils, adorer les Dieux, ne faire de mal
» à personne, s'exercer à la fermeté, & mépri-
» ser la mort : la vérité n'a rien de commun, ni
» avec la terreur des arts magiques, ni avec l'ap-
» pareil imposant des miracles & du prodige : la
» tempérance est la base de la vertu : l'excés dé-

» pouille l'homme de sa dignité : il n'y a que les
» biens acquis avec peine dont on jouisse avec
» plaisir : le faste & l'orgueil sont des marques de
» petitesse : il n'y a que vanité dans les visions
» & dans les songes, &c «.

Nous ne pouvons dissimuler que le Sophiste qui fait honneur de cette doctrine aux Ethiopiens, ne paroisse s'être proposé secrétement de rabaisser un peu la vanité puérile de ses concitoyens, qui renfermoient dans leur petite contrée toute la sagesse de l'univers.

Au reste, en faisant des Ethiopiens l'objet de ses éloges, il avoit très-bien choisi. Dès le tems d'Homere, ces peuples étoient connus & respectés des Grecs, pour l'innocence & la simplicité de leurs mœurs. Les Dieux mêmes, selon leur Poëte, se plaisoient à demeurer au milieu d'eux. *Jupiter s'en étoit allé*, dit-il, *chez les peuples innocens d'Ethiopie, & avec lui tous les Dieux*. Iliad.





PHILOSOPHIE DES CELTES.

SOUS ce nom, il faut comprendre non-seulement les Philosophes Gaulois, mais encore tous ceux qui ont anciennement fleuri en Europe, soit dans les Isles Britanniques, soit parmi les Germains & les Iberes, soit dans l'Italie. Burnet, dans ses *Origines Philosophiques*, dit qu'il est fort vraisemblable que les Germains & les Bretons insulaires ont eu des Druides, moins savans peut-être, & moins respectés que ceux des Gaulois, mais au fond imbus de la même doctrine, & se servant de la même méthode pour la faire connoître.

L'histoire de la philosophie des Celtes ne nous offre rien de certain; & cette obscurité qui la couvre, n'a rien de surprenant; tant les tems où elle se cache sont éloignés de notre âge, & de celui même des anciens Romains. Nous ne trouvons rien, soit dans nos mœurs & nos usages, soit dans le témoignage des Auteurs Latins, qui puisse fixer nos doutes sur ce qui regarde ces peuples. Ce qui pourroit nous procurer des connoissances certaines, & nous instruire de leur religion, ce seroit les écrits, ou autres monumens domestiques qu'ils nous auroient laissés; mais tout cela nous manque, soit que le tems les ait détruits entiérement, soit qu'ils aient voulu les dérober à ceux qui n'étoient pas initiés dans leurs mysteres; soit enfin, ce qui est le plus vraisemblable,

qu'ils n'écrivissent point leurs dogmes, & qu'ils fussent dans l'usage de les transmettre par le canal de la tradition orale & vivante. Les fables qui défigurent leur histoire, & qui ont été compilées par Polin, Pline, Pomponius-Mela, Aulugelle, Hérodote & Strabon, montrent assez quel fond nous devons faire sur les Ecrivains, tant Grecs que Latins, qui se sont mêlés de l'écrire. César lui-même, vainqueur des Gaules, tout curieux observateur qu'il étoit des mœurs & des usages des nations qu'il avoit vaincues, ne nous dit que très-peu de chose des Celtes, & encore le peu qu'il en dit est-il noyé dans un amas de fables. D'ailleurs, ce qui a contribué beaucoup à répandre de l'obscurité sur cette histoire, c'est le mêlange de tous ces peuples, auxquels on donnoit le nom de Celtes, avec les différentes nations qu'ils étoient à portée de connoître; par-là s'introduisit nécessairement, dans leurs mœurs, & dans leurs dogmes, une variété étonnante. Par exemple, du tems de César & de Tacite, les Gaulois différoient beaucoup des Germains, quoiqu'ils eussent une même origine. Les Germains étoient extrêmement grossiers, en comparaison des Gaulois, qui, au rapport de Justin, avoient adouci leurs mœurs par le commerce des Grecs, qui étoient venus s'établir à Marseille, & avoient puisé chez eux quelque teinture de cette politesse qui leur étoit comme naturelle. Les Grecs & les Latins n'ont bien connu que les derniers tems de l'histoire des Celtes; & l'on peut dire que les premiers ont été pour eux couverts de nuages.

Quand nous parlons des Celtes, il ne faut pas se représenter des peuples polis à la maniere des Grecs & des Romains, & cultivant avec le même soin les arts & les sciences. Cette nation étoit

plus guerriere que savante, & plus exercée à chasser dans ses vastes forêts, qu'à disserter avec subtilité sur des questions métaphysiques. Ce qui caractérise principalement cette nation, c'est qu'elle avoit une excellente morale, & que par-là du moins, elle étoit préférable aux Grecs & aux Latins, dont le talent dangereux étoit d'obscurcir les choses les plus claires, à force de subtilités. Son mépris pour les sciences n'étoit pourtant pas si exclusif, qu'elle n'eût aussi des Savans & des Sages, qui étoient jaloux de répandre au loin leur philosophie, quoique sous une forme différente de celle des Grecs & des Romains. Ces Savans & ces Sages s'appelloient *Druides*, nom fameux dans l'antiquité, mais très-obscur quant à son origine. L'opinion la plus probable dérive ce nom du mot *chêne*; parce que, selon la tradition constante, les *Druides* tenoient leurs assemblées dans un lieu planté de chênes, & qu'ils avoient beaucoup de vénération pour cette espece d'arbre, qu'ils regardoient comme sacré. La conformité de leur doctrine avec celle des Mages & des Perses, des Chaldéens de Babylone, des Gymnosophistes des Indes, prouve qu'ils ont été en relation avec ces Philosophes.

On ne peut mieux connoître quelles étoient les fonctions, l'autorité & la maniere d'enseigner des Druides, que par ce qu'on en lit dans les *Commentaires* de Jules-César. » Les Druides, nous dit » ce Général instruit, président aux choses divi- » nes, reglent les sacrifices, tant publics que par- » ticuliers, interpretent les augures & les arus- » pices. Le concours des jeunes gens qui se ren- » dent auprès d'eux pour s'instruire, est prodi- » gieux; rien n'égale le respect qu'ils ont pour » leurs Maîtres. Ils se rendent arbitres dans pres-

» que toutes les affaires, soit publiques, soit pri-
» vées ; & si quelque meurtre a été commis, s'il
» s'éleve quelque dispute sur un héritage, sur les
» bornes des terres, ce sont eux qui reglent tout ;
» ils décernent les peines & les récompenses. Ils
» interdisent les sacrifices, tant aux particuliers
» qu'aux personnes publiques, lorsqu'ils ont la
» témérité de s'élever contre leurs décrets ; cette
» interdiction passe chez ces peuples pour une
» peine très-grave ; ceux sur qui elle tombe sont
» mis au rang des impies & des scélérats. Tout le
» monde les fuit & évite leur rencontre, avec au-
» tant de soin que s'ils étoient des pestiférés. Tout
» accès aux honneurs leur est fermé, & ils sont dé-
» pouillés de tous les droits de citoyens. Les Drui-
» des reconnoissent un Chef, qui exerce sur eux
» une grande autorité. Si après sa mort il se trou-
» ve parmi eux quelqu'un qui ait un mérite émi-
» nent, il lui succede ; mais s'il y a plusieurs con-
» tendans, c'est le suffrage des Druides qui décide
» de l'élection ; il arrive même que les brigues
» sont quelquefois si violentes & si impétueuses,
» qu'on a recours à la voie des armes. Dans un
» certain tems de l'année, ils s'assemblent près
» des confins du pays Chartrain, situé au milieu
» de la Gaule, dans un lieu consacré, où se ren-
» dent de toutes parts ceux qui sont en litige ;
» & là, leurs décisions sont écoutées avec res-
» pect. Les Druides sont exempts d'aller à la guer-
» re, de payer aucun tribut : en un mot, ils jouis-
» sent de tous les droits du peuple, sans parta-
» ger avec lui les charges de l'Etat. Ce sont ces
» privileges qui engagent un grand nombre de
» personnes à se mettre sous leur discipline, &
» les parens à y soumettre leurs enfans. On dit
» qu'on charge leur mémoire d'un grand nom-

» bre de vers qu'ils sont obligés d'apprendre avant
» que d'être incorporés au corps des Druides :
» c'est ce qui fait que quelques-uns, avant que
» d'être initiés, demeurent vingt ans sous la dis-
» cipline. Quoiqu'ils soient dans l'usage de se ser-
» vir de l'écriture, qu'ils ont apprise des Grecs,
» tant dans les affaires civiles que politiques, ils
» croiroient faire un grand crime, s'ils l'em-
» ployoient dans les choses de religion «. On voit, par ce long morceau que je viens de transcrire, que les Druides avoient une grande influence dans toutes les délibérations de l'Etat; qu'ils avoient trouvé le moyen d'attirer à eux la plus grande partie du gouvernement, laissant au Prince qui vivoit sous leur tutele, le seul droit de commander la guerre. La tyrannie de ces Prêtres ne pouvoit être que funeste à la puissance royale : car je suppose qu'un Roi s'échappant de leur tutele, eût eu assez de force dans l'esprit pour gouverner par lui-même, sans daigner les consulter; il est évident qu'ils pouvoient lui interdire les sacrifices, lancer contre lui l'anathême de la religion, soulever l'esprit de leurs disciples aveuglément dociles à leurs leçons, & les menacer du courroux de leurs Dieux, s'ils ne respectoient pas l'excommunication dont ils l'avoient frappé. Dans les Druides, je ne vois pas des Philosophes, mais des imposteurs qui, uniquement occupés de leur intérêt, de leur gloire & de leur réputation, travailloient à asservir leur imbécille nation sous le joug d'une honteuse ignorance. Si l'on en croit les anciens Ecrivains, ces prétendus Philosophes étoient vêtus magnifiquement, & portoient des colliers d'or. Le luxe dans lequel ils vivoient faisoit tout leur mérite, & il leur avoit acquis, parmi les Gaulois, une grande autorité.

Les Druides étoient partagés en plusieurs classes : il y avoit parmi eux, selon Ammien-Marcellin, les *Bardes*, les *Eubages*, & ceux qui retenoient proprement le nom de *Druides*. Les Bardes s'occupoient à mettre en vers les grandes actions de leurs héros, & les chantoient sur des instrumens de musique. Les Eubages, abymés dans la contemplation de la nature, s'occupoient à en découvrir les secrets. Mais ceux qu'on appelloit *Druides* par excellence, joignoient à l'étude de la nature la science de la morale, & l'art de gouverner les hommes.[1] Ils avoient une double doctrine; l'une pour le peuple, & qui étoit par conséquent publique; l'autre pour ceux qu'ils instruisoient en particulier, & qui étoit secrete. Dans la premiere, ils exposoient au peuple ce qui concernoit les sacrifices, le culte de la religion, les augures, toutes les especes de divinations : ils avoient soin de ne publier de leur doctrine que ce qui pouvoit exciter à la vertu, & fortifier contre la crainte de la mort. Pour la doctrine qu'ils enseignoient à ceux qu'ils initioient dans leurs mysteres, il n'est pas possible de la diviner : c'eût été la profaner que de la rendre intelligible à ceux qui n'avoient pas l'honneur d'être adoptés; & pour inspirer à leurs disciples, je ne sais quelle horreur sacrée pour leurs dogmes, ce n'étoit pas dans les villes ni en pleine campagne qu'ils tenoient leurs assemblées savantes, mais dans le silence de la solitude, & dans l'endroit le plus caché de leurs sombres forêts : aussi leurs dogmes étoient-ils des mysteres impénétrables pour tous ceux qui n'y étoient point admis. C'est ce que Lucain a exprimé d'une maniere si énergique par ces vers :

Solis nosse Deos, & Cœli numina vobis,

Aut solis nescire datum : nemora alta remotis
Incolutis lucis.

Après cela, eſt-il ſurprenant que les Grecs & les Romains aient avoué leur ignorance profonde ſur les dogmes cachés des Druides ? Le ſeul de ces dogmes qui ait tranſpiré, & qui ait percé les ſombres voiles ſous leſquels ils enveloppoient leur doctrine, c'eſt celui de l'immortalité de l'ame. On ſavoit bien, en général, que leurs inſtructions ſecretes rouloient ſur l'origine & la grandeur du monde, ſur la nature des choſes, ſur l'immortalité & la puiſſance des Dieux : mais ce qu'ils penſoient ſur tous ces points, étoit abſolument ignoré. En divulguant le dogme de l'immortalité des eſprits, leur intention étoit, ſelon Pomponius-Mela, d'animer le courage de leurs compatriotes, & de leur inſpirer le mépris de la mort, quand il s'agiroit de remplir leur devoir.

Les Celtes étoient plongés dans l'idolâtrie, ainſi que les autres peuples de la terre. Les Druides, leurs Prêtres, dont les idées ſur la divinité étoient, ſans doute, plus épurées que celles du peuple, les nourriſſoient dans cette folle ſuperſtition. C'eſt un reproche qu'on peut faire à tous les Légiſlateurs. Au lieu de détromper le peuple ſur cette multitude de Dieux qui s'accorde ſi mal avec la ſaine raiſon, ils s'appliquoient, au contraire, à fortifier cette erreur dans les eſprits groſſiers, prévenus de cette fauſſe maxime, qu'on ne peut introduire de changement dans la religion d'un pays, quand même ce ſeroit pour la réformer, qu'on n'y excite des ſéditions capables d'ébranler l'Etat juſques dans ſes plus fermes fondemens. Les Dieux qu'adoroient les Celtes étoient Theutatès, Héſus & Taranès. Si l'on

en croit les Romains, c'étoit Mercure qu'ils adoroient sous le nom de *Theutatès*, Mars sous celui d'*Hésus*, & Jupiter sous celui de *Taranès*. Ce sentiment est combattau par des savans modernes; les uns voulant que Theutatès ait été la premiere divinité des Celtes; les autres attribuant cet honneur à Hésus, dans lequel cas Theutatès ne seroit plus le Mercure des Romains, ni Hésus leur Dieu Mars, puisque ni l'un, ni l'autre n'a été chez les Romains la principale divinité. Quoi qu'il en soit de cette diversité d'opinions, qui par elles-mêmes n'intéressent guere, nous sommes assurés, par le témoignage de toute l'antiquité, que la barbare coutume de teindre de sang humain les autels de ces trois Dieux, s'étoit introduite de tout tems chez les Celtes, & que les Druides étoient les Prêtres qui égorgeoient, en l'honneur de ces Dieux infames, des victimes humaines. Voici comme Lucain parle de ces sacrifices :

Quibus immitis placatur sanguine diro
Theutates, horrensque feris altaribus Hesus;
Et Taranis Scythicæ non mitior ara Dianæ.

S'il est permis de se livrer à des conjectures où la certitude manque, nous croyons pouvoir avancer que l'opinion de cette ame universelle qui se répand dans toutes les parties du monde, & qui en est la divinité (opinion qui a infecté presque tout l'univers), avoit pénétré jusques chez les Gaulois. En effet, le culte qu'ils rendoient aux astres, aux arbres, aux pierres, aux fontaines; en un mot, à toutes les parties de cet univers; l'opinion ridicule où ils étoient que les pierres mêmes rendoient des oracles; le mépris & l'horreur qu'ils avoient pour les images & les statues des Dieux;

toutes

toutes ces choses réunies prouvent évidemment qu'ils regardoient le monde, comme étant animé par la divinité dans toutes ses parties. C'est donc inutilement que quelques modernes ont voulu nous persuader, après se l'être persuadé à eux-mêmes, que les premiers Gaulois avoient une idée saine de la divinité; idée qui ne s'étoit altérée & corrompue que par leur commerce avec les autres nations. Après cela, je ne vois pas sur quoi tombe le reproche injurieux qu'on fait aux anciens Celtes, d'avoir été des athées : ils ont été bien plutôt superstitieux qu'athées. Si les Romains les ont regardés comme les ennemis des Dieux, ce n'est que parce qu'ils refusoient d'adorer la divinité dans des statues fabriquées de la main des hommes. Ils n'avoient point des temples comme les Romains, parce qu'ils ne croyoient pas qu'on pût y renfermer la divinité. Tout l'univers étoit pour eux un temple, ou plutôt la divinité se peignoit à eux dans tous les êtres qui le composent. Ce n'est pas qu'ils n'eussent des lieux affectés, comme les bois les plus sombres & les plus reculés, pour y adorer, d'une maniere particuliere, la divinité. Ces lieux étoient propres à frapper d'une sainte horreur les peuples qui se représentoient quelque chose de terrible, appellant Dieu ce qu'ils ne voyoient point, ce qu'ils ne pouvoient voir.

Tant aux foibles Mortels, il est bon d'ignorer
Les Dieux qu'il leur faut craindre, & qu'il faut adorer.

Brébœuf.

Ou, comme le dit plus énergiquement l'original :

Tantum terroribus addit,
Quos timeant, non nosse Deos.

Les Gaules ayant été subjuguées par les Romains, qui vouloient tout envahir, & qui opprimoient, au lieu de vaincre; ce fut une nécessité, pour les peuples qui les habitoient, de se soumettre à la religion de leurs vainqueurs. Ce n'est que depuis ce tems qu'on vit chez eux des temples & des autels consacrés aux Dieux, à l'imitation des Romains. Les Druides perdirent insensiblement leur crédit : ils furent, enfin, tous abattus sous les regnes de Tibere & de Claude. Il y eut même un décret du Sénat qui ordonnoit leur entiere abolition, soit parce qu'ils vouloient perpétuer parmi les peuples qui leur étoient soumis, l'usage cruel des victimes humaines, soit parce qu'ils ne cessoient de les exciter à conspirer contre les tyrans de Rome, à rentrer dans leurs privileges injustement perdus, & à se choisir des Rois de leur nation.

Les Druides se rendirent, sur-tout, recommandables par la divination, soit chez les Gaulois, soit chez les Germains. Mais ce qu'il y a ici de remarquable, c'est que la divination étoit principalement affectée aux femmes : de-là le respect extrême qu'on avoit pour elles, respect qui quelquefois alloit jusqu'à l'adoration; témoin l'exemple de *Velleda* & d'*Aurinia*, qui furent mises au nombre des Déesses, selon le rapport de Tacite.

C'est assez l'usage des anciens de ne parler de l'origine des choses qu'en les personnifiant. Voilà pourquoi leur cosmogonie n'est autre chose qu'une théogonie. C'est aussi ce que nous voyons chez les anciens Celtes. A travers les fables dont ils ont défiguré la tradition qui leur étoit venue de la plus haute antiquité, il est aisé de reconnoître quelques traces de la création & du déluge de Moïse. Ils reconnoissoient un être qui existoit avant

que rien de ce qui existe aujourd'hui eût été créé. Qu'il me soit permis de passer sous silence toutes les fables qui s'étoient mêlées à leur cosmogonie: elles ne sont par elles-mêmes, ni assez curieuses, ni assez instructives, pour mériter de trouver ici leur place. Il ne paroît pas que la métempsycose ait été une opinion universellement reçue chez les Druides. Si les uns faisoient rouler perpétuellement les ames d'un corps dans un autre, il y en avoit d'autres qui leur assignoient une demeure fixe parmi les mânes, soit dans le Tartare, où elles étoient précipitées, lorsqu'elles s'étoient souillées par des parjures, des assassinats & des adulteres, soit dans un séjour bienheureux, lorsqu'elles étoient exemptes de ces crimes. Ils n'avoient point imaginé d'autre supplice pour ceux qui étoient dans le Tartare, que celui d'être plongés dans un fleuve dont les eaux étoient empoisonnées, & de renaître sans cesse pour être éternellement en proie aux cruelles morsures d'un serpent. Ils distinguoient deux séjours de félicité. Ceux qui n'avoient que bien vécu, c'est-à-dire, ceux qui n'avoient été que justes & tempérans pendant cette vie, habitoient un palais plus brillant que le Soleil, où ils nageoient dans un torrent de voluptés; mais ceux qui étoient morts généreusement, les armes à la main, pour défendre leur patrie, ceux-là avoient une place dans le *Valhalla* avec Odin, auquel ils donnoient le nom d'*Hésus*, & qui étoit pour eux ce que le Dieu Mars étoit pour les Latins. On diroit que Mahomet a imaginé son paradis d'après le *Valhalla* des Celtes septentrionaux; tant il a de ressemblance avec lui. Solin, Mela & d'autres Auteurs rapportent que les nations hyperboréennes se précipitoient du haut d'un rocher, pour éviter une honteuse cap-

tivité, & pour ne pas languir dans les infirmités de la vieillesse. Ceux qui se donnoient ainsi librement la mort, avoient une place distinguée dans le *Valhalla*. De-là, cette audace que les Celtes portoient dans les combats, cette ardeur qui les précipitoit dans les bataillons les plus épais, cette fermeté avec laquelle ils bravoient les plus grands dangers, ce mépris qu'ils avoient pour la mort. Nous finirons cet article, en remarquant que les Celtes ne s'étoient endurcis & accoutumés à mener dans leurs forêts une vie si dure & si ennemie de tous les plaisirs, que parce qu'ils étoient intimément persuadés du dogme de l'immortalité des esprits; delà, naissoit en eux ce courage, que les Romains ont si souvent admiré dans ces peuples; ce mépris de la mort, qui les rendoit si redoutables à leurs ennemis; cette passion qu'ils avoient pour la guerre, & qu'ils inspiroient à leurs enfans; cette chasteté, cette fidélité dans les mariages, si recommandée parmi eux; cet éloignement qu'ils avoient pour le faste des habits & le luxe de la table; tant l'espoir d'une récompense dans une autre vie a de pouvoir sur l'esprit des hommes! Il est fâcheux qu'une nation aussi respectable par ses moeurs & par ses sentimens, que l'étoit celle des Celtes, ait eu des Druides pour Ministres de sa religion.



PHILOSOPHIE

DES

CHALDÉENS.

LES Chaldéens ſont les plus anciens peuples de l'orient qui ſe ſoient appliqués à la philoſophie. Le titre de premiers Philoſophes leur a été conteſté par les Egyptiens. Cette nation, auſſi jalouſe de l'honneur des inventions, qu'entêtée de l'antiquité de ſon origine, ſe croyoit non-ſeulement la plus vieille de toutes les nations, mais ſe regardoit encore comme le berceau où les arts & les ſciences avoient pris naiſſance. Ainſi, les Chaldéens n'étoient, ſelon les Egyptiens, qu'une colonie venue d'Egypte; & c'eſt d'eux qu'ils avoient appris tout ce qu'ils ſavoient. Comme la vanité nationale eſt toujours un mauvais garant des faits qui n'ont d'autre appui qu'elle, cette ſupériorité que les Egyptiens s'arrogeoient en tout genre ſur les autres nations, eſt encore aujourd'hui un problême parmi les Savans.

Si les inondations du Nil, qui confondoient les bornes des champs, donnerent aux Egyptiens les premieres idées de la géométrie, par la néceſſité où elles mettoient chacun d'inventer des meſures exactes pour reconnoître ſon champ d'avec celui de ſon voiſin; on peut dire que le grand loiſir dont jouiſſoient les anciens bergers de Chaldée, joint à l'air pur & ſérein qu'ils reſpiroient ſous un Ciel qui n'étoit jamais couvert de nuages, produiſit

les premieres observations qui ont été le fondement de l'astronomie. D'ailleurs, comme la Chaldée a servi de séjour aux premiers hommes du monde nouveau, il est naturel de s'imaginer que l'empire de Babylone a précédé les commencemens de la monarchie d'Egypte, & que par conséquent, la Chaldée, qui étoit un certain canton compris dans cet empire, & qui reçut son nom des Chaldéens, Philosophes étrangers auxquels elle fut accordée pour y fixer leur demeure, est le premier pays qui ait été éclairé des lumieres de la philosophie.

Il n'est pas facile de donner une juste idée de la philosophie des Chaldéens. Les monumens qui pourroient nous servir ici de mémoires pour cette histoire, ne remontent pas, à beaucoup près, aussi haut que cette secte : encore ces mémoires nous viennent-ils des Grecs ; ce qui suffit pour leur faire perdre toute l'autorité qu'ils pourroient avoir. Car on sait que les Grecs avoient un tour d'esprit très-différent de celui des orientaux, & qu'ils défiguroient tout ce qu'ils touchoient, & qui leur venoit des nations barbares ; car c'est ainsi qu'ils appelloient ceux qui n'étoient pas nés Grecs. Les dogmes des autres nations, en passant par leur imagination, y prenoient une teinture de leur maniere de penser, & n'entroient jamais dans leurs écrits, sans avoir éprouvé une grande altération. Une autre raison, qui doit nous rendre soupçonneux sur les véritables sentimens des Chaldéens, c'est que, selon l'usage reçu dans tout l'Orient, ils renfermoient dans l'enceinte de leurs écoles, où même ils n'admettoient que des disciples privilégiés, les dogmes de leur secte, & qu'ils ne les produisoient en public que sous le voile des symboles & des allégories. Ainsi nous ne

pouvons former que des conjectures ſur ce que les Grecs, & même les Arabes, en ont fait parvenir jusqu'à nous. Delà auſſi cette diverſité d'opinions qui partagent les Savans, qui ont tenté de percer l'enveloppe de ces ténebres myſtérieuſes. En prétendant les éclaircir, ils n'ont fait qu'épaiſſir davantage la nuit qui nous les cache : témoin cette ſecte de Philoſophes, qui s'éleva en Aſie, vers le tems où J. C. parut ſur la terre. Pour donner plus de poids aux rêveries qu'enfantoit leur imagination déréglée, ils s'aviſerent de les colorer d'un air de grande antiquité, & de les faire paſſer ſous le nom des Chaldéens & des Perſes, pour les reſtes précieux de la doctrine de ces Philoſophes. Ils forgerent, en conſéquence, un grand ouvrage, ſous le nom du fameux Zoroaſtre, regardé alors dans l'Aſie comme le chef & le maître de tous les Mages de la Perſe & de la Chaldée.

Pluſieurs Savans, tant anciens que modernes, ſe ſont exercés à découvrir quel pouvoit être ce Zoroaſtre, ſi vanté dans tout l'orient ; mais après bien des veilles conſumées dans ce travail ingrat, ils ont été forcés d'avouer l'inutilité de leurs efforts.

D'autres Philoſophes, non moins ignorans dans les myſteres ſacrés de l'ancienne doctrine des Chaldéens, voulurent partager avec les premiers l'honneur de compoſer une ſecte à part. Ils prirent donc le parti de faire naître Zoroaſtre en Egypte ; & ils ne furent pas moins hardis à lui ſuppoſer des ouvrages, dont ils ſe ſervirent pour le combattre plus commodément. Comme Pythagore & Platon étoient allés en Egypte pour s'inſtruire dans les ſciences, que cette nation avoit la réputation d'avoir extrêmement perfectionnées, ils s'imaginerent que les ſyſtêmes de ces deux Philoſophes

Grecs n'étoient qu'un fidele extrait de la doctrine de Zoroastre. Cette hardiesse à supposer des livres, qui fait le caractere de ces deux sectes de Philosophes, nous apprend jusqu'à quel point nous devons leur donner notre confiance.

Les Chaldéens étoient en grande considération parmi les Babyloniens. C'étoient les Prêtres de la nation; ils y remplissoient les mêmes fonctions que les Mages chez les Perses, en instruisant le peuple de tout ce qui avoit rapport aux choses de la religion, comme les cérémonies & les sacrifices. Voilà pourquoi il est arrivé souvent aux Historiens Grecs de les confondre les uns avec les autres; en quoi ils ont marqué leur peu d'exactitude, ne distinguant pas, comme ils le devoient, l'état où se trouvoit la Philosophie chez les anciens Babyloniens, de celui où elle fut réduite, lorsque ces peuples passerent sous la domination des Perses.

On peut remarquer, en passant, que chez tous les anciens peuples, tels que les Assyriens, les Perses, les Egyptiens, les Ethiopiens, les Scythes, les Etruriens, ceux-là seuls étoient regardés comme les Sages & les Philosophes de la nation, qui avoient usurpé la qualité de Prêtres & de Ministres de la religion. C'étoient des hommes souples & adroits, qui faisoient servir la religion aux vues intéressées & politiques de ceux qui gouvernoient. Voici quelle étoit la doctrine des Chaldéens sur la divinité.

Ils reconnoissoient un Dieu souverain, auteur de toutes les choses, lequel avoit établi cette belle harmonie qui lie toutes les parties de l'univers. Quoiqu'ils crussent la matiere éternelle & préexistante à l'opération de Dieu, ils ne s'imaginoient pas pourtant que le monde fût éternel;

car leur cosmogonie nous représente notre terre comme ayant été un chaos ténébreux, où tous les élémens étoient confondus pêle-mêle, avant qu'elle eut reçu cet ordre & cet arrangement qui la rendent un séjour habitable. Ils supposoient que les animaux monstrueux & de diverses figures avoient pris naissance dans le sein informe de ce chaos, & qu'ils avoient été soumis à une femme nommée *Omerca*; que le Dieu *Belus* avoit coupé cette femme en deux parties, de l'une desquelles il avoit formé le ciel, & de l'autre la terre, & que la mort de cette femme avoit causé celle de tous les animaux; que *Belus*, après avoir formé le monde, & produit les animaux qui le remplissent, s'étoit fait couper la tête; que les hommes & les animaux étoient sortis de la terre, que les autres Dieux avoient détrempée dans le sang qui couloit de la blessure du Dieu *Belus*, & que c'étoit là la raison pour laquelle les hommes étoient doués d'intelligence, & avoient reçu une portion de la divinité. Bérose, qui rapporte ceci dans les fragmens que nous avons de lui, & qui nous ont été conservés par Syncelle, observe que toute cette cosmogonie n'est qu'une allégorie mystérieuse, par laquelle les Chaldéens expliquoient de quelle maniere le Dieu créateur avoit débrouillé le chaos, & introduit l'ordre parmi la confusion des élémens. Du moins, ce que l'on voit à travers les voiles de cette surprenante allégorie, est que l'homme doit sa naissance à Dieu, & que le Dieu suprême s'étoit servi d'un autre Dieu pour former ce monde. Cette doctrine n'étoit point particuliere aux Chaldéens. C'étoit même une opinion universellement reçue dans tout l'Orient, qu'il y avoit des génies, des Dieux subalternes, & dépendans de l'Etre suprême, qui étoient dis-

tribués & répandus dans toutes les parties de ce vaste univers. On croyoit qu'il n'étoit pas digne de la majesté du Dieu souverain de présider directement au sort des nations. Renfermé dans lui-même, il ne lui convenoit pas de s'occuper des pensées & des actions des simples mortels ; mais il en laissoit le soin à des divinités locales & tutélaires. Ce n'étoit aussi qu'en leur honneur que fumoit l'encens dans les temples, & que couloit sur les autels le sang des victimes. Mais outre les bons génies qui s'appliquoient à faire du bien aux hommes, les Chaldéens admettoient aussi des génies malfaisans. Ceux-là étoient formés d'une matiere plus grossiere que les bons, avec lesquels ils étoient perpétuellement en guerre. Le premier étoit l'ouvrage du mauvais principe, comme les autres l'étoient du bon ; car il paroît que la doctrine des deux principes avoit pris naissance en Chaldée, d'où elle a passé chez les Perses. Cette croyance des mauvais démons, qui non-seulement avoit cours chez les Chaldéens, mais encore chez les Perses, les Egyptiens, & les autres nations orientales, paroît avoir sa source dans la tradition respectable de la séduction du premier homme par un mauvais démon. Ils prenoient toutes sortes de formes pour mieux tromper ceux qui avoient l'imprudence de se confier à eux.

Tels étoient vraisemblablement les mysteres auxquels les Chaldéens avoient soin de n'initier qu'un petit nombre d'adeptes, qui devoient leur succéder, pour en faire passer la tradition, d'âge en âge, jusqu'à la postérité la plus reculée. Il n'étoit pas permis aux disciples de penser au delà de ce que leurs maîtres leur avoient appris. Ils plioient servilement sous le joug que leur imposoit le respect aveugle qu'ils avoient pour eux. Diodore de

Sicile leur en fait un mérite, & les éleve en cela beaucoup au dessus des Grecs, qui, selon lui, devenoient le jouet éternel de mille opinions diverses, entre lesquelles flottoit leur esprit indécis; parce que dans leur maniere de penser, ils ne vouloient être maîtrisés que par leur génie. Mais il faut être bien peu Philosophe soi-même, pour ne pas sentir que le plus beau privilege de notre raison consiste à ne rien croire par l'impulsion d'un instinct aveugle & méchanique, & que c'est déshonorer la raison, que de la mettre dans des entraves, ainsi que le faisoient les Chaldéens. L'homme est né pour penser de lui-même. Dieu seul mérite le sacrifice de nos lumieres, parce qu'il est le seul qui ne puisse pas nous tromper, soit qu'il parle par lui-même, soit qu'il le fasse par l'organe de ceux auxquels il a confié le sacré dépôt de ses révélations. La Philosophie des Chaldéens n'étant autre chose qu'un amas de maximes & de dogmes, qu'ils transmettoient par le canal de la tradition, ils ne méritent nullement le nom de Philosophes. Ce titre, dans toute la rigueur du terme, ne convient qu'aux Grecs & aux Romains, qui les ont imités, en marchant sur leurs traces; car, pour les autres nations, on doit en porter le même jugement que des Chaldéens, puisque le même esprit de servitude regnoit parmi elles; au lieu que les Grecs & les Romains osoient penser d'après eux-mêmes. Ils ne croyoient que ce qu'ils voyoient, ou du moins que ce qu'ils s'imaginoient voir. Si l'esprit systématique les a précipités dans un grand nombre d'erreurs, c'est parce qu'il ne nous est pas donné de découvrir subitement, & comme par une espece d'instinct, la vérité. Nous ne pouvons y parvenir qu'en passant par bien des impertinences & des extravagances;

c'eſt une loi à laquelle la nature nous a aſſujettis. Mais en épuiſant toutes les ſottiſes qu'on peut dire ſur chaque choſe, les Grecs nous ont rendu un ſervice important; parce qu'ils nous ont comme forcés de prendre, preſque à l'entrée de notre carriere, le chemin de la vérité.

Pour revenir aux Chaldéens, voici la doctrine qu'ils enſeignoient publiquement; ſavoir, que le Soleil, la Lune, & les autres aſtres, & ſur-tout les planetes, étoient des divinités qu'il falloit adorer. Hérodote & Diodore ſont ici nos garans. Les étoiles qui formoient le zodiaque, étoient principalement en grande vénération parmi eux, ſans préjudice du Soleil & de la Lune, qu'ils ont toujours regardés comme leurs premieres divinités. Ils appelloient le Soleil *Belus*, & donnoient à la Lune le nom de *Nebo*; quelquefois auſſi ils l'appelloient *Kergal*. Le peuple, qui eſt fait pour être la dupe de tous ceux qui ont aſſez d'eſprit pour prendre ſur lui de l'aſcendant, croyoit bonnement que la divinité réſidoit dans les aſtres, & par conſéquent qu'ils étoient autant de Dieux, qui méritoient des hommages. Pour les Sages & les Philoſophes du pays, ils ſe contentoient d'y placer les eſprits, ou des Dieux du ſecond ordre, qui en dirigeoient les divers mouvemens.

Ce principe une fois établi, que les aſtres étoient des divinités, il n'en fallut pas davantage aux Chaldéens pour perſuader au peuple qu'ils avoient une grande influence ſur le bonheur ou le malheur des humains. Delà eſt née l'aſtrologie judiciaire, dans laquelle les Chaldéens avoient la réputation d'exceller ſi fort ſur les autres nations, que tous ceux qui s'y diſtinguoient, s'appelloient Chaldéens, quelle que fût leur patrie. Ces charlatans s'étoient fait un art de prédire l'avenir par

l'inspection du cours des astres, où ils feignoient de lire l'enchaînement des destinées humaines. La crédulité des peuples faisoit toute leur science; car quelle liaison pouvoient-ils appercevoir entre les mouvemens réglés des astres, & les événemens libres de la volonté? L'avide curiosité des hommes pour percer dans l'avenir, & pour prévoir ce qui doit leur arriver, est une maladie aussi ancienne que le monde même. Mais elle a exercé principalement son empire chez tous les peuples de l'orient, dont on sait que l'imagination s'allume aisément. On ne sauroit croire jusqu'à quel excès elle y a été portée par les ruses & les artifices des Prêtres. L'astrologie judiciaire est le puissant frein avec lequel on a, de tout tems, gouverné l'esprit des orientaux. Sextus-Empiricus déclame avec beaucoup de force & d'éloquence contre cet art frivole, si funeste au bonheur du genre-humain, par les maux qu'il produit nécessairement. En effet, les Chaldéens rétrécissoient l'esprit des peuples, & les tenoient indignement courbés sous un joug de fer, que leur imposoit leur superstition; il ne leur étoit pas permis de faire la moindre démarche, sans avoir auparavant consulté les augures & les aruspices. Quelque crédules que fussent les peuples, il n'étoit pas possible que l'imposture de ces charlatans de Chaldée ne trahît & ne décelât très-souvent la vanité de l'astrologie judiciaire. Sous le consulat de M. Popilius & de Cneius Calpurnius, il fut ordonné aux Chaldéens, par un édit du Préteur Cor. Hispollus, de sortir de Rome, & de toute l'Italie, dans l'espace de dix jours; & la raison qu'on en donnoit, c'est qu'ils abusoient de la prétendue connoissance qu'ils se vantoient d'avoir du cours des astres, pour tromper des esprits foibles & crédules, en leur persuadant

que tels & tels événemens de leur vie étoient écrits dans le Ciel. Alexandre lui-même, qui d'abord avoit été prévenu d'une grande estime pour les Chaldéens, la leur vendit bien cher, par le mépris qu'il leur porta, depuis que le Philosophe Anaxarque lui eut fait connoître toute la vanité de l'astrologie judiciaire.

Quoique l'astronomie ait été fort en honneur chez les Chaldéens, & qu'ils l'aient cultivée avec beaucoup de soin, il ne paroît pas pourtant qu'elle eût fait parmi eux des progrès considérables. Quels Astronomes, que des gens qui croyoient que les éclipses de Lune provenoient de ce que cet astre tournoit vers nous la partie de son disque qui étoit opaque ? Car ils croyoient l'autre lumineuse par elle-même, indépendamment du Soleil : où avoient-ils appris aussi que le globe terrestre seroit consumé par les flammes, lors de la conjonction des astres dans le signe de l'écrevisse, & qu'il seroit inondé, si cette conjonction arrivoit dans le signe du capricorne ? Cependant ces Chaldéens ont été estimés comme de grands Astronomes, & il n'y a pas même long-tems qu'on est revenu de cette admiration prodigieuse qu'on avoit conçue pour leur grand savoir dans l'astronomie; admiration qui n'étoit fondée que sur ce qu'ils sont séparés de nous par une longue suite de siecles. Tout éloignement est en droit de nous en imposer.

L'envie de passer pour le plus ancien peuple du monde, est une manie qui a été commune à toutes les nations. On diroit qu'elles s'imaginent valoir d'autant mieux, qu'elles peuvent remonter plus haut dans l'antiquité. On ne sauroit croire combien de rêveries & d'absurdités ont été débitées à ce sujet. Les Chaldéens, par exemple, prétendoient qu'au tems où Alexandre, vainqueur de Darius, prit Babylone, il s'étoit écoulé quatre

cens soixante & dix mille années, à compter depuis le tems où l'astronomie fleurissoit dans la Chaldée. Cette longue supputation d'années n'a point sa preuve dans l'histoire, mais seulement dans l'imagination échauffée des Chaldéens. En effet, Callisthene, à qui le précepteur d'Alexandre avoit ménagé une entrée à la cour de ce Prince, & qui suivoit ce conquérant dans ses expéditions militaires, envoya à ce même Aristote des observations qu'il avoit trouvées à Babylone. Or, ces observations ne remontoient pas au delà de mille neuf cens trois ans; & ces mille neuf cens trois ans, si on les fait commencer à l'année 4383 de la période Julienne, où Babylone fut prise, iront, en rétrogradant, se terminer à l'année 2480 de la même période. Il s'en faut bien que le tems marqué par ces observations remonte jusqu'au déluge, si l'on s'attache au systême chronologique de Moïse, tel qu'il se trouve dans la version des Septante. Si les Chaldéens avoient eu des observations plus anciennes, comment se peut-il faire que Ptolomée, cet Astronome si exact, n'en ait point fait mention, & que la premiere dont il parle tombe à la premiere année de Merdochai, Roi de Babylone, laquelle se trouve être dans la vingt-septieme année de l'ere de Nabonassar? Il résulte de-là, que cette prétendue antiquité que les Chaldéens donnoient à leurs observations, ne mérite pas plus notre croyance que le témoignage de Porphyre, qui lui sert de fondement. Il y a plus: Egigene ne craint point d'avancer que les observations astronomiques qui se trouvoient inscrites sur des briques cuites, qu'on voyoit à Babylone, ne remontoient pas au delà de 720 ans; & comme si ce tems eût été encore trop long, Bérose & Critodeme renferment tout ce tems dans l'espace de 480 ans.

Après cela, qui ne riroit de voir les Chaldéens nous présenter gravement leurs observations astronomiques, & nous les apporter en preuve de leur grande antiquité; tandis que leurs propres Auteurs leur donnent le démenti, en les renfermant dans un si court espace de tems. Ils ont apparemment cru, suivant la remarque de Lactance, qu'il leur étoit libre de mentir, en imaginant des observations de 470000 ans, parce qu'ils étoient bien sûrs qu'en s'enfonçant si fort dans l'antiquité, il ne seroit pas possible de les atteindre. Mais ils n'ont pas fait attention que tous ces calculs n'operent dans les esprits une vraie persuasion, qu'autant qu'on y attache des faits dont la réalité ne soit pas suspecte.

Toute chronologie qui ne tient point à des faits, n'est point historique, & par conséquent, ne prouve rien en faveur de l'antiquité d'une nation. Quand une fois le cours des astres m'est connu, je puis prévoir, en conséquence de leur marche assujettie à des mouvemens uniformes & réguliers, dans quel tems & de quelle maniere ils figureront ensemble, soit dans leur opposition, soit dans leur conjonction. Je puis également me replier sur les tems passés, ou m'avancer sur ceux qui ne sont pas encore arrivés; & franchissant les bornes du tems où le Créateur a renfermé le monde, marquer dans un tems imaginaire des instans précis où tels & tels astres seroient éclipsés. Je puis, à l'aide d'un calcul qui ne s'épuisera jamais, tant que mon esprit voudra le continuer, faire un systême d'observations pour des tems qui n'ont jamais existé, ou même qui n'existeront jamais. Mais de ce systême d'observations, purement abstrait, il n'en résultera jamais que le monde ait toujours existé, ou qu'il doive toujours durer.

PHILOSOPHIE

PHILOSOPHIE DES JAPONOIS.

LEs Japonois ont reçu des Chinois presque tout ce qu'ils ont de connoissances philosophiques, politiques & superstitieuses, s'il en faut croire les Portugais, les premiers d'entre les Européens qui aient abordé au Japon, & qui nous aient entretenus de cette contrée. François Xavier, de la compagnie de Jesus, y fut conduit, en 1549, par un ardent & beau zele d'étendre la religion chrétienne : il y fut écouté. Le Christ seroit, peut-être, adoré dans toute l'étendue du Japon, si l'on n'eût point alarmé les peuples par une conduite imprudente qui leur fit soupçonner qu'on en vouloit plus à la perte de leur liberté qu'au salut de leurs ames. Le rôle d'Apôtre n'en souffre point d'autre. On ne l'eut pas plutôt déshonoré au Japon, en lui associant celui d'intérêt & de politique, que les persécutions s'éleverent, que les échafauds se dresserent, & que le sang coula de toutes parts. La haine du nom Chrétien est telle au Japon, qu'on n'en approche point aujourd'hui sans fouler le Christ aux pieds ; cérémonie ignominieuse à laquelle on dit que quelques Européens, plus attachés à l'argent qu'à leur Dieu, se soumettent sans répugnance.

Les fables que les Japonois & les Chinois débitent sur l'antiquité de leur origine, sont presque les mêmes ; & il résulte de la comparaison qu'on

en fait, que ces ſociétés d'hommes ſe formoient, & ſe poliſſoient ſous un ére peu différente. Le célebre Kempfer, qui a parcouru le Japon en Naturaliſte, Géographe, Politique, & Théologien, & dont le voyage tient un rang diſtingué parmi nos meilleurs livres, diviſe l'Hiſtoire Japonoiſe en fabuleuſe, incertaine ou vraie. La période fabuleuſe commence long-tems avant la création du monde, ſelon la chronologie ſacrée. Ces peuples ont eu auſſi la manie de reculer leur origine. Si on les croit, leur premier gouvernement fut théocratique : il faut entendre les merveilles qu'ils racontent de ſon bonheur & de ſa durée. Le tems du mariage du Dieu Iſanagi Emikotto & de la Déeſſe Iſanami Emikotto, fut l'âge d'or pour eux. Allez d'un pôle à l'autre ; interrogez les peuples, & vous y verrez par-tout l'idolâtrie & la ſuperſtition s'établir par les mêmes moyens. Par-tout ce ſont des hommes qui ſe rendent reſpectables à leurs ſemblables, en ſe donnant ou pour des Dieux, ou pour des deſcendans des Dieux. Trouvez un peuple ſauvage ; faites du bien ; dites que vous êtes un Dieu, & l'on vous croira, & vous ſerez adoré pendant votre vie & après votre mort.

Le regne d'un certain nombre de Rois, dont on ne peut fixer l'ére, remplit la période incertaine. Ils y ſuccedent aux premiers fondateurs, & s'occupent à dépouiller leurs ſujets d'un reſte de férocité naturelle, par l'inſtitution des loix & l'invention des arts : c'eſt l'invention des arts qui fait la douceur de la vie ; c'eſt l'inſtitution des loix qui en fait la ſécurité.

Fohi fut le premier Légiſlateur des Chinois, & auſſi le premier Légiſlateur des Japonois, & ce nom n'eſt pas moins célebre dans l'une de ces

contrées que dans l'autre. On le représente tantôt sous la figure d'un serpent, tantôt sous la figure d'un homme à tête sans corps, deux symboles de la science & de la sagesse. C'est à lui que les Japonois attribuent la connoissance des mouvemens célestes, des signes du zodiaque, des révolutions des années, de son partage en mois, & d'une infinité de découvertes utiles. Ils disent qu'il vivoit l'an 399 de la création; ce qui est faux, puisque l'histoire du déluge universel est vraie.

Les premiers Chinois & les premiers Japonois instruits par un même homme, n'ont pas eu vraisemblablement un culte fort différent. Le Xékia des premiers est le Siaka des seconds : il est de la même période; mais les Siamois, les Japonois & les Chinois, qui le réverent également, ne s'accordent pas sur le tems précis où il a vécu.

L'histoire vraie du Japon ne commence guere que 660 ans avant la naissance de Jesus-Christ. C'est la date du regne de Syn-mu; Syn-mu qui fut si cher aux peuples, qu'ils le surnommerent Nin-o, le très-grand, le très-bon, *optimus*, *maximus* : ils lui font honneur des mêmes découvertes qu'à Fohi.

Ce fut sous ce Prince que vécut le Philosophe Roosi, c'est-à-dire, le vieillard enfant. Confucius naquit 50 ans après Roosi. Confucius a des temples au Japon, & le culte qu'on lui rend differe peu des honneurs divins. Entre les disciples les plus illustres de Confucius, on nomme au Japon Ganquai, autre vieillard enfant. L'ame de Ganquai, qui mourut à 33 ans, fut transmise à Kossobosati, disciple de Xékia; d'où il est évident que le Japon n'avoit, dans les commencemens, d'autres notions de Philosophie, de morale & de religion, que celles de Xékia, de Confucius & des Chinois,

quelle que soit la diversité que le tems y ait introduite.

La doctrine de Siaka & de Confucius n'est pas la même ; celle de Confucius a prévalu à la Chine, & le Japon a préféré celle de Siaka ou Xékia.

Sous le regne de Synin, Kobote, Philosophe de la secte de Xékia, porta au Japon le livre Kio. Ce sont proprement des pandectes de la doctrine de son maître. Cette Philosophie fut connue dans le même tems à la Chine. Quelle différence entre nos Philosophes & ceux-ci ! Les rêveries de Xékia se répandent dans l'Inde, la Chine & le Japon, & deviennent la loi de cent millions d'hommes. Un homme naît quelquefois parmi nous avec les talens les plus sublimes, écrit les choses les plus sages, ne change pas le moindre usage, vit obscur, & meurt ignoré.

Il paroît que les premieres étincelles de lumiere qui aient éclairé la Chine & le Japon, sont parties de l'Inde & du Brachmanisme.

Kobote établit au Japon la doctrine ésotérique & exotérique de soi. A peine y fut-il arrivé, qu'on lui éleva le Fakabasi, ou le temple du Cheval blanc : ce temple subsiste encore. Il fut appellé du *Cheval blanc*, parce que Kobote parut au Japon, monté sur un cheval de cette couleur.

La doctrine de Siaka ne fut pas tout-à-coup celle du peuple. Elle étoit encore particuliere & secrete, lorsque Darma, le vingt-huitime disciple de Xékia, passa de l'Inde au Japon.

Mokuris suivit les traces de Darma. Il se montra d'abord dans la Tinsika, sur les côtes du Malabar & de Coromandel. Ce fut là qu'il annonça la doctrine d'un Dieu ordonnateur du monde, & protecteur des hommes, sous le nom d'*Amida*. Cette idée fit fortune, & se répandit dans les

contrées voisines, d'où elle parvint à la Chine & au Japon. Cet événement fait date dans la chronologie des Japonois.

Le Prince Tonda Josimits porta la connoissance d'Amida dans la contrée de Sinano. C'est au Dieu Amida que le temple de Synquosi fut élevé, & sa statue ne tarda pas à y opérer des miracles, car il en faut aux peuples. Mêmes imposteurs en Egypte, dans l'Inde, à la Chine, au Japon. Dieu a permis cette ressemblance entre la vraie religion & les fausses, pour que notre foi nous fût méritoire; car il n'y a que la vraie religion qui ait de vrais miracles. Nous avons été éclairés par les moyens qu'il fut permis au diable d'employer, pour précipiter dans la perdition les nations sur lesquelles Dieu n'avoit point résolu, dans ses décrets éternels, d'ouvrir l'œil de sa miséricorde.

Voilà donc la superstition & l'idolâtrie, s'échappant des sanctuaires Egyptiens, & allant infecter au loin l'Inde, la Chine & le Japon, sous le nom de doctrine Xékienne. Voyons maintenant les révolutions que cette doctrine éprouva; car il n'est pas donné aux opinions des hommes de rester les mêmes, en traversant le tems & l'espace.

Nous observerons d'abord que le Japon entier ne suit pas le dogme de Xékia. Le mensonge national est tolérant chez ces peuples; il permet à une infinité de mensonges étrangers de subsister paisiblement à ses côtés.

Après que le christianisme fut extirpé par le massacre de trente-sept mille hommes, exécutés presque en un moment, la nation se partagea en trois sectes. Les uns s'attacherent au Sintos, ou à la vieille religion; d'autres embrasserent le Budso ou la doctrine de Budda, ou de Siaka, ou de

Xékia, & le reste s'en tint à Sindo, ou au Code des Philosophes moraux.

Du Sintos, du Budso & du Sindo. Le Sintos, qu'on appelle aussi *Sinsin* & *Kammitsi*, le culte le plus ancien du Japon, est celui des idoles. L'idolâtrie est le premier pas de l'esprit humain dans l'histoire naturelle de la religion ; c'est de-là qu'il s'avance au manichéisme, du manichéisme à l'unité de Dieu, pour revenir à l'idolâtrie, & tourner dans le même cercle. Sin & Kami sont les deux idoles du Japon. Tous les dogmes de cette théologie se rapportent au bonheur actuel. La notion que les Sintoïstes paroissent avoir de l'immortalité de l'ame, est fort obscure ; ils s'inquietent peu de l'avenir : » rendez-nous aujourd'hui heureux, disent-ils à leurs Dieux, & nous vous tenons quittes du reste «. Ils reconnoissent cependant un grand Dieu qui habite au haut des cieux, des Dieux subalternes qu'ils ont placés dans les étoiles ; mais ils ne les honorent ni par des sacrifices, ni par des fêtes. Ils sont trop loin d'eux pour en attendre du bien, ou en craindre du mal. Ils jurent par ces Dieux inutiles, & ils invoquent ceux qu'ils s'imaginent présider aux élémens, aux plantes, aux animaux & aux événemens importans de la vie.

Ils ont un souverain Pontife qui se prétend descendu, en droite ligne, des Dieux qui ont anciennement gouverné la nation. Ces Dieux ont même encore une assemblée générale chez lui, le dixieme du mois de chaque année. Il y a le droit d'installer parmi eux ceux qu'il en juge dignes, & l'on pense bien qu'il n'est pas mal-adroit pour oublier le prédécesseur du Prince regnant, & que le Prince regnant ne manque pas d'égards pour un homme dont il espere un jour les honneurs divins.

C'eſt ainſi que le deſpotiſme & la ſuperſtition ſe prêtent la main.

Rien de ſi myſtérieux & de ſi miſérable que la phyſicologie de cette ſecte. C'eſt la fable du chaos défigurée. A l'origine des choſes, le chaos étoit; il en ſortit je ne ſais quoi qui reſſembloit à une épine; cette épine ſe mut, ſe transforma, & le Kunitokhodatsno-Micotto, ou l'eſprit parut. Du reſte, rien dans les livres ſur la nature des Dieux, ni ſur leurs attributs, qui ait l'ombre du ſens commun.

Les Sintoïſtes, qui ont ſenti la pauvreté de leur ſyſtême, ont emprunté des Budſoïſtes quelques opinions. Quelques-uns d'entr'eux, qui font ſecte, croient que l'ame d'Amida a paſſé, par métempſycoſe, dans le Tin-ſio-dai-ſin, & a donné naiſſance au premier des Dieux; que les ames des gens de bien s'élevent dans un lieu fortuné au deſſus du trente-troiſieme Ciel; que celles des méchans ſont errantes, juſqu'à ce qu'elles aient expié leurs crimes, & qu'on obtient le bonheur à venir par l'abſtinence de tout ce qui peut ſouiller l'ame, la ſanctification des fêtes, les pélérinages religieux, les macérations de la chair.

Tout chez ce peuple eſt rappellé à l'honnêteté civile & à la politique, & il n'en eſt ni moins heureux, ni plus méchant.

Ses Hermites, car il en a, ſont des ignorans & des ambitieux; & le peu de cérémonies religieuſes auxquelles le peuple eſt aſſujetti, eſt conforme à ſon caractere mol & voluptueux.

Les Budſoïſtes adorent les Dieux étrangers, Budſo & Frotoke: leur religion eſt celle de Xékia. Le nom Budſo eſt Indien, & non Japonois; il vient de *Budda* ou *Budha*, qui eſt ſynonyme à *Hermès.*

Siaka ou Xékia s'étoit donné pour un Dieu:

les Indiens le regardent encore comme une émanation divine. C'eſt ſous la forme de cet homme que Wiſthnou s'incarna, pour la neuvieme fois ; & les mots *Budda* & *Siaka* déſignent au Japon les Dieux étrangers, quels qu'ils ſoient, ſans en excepter les Saints & les Philoſophes qui ont prêché la doctrine Xékienne.

Cette doctrine eut de la peine à prendre à la Chine & au Japon, où les eſprits étoient prévenus de celle de Confucius, qui avoit en mépris les idoles ; mais de quoi ne viennent point à bout l'enthouſiaſme & l'opiniâtreté, aidés de l'inconſtance des peuples, & de leur goût pour le nouveau & le merveilleux ! Darma attaqua, avec ces avantages, la ſageſſe de Confucius. On dit qu'il ſe coupa les paupieres, de peur que la méditation ne le conduiſît au ſommeil. Au reſte, les Japonois furent enchantés d'un dogme, qui leur promettoit l'immortalité & des récompenſes à venir ; & une multitude des diſciples de Confucius paſſerent dans la ſecte de Xékia, prêchée par un homme qui avoit commencé de ſe rendre vénérable par la ſainteté de ſes moeurs. La premiere idole publique de Xékia fut élevée chez les Japonois l'an de J. C. 543. Bientôt après, l'on vit à ſes côtés la ſtatue d'Amida, & les miracles d'Amida entraînerent la ville & la cour.

Amida eſt regardé par les diſciples de Xékia, comme le Dieu ſuprême des demeures heureuſes que les bons vont habiter après leur mort. C'eſt lui qui les rejette ou qui les admet. Voilà la baſe de la doctrine exotérique. Le grand principe de la doctrine éſotérique, c'eſt que tout n'eſt rien, & que c'eſt de ce rien que tout dépend. De-là, le diſtique qu'un enthouſiaſte Xékien écrivit, après trente ans de méditations, au pied d'un arbre

sec qu'il avoit dessiné : *Arbre, dis-moi qui t'a planté! moi dont le principe n'est rien, & la fin rien ;* ce qui revient à une autre inscription d'un Philosophe de la même secte : *Mon cœur n'a ni être ni non être ; il ne va point, & il ne revient point ; il n'est retenu nulle part.* Ces folies paroissent bien étranges ; cependant, qu'on essaie, & l'on verra qu'en suivant la subtilité de la métaphysique aussi loin qu'elle peut aller, on aboutira à d'autres folies, qui ne seront guere moins ridicules.

Au reste, les Xékiens négligent l'extérieur, s'appliquent uniquement à méditer, méprisent toute discipline qui consiste en paroles, & ne s'attachent qu'à l'exercice qu'ils appellent *soquxin*, *soqubut*, ou *du cœur.*

Il n'y a, selon eux, qu'un principe de toutes choses, & ce principe est par-tout.

Tous les êtres en émanent & y retournent.

Il existe de toute éternité ; il est unique, clair, lumineux, sans figure, sans raison, sans mouvement, sans action, sans accroissement, ni décroissement.

Ceux qui l'ont bien connu dans ce monde acquierent la gloire parfaite de Fotoke & de ses successeurs.

Les autres errent & erreront jusqu'à la fin du monde : alors le principe commun absorbera tout.

Il n'y a ni peines, ni récompenses à venir.

Nulle différence réelle entre la science & l'ignorance, entre le bien & le mal.

Le repos qu'on acquiert par la méditation est le souverain bien, & l'état le plus voisin du principe général, commun & parfait.

Quant à leur vie, ils forment des communautés, se levent à minuit pour chanter des hymnes, & le soir ils se rassemblent autour d'un supérieur,

qui traite, en leur présence, quelques points de morale, & leur en propose à méditer.

Quelles que soient leurs opinions particulieres, ils s'aiment & se cultivent. Les entendemens, disent-ils, ne sont pas unis de parenté comme les corps.

Il faut convenir que si ces gens ont des choses en quoi ils valent moins que nous, ils en ont aussi en quoi nous ne les valons pas.

La troisieme secte des *Japonois* est celle des Sendosivistes, ou de ceux qui se dirigent par le lieu ou la voie philosophique : ceux-ci sont proprement sans religion. Leur unique principe est qu'il faut pratiquer la vertu, parce que la vertu seule peut nous rendre aussi heureux que notre nature le comporte. Selon eux, le méchant est assez à plaindre en ce monde, sans lui préparer un avenir fâcheux; & le bon assez heureux, sans qu'il lui faille encore une récompense future. Ils exigent de l'homme qu'il soit vertueux, parce qu'il est raisonnable, & qu'il soit raisonnable, parce qu'il n'est ni une pierre, ni une brute. Ce sont les vrais principes de la morale de Confucius, & de son disciple Japonois Roosi. Les ouvrages de Roosi jouissent au Japon de la plus grande autorité.

La morale des Sendosivistes, ou Philosophes Japonois, se réduit à quatre points principaux.

Le premier, ou *dsin*, est de la maniere de conformer ses actions à la vertu.

Le second, *gi*, de rendre la justice à tous les hommes.

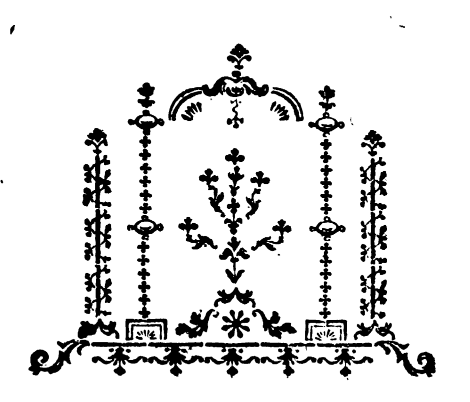
Le troisieme, *re*, de la décence & de l'honnêteté des mœurs.

Le quatrieme, *tsi*, des regles de la prudence.

Le cinquieme, *sin*, de la pureté de la conscience, & de la rectitude de la volonté.

Selon eux, point de métempſycoſe ; il y a une ame univerſelle qui anime tout, dont tout émane, & qui abſorbe tout ; ils ont quelques notions de ſpiritualité ; ils croient l'éternité du monde ; ils célébrent la mémoire de leur parens par des ſacrifices ; ils ne reconnoiſſent point de Dieux nationaux ; ils n'ont ni temples ni cérémonies religieuſes : s'ils ſe prêtent au culte public, c'eſt par eſprit d'obéiſſance aux loix ; ils uſent d'ablution, & s'abſtiennent du commerce des femmes dans les jours qui précedent leurs fêtes commémoratives : ils ne brûlent point les corps des morts ; mais ils les enterrent comme nous ; ils ne permettent pas ſeulement le ſuicide ; ils y exhortent : ce qui prouve le peu de cas qu'ils font de la vie. L'image de Confucius eſt dans leurs écoles. On exigea d'eux, au tems de l'extirpation du chriſtianiſme, qu'ils euſſent une idole ; elle eſt placée dans leurs foyers, couronnée de fleurs, & parfumée d'encens. Leur ſecte ſouffrit beaucoup de la perſécution des Chrétiens, & ils furent obligés de cacher leurs livres. Il n'y a pas long-tems qu'un Prince Japonois, appellé *Siſen*, qui avoit pris du goût pour les ſciences & la philoſophie, fonda une Académie dans ſes domaines, y appella les hommes les plus inſtruits, les encouragea à l'étude par des récompenſes ; & la raiſon commençoit à faire des progrès dans ce canton de l'empire, lorſque de vils ſacrificateurs, qui vivoient de la ſuperſtition & de la crédulité des peuples, fâchés du diſcrédit de leurs rêveries, porterent des plaintes à l'Empereur & au Dairi, & menacerent la nation des plus grands déſaſtres, ſi l'on ne ſe hâtoit d'étouffer cette race naiſſante d'impies. Siſen vit tout-à-coup la tyrannie eccléſiaſtique & civile conjurée contre lui, & ne trouva d'autre moyen

d'échapper au péril qui l'environnoit, que de renoncer à ses projets, en cédant ses livres & ses dignités à son fils. C'est Kempfer même qui nous raconte ce fait, bien propre à nous instruire sur l'espece d'obstacles que les progrès de la raison doivent rencontrer par-tout. *Voyez* Bayle, Bruker, Possevin, &c.



PHILOSOPHIE ORIENTALE.

PEU de tems après la naiſſance de Jéſus-Chriſt, il ſe forma une ſecte de Philoſophes aſſez ſinguliere dans les contrées les plus connues de l'Aſie & de l'Afrique. Ils ſe piquoient d'une intelligence extraordinaire dans les choſes divines, ou celles ſur leſquelles on croit le plus, parce qu'on y entend le moins, & où il ne faut pas raiſonner, mais ſoumettre ſa raiſon, faire des actes de foi, & non des ſyſtêmes ou des ſyllogiſmes. Ils donnoient leur doctrine pour celle des plus anciens Philoſophes, qu'ils prétendoient leur avoir été tranſmiſe dans ſa pureté; & pluſieurs d'entr'eux ayant embraſſé la religion chrétienne, & travaillé à concilier leurs idées avec ſes préceptes, on vit tout-à-coup éclore cet eſſaim d'héréſies, dont il eſt parlé dans l'Hiſtoire de l'Egliſe, ſous le nom faſtueux de *Gnoſtiques.* Ces Gnoſtiques corrompirent la ſimplicité de l'Evangile par les inepties les plus frivoles, ſe répandirent parmi les Juifs & les Gentils, & défigurerent, de la maniere la plus ridicule, leur Philoſophie, imaginerent les opinions les plus monſtrueuſes, fortifierent le fanatiſme dominant, ſuppoſerent une foule de livres ſous les noms les plus reſpectables, & remplirent une partie du monde de leur miſérable & déteſtable ſcience.

Il feroit à ſouhaiter qu'on approfondît l'origine & les progrès des ſectes: les découvertes qu'on feroit ſur ce point éclairciroient l'Hiſtoire ſacrée

& philosophique des deux premiers siecles de l'Eglise; période qui ne sera sans obscurité, que quand quelque homme d'une érudition & d'une pénétration peu communes aura achevé ce travail.

Nous n'avons plus les livres de ces sectaires; il ne nous en reste qu'un petit nombre de fragmens peu considérable. En supprimant leurs ouvrages, les premiers Peres de l'Eglise, par un zele plus ardent qu'éclairé, nous ont privés de la lumiere dont nous avions besoin, & presque coupé le fil de notre histoire.

On ne peut révoquer en doute l'existence de ces Philosophes dont Porphyre fait mention.

Il y avoit alors plusieurs Chrétiens, Hérétiques, & autres professant une doctrine émanée de l'ancienne Philosophie, & marchant à la suite d'Adelphius & d'Aquilinus, &c. Ils méprisoient Platon: ils ne parloient que de Zoroastre, de Zostrian, de Nicothée & de Mélus, & ils se regardoient comme les restaurateurs de la sagesse orientale: nous pourrions ajouter au témoignage de Porphyre celui de Théodote & d'Eunappe.

Ces Philosophes prirent le nom de *Gnostiques*, parce qu'ils s'attribuoient une connoissance plus sublime & plus étendue de Dieu, & de ses puissances ou émanations, qui faisoient le fond de leur doctrine.

Ils avoient pris ce nom long-tems avant que d'entrer dans l'Eglise. Les Gnostiques furent d'abord certains Philosophes spéculatifs: on étendit ensuite cette dénomination à une foule d'Hérétiques dont les sentimens avoient quelque affinité avec leur doctrine. Irénée dit que Ménandre, disciple de Simon, fut un Gnostique; Basilide fut un Gnostique, selon Jérôme; Epiphane met Saturnin

au nombre des Gnoſtiques; Philatrius appelle Nicolas chef des Gnoſtiques.

Ce titre de Gnoſtique a donc paſſé des écoles de la Philoſophie des Gentils dans l'égliſe de J. C., & il eſt très-vraiſemblable que c'eſt de cette doctrine trompeuſe que Paul a parlé dans ſon épître à Timothée, & qu'il déſigne diſtinctement; d'où l'on peut conclure que le gnoſiſme n'a pas pris naiſſance parmi les Chrétiens.

Le terme de *Gnoſis* eſt grec : il étoit en uſage dans l'école de Pithagore & de Platon, & il ſe prenoit pour la contemplation des choſes immatérielles & intellectuelles.

On peut donc conjecturer que les Philoſophes orientaux prirent le nom de *Gnoſtiques*, lorſque la Philoſophie pithagorico-platonicienne paſſa de la Grece dans leur contrée; ce qui arriva peu de tems avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt ; alors la Chaldée, la Perſe, la Syrie, la Phénicie, & la Paleſtine étoient pleines de Gnoſtiques. Cette ſecte pénétra en Europe. L'Egypte en fut infectée; mais elle s'enracina particuliérement dans la Chaldée & dans la Perſe. Ces contrées furent le centre du gnoſiſme; c'eſt là que les idées des Gnoſtiques ſe mêlerent avec les viſions des peuples, & que leur doctrine s'amalgama avec celle de Zoroaſtre.

Les Perſes, qui étoient imbus du platoniſme, trompés par l'affinité qu'ils remarquerent entre les dogmes de cette école dont ils ſortoient, & la doctrine des Gnoſtiques orientaux, qui n'étoit qu'un pithagorico-platoniſme défiguré par des chimeres chaldéennes & zoroaſtriques, ſe méprirent ſur l'origine de cette ſecte. Bien loin de ſe dire Platoniciens, les Gnoſtiques orientaux reprochoient à Platon de n'avoir rien entendu à ce qu'il y a de ſecret & de profond ſur la Nature divine:

Platonem in profonditatem intelligibilis essentiæ non penetrasse: Porphyre, Ennéud II, Liv. IV, chap. XI. Plotin, indigné de ce jugement des Gnostiques, leur dit: *quasi ipsi quidem intelligibilem naturam cognoscendo attingentes, Plato autem reliquique beati viri minimè?* » Comme si vous saviez de la nature » intelligible ce que Platon & les autres hommes » de sa trempe céleste ont ignoré «. *Plot. ibid.* Il revient encore aux Gnostiques en d'autres endroits, & toujours avec la même véhémence. » Vous » vous faites un mérite, ajoute-t-il, de ce qui » doit vous être reproché sans cesse; vous vous » croyez plus instruits, parce qu'en ajoutant vos » extravagances aux choses sensées que vous aviez » empruntées, vous avez tout corrompu «.

D'où il s'ensuit qu'à travers le systême de la *Philosophie orientale*, quel qu'il fût, on reconnoissoit des vestiges du pithagorico-platonisme; ils avoient changé les dénominations. Ils admettoient les transmigrations des ames d'un corps dans un autre. Ils professoient la Trinité de Platon, l'être, l'entendement, & un troisieme architecte; & ces conformités, quoique moins marquées, peut-être, qu'elles ne le paroissoient à Plotin, n'étoient pas les seules qu'il y eût entre le gnosisme & le platonico-pithagorisme.

Le platonico-pithagorisme passa de la Grece à Alexandrie. Les Egyptiens, avides de tout ce qui concernoit la divinité, accoururent dans cette ville, fameuse par ses Philosophes. Ils brouillerent leur doctrine avec celle qu'ils y puiserent. Ce mêlange passa dans la Chaldée, où il s'accrut encore des chimeres de Zoroastre; & c'est ce chaos d'opinions qu'il faut regarder comme la *Philosophie orientale*, où le gnosisme, qui s'introduisit avec ses sectateurs dans l'Eglise de Jésus-Christ, s'empara

para de ses dogmes, les corrompit, & y produisit une multitude incroyable d'héréſies, qui retinrent le nom de *gnoſiſme*.

Leur ſyſtême de théologie conſiſtoit à ſuppoſer des émanations, & à appliquer ces émanations aux phénomenes du monde viſible. C'étoit une eſpece d'échelle où des puiſſances moins parfaites, placées les unes au deſſous des autres, formoient autant de degrés depuis Dieu juſqu'à l'homme, où commençoit le mal moral. Toute la portion de la chaîne compriſe entre le grand abyme incompréhenſible, ou Dieu, juſqu'au monde, étoit bonne, d'une bonté qui alloit, à la vérité, en dégénérant; le reſte étoit mauvais, d'une dépravation qui alloit toujours en augmentant. De Dieu au monde viſible, la bonté étoit en raiſon inverſe de la diſtance; du monde au dernier degré de la chaîne, la méchanceté étoit en raiſon directe de la diſtance.

Il y avoit auſſi beaucoup de rapports entre cette théorie & celle de la cabale judaïque.

Les principes de Zoroaſtre; les ſéphirotes des Juifs; les éons des Gnoſtiques, ne ſont qu'une même doctrine d'émanations, ſous des expreſſions différentes. Il y a dans ces ſyſtêmes des ſexes différens de principes, de ſéphirotes, d'éons, parce qu'il y falloit expliquer la génération d'une émanation, & la propagation ſucceſſive de toutes.

Les principes de Zoroaſtre, les ſéphirotes de la cabale, les éons perdent de leur perfection, à meſure qu'ils s'éloignent de Dieu dans tous ces ſyſtêmes, parce qu'il y falloit expliquer l'origine du bien & du mal, phyſique & moral.

Quels moyens l'homme avoit-il de ſortir de ſa place, de changer ſa condition miſérable, & de s'approcher du principe premier des émanations?

C'étoit de prendre son corps en aversion, de méditer, d'exercer des œuvres de pénitence; de se purger, de faire le bien, d'éviter le mal, &c.

Mais il n'acquéroit qu'à la longue, & après de longues transmigrations de son ame dans une longue succession de corps, cette perfection qui s'élevoit au dessus de la chaîne du monde visible. Parvenu à ce degré, il étoit encore loin de la source divine; mais en s'attachant constamment à ses devoirs, enfin il y arrivoit; c'étoit là qu'il jouissoit de la vérité complette.

Plus une doctrine est imaginaire, plus il est facile de l'altérer; aussi les Gnostiques se diviserent-ils en une infinité de sectes différentes.

L'éclat des miracles & la sainteté de la morale du christianisme les frapperent; ils embrasserent notre religion, mais sans renoncer à leur philosophie, & bientôt Jésus-Christ ne fut pour eux qu'un bon très-parfait, & le saint Esprit un autre.

Comme ils avoient une langue toute particuliere, on les entendoit peu. On voyoit en gros qu'ils s'écartoient de la simplicité du dogme, & on les condamnoit sous une infinité de faces diverses.

On peut voir à l'article *Cabale*, ce qu'il y a eu de commun entre *la philosophie orientale* & la *Philosophie judaïque*; à l'article *Pythagore*, ce que ces sectaires avoient emprunté de ce Philosophe: à l'article *Platonisme*, ce qu'ils devoient à Platon; & dans cet article même, ce qu'ils avoient reçu du christianisme: l'extrait abrégé qui va suivre de la doctrine de Zoroastre, montrera la conformité de leurs idées avec celle de cet homme célebre dans l'antiquité.

Selon Zoroastre, il y a un principe premier, infini & éternel.

De ce premier principe éternel & infini, il en eſt émané deux autres.

Cette premiere émanation eſt pure, active & parfaite.

Son origine ou ſon principe, eſt le feu intellectuel.

Ce feu eſt très-parfait & très-pur.

Il eſt la ſource de tous les êtres immatériels & matériels.

Les êtres immatériels forment un monde. Les matériels en forment un autre.

Le premier a conſervé la lumiere pure de ſon origine; le ſecond l'a perdue. Il eſt dans les ténebres, & les ténebres s'accroiſſent à meſure que la diſtance du premier principe eſt plus grande.

Les Dieux & les eſprits voiſins du principe lumineux, ſont ignés & lumineux.

Le feu & la lumiere vont toujours en s'affoibliſſant; où ceſſent la chaleur & la lumiere, commencent la matiere, les ténebres & le mal, qu'il faut attribuer à Arimane, & non à Oroſmade.

La lumiere eſt d'Oroſmade; les ténebres ſont d'Arimane: ces principes & leurs effets ſont incompatibles.

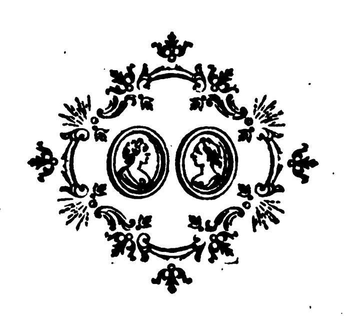
La matiere dans une agitation perpétuelle, tend ſans ceſſe à ſe ſpiritualiſer, à devenir lucide & active.

Spiritualiſée, active & lucide, elle retourne à ſa ſource, au feu pur, à Mithras, où ſon imperfection finit, & où elle jouit de la ſuprême félicité.

On voit que dans ce ſyſtême, l'homme confondu avec tous les êtres du monde viſible, eſt compris ſous le nom commun de *matiere*.

Ce que nous venons d'expoſer de la *Philoſophie orientale*, y laiſſe encore beaucoup d'obſcurité.

Nous connoîtrions mieux l'hiſtoire des héréſies, compriſes ſous le nom de *gnoſiſme*, ſi nous avions les livres des Gnoſtiques ; ceux qu'on attribue à Zoroaſtre, Zoſtrian, Méſus, Allogene, ne ſeroient pas ſuppoſés, que nous ne ſerions pas encore fort inſtruits. Comment ſe tirer de leur nomenclature? Comment apprécier la juſte valeur de leurs métaphores ? Comment interpréter leurs ſymboles ? Comment ſuivre le fil de leurs abſtractions ? Comment exalter ſon imagination au point d'atteindre à la leur ? Comment s'enivrer & ſe rendre fou aſſez pour les entendre ? Comment débrouiller le chaos de leurs opinions ? Contentons-nous donc du peu que nous en ſavons, & jugeons aſſez ſainement de ce que nous en avons, pour ne pas regretter ce qui nous manque.





PHILOSOPHIE DES PERSES.

Les seuls garans que nous ayons ici de l'histoire de la philosophie, les Arabes & les Grecs, ne sont pas d'une autorité aussi solide & aussi pure, qu'un critique sévere le desireroit. Les Grecs n'ont pas manqué d'occasions de s'instruire des loix, des coutumes, de la religion & de la philosophie de ces peuples; mais peu sinceres, en général, dans leurs récits, la haine qu'ils portoient aux Perses les rend encore plus suspects. Qu'est-ce qui a pu les empêcher de se livrer à cette fureur habituelle de tout rapporter à leurs idées particulieres? La distance des tems, la légéreté du caractere, l'ignorance & la superstition des Arabes, n'affoiblissoient guere moins leur témoignage. Les Grecs mentent par orgueil; les Arabes mentent par intérêt. Les premiers défigurent tout ce qu'ils touchent pour se l'approprier; les seconds pour se faire valoir. Les uns cherchent à s'enrichir du bien d'autrui; les autres à donner du prix à ce qu'ils ont. Mais c'est quelque chose que de bien connoître les motifs de notre méfiance; nous en serons plus circonspects.

De Zoroastre. Zerdusht ou *Zaradusht*, selon les Arabes, & *Zoroastre*, selon les Grecs, fut le fondateur ou le restaurateur de la philosophie & de la théologie chez les Perses. Ce nom signifie l'*ami du*

feu. Sur cette étymologie, on a conjecturé qu'il ne désignoit pas une personne, mais une secte. Quoi qu'il en soit, qu'il n'y ait jamais eu d'homme appellé *Zoroastre*, ou qu'il y en ait eu plusieurs de ce nom, comme quelques-uns le prétendent, on n'en peut guere reculer l'existence au delà du regne de Darius Hystaspe. Il y a la même incertitude sur la patrie du premier Zoroastre. Est-il Chinois, Indien, Perse, Médo-Perse ou Mede ? S'il en faut croire les Arabes, il est né dans l'Aderbijan, province de la Médie. Il faut entendre toutes les puérilités merveilleuses qu'ils racontent de sa naissance & de ses premieres années ; au reste, elles sont dans le génie des orientaux, & du caractere de celles dont tous les peuples de la terre ont défiguré l'histoire des fondateurs du culte religieux qu'ils avoient embrassé. Si ces fondateurs n'avoient été que des hommes ordinaires, de quel droit eût-on exigé de leurs semblables un respect aveugle pour leurs opinions ?

Zoroastre, instruit dans les sciences orientales, passe chez les Islalites. Il entre au service d'un Prophete : il y prend la connoissance du vrai Dieu. Il commet un crime. Le Prophete, qu'on croit être Daniel ou Esdras, le maudit ; il est attaqué de la lepre. Guéri apparemment, il erre ; il se montre aux peuples ; il se cache dans des montagnes ; il en descend ; il se donne pour un envoyé d'en-haut ; il s'annonce comme le restaurateur & le réformateur du culte de ces Mages ambitieux que Cambise avoit exterminés. Les peuples l'écoutent. Il va à Xis ou Ecbatane : c'étoit le lieu de la naissance de Smerdis, & le magianisme y avoit encore des sectateurs cachés. Il y prêche ; il y a des révélations. Il passe de-là à Balch, sur les rives de l'Oxus, & s'y établit. Hystaspe regnoit alors. Ce

Prince l'appelle. Zoroaſtre le confirme dans la religion des Mages que Hyſtape avoit gardée; il l'entraîne par des preſtiges; & ſa doctrine devient publique, & la religion de l'Etat. Il y en a qui le font voyager aux Indes, & conférer avec les Brachmanes; mais c'eſt ſans fondement. Après avoir établi ſon culte dans la Bactriane, il vint à Suſe, où l'exemple du Roi fut ſuivi de la converſion de preſque tous les courtiſans. Le magianiſme, ou plutôt la doctrine de Zoroaſtre ſe répandit chez les Perſes, les Parthes, les Bactres, les Coraſmiens, les Saïques, les Medes, & pluſieurs autres peuples barbares. L'intolérance & la cruauté du mahométiſme naiſſant, n'a pu juſqu'à préſent en effacer toutes les traces. Il en reſte toujours dans la Perſe & dans l'Inde. De Suze, Zoroaſtre retourna à Balch, où il éleva un temple au Feu, s'en dit Archimage, & travailla à attirer à ſon culte les Rois circonvoiſins; mais ce zele ardent lui devint funeſte. Argaſpe, Roi des Schytes, étoit très-attaché au culte des aſtres; c'étoit celui de ſa nation & de ſes aïeux. Zoroaſtre ne pouvant réuſſir auprès de lui par la perſuaſion, emploie l'autorité & la puiſſance de Darius. Mais Argaſpe, indigné de la violence qu'on lui faiſoit dans une affaire de cette nature, prit les armes, entra dans la Bactriane, & s'en empara, malgré la réſiſtance de Darius, dont l'armée fut taillée en pieces. La deſtruction du temple patriarchal, la mort de ſes Prêtres, & celle de Zoroaſtre même furent les ſuites de cette défaite. Peu de tems après, Darius eut ſa revanche; Argaſpe fut battu, la province perdue recouverte, les temples conſacrés au Feu relevés, la doctrine de Zoroaſtre remiſe en vigueur, & l'Azur Guſtaſp, ou l'édifice de Hyſtaſpe conſtruit. Darius en prit même le titre de Grand-Prêtre, & ſe fit ap-

peller de ce nom sur son tombeau. Les Grecs, qui connoissoient bien les affaires de la Perse, gardent un profond silence sur ces événemens, qui peut-être ne sont que des fables inventées par les Arabes, dont il faudroit réduire le récit à ce qu'il y eut dans un tems un imposteur qui prit le nom de Zoroastre, déja révéré dans la Perse, attira le peuple, séduisit la Cour par des prestiges, abolit l'idolâtrie, & lui substitua l'ancien culte du feu, qu'il arrangea seulement à sa maniere. Il y a aussi quelque apparence que cet homme n'étoit pas tout-à-fait ignorant dans la médecine & les sciences naturelles & morales; mais, que ce fut une encyclopédie vivante, comme les Arabes le disent; c'est sûrement un de ces mensonges pieux auxquels le zele, qui ne croit jamais pouvoir trop accorder aux fondateurs de religion, se détermine si généralement.

Des Guebres. Depuis ces tems reculés, les Guebres ont persisté dans le culte de Zoroastre. Il y en a près d'Ispahan, dans un petit village, appellé de leur nom *Gauradab*. Les Musulmans les regardent comme des infideles, & les traitent en conséquence. Ils exercent là les fonctions les plus viles de la société. Ils ne sont pas plus heureux dans la Commanie; c'est la plus mauvaise province de la Perse. On leur y a fait payer bien cher le peu d'indulgence qu'on a pour leur religion. Quelques-uns se sont réfugiés à Surate & à Bombaye, où ils vivent en paix, honorés pour la sainteté & la pureté de leurs mœurs, adorant un seul Dieu, priant vers le Soleil, révérant le feu, détestant l'idolâtrie, & attendant la résurrection des morts & le jugement dernier.

Des livres attribués à Zoroastre. De ces livres, le *Zend* ou le *Zendavesta* est le plus célebre. Il est

divisé en deux parties ; l'une comprend la liturgie ou les cérémonies à observer dans le culte du feu ; l'autre prescrit les devoirs de l'homme en général, & ceux de l'homme religieux. Le *Zend* est sacré ; & les saintes écritures n'ont pas plus d'autorité parmi les Chrétiens, ni l'*Alcoran* parmi les Turcs. On pense bien que Zoroastre le reçut aussi d'en-haut. Il est écrit en langue & en caracteres perses. Il est renfermé dans les temples ; il n'est pas permis de le communiquer aux étrangers ; & tous les jours de fêtes, les Prêtres en lisent quelques pages au peuple. Thomas Hyde nous en avoit promis une édition ; mais il ne s'est trouvé personne, même en Angleterre, qui en ait voulu faire les frais.

Le *Zend* n'est point un ouvrage de Zoroastre ; il faut en rapporter la supposition au tems d'Eusebe. On y trouve des pseaumes de David ; on y raconte l'origine du monde, d'après Moïse ; il y a les mêmes choses sur le déluge ; il y est parlé d'Abraham, de Joseph & de Salomon. C'est une de ces productions telles qu'il en parut une infinité dans ces siecles où toutes les sectes, qui étoient en grand nombre, cherchoient à prévaloir les unes sur les autres, par le titre d'ancienneté. Outre le *Zend*, on dit que Zoroastre avoit encore écrit dans son traité quelques centaines de milliers de vérités sur différens sujets.

Des oracles de Zoroastre. Il nous en reste quelques fragmens, qui ne font pas grand honneur à l'anonyme qui les a fabriqués, quoiqu'ils aient eu de la réputation parmi les Platoniciens de l'école d'Alexandrie ; c'est qu'on n'est pas difficile sur les titres qui autorisent nos opinions. Les Philosophes n'étoient pas fâchés de retrouver quelques-unes de leurs idées dans les écrits d'un sage aussi vanté que Zoroastre.

Du Mage Hystaspe. Cet Hystaspe est le pere de Darius; il se fit chef des Mages. Il y eut là-dedans plus de politique que de religion. Il doubla son autorité sur les peuples, en réunissant dans sa personne les titres de Pontife & de Roi. L'inconvénient de cette réunion, c'est qu'un seul homme ayant à soutenir deux grands caracteres, il arrive souvent que le Roi déshonore le Pontife, ou que le Pontife rabaisse le Roi.

D'Ostanès ou *d'Otanès.* On prétend qu'il y eut plusieurs Mages de ce nom, & qu'ils donnerent leur nom à la secte entiere, qui en fut appellée *ostanite.* On dit qu'Ostanès ou Otanès cultiva le premier l'astronomie chez les Perses. On lui attribue un livre de chymie. Ce fut lui qui initia Démocrite aux mysteres de Memphis. Il n'y a que le rapport des tems qui contredise cette fable.

Du mot Mage. Ceux qui le dérivent de l'ancien mot *Mog*, qui, dans la Perse & dans la Médie, signifioit *Adorateur*, ou *Prêtre du feu*, en ont trouvé l'étymologie la plus vraisemblable.

De l'origine du Magianisme. Cette doctrine étoit établie dans l'Empire de Babylone & d'Assyrie, & chez d'autres peuples de l'Orient, long-tems avant la fondation des Perses. Zoroastre n'en fut que le restaurateur: il faut en conclure de-là l'extrême ancienneté.

Du caractere d'un Mage. Ce fut un Théologien & un Philosophe. Un Mage naissoit toujours d'un autre Mage. Ce fut dans le commencement une seule famille peu nombreuse qui s'accrut en elle-même; les peres se marioient avec leurs filles, les fils avec leurs meres, les freres avec leurs sœurs. Epars dans les campagnes, d'abord ils n'occuperent que quelques bourgs; ils fonderent ensuite des villes, & se multiplierent au point de

disputer la souveraineté aux Monarques. Cette confiance dans leur nombre & leur autorité les perdit.

Des classes des Mages. Ils étoient divisés en trois classes. Une classe infinie attachée aux services des temples ; une classe supérieure qui commandoit à l'autre ; & un Archimage qui étoit le chef de toutes les deux. Il y avoit aussi trois sortes de temples ; des oratoires où le feu étoit gardé dans une lampe ; des temples où il s'entretenoit sur un autel ; & une basilique, le siege de l'Archimage, & le lieu où les adorateurs alloient faire leurs grandes dévotions.

Des devoirs des Mages. Zoroastre leur avoit dit : » Vous ne changerez ni le culte, ni les prieres. Vous ne vous emparerez point du bien d'autrui. Vous fuirez le mensonge. Vous ne laisserez entrer dedans votre cœur aucun desir impur : dans votre esprit aucune pensée perverse. Vous craindrez toute souillure. Vous oublierez l'injure. Vous instruirez les peuples. Vous présiderez aux mariages. Vous fréquenterez sans cesse les temples. Vous méditerez le *Zendavesta* : ce sera votre loi, & vous n'en reconnoîtrez point d'autre : & que le ciel vous punisse éternellement, si vous souffrez qu'on la corrompe. Si vous êtes Archimage, observez la pureté la plus rigoureuse. Purifiez-vous de la moindre faute par l'ablution. Vivez de votre travail. Relevez la dixme des peuples. Ne soyez ni ambitieux ni vain. Exercez les œuvres de la miséricorde ; c'est le plus noble emploi que vous puissiez faire de votre richesse. N'habitez pas loin des temples, afin que vous puissiez y entrer sans être apperçu. Lavez-vous souvent. Soyez frugal. N'approchez point de votre femme les jours de solemnités. Surpassez les

autres dans la connoissance des sciences. Ne craignez que Dieu. Reprenez fortement les méchans : de quelque rang qu'ils soient, n'ayez aucune indulgence pour eux. Allez porter la vérité aux Souverains : sachez distinguer la vraie révélation de la fausse. Ayez toute confiance dans la bonté divine. Attendez le jour de sa manifestation, & soyez-y toujours préparé. Gardez soigneusement le feu sacré ; & souvenez-vous de moi jusqu'à la consommation des siecles, qui se fera par le feu «.

Des Sectes des Mages. Quelque simple que soit un culte, il est sujet à des hérésies. Les hommes se divisent bien entr'eux sur des choses réelles : comment s'accorderoient-ils long-tems sur des objets imaginaires ? Ils sont abandonnés à leur imagination, & il n'y a aucune expérience qui puisse les réunir. Les Mages admettoient deux principes, un bon & un mauvais ; l'un de la lumiere, l'autre des ténebres ; étoient-ils co-éternels : ou, y avoit-il priorité dans leur existence ? Premier objet de discussion ; premiere cause de haine, de trahison & d'anathême.

De la Philosophie des Mages. Elle avoit pour objet Dieu, l'origine du monde, la nature des choses, le bien, le mal, & la regle des devoirs. Le systême de Zoroastre n'étoit pas l'ancien ; cet homme profita des circonstances pour l'altérer, & faire croire au peuple tout ce qu'il lui plut. La distance des terres, les mensonges des Grecs, les fables des Arabes, les symboles & l'emphase des Orientaux, rendent ici la matiere très-obscure.

Des Dieux des Perses. Ces nations adoroient le Soleil ; ils avoient reçu un culte des Chaldéens & des Assyriens. Ils appelloient ce Dieu *Mithras* ; ils joignoient à Mithras Orosmade & Arimane.

Mais il faut distinguer ici la croyance des hom-

mes instruits, de la croyance du peuple. Le Soleil étoit le Dieu du peuple ; pour les Théologiens, ce n'étoit que son tabernacle.

Mais en remontant à l'origine, Mithras ne sera qu'un de ces bienfaiteurs des hommes, qui les rassembloient, qui les instruisoient, qui leur rendoient la vie plus supportable & plus sûre, & dont ils faisoient ensuite des Dieux. Celui des peuples d'Orient s'appelloit *Mithras*. Son ame, au sortir de son corps, s'envola au Soleil, & delà le culte du Soleil, & la divinité de cet astre.

On n'a qu'à jetter les yeux sur les symboles de Mithras, pour sentir toute la force de cette conjecture. C'est un homme robuste ; il est ceint d'un cimetere ; il est couronné d'une tiare ; il est assis sur un taureau, il conduit l'animal féroce, il le frappe, il le tue. Quels sont les animaux qu'on lui sacrifie ? des chevaux. Quels compagnons lui donne-t-on ? des chiens.

L'histoire d'un homme défiguré est devenue un systême de religion. Rien ne peut subsister entre les hommes sans s'altérer ; il faut qu'un systême de religion, fût-il relevé, se corrompe à la longue, à moins qu'une autorité infaillible n'en assure la pureté. Supposons que Dieu se montrât aux hommes sous la forme d'un grand spectre de feu, qu'élevé au dessus du globe qui tourneroit sous ses pieds, les hommes l'écoutassent en silence, & que, d'une voix forte, il leur dictât ses loix : croit-on que ces loix subsisteroient incorruptibles ? Croit-on qu'il ne vînt pas un tems où l'apparition même se révoquât en doute ? Il n'y a que le séjour constant de la divinité parmi nous, ou par les miracles, ou par ses Prophetes, ou par un représentant infaillible, ou par la voie de la conscience, ou par elle-même, qui puisse arrêter

l'inconſtance de nos idées en matiere de religion.

Mithras eſt un & triple; on retrouve dans ce triple Mithras des veſtiges de la trinité de Platon & de la nôtre.

Oroſmade, ou Horſmidas, eſt l'auteur du bien; Arimane eſt l'auteur du mal : écoutons Leibnitz ſur ces Dieux. Si l'on conſidere, dit le Philoſophe de Leipſig, que tous les Potentats d'Aſie ſe ſont appellés *Horſmidas*; qu'Irmen, ou Hermen eſt le nom d'un Dieu, ou d'un héros Celto-Scyte, on ſera porté à croire que l'Arimane des Perſes fut quelque conquérant d'occident, tels que furent dans la ſuite Gengis-Khan & Tamerlan, qui paſſa de la Germanie & de la Sarmatie dans l'Aſie, à travers les contrées des Alains & des Maſſagetes, & qui fondit dans les Etats d'un Horſmidas, qui gouvernoit paiſiblement ſes peuples fortunés, & qui les défendit conſtamment contre les entrepriſes du raviſſeur. Avec le tems, l'un fut un mauvais génie, l'autre un bon; deux principes contraires qui ſont perpétuellement en guerre, qui ſe défendent, & ſe battent bien, & dont l'un n'obtient jamais une entiere ſupériorité ſur l'autre. Ils ſe partagent l'empire du monde, le gouvernent, ainſi que Zoroaſtre l'établit dans ſa chronologie. Ajoutez à cela, qu'en effet au tems de Cyaxare, Roi des Medes, les Scytes ſe répandirent en Aſie.

Mais comment un trait hiſtorique ſi ſimple devint-il, à la longue, une fable ſi compliquée? C'eſt qu'on tranſporta dans la ſuite, au culte, aux Dieux, aux ſtatues, aux ſymboles religieux, aux cérémonies, tout ce qui appartenoit aux ſciences, à l'aſtronomie, à la phyſique, à la chymie, à la métaphyſique & à l'hiſtoire naturelle. La langue religieuſe reſta la même; mais toutes les idées changerent. Le peuple avoit une religion, & le Prêtre un autre.

Principes du systême de Zoroastre. Il ne faut pas confondre ce systême renouvellé, avec l'ancien; celui des premiers Mages étoit fort simple; celui de Zoroastre se compliqua.

1. Il ne se fait rien de rien.

2. Il y a donc un premier principe, infini, éternel, de qui tout ce qui a été, & tout ce qui est, est émané.

3. Cette émanation a été très-parfaite & très-pure. Il faut la regarder comme la cause du mouvement, de la chaleur & de la vie.

4. Le feu intellectuel, très-parfait, très-pur, dont le Soleil est le symbole, est le principe de cette émanation.

5. Tous les êtres sont sortis de ce feu, les matériels & les immatériels. Il est absolu, nécessaire, infini; il se meut lui-même; il meut, & anime tout ce qui est.

6. Mais la matiere & l'esprit étant deux natures diamétralement opposées, il est donc émané du feu originel & divin, deux principes subordonnés, ennemis l'un de l'autre, l'esprit & la matiere, Orosmade & Arimane.

7. L'esprit plus voisin de sa source, plus pur, engendre l'esprit, comme la lumiere, telle est l'origine des Dieux.

8. Les esprits émanés de l'océan infini de la lumiere intellectuelle, depuis Orosmade, jusqu'au dernier, sont, & doivent être regardés comme des natures lucides & ignées.

9. En qualité de natures lucides & ignées, ils ont la force de mouvoir, d'entretenir, d'échauffer, de perfectionner, & ils sont bons. Orosmade est le premier d'entr'eux; ils viennent d'Orosmade: Orosmade est la cause de toute perfection.

10. Le Soleil, symbole de ses propriétés, est

ſon trône, & le lieu principal de ſa lumiere divine.

11. Plus les eſprits émanés d'Oroſmade s'éloignent de leur ſource, moins ils ont de pureté, de lumiere, de chaleur & de force motrice.

12. La matiere n'a ni la lumiere, ni la chaleur, ni force motrice; c'eſt la derniere émanation du feu éternel, & premier. Sa diſtance en eſt infinie; auſſi eſt-elle ténébreuſe, inerte, ſolide, & immobile par elle-même.

13. Ce n'eſt pas à ce principe de ſon émanation, mais à la nature néceſſaire de ſon émanation, à ſa diſtance du principe qu'il faut attribuer ſes défauts, ſuite néceſſaire de l'ordre des émanations, qui en font l'origine du mal.

14. Quoiqu'Arimane ne ſoit pas moins qu'Oroſmade une émanation du feu éternel, ou de Dieu, on ne peut attribuer à Dieu ni le mal, ni les ténebres de ce principe.

15. Le mouvement eſt éternel & très-parfait dans le feu intellectuel & divin; d'où il s'enſuit qu'il y aura une période, à la fin de laquelle tout y retournera. Cet océan reprendra tout ce qui en eſt émané, tout, excepté la matiere.

16. La matiere ténébreuſe, froide, immobile, ne ſera point reçue à cette ſource de lumiere & de chaleur très-pure; elle reſtera, elle ſe mouvra, ſans ceſſe agitée par l'action du principe lumineux; le principe lumineux attaquera ſans ceſſe les ténebres, qui lui réſiſteront, & qu'elle affoiblira peu-à-peu, juſqu'à ce qu'à la ſuite des ſiecles, atténuée, diviſée, éclairée autant qu'elle peut l'être, elle approche de ſa nature ſpirituelle.

17. Après un long combat, des alternatives infinies, les ténebres ſeront chaſſées de la matiere; ſes qualités mauvaiſes ſeront détruites; la matiere

tiere même ſera bonne, lucide, analogue à ſon principe, qui la réabſorbera, & d'où elle émanera derechef, pour remplir tout l'eſpace, & ſe répandre dans l'univers : ce ſera le regne de la félicité parfaite.

Voilà le ſyſtême oriental, tel qu'il nous eſt parvenu, après avoir paſſé, au ſortir des mains des Mages, entre celles de Zoroaſtre ; & de celles-ci, entre les mains des Pythagoriciens, des Stoïciens, des Platoniciens, dont on y reconnoît le ton & les idées.

Ces Philoſophes le porterent à Coſroès. Auparavant la ſainteté en avoit été conſtatée par des miracles à la cour de Sapor ; ce n'étoit alors qu'un manichéiſme aſſez ſimple.

Le *Sadder*, ouvrage où la doctrine zoroaſtrique eſt expoſée, emploie d'autres expreſſions ; mais c'eſt le même fond. Il y a un Dieu : il eſt un, très-ſaint : rien ne lui eſt égal : c'eſt le Dieu de puiſſance & de gloire. Il a créé dans le commencement un monde d'eſprits purs & heureux ; au bout de trois mille ans, ſa volonté, lumiere reſplendiſſante, ſous la forme de l'homme. Soixante & dix anges du premier ordre l'ont accompagnée ; & elle a créé le ſoleil, la lune, les étoiles & les ames des hommes. Après trois autres mille ans, Dieu créa, au deſſus de la lune, un monde inférieur, plein de matiere.

Des Dieux & des temples. La doctrine de Zoroaſtre les rejettoit auſſi. La premiere choſe que Xercès fit en Grece, ce fut de détruire les temples & les ſtatues. Il ſatisfaiſoit aux préceptes de la religion ; & les Grecs le regardoient, ſans doute, comme un impie. Xercès en uſoit ainſi, dit Cicéron, *ut parietibus excluderentur Dii, quibus eſſe deberent omnia patientia & libera*, pour bri-

ser les prisons des Dieux. Les sectateurs du culte des Mages ont aujourd'hui la même aversion pour les idoles.

Abrégé des prétendus oracles de Zoroastre. Il y a des Dieux ; Jupiter en est un. Il est très-bon ; il gouverne l'univers ; il est le premier des Dieux ; il n'a point été engendré : il existe de tous les tems ; il est le pere des autres Dieux ; c'est le grand, le vieil ouvrier.

Neptune est l'aîné de ses fils. Neptune n'a point eu de mere. Il gouverne sous Jupiter : il a créé le ciel.

Neptune a eu des freres ; ces freres n'ont point eu de mere. Neptune est au dessus d'eux.

Les autres Dieux ont été tirés de la matiere, sont nés de Junon. Il y a des démons au dessous des Dieux.

Le soleil est le plus vieux des enfans que Jupiter ait eu de leur mere. Le soleil & Saturne président à la génération des mortels, aux Titans & aux Dieux du Tartare.

Les Dieux prennent soin des choses d'ici-bas, ou par eux-mêmes, ou par des ministres subalternes, selon les loix générales de Jupiter ; les Dieux subalternes exécutent ce qu'il y a de mieux.

L'univers est éternel. Les premiers Dieux nés de Jupiter, & les seconds n'ont point eu de commencement, n'auront point de fin ; ils ne constituent tous ensemble qu'une sorte de tout.

Le grand ouvrier qui a pu faire le tout, le mieux qu'il étoit possible, l'a voulu, & il n'a manqué à rien.

Il conserve & conservera éternellement le tout immobile, & sous la même forme.

L'ame de l'homme, alliée aux Dieux, est immortelle. Le ciel est son séjour : elle y est, & elle y retournera.

Les Dieux l'envoient pour animer un corps, conserver l'harmonie de l'univers, établir le commerce entre le ciel & la terre, & lier les parties de l'univers entr'elles, & l'univers avec les Dieux.

La vertu doit être le but unique d'un être lié avec les Dieux.

Le principe de la félicité principale de l'homme est dans la portion immortelle & divine.

Suite des oracles, ou fragmens. Nous les exposons dans la langue latine, parce qu'il est presque impossible de les rendre dans la nôtre.

Unitas dualitatem genus; Dyas enim apud eam sedet, & intellectuali luce fulgurat, inde Trinitas, & hæc Trinitas in toto mundo lucet, & gubernat omnia.

Voilà bien Mithras, Orosmade & Arimane; mais sous la forme du christianisme. On croiroit, en lisant ce passage, entendre le commencement de l'Evangile selon saint Jean.

Deus fons fontium, omnium matrix, continens omnia, undè generatio variè se manifestantis materiæ, undè tractus præter insiliens cavitatibus mundorum, incipit deorsum tendere radios admirandos.

Galimathias, moitié Chrétien, moitié Platonicien & Cabalistique.

Deus intellectualem in se ignem proprium comprehendens, cuncta perficit, & mente tradit secundâ; sicque omnia sunt ab uno igne progenita, parte genita lux.

Ici le platonisme se mêle encore plus évidemment avec la doctrine de Zoroastre.

Meus patris striduit, intelligens indefesso consilio; omniformes ideæ fonte verò ab uno evolantes exsilierunt, & divisæ intellectualem ignem sunt nactæ.

Proposition toute platonique, mais embarrassée de l'allégorie & du verbiage oriental.

Anima existens, ignis splendens, vi patris immortalis manet, & vitæ domina est, & tenet mundi multas plenitudines, mentem enim imitatur; sed habet congènitum quid corporis.

Il est incroyable en combien de façons l'esprit inquiet se replie. Ici on apperçoit des vestiges du léibnitianisme.

Opifex qui fabricatus est mundum, erat ignis moles, qui totum mundum ex igne, & aquâ & terrâ, & aëre omnia composuit.

Ces élémens étoient regardés par les Zoroastriens comme les canaux matériels du feu élémentaire.

Oportet te festinare ad lucem & patris radios, unde missa est tibi anima multam induta lucem; mentem enim in anima reposuit, & in corpore deposuit.

Ici l'expression est de Zoroastre; mais les idées sont de Platon.

Non deorsum prorsus sis est nigritantem mundum, cui profunditas semper infida substracta est & hædes, circùm quæque nabilis squallidus, idolis gaudens, amens, præceps, tortuosus, cæcum, profundum, semper convolvens, semper tegens obscurum corpus iners, & spiritu carens, & osor lucis mundus, & tortuosa fluenta, sub quâ multi trahuntur.

Galimathias mélancholique, prophétique & sybillain.

Quære animi canalem, unde aut quo ordine servus factus corporis, in ordinem à quo effluxisti, iterum resurgas.

C'est la descente des ames dans le corps, selon l'hypothese platonicienne.

Cogitatio igne tota primum habet ordinem; mortalis enim ignis proximus factus, à Deo lumen habebit.

Puiſqu'on vouloit faire paſſer ces fragmens ſous le nom de Zoroaſtre, il falloit bien revenir au principe igné.

Lunæ curſum & aſtrorum progreſſum & ſtrepitum dimittu, ſemper currit opere neceſſitatis; aſtrorum progreſſus tui gratiâ non eſt editus.

Ici l'Auteur a perdu de vue la doctrine de Zoroaſtre, qui eſt toute aſtrologique, & il a dit quelque choſe de ſenſé.

Natura ſuadet eſſe dæmones pueros, & mala materiæ germinia, utilia & bona, &c.

Ces démons n'ont rien de commun avec le magianiſme; & ils ſont ſortis de l'école d'Alexandrie.

Philoſophie morale des Perſes. Ils recommandoient la chaſteté, l'honnêteté, le mépris des voluptés corporelles, du faſte, de la vengeance, des injures; ils défendoient le vol: il faut craindre, réfléchir, conſulter la Providence dans ſes actions, fuir le mal, embraſſer le bien; commencer le jour par tourner ſes penſées vers l'Etre ſuprême; l'aimer, l'honorer, le ſervir; regarder le ſoleil quand on le prie de jour, la lune quand on s'adreſſe à lui de nuit; car la lumiere eſt le ſymbole de leur exiſtence & de leur préſence; les mauvais génies aiment les ténebres.

Il n'y a rien dans ces principes qui ne ſoit conforme au ſentiment de tous les peuples, & qui appartienne plus à la doctrine de Zoroaſtre que d'aucun autre Philoſophe.

L'amour de la vérité eſt la fin de tous les ſyſtêmes philoſophiques, & la pratique de la vertu, la fin de toutes les légiſlations: & qu'importe par quel principe on y ſoit conduit?



PHILOSOPHIE DES PHÉNICIENS.

VOICI un peuple intéressé, turbulent, inquiet, qui ose le premier s'exposer sur des planches fragiles, traverser les mers, visiter les nations, lui porter ses connoissances & ses productions, prendre les leurs, & faire de sa contrée le centre de l'univers habité. Mais les entreprises hardies ne se forment point sans l'invention des sciences & des arts. L'astronomie, la géométrie, la méchanique, la politique sont donc fort anciennes chez les Phéniciens.

Ces peuples ont eu des Philosophes, & même de nom. Moschus ou Mochus est de ce nombre. Il est dit de Sidon. Il n'a pas dépendu de Possidonius qu'on ne dépouillât Leucippe & Démocrite de l'invention du systême atomique en faveur du Philosophe Phénicien; mais il y a mille autorités qui réclament contre le témoignage de Possidonius.

Après le nom de Moschus, c'est celui de Cadmus qu'on rencontre dans les annales de la Philosophie Phénicienne. Les Grecs le font fils du Roi Agénor; les Phéniciens, plus croyables sur un homme de leur nation, ne nous le donnent que comme un Intendant de sa maison. La mythologie dit qu'il se sauva de la Cour d'Agénor avec Harmonie, célebre joueuse de flûte; qu'il

aborda dans la Grece, & qu'il y fonda une colonie. Nous n'examinerons pas ce qu'il peut y avoir de vrai & de faux dans cette fable. Il est certain qu'il est l'inventeur de l'alphabet grec, & que ce service seul exigeoit que nous en fissions ici quelque mention.

Il y eut entre Cadmus & Sanchoniaton, d'autres Philosophes; mais il ne nous reste rien de leurs ouvrages.

Sanchoniaton est très-ancien. Il écrivoit avant l'ére troyenne. Il touchoit au tems de Moyse. Il étoit de Biblos. Ce qui nous reste de ses ouvrages est supposé. Voici son systême de cosmogonie.

L'air ténébreux, l'esprit de l'air ténébreux & le chaos sont les principes premiers de l'univers.

Ils étoient infinis, & ils ont existé long-tems avant qu'aucune limite les circonscrivît.

Mais l'esprit anima ses principes; le mêlange se fit; les choses se lierent; l'amour naquit, & le monde commenca.

L'esprit ne connut point la génération.

L'esprit liant les choses engendra *mot*.

Mot est, selon quelques-uns, le limon; selon d'autres, la putréfaction d'une masse aqueuse.

Voilà l'origine de tous les germes, & le principe de toutes les choses; de-là, sortirent des animaux privés d'organes & de sens, qui devinrent, avec le tems, des êtres intelligens, contemplateurs du ciel; ils étoient sous la forme d'œufs.

Après la production de *mot*, suivit celle du soleil, de la lune & des autres astres.

De l'air éclairé par la mer, & échauffé par la terre, résulterent les vents, les nuées & les pluies.

Les eaux furent séparées par la chaleur du soleil, & précipitées dans leurs lieux; & il y eut des éclairs & du tonnerre.

A ce bruit, les animaux assoupis sont réveillés ; ils sortent du limon, & remplissent la terre, l'air & la mer, mâles & femelles.

Les Phéniciens sont les premiers d'entre les hommes ; ils ont été produits du vent & de la nuit.

Voilà tout ce qui nous a été transmis de la philosophie des Phéniciens. C'est bien peu de chose : seroit-ce que l'esprit de commerce est contraire à celui de la philosophie ? Seroit-ce qu'un peuple, qui ne voyage que pour s'enrichir, ne songe guere à s'instruire ? Je le croirois volontiers. Que l'on compare les essaims incroyables d'Européens, qui sont passés de notre monde dans celui que Colomb a découvert, avec ce que nous connoissons de l'histoire naturelle des contrées qu'ils ont parcourues, & l'on jugera. Que demande un commerçant qui descend de son vaisseau sur un rivage inconnu ; est-ce, quel Dieu adorez-vous ? avez-vous un Roi ? quelles sont vos loix ? Rien de cela. Mais, avez-vous de l'or, des peaux, du coton, des épices ? Il prend ces substances, il donne les siennes en échange, & il recommence cent fois la même chose, sans daigner seulement s'informer de ce qu'elles sont, comment on les recueille. Il sait ce qu'elles lui produiront à son retour. Voilà le Commerçant Hollandois. Et le Commerçant François ? Il demande encore : vos femmes sont-elles jolies ?





PHILOSOPHIE
PYRRHONIENNE ou SCEPTIQUE.

LES Grecs étoient fatigués de tant de disputes sur le vrai & le faux, sur le bien & le mal, sur le beau & sur le laid, lorsqu'il s'éleva parmi eux une secte qui fit, en peu de tems, beaucoup de prosélytes. Ce fut la *Pyrrhonienne* ou *Sceptique*. Dans les autres écoles, on avoit un systême reçu, des principes avoués, on prouvoit tout; on ne doutoit de rien : dans celle-ci, on suivit une méthode de philosopher toute opposée : on prétendit qu'il n'y avoit rien de démontré ni de démontrable; que la science réelle n'étoit qu'un vrai nom; que ceux qui se l'arrogeoient n'étoient que des hommes ignorans, vains ou menteurs; que toutes les choses dont un Philosophe pouvoit disputer, restoient, malgré ses efforts, couvertes des ténebres les plus épaisses; que plus on étudioit, moins on savoit, & que nous étions condamnés à flotter éternellement d'incertitudes en incertitudes, d'opinions en opinions, sans jamais trouver un point fixe, d'où nous puissions partir, & où nous puissions revenir & nous arrêter. D'où les Sceptiques concluoient qu'il étoit ridicule de définir; qu'il ne falloit rien assurer; que le sage suspendroit en tout son jugement; qu'il ne se laisseroit point leurrer par la chimere de la vérité; qu'il regleroit sa vie sur la ressemblance, montrant, par sa circonspection que si la nature des choses ne lui étoit pas plus claire qu'aux dogmatiques les plus décidés, du moins l'imbécillité de la raison humaine lui étoit mieux connue.

Le *Sceptique* étoit donc un ennemi commun.

Pyrrhon, disciple d'Anaxarque, de la secte éléatique, exerça le premier cette philosophie pusillanime & douteuse, qu'on appelle de son nom *Pyrrhonisme*, & de sa nature *Scepticisme*. Si l'on examine la méthode des Académiciens, on ne la trouvera pas fort éloignée de celle de Pyrrhon.

Pyrrhon naquit à Elée, de parens fort obscurs. Il fut mauvais Peintre avant que d'être Philosophe. Il eut pour premier maître Bison, fils de Stilpon, disciple de Clinomaque, qui l'instruisit de cette dialectique épineuse, particuliere aux Eristiques. Il entendit ensuite Anaxarque, disciple de Métrodore de Chio, & s'attacha à ce Philosophe. Ils suivirent ensemble Alexandre dans l'Inde, & conférerent avec les Brachmanes & les Gymnosophistes. Il ne retint de la doctrine de ses maîtres que les principes qui favorisoient son penchant naturel à ce doute. Il débuta d'une maniere qui ne dut guere moins offenser que surprendre : il dit qu'il n'y avoit rien d'honnête ni de déshonnête, rien d'injuste ni de juste, rien de beau ni de laid, rien de vrai ni de faux, & ce furent ses premiers mots. L'éducation, l'usage commun, l'habitude étoient, selon lui, les seuls fondemens des actions & des assertions des hommes. On assure que sa conduite fut conséquente à sa philosophie ; qu'il ne se précautionnoit contre rien ; qu'il ne se détournoit point ; qu'il alloit droit à un char, à un précipice, à un bûcher, à une bête féroce ; qu'il bravoit dans les occasions les plus périlleuses le témoignage évident de ses sens, & que souvent il dut son salut à ses amis, qui l'accompagnoient. Si cela est il faut regarder Pyrrhon comme une de ces têtes qui naissent étonnées, & pour qui tout est confondu ; mais il n'en est rien ; il raisonnoit comme

un insensé, & se conduisoit comme tout le monde : on lui remarqua seulement plus d'indifférence, plus d'indulgence & plus de résignation. N'ayant point d'avis, il n'étoit pas difficile de le déterminer ; nulle notion du bien & du mal, comment pouvoit-on l'offenser ? de quoi se seroit plaint un homme qui ne distinguoit pas la peine & le plaisir ? La suprême tranquillité d'ame qu'il avoit acquise étonnoit Epicure. Ses concitoyens le créérent Grand-Prêtre. Quelle que fût sa philosophie, le bien étoit donc la regle de sa vie : il n'en faut pas douter. L'acatalepsie de Pyrrhon ne s'étendoit pas au rapport des sens : c'étoit une arme qu'il avoit inventée contre l'orgueil des dogmatiques, & qu'il n'employoit qu'avec eux. Il avoit ses sentimens particuliers dans l'école, & la conduite commune dans la société. Il fleurit dans la cent-dixieme olympiade ; il mourut âgé de 90 ans. Les Athéniens lui éleverent une statue auprès du portique : il eut aussi un monument dans sa patrie.

Pyrrhon avoit appris sous Démocrite qu'il n'y avoit rien de réel que les atomes ; que ce que nous regardons comme des qualités propres des corps, n'étoit que des affections de notre entendement, des opinions, une disposition, un ordre, une perception ; dans l'école éléatique, que le témoignage des sens étoit trompeur ; sous Stilpon, l'art funeste de disputer pour & contre presqu'avec un même avantage : c'étoit un homme d'un caractere dur ; il voyoit les Philosophes répandus en une infinité d'écoles opposées, & les uns sous le lycée, les autres sous le portique, criant : » C'est moi qui possede la vérité ; c'est ici qu'on apprend à être sage ; » venez Messieurs, donnez-vous la peine d'entrer : » mon voisin n'est qu'un charlatan, qui vous en

» imposera «. Et ces circonstances concoururent à le conduire au scepticisme, qu'il professa.

Pyrrhon eut beaucoup de sectateurs. Le premier dont on fasse mention est Euriloque : c'étoit un homme violent, dont la conduite rendit de tems en tems ridicule une secte qui prêchoit le doute dans la recherche de la vérité, & l'ataraxie dans l'usage des passions : il avoit gardé pour les sophistes la haine de son maître ; cependant ils le harcelerent tellement en Elide, par leurs questions épineuses, que d'impatience, Euriloque jetta par terre son manteau, & se précipita dans l'Alphée, laissant un fleuve entr'eux & lui.

Il y eut un Pyrrhon d'Athenes, disciple de Pyrrhon d'Élée, aimant la solitude comme son maître, & fuyant aussi les disputes de l'école & le tumulte du monde.

Timon le Phliasien fut danseur avant que d'être *Sceptique* : mais dégoûté de cet art frivole, il alla à Mégare étudier la dialectique sous Stilpon, & de Mégare en Elide, écouter Pyrrhon. Il aima la table : il se faisoit un honneur de bien boire : ses débauches le réduisirent à la mendicité ; alors, il se mit à courir l'Hellespont & la Propontide, professant la philosophie, & prêchant la sobriété. Il se fit de la réputation dans ce voyage ; il rétablit ses affaires, & reparut dans Athenes, où il demeura jusqu'à sa mort. Ce fut un homme de grande pénétration ; personne ne saisissoit plus rapidement & plus sûrement le vice d'un raisonnement, ni le foible d'un systême. Maître dans l'art de manier l'ironie, il accabloit de ridicule ceux qu'il avoit terrassés : il se plut à écrire des satyres. La calomnie & la médisance n'y étoient pas épargnées : il déchira les plus honnêtes gens, & n'en fut que plus agréable au peuple Athénien. Il donna une des plus

fortes preuves qu'on puiſſe exiger de la ſincérité de ſon indifférence philoſophique : c'eſt qu'auteur d'ouvrages, il en ſoignoit ſi peu les copies, qu'elles étoient pourries, rongées des rats, perdues, & que ſouvent il étoit obligé de ſuppléer les endroits défectueux, de mémoire. Il mourut âgé de 90 ans.

La ſecte pyrrhonienne dura peu. Elle s'éteignit depuis Timon le Phliaſien, juſqu'à Enéſideme, contemporain de Cicéron. En voici les principaux axiomes.

Le ſcepticiſme eſt l'art de comparer entr'elles les choſes qu'on voit & qu'on comprend, & de les mettre en oppoſition.

On peut oppoſer ou les choſes qu'on voit à celles qu'on voit, ou les choſes qu'on entend à celles qu'on entend, ou les choſes qu'on entend à celles qu'on voit.

L'ataraxie eſt le but du ſcepticiſme.

Son grand axiome, c'eſt qu'il n'y a point de raiſon qui ne puiſſe être contrebalancée par une raiſon oppoſée & de même poids.

Le ſceptique ne décide rien ; ce c'eſt pas qu'il ne ſoit affecté comme les autres hommes, & que la ſenſation n'entraîne ſon jugement ; mais il réſerve ſon doute, pour l'oppoſer à l'orgueil des dogmatiques, pour qui tout eſt évident dans les ſciences.

Sous ce point de vue, le ſceptique ne forme point une ſecte ſuppoſant un ſyſtême de pluſieurs dogmes liés entr'eux, & énonçant des choſes conformes aux objets des ſens.

C'eſt un ſectaire, en ce qu'il y a des apparences d'après leſquelles il ſe croit obligé de regler ſa conduite.

Il ne nie point les apparences, mais bien tout ce qu'on affirme de l'objet apparent.

Il a trois motifs qui le déterminent à acquiefcer aux apparences; l'inftruction naturelle, l'effort des paffions, les loix, les ufages & la tradition des arts.

Celui qui prononcera qu'il y a quelque chofe de bon ou de mauvais en foi, fera troublé toute fa vie, tantôt par l'abfence du bon, tantôt par la préfence du mauvais; il cherchera à éloigner une chofe, & en rapprocher une autre, & il fera tout à ce travail.

Le fceptique peut fe promettre l'ataraxie, en faififfant l'oppofition des chofes qu'on apperçoit par les fens, & de celles qu'on connoît par la raifon, ou par la fufpenfion du jugement, lorfque l'oppofition dont il s'agit ne peut être faifie.

Il y a dix lieux communs qui conduifent à la fufpenfion du jugement.

Le premier, c'eft que les images varient felon la différence des animaux.

Le fecond, c'eft que les images varient felon la différence des hommes; elles ne font pas les mêmes d'un homme à un autre.

Le troifieme fe tire de la différence des fens; ce qui eft agréable à l'odorat eft fouvent défagréable au goût.

Le quatrieme, des circonftances; comme les habitudes, les difpofitions, les conditions, le fommeil, la veille, l'âge, le mouvement, le repos, l'amour, la haine, la faim, la fociété, la confiance, la crainte, la joie, le chagrin. Toutes ces chofes influent d'un homme à un autre dans le même moment, & d'un homme à lui-même en différens momens, où il eft d'expérience que les images varient.

Le cinquieme, des positions, des tems, des lieux, & des intervalles.

Le sixieme, de la combinaison, car aucun objet ne tombe solitaire sous nos sens; peut-être pouvons-nous prononcer sur cette combinaison, mais non sur les objets combinés.

Le septieme, des quantités & des constitutions des sujets.

Le huitieme, des rapports.

Le neuvieme, de la fréquence & de la rareté des sensations.

Le dixieme, des constitutions, des coutumes, des loix, des superstitions, des préjugés, des dogmes qui présentent une foule d'oppositions qui doivent suspendre le jugement de tout homme circonspect, sur le fond.

A ces lieux des anciens sceptiques, ceux qui vinrent après en ajouterent cinq autres; la diversité des opinions du Philosophe & du peuple, du Philosophe au Philosophe, du Philosophe à l'homme du peuple, & de l'homme du peuple à l'homme du peuple; le circuit des raisons à l'infini; la condition à celui qui voit ou comprend, relativement à l'objet vu ou compris; les suppositions qu'on prend pour des principes démontrés; la pétition de principe dans laquelle on prouve une chose par une autre, & celle-ci par la premiere.

Les étiologies des dogmatiques peuvent se réfuter de huit manieres; en montrant, 1°. que l'espece de la cause assignée n'est pas de choses évidentes, ni une suite avouée des choses évidentes; 2°. qu'entre différens partis qu'on pourroit prendre, si l'on connoissoit toutes les raisons de se déterminer, on suit celui qui plaît aux dogmatiques qui celent ou qui ignorent les raisons qui rendroient perplex; 3°. que tout ce qui est soumis

à un ordre, & que leurs raiſons n'en montrent point; 4°. qu'ils admettent les apparences comme elles ſe font, & qu'ils imaginent avoir conçu la maniere dont ſe font les non-apparens, tandis que les apparens & les non-apparens ont, peut-être, une même maniere d'être, peut-être une maniere particuliere & diverſe; 5°. que preſque tous rendent raiſon d'après les élémens ſuppoſés, & non d'après des loix générales, communes & avouées; 6°. qu'ils choiſiſſent les phénomenes qui s'expliquent facilement d'après leurs ſuppoſitions; mais qu'ils ferment les yeux ſur ceux qui les contrediſent & les renverſent; 7°. que les raiſons qu'ils rendent répugnent quelquefois, non-ſeulement aux apparences, mais à leurs propres hypotheſes; 8°. qu'ils concluent des apparences à ce qui eſt en queſtion, quoiqu'il n'y ait pas plus de clarté d'un côté que de l'autre.

Il eſt impoſſible d'apporter une raiſon qui convienne généralement à toutes les ſectes de Philoſophes, aux ſens, à la choſe, aux apparences.

Le ſceptique ne définit point ſon aſſentiment; il s'abſtient même d'expreſſions qui caractériſent une négation, ou une affirmation formelle. Ainſi il a perpétuellement à la bouche: » Je ne définis » rien, pas plus ceci que cela; peut-être oui, » peut-être non; je ne ſais ſi cela eſt permis ou » non-permis, poſſible ou impoſſible; qu'eſt-ce » qu'on connoît? être & voir eſt peut-être une » même choſe «.

Dans une queſtion propoſée par le dogmatique, le pour & le contre lui conviennent également.

Quand il dit qu'on ne comprend rien, cela ſignifie que de toutes les queſtions agitées entre les dogmatiques, il n'en a trouvé aucune parmi

celles

celles qu'il a examinées, qui soit compréhensible.

Il ne faut confondre le scepticisme ni avec l'héraclitisme, ni avec le démocritisme, ni avec le systême de Protagoras, ni avec la philosophie de l'académie, ni avec l'empirisme.

Il n'y a aucun caractere théorétique du vrai & du faux; il y en a un pratique. Le caractere théorétique qu'on apporte du vrai & du faux, doit avoir le sien; je raisonne de même que celui-ci, & ainsi à l'infini.

Le caractere théorétique du vrai ou du faux, dans celui qui juge, ou dans l'homme, ne se peut ni entendre, ni démontrer.

Quel est, entre tant d'avis opposés, celui auquel il faut se conformer?

Le caractere du vrai & du faux considéré relativement au sens & à l'entendement, n'est pas moins obscur. L'homme ne juge pas par le sens seul, ni par l'un & l'autre conjointement.

Le caractere du vrai & du faux, relativement à l'imagination, est trompeur; car qu'est-ce que l'image? Une impression faite dans l'entendement par l'objet apperçu. Comment arrive-t-il que ces impressions tombent sucessivement les unes sur les autres, & ne se brouillent point? Quand, d'ailleurs, cette merveille s'expliqueroit, l'imagination prise comme une faculté de l'entendement, ne se concevroit pas plus que l'entendement qui ne se conçoit point.

Quand nous conviendrions qu'il y a quelque caractere de la vérité, à quoi serviroit-il? Les dogmatiques nous disant que la vérité abstraite ne subsiste pas, elle n'est rien.

Une chose obscure n'a point de caractere qui démontre que cette chose soit plutôt cela qu'autre.

Mais la liaison dans le raisonnement ne se con-

noit pas plus que l'objet ; il faut toujours en venir à prouver une liaiſon par une autre ; ou celle-ci par celle-là, ou procéder à l'infini, ou s'arrêter à quelque choſe de non démontré.

D'où il s'enſuit qu'on ne ſait pas même encore ce que c'eſt qu'une démonſtration ; car toutes les parties du raiſonnement ne co-exiſtent pas enſemble, ni la démonſtration qui en réſulte, ni la force concluſive, ni ſéparément.

Le ſyllogiſme ſimple eſt vicieux ; on l'appuie ſur une baſe ruineuſe, ou des propoſitions univerſelles, dont la vérité eſt admiſe ſur une induction faite des ſingulieres, ou des propoſitions ſingulieres, dont la vérité eſt admiſe ſur une conceſſion précédente de la vérité des univerſelles.

L'induction eſt impoſſible, car elle ſuppoſe l'exhauſtion de tous les ſinguliers : or, les ſinguliers ſont infinis en nombre.

Les définitions ſont inutiles ; car celui qui définit ne comprend pas la choſe par la définition à une choſe qu'il a compriſe ; & puis ſi nous voulons tout définir, nous retomberons dans l'impoſſibilité de l'infini ; & ſi nous accordons qu'il y a quelque choſe qu'on peut comprendre ſans définition, il s'enſuivra qu'alors les définitions ſont inutiles, & que, par conſéquent, il n'y en a point de néceſſaire.

Autre raiſon pour laquelle les définitions ſont inutiles ; c'eſt qu'il faut commencer par établir la vérité des définitions, ce qui engage dans des diſcuſſions interminables.

Le genre ou l'eſpece ſont, ou des notions de l'entendement, ou des ſubſtances. Si c'eſt le premier, il y a la même incertitude que s'il s'agiſſoit de l'entendement ; ſi c'eſt le ſecond, les eſpeces ne peuvent être compriſes dans les genres, & il n'y a plus ni eſpeces, ni genres.

Des différens ſophiſmes qu'on peut faire, la dialectique ne réſout que ceux dont la ſolution eſt inutile; ce n'eſt point le Dialecticien, c'eſt l'homme verſé dans l'art ou la ſcience qui les réſout.

Il en faut dire autant des amphibologies. Les diſtinctions du Dialecticien ſont utiles dans le cours de la vie; c'eſt l'homme inſtruit de l'art ou de la ſcience qui appercevra l'amphibologie qui tromperoit.

Si le ſceptique ne voit que de l'incertitude dans la Philoſophie naturelle, croit-on que la Philoſophie morale lui ſoit moins ſuſpecte?

Il ſe conforme à la vie commune, & il dit avec le peuple, il y a des Dieux, il faut les adorer, leur providence s'étend ſur tout; mais il diſpute de ces choſes contre le dogmatique, dont il ne peut ſupporter le ton déciſif.

Entre les dogmatiques, les uns diſent que Dieu eſt corporel, d'autres qu'il eſt incorporel; les uns qu'il a forme, les autres qu'il n'en a point; les uns qu'il eſt dans le lieu, les autres qu'il n'y eſt pas; les uns qu'il eſt dans le monde, les autres qu'il eſt hors du monde: mais que peut-on prononcer ſur un être dont la ſubſtance, la nature, la forme & le lieu ſont inconnus?

Les preuves que les dogmatiques apportent de ſon exiſtence ſont mauvaiſes; ou l'on procede par l'évident ou par l'obſcur; par l'évident, c'eſt une abſurdité; car ſi l'on conçoit ce que l'on ſe propoſe de démontrer, la démonſtration ne ſignifie rien; par l'obſcur, c'eſt une impoſſibilité.

On ne peut ni démontrer l'exiſtence de Dieu, ni la reconnoître par la providence; car s'il ſe mêloit des choſes d'ici-bas, il n'y auroit ni mal phyſique, ni mal moral.

Si Dieu ne se montre point par sa providence, si l'on ne remarque point des vestiges de son existence dans quelques effets ; si on ne le conçoit ni en lui, ni par quoi que ce soit hors de lui, d'où sait-on qu'il est ?

Il faut ou nier qu'il existe, ou le rendre auteur du mal qu'il n'a point empêché, s'il l'a pu, ou le rendre impuissant, s'il s'est fait sans qu'il pût l'empêcher. Le dogmatique est serré entre l'impuissance d'un côté, ou la mauvaise volonté de l'autre.

Il est vraisemblable qu'il y a cause ; car sans cause, comment y auroit-il accroissement, décroissement, génération, corruption, mouvement, repos, effets. Mais, d'un autre côté, on peut soutenir, avec le même avantage & la même vraisemblance, qu'il n'y a point de cause ; car la cause ne se connoît que par l'effet ; l'effet ne se conçoit que par la cause : comment sortir de ce cercle ?

D'ailleurs, puisqu'il s'agit de l'existence de la cause, dès le premier pas on sera forcé de remonter à la cause de cette cause ; & à la cause de celle-ci, & ainsi de suite, à l'infini : or, ce progrès de causes à l'infini est impossible.

Les principes matériels ne se comprennent pas davantage ; les dogmatiques en parlent d'une infinité de manieres diverses ; il n'y a aucun caractere de vérité qui décide plutôt en faveur d'une opinion que d'une autre.

Le corps est incompréhensible par lui-même. Il n'est rien sans la longueur, la largeur, la profondeur & l'impénétrabilité, & ces qualités ne sont rien sans le corps.

Voilà pour les corps simples ; l'incertitude est bien autre pour les composés. On ne sait ce que

c'eſt que le contact, la combinaiſon, l'affinité, la ſympathie, le mêlange ; & la diverſité des opinions eſt infiniment plus grande encore. Ceux qui aſſurent qu'il y a mouvement, ont pour eux l'expérience ; ceux qui le nient, ont pour eux la raiſon. Comme homme qui juge d'après les apparences, le ſceptique l'admet ; comme Philoſophe qui demande la démonſtration de tout ce qu'il admet, il le rejette. Le raiſonnement qui ſuit, entr'autres, ſuſpend ſur-tout ſon jugement dans la queſtion du mouvement. S'il y a quelque choſe de mu, il l'eſt ou de lui-même, ou par un autre. S'il eſt mu par un autre, celui-ci le ſera ou de lui-même, ou par un autre, & ainſi de ſuite, juſqu'à ce qu'on ſoit arrivé à un être mu de lui-même, ce qui ne ſe conçoit pas.

L'accroiſſement, la diminution, la ſouſtraction, la tranſlation offrent les mêmes difficultés que le mouvement.

Le tout ne ſe comprend point ; car qu'eſt-ce que le tout, ſinon l'aggrégation de toutes les parties ? Toutes les parties ôtées, le tout ſe réduit à rien.

Mais les parties ou elles ſont parties du tout, ou parties les unes des autres, ou parties d'elles-mêmes. Parties du tout, cela ne ſe peut ; car le tout & ſes parties, c'eſt une même choſe ; parties les unes des autres, ou d'elles-mêmes, cela ne ſe peut.

Mais s'il n'y a point notion certaine ni du tout, ni de ſes parties, il n'y aura notion certaine ni d'addition, ni de ſouſtraction, ni d'accroiſſement, ni de diminution, ni de corruption, ni de génération, ni d'aucun autre effet naturel.

Si la ſubſtance eſt fluxible, comme le prétendent les dogmatiques, & que ſans ceſſe il s'en

échappe quelque chose, & que sans cesse quelque chose s'y joigne, il n'y a point de corps en repos, aucun état permanent dans la substance.

Si le lieu est l'espace que le corps occupe, ou il a les dimensions mêmes du corps, ou il ne les a pas; s'il les a, c'est la même chose que le corps; s'il ne les a pas, le lieu & le corps sont inégaux.

Les dogmatiques ne savent ce que c'est que le lieu, l'espace & le vuide, sur-tout s'ils distinguent le lieu du vuide : l'espace ayant des dimensions, il s'ensuit ou que les corps se pénetrent, ou que le corps est son propre espace.

A juger du tems par les apparences, c'est quelque chose; par ce qu'en disent les dogmatiques, on ne sait plus ce que c'est.

La notion du tems est liée à celle du mouvement & du repos. Si de ces trois idées il y en a une d'incertaine, les autres le deviennent.

Le tems peut-il être triple? Le passé & le futur ne sont pas : l'un n'est plus, l'autre n'est pas encore. Le présent s'échappe, & la vîtesse le dérobe à notre conception.

Le sceptique compte dans la société; il sait ce que c'est que nombre, quand il n'en dispute pas avec les dogmatiques; mais il ne les a pas plutôt entendus sur ce sujet, que toutes ses notions se confondent.

Lorsque les dogmatiques rapportent le bien à ce qui excite notre desir, à ce qui nous est utile, à ce qui fait notre bonheur, ils spécifient bien les effets du bien; mais ils ne désignent point ce que c'est.

Chacun a son bien particulier. Il n'y a aucun bien qui soit bien, & qui le soit de la même maniere pour deux individus : la notion du bien est donc aussi vague qu'aucune autre.

Le desir du bien n'est pas le bien, sans quoi nous aurions le bien que nous desirons; ce n'est pas la chose desirée, car la chose desirée n'est en elle-même ni le bien, ni le mal. Le bien n'est donc ni en nous, ni hors de nous : ce n'est donc rien.

Quand le sceptique établit entre les choses les distinctions de bien & de mal, de juste & d'injuste, il se conforme à l'usage, au lieu que le dogmatique croit se conformer à l'évidence & à la raison.

Le sceptique est sans passion, relativement à certaines choses, & très-modéré dans sa passion, relativement à d'autres. Tout est affaire de convention pour lui. Il sait que ce qui est bien dans un moment pour lui, dans le moment est mal pour un autre, & dans le moment suivant sera mal pour lui; que ce qui est estimé honnête ou déshonnête dans Athenes, ou dans Rome, prend ailleurs le nom d'indifférent. Quoi qu'il voie, quoi qu'il entende, quoi qu'on fasse, il reste immobile; tout lui paroît également bien ou mal, ou rien en soi.

Mais si le bien & le mal ne sont rien en soi, il n'y a plus de regle, ni de mœurs, ni de vie.

La vertu est une habitude; or, on ne sait ce que c'est qu'une habitude ni en soi, ni dans ses effets.

Les mots d'arts & de sciences sont pour le sceptique vuides de sens. Au reste, il ne soutient ces paradoxes que pour se détacher des choses, écarter les troubles de son ame, réduire ce qui l'environne à sa juste valeur, ne rien craindre, ne rien desirer, ne rien admirer, ne rien louer, ne rien blâmer, être heureux, & faire sentir au dogmatique sa misere & sa témérité.

D'où l'on voit que le doute avoit conduit le

ſceptique à la même concluſion que le Stoïcien tenoit de la néceſſité.

Que ces Philoſophes avoient rendu à la philoſophie un ſervice très-important, en découvrant les ſources réelles de nos erreurs, & en marquant les limites de notre entendement.

Qu'au ſortir de leur école on devoit prononcer avec beaucoup de circonſpection, ſur toutes les choſes qu'on croyoit entendre le mieux.

Que leur doctrine indiquoit les objets ſur leſquels nous étions dans les ténebres, & que nous ne connoîtrions jamais.

Qu'elle tendoit à rendre les hommes indulgens les uns envers les autres, & tempérer en tout l'impétuoſité des paſſions.

Et que la concluſion qu'on en tiroit, c'eſt qu'il y a dans l'uſage de la raiſon une ſorte de ſobriété, dont on ne s'écarte point impunément.

Il n'étoit pas poſſible qu'une ſecte qui ébranloit tout principe, qui diſoit que le vice & la vertu étoient des mots ſans idées, & qu'il n'y avoit rien en ſoi de vrai & de faux, de bon & de mauvais, de bien & de mal, de juſte & d'injuſte, d'honnête & de déshonnête, fît de grands progrès chez aucun peuple de la terre. Le ſceptique avoit beau proteſter qu'il avoit une maniere de juger dans l'école, & une autre dans la ſociété; il eſt sûr que ſa doctrine tendoit à avilir tout ce qu'il y a de plus ſacré parmi les hommes. Nos opinions ont une influence trop immédiate ſur nos actions, pour qu'on puiſſe traiter le ſcepticiſme avec indifférence. Cette philoſophie ceſſa promptement dans Athenes; elle fit peu de progrès dans Rome, ſurtout ſous les Empereurs. Auguſte favoriſa les Stoïciens & les Péripatéticiens; ſes courtiſans étoient tous Epicuriens; le ſuperſtitieux Tibere in-

clina pour le pythagorisme & la divination ; Caïus, Claude & Néron ne firent aucun cas de la Philosophie & des Philosophes ; les Pythagoriciens & les Stoïciens furent en honneur à la cour de Vespasien & de Tite ; Trajan & Adrien les aimerent tous indistinctement. Les Antonins professerent eux-mêmes la philosophie dogmatique & stoïcienne. Julie concilia la faveur de Sévere aux Platoniciens ; il parut cependant quelques sceptiques.

On donne ce nom à Claude Ptolomée. Il est sûr qu'il fit assez peu de cas de la raison & des lumieres de l'entendement. Corneille Celse avoit une érudition trop variée & trop superficielle pour être dogmatique. Nous ne dirons rien de Sextus-Empiricus : qui est-ce qui ne connoît pas ses hypothiposes ? Sextus-Empiricus étoit Africain. Il écrivit au commencement du troisieme siecle. Il eut pour disciple Saturnius, & pour sectateur Théodore Tripolite. Le sceptique Uranius parut sous le regne de Justinien.

Le scepticisme s'assoupit depuis ce tems jusqu'en 1562, que naquit le Portugais François Sanchez. Il publia un ouvrage intitulé : *De multum nobili & primis universali scientia quod nihil scitur.* Ce fut une maniere adroite d'attaquer l'aristotélisme sans se compromettre. Sanchez en vouloit aux erreurs qui regnoient de son tems. Jérôme Hyrnhaym en vouloit à toute connoissance humaine, comme il paroît par le titre de son ouvrage. *De tylho generis humani, sive scientiarum humanarum inani ac ventoso humore, difficultate, labilitate, falsitate, jactantia, præsumptione, incommodis & periculis, tractatus brevis, in quo etiam vera sapientia à falsa discernitur, & simplicitas mundo contempta extollitur, idiotis in solatium, doctis in cautelam conscriptus.* Hyrnhaym étoit Chanoine

de l'ordre des Prémontrés, & Abbé de Strahov en Bohême. Ce pieux sceptique poussa le doute aussi loin qu'il peut aller. Il n'y a pour lui aucun axiome de philosophie qui soit infaillible ; il oppose la philosophie à la théologie, la révélation à la raison, la création à l'axiome, *ex nihilo nihil fit*; l'eucharistie à l'axiome : il est impossible qu'un même corps soit en plusieurs lieux à la fois; la trinité à l'axiome que un & un font deux, & deux & un font trois. Selon lui, les Apôtres qui ont vécu avec Jésus-Christ, qui l'ont vu, qui l'ont entendu, qui l'ont touché, avec qui ils ont mangé, ne sont sûrs de ces faits que par la foi, & non par le témoignage de leurs sens, qui a pu les tromper. Il rapporte tout à l'infaillibilité de l'église : le bon homme ne s'apperçoit pas que cette proposition, *l'église est infaillible*, ne peut jamais acquérir l'évidence qu'il refuse à celles-ci : il est impossible qu'une chose soit, & ne soit pas en même tems; le tout est plus grand que sa partie, & autres qu'il combat de bonne foi.

Le Pyrrhonien, François la Motte-le-Vayer, naquit à Paris en 1586 ; c'est le Plutarque François. Il avoit beaucoup lu & beaucoup réfléchi. Il est sceptique dans son *Horatius Tuberon* ; cynique dans son *Hexameron Rustique* ; libre dans ses écrits, & sévere dans ses mœurs ; c'est un des exemples à objecter à ceux qui se hâtent de juger des actions des hommes par leurs discours.

Pierre Daniel Huet marcha sur les traces de la Motte-le-Vayer, & se montra parmi nous un des hardis contempteurs de la raison.

Huet naquit à Caen en 1630. Ce fut un des hommes les plus savans que nous ayons eu ; les lettres, la philosophie, les mathématiques, l'astronomie, la poésie, les langues hébraïque, grecque

& latine, l'érudition, toutes les connoissances lui furent presque également familieres. Il eut les liaisons les plus étroites avec la plupart des grands-hommes de son siecle, Petau, Labbe, Cossart, Bochard, Vavassor & Rapin. Il inclina de bonne heure au scepticisme, prenant la force de son esprit, qu'il trouvoit souvent au dessous des difficultés des questions, pour la mesure de l'étendue de l'esprit humain; ce en quoi il y avoit bien peu d'hommes à qui il faisoit injustice; il en concluoit au dedans de lui-même, que nous ne sommes pas destinés à connoître la vérité. De jour en jour, ce préjugé secret se fortifioit en lui, & il ne connut peut-être qu'il étoit sceptique, qu'au moment où il écrivit son ouvrage de la foiblesse de l'entendement humain. On arrive au pyrrhonisme par deux voies tout-à-fait opposées, ou parce qu'on ne sait pas assez, ou parce qu'on sait trop. Huet suivit la derniere, & ce n'est pas la plus commune.

Mais parmi les sectateurs du pyrrhonisme, nous avons oublié Michel de Montagne, l'auteur de ces *Essais* qui seront lus tant qu'il y aura des hommes qui aimeront la vérité, la force, la simplicité. L'ouvrage de Montagne est la pierre de touche d'un bon esprit. Prononcez de celui à qui cette lecture déplaît, qu'il a quelque vice de cœur ou d'entendement; il n'y a presqu'aucune question que cet Auteur n'ait agitée pour & contre, & toujours avec le même air de persuasion. Les contradictions de son ouvrage, sont l'image fidele des contradictions de l'entendement humain. Il suit sans art l'enchaînement de ses idées; il lui importe fort peu d'où il parte, comment il aille, ni où il aboutisse. La chose qu'il dit, c'est celle qui l'affecte dans le moment. Il n'est ni plus lié ni plus décousu. Il faudroit qu'un effet pût cesser sans

cause, & qu'un autre effet pût commencer subitement de lui-même. Il y a une liaison nécessaire entre les deux pensées les plus disparates ; cette liaison est, ou dans la sensation, ou dans les mots, ou dans la mémoire, ou au dedans, ou au dehors de l'homme. C'est une regle à laquelle les fous même sont assujettis dans leur plus grand désordre de raison. Si nous avions l'histoire complette de tout ce qui se passe en eux, nous verrions que tout y tient, ainsi que dans l'homme le plus sage & le plus sensé. Quoique rien ne soit si varié que la suite des objets qui se présentent à notre philosophe, & qu'ils semblent amenés par le hasard, cependant ils se touchent tous d'une ou d'autre maniere ; & quoiqu'il y ait bien loin de la matiere des coches publics, à la harangue que les Mexiquains firent aux Européens, quand ils mirent le pied, pour la premiere fois, dans le nouveau monde, cependant on arrive de Bordeaux à Cusco sans interruption ; mais, à la vérité, par de bien longs détours. Chemin faisant, il se montre sous toutes sortes de faces, tantôt bon, tantôt dépravé, tantôt compatissant, tantôt vain, tantôt incrédule, tantôt superstitieux. Après avoir écrit avec force contre la vérité des miracles, il fera l'apologie des augures ; mais quelque chose qu'il dise, il intéresse & il instruit. Mais le scepticisme n'eut, ni chez les anciens, ni chez les modernes, aucun athlete plus redoutable que Bayle.

Bayle naquit dans l'année 1647. La nature lui donna l'imagination, la force, la subtilité, la mémoire & l'éducation, tout ce qui peut contribuer à faire sortir les qualités naturelles. Il apprit les langues grecque & latine ; il se livra de bonne heure, & presque sans relâche, à toutes sortes de lectures & d'études. Plutarque & Montagne fu-

rent ses Auteurs favoris. Ce fut là qu'il prit ce germe de pyrrhonisme, qui se développa dans la suite en lui, d'une maniere surprenante. Il s'occupa de la dialectique avant vingt ans. Il étoit bien jeune encore, lorsqu'il fit connoissance avec un ecclésiastique, qui profitant des incertitudes dans lesquelles il flottoit, lui prêcha la nécessité de s'en rapporter à quelque autorité qui nous décidât, & le détermina à abjurer publiquement la religion qu'il avoit reçue de ses parens. A-peine eut-il fait ce pas, que l'esprit de prosélytisme s'empara de lui. Bayle, qui s'est tant déchaîné contre les convertisseurs, le devint; & il ne tint pas à lui qu'il n'inspirât à ses freres, à ses parens & à ses amis, les sentimens qu'il avoit adoptés. Mais son frere, qui n'étoit pas un homme sans mérite, & qui exerçoit les fonctions de Ministre parmi les Réformés, le ramena au culte de sa famille. Le catholicisme n'eut point à s'affliger, ni le protestantisme à se glorifier de ce retour. Bayle ne tarda pas à connoître la vanité de la plupart des systêmes religieux, & à les attaquer tous, sous prétexte de défendre celui qu'il avoit embrassé. Le séjour de la France l'eût exposé aux persécutions, il se retira à Geneve. Ce fut-là que passant d'une premiere abjuration à une seconde, il quitta l'aristotélisme pour le cartésianisme, mais avec aussi peu d'attachement à l'une de ces doctrines, qu'à l'autre; car on le vit dans la suite opposer les sentimens des Philosophes les uns aux autres, & s'en jouer également. Nous ne pouvons nous empêcher de regretter ici le tems qu'il perdit à deux éducations, dont il se chargea successivement. Celui qu'il passa à professer la philosophie à Sedan, ne fut guere mieux employé. Ce fut dans ces circonstances que Poiret publia son ouvrage sur Dieu, sur l'Ame &

sur le Mal. Bayle proposa ses difficultés à l'Auteur ; celui-ci répondit, & cette controverse empoisonna la vie de l'un & de l'autre. Bayle traduisit Poiret comme un fou, & Poiret Bayle comme un athée ; mais on est fou, & non athée impunément. Poiret aimoit la Bourignon ; Bayle disoit que la Bourignon étoit une mauvaise cervelle de femme troublée ; & Poiret, que Bayle étoit un fauteur secret du spinosisme. Poiret soupçonnoit Bayle d'avoir excité la sévérité des Magistrats contre la Bourignon, & il se vengeoit, par une accusation qui compromettoit à leurs yeux son adversaire, d'une maniere beaucoup plus dangereuse. La Bourignon eût peut-être été enfermée ; mais Bayle eût été brûlé. Le principe de Descartes, qui constitue l'essence du corps dans l'étendue, l'engagea dans une autre dispute. En 1688, parut cette comete fameuse par sa grandeur, & plus peut-être encore par les *Pensées* de Bayle, ouvrage où, à l'occasion de ce phénomene, & des terreurs populaires dont il étoit accompagné, notre Philosophe agite les questions les plus importantes, sur les miracles, sur la nature de Dieu, sur la superstition. Il s'occupa ensuite à l'examen de l'*Histoire du Calvinisme*, que Maimbourg avoit publiée. Maimbourg même louoit son ouvrage. Le Grand-Condé ne dédaigna pas de le lire ; tout le monde le dévoroit, & le gouvernement le faisoit brûler. Il commença en 1684 sa *République des Lettres*. Engagé par ce genre de travail à lire toutes sortes d'ouvrages, à approfondir les matieres les plus disparates, à discuter des questions de mathématiques, de philosophie, de physique, de théologie, de jurisprudence, d'histoire ; quel champ pour un Pyrrhonien ! Le Théosope Mallebranche parut alors sur la scene. Entre un grand nombre d'opinions qui

lui étoient particulieres, il avoit avancé que toute volupté étoit bonne. Arnaud crut voir dans cette maxime le renversement de la morale, & l'attaqua. Bayle intervint dans cette querelle, expliqua les termes, & disculpa Mallebranche de l'accusation d'Arnaud. Il lui étoit déja échappé dans quelques autres écrits, des principes favorables à la tolérance : il s'expliqua nettement sur ce sujet important, dans son *Commentaire Philosophique.* Cet ouvrage parut par parties. Il plut d'abord également à tous les partis; il mécontenta ensuite les Catholiques, & continua de plaire aux Réformés; puis il mécontenta également les uns & les autres, & ne conserva d'approbateurs constans, que les Philosophes. Cet ouvrage est un chef-d'œuvre d'éloquence. Nous ne pouvons cependant dissimuler qu'il avoit été précédé d'une brochure intitulée : *Junii Brutii, Poloni, vindicæ pro libertate religionis*, qui contient, en abrégé, tout ce que Bayle a dit. Si Bayle n'est pas l'auteur de ce discours anonyme, sa gloire se réduit à en avoir fait un commentaire excellent. Il y avoit long-tems que le Ministre Jurieu étoit jaloux de la réputation de Bayle. Il croyoit avoir des raisons particulieres de s'en plaindre. Il regardoit ses principes sur la tolérance, comme propres à inspirer l'indifférence en fait de religion. Il étoit dévoré d'une haine secrete, lorsque l'*Avis important aux réfugiés sur leur retour prochain en France*, ouvrage écrit avec finesse, où l'on excusoit les vexations que la cour de France avoit ordonnées contre les Protestans, & où la conduite de ces transfuges n'étoit pas montrée sous un coup d'œil bien favorable, excita dans toutes les églises réformées le plus grand scandale. On chercha à en découvrir l'Auteur. On l'attribue aujourd'hui à Pélisson. Ju-

rieu persuada à tout le monde qu'il étoit de Bayle; & cette imputation pensa le perdre. Bayle avoit formé depuis long-tems le plan de son *Dictionnaire historique & critique*. Les disputes dans lesquelles il avoit misérablement vécu, commençant à s'appaiser, il s'en occupa nuit & jour, & il en publia le premier volume en 1697. On connoissoit son esprit, ses talens, sa dialectique; on connut alors l'immensité de son érudition, & son penchant décidé au pyrrhonisme. En effet, quelles sont les questions de politique, de littérature, de critique, de philosophie ancienne & moderne, de théologie, d'histoire, de logique & de morale qui n'y soient examinées pour & contre? C'est-là qu'on le voit semblable au Jupiter d'Homere, qui assemble les nuages; au milieu de ces nuages, on erre étonné & désespéré. Tout ce que Sextus Empiricus & Huet disent contre la raison, l'un dans ses hypothiposes, l'autre dans son *Traité de la foiblesse de l'entendement humain*, ne vaut pas un article choisi du Dictionnaire de Bayle. On y apprend bien mieux à ignorer ce que l'on croit savoir. Les ouvrages dont nous venons de rendre compte, ne sont pas les seuls que cet homme surprenant ait écrit; & cependant il n'a vécu que cinquante-neuf ans : il mourut en Janvier 1706.

Bayle eut peu d'égaux dans l'art de raisonner, peut-être point de supérieur. Personne ne sut saisir plus subtilement le foible d'un systême; personne n'en sut faire valoir plus fortement les avantages; redoutable quand il prouve, plus redoutable encore quand il objecte: doué d'une imagination gaie & féconde, en même tems qu'il prouve, il amuse, il peint, il séduit. Quoiqu'il entasse doute sur doute, il marche toujours avec ordre: c'est un polype vivant, qui se divise en autant de polypes

polypes qui vivent tous; il les engendre les uns des autres. Quelle que soit la these qu'il ait à prouver, tout vient à son secours, l'histoire, l'érudition, la philosophie. S'il a la vérité pour lui, on ne lui résiste pas; s'il parle en faveur du mensonge, il prend sous sa plume toutes les couleurs de la vérité: impartial ou non, il le paroît toujours; on ne voit jamais l'Auteur, mais la chose.

Quoi qu'on dise de l'homme de lettres, on n'a rien à reprocher à l'homme. Il eut l'esprit droit & le cœur honnête; il fut officieux, sobre, laborieux, sans ambition, sans orgueil, ami du vrai, juste même envers ses ennemis, tolérant, peu dévot, peu crédule, on ne peut moins dogmatique, gai, plaisant, conséquemment peu scrupuleux dans ses récits, menteur comme tous les gens d'esprit, qui ne balancent guere à supprimer, ou à ajouter une circonstance légere à un fait, lorsqu'il en devient plus comique, ou plus intéressant, souvent ordurier. On dit que Jurieu ne commença à être si mal avec lui, qu'après s'être apperçu qu'il étoit trop bien avec sa femme; mais c'est une fable qu'on peut, sans injustice, croire ou ne pas croire de Bayle, qui s'est complu à en accréditer un grand nombre de pareilles. Je ne pense pas qu'il ait jamais attaché grand prix à la continence, à la pudeur, à la fidélité conjugale, & à d'autres vertus de cette classe; sans quoi, il eût été plus réservé dans ses jugemens. On a dit de ses écrits, *quamdiù vigebunt, lis erit.* Et nous finirons son histoire par ce trait.

Il suit de ce qui précede, que les premiers *sceptiques* ne s'éleverent contre la raison que pour mortifier l'orgueil des dogmatiques; qu'entre les *sceptiques* modernes, les uns ont cherché à décrier la Philosophie, pour donner de l'autorité à la ré-

vélation ; les autres, pour l'attaquer plus ſûrement, en ruinant la ſolidité de la baſe ſur laquelle il faut l'établir ; & qu'entre les *ſceptiques* anciens & modernes, il y en eut quelques-uns qui ont douté de bonne foi, parce qu'ils n'appercevoient dans la plupart des queſtions, que des motifs d'incertitude.

Pour nous, nous conclurons que tout étant lié dans la nature, il n'y a rien, à proprement parler, dont l'homme ait une connoiſſance parfaite, abſolue, complette, pas même des axiomes les plus évidens, parce qu'il faudroit qu'il eût la connoiſſance de tout.

Tout étant lié, s'il ne connoît pas tout, il faudra néceſſairement que de diſcuſſions en diſcuſſions, il arrive à quelque choſe d'inconnu : donc, en remontant de ce point inconnu, on ſera fondé à conclure contre lui, ou l'ignorance, ou l'obſcurité, ou l'incertitude du point qui précede celui-ci, & ainſi juſqu'au principe le plus évident.

Il y a donc une ſorte de ſobriété dans l'uſage de la raiſon, à laquelle il faut s'aſſujettir, ou ſe réſoudre à flotter dans l'incertitude ; un moment où ſa lumiere, qui avoit toujours été en croiſſant, commence à s'affoiblir, & où il faut s'arrêter dans toutes diſcuſſions.

Lorſque de conſéquences en conſéquences, j'aurai conduit un homme à quelque propoſition évidente, je ceſſerai de diſputer ; je n'écouterai plus celui qui niera l'exiſtence des corps, les regles de la logique, le témoignage des ſens, la diſtinction du vrai & du faux, du bien & du mal, du plaiſir & de la peine, du vice & de la vertu, du décent & de l'indécent, du juſte & de l'injuſte, de l'honnête & du déshonnête. Je tournerai le dos à celui qui cherchera à m'écarter d'une queſ-

tion ſimple, pour m'embarquer dans des diſſertations ſur la nature de la matiere, ſur celle de l'entendement, de la ſubſtance, de la penſée, & autres ſujets qui n'ont ni rive ni fond.

L'homme un & vrai n'aura point deux Philoſophies, l'une de cabinet, & l'autre de ſociété ; il n'établira point dans la ſpéculation, des principes qu'il ſera forcé d'oublier dans la pratique.

Que dirai-je à celui qui prétendant que, quoi qu'il voie, quoi qu'il touche, qu'il entende, qu'il apperçoive, ce n'eſt pourtant jamais que ſa ſenſation qu'il apperçoit : qu'il pourroit avoir été organiſé de maniere que tout ſe paſſât en lui comme il s'y paſſe, ſans qu'il y ait rien au dehors, & que peut-être il eſt le ſeul être qui ſoit ? Je ſentirai tout-à-coup l'abſurdité & la profondeur de ce paradoxe ; & je me garderai bien de perdre mon tems à détruire dans un homme une opinion qu'il n'a pas, & à qui je n'ai rien à oppoſer de plus clair que ce qu'il nie. Il faudroit, pour le confondre, que je puſſe ſortir de la nature, l'en tirer, & raiſonner de quelque point hors de lui & de moi, ce qui eſt impoſſible. Ce ſophiſte manque, du moins, à la bienſéance de la converſation, qui conſiſte à n'objecter que des choſes auxquelles on ajoute ſoi-même quelque ſolidité. Pourquoi m'époumonerai-je à diſſiper un doute que vous n'avez pas ? Mon tems eſt-il de ſi peu de valeur à vos yeux ? En mettez-vous ſi peu au vôtre ? N'y a-t-il plus de vérités à chercher, ou à éclairer ? Occupons-nous de quelque choſe de plus important, ou ſi nous n'avons que de ces frivolités à dire, dormons, & digérons.



PHILOSOPHIE
DES
ÉTRUSQUES ET DES ROMAINS.

NOus ſavons peu de choſe des opinions des Etruſques ſur le monde, les Dieux, l'ame & la nature. Ils ont été les inventeurs de la divination par les augures, ou de cette ſcience frivole qui conſiſte à connoître la volonté des Dieux, ou par le vol des oiſeaux, ou par leur chant, ou par l'inſpection des entrailles d'une victime. O combien nos lumieres ſont foibles & trompeuſes! tantôt c'eſt notre imagination, ce ſont les événemens, nos paſſions, notre terreur & notre curioſité qui nous entraînent aux ſuppoſitions les plus ridicules; tantôt c'eſt une ſorte d'erreurs qui nous joue. Avons-nous découvert, à force de raiſon & d'étude, quelque principe vraiſemblable ou vrai? Nous nous égarons dès les premieres conſéquences que nous en tirons, & nous flottons incertains. Nous ne ſavons s'il y a vice ou dans le principe, ou dans la conſéquence; & nous ne pouvons nous réſoudre, ni à admettre l'un, ni à les recevoir tous deux. Le ſophiſme conſiſte dans quelque choſe de très-ſubtil qui nous échappe. Que répondrions-nous à un augure qui nous diroit: » Ecoute, Philoſophe incrédule, & humilie-toi. Ne conviens-tu pas que tout eſt lié dans la nature? ... *J'en conviens* ... Pourquoi donc oſes-tu nier qu'il y ait entre la conformation de ce foie

& de cet événement, un rapport qui m'éclaire ?... *Le rapport y est sans doute; mais comment peut-il t'éclairer ?*... Comme le mouvement de l'astre de la nuit t'instruit sur l'élévation ou l'abaissement des eaux de la mer : & combien d'autres circonstances où tu vois qu'un phénomene étant, un autre phénomene est ou sera, sans appercevoir entre ces phénomenes aucune liaison de cause & d'effet ? Quel est le fondement de ta science en pareil cas ? D'où sais-tu que si l'on approche le feu de ce corps, il en sera consumé ?... *De l'expérience*... Eh bien l'expérience est aussi le fondement de mon art. Le hasard te conduisit à une premiere observation, & moi aussi. J'en fis une seconde, une troisieme; & je conclus de ces observations réitérées, une concomitance constante, & peut-être nécessaire, entre des effets très-éloignés & très-disparates. Mon esprit n'eut point une autre marche que le tien. Viens donc. Approche-toi de l'autel : interrogeons ensemble les entrailles des victimes; & si la vérité accompagne toujours leurs réponses, adore mon art, & garde le silence .... « Et voilà mon Philosophe, s'il est un peu sincere, réduit à laisser de côté sa raison; & à prendre le coûteau du sacrificateur, ou à abandonner un principe incontestable ; c'est que tout se tient dans la nature par un enchaînement nécessaire ; ou à réfuter par l'expérience même, la plus absurde de toutes les idées ; c'est qu'il y a une liaison ineffable & secrete entre le sort de l'Empire, & l'appétit ou le dégoût des poulets sacrés. S'ils mangent, tout va bien; tout est perdu, s'ils ne mangent pas. Qu'on rende le Philosophe si subtil que l'on voudra ; si l'Augure n'est pas un imbécille, il répondra à tout, & ramenera le Philosophe, malgré qu'il en ait, à l'expérience.

Les Etrusques disoient, Jupiter a trois foudres: un foudre qu'il lance au hasard, & qui avertit les hommes qu'il est; un foudre qu'il n'envoie qu'après en avoir délibéré avec quelques Dieux, & qui intimide les méchans; un foudre qu'il ne prend que dans le conseil général des immortels, & qui écrase & qui perd.

Ils pensoient que Dieu avoit employé douze mille ans à créer le monde, & partagé sa durée en douze périodes de mille ans chacune. Il créa dans les premiers mille ans, le ciel & la terre; dans les seconds mille ans, le firmament; dans les troisiemes, la mer & toutes les eaux; dans les quatriemes, le soleil, la lune, & les autres astres qui éclairent le ciel; dans les cinquiemes, les oiseaux, les insectes, les reptiles, les quadrupedes, & tout ce qui vit dans l'air, dans les eaux & sur la terre. Le monde avoit six mille ans, que l'homme n'étoit pas encore. L'espece humaine subsistera jusqu'à la fin de la derniere période; c'est alors que les tems seront consommés.

Les périodes de la création des Etrusques correspondent exactement aux jours de la création de Moïse.

Il arriva sous Marius un phénomene étonnant. On entendit dans le ciel le son d'une trompette aiguë & lugubre; & les Augures Etrusques consultés, en inférerent le passage d'une période du monde à une autre, & quelque changement marqué dans la race des hommes.

Les divinités d'Isis & d'Osiris ont-elles été ignorées ou connues des Etrusques? C'est une question que nous laissons à discuter aux Erudits.

Les premiers Romains ont emprunté, sans doute, des Sabins, des Etrusques & des peuples circonvoisins, le peu d'idées raisonnables qu'ils ont

eues ; mais qu'étoit-ce que la philoſophie d'une poignée de brigands, réfugiés entre des collines ; d'où ils ne s'échappoient par intervalles, que pour porter le fer, le feu, la terreur & le ravage chez les peuples malheureux qui les entouroient ? Romulus les renferma dans des murs qui furent arroſés du ſang de ſon frere ; Numa tourna leurs regards vers le ciel, & il en fit deſcendre les loix. Il éleva des autels ; il inſtitua des danſes, des jours de ſolemnité & des ſacrifices. Il connut l'effet des prodiges ſur l'eſprit des peuples, & il en opéra ; il ſe retira dans les lieux écartés & déſerts, conféra avec les Nymphes ; il eut des révélations ; il alluma le feu ſacré ; il en confia le ſoin à des Veſtales ; il étudia la cauſe des aſtres, & il en tira la meſure des tems. Il tempéra les ames féroces de ſes ſujets par des exhortations, des inſtitutions politiques & des cérémonies religieuſes. Il éleva ſa tête entre les Dieux pour tenir les hommes proſternés à ſes pieds ; il ſe donna un caractere auguſte, en alliant le rôle de Pontife à celui de Roi. Il immola les coupables avec le fer ſacré dont il égorgeoit les victimes. Il écrivit ; mais il voulut que ſes livres fuſſent dépoſés avec ſon corps dans le tombeau, ce qui fut exécuté. Il y avoit cinq cens ans qu'ils y étoient, lorſque dans une longue inondation, la violence des eaux ſépara les pierres du tombeau de Numa, & offrit au Préteur Petilius les volumes de ce Légiſlateur. On les lut ; on ne crut pas devoir en permettre la connoiſſance à la multitude, & on les brûla.

Numa diſparoît d'entre les Romains ; Tullus-Hoſtilius lui ſuccede. Les brigandages recommencent. Toute idée de police & de religion s'éteint au milieu des armes, & la barbarie renaît. Ceux qui commandent n'échappent à l'indocile féro-

cité des peuples, qu'en la tournant contre les nations voisines; & les premiers Rois recherchent leur sécurité dans la même politique que les derniers Consuls. Quelle différence d'une contrée à une autre contrée ? A peine les Athéniens & les Grecs en général ont-ils été arrachés des cavernes, & rassemblés en société, qu'on voit fleurir au milieu d'eux les sciences & les arts, & les progrès de l'esprit humain s'étendre de tous côtés, comme un grand incendie pendant la nuit, qui embrase & éclaire la nation, & qui attire l'attention des peuples circonvoisins. Les Romains, au contraire, restent abrutis, jusqu'au tems où l'Académicien Carnéade, le Stoïcien Diogene, & le Péripatéticien Critolaüs, viennent solliciter au Sénat la remise de la somme d'argent à laquelle leurs compatriotes avoient été condamnés pour le dégât de la ville d'Orope. Publius-Scipion-Nasica, & Marius-Marcellus étoient alors Consuls, & Aulus-Albinus exerçoit la Préture.

Ce fut un événement que l'apparition dans Rome de trois Philosophes d'Athenes. On accourut pour les entendre. On distingua dans la foule, Lélius, Furius & Scipion, celui qui fut dans la suite surnommé l'*Africain*. La lumiere alloit prendre, lorsque Caton l'ancien, homme superstitieusement attaché à la grossiéreté des premiers tems, & en qui les infirmités de la vieillesse augmentoient encore une mauvaise humeur naturelle, pressa la conclusion de l'affaire d'Orope, & fit congédier les Ambassadeurs.

On enjoignit, peu de tems après, au Préteur Pomponius, de veiller à ce qu'il n'y eût ni école, ni Philosophe dans Rome, & l'on publia contre les Rhéteurs ce fameux décret qu'Aulugelle nous a conservé; il est conçu en ces termes: » Sur la

dénonciation qui nous a été faite, qu'il y avoit parmi nous des hommes qui accréditoient un nouveau genre de discipline; qu'ils tenoient des écoles où la jeunesse Romaine s'assembloit; qu'ils se donnoient le titre de Rhéteurs latins, & que nos enfans perdoient le tems à les entendre : nous avons pensé que nos ancêtres instruisoient eux-mêmes leurs enfans, & qu'ils avoient pourvu aux écoles où ils avoient jugé convenable qu'on les enseignât; que ces nouveaux établissemens étoient contre les mœurs & les usages des premiers tems; qu'ils étoient mauvais, & qu'ils devoient nous déplaire : en conséquence, nous avons conclu à ce qu'il fût déclaré, & à ceux qui tenoient ces écoles nouvelles, & à ceux qui s'y rendoient, qu'ils faisoient une chose qui nous déplaisoit «.

Ceux qui souscrivirent à ce décret étoient bien éloignés de soupçonner qu'un jour les ouvrages de Cicéron, le poëme de Lucrece, les comédies de Plaute & de Térence, les vers d'Horace & de Virgile, les élégies de Tibulle, les madrigaux de Catulle, l'histoire de Saluste, de Tite-Live & de Tacite, les fables de Phedre, feroient plus d'honneur au nom romain que toutes ses conquêtes, & que la postérité ne pourroit arracher ses yeux remplis d'admiration, de dessus les pages sacrées de ses Auteurs, tandis qu'elle les détourneroit avec horreur de l'inscription de Pompée, *après avoir égorgé trois millions d'hommes*. Que reste-t-il de toute cette énorme grandeur de Rome ? La mémoire de quelques actions vertueuses, & quelques lignes d'une écriture immortelle pour distraire d'une longue suite d'atrocités.

L'éloquence pouvoit tout dans Athenes. Les hommes rustiques & grossiers qui commandoient dans Rome, craignirent que bientôt elle n'y exer-

çât le même despotisme. Il leur étoit bien plus facile de chasser les Philosophes, que de le devenir. Mais la premiere impression étoit faite, & ce fut inutilement que l'on renouvella quelquefois le décret de proscription. La jeunesse se porta avec d'autant plus de fureur à l'étude, qu'elle étoit défendue. Les tems montrerent que Caton & les peres conscripts qui avoient opiné après lui, avoient manqué doublement de jugement. Ils passerent; & les jeunes gens qui s'étoient instruits secrétement, leur succéderent aux premieres fonctions de la République, & furent des protecteurs déclarés de la science. La conquête de la Grece acheva l'ouvrage. Les Romains devinrent les disciples de ceux dont ils s'étoient rendus les maîtres par la force des armes, & ils rapporterent sur leurs fronts le laurier de Bellone, entrelacé de celui d'Apollon. Alexandre mettoit Homere sous son oreiller; Scipion y mit Xénophon. Ils goûterent particuliérement l'austérité stoïcienne. Ils connurent successivement l'épicuréisme, le platonisme, le pythagorisme, le cynisme, l'aristotélisme, & la Philosophie eut des sectaires parmi les grands, parmi les citoyens, dans la classe des affranchis & des esclaves.

Lucullus s'attacha à l'académie ancienne. Il recueillit un grand nombre de livres; il en forma une bibliotheque très-riche, & son palais fut l'asyle de tous les hommes instruits qui passerent d'Athenes à Rome.

Sylla fit couper les arbres du Lycée & des jardins d'académies, pour en construire des machines de guerre; mais au milieu du tumulte des armes, il veilla à la conservation de la bibliotheque d'Apellicon de Teïas.

Ennius embrassa la doctrine de Pythagore; elle

plut aussi à Nigidius-Figulus. Celui-ci s'appliqua à l'étude des mathématiques & de l'astronomie. Il écrivit des animaux, des augures, des vents.

Marius-Brutus préféra le platonisme & la doctrine de la premiere académie à toutes les autres manieres de philosopher qui lui étoient également connues; mais il vécut en stoïcien.

Cicéron, qui avoit été proscrit par les Triumvirs avec M. Térentius-Varron, le plus savant des Romains, inscrit celui-ci dans la classe des sectateurs de l'ancienne académie. Il dit de lui : *Tu ætatem patriæ, tu descriptiones temporum, tu sacrorum jura, tu sacerdotum, tu domesticam, tu bellicam disciplinam, tu sedem regionum & locorum, tu omnium divinarum humanarumque nomina, genera, officia, causas aperuisti; plurimumque Poetis nostris omninoque latinis & litteris luminis attulisti & verbis, atque ipse varium & elegans omni ferè numero poema fecisti; Philosophiamque multisque locis inchoasti, ad impellendum satis, ad docendum parum.*

M. Pison se montra plutôt péripatéticien, stoïcien, platonicien & sceptique. Il étudia la Philosophie, comme un moyen sans lequel il étoit impossible de se distinguer dans l'art oratoire, & l'art oratoire, comme un moyen sans lequel il n'y avoit point de dignité à obtenir dans la République. Sa vie fut pusillanime, & sa mort héroïque.

Le peuple, que son éloquence avoit si souvent rassemblé aux rostres, vit au même endroit ses mains exposées à côté de sa tête. L'existence de ces Dieux immortels, qu'il atteste avec tant d'emphase & de véhémence dans ses harangues publiques, lui fut très-suspecte dans son cabinet.

Quintus-Lucillus-Balbus fit honneur à la secte stoïcienne.

Lucain a dit de Caton d'Utique :

Hi mores, hæc duri immota Catonis
Sancta fuit, servare modum, finemque tenere ;
Naturamque sequi, patriæque impendere vitam,
Nec sibi, sed toti genitum se credere mundo ;
Huic epulæ, vicisse famem, magnique penates
Summovisse hyemem tecto ; pretiosaque vestis,
Hirtam membra super Romani *more quiritis*
Induxisse togam, Venerisque huic maximus usus ;
Progenies. Urbi pater est, urbique maritus.
Justitiæ cultor, rigidi servator honesti,
In commune bonus, nullosque Catonis in actus
Subrepsit, partemque tulit sibi nata voluptas.

Ce caractere, où il y a plus d'idées que de poésie, plus de force que de nombre & d'harmonie, est celui du stoïcien parfait. Il mourut entre Apollonide & Démétrius, en disant à ces Philosophes : » Ou détruisez les principes que vous m'avez inspirés, ou permettez que je meure «.

Andronicus de Rhodes suivit la philosophie d'Aristote.

Cicéron envoya son fils à Athenes, sous le Péripatéticien Cratippus.

Torquatus, Velleius, Atticus, Papirius, Pætus, Verrius-Albutius, Pison, Pansa, Fabius-Gallus, & beaucoup d'autres hommes célebres embrasserent l'épicuréisme.

Lucrece chanta la doctrine d'Epicure. Virgile, Varus, Horace écrivirent & vécurent en épicuriens.

Ovide ne fut attaché à aucun systême. Il les connut presque tous, & ne retint d'aucun que ce qui prêtoit des charmes à la fiction.

Manilius, Lucain & Perse pencherent vers le stoïcisme.

Seneque inſcrit le nom de Tite-Live parmi les Philoſophes en général.

Tacite fut ſtoïcien ; Strabon ariſtotélicien ; Mécene épicurien ; Cneius-Julius & Thraſeas ſtoïciens ; Helvidius-Priſcus prit le même manteau.

Auguſte appella auprès de lui les Philoſophes.

Tibere n'eut point d'averſion pour eux.

Claude, Néron & Domitien les chaſſerent.

Trajan, Adrien & les Antonins les rappellerent.

Ils ne furent pas ſans conſidération ſous Septime-Sévere.

Héliogabale les maltraita ; ils jouirent d'un ſort plus ſupportable ſous Alexandre-Sévere & ſous les Gordiens.

La philoſophie, depuis Auguſte juſqu'à Conſtantin, eut quelques protecteurs ; & l'on peut dire, à ſon honneur, que ſes ennemis, parmi les Princes, furent en même tems ceux de la juſtice, de la liberté, de la vertu, de la raiſon & de l'humanité. Et s'il eſt permis de prononcer, d'après l'expérience d'un grand nombre de ſiecles écoulés, on peut avancer, que le Souverain qui haïra les ſciences, les arts & la philoſophie, ſera un imbécille ou un méchant, ou tous les deux.

Terminons cet abrégé hiſtorique de la *Philoſophie des Romains* ; c'eſt qu'ils n'ont rien inventé dans ce genre ; qu'ils ont paſſé leur tems à s'inſtruire de ce que les Grecs avoient découvert, & qu'en philoſophie, les maîtres du monde n'ont été que des écoliers.



PHILOSOPHIE DES SARRASINS OU ARABES.

VOYEZ ce que nous avons déja dit à l'article *Arabes*, où nous avons conduit l'histoire philosophique de ces peuples, depuis sa premiere origine, jusqu'au tems de l'islamisme. C'est à ce moment que nous allons la reprendre. Les sciences s'éteignoient par-tout; une longue suite de conquérans divers avoient bouleversé les Empires subsistans, & laissé après eux l'ignorance & la misere; les Chrétiens même s'étoient abrutis, lorsque les Sarrasins feuilleterent les livres d'Aristote, & releverent la philosophie défaillante.

Les Arabes n'ont connu l'écriture que peu de tems avant la fondation de l'égire. Antérieurement à cette époque, on peut les regarder comme des idolâtres grossiers, sur lesquels un homme qui avoit quelque éloquence naturelle pouvoit tout. Tels furent Sahan, Wayel, & sur-tout Kossus : ceux qu'ils désignerent, par le titre de *chated*, étoient Pâtres, Astrologues, Musiciens, Médecins, Poëtes, Législateurs & Prêtres; caracteres qu'on ne trouve jamais réunis dans une même personne, que chez les peuples barbares & sauvages. Ouvrez les fastes des nations; & lorsqu'ils vous entretiendront d'un homme chargé d'interpréter la volonté des Dieux, de les invoquer dans les tems de calamités générales, de chanter les faits mémorables,

d'ordonner des entreprises, d'infliger des châtimens, de décerner des récompenses, de prescrire des loix ecclésiastiques, politiques & civiles, de marquer des jours de repos & de travail, de lier ou d'absoudre, d'assembler ou de disperser, d'armer ou de désarmer, d'imposer les mains pour guérir ou pour exterminer; concluez que c'est le tems de la profonde ignorance. A mesure que la lumiere s'accroîtra, vous verrez ces fonctions importantes se séparer; un homme commandera; un autre sacrifiera; un troisieme guérira; un quatrieme, plus sacré, les immortalisera par ses chants.

Les Arabes avoient peut-être avant l'islamisme quelques teintures de poésie & d'astrologie, telles qu'on peut les supposer à un peuple qui parle une langue fixée, mais qui ignore l'art d'écrire.

Ce fut un habitant d'Ambare, appellé *Moramere*, qui inventa les caracteres arabes, peu de temps avant la naissance de Mahomet, & cette découverte demeura si secrete entre les mains des Coraïshites, qu'à peine se trouvoit-il quelqu'un qui sût lire l'Alcoran, lorsque les exemplaires commencerent à s'en multiplier. Alors la nation étoit partagée en deux classes, l'une d'érudits, qui savoient lire, & l'autre d'idiots. Les premiers résidoient à Médine, les seconds à la Mecque. Le saint Prophete ne savoit ni lire, ni écrire: de-là la haine des premiers Musulmans contre toute espece de connoissance; le mépris qui s'en est perpétué chez leurs successeurs, & la plus longue durée garantie aux mensonges religieux dont ils sont entêtés.

Mahomet fut si convaincu de l'incompatibilité de la philosophie & de la religion, qu'il décerna peine de mort contre celui qui s'appliqueroit

aux arts libéraux : c'eſt le même preſſentiment dans tous les tems & chez tous les peuples, qui a fait haſarder de décrier la raiſon.

Il étoit environné d'Idolâtres, de Zabiens, de Juifs & de Chrétiens. Les Idolâtres ne tenoient à rien; les Zabiens étoient diviſés; les Juifs miſérables & mépriſés; les Chrétiens, partagés en monophyſites ou jacobites & orthodoxes, ſe déchiroient. Mahomet ſut profiter de ces circonſtances pour les amener tous à un culte qui ne leur laiſſoit que l'alternative de choiſir des belles femmes, ou d'être exterminés

Le peu de lumiere qui reſtoit s'affoiblit au milieu du tumulte des armes, & s'éteignit au ſein de la volupté ; l'Alcoran fut le ſeul livre ; on brûla les autres, ou parce qu'ils étoient ſuperflus, s'ils ne contenoient que ce qui eſt dans l'Alcoran, ou parce qu'ils étoient pernicieux, s'ils contenoient quelque choſe qui n'y fût pas. Ce fut le raiſonnement d'après lequel, un des Généraux Sarraſins fit chauffer, pendant ſix mois, les bains publics avec les précieux manuſcrits de la bibliotheque d'Alexandrie. On peut regarder Mahomet comme le plus grand ennemi que la raiſon humaine ait eu. Il y avoit un ſiecle que ſa religion étoit établie, & que ce furieux impoſteur n'étoit plus, lorſqu'on entendoit des hommes remplis de ſon eſprit, s'écrier que Dieu puniroit le Calife Almanon, pour avoir appellé les ſciences dans ſes états, au détriment de la ſainte ignorance des fideles Croyans ; & que ſi quelqu'un l'imitoit, il falloit l'empaler, & le porter ainſi de tribu en tribu, précédé d'un héraut qui diroit : *Voilà quelle a été & quelle ſera la récompenſe de l'impie, qui préférera la Philoſophie à la tradition & au divin Alcoran.*

Les

Les Omméades, qui gouvernerent jusqu'au milieu du second siecle de l'hégire, furent des défenseurs rigoureux de la loi de l'ignorance, & de la politique du saint Prophete. L'aversion pour les sciences & pour les arts se ralentit un peu sous les Abassides. Au commencement du IVe. siecle, Abut-Abbas Al-Mamon & ses successeurs, instituerent les pélérinages, éleverent des temples, prescrivirent des prieres publiques, & se montrerent si religieux, qu'ils purent accueillir la science & les savans sans s'exposer.

Le Calife Walid défendit aux Chrétiens l'usage de la langue grecque; & cet ordre singulier donna lieu à quelques traductions d'Auteurs étrangers en Arabe.

Abug-Jaafar Al-Mansor, son successeur, osa attacher auprès de lui un Astrologue & deux Médecins Chrétiens, & étudier les mathématiques & la philosophie : on vit paroître, sans scandale, deux livres d'Homere, traduits en syriaque, & quelques autres ouvrages.

Abug-Jaafar-Haron Raschid marcha sur les traces d'Al-Mansor, aima la poésie, proposa des récompenses aux hommes de lettres, & leur accorda une protection ouverte.

Ces Souverains sont des exemples frappans de ce qu'un Prince aimé de ses peuples peut entreprendre & exécuter. Il faut qu'on sache qu'il n'y a point de religion que les Mahométans haïssent autant que la chrétienne; que les savans que les Califes Abassides rassemblerent autour d'eux, étoient presque tous Chrétiens, & que le peuple, heureux sous leur gouvernement, ne songea pas à s'en offenser.

Mais le regne d'Al-Mamon, ou Abug-Jaafar Abdallach, fut celui des sciences, des arts & de

la philosophie; il donna l'exemple, il s'instruisit. Ceux qui prétendoient à sa faveur, cultiverent les sciences. Il encouragea les Sarrasins à étudier; il appella à sa cour ceux qui passoient pour versés dans la littérature grecque, Juifs, Chrétiens, Arabes ou autres, sans aucune distinction de religion.

On sera peut-être surpris de voir un Prince Musulman fouler aux pieds si fiérement un des points les plus importans de la religion dominante; mais il faut considérer que la plupart des habitans de l'Arabie étoient Chrétiens; qu'ils exerçoient la médecine, connoissance également utile au Prince & au Prêtre, au sujet hérétique ou au sujet orthodoxe; que le commerce qu'ils faisoient les rendoit importans; & que malgré qu'ils en eussent, par une supériorité nécessaire des lumieres sur l'ignorance, les Sarrasins leur accordoient de l'estime & de la vénération. Philopone, Philosophe aristotélicien, se fit respecter d'Amram, Général d'Omar, au milieu du sac d'Alexandrie.

Jean Mésué fut versé dans la philosophie, les lettres & la médecine: il eut une école publique à Bagdad; il fut protégé des Califes, depuis Al-Rashide, Al-Mamon, jusqu'à Al-Mota Wacille; il forma des disciples, parmi lesquels on nomme Honam-Con-Isaac, qui étoit Arabe d'origine, Chrétien de religion, & Médecin de profession.

Honam traduisit le grec en arabe, commenta Euclide, expliqua l'*Almageste* de Ptolomée, publia les livres d'Eginete, & la somme philosophique aristotélique de Nicolas, en syriaque, & fit connoître, par extrait, Hyppocrate & Galien.

Les Souverains font de l'esprit des peuples tout ce qu'il leur plaît; au tems de Mésué, ces superstitieux Musulmans, ces féroces contempteurs de

la raiſon, voyoient ſans chagrin, une école publique de philoſophie s'ouvrir à côté d'une moſquée.

Cependant, les imprudens Chrétiens attaquoient l'Alcoran ; les Juifs s'en moquoient ; les Philoſophes le négligeoient, & les fideles Croyans ſentoient la néceſſité, de jour en jour plus urgente, de recourir à quelques hommes inſtruits & perſuadés, qui défendiſſent leur culte, & qui repouſſaſſent les attaques de l'impiété. Cette néceſſité les réconcilia encore avec l'érudition ; mais bientôt on attacha une foule de ſens divers aux paſſages obſcurs de l'Alcoran ; l'un y vit une choſe ; un autre y vit une autre choſe ; on diſputa, & on ſe diviſa en ſectes, qui ſe damnerent réciproquement. Cependant, la Syrie, l'Arabie, la Perſe & l'Egypte ſe peuplerent de Philoſophes, & la lumiere échappée de ces contrées commença à poindre en Europe.

Les contemporains & les ſucceſſeurs d'Al-Mamon ſe conformerent à ſon goût pour les ſciences ; elles furent cultivées juſqu'au moment où effrayées, elles s'enfuirent dans la Perſe, dans la Scythie & la Tartarie, devant Tamerlan. Un ſecond fléau ſuccéda à ce premier ; les Turcs renverſerent l'empire des Sarraſins, & la barbarie ſe renouvella avec les ténebres.

Ces événemens abrutiſſoient les peuples, en civiliſoient d'autres ; les tranſmigrations forcées, conduiſirent quelques Savans en Afrique, & dans l'Eſpagne, & ces contrées s'éclairerent.

Après avoir ſuivi, d'un coup d'œil rapide, les révolutions de la ſcience chez les Sarraſins, nous allons nous arrêter ſur quelques détails.

Le mahométiſme eſt diviſé en plus de ſoixante & dix ſectes : la diverſité des opinions tombe par-

ticuliérement sur l'unité de Dieu & ses attributs, ses décrets & son jugement, ses promesses & ses châtimens, la prophétie & les fonctions du sacerdoce : de-là les hanifites, les melkites, les schafites, les henbalites, les mutazalites, &c... & toutes ces distinctions extravagantes qui sont nées, qui naissent & qui naîtront dans tous les tems, & chez tous les peuples où l'on appliquera les notions de la philosophie aux dogmes de la théologie. La fureur de concilier Aristote avec Mahomet, produisit parmi les Musulmans, les mêmes folies que la même fureur de concilier le même Philosophe avec J. C., avoit produites ou produisit parmi les Chrétiens ; ils eurent leur *al-calam*, ou théosophie.

Dans les commencemens, les Musulmans prouvoient la divinité de l'Alcoran avec un glaive bien tranchant : dans la suite, ils crurent devoir employer aussi la raison ; & ils eurent une philosophie & une théologie scholastique, & des Molinistes, & des Jansénistes, & des Déistes, & des Pyrrhoniens, & des Athées, & des Sceptiques.

Alkindi naquit à Basra, de parens illustres ; il fut chéri de Al-Mamon, & de Al-Mosatem ; il s'appliqua particuliérement aux mathématiques & à la philosophie. Aristote étoit destiné à étouffer ce que la nature produiroit de génie chez presque tous les peuples ; Alkindi fut une de ces victimes parmi les Sarrasins. Après avoir perdu son tems aux catégories, aux prédicamens, à l'art sophistique, il se tourna du côté de la médecine avec le plus grand succès ; il ne négligea pas la philosophie naturelle ; ses découvertes le firent soupçonner de magie. Il avoit appliqué les mathématiques à la philosophie ; il appliqua la philosophie à la médecine ; il ne vit pas que les mathématiques dé-

truisoient les systêmes en philosophie, & que la philosophie les introduisoit en médecine. Il fut éclectique en religion ; il montra bien à un interprête de la loi, qui le déchiroit publiquement, & qui avoit même attenté à sa vie, la différence de la philosophie & de la superstition : il auroit pu le châtier, ou employer la faveur dont il jouissoit à la cour, & le perdre ; il se contenta de le réprimander doucement, & de lui dire : » Ta religion » te commande de m'ôter la vie, la mienne, de » te rendre meilleur, si je puis : viens que je t'ins- » truise, & tu me tueras après, si tu veux «. Que pense-t-on qu'il eût appris à ce Prêtre fanatique ? L'arithmétique & la géométrie ; il n'en fallut pas davantage pour l'adoucir & le réformer : c'est peut-être ainsi qu'il en faudroit user avec les peuples féroces, superstitieux & barbares. Faites précéder le Missionnaire par un Géometre ; qu'ils sachent combiner les vérités, & puis vous leur ferez combiner ensuite des idées plus difficiles.

Thabit suivit la méthode d'Alkindi ; il fut Géometre, Philosophe, Théologien & Médecin sous le Calife Mootade ; il naquit l'an de l'hégire 221, & mourut l'an de la même époque 288.

Al-Farabe méprisa les dignités & la richesse, s'enfuit de la maison paternelle, & s'en alla entendre Mésué à Bagdad ; il s'occupa de la dialectique, de la physique, de la métaphysique & de la politique ; il joignit à ces études celles de la géométrie, de la médecine & de l'astronomie, sans lesquelles on ne se distinguoit pas dans l'école de Mésué. Sa réputation parvint jusqu'à l'oreille des Califes ; on l'appella ; on lui proposa des récompenses ; mais rien ne lui parut même préférable aux douceurs de la solitude & de la méditation ; il abandonna la Cour au crime, à la volupté, à

la fausseté, à l'ambition, au mensonge & à l'intrigue : celui-ci ne fut pas seulement de la philosophie, il fut Philosophe; une seule chose l'affligeoit; c'est la briéveté de la vie, l'infirmité de l'homme, les besoins naturels, la difficulté de la science, & l'étendue de la nature. Il disoit : *du pain d'orge, de l'eau d'un puits, un habit de laine ; & loin de moi, ces joies trompeuses qui finissent par des larmes.* Il s'étoit attaché à Aristote; il embrassa les mêmes objets. Ses ouvrages furent estimés des Arabes & des Juifs: ceux-ci le traduisirent dans leur langue. Il mourut l'an 239 de l'hégire, à l'âge de 80 ans.

Eschiari ou Al-Asshari appliqua les principes de la philosophie péripatéticienne aux dogmes relevés de l'islamisme, fit une théologie nouvelle, & devint chef de la secte, appellée de son nom des *Assharites*; c'est un syncrétisme théosophique. Il avoit été d'abord motazalite, & il étoit dans le sentiment que Dieu est nécessité de faire ce qu'il y a de mieux pour chaque être; mais il quitta cette opinion.

Asshari, suivant à toute outrance les abstractions, distinctions, précisions aristotéliques, en vint à soutenir que l'existence de Dieu différoit de ses attributs.

Il ne vouloit pas qu'on instituât de comparaison entre le créateur & la créature. Maimonide, qui vivoit au milieu de tous les Héréfiarques Musulmans, dit qu'Aristote attribuoit la diversité des individus à l'accident, Asaria à la volonté, Mutazali à la sagesse ; & il ajoute, pour nous autres Juifs, c'est une suite du mérite de chacun & de la raison générale des choses.

La doctrine d'Asshari fit les progrès les plus rapides. Elle trouva des sectateurs en Asie, en Afrique & en Espagne. Ce fut le Docteur orthodoxe

par excellence. Le nom d'Héréſiarque demeura aux autres Théologiens. Si quelqu'un oſoit accuſer de fauſſeté le dogme d'Aſshari, il encouroit peine de mort. Cependant il ne ſe ſoutint pas avec le même crédit en Aſie & en Egypte. Il s'éteignit dans la plupart des contrées au tems de la grande révolution; mais il ne tarda pas à ſe renouveller, & c'eſt aujourd'hui la religion dominante; on l'explique dans les écoles; on l'enſeigne aux enfans; on l'a miſe en vers, & je me ſouviens bien, dit Léon, qu'on me faiſoit apprendre ces vers par cœur quand j'étois jeune.

Abul-Huſſein-Eſſophi ſuccéda à Al-Aſhari; il naquit à Bagdad; il y fut élevé; il y apprit la Philoſophie & les Mathématiques, deux ſciences qu'on faiſoit marcher enſemble, & qu'il ne faudroit jamais ſéparer. Il poſſéda l'aſtronomie au point qu'on dit de lui, que la terre ne fut pas auſſi bien connue de Ptolomée que le ciel d'Eſſophi. Il imagina le premier un planiſphere, où le mouvement des planetes étoit rapporté aux étoiles fixes. Il mourut l'an 383 de l'hégire.

Qui eſt-ce qui a parcouru l'hiſtoire de la médecine, & qui ignore le nom de Raſès, ou d'Al-Raſe, ou Abubecre? Il naquit à Rac, ville de Perſe, d'où ſon pere l'emmena à Bagdad pour l'initier au commerce; mais l'autorité ne ſubjugue pas le génie. Raſès étoit appellé par la nature à autre choſe qu'à vendre, ou acheter. Il prit quelque teinture de médecine, & s'établit dans un hôpital. Il crut que c'étoit là le grand livre du Médecin, & il crut bien. Il ne négligea pas l'érudition de la Philoſophie, ni celle de ſon art; ce fut le Galien des Arabes. Il voyagea: il parcourut différens climats. Il converſa avec des hommes de toutes ſortes de profeſſions; il écouta,

ſans diſtinction, quiconque pouvoit l'inſtruire ou des médicamens, ou des plantes, ou des métaux, ou des animaux, ou de la Philoſophie, ou de la Chirurgie, ou de l'Hiſtoire naturelle, ou de la Phyſique, ou de la Chymie. Arnauld de Villeneuve diſoit de lui : cet homme fut profond dans l'expérience, ſûr dans le jugement, hardi dans la pratique, clair dans la ſpéculation. Son mérite fut connu d'Al-Manſor, qui l'appella en Eſpagne, où Raſès acquit des richeſſes immenſes. Il devint aveugle à quatre-vingt-dix ans, l'an de l'hégire 101. Il laiſſa une multitude incroyable d'opuſcules; il nous en reſte pluſieurs.

Avicenne naquit à Bochara, l'an 370 de l'hégire, d'un pere qui connut de bonne heure l'eſprit excellent de ſon fils, & le cultiva. Avicenne, à l'âge où les enfans bégaient encore, parloit diſtinctement d'arithmétique, de géométrie & d'aſtronomie. Il fut inſtruit de l'iſlamiſme dans ſa maiſon; il alla à Bagdad étudier la Médecine, & la Philoſophie rationnelle & expérimentale. J'ai pitié de la maniere dont nous employons le tems, quand je parcours la vie d'Avicenne. Les jours & les nuits ne lui ſuffiſoient pas; il en trouvoit la durée trop courte. Il faut convenir que la nature leur avoit été bien ingrate, à lui & à ſes contemporains, ou qu'elle nous a bien favoriſés, ſi nous devenons plus ſavans au milieu du tumulte & des diſtractions, qu'ils ne l'ont été après leurs veilles, leurs peines & leur aſſiduité. Son mérite le conduiſit à la cour; il y jouit de la plus grande conſidération; mais il ignoroit le ſort qui l'attendoit. Il tomba tout-à-coup du faîte des honneurs & de la richeſſe au fond d'un cachot. Le Sultan Jaſochbagh avoit conféré le gouvernement de la contrée natale d'Avicenne à ſon neveu. Celui-ci s'é-

toit attaché notre Philosophe en qualité de Médecin, lorsque le Sultan, alarmé sur la conduite de son neveu, résolut de s'en défaire par le poison, & par la main d'Avicenne. Avicenne ne voulut ni manquer au maître qui l'avoit élevé, ni à celui qu'il servoit. Il garda le silence, & ne commit pas le crime; mais le neveu de Josochbagh, instruit avec le tems du projet atroce de son oncle, punit son Médecin du secret qu'il lui en avoit fait. Sa prison dura deux ans. Sa conscience ne lui reprochoit rien; mais le peuple qui juge comme on le sait, le regardoit comme un monstre d'ingratitude. Il ne voyoit pas qu'un mot indiscret auroit armé les deux Princes, & fait répandre des fleuves de sang. Avicenne fut un homme voluptueux; il écouta le penchant qu'il avoit au plaisir, & ses excès furent suivis d'une dyssenterie qui l'emporta l'an 428 de l'hégire. Lorsqu'il étoit entre la mort & la vie, les inhumains qui l'environnoient, lui disoient : *Eh bien, grand Médecin, que ne te guéris-tu ?* Avicenne, indigné, se fit apporter un verre d'eau, y jetta un peu de poudre, qui la glaça sur le champ, dicta son testament, prit son verre de glace, & mourut. Il laissa à son fils unique Hali, homme qui s'est fait un nom dans l'histoire de la médecine, une succession immense. Freind a dit d'Avicenne, qu'il avoit été louche en Médecine, & aveugle en Philosophie; ce jugement est févere. D'autres prétendent que son *Canon Medicinæ* prouve, avec tous ses défauts, que ce fut un homme divin : c'est aux gens de l'art à l'apprécier.

Sortis de l'Asie, nous allons entrer en Afrique & dans l'Europe, & passer chez les Maures. Essereph-Essachalli, le premier qui se présente, naquit en Sicile; ce fut un homme instruit & élo-

quent. Il eut les connoissances communes aux Savans de son tems ; mais il les surpassa dans la cosmographie. Il fut connu & protégé du Comte Roger, qui préféroit la lecture du *Spatiatorum locorum* d'Essachalli, à celle de l'*Almageste* de Ptolomée, parce que Ptolomée n'avoit traité que d'une partie de l'univers, & qu'Essachalli avoit embrassé l'univers entier. Ce Philosophe se défit des biens qu'il tenoit de son Souverain, renonça aux espérances qu'il pouvoit encore fonder sur sa libéralité, quitta la cour & la Sicile, & se retira dans la Mauritanie.

Thograi naquit à Ispahan. Il fut Poëte, Historien, Orateur, Philosophe, Médecin & Chymiste. Cet homme né malheureusement pour son bonheur, accablé des bienfaits de son maître, élevé à la seconde dignité de l'Empire, toujours plus riche, plus considéré, & plus mécontent, n'ouvroit la bouche, ne prenoit la plume que pour se plaindre de la perversité du sort & de l'injustice des hommes ; c'étoit le sujet d'un poëme qu'il composoit, lorsque le Sultan maître entra dans sa tente. Celui-ci, après en avoir lu quelques vers, lui dit : » Thograi, je vois que tu es mal avec » toi-même ; écoute, & ressouviens-toi de ma » prédiction. Je commande à la moitié de l'Asie ; » tu es le premier d'un grand Empire après moi ; » le ciel a versé sur nous sa faveur ; il ne dé» pend que de nous d'en jouir. Craignons qu'il » ne punisse un jour notre ambition par quelques » revers ; nous sommes des hommes, ne veuil» lons pas être des Dieux «. Peu de tems après, le Sultan plus sage dans la spéculation que dans la pratique, fut jetté dans un cachot avec son Ministre. Thograi fut mis à la question, & dépouillé de ses trésors ; peu de tems après, il fut con-

damné à périr attaché à un arbre, & percé de fleches. Ce ſupplice ne l'abattit point. Il montra plus de courage qu'on n'en devoit attendre d'une ame que l'avarice avoit avilie. Il chanta des vers qu'il avoit compoſés, brava la mort; il inſulta à ſes ennemis, & s'offrit, ſans pâlir, à leurs coups. On exerça la férocité juſques ſur ſon cadavre, qui fut abandonné aux flammes. Il a écrit des commentaires hiſtoriques ſur les choſes d'Aſie & de Perſe; il nous a laiſſé un ouvrage d'Alchymie, intitulé, *Defloratio naturæ*. Il paroît s'être ſouſtrait au joug de l'ariſtotéliſme, pour s'attacher à la doctrine de Platon. Il avoit médité ſa *République*. D'un grand nombre de poëmes dans leſquels il avoit célébré les hommes illuſtres de ſon tems, il ne nous en reſte qu'un dont l'argument eſt moral.

L'hiſtoire de la Philoſophie & de la Médecine des Sarraſins d'Eſpagne nous offre d'abord les noms d'Avenzoar & d'Avenpas.

Avenzoar naquit à Séville; il profeſſa la Philoſophie, & exerça la Médecine avec un déſintéreſſement digne d'éloge. Il ſoulageoit les malades indigens du ſalaire qu'il recevoit des riches. Il eut pour diſciples Avenpas, Averroës & Raſis. Il bannit les hypotheſes de la médecine, & la ramena à l'expérience & à la raiſon. Il mourut l'an de l'hégire 1064.

Le médecin Avenpas fut une eſpece de théoſophe. Sa philoſophie le rendit ſuſpect; il fut emprisonné à Cordoue, comme impie ou comme hérétique. Il y avoit alors un aſſez grand nombre d'hommes qui, s'imaginant perfectionner la religion par la philoſophie, corrompoient l'une & l'autre. Cette manie qui ſe déceloit dans l'iſlamiſme, devoit un jour ſe manifeſter avec une force bien autre dans le chriſtianiſme. Elle prend

ſon origine dans une ſorte de puſillanimité reli-gieuſe très-naturelle. Avenpas mourut l'an 1025 de l'hégire.

Algazeal s'illuſtra par ſon apologie du mahométiſme contre le judaïſme & le chriſtianiſme. Il profeſſa la Philoſophie, la Théologie & le Droit iſlamitique à Bagdad. Jamais école ne fut plus nombreuſe que la ſienne. Riches, Pauvres, Magiſtrats, Nobles, Artiſans, tous accoururent pour l'entendre. Mais un jour qu'on s'y attendoit le moins, notre Profeſſeur diſparut. Il prit l'habit de pélérin; il alla à la Mecque; il parcourut l'Arabie, la Syrie & l'Egypte : il s'arrêta quelque tems au Caire pour y entendre Etartoſe, célebre Théologien Iſlamite. Du Caire, il revint à Bagdad, où il mourut, âgé de 55 ans, l'an 1005 de l'hégire. Il étoit de la ſecte de Al-Aſshari. Il écrivit de l'unité de Dieu contre les Chrétiens. Sa foi ne fut pas ſi aveugle, qu'il n'eut le courage & la témérité de reprendre quelque choſe dans l'Alcoran, ni ſi pure, qu'elle n'ait excité la calomnie des zélés de ſon tems. On loue l'élégance & la facilité de ſes poëmes; ils ſont tous moraux. Après avoir expoſé les ſyſtêmes des Philoſophes dans un premier ouvrage intitulé, *de opinionibus Philoſophorum*, il travailla à les réfuter dans un ſecond qu'il intitula, *de deſtructione Philoſophorum*.

Tophail, né à Séville, chercha à ſortir des ruines de ſa famille par ſes talens. Il étudia la médecine & la philoſophie; il s'attacha à l'ariſtotéliſme : il eut un tour poétique dans l'eſprit. Averroës fait grand cas de l'ouvrage, où il introduit un homme abandonné dans un Fort, & nourri par une biche, s'élevant, par les ſeules forces de la raiſon, à la connoiſſance des choſes naturelles & ſurnaturelles, à l'exiſtence de Dieu, à l'immor-

talité de l'ame & à la béatitude intuitive de Dieu après la mort. Cette fable s'est conservée jusqu'à nos jours ; elle n'a point été comprise dans la perte des livres qui a suivi l'expulsion des Mores hors de l'Espagne. Leibnitz l'a connue, admirée. Thophail mourut dans sa patrie, l'an 1071 de l'hégire.

Averroës fut disciple de Thophail. Cordoue fut sa patrie. Il eut des parens connus par leurs talens, & respectés par leurs postes. On dit que son aïeul entendit particuliérement le droit mahométan, selon l'opinion de Malichi.

Pour se faire une idée de ce que c'est que le droit mahométan, il faut savoir, 1°. que les disputes de religion chez les Musulmans ont pour objet, ou les mots, ou les choses, & que les choses se divisent en articles de foi fondamentaux, & en articles de foi non-fondamentaux; 2°. que leurs lieux théologiques sont la divine Ecriture, ou l'Alcoran; l'assonah, ou la tradition; le consentement ou la raison. S'éleve-t-il un doute sur le licite ou l'illicite, on ouvre d'abord l'Alcoran; s'il ne s'y trouve aucun passage formel sur la question, on a recours à la tradition ; la tradition est-elle muette, on assemble des Savans, & l'on compte les voix ; les sentimens sont-ils partagés, on consulte la raison. Le témoignage de la raison est le dernier auquel on s'en rapporte. Il y a plus ; les uns rejettent absolument l'autorité de la raison, tels sont les Hasphahanites ; d'autres la préferent aux opinions des Docteurs, tels sont les Hanifites; il y en a qui balancent les motifs ; il y en a, au contraire, au jugement desquels rien ne prévaut sur un passage précis. Au reste, quelque parti que l'on prenne, on n'est accusé ni d'erreur, ni d'incrédulité. Entre ces Casuistes, Mali-

chi fut un des plus célebres. Son Souverain s'adressa quelquefois à lui ; mais la crainte ne le porta jamais à interpréter au gré de la passion de l'homme puissant qui le consultoit. Le Calife Rashid l'ayant invité à venir dans son palais instruire ses enfans, il lui répondit : » la science ne vient » point à nous, mais nous allons à elle « ; & le Sultan ordonna que ses enfans fussent conduits au temple avec les autres. L'approche de la mort & des jugemens de Dieu lui rappella la multitude de ses décisions : il sentit alors tout le danger de la profession de Casuiste ; il versa des larmes ameres, en disant : » Eh, que ne m'a-t-on donné au- » tant de coups de verges que j'ai décidé de cas » de conscience ? Dieu va donc comparer mes » jugemens avec sa justice : je suis perdu «. Cependant ce Docteur s'étoit montré, en toute circonstance, d'une équité & d'une circonspection peu communes.

Averroës embrassa l'asharisme. Il étudia la théologie & la philosophie scholastique, les mathématiques & la médecine. Il succéda à son pere dans les fonctions de Juge & Grand-Prêtre à Cordoue. Il fut appellé à la Cour du Calife Jacques Al-Mansor, qui le chargea de réformer les loix & la jurisprudence. Il s'acquitta dignement de cette commission importante. Al-Mansor, à qui il avoit présenté ses enfans, les chérit ; il demanda le plus jeune au pere, qui le lui refusa. Ce jeune homme aimoit le Chérif & la Cour. La maison paternelle lui devint odieuse ; il se détermina à la quitter, contre le sentiment de son pere, qui le maudit, & lui souhaita la mort.

Averroës jouissoit de la faveur du Prince, & de la plus grande considération, lorsque l'envie

& là calomnie s'attacherent à lui. Ses ennemis n'ignoroient pas combien il étoit aristotélicien, & l'incompatibilité de l'aristotélisme & de l'islamisme. Ils envoyerent leurs domestiques, leurs parens, leurs amis dans l'école d'Averroës. Ils se servirent ensuite de leur témoignage pour l'accuser d'impiété. On dressa une liste de différens articles mal-sonnans, & on l'envoya, souscrite d'une multitude de noms, au Prince Al-Mansor, qui dépouilla Averroës de ses biens, & le relégua parmi les Juifs. La persécution fut si violente qu'elle compromit ses amis. Averroës, à qui elle devint insupportable à la suite, chercha à s'y soustraire par la fuite; mais il fut arrêté & jetté dans une prison. On assembla un concile pour le juger, & il fut condamné à paroître les vendredis à la porte du temple, la tête nue, & à souffrir les ignominies qu'il plairoit au peuple de lui faire. Ceux qui entroient lui crachoient au visage, & les Prêtres lui demandoient doucement : *ne vous repentez-vous pas de vos hérésies ?*

Après cette petite correction charitable & théologique, il fut renvoyé dans sa maison, où il vécut long-tems dans la misere & dans le mépris. Cependant, un cri général s'éleva contre son successeur dans les fonctions de Juge & de Prêtre, homme dur, ignorant, injuste & violent. On redemanda Averroës. Al-Mansor consulta là-dessus les Théologiens, qui répondirent que le Souverain qui réprimoit un sujet, quand il lui plaisoit, pouvoit aussi le relever à son gré; & Averroës retourna à Maroc, où il vécut assez tranquille & assez heureux.

Ce fut un homme sobre, laborieux & juste. Il ne prononça jamais la peine de mort contre au-

cun criminel. Il abandonna à son subalterne le jugement des affaires capitales. Il montra de la modestie dans ses fonctions, de la patience & de la fermeté dans ses peines. Il exerça la bienfaisance envers ses ennemis. Ses amis s'offenserent quelquefois de cette préférence, & il leur répondit : » C'est » avec ses ennemis, & non avec ses amis, qu'on » est bienfaisant : avec ses amis, c'est un devoir » qu'on remplit ; avec ses ennemis, c'est une vertu » qu'on exerce. Je dépense ma fortune comme » mes parens l'ont acquise : je rends à la vertu ce » qu'ils ont obtenu d'elle. La préférence dont mes » amis se plaignent, ne m'ôtera pas ceux qui m'ai» ment vraiment ; elle peut me ramener ceux qui » me haïssent «. La faveur de la Cour ne le corrompit point : il se conserva libre & honnête au milieu des grandeurs. Il fut d'un commerce facile & doux. Il souffrit moins dans sa disgrace de la perte de sa fortune, que des calomnies de l'injustice. Il s'attacha à la philosophie d'Aristote ; mais il ne négligea pas Platon. Il défendit la cause de la raison contre Al-Gazel. Il étoit pieux ; on n'entend pas trop comment il concilioit avec sa religion sa doctrine de l'éternité du monde. Il écrivit de la logique, de la physique, de la métaphysique, de la morale, de la politique, de l'astronomie, de la théologie, de la rhétorique & de la musique. Il croyoit à la possibilité de l'union de l'ame avec la divinité dans ce monde. Personne ne fut aussi violemment attaqué de l'aristotélomanie ; fanatisme qu'on ne conçoit pas dans un homme qui ne savoit pas un mot de grec, & qui ne jugeoit de cet Auteur que sur de mauvaises traductions. Il professa la médecine. A l'exemple de tous les Philosophes de sa nation, il s'étoit fait un systême particulier de religion. Il disoit que le christianisme

tianiſme ne convenoit qu'à des fous, le judaïſme qu'à des enfans, & le mahométiſme qu'à des pourceaux. Il admettoit, avec Ariſtote, une ame univerſelle, dont la nôtre étoit une particule. A cette particule éternelle, immortelle, divine, il aſſocioit un eſprit ſenſitif, périſſable & paſſager. Il accordoit aux animaux une puiſſance eſtimatrice, qui les guidoit aveuglément à l'utile, que l'homme connoît par la raiſon. Il eut quelque idée du *ſenſorium commune*. Il a pu dire, ſans s'entendre, mais ſans ſe contredire, que l'ame de l'homme étoit mortelle, & qu'elle étoit immortelle. Averroës mourut l'an de l'hégire 1103.

Le Philoſophe Noimoddin obtint des Romains quelque marque de diſtinction, après la conquête de la Grece ; mais il ſentit bientôt l'embarras & le dégoût des affaires publiques : il ſe renferma ſeul dans une petite maiſon, où il attendit, en Philoſophe, que ſon ame délogeât de ſon corps pour paſſer dans un autre; car il paroît avoir eu quelque foi à la métempſycoſe.

Ibrin Al-Chatil Raſis, l'Orateur de ſon ſiecle, fut Théologien, Juriſconſulte & Médecin. Ceux qui profeſſoient à Bagdad, l'accuſerent d'héréſie, & le conduiſirent dans une priſon qui dura. Il y a long-tems qu'un hérétique eſt un homme qu'on veut perdre. Le Prince, mieux inſtruit, lui rendit juſtice; mais Raſis, qui connoiſſoit apparemment l'opiniâtreté de la haine théologique, ſe réfugia au Caire, d'où la réputation d'Averroës l'appella en Eſpagne. Il partit préciſément au moment où on exerçoit contre Averroës la même perſécution qu'il avoit ſoufferte. La frayeur le ſaiſit, il s'en revint à Bagdad. Il ſuivit Abu-Habdilla dans ſes diſgraces. Il prononça à Fez un Poëme ſi touchant, ſur les malheurs d'Habdilla, que le Souve-

rain & le Peuple se déterminerent à le secourir. On passa en Espagne. On ramena les villes à l'autorité de leur maître. Rasis, ennemi d'Habdilla, fut renfermé dans la Castille, & celui-ci regna dans le reste de la contrée. Habdilla, tranquille sur le trône de Grenade, ne l'oublia pas; mais Rasis préféra l'obscurité du séjour de Fez à celui de la Cour d'Espagne. Le plus léger mécontentement efface auprès des Grands, la mémoire des plus grands services. Habdilla, qui lui devoit sa couronne, devint son ennemi. La conduite de ce Prince envers notre Philosophe est un tissu de faussetés & de cruautés, auxquelles on ne conçoit pas qu'un Roi, qu'un homme puisse s'abaisser. Il employa l'artifice & les promesses pour l'attirer; il médita de le faire périr dans une prison. Rasis lui échappa : il le fit redemander mort ou vif au Souverain de Fez; celui-ci le livra, à condition qu'on ne disposeroit point de sa vie. On manqua à cette promesse. On accusa Rasis de vol & d'héresie : il fut mis à la question; la violence des tourmens en arracha l'aveu des crimes qu'il n'avoit point commis. Après l'avoir brisé, disloqué, on l'étouffa. On le poursuivit au delà du tombeau: il fut exhumé, & l'on exerça contre son cadavre toutes sortes d'indignités. Tel fut le sort de cet homme, à qui la nature avoit accordé l'art de peindre & d'émouvoir; talens qui devoient un jour servir si puissamment ses ennemis, & lui être si utiles auprès d'eux. Il mourut l'an 1278 de l'hégire.

Etosi, ainsi nommé de *Tos*, sa patrie, fut ruiné dans le sac de cette ville par le tartare Holac. Il ne lui resta qu'un bien, qu'on ne pouvoit lui enlever, la science & la sagesse. Holac le protégea dans la suite, se l'attacha, & l'envoya même, en qua-

lité d'Ambaſſadeur, au Souverain de Bagdad, qui paya chérement le mépris qu'il fit de notre Philoſophe. Etoſi fut ariſtotélicien. Il commenta la logique de Raſis & la métaphyſique d'Avicenne. Il mourut à Samrahand, en Aſie, l'an 1179 de l'hégire. On exige d'un Philoſophe ce qu'on pardonneroit à un homme ordinaire. Les Mahométans lui reprochent encore aujourd'hui de n'avoir point arrêté la vengeance terrible qu'Holac tira du Calife de Bagdad. Falloit-il, pour une petite inſulte, qu'un Souverain & ſes amis fuſſent foulés aux pieds des chevaux, & que la terre bût le ſang de quatre-vingt mille hommes ? Il eſt d'autant plus difficile d'écarter cette tache de la mémoire d'Etoſi, qu'Holac fut un homme doux, ami de la ſcience & des ſavans, & qui ne dédaigna pas de s'inſtruire ſous Etoſi.

Naſiroddin de Tus naquit l'an de l'hégire 1097. Il étudia la philoſophie, & ſe livra de préférence aux mathématiques & aux arts qui en dépendent. Il préſida ſur toutes les écoles du Mogol : il commenta Euclide & Ptolomée. Il obſerva le Ciel; il dreſſa des tables aſtronomiques. Il s'appliqua à la morale. Il écrivit un abrégé de l'*Ethique* de Platon & d'Ariſtote. Ses ouvrages furent également eſtimés des Turcs, des Arabes & des Tartares. Il inſpira à ces derniers le goût de la ſcience, qu'ils reçurent, & qu'ils conſerverent même au milieu du tumulte des armes. Holac, Iléchan, Kublat, Kanm & Tamerlan, aimerent à conférer avec les hommes inſtruits.

Mais nous ne finirions point, ſi nous nous étendions ſur l'hiſtoire des Philoſophes qui, moins célebres que les précédens, n'ont pas été ſans nom dans les ſiecles qui ont ſuivi la fondation du Mahométiſme : tels ſont parmi les Arabes, Mat-

thieu-Ebu-Junis, Afrihi, Al-Bazrani, Bachillani, Abulfariel, Abul-Chars, Ebn-Malca, Ebnol'Hossan, Abul'Helme, Mogrebin, Ibun-el-Baitar, qui a écrit des animaux, des plantes, des venins & des métaux; Abdessalame, qui fut soupçonné d'héréfie, & dont les ouvrages furent brûlés; Said-ebn-Hebatolla, Muhammed-Tusius, Masisii, Joseph, Hasnum, Dacxub, Phacroddin, Noimoddin, Eltphthesteni, qui fut premier Ministre de Tamerlan, Philosophe & factieux; Abul-Hasan, Abu-Bahar, parmi les Maures; Abumasar, Astronome célebre; Albatigne, Alfragan, Alchabit, Geber, un des peres de la chymie; Isaac-ben-Erram, qui disoit à Zaïd son maître, qui lui avoit associé un autre Médecin avec lequel il ne s'accordoit pas, *que la contradiction de deux Médecins étoit pire que la fievre tierce*; Sceram de Tolede, Abraham-ibnu-Sahel de Séville, qui s'amusa à composer des vers licencieux; Aaron-ben-Scuton, qui mécontenta les habitans de Fez, auxquels il commandoit pour Abdalla, & excita, par sa sévérité, leur révolte, dans laquelle il fut égorgé lui & le reste des Juifs.

Il suit de ce qui précede, qu'à proprement parler, les Arabes ou Sarrasins n'ont point eu de Philosophe avant l'établissement de l'islamisme.

Que le zabianisme, mêlange confus de différentes opinions empruntées des Perses, des Grecs, des Egyptiens, ne fut point un systême de théologie.

Que Mahomet fut un fanatique ennemi de la raison, qui ajusta, comme il put, ses sublimes rêveries, à quelque lambeaux arrachés des livres des Juifs & des Chrétiens, & qui mit le coûteau sur la gorge de ceux qui balancerent à regarder ses chapitres comme des ouvrages inspirés. Ses

idées ne s'éleverent point au dessus de l'antropomorphisme.

Que le temps de la philosophie ne commença que sous les Omniades.

Qu'elle fit quelques progrès sous les Abassides.

Qu'alors on s'en servit pour pallier le ridicule de l'islamisme.

Que l'application de la philosophie à la révélation engendra, parmi les Musulmans, une espece de théosophisme, le plus détestable de tous les systêmes.

Que les esprits aux yeux desquels la théologie & la philosophie s'étoient dégradées par une association ridicule, inclinerent à l'athéisme : tels furent les Zendekéens & les Dararianéens.

Qu'on en vit éclore une foule de fanatiques, de sectaires & d'imposteurs.

Que bientôt on ne sut ni ce qui étoit vrai, ni ce qui étoit faux, & qu'on se jetta dans le scepticisme.

Les Motasalites disoient : Dieu est juste & sage ; il n'est point l'auteur du mal : l'homme se rend lui-même bon ou méchant.

Les Al-Jobariens disoient : l'homme n'est pas libre, Dieu produit en lui tout ce qu'il fait : il est le seul être qui agisse. Nous ne sommes pas moins nécessités que la pierre qui tombe, & que l'eau qui coule.

Les Al-Naiarianens disoient que Dieu, à la vérité, faisoit le bien & le mal, l'honnête & le deshonnête; mais que l'homme libre s'approprioit ce qui lui convenoit.

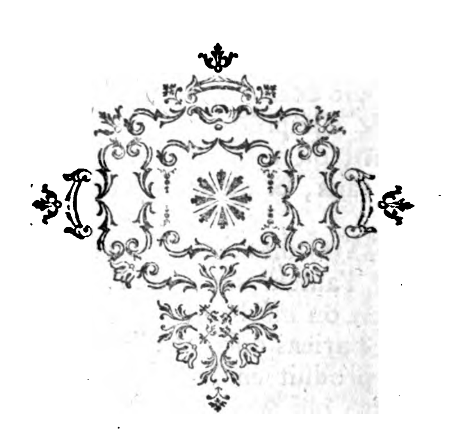
Les Al-Asharites rapportoient tout à l'idée de l'harmonie universelle.

Que l'attachement servile à la philosophie d'A-

ristote, étouffa tout ce qu'il y eut de bons esprits parmi les Sarrasins.

Qu'avec cela ils ne possédèrent, dans aucun tems, quelque traduction fidelle de ce Philosophe.

Et que la Philosophie, qui passa des écoles Arabes dans celles des Chrétiens, ne pouvoit que retarder le progrès de la connoissance parmi ces derniers.





PHILOSOPHIE DES THÉOSOPHES.

VOici peut-être l'eſpece de philoſophie la plus ſinguliere. Ceux qui l'ont profeſſée, regardoient en pitié la raiſon humaine ; ils n'avoient nulle confiance dans ſa lueur ténébreuſe & trompeuſe ; ils ſe prétendirent éclairés par un principe intérieur, ſurnaturel & divin, qui brilloit en eux, & s'y éteignoit par intervalles, qui les élevoit aux connoiſſances les plus ſublimes, lorſqu'il agiſſoit, ou qui les laiſſoit tomber dans l'état d'imbécillité naturelle, lorſqu'il ceſſoit d'agir ; qui s'emparoit violemment de leur imagination, qui les agitoit, qu'ils ne maîtriſoient pas, mais dont ils étoient maîtriſés, & qui les conduiſoit aux découvertes les plus importantes & les plus cachées ſur Dieu & ſur la nature ; c'eſt ce qu'ils ont appellé la *Théoſophie*.

Les Théoſophes ont paſſé pour des fous auprès de ces hommes tranquilles & froids, dont l'ame peſante ou raſſiſe, n'eſt ſuſceptible ni d'émotion, ni d'enthouſiaſme, ni de ces tranſports dans leſquels l'homme ne voit point, ne ſent point, ne juge point, ne parle point, comme dans ſon état habituel. S'ils ont dit de Socrate & de ſon démon, que ſi le Sage de la Grece y croyoit, c'étoit un inſenſé, & que s'il n'y croyoit pas, c'étoit un fripon ;

me sera-t-il permis de dire un mot en faveur du démon de Socrate & de celui des Théosophes ? Nous avons tous des pressentimens, & ces pressentimens sont d'autant plus justes & plus prompts, que nous avons plus de pénétration & d'expérience. Ce sont des jugemens subits auxquels nous sommes entraînés par certaines circonstances très-délicates. Il n'y a aucun fait qui ne soit précédé, & qui ne soit accompagné de quelques phénomenes. Quelque fugitifs, momentanés & subtils que soient ces phénomenes, les hommes doués d'une grande sensibilité, que tout frappe, à qui rien n'échappe, en sont affectés, mais souvent dans un moment où ils n'y attachent aucune importance. Ils reçoivent une foule de ces impressions. La mémoire du phénomene passe; mais celle de l'impression se réveillera dans l'occasion; alors ils prononcent que tel événement aura lieu; il leur semble que c'est une voix secrete qui parle au fond de leur cœur, & qui les avertit. Ils se croient inspirés, & ils le sont en effet, non par quelque puissance surnaturelle & divine, mais par une prudence particuliere & extraordinaire. Car qu'est-ce que la prudence, sinon une supposition dans laquelle nous sommes portés à regarder les circonstances diverses où nous nous trouvons, comme les causes possibles d'effets à craindre, ou à espérer dans l'avenir ? Or, il arrive que cette supposition est quelquefois fondée sur une infinité de choses légeres que nous avons vues, apperçues, senties, dont nous ne pouvons plus nous rendre compte, ni à nous-mêmes, ni aux autres, mais qui n'en ont pas une liaison moins nécessaire, ni moins forte avec l'objet de notre crainte & de notre espérance. C'est une multitude d'atomes imperceptibles chacun, mais qui, réunis, forment

un poids considérable qui nous incline, sans presque savoir pourquoi. Dieu voit l'ordre de l'univers entier dans la plus petite molécule de la matiere. La prudence de certains hommes privilégiés tient un peu de cet attribut de la divinité. Ils rapprochent les analogies les plus éloignées; ils voient les liaisons presque nécessaires où les autres sont loin d'avoir des conjectures. Les passions ont chacune leur physionomie particuliere. Les traits s'alterent sur le visage, à mesure qu'elles se succedent dans l'ame. Le même homme présente donc à l'observateur attentif un grand nombre de masques divers. Ces masques des passions ont des traits caractéristiques & communs dans tous les hommes. Ce sont les mêmes visceres intérieurs qui se meuvent dans la joie, dans l'indignation, dans la colere, dans la frayeur, dans le moment de la dissimulation, du mensonge, du ressentiment. Ce sont les mêmes muscles qui se détendent, ou se resserrent à l'extérieur, les mêmes parties qui se contractent, ou qui s'affaissent; si la passion étoit permanente, elle nous feroit une physionomie permanente, & fixeroit son masque sur notre visage. Qu'est-ce donc qu'un physionomiste? C'est un homme qui connoît les masques des passions, qui en a des représentations très-présentes, qui croit qu'un homme porte, malgré qu'il en ait, le masque de sa passion dominante, & qui juge des caracteres des hommes d'après les masques habituels qu'il leur voit. Cet art est une branche de la sorte de divination dont il s'agit ici.

Si les passions ont leurs physionomies particulieres, elles ont aussi leurs gestes, leur ton, leur expression. Pourquoi n'ai-je point été surpris qu'un homme que j'avois regardé, pendant de longues années, comme un homme de bien, ait eu tout-à-

coup la conduite d'un coquin ? C'eſt qu'au moment où j'apprends ſon action, je me rappelle une foule de petites choſes qui me l'avoient annoncé d'avance, & que j'avois négligées.

Les Théoſophes ont tous été chymiſtes; ils s'appelloient les *Philoſophes par le feu*. Or, il n'y a aucune ſcience qui offre à l'eſprit plus de conjectures, qui le rempliſſe d'analogies plus ſubtiles que la chymie. Il vient un moment où toutes ces analogies ſe préſentent en foule à l'imagination du chymiſte; elles l'entraînent; il tente, en conſéquence, une expérience qui lui réuſſit, & il attribue à un commerce intime de ſon ame avec quelque intelligence ſupérieure, ce qui n'eſt que l'effet ſubit d'un long exercice de ſon art. Socrate avoit ſon démon ; Paracelſe avoit le ſien ; & ce n'étoient l'un & l'autre ni deux fous, ni deux fripons, mais deux hommes d'une pénétration ſurprenante, ſujets à des illuminations bruſques & rapides, dont ils ne cherchoient point à ſe rendre raiſon.

Nous ne prétendons point étendre cette analogie à ceux qui ont rempli l'intervalle de la terre aux cieux, de natures moyennes entre l'homme & Dieu, qui leur obéiſſoient, & qui ont accrédité ſur la terre toutes les rêveries de la magie, de l'aſtrologie & de la cabale. Nous abandonnons ces Théoſophes à toutes les épithetes qu'on voudra leur donner.

La ſecte des Théoſophes a été très-nombreuſe. Nous ne parlerons que de ceux qui s'y ſont fait un nom, tels que Paracelſe, Valentin, Fludd, Boëhmius, Van-helmont & Poiret.

Philippe-Aureolus-Théophraſte-Paracelſe-Bombaſt de Hobenheim, naquit en Suiſſe en 1493. Il n'y a ſorte de calomnies que ſes ennemis n'aient

hasardées contre lui. Ils ont dit qu'un soldat lui avoit coupé les testicules dans la Carinthie, où il étoit employé à conduire un troupeau d'oies. Ce qu'il y a de certain, c'est que les premieres années de sa vie furent dissolues, & qu'il n'eut jamais de goût pour les femmes. Il garda le célibat. Son pere prit sur lui-même le soin de son éducation. Il lui montra les humanités, & l'instruisit des principes de la médecine; mais cet enfant, doué d'un génie surprenant, & dévoré du desir de connoître, ne demeura pas long-tems sous l'aîle paternelle. Il entreprit, dans l'âge le plus tendre, les voyages les plus longs & les plus pénibles, ne méprisant ni aucun homme, ni aucune connoissance, & conférant indistinctement avec tous ceux dont il espéroit tirer quelque lumiere. Il souffrit beaucoup; il fut exposé à toutes les miseres de la nature humaine: ce qui ne l'empêcha point de suivre l'impulsion de son enthousiasme, & de parcourir presque toutes les contrées de l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique. L'enthousiasme est le germe de toutes les grandes choses, bonnes ou mauvaises. Qui est-ce qui pratiquera la vertu au milieu des traverses qui l'attendent, sans enthousiasme? Qui est-ce qui se consacrera aux travaux continuels de l'étude, sans enthousiasme? Qui est-ce qui sacrifiera son repos, sa santé, son bonheur, sa vie aux progrès des sciences & des arts, & à la recherche de la vérité, sans enthousiasme? Qui est-ce qui se ruinera, qui-est-ce qui mourra pour son ami, pour ses enfans, pour son pays, sans enthousiasme? Paracelse descendoit, à 20 ans, dans les mines de l'Allemagne; il s'avançoit dans la Russie; il étoit sur les frontieres de la Tartarie; apprenoit-il qu'un homme possédoit quelque secret? de quelqu'état

qu'il fût, en quelque coin de la terre qu'il fût relégué, il le visitoit. Il s'occupoit particuliérement à recueillir les ouvrages des Chymistes; il alloit au fond des monasteres les arracher aux vers, aux rats & à la poussiere; il feuilletoit, jour & nuit, Raimond-Lulle & Arnaud de Villeneuve; il conféroit, sans dédain, avec les charlatans, les vieilles, les bergers, les paysans, les mineurs, les ouvriers; il vécut familiérement avec des personnes du rang le plus distingué, des Prêtres, des Abbés, des Evêques. Il disoit avoir plus appris de ceux que le monde appelle des ignorans, que toute l'école galénique ne savoit; il faisoit peu de cas des Auteurs anciens; il en abandonna la lecture de bonne heure; il pensoit qu'il y avoit plus de tems à perdre avec eux, que de vraies connoissances à recueillir. Il affectoit, sur-tout, le plus grand mépris pour les Médecins qui l'avoient précédé. Les Médecins de son tems ne le lui pardonnerent pas. Il brûla publiquement à Bâle les ouvrages d'Avicenne; *mon maître*, disoit-il, *je n'en reconnois point d'autres que la nature & moi*. Il substitua les préparations chymiques à la pharmacie galénique. Ses succès, dans les cas les plus désespérés, lui firent une réputation incroyable. Jean Frobenius qui s'est immortalisé, sinon par l'invention, du moins par la perfection de l'art typographique, étoit tourmenté de la goutte au pied droit: les remedes qu'on lui ordonnoit, ne faisoient qu'irriter son mal; on étoit sur le point de lui couper le pied; Paracelse le vit, & le guérit. Si l'on en croit Van-helmont, la lepre, l'asthme, la gangrene, la paralysie, l'épilepsie, la pierre, l'hydropisie, la goutte, le cancer, & toutes ces maladies qui sont le désespoir de nos Médecins, ne lui résistoient pas. Les

habitans de Bâle l'appellerent à eux, & le nommerent à une chaire de physique. Il fit les leçons en langue vulgaire, & il eut même l'auditoire le plus nombreux. Il ne savoit point de grec; la langue latine lui étoit très-peu familiere; d'ailleurs, il avoit un si grand nombre d'idées qui lui étoient propres, & qui n'avoient point de nom dans aucun idiome, soit ancien, soit moderne, qu'il eût été obligé de s'en faire un particulier. Il s'appliqua beaucoup plus à l'étude de la matiere médicale, à la pratique de la chymie, à la connoissance & à la cure des maladies, qu'à la théorie & à l'érudition de l'art. Cependant il ne négligea pas entiérement ces dernieres parties. Il fit un usage surprenant du laudanum, qu'on appelloit dans son école, *le Remede par excellence*. Il parle souvent dans ses ouvrages de l'Azoth, qu'il définit *lignum est limen vitæ*. On prétend que cet Azoth est le remede universel, la pierre philosophale. Il auroit pu jouir à Bâle de la considération des hommes & du repos, les deux plus grands biens de la vie; mais il connoissoit parfaitement l'ignorance & les autres vices de ses collegues, & il s'en expliquoit sans ménagement. Ses cures les ulcéroient; ses découvertes les humilioient; son désintéressement leur reprochoit sans cesse leur avarice; ils ne purent supporter un homme d'un mérite si affligeant; ils chercherent l'occasion de le mortifier. L'imprudent & vain Paracelse la leur offrit; il entreprit la guérison d'un Chanoine de Bâle; il en vint à bout: les Magistrats réglerent son honoraire à un prix dont la modicité choqua Paracelse; il s'en plaignit, & il se compromit par l'indiscrétion de la plainte; il fut obligé de sortir de Bâle, & de se réfugier en Alsace, où il trouva des hommes qui surent honorer & récom-

penser ses talens. Oporinus, son disciple, & le conducteur de son laboratoire, préparoit les médicamens, Paracelse les administroit; mais cet homme avoit pris du goût pour la vie errante & vagabonde. Il quitta l'Alsace, il revint en Suisse; il disparut pendant onze ans. Il disoit qu'il ne convenoit point à un homme né pour soulager le genre-humain, de se fixer à un point de la terre, ni à celui qui savoit lire dans le livre de la nature, d'en avoir toujours le même feuillet ouvert sous les yeux. Il parcourut l'Autriche, la Suisse, la Baviere, guérissant les corps, & infectant les ames d'un systême particulier de théologie qu'il s'étoit fait. Il mourut à Saltzbourg en 1541.

Ce fut un homme d'un mérite éclatant & d'une vanité très-prodigieuse; il souffroit, avec une grande impatience, qu'on le comparât à Luther, & qu'on le mît au nombre des disciples de cet héréſiarque. » Qu'il fasse son affaire, disoit-il, & qu'il me laisse faire la mienne; si je me mêlois de réforme, je m'en tirerois mieux que lui : on ne nous associe que pour nous perdre «. On lui attribue la connoissance de transmuer les métaux; il est le fondateur de la pharmacie chymique; il exerça la médecine avec le plus grand succès : il a bien mérité du genre-humain par les préparations dont il a enrichi l'art de guérir les maladies. Ses ennemis l'accuserent de plagiat; il les défia de montrer dans quelqu'Auteur que ce fût, le moindre vestige de la plus petite de ses découvertes, & ils resterent muets : on lui reprocha la barbarie de ses termes & son obscurité, & ce fut avec raison. Ce ne fut pas non plus un homme pieux : l'habitude de fréquenter le bas peuple, le rendit crapuleux; les chagrins, la débauche & les veilles, lui dérangerent la tête; il passa pour

sorcier ; ce qui signifie aujourdhui que ses contemporains étoient des imbécilles. Il se brouilla avec les Théologiens ; le moyen de penser d'après soi, & de ne se pas brouiller avec eux ? Il a beaucoup écrit ; la plupart de ceux qui le jugent, soit en bien, soit en mal, n'ont pas lu une ligne de ses ouvrages : il a laissé un grand nombre de disciples mal instruits, téméraires ; ils ont nui à la réputation de leur maître par la mal-adresse qu'ils ont montrée dans l'application de ses remedes.

Il eut pour disciple, pour secrétaire, & pour ami, Oporinus. Adam de Bodestan professa le premier publiquement sa doctrine. Jacques Gohory la fit connoître à Paris. Gerard Dornée expliqua sa méthode & ses procédés chymiques. Michel Toxite s'appliqua à définir ses mots obscurs. Oswald Crollius réduisit le paracelsisme en systême. Henri Hunrath, & Joseph-François Burrhus laisserent là ce qu'il y avoit de vrai & d'important, pour se précipiter dans le théosophisme.

Voici les principaux axiomes de la doctrine de Paracelse, autant qu'il est possible de les recueillir, d'après un Auteur aussi obscur & aussi décousu.

La vraie philosophie & la médecine ne s'apprennent ni des anciens, ni par la créature ; elles viennent de Dieu ; il est le seul Auteur des arcanes ; c'est lui qui a signé chaque être de ses propriétés.

La médecine naît par la lumiere de la nature & de la grace, de l'homme interne & invisible, de l'ange qui est en nous, par la lumiere de la nature, qui fait, à son égard, la fonction de maître, qui l'instruit ; c'est l'exercice qui le perfectionne & le confirme ; il a été produit par l'institution de Dieu & de la Nature.

Ce ne sont pas les songes vains des hommes

qui servent de base à cette philosophie & médecine ; mais la nature que Dieu a imprimée de son doigt, aux corps sublunaires ; mais sur-tout aux métaux : leur origine remonte donc à Dieu.

Cette médecine, cette momie naturelle, ce pepin de nature, est renfermé dans le soufre, trésor de la nature entiere : il a pour base le baume des végétaux, auquel il faut rapporter le principe de toutes les actions qui s'operent dans la nature, & par la vertu duquel seul toutes les maladies peuvent être guéries.

Le rapport ou la convenance de l'homme, ou du petit monde au grand, est le fondement de cette science.

Pour découvrir cette médecine, il faut être Astronome & Philosophe ; l'une nous instruit des formes & des propriétés de la terre & de l'eau ; l'autre, des forces & des propriétés du firmament & de l'air.

C'est la philosophie & l'astronomie qui font le Philosophe interne & parfait, non-seulement dans le macrocosme, mais aussi dans le microcosme.

Le macrocosme est comme le pere, & le microcosme, ou l'homme, est comme l'enfant ; il faut disposer convenablement l'un & l'autre.

Le monde intérieur est comme un miroir, ou le petit monde, où l'homme s'apperçoit ; ce n'est pas par la forme extérieure, ou la substance corporelle qu'ils conviennent, mais par les vertus & les forces ; ils sont un, & même quant à l'essence & à la forme interne ; ils ne different que par la forme extérieure.

Qu'est-ce que la lumiere de nature ? sinon une certaine analogie divine de ce monde visible avec le corps microcosmique.

Le monde intérieur est la figure de l'homme ; l'homme

l'homme eſt le monde occulte ; car les choſes qui ſont viſibles dans le monde, ſont inviſibles dans l'homme ; & lorſque ces inviſibles dans l'homme ſe rendent viſibles, les maladies naiſſent.

La matiere de l'homme étant un extrait des quatre élémens, il faut qu'il ait en lui de la ſympathie avec tous les élémens & leurs fruits ; il ne pourroit ſubſiſter, ni vivre ſans eux.

Pour éviter le vuide, Dieu a créé dans les quatre élémens des êtres vivans, mais inanimés, ou ſans une ame intellectuelle : comme il y a quatre élémens, il y a quatre ſortes d'habitans élémentaires ; ils different de l'homme, qui a été créé à l'image de Dieu, en entendement, en ſageſſe, en exercices, en opérations & en demeures.

Les eaux ont leurs nymphes, leurs ondains, leurs mélozénis, & leurs monſtres, ou bâtards, les ſirenes qui habitent le même élément.

Les terres ont leurs gnomes, leurs lémures, leurs ſylphes, leurs montains, leurs zonnats, dont les monſtres ſont les pygmées.

L'air a ſes ſpectres, ſes ſylvains, ſes ſatyres, dont les monſtres ſont les géans.

Le feu, ou le firmament, a ſes vulcanales, ſes pennates, ſes ſalamandres, ſes ſupérieurs, dont les monſtres ſont les zundels.

Le cœur macrocoſmique eſt igné, aérien, aqueux & terreux.

L'harmonie céleſte eſt comme la maîtreſſe & la directrice de l'inférieure ; chacune a ſon ciel, ſon ſoleil, ſa lune, ſes planetes & ſes étoiles ; les choſes ſupérieures ſont de l'aſtrologie : les inférieures de la chymiologie.

La Providence & la bonté du Créateur ont fait que les aſtres inviſibles des autres élémens euſſent leurs repréſentations en eſpeces viſibles, dans

l'élément ſuprême, & que les loix des mouvemens & les productions des tems y fuſſent expliquées.

Il y a deux cieux; le ciel externe, ou l'agrégat de tous les corps dans le firmament; l'interne, ou l'aſtre inviſible, le corps inſenſible de chaque aſtre; celui-ci eſt l'eſprit du monde ou de la nature; c'eſt hylecs; il eſt diffus dans tous les aſtres, ou plutôt il les conſtitue.

Tout émane du dedans, & naît des inviſibles & occultes; ainſi les ſubſtances corporelles viſibles viennent des incorporelles, des ſpirituelles, des aſtres, & ſont les corps des aſtres; leur ſéjour eſt dans les aſtres; les nues ſont dans les aſtres.

Il ſuit que tout ce qui vit, tout ce qui croît, tout ce qui eſt dans la nature, eſt ſigné, poſſede un eſprit ſidéré, que j'appelle le ciel, l'aſtre, l'ouvrier caché, qui donne à ce qui eſt, ſa figure & ſa couleur, & qui a préſidé à ſa formation: c'eſt-là le germe & la vertu.

Il ne faut pas entendre ce qui procede du corps viſible ou inviſible des aſtres dans le firmament, mais de l'aſtre propre de chaque choſe; c'eſt celui-ci, & non l'autre, qui influe ſur elle.

Les aſtres intérieurs n'inclinent ni ne néceſſitent l'homme; c'eſt l'homme plutôt qui incline les aſtres, & les attaque par la même magie de ſon imagination.

Le cours de chaque ciel eſt libre; l'un ne gouverne point l'autre.

Cependant les fruits des aſtres, ou ſemences céleſtes, aériennes, aqueuſes, terreſtres, conſpirent & forment une république qui eſt une; elles ſont citoyennes d'une même province; elles ſe ſecourent & ſe favoriſent mutuellement; c'eſt l'anneau de Platon, la chaîne d'Homere, ou la ſuite des

choses soumises à la divine Providence; la sympathie universelle; l'échelle générale.

Il y a trois principes de choses; ils sont dans tout composé; la liqueur ou le commerce, le soufre ou l'huile, & le sel.

La trinité sainte a parlé; son verbe est un triple; *que cela soit fait* a été proféré, & tout a été cru un & triple; témoin l'analyse spagirique.

Dieu a dit *que cela soit*, & la matiere premiere a été; eu égard à ses trois principes, elle fut triple; ces trois especes qu'elle contenoit se séparerent ensuite, & il y eut quatre especes de corps ou élémens.

Les vrais élémens spirituels sont les conservateurs, les nourriciers, les lieux, les matrices, les mines & les réservoirs de toutes matieres; ils sont l'essence, l'existence, la vie & l'action des êtres, quels qu'ils soient.

Ils sont partagés en deux spheres, l'une supérieure, c'est le feu, ou le firmament & l'air, qu'on peut comparer au blanc ou à la coque de l'œuf; l'autre inférieure, c'est l'eau & la terre, qu'on peut comparer au jaune.

Le créateur, par la vertu du verbe, développant la multitude qui étoit l'unité, & cet esprit qui étoit porté sur les eaux, combinant les principes des corps, ou les revêtant de l'habit sous lequel ils devoient paroître sur la scene du monde; & leur assignant leurs lieux; donnerent à ces quatre natures incorporelles, inertes, vuides & vaines, la lumiere & les raisons séminales des choses qui les ont remplies par la bénédiction divine, & qui ne s'y éteindront jamais.

Les semences des choses, les astres qui les lient, sont cachés dans les élémens des choses, comme dans un abyme inépuisable, où, dès le commen-

cement de la matiere, les viſibles ſe font par les inviſibles, les extrêmes ſe touchent & ſe joignent, tout s'engendre dans des périodes de tems marqués : les élémens conſpirent au bien général ; c'eſt ainſi que la ſympathie univerſelle ſubſiſte ; les élémens préſident au monde ; ils ſuffiſent à ſon éternité.

Les germes, ou principes des choſes ont reçu du verbe la vertu de génération & de multiplication.

On ne peut ſéparer les ſemences ou germes des élémens ; ni les principes du corps, des loix de nature.

Les productions & les ſemences les plus petites, ſuivent l'harmonie univerſelle, & montrent, en abrégé, l'analogie générale des élémens & des principes.

Les élémens ſont en tout ; ils ſont combinés, & la combinaiſon s'en conſerve par le moyen du baume & de la teinture radicale.

Toutes les créatures ſont formées des élémens : on rapporte à l'air la production des animaux ; à la terre celle des végétaux ; à l'eau celle des minéraux ; le feu donne la vie à tout ce qui eſt.

Le corps des élémens eſt une choſe morte & ténébreuſe ; l'eſprit eſt la vie ; il eſt diſtribué en aſtres, qui ont leurs productions, & qui donnent leurs fruits : de même que l'ame ſépare d'elle le corps & y habite ; les élémens ſpirituels, dans la formation générale, ont ſéparé d'eux les corps viſibles, & y habitent.

Du corps igné ſe ſont ſéparés les aſtres viſibles ; du corps aqueux, les métaux ; du corps ſalin, les minéraux ; du corps terreux, les végétaux.

Il y a deux terres ; la terre extérieure viſible, qui eſt le corps de l'élément, le ſoufre, le mer-

cure du sel; la terre interne & invisible, qui est l'élement, la vie, l'esprit, où sont les astres de la terre, qui produisent, par le moyen du corps terreux, tout ce qui croît: la terre a donc en elle les germes & la raison séminale de tout.

Il en faut dire autant des autres élémens; ils sont ou corps, & composés de ces trois principes; ou ils sont élémens, un & esprit, & contiennent les astres, d'où naissent, comme d'une mer ou d'un abyme, les fruits des élémens.

Notre feu n'est point un élément; il consume tout; tout meurt par lui; mais le feu, premier & quatrieme élément, qui contient tout, comme la coque enveloppe l'œuf, c'est le Ciel.

Un élément n'est, ni ne peut être séparé de tout autre; il y a en tout combinaison d'élémens.

Les astres des élémens sont les germes; il y a deux choses toujours unies, le corps & l'astre, ou le visible & l'invisible; le corps naît & s'accroît de l'astral, le visible de l'invisible; il reste en lui; & c'est ainsi que se propagent & se multiplient les puissances ou vertus invisibles, les semences, les astres; elles se distribuent sous une infinité de formes diverses; elles se montrent en une infinité d'êtres, par le moyen du corps visible.

Lorsqu'une semence, un germe, ou un astre meurt ou se corrompt dans sa matrice, aussi-tôt il passe dans un nouveau corps, & se multiplie: car toute corruption est cause d'une génération.

Voilà la raison pour laquelle les Chymistes ont recours à la putréfaction; c'est ainsi qu'ils obtiennent la régénération, dans laquelle les trois élémens se manifestent avec leurs propriétés secretes.

Les trois élémens premiers, sont unis dans tout corps; c'est cette union qui constitue le corps sain, la santé & la température de l'union: ou

elle n'eſt pas, ou s'altere, la maladie s'introduit, & avec elle le principe radical de la mort.

Les maladies ſont ou élémentaires, ou aſtrales & firmamentales; celles-ci naiſſent du firmament ou du ciel de l'homme; celle-là, de ſon germe ou de ſes aſtres.

L'homme, eu égard à ſon corps, a un double magnétiſme; une portion tire à ſoi les aſtres, & s'en nourrit; de-là la ſageſſe, les ſens, les penſées; une partie tire à ſoi les élémens, & s'en répare; de-là la chair & le ſang.

Le firmament eſt cette lumiere de nature qui influe naturellement ſur l'homme.

Les aſtres ou les élémens qui ſont eſprits, n'ont point de qualité; mais ils produiſent tout ce qui a qualité.

Les maladies ne ſe guériſſent point par les contraires; il ne s'agit pas de chaſſer de l'homme les élémens. Il faut poſſéder des arcanes; il faut avoir en ſa diſpoſition les aſtres; il faut avoir appris, par la chymie, à les réduire de la matiere derniere à la matiere premiere.

Les aſtres n'ont ni froid ni chaud actuel.

L'eſprit de Dieu habite au milieu de nos cœurs.

Nulle connoiſſance ne reſtera perpétuellement dans l'ame, que celle qui a été infuſe au dedans, & qui réſide dans le ſein de l'entendement. Cette connoiſſance eſſentielle n'eſt ni du ſang, ni de la chair, ni de la lecture, ni de la raiſon; c'eſt une paſſion; c'eſt un acte divin, une impreſſion de l'être infini ſur l'être fini.

L'homme a poſſédé tous les avantages naturels & ſurnaturels; mais ce caractere divin s'eſt obſcurci par le péché. Purgez-vous du péché, & vous le recouvrerez en même proportion que vous vous purifierez.

La notion de toutes choſes nous eſt congenere ; tout eſt dans l'intime de l'eſprit : il faut dégager l'eſprit des enveloppes du péché, & ſes notions s'éclairciront.

L'eſprit eſt revêtu de toute ſcience ; mais il eſt accablé ſous le corps auquel il s'unit ; mais il recouvre ſa lumiere par les efforts qu'il fait contre ce poids.

Connoiſſons bien notre nature & notre eſprit ; & ouvrons l'entrée à Dieu, qui frappe à la porte de notre cœur.

De la connoiſſance de ſoi naît la connoiſſance de Dieu.

Il n'y aura que celui que Dieu inſtruira lui-même qui puiſſe s'élever à la vraie connoiſſance de l'univers. La philoſophie des anciens eſt fauſſe ; tout ce qu'ils ont écrit de Dieu eſt vain.

Les ſaintes écritures ſont la baſe de toute vraie philoſophie ; elle part de Dieu, & y retourne. La renaiſſance de l'homme eſt néceſſaire à la perfection des arts : or, il n'y a que le Chrétien qui ſoit vraiment régénéré.

Celui qui ſe connoît, connoît implicitement tous les anges qui ſont à côté de Dieu, & le monde qui eſt au deſſous, & toutes les créatures qui le compoſent.

L'homme eſt la copule du monde. Il a été formé du limon de la terre, ou de l'eſſence très-ſubtile de la machine univerſelle, extraite & concentrée ſous la forme corporelle, par le grand ſpagiriſte.

L'homme, par ſon corps, repréſente le macrocoſme ſenſible & temporel ; par ſon ame, le grand archetype. Lorſqu'il eut en lui les propriétés des animaux, des végétaux & des minéraux, le ſouffle de Dieu y ſurajouta l'ame.

Dieu est le centre & la circonférence, ou l'unité de tout ce qu'il a produit ; tout émane de Dieu ; il comprend, il pénetre tout. L'homme, à l'imitation de Dieu, est le centre & la circonférence ou l'unité des créatures ; tout est relatif à lui, & verse sur lui ses propriétés.

L'homme contient toutes les créatures, & il reporte avec lui à la source éternelle tout ce qui en est primitivement émané.

Il y a dans l'homme deux esprits ; l'un du firmament & sidéré ; l'autre qui est le souffle du tout-Puissant ou l'ame.

L'homme est un composé du corps mortel, de l'esprit sidéré & de l'ame immortelle. L'ame est l'image de Dieu, & son domicile est dans l'homme.

L'homme a deux peres ; l'un éternel, l'autre mortel : l'esprit de Dieu est l'univers.

Il n'y a point de membre dans l'homme qui ne corresponde à un élément, une planete, une intelligence, une mesure, une raison dans l'archetype.

L'homme tient des élémens le corps visible, enveloppe & séjour de l'ame ; du ciel ou du firmament, le corps invisible, véhicule de l'ame, son lien avec le corps visible.

L'ame passe, par le moyen du corps invisible, en conséquence de l'ordre de Dieu, à l'aide des intelligences, au centre du cœur, d'où elle se répand dans toutes les autres parties du corps.

Ce corps éthéré & subtil, participe de la nature du ciel ; il imite dans son cours, celui du firmament ; il en attire à lui les influences. Ainsi les cieux versent sur l'homme leurs propriétés, l'en pénetrent, & lui communiquent la faculté de connoître tout.

Il y a aussi trois cieux dans l'homme ; il cor-

reſpond à trois mondes ; ou plutôt, il eſt le modele le plus parfait du grand œuvre, ou de la complexion générale des choſes.

Citoyen de trois mondes, il communique avec l'archetype, avec les anges, avec les élémens.

Il communique avec Dieu par le ſouffle qu'il en a reçu. Ce ſouffle y a laiſſé le germe de ſon origine ; auſſi n'y a-t-il rien en l'homme qui n'ait un caractere divin.

Il communique avec les anges par le corps inviſible ; c'eſt le lien de ſon commerce poſſible entr'eux & lui.

Il communique avec l'univers par ſon corps viſible. Il a les images des élémens ; les élémens ne changent point. La conformité des images que l'homme en a, eſt inaltérable ; c'eſt ainſi que la notion qu'il a des végétaux & des minéraux eſt fixe.

Le corps ſidéré eſt le génie de l'homme, ſon lare domeſtique, ſon bon démon, ſon adech interne, ſon éveſtre, l'origine du preſſentiment, la ſource de la prophétie.

En tout aſtre, le corps inviſible ou l'eſprit, quoique privé de raiſon, agit en imaginant & en informant ; c'eſt la même choſe dans l'homme.

L'imagination eſt corporelle ; cependant, exaltée, échauffée par la foi, elle eſt la baſe de la magie. Elle peut, ſans nuire à l'eſprit aſtral, engendrer, produire des corps viſibles ; & préſente, ou abſente, exécuter des choſes au deſſus de l'intelligence humaine. Voilà l'origine de la magie naturelle, qui veut être aidée par l'art ; elle peut faire inviſiblement tout ce que la nature fait viſiblement.

L'homme eſt la quinteſſence du macrocoſme ; il peut donc imiter le ciel ; il peut même le dominer & le conduire. Tout eſt ſoumis au mou-

vement, à l'énergie, au desir de son ame. C'est la force de l'archetype qui réside en nous, qui nous éleve à lui, & qui nous assujettit la créature & la chaîne des choses célestes.

La foi naturelle infuse nous assimile aux esprits; c'est le principe des opérations magiques, de l'énergie de l'imagination, & de toutes ses merveilles.

L'imagination n'a de l'efficacité que par l'effet de sa force attractive sur la chose conçue. Il faut que cette force soit d'abord en exercice; il faut qu'elle se féconde par la production d'un spectre imité de la chose. Ce spectre se réalise ensuite; c'est-là ce qu'on appelle l'*Art cabalistique.*

L'imagination peut produire, par l'art cabalistique, tout ce que nous voyons dans le monde.

Les trois moyens principaux de l'art cabalistique sont la priere, qui unit l'esprit créé à l'esprit incréé; la foi naturelle, & l'exaltation de l'imagination.

Les hommes à imagination triste & pusillanime, sont tentés & conduits par l'esprit immonde.

L'ame, purifiée par la priere, tombe sur les corps comme la foudre; elle chasse les ténebres qui les enveloppent, & les pénetre intimément.

La médecine réelle & spécifique des maladies matérielles consiste dans une vertu secrete que le Verbe a imprimée à chaque chose en la créant. Elle n'est ni des astres, ni du concours des atomes, ni de la forme des corps, ni de leur mixtion.

Il faut distribuer toute la nature inférieure en trois classes principales, les végétaux, les animaux & les minéraux.

Chacun de ces regnes fournit une multitude inépuisable de ressources à la médecine.

On découvre dans ces axiomes le premier ger-

me de la théorie chymique ; la distinction des élémens ; la formation des mixtes ; la difficulté de leur décomposition ; l'origine des qualités physiques ; leurs affinités ; la nature des élémens qui ne sont rien en unité ; tout ce qui plaît à la combinaison en masse, & plusieurs autres vérités dont les successeurs de Paracelse ont tiré bon parti. Mais cet homme étoit dominé par son imagination ; il est perpétuellement enveloppé de comparaisons, de symboles, de métaphores, d'allégories ; créateur de la science, & plein d'idées nouvelles pour lesquelles il manquoit de mots, il en invente qu'il ne définit point. Entraîné par le succès de ses premieres découvertes, il n'est rien qu'il ne se promette de son travail. Il se livre aux accessoires d'une comparaison, comme à des vérités démontrées. A force de multiplier les similitudes, il n'y a sortes d'extravagances qu'il ne débite. Il en vient à prendre les spectres de l'imagination pour des productions réelles. Il est fou, & il prescrit sérieusement la maniere de le devenir, & il appelle cela, *s'unir à Dieu*, *aux anges*, *& imiter la nature.*

Gilles Gushmann & Jule Sperber enchérirent sur Paracelse. *Voyez* l'ouvrage que le premier a publié sous le titre de : *Revelatio divinæ majestatis, quâ explicatur quo pacto in principio, omnibus sese Deus creaturis suis, & verbo & facto manifestaverit, & quâ ratione opera sua omnia, eorumque virtutem, attributa, & operationes scripto brevi eleganter comprehenderit, atque primo homini ad suam imaginem ab ipso condito tradiderit.* Et l'écrit du second qui a paru sous lui : *de Isagoge in veram triunius Dei & naturæ cognitionem.* C'est un systême de platonico-pithagorico-péripatético-paracelsico-christianisme.

Valentin Weigel, qui parut dans le quinzieme siecle, laissa des ouvrages de *Théosophie*, qui firent grand bruit dans le seizieme & dix-septieme. Il prétendoit que les connoissances ne naissoient point dans l'homme du dehors ; que l'homme en apportoit, en naissant, les germes innés ; que le corps étoit d'eau & de terre ; l'ame, d'air & de feu, & l'esprit, d'une substance astrale. Il soumettoit sa destinée aux influences des cieux ; il disoit que par la lumiere de la révélation, deux contradictions se pouvoient combiner. Leibnitz, qui lui accordoit du génie, lui reproche un peu de spinosisme.

Robert fut, dans le dix-septieme siecle, ce que Paracelse avoit été au seizieme. Jamais on n'extravagua avec tant de talent, de génie, de profondeur, de connoissances. Celui-ci donna dans la magie, la cabale, l'astrologie ; ses ouvrages sont un chaos de physique, de chymie, de méchanique, de médecine, de latin, de grec & d'érudition ; mais si bien brouillé, que le lecteur le plus opiniâtre s'y perd.

Boehmius fut successivent pâtre, cordonnier & théosophe : voici les principes qu'il s'étoit fait ; il disoit :

Dieu est l'essence des essences ; tout émane de lui ; avant la création du monde, son essence étoit la seule chose qui fût ; il en a tant fait ; on ne conçoit dans l'esprit d'autres facultés que celles de s'élever, de couler, de s'insinuer, de pénétrer, de se mouvoir, & de s'engendrer. Il y a trois formes de génération, l'amer, l'acerbe & le chaud ; la colere & l'amour ont un même principe ; Dieu n'est ni amer, ni acerbe, ni chaud, ni eau, ni air, ni terre ; toutes choses sont de ses principes, & ces principes sont de lui ; il n'est ni la mort, ni l'enfer ; ils ne sont point en lui ; ils sont de lui.

Les choſes ſont produites par le ſoufre, le mercure & le ſel; on y diſtingue l'eſprit, la vie & l'action; le ſel eſt l'ame, le ſoufre la matiere premiere.

Le reſte des idées de cet Auteur ſont de la même force, & nous en ferons grace au lecteur: c'eſt bien ici le lieu de dire, qu'il n'eſt point de fou qui ne trouve un plus fou qui l'admire. Boehmius eut des ſectateurs, parmi leſquels on nomme Quirinus Kuhlmann, Jean Podage & Jacques Zimmermann.

Ils prétendoient tous que Dieu n'étoit autre choſe que le monde développé: ils conſidéroient Dieu ſous deux formes, & en deux périodes de tems; avant la création & après la création; avant la création, tout étoit en Dieu; après la crétion, il étoit en tout; c'étoit un écrit roulé ou déplié: ces idées ſingulieres n'étoient pas nouvelles.

Jean-Baptiſte Van-helmont naquit à Bruxelles en 1474; il étudia les lettres, les mathématiques, l'aſtronomie: ſon goût, après s'être porté légérement ſur la plupart des ſciences & des arts, ſe fixa à la médecine & à la chymie; il avoit reçu de la nature de la pénétration; perſonne ne connut mieux le prix du tems; il ne perdit pas un moment; il paſſa dans ſon laboratoire tous les inſtans qu'il ne donna pas à la pratique de la médecine; il fit des progrès ſurprenans en chymie; il exerça l'art de guérir les maladies avec un ſuccès incroyable: ſon nom a été mis à côté de ceux de Bacon, de Boyle, de Galilée & de Deſcartes. Voici les principes de ſa philoſophie.

Toute cauſe phyſique efficiente n'eſt point extérieure; mais intérieure, eſſentielle en nature.

Ce qui constitue, ce qui agit, la cause intérieure, je l'appelle *Archée*.

Il ne faut à un corps naturel, quel qu'il soit, que des rudimens corporels; ces rudimens sont sujets à des vicissitudes momentanées.

Il n'y a point de privation dans la nature.

Il n'y faut point imaginer une matiere indéterminée, nue, premiere; cette matiere est impossible.

Il n'y a que deux causes, l'efficiente & la matérielle.

Les choses particulieres supposent un suc générique, & un principe séminal, efficient, générateur; la définition ne doit renfermer que ces deux élémens.

L'eau est la matiere dont tout est fait.

Le ferment séminal & générateur est le rudiment par lequel tout commence & se fait.

Le rudiment ou le germe, c'est une même chose.

Le ferment séminal est la cause efficiente du germe.

La vie commence avec la production du germe.

Le ferment est un être créé; il n'est ni substance, ni accident; sa nature est neutre; il occupe, dès le commencement du monde, les lieux de son empire; il prépare les semences; il les excite, il les précede.

Les fermens ont été produits par le Créateur; ils dureront jusqu'à la consommation des siecles; ils se régénerent: ils ont leurs semences propres qu'ils produisent, & qu'ils excitent de l'eau.

Les lieux ont un ordre, une raison assignée par la divinité, & destinée à la production de certains effets.

L'eau est l'unique cause matérielle des choses; elle a en elle la qualité initiante; elle est pure;

elle eſt ſimple, elle eſt réſoluble, & tous les corps peuvent s'y réduire comme à une matiere derniere.

Le feu a été deſtiné à détruire, & non à engendrer; ſon origine n'eſt point ſéminale, mais particuliere; il eſt, entre les choſes créées, un être un, ſingulier & incomparable.

Entre les cauſes efficientes en nature, les unes ſont efficiemment efficientes; les autres effectivement: les ſemences & leurs eſprits ordinateurs compoſent la premiere claſſe: les réſervoirs & les organes immédiats des ſemences, les fermens qui diſpoſent extérieurement de la matiere; les palingénéſies compoſent la ſeconde.

Le but de tout agent naturel eſt de diſpoſer la matiere qui lui eſt ſoumiſe, à une fin qui lui eſt connue, & qui eſt déterminée, du moins quant à la génération.

Quelque opaques & dures que ſoient les choſes, elles avoient, avant cette ſolidité que nous leur remarquons, une vapeur qui fécondoit la ſemence, & qui y traçoit les premiers linéamens déliés & ſubtils de la génération conſéquente. Cette vapeur ne ſe ſépare point de l'engendré; elle le ſuit juſqu'à ce qu'il diſparoiſſe de la ſcene: cette cauſe efficiente intérieure eſt l'archée.

Ce qui conſtitue l'archée, c'eſt l'union de l'aure ſéminale, comme matiere, avec l'image ſéminale, ou le noyau ſpirituel intérieur qui fait & contient le principe de la fécondité de la ſemence; la ſemence viſible n'eſt que la ſilique de l'archée.

L'archée, auteur & promoteur de la génération, ſe revêtit promptement lui-même d'une enveloppe corporelle: dans les êtres animés, il ſe meut dans les replis de la ſemence; il en parcourt tous les détours & toutes les cavités ſecretes; il

commence à transformer la matiere, selon l'entéléchie de son image, & il reste le dispositeur, le maître & l'ordinateur interne des effets, jusqu'à la destruction derniere.

Une conclusion forme une opinion, & non une démonstration.

Il préexiste nécessairement en nous la connoissance de la convenance des termes comparés dans le syllogisme avant la conclusion ; ensorte qu'en général, je savois d'avance ce qui est contenu dans la conclusion, & ce qu'elle ne fait qu'énoncer, éclaircir & développer.

La connoissance que nous recevons par la démonstration, étoit antérieurement en nous ; le syllogisme la rend seulement plus distincte, mais le doute n'est jamais entiérement dissipé ; parce que la conclusion suit le côté foible des prémisses.

La science est dans l'entendement comme un feu sous la cendre, qu'il peut écarter de lui-même, sans le secours des modes & des formes syllogistiques.

La connoissance de la conclusion n'est pas renfermée nécessairement dans les prémisses.

Le syllogisme ne conduit point à l'invention des sciences ; il dissipe seulement les ténebres qui les couvrent.

Les vraies sciences sont indémontrables ; elles n'émanent point de la démonstration.

La méthode des Logiciens n'est qu'un simple résumé de ce qu'on fait.

Le but de cette méthode se termine donc à transmettre son opinion d'une maniere claire & distincte à celui qui nous écoute, & à réveiller facilement en lui la réminiscence, par la force de la connexion.

Il n'y a qu'ignorance & erreur dans la physique

que d'Ariſtote & de Galien ; il faut recourir à des principes plus ſolides.

Le ciel, la terre & l'eau ont été dans le commencement, la matiere créée de tous les êtres futurs ; le ciel contenoit l'eau & la vapeur fécondante ou l'ame.

Il ne faut pas compter le feu parmi les élémens ; on ne voit point qu'il ait été créé.

La terre n'eſt point une partie du mixte ; elle n'eſt point la mere, mais la matrice des corps.

L'air & l'eau ne convertiſſent rien en eux.

Au commencement, la terre étoit continue, indiviſée ; une ſeule ſource l'arroſoit ; elle fut ſéparée en portions diverſes par le déluge.

L'air & l'eau ne ſe convertiſſent point l'un en l'autre.

Le globe, compoſé d'eau & de terre, eſt rond ; il va d'orient en orient par l'occident ; il eſt rond dans le ſens de ſon mouvement, elliptique d'ailleurs.

Le gas & le blas ſont deux rudimens phyſiques que les anciens n'ont pas connus ; le gas eſt une exhalaiſon de l'eau, élevée par le froid du mercure, & atténuée, de plus en plus, par la diffication du ſoufre ; le blas eſt le mouvement local & alternatif des étoiles : voilà les deux cauſes initiantes des météores.

L'air eſt parſemé de vuides ; on en donne la démonſtration méchanique par le feu.

Quoique les poroſités de l'air ſoient actuellement vuides de toute matiere, il y a cependant un être créé & réel ; ce n'eſt pas un lieu pur ; mais quelque moyen entre l'eſprit & la matiere, qui n'eſt ni accident, ni ſubſtance, un neutre, je l'appelle *magnale*.

Le magnale n'eſt point lumiere ; c'eſt une cer-

taine forme unie à l'air ; les mêlanges sont des produits matériels de l'eau seule ; il n'y a point d'autre élément : ôtez la semence, & le mercure se résoudra en une eau insipide ; les semences, parties similaires des concrets, se résolvent en sel, en soufre & en mercure.

Le ferment qui empreint de semence la masse, n'éprouve aucune vicissitude séminale.

Il y a deux sortes de fermens dans la nature ; l'un contient en lui-même l'aure fluente, l'archée séminal qui tend dans son progrès à l'état d'ame vivante ; l'autre est le principe initiant du mouvement ou de la génération d'une chose dans une autre chose.

Celui qui a tout fait de rien, crée encore la voie, l'origine, la vie & la perfection en tout : l'effet des causes secondes n'est que partiel.

Dieu créa les hommes de rien.

Dieu est l'essence vraie, parfaite & actuelle de tout. Les essences des choses, ce ne sont des choses que par Dieu.

Lorsque la génération commence, l'archée n'est pas lumineux ; c'est une aure où la forme de la vie, l'ame sensitive du générateur est obscure, jusqu'à ce que dans le progrès de la génération, il s'éclaire, & imprime à la chose une image distincte de son éclat.

Cette aure tend, par tous les moyens possibles, à organiser le corps, & à lui transmettre sa lumiere & toutes les qualités qui en dépendent ; elle s'enflamme de plus en plus ; elle se porte avec ardeur sur le corps ; elle cherche à l'informer & à le vivifier : mais cet effet n'a lieu que par le concours de celui qui est la vie, la vérité & la lumiere.

Lorsqu'un être a conçu l'archée, il est en lui le

gardien de la vie, le promoteur des tranſmutations, depuis la premiere juſqu'à la derniere.

Il y a de la convenance entre les archées, par leur qualité vitale commune, & par leur éclat; mais ils ne ſe reçoivent point réciproquement; ils ne ſe troublent point dans leur ordre & leur diſtrict.

La viciſſitude en nature n'eſt point l'effet de la matiere, mais du feu.

La corruption eſt une certaine diſpoſition de la matiere conſéquente à l'extinction du feu recteur; ce n'eſt point une pure privation; ſes cauſes ſont poſitives.

Ce ſont les fermens étrangers qui introduiſent la corruption; c'eſt par eux qu'elle commence, continue & s'acheve.

Entre les choſes, les unes périſſent par la diſſipation du baume de nature, d'autres par la corruption.

La nature ignore & n'admet rien de contraire à ſon vœu.

Il y a deux plans dans l'homme, l'un mû naturellement, l'autre volontairement.

La chaleur n'eſt point la cauſe efficiente de la digeſtion, qu'elle excite ſeulement. Le ferment ſtomachique eſt la cauſe efficiente de la digeſtion.

La crainte de Dieu eſt le commencement de la ſageſſe.

L'ame ne ſe connoît, ni par la raiſon, ni par des images: la vérité de l'eſſence & la vérité de l'entendement ſe pénetrent en unité & en identité; voilà pourquoi l'entendement eſt un être immortel.

Il y a pluſieurs ſortes de lumieres vitales. La lumiere de l'ame eſt une ſubſtance ſpirituelle, une matiere vitale & lumineuſe.

Ceux qui confondent notre identité avec l'immenſité de Dieu, & qui nous regardent comme

des parties de ce tout, font des athées.

L'entendement eft uni fubftantiellement à la volonté, qui n'eft ni puiffance, ni accident, mais lumiere, effence fpirituelle, indivife, diftincte de l'entendement par abftraction.

Il faut reconnoître dans l'ame une troifieme qualité, l'amour ou le defir de plaire. Ce n'eft point un acte de la volonté feule ni de l'entendement feul, mais de l'un & de l'autre conjointement.

L'efprit eft un acte pur, fimple, formel, homogene, indivis, immortel, image de Dieu, incompréhenfible, où tous les attributs qui conviennent à fa nature font raffemblés dans une unité.

L'entendement eft la lumiere de l'efprit, & l'efprit eft l'entendement éclairé; il comprend, il voit, il agit féparément du corps.

L'entendement eft lié aux organes du corps; il eft foumis aux actions de l'ame fenfitive; c'eft par cette union qu'il fe revêt de la qualité qu'on appelle *imagination*.

Il n'y a rien dans l'imagination qui n'ait été auparavant dans la fenfation; les efpeces intellectuelles font toutes émanées des objets fenfibles.

La force intelligente concourt avec la faculté fantaftique de l'ame fenfitive fur le caractere de l'organe, & lui eft foumife.

L'ame a fon fiege particulier à l'orifice fupérieur de l'eftomac; la mémoire a fon fiege dans le cerveau.

L'entendement eft effentiel à l'ame; la volonté & la mémoire font des facultés caduques de la vie fenfitive.

L'entendement brille dans la tête, mais d'une lumiere dépendante de la liaifon de l'ame avec le corps, & des efprits éthérés.

L'intelligence qui naît de l'invention & du ju-

gement, paſſe par une irradiation qui ſe fait de l'orifice de l'eſtomac au cerveau.

L'orifice de l'eſtomac eſt comme un centre d'où l'ame exerce ſon énergie en tout ſens.

L'ame, image de la divinité, ne penſe rien principalement, ne connoît rien intimément, ne contemple rien vraiment que Dieu, ou l'unité premiere, à laquelle tout le reſte ſe rapporte.

Si une choſe s'atteint par le ſens ou par la raiſon, ce ne ſera point encore une abſtraction pure & complette.

Le moyen d'atteindre à l'abſtraction pure & complette eſt très-éloigné ; il faut être ſéparé de l'attention à toutes choſes créées, & même incréées ; il faut que l'activité de l'ame ſoit abandonnée à elle-même ; qu'il n'y ait aucun diſcours ni intérieur, ni extérieur ; aucune action préméditée, aucune contemplation déterminée ; il faut que l'ame n'agiſſe point, qu'elle attende, dans un repos profond, l'influence gratuite d'en haut ; qu'il ne lui reſte aucune impreſſion qui la ramene à elle ; qu'elle ſe ſoit parfaitement oubliée ; en un mot, qu'elle demeure abſorbée dans une inexiſtence, un oubli, une ſorte d'anéantiſſement qui la rende abſolument inerte & paſſive.

Rien ne conduit plus efficacement & plus parfaitement à ce dépouillement, à ce ſilence, à cette privation de lumiere étrangere, à ce défaut général de diſtraction, que la priere, ſon ſilence & ſes délices : exercez-vous à l'adoration profonde.

Dans cette profondeur d'adoration l'ame ſe perdra, les ſens ſeront ſuſpendus, les ténebres qui l'enveloppent ſe retireront, & la lumiere d'en haut s'y réfléchira : alors il ne lui reſtera que le ſentiment de l'amour, qui l'occupera toute entiere.

Nous pourrions ajouter beaucoup d'autres pro-

positions tirées des ouvrages de cet Auteur, à celles qui précedent ; mais elles n'inſtruiroient pas davantage. D'ailleurs, ce Van-helmont s'exprime d'une maniere ſi obſcure & ſi barbare, qu'on eſt bientôt dégoûté de le ſuivre, & qu'ón ne peut jamais ſe promettre de le rendre avec quelque exactitude. Qu'eſt-ce que ſon blas, ſon gas & ſon archée lumineux ? Qu'eſt-ce que cette méthode de s'abrutir, pour s'unir à Dieu, de ſe ſéparer de ſes connoiſſances, pour arriver à des découvertes, & de s'aſſoupir pour penſer plus vivement ?

Je conjecture que ces hommes, d'un tempérament ſombre & mélancolique, ne devoient cette pénétration extraordinaire, & preſque divine, qu'on leur remarquoit par intervalles, & qui les conduiſoit à des idées, tantôt ſi folles, tantôt ſi ſublimes, qu'à quelque dérangement périodique de la machine. Ils ſe croyoient alors inſpirés, & ils étoient fous : leurs accès étoient précédés d'une eſpece d'abrutiſſement, qu'ils regardoient comme l'état de l'homme ſous la condition de nature dépravée. Tirés de cette léthargie par le tumulte ſubit des humeurs qui s'élevoient en eux, ils imaginoient que c'étoit la divinité qui deſcendoit, qui les viſitoit, qui les travailloit ; que le ſouffle divin dont ils avoient été premiérement animés, ſe ranimoit ſubitement, & reprenoit une portion de ſon énergie ancienne & originelle, & ils donnoient des préceptes pour s'acheminer artificiellement à cet état d'orgaſme & d'ivreſſe où ils ſe trouvoient au deſſus d'eux-mêmes, & qu'ils regrettoient ; ſemblables à ceux qui ont éprouvé l'enchantement & le délire délicieux que l'uſage de l'opium porte dans l'imagination & dans les ſens ; heureux dans l'ivreſſe, ſtupides dans le repos, fatigués, acca-

blés, ennuyés, ils prenoient la vie commune en dégoût; ils soupiroient après le moment d'exaltation, d'inspiration, d'aliénation. Tranquilles ou agités, ils fuyoient le commerce des hommes, insupportables à eux-mêmes ou aux autres. O que le génie & la folie se touchent de bien près! ceux que le ciel a signés en bien & en mal, sont sujets, plus ou moins, à ces symptômes; ils les ont plus ou moins fréquens, plus ou moins violens. On les enferme & on les enchaîne, ou on leur éleve des statues : ils prophétisent, ou sur le trône, ou sur les théatres, ou dans les chaires; ils tiennent l'attention des hommes suspendue; ils en sont écoutés, admirés, suivis ou insultés, bafoués, lapidés; leur sort ne dépend point d'eux, mais des circonstances dans lesquelles ils se montrent. Ce sont les tems d'ignorance & des grandes calamités qui les font naître : alors les hommes qui se croient poursuivis par la divinité, se rassemblent autour de ces especes d'insensés qui disposent d'eux. Ils ordonnent des sacrifices, & ils sont faits; des prieres, & l'on prie; des jeûnes, & l'on jeûne; des meurtres, & l'on égorge; des chants d'allégresse & de joie, & l'on se couronne de fleurs, & l'on danse & l'on chante; des temples, & l'on en éleve; les entreprises les plus désespérées, & elles réussissent; ils meurent, & ils sont adorés. Il faut ranger dans cette classe Pindare, Eschile, Mahomet, Shakespear, Roger, Bacon & Paracelse. Changez les instans, & celui qui fut Poëte, eût été ou Magicien, ou Prophete, ou Législateur. O hommes à qui la nature a donné cette grande & extraordinaire imagination, qui criez, qui subjuguez, que nous qualifions d'insensés ou de sages, qui est-ce qui peut prédire votre destinée. Vous naquîtes pour marcher entre les ap-

plaudissemens de la terre ou l'ignominie, pour conduire les peuples au bonheur ou au malheur, & laisser après vous le transport de la langue ou de l'exécution.

François-Mercure Van-helmont, fils de Jean-Baptiste, naquit en 1518; il n'eut ni moins de génie, ni moins de connoissances que son pere. Il posséda les langues anciennes & modernes, orientales & européennes. Il se livra tout entier à la chymie & à la médecine, & il se fit une grande réputation par ses découvertes & par ses cures. Il donna éperdument dans la cabale & la théosophie. Né Catholique, il se fit Quaker. Il n'y a peut-être aucun ouvrage au monde qui contienne autant de paradoxes que son *Ordo sæculorum*. Il le composa à la sollicitation d'une femme, qui l'écrivit sous sa dictée.

Pierre Poiret naquit à Metz, en 1546, de parens pauvres, mais honnêtes. Il étudia autant que sa santé le lui permit. Il fut successivement Syncrétiste, Eclectique, Cartésien, Philosophe, Théologien & Théosophe. Attaqué d'une maladie dangereuse, il fit vœu, s'il en guérissoit, d'écrire en faveur de la religion, contre les athées & les incrédules. C'est à cette circonstance qu'on dut l'ouvrage qu'il publia, sous le titre de *Cogitationes rationales de Deo, anima & malo*. Il fit connoissance étroite à Hambourg, avec la fameuse Antoinette Bourignon, qui l'entraîna dans ses sentimens de mysticité. Il attendit donc, comme elle, l'illumination passive, & il se rendit l'apologiste du silence sacré de l'ame & de la suspension des sens, & le détracteur de la philosophie & de la raison. Il mourut en Hollande, âgé de 63 ans, après avoir passé dans la retraite la plus profonde, les dernieres années de sa vie : entre les qualités de

cœur & d'esprit qu'on lui reconnoît, on peut louer sa tolérance. Quoiqu'il fût très-attaché à ses opinions religieuses, il permettoit qu'on en professât librement de contraires; ce qui suffit seul pour caractériser un honnête homme & un bon esprit.

Ce fut dans ce tems, au commencement du dix-septieme siecle, que se forma la fameuse société des Rose-croix, ainsi appellée du nom de celui qu'elle regarda comme son fondateur; c'étoit un certain Rosencreuz, né en Allemagne en 1388. Cet homme fit un voyage en Palestine, où il apprit la magie, la cabale, la chymie & l'alchymie. Il se fit des associés, à qui il confia ses secrets. On ajoute qu'il mourut âgé de cent-vingt ans. L'association se perpétua après sa mort. Ceux qui la composoient se prétendoient éclairés d'en-haut. Ils avoient une langue qui leur étoit propre, des arcanes particuliers; leur objet étoit la réformation des mœurs dans tous les états, & de la science dans toutes ses branches; ils possédoient le secret de la pierre philosophale & de la teinture, ou médecine universelle. Il pouvoient connoître le passé, & prédire l'avenir. Leur philosophie étoit un mêlange obscur de paracelsisme & de théosophie. Les merveilles qu'ils disoient d'eux, leur attacherent beaucoup de sectateurs, les uns fourbes, les autres dupes. Leur société répandue par toute la terre n'avoit point de centre. Descartes chercha par-tout des Rose-croix, & n'en trouva point. Cependant on publia leurs statuts : mais l'histoire des Rose-croix s'est tellement obscurcie depuis, que l'on regarde presqu'aujourd'hui ce qu'on en débitoit autrefois, comme autant de fables.

Il suit de ce qui précede, que les Théosophes ont

été des hommes d'une imagination ardente ; qu'ils ont corrompu la théologie, obſcurci la philoſophie, & abuſé de leurs connoiſſances chymiques, & qu'il eſt difficile de prononcer s'ils ont plus nui que ſervi au progrès des connoiſſances humaines.

Il y a encore quelques Théoſophes parmi nous. Ce ſont des gens à demi-inſtruits, entêtés de rapporter aux ſaintes écritures toute l'érudition ancienne & toute la philoſophie nouvelle ; qui déſhonorent la révélation par la ſtupide jalouſie avec laquelle ils défendent ſes droits ; qui retréciſſent, autant qu'il eſt en eux, l'empire de la raiſon, dont ils nous interdiroient volontiers l'uſage ; qui ſont toujours tout prêts à attacher l'épithete d'héréſie à toute hypotheſe nouvelle, qui réduiroient volontiers toute connoiſſance à celle de la religion, & toute lecture aux livres de l'ancien & du nouveau Teſtament, où ils voient tout ce qui n'y eſt pas, & rien de ce qui y eſt ; qui ont pris en averſion la philoſophie & les Philoſophes, & qui réuſſiroient à éteindre parmi nous l'eſprit de découvertes & de recherches, & à nous replonger dans la barbarie, ſi le Gouvernement les appuyoit, comme ils le demandent.

Fin du premier Volume.



TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans le premier Volume.

PROSPECTUS *de l'Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des Sciences.* pag. 1

DE L'ÉDUCATION *publique.* 41

ESSAI *sur le Mérite & la Vertu.* 139

TRAITÉ *du Beau.* 309

DE LA PHILOSOPHIE *des Chinois.* 353

ELOGE de RICHARDSON, *Auteur de* Pamela, Clarisse & Grandisson. 413

CHOIX *de quelques articles de Philosophie, extraits du Dictionnaire Encyclopédique.* 409

PHILOSOPHIE *des Egyptiens.* 411

Des Canadiens. 431

Des Ethiopiens. 436

Des Celtes. 441

Des Chaldéens. 453

Des Japonois. 465

Orientale. 477

Des Perses. 485

Des Phéniciens. 502

PHILOSOPHIE *Pyrrhonienne ou Sceptique.* 505
Des Etrusques & des Romains. 532
Des Sarrasins ou Arabes. 542
Des Théosophes. 567

Fin de la Table du premier Volume.

